[illegible]

— [illegible] — [illegible] ([illegible] 1850)
Directeur, des [illegible] (p. 328)
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible]

Etudes pp. 161, 162-169, 176-177, 184-185, 192

[illegible] [illegible] [illegible] pp. [illegible]
[illegible] + [illegible] [illegible] pp. [illegible]

le choléra (sept. 1849) pp. 20-21
A. Ségalas (d°) pp. 21-23
F. Wey - (oct. 1849) p. 43-52
Th. de Banville (d°) p. 52-55
A. Vitu (d°) pp. 55-63 + (août 1850) pp. 475-476
L. [illegible] (Nov. 1849) pp. 79-84, + août 1850) pp. [illegible]
[illegible] (d°) pp. [illegible] + (Fév. 1850) pp. 171-172
[illegible] Lamartine [illegible] ([illegible]) pp. [illegible]
Caricatures en 1850 (Janv. 1850) pp. 144-145 ([illegible])*
Physiologie de l'[illegible] par Gautier (d°) pp. [illegible]-152
Mirecourt (Fév. 1850) pp. 177-185
A. Karr (d°) pp. 187-192
Le Carnaval et le Bœuf gras (Mars 1850) pp. [illegible]
Rachel (d°) pp. 196-197
P. Féval (d°) pp. 200-202
[illegible] (d°) pp. 217-223 ([illegible])
[illegible] (Avril 1850) pp. 251-258 !
2 poèmes inédits de [illegible] (Juin 1850) p. [illegible]
art. s/ [illegible] (d°) pp. [illegible]-345
art. s/ Jenny Lind (août 1850) p. 389-39[illegible]
Romanciers (d°) pp. 407-410 ([illegible], [illegible], [illegible], Vigny, etc...)

* dessins (Juin 1850) p. 352 (Juillet) p. 384, (août) p. 415

LE
MAGASIN
DES FAMILLES.

SEPTEMBRE 1849.

Introduction au Magasin des Familles.

Nous publions aujourd'hui un journal pour la famille, sans nous dissimuler, toutefois, combien notre tâche est ardue. Créer pour l'intérieur, un recueil complet dans lequel chacun des membres de la famille doit rencontrer ses matières favorites, c'est vouloir interroger tous les goûts, s'initier aux désirs de tous les âges, apprendre les besoins intellectuels de toutes les localités.

Le *Magasin des Familles* contiendra donc, sous sa couverture, les parties les plus diverses qui forment les joies intérieures; on y retrouvera, à côté de l'article sérieux qui rend les pères pensifs, le conte des fées aux doux miracles, qui séduisent les petits et les grands enfants. Tandis que le collégien lauréat parcourra, en lecteur intelligent, les cours de la Sorbonne et du collége de France, la maîtresse de la maison consultera les modes nouvelles, et la jeune personne essayera sur cet orchestre domes-

tique qu'on appelle le piano, la cavatine de l'opéra à la mode; les fêtes de la religion y seront rappelées dans des récits inspirés par la foi catholique, et qui emprunteront aux contes de Charles Dickens le charme de ses récits de Pâques et de Noël. On parlera au vieillard des grandeurs du temps passé; au chef de maison, des nécessités de l'époque actuelle; aux enfants, des légitimes espérances de l'avenir; aux artistes, du génie; aux âmes pieuses, du salut; à tous, de ce qui est dangereux à faire et glorieux à imiter.

Le *Magasin des Familles* a sa place marquée parmi la société intelligente; il donnerait en romances, quadrilles, polkas, images de sainteté, portraits, autographes, gravures de modes et tableaux synoptiques, plus de trois fois la valeur de l'abonnement, si l'abonné était obligé de tout acheter au prix du commerce. Sa rédaction est confiée aux écrivains les plus éminents de la Société des gens de lettres, sous la direction d'un membre de l'Association des lettres et des arts réunis. Sa publication aura lieu sans délai ni retard le 1er de chaque mois, à compter du 1er septembre prochain, date du numéro actuel.

Un journal sérieusement fait doit être, avant tout, une œuvre collective dont chaque abonné est l'influent coopérateur. Nous supplions donc ceux de nos souscripteurs qui auraient à nous communiquer des idées utiles, susceptibles d'être mises en pratique dans notre Recueil, de vouloir bien compter d'avance sur l'accueil empressé que nous ferons à toute correspondance de leur part.

Nous les prions de considérer le présent numéro plutôt comme un essai que comme une représentation parfaite de ce que nous voulons faire. Aucune publication n'est irréprochable à son début; mais, avec leur concours bienveillant, nous avons la certitude que bientôt le *Magasin des Familles*, savant sans pédantisme, coquet sans vanité, utile sans ennui, sera attendu avec impatience et reçu avec plaisir comme un des hôtes favoris du foyer.

Histoire contemporaine.

LE CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS, LE 13 JUIN.

Au moment où on s'occupe si vivement de l'instruction judiciaire relative à la manifestation du 13 juin, nous croyons publier un curieux document en reproduisant les lignes suivantes du directeur du Conservatoire :

I.

Informé par le concierge que des représentants demandent à entrer au Conservatoire, qu'ils sont accompagnés par l'artillerie de la garde nationale et par une foule de gens en armes, je sors à l'instant pour aller moi-même reconnaître les faits, et prendre toutes les mesures qui me seront inspirées par mon devoir et par les circonstances. J'avais à parcourir la quatrième et la troisième cour avant d'arriver à la deuxième, qui est un passage étroit ayant environ cent pas de longueur. Arrivé là, j'aperçois devant moi, à l'autre extrémité de cette deuxième cour et à quatre-vingts pas de distance, un groupe de représentants en écharpes et en grande tenue, et derrière eux, remplissant la première cour, les panaches rouges de l'artillerie de la garde nationale, des chapeaux et des casquettes portant, comme insignes, la carte à niveau de la Société des droits de l'homme, et au-dessus de tout cela une forêt de baïonnettes en désordre et très agitées. Cette première cour, qui s'ouvre par une grille sur la rue Saint-Martin, peut contenir environ quatre cents hommes; et à la manière dont le flot s'y trouve pressé, je dois conclure qu'il s'étend encore au loin de la rue Saint-Martin. Seul en présence de ces législateurs en costume et de cette foule en armes, je parcours l'espace qui m'en sépare, j'arrive devant le groupe des représentants, et bientôt, à son attitude, à sa haute stature, je reconnais le chef de la Montagne, mon ex-collègue à la Chambre des députés, qui, au milieu des siens et un peu en avant, se montre le premier.

C'est à lui que je m'adresse : nous échangeons un regard ; il sait ce que je suis, je sais ce qu'il est. — La marche s'arrête ; — dans de tels instants la pensée est prompte, la parole brève :

« Que demandez-vous ? — Un asile. — Cet établissement est l'asile de la science et de la paix, non l'asile de la guerre. Portez ailleurs votre drapeau. — Nous sommes traqués et sabrés sur les boulevards et dans la rue. —

Le Conservatoire ne vous sauvera pas, il vous sera funeste. — Dans la rue nous serons massacrés. — Vous le serez ici, enveloppés, assaillis de toutes parts, sans défense possible. — Le temps presse; nous voulons délibérer; faites-nous donner une salle. — Les deux portes sont franchies; seul contre vous et votre armée, je ne puis résister que par mes paroles. Si vous ne les croyez pas, si vous ne voulez pas voir le péril où vous courez, venez, je vais vous faire ouvrir une salle. Mais, encore une fois, sachez-le bien, je n'ai pas moins horreur du mensonge que de la guerre: vous venez vous perdre, et perdre avec vous un établissement populaire qui devrait être respecté. »

Cédant à de nouvelles insistances sans attendre qu'elles prennent un caractère de menace directe, je fais ouvrir le passage qui se trouve entre les deux laboratoires de chimie, à peu de distance du lieu où nous étions, et qui donne dans la cour du Cloître. Là, on me demande d'ouvrir le nouvel amphithéâtre, où sans doute plusieurs personnes de cette foule, artilleurs ou autres, étaient venues plus d'une fois entendre mes leçons. J'en refuse l'entrée, et je dirige moi-même, du côté opposé, M. Ledru-Rollin dans l'ancien amphithéâtre, par les petits escaliers destinés au public, qui conduisent aux banquettes supérieures.

Les représentants qui entourent alors le chef de la Montagne me paraissent être au nombre de vingt-cinq ou trente.

II.

Il m'importe de savoir ce que fait l'artillerie, et ce que fait surtout cette troupe d'auxiliaires sans uniformes, en chapeaux, en casquettes, en habits, en vestes, en blouses de diverses couleurs, dont j'ai aperçu les masses et les armes dans la première cour, sans pouvoir, au premier coup d'œil, en reconnaître le nombre. A quels envahissements, à quels excès cette armée peut-elle se livrer? Quels en sont les chefs? quel est leur projet? leur plan? leur but?

Laissant donc les représentants dans l'ancien amphithéâtre, je me hâte de descendre dans les cours pour observer les mouvements qui s'y accomplissent. A toutes les portes, à tous les passages, il y a des factionnaires dont les armes portent la capsule: ils me laissent passer. On m'informe que, dans la première cour, à la grille d'entrée, il y a aussi des factionnaires de l'artillerie de la garde nationale; qu'assiégés par une tourbe ardente qui remplit la rue Saint-Martin et se presse contre la grille, ils font des efforts extraordinaires pour l'empêcher de faire irruption; qu'ils

laissent entrer ceux qui portent des armes ou des munitions, et repoussent impitoyablement ceux qui ne se présentent pas avec ce signe de ralliement. Ainsi, dans l'intérieur, on voit partout un mélange confus d'artilleurs en tenue et de gens sans uniformes: ceux-là, portant la carabine, ceux-ci, le fusil de guerre ou le fusil de chasse. On distingue cependant quelques hommes, sans armes apparentes, circulant rapidement d'un groupe à l'autre: ce sont les membres actifs, les chefs remuants de la Société des droits de l'homme. Ce mouvement tumultueux, ce va-et-vient désordonné, cette circulation croisée dans tous les sens de gens qui se concertent et qui ne s'entendent pas, dont chacun commande et dont aucun n'obéit; tout cet appareil d'agitation, dont il serait difficile de se faire une idée, se montre sur tous les points, dans la cour du Cloître, sous les voûtes de l'ancien couvent, dans la deuxième cour, dans la troisième, partout.

L'un de ces hommes sans fusil, dont la mission paraît être de veiller à tout, de porter des avis, d'éclairer la situation, et surtout d'exciter au combat, vient me demander, d'un ton d'autorité, de lui faire connaître les bâtiments et de lui en indiquer les ressources et les issues. Étonné de l'air avec lequel il semble me donner un ordre, je ne lui réponds pas; il insiste, et nous sommes amenés au dialogue suivant: « Citoyen, je veux savoir ce qu'il y a là au premier étage. — Qui êtes-vous donc pour parler ici en maître? Donnez-moi votre nom, je suis curieux de le connaître. — Citoyen, il faut que je sache où donnent ces fenêtres. — Dites-moi donc votre nom. — Citoyen, si nous sommes surpris de ce côté-là.... — Allez dire à vos chefs que je refuse de vous répondre. — Citoyen, je saurai bien aller partout; il faudra bien qu'on m'ouvre les portes. — Vous n'irez pas, je défends que l'on vous ouvre. »

Alors ce personnage s'élance en courant vers l'habitation du concierge, pour monter dans la grande galerie du premier étage, où sont nos collections; je renouvelle à très haute voix la défense de lui remettre aucune clef, de lui ouvrir aucune porte, et de lui laisser seulement poser le pied sur le seuil de la porte du concierge. En même temps, m'adressant à deux artilleurs qui se trouvaient près de moi et qui avaient été témoins de la scène, je les prie de rappeler cet individu, de le faire revenir, et d'empêcher tout envahissement des galeries. Les artilleurs le rappellent vivement: « Citoyen! citoyen! On ne va pas là, on ne passe pas là; » et, par leurs cris, le forcent bientôt à revenir sur ses pas. « Citoyen, me dit-il d'un ton de menace en repassant près de moi, vous assumez la

responsabilité de tout ce qui peut arriver. — Osez donc me parler de responsabilité, vous qui n'osez pas même me dire votre nom ! » Et, sur ma demande, les artilleurs, pour me débarrasser de lui, le dirigent vers la première cour, sur la rue Saint-Martin.

III.

Je me trouvais alors dans la troisième cour, près du mur oblique qui la sépare d'un vaste terrain où, il y a deux mois, étaient encore debout les deux maisons de la rue Saint-Martin, n°s 222 et 224. Acquises par le Conservatoire et maintenant démolies, ces maisons présentent sur la rue une façade de vingt-cinq mètres, dont j'avais conservé l'ancien mur, à la hauteur de cinq mètres, pour la sûreté de l'établissement; les travaux neufs s'exécutent en retraite d'environ deux mètres derrière ce vieux mur, dont les embrasures des portes et des fenêtres ont été remplies, par le démolisseur, avec du plâtre et quelques gravois.

Ce terrain est fort accidenté : on y voit du côté de la rue Saint-Martin des fouilles profondes pour les constructions nouvelles, des caves et des fosses dont les voûtes sont enlevées; et, du côté du Conservatoire, des blocs de pierres en chantier, d'une masse énorme, destinés aux fondations. La troupe est répandue au milieu de ces matériaux; elle explore la solidité du mur de la rue, elle reconnaît les fouilles, les caves, les fosses; elle passe et repasse par le mur de séparation de la troisième cour, qui présente en plusieurs endroits de larges ouvertures faites depuis quelques jours pour prendre les alignements. Ces ouvertures inquiètent l'artillerie; une foule de bras sont à l'œuvre pour les fermer : les uns roulent des pierres, d'autres apportent des pièces de bois, des barres de fer, des tonneaux, etc.; en un mot, je vois qu'on se prépare activement à la défense. Je demande aux artilleurs où est leur chef : ils me répondent en me montrant le colonel Guinard, qui se trouvait à côté de moi, que je n'avais pas encore remarqué, et que je n'aurais pas reconnu, car je n'avais pas eu occasion de le rencontrer depuis le mois d'août 1830.

« Qu'est-ce que je vois ici, colonel ? Qu'est-ce que vous pensez faire ? Vous venez donc établir au Conservatoire votre quartier-général; vous venez vous y barricader, vous croyez en faire une place forte, une citadelle imprenable : mais, je vous en conjure, renoncez à ce projet, il est insensé; vous ne connaissez pas le Conservatoire, vous ne savez pas par combien de côtés il peut être attaqué. Depuis vingt ans j'y ai vu passer toutes les émeutes : croyez-en ma parole, croyez-en mon expérience, il vous est

impossible d'y tenir; vous y serez assaillis, écrasés, massacrés jusqu'au dernier. Voyez ce mur sur la rue Saint-Martin, il a vingt-cinq mètres de façade; il ne tient à rien, il suffira d'un coup de pied pour l'enfoncer; et ce deuxième mur qui est devant nous, avec toutes ses brèches, il s'écroulera au premier choc; et ces centaines de fenêtres de la rue Saint-Martin, de la rue du Vertbois, qui dominent nos cours, seront autant de meurtrières contre vous. Sachez de plus que nous avons de l'autre côté, sur le jardin, une grille de plus de cent mètres de longueur, dont il vous est impossible de défendre l'accès, et par laquelle vous serez surpris et mitraillés. Vous auriez dix fois plus de monde, dix fois plus de munitions, dix fois plus de courage, que vous ne tiendriez pas ici un quart d'heure.

» Je vous en conjure, ne faites pas du Conservatoire un champ de bataille, un champ de massacres! Au nom de l'humanité, au nom de la science, au nom du peuple, auquel les Arts et métiers sont consacrés, retirez-vous; n'affligez pas la France d'une telle calamité! »

Ces paroles, prononcées avec toute l'énergie que peut donner la plus vive conviction, font quelque impression sur le colonel Guinard; sa figure n'en est pas émue; mais, à quelques signes qu'il fait de la main pour tempérer le zèle avec lequel on s'agite autour de lui, avec lequel on remue les pierres et les matériaux des barricades intérieures, je juge qu'il n'est pas insensible à ce qu'il vient d'entendre.

« Venez, colonel, lui dis-je en reprenant de nouveau, venez avec moi auprès de M. Ledru-Rollin; allons lui faire comprendre le péril, allons lui dire la vérité, la vérité menaçante pour lui, pour les siens, pour le Conservatoire, pour le quartier, et décidons-le à sortir d'ici. »

IV.

Le colonel Guinard s'achemine en effet, avec moi, vers la cour du Cloître, pour venir parler à M. Ledru-Rollin; mais, dans la traversée, soit qu'il se trouve retenu par des ordres qu'on lui demande, soit que la foule nous sépare, j'arrive seul aux portes de l'ancien amphithéâtre, où j'avais d'abord conduit les représentants.

L'amphithéâtre est vide, mais la salle de dessin est ouverte. J'ai appris depuis qu'avec les outils que les maçons avaient laissés là en quittant le travail, on avait forcé les portes pour s'y établir et délibérer. Le factionnaire me laisse entrer. J'aborde M. Ledru-Rollin, et je lui répète à très haute voix, à lui et au groupe qui l'environne, les mêmes pensées et peut-être les mêmes paroles que je venais de dire au colonel Guinard.

Ma conviction n'était pas moins vive ; au contraire, de minute en minute le danger d'une conflagration me semblait plus imminent et plus redoutable pour le Conservatoire et pour le quartier qui l'entoure. J'avais pris, dès l'origine, l'inébranlable résolution de tenter énergiquement jusqu'aux derniers efforts pour prévenir un combat déplorable, où je ne voyais que des malheurs pour la France. Qu'il me soit permis de supposer que l'ardent amour de mon pays, que le sentiment profond de mon devoir, m'ont peut-être inspiré quelques accents que la Montagne elle-même n'a pas entendus sans une certaine émotion.

Ce que je puis affirmer en fait, c'est qu'immédiatement on se met à délibérer sur la question de savoir si l'on doit quitter le Conservatoire ou si l'on doit y rester. J'assiste en quelque sorte à cette délibération, en me retirant dans une autre partie de la salle ; là, j'avais été rejoint par mon fils, jeune homme de quinze ans ; par mon secrétaire, M. Dupin, et par quelques autres personnes attachées au Conservatoire, qui avaient l'ordre de me prévenir si nos collections couraient le moindre péril d'envahissement.

La délibération dont il s'agit n'a rien de régulier, rien de solennel; c'est un conflit d'opinions, d'assertions contradictoires, un pêle-mêle inexprimable ; personne ne demande la parole, tout le monde la prend : ce n'est pas tout-à-fait la confusion des langues, mais c'est au plus haut degré la confusion des voix et la confusion des idées.

Cependant l'assemblée devient moins compacte, le cercle extérieur s'élargit, et je puis aborder quelques représentants qui circulent dans la salle. Je les prends à partie, je m'attache à les convaincre par les raisons les plus décisives, les plus poignantes, qu'il faut fuir le Conservatoire, qu'il n'y a pas un instant à perdre.

Sorti de la salle de dessin pour repasser dans la cour du Cloître, au milieu des artilleurs qui la remplissent, je m'adresse à tous les groupes en tenant le même langage, en déplorant les insinuations ou les conseils qui ont pu les amener dans un lieu où toute tentative de défense serait un acte de folie.

Dans l'une de ces excursions, sous les voûtes du Cloître, près de la porte de la salle de dessin, j'aperçois M. Considérant, et je lui demande comment lui, membre influent de cette réunion, ne sent pas la nécessité de faire, au plus vite, évacuer le Conservatoire ; comment lui, qui, avant d'être homme politique et l'un des chefs de la Montagne, se portait comme le défenseur de l'enseignement populaire, vient compromettre à

un tel point, exposer à un tel péril, le seul grand établissement de la France qui soit consacré à la haute instruction du peuple et des ouvriers; comment lui, enfin, l'apôtre de la démocratie pacifique, va devenir peut-être aujourd'hui l'apôtre des combats et des luttes sanglantes?

Au reste, ce n'est pas sans quelque confiance que je portais ainsi de groupe en groupe l'énergique expression de mes sentiments. Parmi ces artilleurs de la garde nationale, parmi ces ouvriers en armes, j'avais reconnu, à des signes certains, qu'un bon nombre étaient venus suivre mes leçons, soit au Conservatoire, soit à la Faculté des sciences. Quand on a comme moi professé devant de très nombreux auditoires, à la Sorbonne pendant plus de trente ans, au Conservatoire des arts et métiers pendant plus de vingt ans, on a reçu de la part de ses auditeurs trop de témoignages de sympathie et d'affection pour qu'il y ait excès de présomption à penser que, même au milieu du tumulte, ils entendront sans déplaisir la voix du vieux professeur. Je ne craignais donc pas que l'ombre d'un doute pût s'élever sur la loyauté, sur la parfaite sincérité de mes paroles.

Bien plus, pour les clubistes mêmes qui se trouvaient mêlés dans ces rangs, je n'étais ni un étranger ni un inconnu : après la révolution de Février, le Conservatoire a été rempli de clubs autorisés par le ministre; j'ai eu avec les chefs de fréquentes et vives discussions; ils savent que j'ai fait profession de ne point m'informer des doctrines plus ou moins subversives qu'ils prêchaient dans leurs salles, que je n'aurais jamais accepté une telle mission ; mais ils savent aussi avec quelle rigueur inflexible j'exigeais que les lieux fussent évacués à l'heure dite, qu'il n'y eût jamais ni armes ni tapage dans les réunions, et que l'ordre le plus sévère régnât toujours au-dehors. Ils se révoltaient souvent contre ce qu'ils appelaient mes rigueurs; mais j'ose croire qu'ils ont reconnu l'impartiale justice de celui qui les leur imposait et qu'ils ont appris à respecter son caractère.

C'est ainsi que toute ma vie passée m'a donné, pour cet instant si critique et si décisif, une part d'action que je ne dois pas laisser méconnaître. Quand on essaye de présenter ma conduite comme incertaine ou équivoque, humble ou empressée, afin qu'elle soit foulée aux pieds, mon devoir est de la relever et de la remettre à sa place; je le fais sans orgueil et sans fausse modestie, comme un homme qui a l'habitude de la vérité, et qui n'a pas peur que personne ose l'accuser de courir après la renommée.

V.

Environ un quart d'heure se passe, comme je viens de le dire, en pourparlers à peu près individuels, tantôt dans la salle de dessin, tantôt dans la cour du Cloître; j'attends une solution qui n'arrive pas. Un factionnaire m'apprend que la *Commission des Cinq* délibère définitivement et à huis-clos, pour se constituer au Conservatoire ou pour en sortir. Après peu d'instants, je puis rentrer dans la salle de dessin. Rien n'est décidé. Ce n'est plus la Commission des Cinq, c'est tout le monde qui l'occupe : on va, on vient, on circule; et cependant il y a près de l'une des portes un groupe assez considérable de représentants qui semble délibérer encore.

Des coups de fusil se font entendre! Ma trop longue expérience des émeutes autour du Conservatoire m'apprend qu'ils partent de la rue Saint-Martin, et près de la grille d'entrée. Alors je m'écrie, en interrompant la délibération : « Voilà ce que je vous annonçais! Vous n'avez pas voulu écouter mes conseils; la bataille commence, vous êtes perdus! Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez. Mon devoir m'appelle dans mes collections, pour y attendre les coups de fusil. »

Sortant alors de la salle de dessin, je traverse toutes les cours pour venir dans mon appartement prendre ma femme et mes enfants, pour les conduire avec moi dans les galeries, où était mon poste. Je trouve mon appartement envahi par une troupe de soixante à quatre-vingts personnes de toutes les catégories de celles qui occupent le Conservatoire. Ces hommes ne sont pas tous en armes; quelques-uns cependant portent encore des fusils, d'autres des pistolets; l'un d'eux en tient un de chaque main; du reste, plus d'insignes de représentant, excepté quelques bouts d'écharpes qui sortent de quelques poches. Ils demandaient des issues. Madame Pouillet, avec un courage qui ne l'abandonne jamais, malgré sa faible santé, venait de leur répondre : « Vous ne saurez rien de moi; je ne donne pas d'ordre ici. Allez parler à M. Pouillet, il est dans l'établissement, sans doute avec vos chefs. N'insistez pas, je ne répondrai rien. » C'est à ce moment que j'arrive par une autre porte, et que je trouve au milieu de mon appartement, dans une pièce qui s'ouvre sur un escalier du jardin, madame Pouillet en présence de la tête de cette troupe; le grand corridor, que je n'avais pas traversé, en était rempli.

Surpris d'une telle invasion, que je ne soupçonnais pas, j'apprends qu'elle m'a précédé seulement de quelques instants. J'interroge les pre-

miers qui se présentent. « Nous cherchons des issues, me disent-ils. — Il y a assez long-temps que je vous presse de sortir du Conservatoire, c'est un peu tard que vous vous décidez ; cependant, si vous me donnez votre parole que vous sortirez pour ne plus rentrer, je vais vous faire ouvrir la grille. — Oui ! oui ! oui ! notre parole. » Alors je donne l'ordre à mon domestique d'aller ouvrir la grille à l'extrémité de la rue Vaucanson, près de la rue du Vertbois, et je me place sur le perron de l'escalier, pour m'assurer qu'en effet ils tiennent leur promesse et gagnent le large. Je n'étais pas rassuré sur ce qui se passait au-delà de la grille ; il y avait lieu de craindre que l'émeute n'eût là des renforts considérables, prêts à faire irruption dans le jardin au moment où la grille s'ouvrirait ; mais je ne doutais pas de la parole qui m'avait été donnée par ceux qui avaient demandé à sortir. Ils défilaient depuis quelques instants, lorsque tout-à-coup se fait entendre un bruit assourdissant de carreaux cassés. Je jette les yeux sur les fenêtres de la salle de dessin, et quelle est ma surprise de voir une foule de représentants qui sortent par tous les carreaux, par tous les vasistas, s'élancent, sautent dans le jardin, et se dirigent en fuyant vers les issues de la grille ! J'ai appris depuis que trois ou quatre artilleurs avaient forcé le concierge à ouvrir l'autre porte de la grille, celle qui se trouve près des rues de Breteuil et Frépillon. Ainsi s'écoule le flot, partagé en deux parties : l'une qui se presse vers le nord, et l'autre vers le midi. Ce mouvement d'évasion avait été rapide, il fut de courte durée.

VI.

Les deux portes de la grille étaient closes, le jardin avait repris son calme ordinaire, quand, de mon appartement, j'aperçois un artilleur qui se promène seul dans l'une des grandes allées du jardin : il m'est facile, à sa tenue et à ses épaulettes, de reconnaître le colonel Guinard. Je l'appelle par la fenêtre : « Eh bien ! colonel, pourquoi ne faites-vous pas comme vos camarades ? — Non, je ne veux pas fuir ; je souhaite seulement attendre quelques instants pour aller à l'état-major rendre compte de ma conduite. — Si vous voulez attendre, montez chez moi ; vous n'aurez pas à craindre, ou plutôt je n'aurai pas à craindre pour vous de funeste méprise. — Non, je vous remercie ; j'ai plus peur de vous compromettre que d'être victime d'une balle égarée. — Me compromettre ! je ne comprends pas.... Me compromettre !... Ah ! colonel, est-ce que vous croiriez, par hasard, que dans mon parti, qui n'est pas le vôtre, vous le savez, que, dans mon parti, il se puisse

trouver un homme capable de souhaiter que dans un premier mouvement de trouble ou de surprise, vous soyez ici immolé ou maltraité, sous mes yeux, quand vous êtes seul, quand vous n'avez pas voulu fuir, quand vous ne voulez pas vous défendre? Non, non! chassez une telle crainte, elle nous fait injure; rassurez-vous donc, n'ayez aucun scrupule en ce qui me touche; montez. »

C'est ainsi que, par une sorte de violence morale que j'ai exercée sur lui, le colonel Guinard a consenti à entrer dans mon salon.

Il y est resté environ dix minutes, et il est sorti par la porte de la grille, pour monter dans une voiture que j'avais envoyé chercher.

L'un de mes excellents voisins, l'un des plus intrépides amis de l'ordre du quartier Saint-Martin, M. Valois, est venu chez moi dans cet intervalle; il est entré au salon, où il a pu voir et reconnaître M. Guinard.

VII.

Il y avait environ une demi-heure que le colonel Guinard était parti, nous causions déjà depuis assez long-temps avec M. Boscary, l'un des amis de ma famille, et avec M. Rolland qui l'accompagnait, lorsque le concierge est venu me prévenir qu'un général demandait que la grille de la rue Saint-Martin fût ouverte pour faire entrer les troupes au Conservatoire. Je me hâtai d'aller le recevoir. Une compagnie de grenadiers du 24e de ligne entre en effet dans la première cour, avec ordre de fouiller le Conservatoire dans tous les recoins où des hommes, des armes, des munitions ou d'autres objets pourraient être cachés. J'accompagne le lieutenant chargé de cette visite, avec un nombreux détachement; nous employons plus de deux heures à cette opération, qui a été conduite par le lieutenant (je regrette de ne pas savoir son nom) avec une intelligence et une ponctualité qui lui font honneur. L'instruction fera connaître tout ce qui a été recueilli de documents importants dans cette visite.

VIII.

Je viens de retracer, peut-être avec trop de détails, les scènes dont j'ai été témoin, la part que j'y ai prise, les sentiments que j'ai éprouvés, les craintes que j'ai eues, non pas pour ma personne ou pour ma famille, mais pour l'établissement qui m'était alors confié, pour un quartier que j'habite depuis vingt ans, pour une population qui m'est chère, et qui m'honore de son estime et de sa confiance. Je frémis encore aujourd'hui quand je pense que le Conservatoire et ses alentours, jusqu'à une grande

distance, pouvaient être le théâtre d'une lutte sanglante et désespérée, un vaste champ de bataille, où l'ordre n'aurait triomphé de l'anarchie que par des flots de sang et des monceaux de ruines; quand je pense qu'il eût suffi peut-être d'une parole imprudente, d'une démarche malheureuse, pour exciter les défiances, irriter les esprits, allumer les colères, enflammer les passions, et déterminer enfin l'une de ces crises sociales, de ces convulsions frénétiques dont notre temps offre de trop déplorables exemples. Grâces soient rendus à la Providence de n'avoir pas permis que, par un zèle malentendu, je devinsse l'instrument d'un tel fléau, dont mon pays était menacé, dont il pouvait être frappé!

POUILLET,

Membre de l'Académie des sciences, ancien administrateur au Conservatoire des Arts et Métiers.

Souvenirs militaires.

LA BATAILLE D'ISLY.

FRAGMENT DE LA VIE DU MARÉCHAL BUGEAUD.

C'en était fait de Ben-Salem, ce redoutable lieutenant d'Abd-el-Kader, qui devait traverser Alger pour mener boire son cheval à la fontaine Bab-el-Oued. Son prestige était détruit : le coq gaulois devançait les aigles sur les pics formidables qui dominent la vallée du Sebaou. Abd-el-Kader lui-même s'en allait demander à l'empereur de Maroc un appui, un refuge, et le salut de l'islamisme.

L'heure devenait de plus en plus solennelle pour les derniers vestiges de la civilisation arabe, et la casquette de *Boubaretta* menaçait de détrôner pour jamais le diadème des rois maures et le turban de Mahomet.

Le maréchal Bugeaud entrait alors dans sa soixantième année; mais l'âge semblait avoir sur lui le singulier privilége de féconder son intelligence et d'enthousiasmer son âme, tout en respectant sa carrure paysanne et ses membres aguerris.

Au premier bruit des hostilités du Maroc, le maréchal abandonne les crêtes du Jurjura, pour courir du côté de l'ouest, à travers cent cinquante lieues de montagnes et de vallées.

Il quitta Dellys le 25 mai, après avoir soumis le pays en quinze jours. Il avait porté le fer et le feu dans une vingtaine de grands villages, et la terreur dans l'esprit de quarante mille montagnards.

La cause de l'Afrique française prenait des proportions immenses. Abd-el-Kader, en ce moment, cherchait l'appui du Maroc; et le Maroc lui-même implorait l'aide d'une puissance inquiète et jalouse, qui, certes, ne voyait pas sans un profond ressentiment nos triomphes en Algérie.

Le rôle du maréchal grandissait donc en raison des circonstances. Ses premiers succès avaient conduit les affaires à ce point culminant où il faut vaincre à jamais, ou tomber sous le poids d'un triomphe éphémère, qui n'a eu d'autre effet que d'aiguillonner l'ennemi.

La plupart des hommes d'État, de lettres ou de guerre se font écharper sur les bords de leur Rubicon. Le maréchal Bugeaud devait passer le sien triomphant, et y trouver, comme consécration de sa gloire, la perte d'Abd-el-Kader, la punition du Maroc et l'humiliation de l'Angleterre.

Car il est acquis à l'histoire que le timide et soupçonneux Abd-el-Rahman n'aurait ouvert à l'émir abattu ni ses bras, ni son territoire, s'il n'avait eu quelque raison de compter sur un puissant, quoique taciturne auxiliaire.

Une fois ostensiblement soutenu par le Maroc, Abd-el-Kader n'avait plus qu'à pousser habilement les deux nations l'une sur l'autre, et à se faire l'étincelle qui pouvait allumer le brasier européen.

C'était là aussi le Rubicon pour Abd-el-Kader. La partie devenait belle à jouer entre l'émir et le maréchal, bien que l'émir eût cette chance que le Maroc fournissait l'enjeu, et l'Angleterre le conseil.

Qui sait si ce ne fut pas sur la secrète excitation de l'émir, que le belliqueux Sidi-el-Mahmoun poussa pour la première fois ses cavaliers sur les lignes du général Lamoricière?

Toujours est-il que les Marocains furent punis à coups de fusil de leur agression intempestive; mais la guerre était engagée, et le rusé Numide devait déjà s'applaudir de ce premier échec, qui, pour sa politique cauteleuse, était cependant une victoire.

Le maréchal était à Oran. Au premier bruit de l'escarmouche, et vou-

lant épuiser les voies de conciliation, il chargea le général Bedeau d'aller négocier avec Guennaoui, chef de l'armée marocaine, le rétablissement de la paix violée.

Le 14 juin, à 7 heures du matin, le Français et le Berbère, accompagnés de leurs officiers et du caïd de Tlemcen, se rencontrèrent au point convenu. Guennaoui avait fait avancer, à petite portée, 2,500 cavaliers noirs, 2,000 cavaliers irréguliers et 600 fantassins. Une sorte de fureur sauvage animait ces nouveaux ennemis de la France. En vain leur chef faisait des efforts pour les contenir; un autre peut-être soufflait au milieu d'eux l'audace. Bientôt les envoyés français furent enveloppés, et le feu commença sur les quatre bataillons qui accompagnaient l'envoyé du maréchal.

Ce dernier, prévenu à temps, fait mettre sacs à terre à quatre nouveaux bataillons; et il les lance au pas de course, pendant que les quatre autres se repliaient, harcelés de tous côtés par une nuée de cavaliers.

Le maréchal commande volte-face, forme les huit bataillons en échelons sur celui du centre, qu'il dirige droit au cœur de l'armée marocaine, qui venait de se rallier en masse frémissante et confuse.

En un moment la foule est atteinte, coupée, saccagée et dispersée.

La cavalerie arabe essaie de courir sur les échelons, qui la reçoivent avec un feu terrible. Les hommes, les chevaux roulent pêle-mêle. La terre et les broussailles boivent le sang; les Arabes tournent le dos, se penchent sur le pommeau de leurs selles, et s'élancent du côté du désert. Nos cavaliers et nos fantassins veulent courir..... mais un tourbillon de sable et de poussière enveloppe les fuyards, qui s'échappent en hurlant, et dont la forme indécise apparaît à peine dans le nuage épais qui roule et tourbillonne avec eux.

Après ce premier succès, le maréchal hésite encore; car il était dans sa nature de résister au destin qui l'entraînait vers les plus beaux triomphes. Il écrit à Guennaoui une lettre énergique et modérée. Ce dernier fait une réponse évasive. Le maréchal, impatienté, le traite plaisamment de *jésuite*, et lui adresse un ultimatum qui, signifié le 17 juin, reste sans réponse.

Le maréchal se mit alors en marche sur Ouchdah, en remontant l'Oued-Aïn-el-Abbess. Il arriva le 19, et traversa, sans brûler une cartouche, les riches et admirables vergers qui entourent la bourgade. Cette position ne contenait pas un soldat arabe. Le maréchal y laissa un bataillon du 3e léger, et continua sa marche pour rencontrer l'armée marocaine qui avait disparu comme par enchantement.

Enfin, le 2 juillet, le camp marocain fut signalé à deux portées de canon de l'Oued-Isly, sur lequel le maréchal venait de s'arrêter.

A toutes les négociations, dont la France se montrait si peu avare, l'insensé Abd-el-Rahman ne répondait qu'en demandant le rappel du maréchal Bugeaud, sans prendre même aucun engagement au sujet d'Abd-el-Kader.

A cette nouvelle, le prince de Joinville, noble jeune homme aussi intrépide dans le combat que digne et grave dans le malheur, conduisit le pavillon français dans les eaux de Tanger, fit monter à son bord le consul de France, sa famille et un certain nombre de nos nationaux. Par son ordre, le bateau à vapeur le *Véloce* parut devant Mogador pour en retirer nos agents consulaires.

Une partie guerrière, vraiment belle, vraiment politique, vraiment sérieuse, allait donc s'engager sur les côtes et dans les eaux de la Méditerranée. Ce fut là certainement le plus grand jour, le seul peut-être de la monarchie de juillet. Il était bon que le canon de Tanger et les chasseurs de *Boubaretta* rachetassent dignement les faiblesses et les fanfaronnades de 1840.

Par malheur, ce ne devait être là qu'un évènement, un hasard, une école buissonnière; et ce rayon de vérité, ce moment de vraie et bonne politique devait passer comme un météore à travers la nuit du *système*.

Le 6 août, au soir, Tanger n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes. Le vaisseau amiral avait reçu quarante-neuf boulets dans sa coque; l'escadre française ralentissait son feu; et, comme rangés sur deux immenses gradins, les navires du monde entier assistaient immobiles à ce combat et à cette victoire. Seuls, les vaisseaux de l'Angleterre avaient laissé tomber leurs voiles et hissé leurs plus petits pavillons.

Guennaoui avait été destitué et mis aux fers; Sidi-Hamida, son successeur, cherchait à faire des propositions de paix. Il n'était plus temps; Abd-el-Rahman avait quitté sa capitale, et ses émissaires répandaient des bruits d'insurrection dans les provinces de l'Afrique française.

Le sort avait parlé. Trop de hautes intrigues s'entrecroisaient dans cette affaire : il fallait frapper un grand coup.

Le 12 août, le maréchal fut rejoint par les six escadrons et les trois bataillons du général Bedeau.

Le soir, les officiers du maréchal offrirent aux nouveaux arrivés une fête de nuit ravissante, et dont les souvenirs sont vivants encore dans l'imagination orientale. Les pentes faciles qui dominent le lit de l'Ouer-

defou avaient été chargées d'arbustes et de fleurs artistement ménagés. L'oranger, le laurier-rose, le grenadier, l'aloès, le cactus, entremêlaient leurs fleurs et leurs parfums. On avait allumé çà et là toutes les bougies et les lumières qu'il avait été possible de se procurer ; et quarante gamelles de punch pétillaient entre les feuillages et projetaient dans la nuit leur lumière fantasque et bleuâtre.

On riait, on chantait, on remuait la flamme du punch, qui s'en allait jouer çà et là sur le cuivre et sur le fer, sur les tambours et les baïonnettes.

Quand le vieux maréchal parut, avec ses yeux de tigre et son front de sénateur romain, il y eut un moment de profond et respectueux silence.

Au premier verre de punch, un toast fut porté en l'honneur de l'héroïque sexagénaire; et ce moment de communion enthousiaste détermina l'une des scènes les plus émouvantes que la poésie puisse imaginer.

Le maréchal fit un discours. Sa voix tantôt vibrait comme du métal, tantôt se fondait et mourait dans une émotion toute-puissante. Il parla de la bataille prochaine avec toute la certitude d'un grand capitaine et la piété d'un bon père qui envoie ses enfants au combat. L'effet de cette harangue fut littéralement prodigieux. On pleurait, on s'embrassait, on se serrait les mains; les vieilles moustaches étaient humides, les jeunes regards éclatants comme les étoiles du ciel africain. La foule se pressait autour du maréchal, proférant mille serments de dévoûment et mille serments de victoire.

« — Ah! s'écria le noble vieillard, si un seul instant j'avais pu douter
» du succès de la journée prochaine, ce qui se passe en ce moment ferait
» disparaître toutes mes incertitudes. Avec des hommes comme vous on
» peut tout entreprendre. »

Le 13 à minuit, après une feinte manœuvre, l'armée se mit en marche et arriva au petit jour sur les rives de l'Isly, qui ne put être traversé que vers cinq heures du matin.

Les Marocains, après avoir levé leur camp, l'avaient porté au-delà du second passage de l'Isly, et déjà notre armée pouvait apercevoir, à la distance de deux lieues, les innombrables tentes qui blanchissaient les collines.

L'armée fut bientôt arrivée en regard du camp marocain. Le maréchal fit faire une halte de quelques minutes pour donner ses dernières instructions. Comme il savait qu'il n'y avait que trois gués, il ordonna de passer la rivière en ordre de marche, et de ne prendre l'ordre de combat que

sur l'autre rive après avoir chassé les nombreux cavaliers qui l'entouraient. Le passage s'opéra avec audace. L'ordre de bataille fut pris sous le feu le plus vif et sous des attaques réitérées. Bientôt l'ennemi, se dispersant, selon son habitude, en innombrables phalanges, déploya ses forces en un vaste croissant qui, en se refermant, enveloppa notre armée.

Notre bataillon de tête fut dirigé au pas accéléré sur le camp, pendant que les cavaliers couraient, criaient, tourbillonnaient, ne s'approchant qu'à distance, et sans cesse refoulés par les balles et la mitraille. Environ une heure plus tard, le maréchal, jugeant le moment opportun, détacha toute sa cavalerie et la lança au galop sur l'ennemi, visiblement fatigué du combat et de ces attaques plus brillantes que sérieuses.

L'armée présentait encore un grand losange, avec des colonnes à demi-distance, par bataillon, prêtes à former le carré.

L'artillerie était distribuée sur les quatre faces, et se taisait depuis le départ de la cavalerie. Cette dernière ne pouvait plus rencontrer sur sa route de forces capables de l'arrêter. L'artillerie accélérait sa marche..... le bataillon de tête était déjà au milieu du camp, culbutant les tentes, faisant main basse sur une énorme quantité de vivres et de provisions. Le gros de l'armée tomba bientôt comme une avalanche au milieu des troupeaux, des femmes, des palanquins, des chariots qui encombraient le vaste emplacement où quelques heures plus tôt se pressaient 40,000 soldats marocains.

Un gros de dix mille chevaux arabes s'était rallié de l'autre côté du camp, et se disposait à reprendre l'offensive sur notre cavalerie, rompue par les embarras du camp.

Mais l'infanterie ne leur en laissa pas le temps. Ils furent intrépidement chargés, dispersés, et nos cavaliers dégagés purent régulariser leurs mouvements.

Le maréchal Bugeaud rallia bientôt toute l'armée autour du fameux parasol et de la tente illustre qui devait venir orner le jardin des Tuileries. La victoire était complète, entière, décisive. Le lendemain de ce jour, le prince de Joinville écrasait Mogador et terminait, de concert avec le maréchal, cette guerre qui, faiblement conduite, pouvait compromettre gravement l'honneur de la France et peut-être la paix du monde.

En cas d'insuccès, qui sait ce qu'eût fait l'Angleterre ? Après ce triomphe éclatant et incontesté, l'Angleterre se contenta de crier et de faire

peur à notre gouvernement, tout penaud et tout embarrassé de sa victoire.

A Alger comme à Marseille, comme à Paris, comme en Périgord, il n'y eut pas d'honneurs qui n'attendissent le maréchal. La France, toute cruelle qu'elle se montre parfois pour ceux qui la servent bien, la France n'est pas le pays de l'ingratitude. Elle sut combler d'honneurs l'illustre vieillard qui venait de lui donner un si beau jour de gloire ; et certainement un jour, la France démocratique, calme, fière et sûre d'elle-même, offrira sa main reconnaissante au jeune amiral qui fut le second, depuis nos grands désastres, à faire entendre le canon français dans les eaux de la Méditerranée.

Le roi Louis-Philippe écrivit au maréchal la lettre suivante que je me fais un devoir de reproduire ici :

« Neuilly, jeudi 29 août 1844.

» Mon cher maréchal.

» C'est avec une vive et profonde émotion que je viens vous féliciter » sur les brillants exploits que vous venez d'ajouter à tous ceux qui ont » illustré nos drapeaux. La noble résolution que vous avez prise de livrer » la bataille de l'Isly, avec une armée aussi disproportionnée en nombre » que celle que vous attaquiez, a produit sur nos braves soldats la sensa- » tion que j'ai éprouvée moi-même en l'apprenant. J'ai senti que cet » appel à des soldats français devait les rendre invincibles, et ils l'ont » été.

» Soyez, mon cher maréchal, mon organe auprès d'eux. Dites-leur » que c'est au nom de la France, autant qu'au mien, que je vous demande » d'offrir à cette brave armée, que vous avez si glorieusement conduite à » la victoire, l'expression de la reconnaissance nationale, et celle de l'ad- » miration qu'inspirent sa valeur et son dévoûment.

» Recevez, mon cher maréchal, l'assurance de tous les sentiments que » vous conservera toujours

» Votre affectionné.

» Signé : LOUIS-PHILIPPE. »

Peu de temps après, le vainqueur eut le droit de s'appeler duc d'Isly, distinction assez puérile, peu en harmonie avec l'existence toute démocratique du maréchal, mais qui lui procura toutes sortes d'injures de la part des bourgeois libéraux et des journalistes démagogues, gens qui sont les amis du peuple comme le tondeur est l'ami du mouton bêlant.

ARTHUR PONROY.

Hygiène et médecine domestique.

PRÉSERVATIF CONTRE LE CHOLÉRA.

Bien que le fléau ait considérablement diminué d'intensité, nous croyons, dans l'intérêt des familles, devoir donner une recette utile pour s'en préserver. Chacune des autorités dont elle émane jouit à juste titre de l'estime publique, ce sera au médecin de la famille, à celui qui connaît le mieux le tempérament et la disposition physique de chacun de ses membres, à juger de son application.

Le premier procédé émane du docteur Bruno Caron, ancien chirurgien-major de l'armée ottomane, qui put observer en Orient la marche progressive du choléra asiatique; il était établi à Marseille lors de la seconde invasion du choléra dans cette ville en 1837. Tout entier au soin de sa clientèle et de son service à l'hôpital, il fut atteint lui-même par l'épidémie, et n'eut aucun doute sur les symptômes qu'il éprouva. Il était minuit, dit-il, il y avait une heure que je m'étais mis au lit, quand tout-à-coup un froid général me saisit. Ce froid fut bientôt accompagné de vomissements et d'évacuations alvines de matières blanchâtres et abondantes ainsi que de sueurs froides. Une heure après, des crampes violentes se manifestent dans les extrémités thoraciques et abdominales. Voilà bien les symptômes du choléra.

J'étais seul, ma famille avait fui le fléau, aucun domestique n'avait voulu rester avec moi. Sans secours, au milieu de la nuit, accablé autant par le mal que par la certitude d'une mort prochaine, et sans aucun médicament qu'un flacon d'éther sulfurique qui se trouvait fortuitement dans ma chambre, *je m'emparai de ce flacon et j'en aspirai largement les émanations.* Aussitôt ma respiration, qui était gênée, devint plus libre, et j'éprouvai immédiatement un sentiment d'intermission et de bien-être général. Ensuite les sueurs, qui étaient froides et fatigantes, devinrent tièdes et douces. Les fonctions de mes sens furent bientôt suspendues et je m'endormis profondément. Toutes ces heureuses améliorations s'opérèrent très promptement sous l'influence des aspirations d'éther sulfurique. Je dormis sans trouble et sans agitation pendant six heures, après lesquelles

e m'éveillai, éprouvant dans tout mon corps une grande faiblesse. J'avais, à mon insu, transpiré toute la nuit. Ce jour, et les jours suivants, j'eus quelques évacuations alvines de matières noirâtres. Les forces revinrent peu à peu. Je me trouvai complètement guéri.

A son tour, M. de Noé vient corroborer cette opinion par la lettre ci-dessous.

« Je viens de lire dans la *Presse* un article extrait de la *Gazette des Hôpitaux*, sur le choléra et le traitement qu'a fait M. le docteur Caron de l'éther sulfurique sur lui-même dans cette maladie.

» Je crois devoir vous faire connaître, dans l'intérêt public, un fait complètement analogue. Lorsque cette cruelle maladie fit tant de ravages à Paris, ma fille aînée en fut attaquée.

» Voyant que le médecin que j'avais fait demander n'arrivait pas, et craignant que le mal ne fît de plus rapides progrès, je me décidai à le traiter selon mes idées. Je fis prendre à ma fille quelques gouttes d'éther sulfurique mélangées avec de l'eau et un peu d'eau-de-vie.

» Le froid glacial qui avait gagné toutes les parties du corps cessa quelques instants après l'administration de cette potion. Une moiteur considérable s'établit et dura très long-temps lorsque ma fille fut dans son lit. Je lui fis prendre alternativement un grain de calomel et un grain d'opium d'heure en heure, pendant huit ou dix heures. Mon médecin approuva ce que j'avais fait, et la malade fut sur pied quelques jours après, parfaitement rétablie.

» Comme ce fait est absolument corroboratif de l'assertion de M. le docteur Caron, il n'est pas inutile, je crois, d'en entretenir le public.

» Agréez, etc. « Le comte de Noé,

« Ancien pair de France. »

Poésie à une jeune fille.

I.

Jeune fille qui cours au bal fraîche et légère,
La vanité dans l'âme, aux lèvres la chanson,
Songe moins à ta grâce, un peu plus à ta mère,
Dame de bon secours, sainte de la maison !

Son cœur sans mesurer te répand sa tendresse;
Il te la jette à flots, il aime à t'en couvrir;
Il est riche et prodigue, et dépense sans cesse
Tout son trésor d'amour, sans jamais s'appauvrir.

Tout a dans la maison sa tâche journalière :
La fleur du vase d'or la remplit de senteur,
Le serin, d'harmonie, et l'âtre, de lumière;
La mère y donne une âme et l'emplit de bonheur.

Humble et sublime, elle aime une petite sphère,
Et rayonne à l'écart, entre ses murs bénis;
Elle est comme le feu du foyer, qui n'éclaire
Que l'étroite famille, et ne luit qu'au logis.

Des larmes! qu'as-tu donc?... Oh! que ton front s'appuie
Sur celle qui console! Oh! va, Dieu toujours bon
Te donne avec les pleurs la main qui les essuie;
Peut-être te faut-il indulgence et pardon?

Ton cœur, si pur qu'il soit, parfois, dans l'ombre, cache
Quelque faute à laver dans les pleurs de tes yeux;
Car la fleur la plus fraîche a souvent quelque tache
Que lave la rosée en descendant des cieux.

Dis à ta mère, enfant, ton âme et ses mystères,
Car elle a des pardons qu'on ne peu t'épuiser :
Sa faiblesse est sublime. Oh! sur vos lèvres, mères,
A côté du reproche est toujours le baiser!

II

Tes yeux ont du soleil! Les ans te font si belle!
Ta mère aime à les voir ainsi s'illuminer;
Et pourtant chaque année en la touchant de l'aile,
Effeuille sa beauté, lui prend pour te donner.

Les ans brillent sur toi, mais ils neigent sur elle;
Qu'importe, pour ta mère ils sont les bien-venus :
S'ils creusent à son front une ride nouvelle,
Ils posent sur le tien une grâce de plus.

Mais un époux t'enlève, et ta mère soupire :
Elle ne verra plus, à son réveil joyeux,
Reluire en même temps le jour et ton sourire,
La lumière du cœur avec celle des yeux.

Elle cherche et croit voir partout ta jeune tête;
Ta chambre résonnante et folle hier encor
Est triste aussi : la mère a perdu son trésor,
Le nid muet et vide a perdu sa fauvette.

Mais tes larmes, à toi, tarissent en un jour;
Il ne faut pour sécher les pleurs de jeune femme
Et la pluie au printemps, qu'un peu d'ardente flamme,
Un rayon de soleil, un sourire d'amour.

Et cependant ta mère et ton frais nid de mousse
Parlaient à l'âme autant que cet amour nouveau.
Va, la voix qui nous dit : « J'aime, » n'est pas plus douce
Que la voix qui chanta les chansons du berceau!

Mme ANAIS SÉGALAS.

Divertissements de salons.

LA SECONDE VUE DÉVOILÉE.

Moyens donnés à tout le monde de faire des expériences de seconde vue.

Nous avons pu voir Robert Houdin bander les yeux de son fils et lui dire de deviner ce qu'il tenait caché dans la main, — une fleur, une médaille, un bijou; nous avons vu cet enfant ne jamais se tromper, indiquer l'année d'une médaille antique, datât-elle de Marc-Aurèle ou de Ptolémée. — Nous avons crié au miracle et proclamé le magnétisme.

Robert Houdin fils a donc passé pour un sorcier aux yeux de tous, et cependant voici qu'un ingénieux écrivain, M. Gandon, révèle le secret de cette prescience étonnante. M. Gandon, dans son ouvrage, explique les mille et une parties de l'application du système, qui n'est qu'un tour de

force perpétuel de *mnémotechnie*. Nous croyons être agréable aux familles en donnant ici un extrait qui explique la simplicité de la double vue.

Manière de procéder aux expériences de seconde vue.

Il faut dans ces expériences, comme dans celles du magnétisme, deux personnages : l'expérimentateur et le sujet; ou, pour mieux nous faire comprendre, le professeur qui interroge et le compère qui répond.

Le compère est placé devant les spectateurs de manière que chacun puisse se convaincre qu'il n'existe pas de communication entre le professeur et le sujet.

Pour plus de sûreté, on peut couvrir les yeux du sujet avec un bandeau, on peut lui faire tourner le dos et même le placer dans une pièce voisine. Il suffit que le démonstrateur puisse s'en faire entendre, tout le sortilége, toute la magie, consistant dans la manière de poser la question ou dans la formule qui est employée pour prier une personne de l'assemblée de poser elle-même la question. Il fallait un grand travail pour arriver à ce résultat. Faire comprendre au sujet qu'il faut dire le nombre 12, par exemple, en disant à la personne qui a proposé ce nombre : *Demandez-le vous-même*. Le spectateur ne voit dans cette phrase que l'invitation exprimée en termes bien naturels de poser lui-même la question, tandis que le compère a déjà compris que le nombre 12 avait été posé. Chose plus extraordinaire, cette phrase si simple, qui a servi à faire deviner le nombre 12, servira tout à l'heure à indiquer le nombre 128; plus tard, la même phrase indiquera une fleur, un objet, un nom, etc. Nous ne parlerons plus des difficultés de ce travail, difficultés qui n'ont existé que pour le créateur du système, et qui tombent devant l'analyse que nous allons en donner.

Des chiffres et des nombres.

Il n'était pas difficile de trouver, dans l'alphabet, des lettres pour remplacer les chiffres, car c'est une méthode adoptée depuis long-temps dans le commerce; il fallait choisir ces lettres assez heureusement pour que le professeur pût les placer d'une manière toute naturelle dans les phrases servant à interroger le compère.

Pour éviter les redites, il est bien entendu que le compère doit s'attacher aux premiers mots prononcés par le professeur, soit que ces mots s'adressent directement à lui, soit qu'ils forment une invitation au public d'interroger lui-même.

Les chiffres dont nous nous servons sont figurés par les lettres suivantes :

Chiffres.	Lettres qui les remplacent.
1.	D.
2.	L.
3.	C.
4.	P.
5.	Q ou QUEL EST, pris pour un seul mot.
6.	A. ou A PRÉSENT, pris pour un seul mot.
7.	F.
8.	V.
9.	N.
0.	M.

Toutes les fois qu'il n'a été posé qu'un seul chiffre par un spectateur, le professeur a soin d'indiquer dans sa phrase qu'il ne s'agit que d'un chiffre, et pour éviter la confusion, s'il oubliait de faire sentir qu'il n'y a qu'un chiffre écrit, il ajouterait : *S'il vous plaît* après le seul mot qu'il aurait prononcé ; la première lettre de chaque mot signifiant un chiffre.

EXEMPLE : Un spectateur écrit sur une ardoise, qui lui est présentée, le chiffre 7 ; le professeur dit : *Faites, s'il vous plaît, la question ; le sujet vous dira le chiffre que vous avez posé?*

Le sujet a parfaitement le temps de faire le travail dans son esprit, la formule *s'il vous plaît* lui indiquant qu'il ne doit chercher qu'un chiffre. La lettre F qui commence la phrase a la valeur du chiffre ; il répond donc : *Monsieur a posé le chiffre 7.*

Le détail d'un exemple pourrait suffire ; mais, pour que nos lecteurs soient dès l'abord bien convaincus que toutes les lettres choisies pour remplacer les chiffres se prêtent merveilleusement à toutes les combinaisons, nous allons continuer les demandes et les réponses pour tous les chiffres pris isolément, nous servant alternativement d'une phrase qui indique parfaitement au sujet qu'un seul chiffre a été posé, en employant la formule *s'il vous plaît* immédiatement après le premier mot pour pour mieux faire comprendre qu'il ne s'agit que d'un chiffre.

On donne à deviner le chiffre 1. — Le professeur s'exprime ainsi :

Dites le chiffre que Monsieur a posé?

1

Un chiffre n'est pas un nombre ; le compère sait de suite qu'il n'a qu'à trouver la signification de la première lettre du premier mot. Cette première lettre étant D, il répond : *C'est le chiffre* 1.

DEMANDE. *Le chiffre que Monsieur vient de poser ?*
2

Même explication, même travail facile pour le compère qui, sachant d'avance la valeur de la lettre L et prévenu par la phrase de son professeur qu'un seul chiffre a été écrit, répond sans hésiter :

C'est le chiffre 2.

On pose le chiffre 3.

DEMANDE. *Citez, s'il vous plaît, le chiffre.*
3

RÉPONSE. *C'est le chiffre* 3.

Le choix des lettres qui remplacent les chiffres donnent une grande latitude au professeur, puisqu'il a à sa disposition un nombre infini de mots, pourvu toutefois que ces mots commencent par une lettre exprimant le chiffre ou les chiffres demandés.

Nous allons résumer dans un seul tableau les interrogations pour les chiffres isolés.

Chiffres posés.	DEMANDES.
1.	Dites le chiffre posé par Monsieur. 1
2.	Le chiffre posé. 2
3.	Connaissez-vous le chiffre posé ? 3
4.	Pouvez-vous dire le chiffre posé ? 4
5.	Quel chiffre a-t-on posé ? 5
6.	Annoncez le chiffre posé. 6
7.	Faites, s'il vous plaît, connaître le chiffre posé. 7
8.	Voulez-vous dire le chiffre posé. 8
9.	Nommez le chiffre posé. 9
0.	Monsieur vient de poser un chiffre. 0

On voit par ce tableau que chaque première lettre du premier mot de l'interrogation correspond à chacun des chiffres ; le travail est donc presque nul pour le professeur et pour le compère, qui n'ont tous deux qu'une seule lettre à trouver.

Si le professeur, comme nous l'avons déjà dit, veut faire poser la

question par le spectateur, il forme sa phrase en conséquence, et il est essentiel d'y opérer un changement, si plusieurs personnes voulaient faire deviner le même chiffre plusieurs fois de suite.

Exemple : On pose une première fois le chiffre 1.

Demande. *Dites le chiffre.*

Réponse. Un.

On pose de nouveau le chiffre 1.

Demande. *Demandez, s'il vous plaît, le chiffre que vous avez posé.*

La réponse est nécessairement la même, et, comme la demande a varié, le public se dit, ou bien dit à ses voisins : « Mais vous voyez bien que la demande faite par le professeur ne signifie rien, puisque nous avons demandé nous-mêmes. »

Exemples pour faire demander par les spectateurs eux-mêmes.

Chiffres posés.	Demandes du professeur qui, dans ce cas, paraît ne pas s'adresser au compère.
1.	Demandez, s'il vous plaît, le chiffre que vous 1 avez posé.
2.	La personne qui a posé le chiffre peut deman- 2 der elle-même.
3.	C'est vous, Monsieur, qui demanderez le chif- 3 fre posé.
4.	Pour qu'il dise ce chiffre, veuillez le demander. 4
5.	Que Monsieur demande lui-même le chiffre posé. 5
6.	Ah ! Monsieur, demandez vous-même le chiffre 6 posé.
7.	Faites, s'il vous plaît, la question, Monsieur, 7 pour ce chiffre.
8.	Voulez-vous demander le chiffre posé ? 8
9.	Ne voulez-vous pas demander vous-même le 9 chiffre posé ?
0.	Monsieur, demandez vous-même le chiffre posé. 0

Toutes ces phrases sont très naturelles et ne peuvent éveiller aucun soupçon ; car nous avons remarqué que rarement le public s'attachait aux lettres, mais qu'il cherchait plutôt si le nombre de mots ne corres-

pondait pas au nombre de chiffres. L'avantage immense de ce système consiste dans la facilité déjà énoncée d'employer la même phrase pour une foule de nombres différents, au moyen de signes insaisissables pour le public. Comme notre but, en faisant ce petit livre, est de bien éclairer les lecteurs sur les résultats qui sont obtenus chez la plupart des soi-disant somnambules par des moyens analogues, nous n'entrerons plus dans le détail du choix des lettres. E. J. Gandon.

Contes pour les enfants.

LA FÉE DES ROSES

HISTOIRE DU TEMPS DES GÉNIES.

La gentille Eveline se promenait pendant un beau soir d'été dans le jardin de son père, haut et puissant baron du moyen-âge ; elle avait sept ans à peine, et parmi toutes les fleurs de ce bosquet enchanté, il était peu d'arbrisseaux qui ne fussent ses aînés. Ses yeux étaient bleus comme le ciel, et le doux vent du soir, s'emparant des paroles qui tombaient de sa bouche enfantine, semblait amoureux de sa voix.

Au moment où le rossignol s'endort au sein des branches, à l'heure où l'abeille a quitté la tige dont elle distille le suc, Eveline était en contemplation devant une rose qui penchait avec abattement ses feuilles alanguies, elle semblait plus parfumée, plus suave que jamais dans cet état de prostration physique, et cependant les perles d'or de ses pétales se répandaient comme des pleurs sur le sol.

— Mon dieu! s'écria Eveline, s'il est vrai qu'il y ait dans l'air des fées bienfaisantes pour protéger tout être faible et intéressant, pourquoi cette rose n'est-elle point éternelle, pourquoi doit-elle s'étioler après quelques aurores ?

A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'au milieu des clartés argentines de la lune, à travers les lilas et les aubépines, apparut une blanche et suave figure. Deux bleuets mobiles formaient ses yeux ; son œil avait la blancheur des lys et des feuilles de la marguerite ; ses lèvres eussent fait envie à la reine des parterres, et dans ses cheveux, qui semblaient des

rayons de soleil, on remarquait, réunies dans une guirlande, toutes les plantes de la création. Elle exhalait autour d'elle un encens d'autant plus délicieux, qu'il était formé du mélange de tous les parfums, et ses pas étaient si légers qu'ils laissaient encore à chaque brin d'herbe la poussière de diamant qu'y forme la rosée.

— Enfant, dit-elle à Eveline, je suis la fée des fleurs; je connais leur existence, leurs émotions et leurs désirs. Esprit chargé par le Tout-Puissant de les protéger contre toute atteinte, je veux te faire juger de l'inconséquence de ton souhait. Puisque tu le demandes, je veux bien qu'un prodige soit fait en ta faveur; choisis parmi les roses de ce jardin celle pour laquelle tu réclameras le privilége de l'immortalité.

Eveline, bien qu'intimidée par le chaste esprit qui répondait aussi gracieusement à son appel, désigna, de son doigt charmant, une magnifique rose à mille feuilles dont les vents de la nuit ouvraient discrètement le calice.

— Fleur de beauté, dit la fée, puisque ta gentille protectrice croit ainsi faire ton bonheur, sois immortelle, et tandis que tes compagnes se faneront à l'aurore, reste ainsi sur ta tige dans ton brillant éclat.

Après avoir prononcé ces paroles, il se fit un murmure dans les feuilles, et la fée disparut entre deux nuages mouvants.

Huit jours après, l'enfant montrait avec orgueil la fleur prédestinée, qui n'avait pas perdu un seul fragment de sa parure de carmin.

— Vois, disait-elle à son aïeule, si je n'ai point eu raison d'éclairer le jugement de la fée sur cette plante bien-aimée, car être éternellement belle, n'est-ce pas, sur cette terre, le suprême bonheur ?

La grand'mère, appuyée sur son bâton, se contenta de secouer, en signe de doute, sa belle tête encadrée de cheveux blancs.

Or, il se faisait en ce temps-là grands tournois et chevauchées à la cour de Charles VII de France. Pendant plusieurs mois, Eveline séjourna dans cette belle ville de Paris, où les diamants sont moins rares que les fleurs. Elle avait oublié sa rose; aussi fut-elle frappée de surprise lorsqu'elle la vit à son retour. La vie de la plante n'avait point été attaquée, les épines et les feuilles demeuraient au grand complet; mais la poussière des chemins, les émanations de l'air, les étreintes ardentes du soleil avaient taché sa robe éblouissante; elle était devenue sale, hideuse à voir et nauséabonde, car l'humidité avait altéré son parfum.

— Pauvre rose, dit-elle, pour te voir ainsi luttant contre les injures du temps, mieux vaudrait que tu fusses effeuillée.

A peine eut-elle prononcé ces paroles, que la fleur perdit une à une toutes les parties de son beau corps, et quand la dernière feuille toucha la terre, la fée des fleurs en sortit, une baguette à la main.

— Enfant, dit-elle, tu le vois, tout ce que Dieu a fait est admirable; il faut que la rose ait une courte durée, pour qu'elle meure dans son éclat et pour qu'elle renaisse à la saison prochaine. Ne souhaite donc jamais plus aux plantes, ni même aux hommes, une existence en dehors des lois naturelles; si vous étiez éternels, vous demeureriez comme des ruines, privés du parfum de l'esprit, au milieu des décombres du passé, en face d'un siècle qui n'est pas le vôtre. Pour le juste, le terme de la vie n'est point la mort; car tout renaît, les jeunes filles et les roses, sous le regard de Dieu.

Léo Lespès.

Problèmes mathématiques.

ÉNIGMES ARITHMÉTIQUES.

LA GARDEUSE D'OIES.

Une fille gardait des oies qui paissaient dans un champ; un passant lui demande à combien se montait le nombre de ses oies. Elle répond : j'en ai tant, si j'en avais encore autant et la moitié d'autant, avec le quar d'autant et la poule qui les a couvées, j'en aurais juste cent. On demande quel est le nombre de ces oies qu'elle gardait?

Solution.

On suppose qu'elle en avait.	36
Car en ayant encore autant	36
Plus, la moitié d'autant qui fait. . . .	18
Plus, le quart d'autant qui fait.	9
Et la poule qui les a couvées qui fait. .	1
Le total est.	100

LE BERGER.

On demandait un jour à un berger combien il avait de moutons. Si j'en avais, dit-il, un tiers et un quart de ce que j'ai, et encore cinq de plus, j'en aurais cent.

Solution.

Il avait 60 moutons.

Preuve.

	60 moutons.
Le tiers de 60 est	20
Le quart de 60 est	15
De plus.	5
	100

LA PAUVRE NIÈCE.

Trois oncles, assemblés pour favoriser l'établissement d'une pauvre nièce, forment une bourse commune de 144 louis. Le premier donne ce qu'il peut; le deuxième donne le triple du premier; le troisième autant que les deux autres. Quel est le présent de chacun?

Solution.

18	Mise du premier.
54	Mise du second.
72	Mise du troisième.
144	louis.

L'ÉTRANGER A PARIS.

Un étranger arrivant à Paris, se mit à l'auberge pour trente jours, à raison de vingt sous par jour; il n'avait que cinq pièces, valant ensemble 30 fr., avec lesquelles il satisfit tous les jours son hôte, sans qu'il restât rien de part ni d'autre.

On demande la valeur des cinq pièces.

Solution.

Il est facile de voir que la moindre des pièces doit être de vingt sous ou

	1 fr.
La deuxième doit être de. . . .	2
La troisième de.	4
La quatrième de	8
La cinquième de.	15
Total. . . .	30 fr.

Le premier jour il donne la première pièce, 1 fr.

Le deuxième jour il donne 2 fr., et retire la première.

Le troisième, il donne 1 fr.

Le quatrième, il donne 4 fr. et retire 1 fr. et 2 fr. et ainsi de suite comme on peut le vérifier.

Revue des Modes.

Nous donnons dans la gravure qui accompagne le numéro actuel, des indications suffisantes pour les *toilettes de la campagne*. La mode, au mois de septembre, est un peu retirée sous sa tente, où elle prépare ses magnificences d'automne. Notre prochaine livraison contiendra, avec l'appréciation des nouveautés dont on commence à parler, notre opinion sur chacune des innovations projetées.

A l'avenir, nos *Bulletins de modes* seront très simplement traités. Si nous avons l'intention d'encourager l'élégance et la véritable distinction, nous flétrirons sans pitié le charlatanisme et le mauvais goût.

Nous ne parlerons que des magasins qui ont établi leur réputation ailleurs qu'à la quatrième page des journaux, et qui ont su, par des travaux intelligents, conserver depuis dix ans et plus, l'estime de leur clientèle.

En un mot, nous jugerons avec franchise, droiture, impartialité.

Francine Richomme.

Charade.

Mon premier dans la gamme arrive en quatrième,
Mon second est un nombre assez gros, sur ma foi!
Qu'on trouve au féminin sans trop savoir pourquoi,
Mon tout, lien charmant qu'on défend et qu'on aime,
Fait sentir à chaque âge un naturel émoi.

Le Directeur : LÉO LESPÈS.

Paris. — Imprimerie ÉDOUARD PROUX et Cᵉ, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

LE

MAGASIN

DES FAMILLES.

OCTOBRE 1849.

Avis aux Abonnés.

Quelques personnes, malgré nos avis réitérés dans les journaux, ont cru que nous devions affranchir la gravure ou l'album Bérat, qu'ils reçoivent gratis avec les billets de loterie, en s'abonnant.

Il suffit du plus simple calcul pour comprendre que nous ne pourrions nous imposer commercialement une pareille charge. Quand, pour 12 fr. par an, 15 fr. pour les départements, on donne au public: 1° 12 *livraisons mensuelles de 32 pages*, grand jésus avec couverture imprimée, et contenant des articles entièrement inédits, signés des premiers noms littéraires; 2° au moins 24 *morceaux de musique*, non pas reproduits dans le texte, mais tirés à part dans le format ordinaire du piano; 3° *des gravures de modes* pour hommes, femmes, enfants et ameublements; 4° des *tableaux synoptiques* dont le moindre coûterait 1 fr. s'ils étaient tirés pour les besoins restreints du commerce; 5° des *portraits, cartes armoriées, signets de livres* d'heures, etc., et qu'à un semblable recueil, envoyé affranchi, chaque mois, aux habitants de toutes les localités de France, on joint encore *gratis* le don de *cinq numéros de la loterie nationale*, plus le *numéro de série* et de la *grande gravure* ou de l'*album* précédemment annoncé, il serait tout-à-fait impossible de payer le port de ces objets, dont l'administration solde déjà l'*emballage*. Donner plus qu'on ne reçoit peut être un attrait momentané pour l'acheteur; mais deviendrait un péril réel pour l'avenir d'une entreprise qui ne veut agir qu'avec la plus rigoureuse probité.

Souvenirs des Chasses d'Octobre.

ALEXANDRE DUMAS CHASSEUR.

Par une belle matinée du mois de septembre, il y avait grande réunion au Puits-d'Orléans, rendez-vous de chasse habituel de la forêt de Laigle. Une douzaine de gardes, le carnier sur le dos, tout en fumant et rappelant à l'ordre leurs chiens qui, bouillant d'impatience, sautaient autour d'eux, devisaient sur l'objet du rendez-vous.

— Parbleu, disait Moutonnet, le grand sec, c'est quelque Parisien qui nous arrive; tu sais, Leclère, comme ce comte qui est venu il y a quinze jours. Avait-il un harnais complet, tout à neuf, et son sifflet pour appeler son chien.

— Oh! oh! il n'en avait pas ... Le chien qu'il aurait pu avoir...

— Aussi, c'était un Parisien.

— Personne de vous ne sait donc pourquoi il y a des rendez-vous.

— Biche va nous dire ça.

— Tiens, Jacques, tiens, tiens... Tiens, tiens Ravaude, Taho.

Ainsi s'annonçait Biche en entrant dans la salle. Chacun retira sa casquette, car Biche était à la fois le garde-chef et le chasseur le plus adroit. Grande taille, jarret bien découplé, visage brun, encadré d'une forte barbe hérissée, œil petit et perçant, tout chez lui indiquait une de ces natures d'élite qui attirent l'attention; on était surpris de voir l'espèce de puissance morale qu'il exerçait sur tous ceux qui l'entouraient.

— Biche, reprit Moutonnet, qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau?

— Pour ça, mon gars, on chasse, voilà tout ce que je sais.

Au même instant, la porte de la salle du rendez-vous s'ouvrait. Un homme, d'une haute stature, portant son fusil comme une plume, entra.

— Est-ce que ce serait le Parisien? souffla Moutonnet.

— Bonjour, Biche, dit l'inconnu en prenant au cou le garde-chef et lui donnant bon gré malgré l'accolade. Est-ce que tu ne me reconnais pas?

— C'est M. Dumas.

— Qu'est-ce que tu dis, M. Dumas .... Allons donc, je suis Dumas tout court, ton élève en chasse.

— C'est que depuis..... votre réputation.....

— Ma réputation ne m'empêche pas de serrer contre mon cœur mes vieux et vrais amis... Tiens, lis cette lettre de l'inspecteur et fais-moi faire bonne chasse.

— Oh! oh! carte blanche..... rapporte-t'en à moi, dit Biche, nous verrons si la main qui a écrit trois cents volumes de romans historiques sait aussi sûrement que de coutume tenir un canon à deux coups.

— Allons, déjeunons; le chemin que j'ai fait de Compiègne ici m'a mis en

appétit, dit Dumas. Car c'était bien notre célèbre romancier qui, profitant d'une journée de loisirs, s'en était allé chasser dans la forêt de Laigle.

La table fut bientôt servie; il survint un fromage, une énorme miche de pain bis, quelques verres, de nombreuses bouteilles de cidre, et une gourde d'eau-de-vie. On approcha les bancs, et tout le monde eut bientôt ses coudées franches avec notre célèbre écrivain, qui, taillant dans le pain et dans le fromage, mangeait comme un chasseur et buvait du cidre comme un Normand.

Chacun mesurant son appétit sur celui d'un aussi agréable convive, la table fut nette en un instant, et à mesure que le cidre tirait à sa fin et que la gourde se vidait, naissait la familiarité; d'ailleurs, puisque Alexandre Dumas était l'ami de Biche, il était le leur à tous.

La langue de Moutonnet, le beau parleur, fut bientôt déliée, et il mit la conversation sur les histoires de chasse. Oh! alors, ce fut à qui se surpasserait. Dumas, avec sa merveilleuse facilité d'imagination, créa l'histoire d'un chasseur marseillais et de son chien à la poursuite d'un chastre, espèce de merle blanc.

—Allons! en chasse maintenant, dit-on enfin.

Et la meute qui, jusque-là, s'était tenue coi, se mit à aboyer, Ravaude en tête, avec d'autant plus de force qu'elle voyait l'animation sur tous les visages.

En dix minutes on était dans le taillis le plus giboyeux; Biche et Dumas, se mesurant des yeux, semblaient avoir engagé une lutte muette.

— Ah! nous y voici, dit Biche tout en chargeant son fusil; nous allons voir si ta main ne tremble pas et si ton œil est toujours aussi juste.

— J'ai peut-être un peu perdu, dit avec négligence Dumas en faisant tourner sur sa vis le canon d'un magnifique fusil Lefaucheux fort calibre, chargeant ainsi ses deux coups tandis que son compagnon avait à peine versé sa poudre.

— Oh! oh! avec un pareil fusil, nouveau système, on ne doit pas manquer un seul coup.

— Peut-être.

— Par quoi commençons-nous.

— Par le lapin.... pour me refaire la main.

A l'instant même, Ravaude attaquait et menait le gibier droit à nos chasseurs; ses aboiements répétés annonçaient qu'elle suivait de près la bête, qui devait traverser un sentier large de quelques pieds à peine et encore obstrué par des branches de cornouiller; le lapin franchit d'un bond l'espace qui sépare les deux taillis, un coup part... Ravaude suit la trace en aboyant.

—Manqué, dit Biche en riant, et il abaissa son fusil, tirant au juger dans un buisson de ronces... apporte Ravaude, apporte!

— Bravo! et je suis content d'avoir manqué puisque je t'ai fourni l'occasion d'un si beau coup.

Dans la forêt de Laigle, forêt de chasse avant tout, un coup manqué est bien vite réparé; deux secondes après, Ravaude attaquait de nouveau; cette fois, Dumas fit voir qu'il n'avait rien perdu de son adresse. En très peu de temps, nos deux chasseurs, tirant par intermittence, avaient l'un dix lapins, l'autre onze.

—C'est un fameux tireur, fit Moutonnet en poussant le bras de Biche; mais c'est égal, à nous le pompon.

On entrait dans un de ces taillis aux arbres clair-semés, où le soleil dardait ses rayons sur les bruyères jaunies.

— Oh ! oh ! vous allez vous amuser, M. Dumas, continua Moutonnet, il y a ici des faisans comme des sauterelles.

En effet, à cinquante pas de là, un vieux coq qui présidait au sérail, s'éleva en coquetant des bruyères pour se brancher.

— Il chante son *De profundis*, goguenarda Moutonnet.

Dumas lâcha son coup et le rendit mort à la bruyère; les poules, effrayées, s'enfuirent vers les grands bois en poussant leurs cris de deuil.

— Bien tiré. La tête seule du faisan avait été touchée.

Quelques instants après, deux perdrix rouges, dépistées par Jacques, prirent leur volée, l'une filant droit vers le soleil, et l'autre se présentant aux chasseurs au coup du roi.

— A celle-ci d'abord, dit Biche. Il tire, la perdrix tombe, et, faisant volte-face, il ajuste la seconde malgré le soleil.

— Parbleu ! ce sont de beaux perdreaux de l'année.

Moutonnet se frottait les mains, la victoire se dessinait de plus en plus pour eux. Dumas, lui, semblait attendre avec impatience l'occasion d'un grand coup. Deux coqs-faisans s'enlèvent près de lui. Pan ! à bas ! il en était sûr. Mais à peine les deux coups sont-ils lâchés, qu'un troisième coq prend sa volée.

— Attends, attends, Biche ! — Et, aussi rapide que l'éclair, il fait tourner le canon de son fusil, prend une cartouche, charge et ajuste. L'oiseau était à quatre-vingts pas. Le plomb vole, le gibier tombe.

— Qu'en pense mon gars, dit Biche en ricanant à Moutonnet qui était resté ébahi.

— Oh ! oh ! c'est un fusil breveté.

— C'est vrai, dit Alexandre Dumas, la mécanique est la destruction de l'adresse personnelle; on en viendra, avec les procédés, à faire marcher le gibier par mécanisme vers le chasseur. En attendant, mon cher Biche, puisque je t'ai montré l'usage que l'on peut en faire, daigne l'accepter comme gage de mon amitié.

. . . .

Si quelque jour vous passez dans la forêt de l'Aigle, interpellez le premier garde que vous trouverez sur votre route, il vous dira, en ôtant sa casquette, que M. Dumas est le plus adroit tireur de France.

Moutonnet m'a avoué depuis que, s'il tirait comme un gentilhomme, il payait à boire comme un marquis... qui aimerait assez le cidre pour en prendre joyeusement sa part.

J. Hostain.

Le Congrès de la Paix.

Le Congrès des amis de la paix universelle, qu'on appelle improprement *le Congrès de la paix*, — une dénomination vide de sens, — a tenu à Paris trois séances solennelles. Depuis ces trois jours, les 23, 24 et 25 août, les journaux de toutes les nuances, de toutes les opinions, se sont occupés des grandes questions débattues dans son sein. Depuis ce temps, mais depuis ce temps seulement, *le Congrès des amis de la paix* est devenu, à Paris, une chose connue; on s'est occupé de ses travaux, de son but, on s'est intéressé à lui. Les revues, les feuilles quotidiennes lui ont ouvert leurs colonnes; aucun genre d'illustration ne lui a manqué. La passion politique s'est faite son défenseur fervent ou son adversaire acharné. La caricature s'est emparée de lui, le Vaudeville même l'a mis en flon-flon. A Paris, tout le monde à présent sait qu'il existe *un Congrès des amis de la paix*. C'est à peu près tout ce qu'on en sait.

Ces associations philanthropiques, *ces raouts* sérieux, ces clubs utiles, sont peu dans l'esprit de notre nation : en France, pour que la discussion attache, il faut qu'elle soit ardente, passionnée : chez nous, la tribune est une arène ; la discussion une lutte. Aussi, ne trouve-t-on point en France de ces sociétés pacifiques, instituées seulement pour concourir au développement de quelque grande idée morale ou philosophique, ces sociétés, très nombreuses et très utiles en Allemagne, en Angleterre, en Amérique surtout.

Quand parurent, dans quelques journaux de Paris, dans les *Débats* et dans la *Presse*, les premiers articles sur *le Congrès des amis de la paix universelle*, bon nombre de gens crurent qu'il s'agissait d'une société nouvelle, d'une idée non encore exploitée, d'une chose à fonder.

Les noms des propagateurs de cette grande idée d'une sainte alliance des peuples étaient, à Paris, parfaitement inconnus; on ignorait leur dévoûment à cette cause sacrée, leurs travaux incessants pour atteindre ce but; on ignorait aussi leurs succès et les progrès énormes qu'ils ont fait faire dans leur pays, à l'idée, acceptée maintenant par les esprits sérieux, d'une paix générale et universelle; une idée qu'à sa naissance on a traitée d'utopie, comme cela devait être.

L'idée n'est rien moins que neuve cependant; la fondation des Sociétés de la paix remonte à une époque déjà loin de nous.

Ce fut au sortir des guerres désastreuses qui signalèrent la fin du siècle der-

nier et le commencement de ce siècle, que la première Société de la paix fut créée à New-York, en 1815.

Le 11 juin 1816, une société s'organisa à Londres sous le titre de *The peace Society*, Société de la paix, ou *The society for the promotion of permanent universal peace*, Société pour la propagande de la paix permanente et universelle. Son programme était celui-ci :

« Prouver que toute guerre est incompatible avec l'esprit et les préceptes du christianisme et les véritables intérêts du genre humain ; chercher les moyens les plus solides pour appuyer la paix permanente et universelle sur les bases des vrais principes chrétiens. »

Plusieurs autres associations se fondèrent, presque à la même époque, en Angleterre, dans le pays de Galles, en Écosse et même en Irlande.

Ce fut le 8 mai 1828, que se fonda aux États-Unis *la Société américaine de la paix*. Plusieurs autres encore, moins importantes, existent aux États-Unis.

A Genève, une société placée sous le patronage de M. le comte Sellon, se forma aussi sous le nom de Société de la paix. Un obélisque, élevé dans les jardins du comte, au bord du lac Leman, consacre la mémoire de cet évènement.

Il existe, à Paris, une Société de la morale chrétienne qui, au mois de mai 1841, institua dans son sein un comité de la paix ; ce fut la formation de ce comité qui fut la cause de l'établissement d'une *Société de la paix de Paris ;* mais cette société, bien qu'elle ait trouvé des adhérents, est peu connue dans le pays, et son influence n'y est point grande.

Les sociétés américaines et anglaises, et même la société de Paris, ouvrirent des concours, établirent des prix, et, chaque année, de nombreux mémoires furent adressés aux sociétés ; plusieurs furent couronnés, et les sociétés les publièrent.

En Belgique, à Bruxelles, à Mons, il existe depuis quelques années des sociétés, fondées sur les mêmes principes que la société de Londres ; mais, comme en France, l'action de ces sociétés a été à peu près nulle sur le pays.

Parmi toutes ces institutions, *the peace Society*, la Société de la paix de Londres s'est montrée la plus ardente pour suivre le but qu'elle s'était proposé. — Sa propagande est énorme ; et, en dehors de ses nombreuses publications, elle a fondé un journal mensuel intitulé : le HÉRAULT DE LA PAIX (*Herald of peace*).

A Londres, *la Société des amis de la paix* a rencontré chez les femmes de nombreuses sympathies, surtout chez les sectaires de *la Société des amis*, les quakeresses. Plusieurs, lors du Congrès qui se tint à Bruxelles, ne craignirent pas d'affronter les fatigues et les dangers du voyage, pour témoigner par leur présence l'intérêt qu'elles portaient au Congrès. Les comptes-rendus du

Congrès de 1848 prétendent que trente dames entreprirent le voyage avec les délégués des sociétés anglaises et américaines.

Parmi les publications nombreuses de *la Société de la paix* de Londres, nous en avons trouvé beaucoup qui portent cette signature : *par une Dame.* (*By a Lady.*)

Généralement, on regarde comme le premier Congrès tenu par les délégués des *Sociétés de la Paix*, celui qui se tint à Bruxelles au mois de septembre 1848. Ce fut, en effet, le premier dont les travaux eurent un grand retentissement. Mais déjà un *Congrès des amis de la Paix*, composé des membres-délégués des sociétés d'Europe et d'Amérique, s'était réuni à Londres, le 22 juin 1848. Le fauteuil de la présidence était occupé par M. Charles Hindley, membre du Parlement d'Angleterre. — Dans l'une de ses séances, l'Assemblée adopta à l'unanimité la proposition d'une adresse à tous les gouvernements civilisés, pour les prier d'introduire dans leurs traités une clause par laquelle ils s'engageraient, en cas de dissentiment, à s'en rapporter à la médiation de puissances amies.

Le 5 juillet 1843, une députation fut reçue en audience à Londres, par S. M. Léopold, roi des Belges, et eut l'honneur de lui remettre le manifeste du Congrès, qui fut transmis à cinquante-quatre gouvernements dans les deux hémisphères.

Ces sociétés poursuivaient courageusement leur but, cette idée de la paix universelle n'était plus, dans la conviction raisonnée d'un grand nombre d'hommes en Amérique et Angleterre, une chimère irréalisable, — des meetings nombreux avaient eu lieu ; — Richard Cobden, un des membres influents du Parlement d'Angleterre, avait apporté à la tribune cette grande question.

Ce fut alors que M. Elihu Burritt, l'apôtre le plus fervent de la paix universelle, encouragé d'ailleurs par les résultats obtenus, conçut le projet de planter la bannière de la paix sur le continent de l'Europe.

M. Burritt s'adressa à plusieurs des hommes éminents qui partagent ses opinions. Ce projet de la réunion d'un congrès, auquel on avait convoqué les hommes qui adhèrent au système des relations pacifiques entre tous les peuples, fut soumis à de mûres délibérations ; on en discuta l'opportunité, la convenance. La réunion devait avoir lieu à Paris, et le Comité des amis de la Paix établi à Londres, approuva le projet. — Les adhésions ne se firent point attendre et un grand nombre d'amis de la paix firent savoir qu'ils étaient prêts à prendre part aux travaux du Congrès.

Le 14 août, M. Burritt partit pour Paris, — le but de son voyage était d'obtenir du gouvernement français l'autorisation de réunir le Congrès. Il fut secondé dans ses démarches par le ministre des Etats-Unis.

Mais Paris souffrait encore de la sanglante bataille de Juin, la ville était en

état de siége, et malgré l'accueil favorable qu'il reçut du ministre de l'intérieur, M. Elihu Burritt comprit que les circonstances n'étaient point favorables au succès de sa mission. — Il écrivit en ce sens à un comité composé des délégués des Sociétés de la Paix de Londres, de Manchester, de Birmingham, — et après mûre délibération, le comité résolut de réunir le Congrès à Bruxelles, où une députation fut immédiatement envoyée.

Les membres de cette députation étaient : MM. John Scoble, de Londres, et George Bradshair, de Manchester. — M. Burritt les rejoignit à Bruxelles, et, présentés par les ministres d'Angleterre et des Etats-Uunis au ministre de l'intérieur en Belgique, M. Rogier, ils reçurent de lui le plus favorable accueil.

Un passeport général fut accordé aux visiteurs anglais, l'examen des bagages aux douanes leur fut évité, et le ministre écrivit à la Société royale de la grande Harmonie, pour la prier de mettre la salle de cette Société à la disposition des membres du Congrès. C'est ainsi que partout, les membres de la société des Amis de la Paix recueillirent des marques de sympathie et d'encouragement.

M. Auguste Visschers, conseiller au conseil des Mines, était chargé par le ministre de recevoir la députation ; il s'adjoignit un comité d'organisation, composé de MM. Van Hoorebeke, membre de la chambre des représentants, Ed. Stevens, le baron de Reiffenberg, un des savants les plus illustres de l'Europe, — Alvin, directeur de la division de l'instruction publique, et quelques autres personnages influents. Ce fut ce comité qui s'occupa des préparatifs du Congrès.

La première séance solennelle eut lieu le 20 septembre, au matin. — La salle de la Société de la Grande Harmonie avait été décorée avec goût, — une statue allégorique s'élevait derrière le bureau ; tout autour de la salle, flottaient les bannières de la France, de l'Angleterre, des États-Unis, de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Italie.

Au bureau, M. Francisque Bouvet, membre de l'Assemblée nationale, représentait la France, M. William Ewart, membre du Parlement, représentait l'Angleterre, M. Elihu Burritt, les États-Unis, M. Suringar, la Hollande.

Le Congrès a tenu quatre séances. — Dans la première séance, l'ordre du jour portait :

Iniquité, inhumanité et absurdité de la guerre comme moyen de solution des différends entre les nations.

Cette proposition a été adoptée.

L'ordre du jour de la deuxième séance portait :

Utilité et nécessité de l'adoption, par tous les gouvernements, dans les traités à intervenir, d'une clause d'arbitrage et de médiation.

A la troisième séance.

Utilité de la convocation d'un Congrès de délégués de toutes les nations, pour rédiger un code international fixant les relations d'État à État.

A la quatrième séance.

Désarmement général.

Toutes ces propositions ont été adoptées.

Pendant ces séances, de remarquables discours ont été prononcés par MM. Francisque Bouvet, Rancin de la Sayra, de Madrid; Buckingham, Elihu Burritt, etc.

A Bruxelles, — comme on l'a fait en France, — le ministère avait facilité aux membres du Congrès, la visite des monuments et des établissements publics; beaucoup d'entre eux ont été visiter le triste champ de bataille de Waterloo.

Un grand *raout* eut lieu dans la salle où le Congrès avait tenu ses séances, plusieurs *sentiments* furent proposés :

Par M. Ewart : à la Belgique hospitalière, si bien représentée par M. Rogier, ministre de l'intérieur, et par M. Visschers, président du Congrès;

Par M. Ad. Roussel : à l'union cordiale des nations, et à la paix permanente et universelles;

Par M. Lehardy de Beaulieu : aux dames! puissent-elles enseigner à la nouvelle génération de tous les pays, les sentiments de paix et de fraternité universelle.

Mais le moment du départ sonna, et quand il fallut se séparer, les membres du Congrès annoncèrent que, pour laisser un souvenir de leur passage en Belgique, ils avaient consacré une somme de 2,000 fr. à un concours à ouvrir sur les questions traitées pendant la durée du Congrès. — Cette annonce provoqua d'unanimes applaudissements.

A minuit, un train spécial les emmena vers Ostende, et ils quittèrent la Belgique, comme ils y étaient entrés, au milieu des marques de la sympathie la plus vive.

Ce Congrès de Bruxelles fit faire un grand pas à l'idée pacifique, des adhésions nombreuses arrivèrent de toutes parts. Mais le but que se proposaient les amis de la paix n'était pas complètement rempli, et les yeux sans cesse tournés vers la France, c'était au sein de cette terre du progrès, au milieu de cette nation qui gardera toujours le privilége de toute généreuse initiative, qu'ils voulaient planter leur drapeau. — Ce projet, depuis long-temps conçu, a reçu dans ces derniers temps une exécution heureuse. L'accueil favorable fait aux membres *du Congrès des amis de la paix*, les bravos enthousiastes qu'ont provoqués leurs discours, ont prouvé qu'à Paris aussi l'idée de la pacification générale comptait des adhérents sincères et dévoués.

Le Congrès se réunit à Paris en séances publiques, les 22, 23 et 24 août, dans la salle Sainte-Cécile, rue de la Chaussée-d'Antin.

Des hommes éminents, en France, par leur talent, par leur savoir, par leur position sociale, représentaient le pays, au milieu de cette assemblée solennelle, — composée d'hommes venus de tous les États d'Amérique, de tous les points de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Allemagne, pour s'entretenir de ce qui était une folie il y a peu de temps encore.

Un rêve qu'Henri IV avait entrevu, — une folie que racontait, à la fin du dernier siècle, le bon abbé de Saint-Pierre.

Les congressistes avaient offert à l'archevêque de Paris la présidence du Congrès ; monseigneur Sibour a refusé pour raison de santé.

Une maladie sérieuse éloignait aussi M. de Lamartine du fauteuil ; il a été dignement occupé par notre grand poète Victor Hugo, qui n'a voulu refuser à une œuvre utile, ni l'autorité de son nom, ni l'appui de son talent. Sa parole, éloquente et sérieuse, a profondément ému l'auditoire, et le magnifique discours qu'il a prononcé à l'ouverture du Congrès, a été souvent interrompu par les bravos de toutes les nations.

Lors du congrès de Bruxelles, M. Visschers, dans son discours d'ouverture, avait rappelé ce couplet de Béranger :

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme et du Dieu de la guerre,
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
» Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
» Peuples, formez une sainte alliance,
» Et donnez-vous la main. »

Les membres du Congrès firent, auprès du poète, une démarche pour l'engager à assister aux séances ; — fidèle à son système, Béranger s'est abstenu.

Parmi les hommes éminents qui, en France, ont pris la part la plus active aux travaux du Congrès, il faut citer, avec M. Victor Hugo, MM. Joseph Garnier, de Girardin, Coquerel, Deguerry, curé de Saint-Eustache. — Nous ne parlons que pour mémoire de l'apôtre Jean Journet, dont le discours, tout hérissé de fantaisies fouriéristes, a excité un rire bienveillant dans l'auditoire. La gravité des quakers n'a pas résisté.

Parmi les orateurs étrangers qui ont été entendus, nous citerons surtout M. le pasteur Burnets, M. Henry Vincent, M. Richard Cobden.

Parmi les nombreux membres venus pour assister au Congrès de Paris, beaucoup étaient les délégués d'une ville entière ; c'est ainsi que se trouvaient représentées :

Londres, Édimbourg, Dublin, Manchester, Liverpool, Birmingham (dont l'industrie consiste principalement dans la fabrication des armes de guerre),

Glasgow, Bristol, Newcastle, Plymouth, Southampton, Oxford, Leeds, Aberdeen, Leicester, Coventry, Glocester, Ipswich, Lincoln, Northampton, Carlisle, Preston, Scheffield, Sunderland, Wakefield, etc.

Les membres du Parlement anglais étaient nombreux, c'étaient :

MM. Richard Cobden, Ewart Hindley, Villier, Wild, Milnes, Gibson, Brotherton, Smith, J. Tompson, A. Lawrence, Steyworth.

Parmi les autres membres, on remarquait MM. Joseph Sturge, Douglas, Serrold, Henry Vincent, Buckingham, les pasteurs Vyc, John Burnett, J. Spencer, George Dawson et le docteur Lee.

Plus de cinquante membres de l'Union américaine ont traversé la mer pour venir prendre part aux travaux du Congrès. — Citons MM. Joshua Geddins et Amas Tuck, membres du Congrès de l'Union, le poète Bryant, et MM. Amas et Walken, membres de la législature pour l'État de Massachussets.

C'est avec le concours actif et dévoué de tous ces hommes éminents, que l'idée de la paix universelle a fait dans le monde des progrès rapides; mais n'est-il pas étonnant qu'il ait fallu leur présence à Paris pour propager en France cette idée féconde, — cette idée qu'Henri IV avait rêvée, qu'on trouve entière aux mémoires de Sully, et que Montesquieu, au XVII[e] siècle, avait largement et puissamment développée.

AUGUSTE SUPERSAC.

Les Locutions vicieuses.

COMMENT ON DIT... ET CE QU'EN PENSE LE CURÉ GROS-JEAN.

— Soupera-t-on bientôt? s'écria Raymond qui déposa en entrant un lièvre sur la table de la cuisine, et ajouta, en s'approchant de l'âtre où pétillait un feu de ramée : — J'ai une faim abominable, un appétit féroce!

Il n'avait pas vu, dans l'ombre, son oncle le chanoine qui se recula d'un air effrayé et lui dit : — Si je n'étais un peu coriace, tes paroles ne me rassureraient guère. Tu as bien déjeuné, tu rapportes le joyeux appétit d'un chasseur; je ne vois là rien d'abominable. Si ta faim est *féroce*, comment qualifieras-tu celle des lions, des cannibales ou du comte Ugolin?

— Ah! je suis pris, mon oncle, je ne vous avais pas vu; je sais que les termes exagérés vous déplaisent, et, je l'avoue de bon cœur, c'est une habitude *exécrable*...

— Tu ne seras point voué à l'*exécration* des hommes pour avoir donné dans une emphase qui est un des vices du langage du jour.

— Allons, mon oncle, je formule un amendement et je conviens avec humilité de ma mauvaise habitude.

— Tu ne *formules* rien du tout, et quant à faire des *amendements*, nous ne sommes point à l'Assemblée nationale.

— Dieu me pardonne! vous ne nous passez rien...

— Que veux-tu que *Dieu te pardonne?* ma sévérité, ma pédanterie de vieux curé?

— Ma foi, oui, répartit gaîment Raymond; car vos morales, je le sais, sont à bonne intention : je me fais avocat, peut-être un jour serai-je député, et vous voulez imprimer à votre neveu une direction salutaire.

— Tu es un aimable enfant, et tu le prends avec une bonhomie rare. Cependant, je ne prétends pas t'*imprimer une direction*, parce que, *imprimer*, *presser sur*, c'est faire l'opposé de *diriger*, verbe qui implique l'idée d'un mouvement. *Imprimer une direction*, est fâcheux; imprimer une *impulsion*, est pire; imprimer un *mouvement*, est tout-à-fait mauvais. C'est comme quand tu disais ce matin que la clé de ton armoire s'était *trouvée perdue*, ou quand tu parles de gens qui *se sont suicidés*. Penses-tu qu'ils eussent *suicidé* autrui? Le verbe *suicider* n'existe pas, et *se suicider* n'existera jamais, parce qu'il est impraticable.

— Mais, je ne suis pas toujours de votre avis, et il est quantité de locutions nouvelles contre lesquelles *vous vous gendarmez*...

— O Raymond! te fais-je l'effet d'un gendarme?

— Cependant, le mot est expressif?

— Il l'est trop pour la circonstance.

— Vous ne voulez même pas que l'on dise : un personnage *influent*.

— Un homme qui *coule sur*, qui *flue sur*... Eh bien, dis-le si tu veux. Jusqu'ici, j'avais accepté le verbe *influer*, dans l'espoir d'être dispensé d'*influencer*. Le temps où nous sommes m'a fait sentir l'utilité du mot *influence*, sorte de crédit qu'on n'avoue pas, et qu'on ne définit guère; faculté inférieure à la puissance et supérieure au néant. L'homme *influent* caractérise assez bien une époque d'ambitions mesquines et de platitude *égalitaire*, comme on dit encore, où un personnage n'oserait se dire ni puissant, ni important, ni protecteur... *Influent* arrange tout, dit tout, ne dit rien et ne blesse personne. Je t'accorde *influent*.

— Mon oncle, vous êtes *un amour!*

— Bien déguisé! dit le chanoine en jetant les yeux sur sa soutane.

— Eh bien, puisque voilà le beau langage *sur le tapis*...

— Où diantre vois-tu un tapis dans cette cuisine?

— Eh! eh!... vous avez dit *diantre*!

L'abbé se tut; quelques voix se firent entendre au dehors, et Raymond, devinant que sa famille, sœurs, frère, mère, etc., venaient prendre l'air du feu, se précipita à leur rencontre en s'écriant : — Venez donc! l'oncle abbé a dit *Diantre!* Tous envahirent la cuisine en riant, et l'abbé riait comme les autres.

Durant les premières soirées de l'automne; quand la nuit, plus hâtive, attire sur les campagnes les brumes humides qui nuancent le feuillage des bois, nos bons bourgeois à la campagne viennent encore, comme au temps jadis, avant la saison où l'on allume du feu dans les appartements, secouer la fraîcheur de la vêprée devant un bon fagot de cuisine : coutume peu agréable aux cuisinières, généralement grognon quand elles ont la poêle à la main, mais vieil usage fort goûté de M. l'abbé Gros-Jean, qui, chaque année, quittait la rue Chanoinesse pour venir faire les vendanges avec ses neveux et leurs enfants. C'était bien le plus excellent des hommes; le plus grêle, le plus sec de charpente et le plus dispos. Oratorien dans sa première jeunesse, il avait suivi en émigration un prélat d'une famille illustre; puis il avait couru les mers et voyagé dans l'Inde, au Japon, en qualité de missionnaire, vivant toujours avec des livres plus qu'avec des hommes. Curé de canton pendant trente-six ans, puis chanoine à Notre-Dame de Paris, il avait persisté dans l'habitude, contractée pendant ses longs voyages, de vivre seul, pour lui-même, en lisant beaucoup, et sans se mêler à la société active. Le curé Gros-Jean (ce titre lui était resté) était demeuré parmi nous comme un dernier type (mot qu'il n'eût point accepté) du goût, du langage et des mœurs de la société grave et lettrée du dernier siècle.

Aussi, le jargon bigarré de nos auteurs à la mode et de la jeunesse du jour, nouveauté qu'il n'entrevoyait guère que dans les entretiens de sa famille, lui causait-il un fâcheux étonnement. Père d'une famille nombreuse, son neveu Ruppert, dont le frère aîné se faisait appeler *de* Ruppert, issu d'une vieille souche de marchands drapiers, n'avait qu'une éducation commune rehaussée d'un grand fonds de bon sens; et il disait à son oncle : — Je ne sais pas bien parler et je n'ai pas étudié; mais chacun chez nous parle trop bien, et parfois je n'y entends goutte : Ma femme s'exprime comme mademoiselle Duchesnois, ma fille est toute sucrée et romanesque; mon garçon vous a un fil... il rendrait des points aux farceurs de mon journal! Remettez donc à leur place tous ces pindariseurs, mon oncle; je veux, pour l'une, un bon mariage; pour l'autre, une carrière libérale : ils verront le monde, et je souhaite qu'ils aient bon air, bonne grâce et qu'ils ne sentent pas, l'une, l'arrière-boutique ou le ton fleuri des comédies; l'autre, la rhétorique de club ou d'estaminet. Quant à leur mère, elle est assez bien élevée pour accompagner partout sa fille. Mais, n'importe, ne l'épargnez pas, ni moi non plus. Les enfants seront plus dociles à vos avis s'ils voient que père et mère s'y soumettent. Ils vous aiment, ils vous respectent, vous n'êtes pas sévère, nous ne l'avons

jamais été, et cette jeunesse est assez honnête pour jouer avec nous à l'écolier sans rien perdre des égards qui nous sont dus et dont le principe est au fond de leurs cœurs.

Libre d'humeur et effrayé de toute tâche, l'abbé avait refusé d'assumer celle-ci, et il s'était mis, presque à son insu, à l'accomplir plus assiduement qu'homme du monde ; il allait séparant des caprices de la mode ou des errements du monde équivoque, les traditions si confuses, aujourd'hui, du bon goût et du simple naturel. Bientôt le curé Gros-Jean se plut, au rebours du dicton populaire, à *remontrer* ses paroissiens; critiquer, rectifier fut la manie du vieillard; mais il ne devint pas pédant, parce qu'il était sans vanité; ni sèchement rigoriste, parce que la bonhomie et la gaîté faisaient le fond de son caractère.

Si j'écris *faisaient*, c'est par une certaine routine inhérente à la forme des récits; car l'abbé Gros-Jean se porte à merveille, et pas plus loin que l'autre semaine, j'ai eu l'honneur de trinquer avec lui chez son neveu. Il me souvient même que ce soir-là, comme on allait se mettre à table, la maîtresse du logis dit à maître Pierre, à l'aspect du jour éclipsé par de gros nuages : — il faut allumer des *flambeaux*.

— C'est bien tragique... murmura le chanoine : il y a un air de Rameau que j'ai su :

« Tristes apprêts! pâles flambeaux!... »

Ma nièce, les *flambeaux* sont bons pour éclairer le festin des Atrides. Il manque aux bonnes gens comme nous le mobilier assortissant aux flambeaux : des amphores pour le vin et des coupes en guise de verres. Mais consolez-vous : Agamemnon prenait la viande avec ses doigts.

— Et comment faut-il dire?

— A la cour des rois de France, on disait jadis : « Apportez les chandelles. » Le mot, je l'avoue, est trop peu noble pour nous; toutefois, comme, dans notre pays, le terme le plus simple est toujours le plus élégant : — Apportez de la lumière — est très convenable. D'ailleurs, vos *flambeaux*, c'est une lampe; ordonnez d'allumer la lampe, et voilà tout.

— Récompense amère! c'est pour vous plaire que j'avais si bien parlé. Une autre fois, je dirai tout bonnement ce qui est : ou la lampe, ou bien — allumez des bougies.

— Mère, interrompit Raymond, tes bougies sentent la haute finance du quartier de la Boule-Rouge.

— Et le style de ta remarque en sent un peu les mœurs : elle est de six ans en avance d'âge avec toi.

Au milieu du repas, Raymond ayant découpé une volaille, ce qu'il appela *disséquer*; son oncle lui dit : — Thomas Diafoirus proposait à sa future le spec-

tacle d'une *dissection*, ce qui a fait rire. Il faut éviter le dévergondage des expressions, qui prête parfois au comique, mais donne une fâcheuse idée d'un jeune homme, de ses relations, de l'oisiveté de son esprit et du peu d'ordre qui règle sa vie. L'abus du pittoresque, assimilant le discours à une parade continuelle, a passé des commis-voyageurs, des apprentis peintres aux journalistes, et a envahi toutes les classes. Rien de plus propre à donner au plus honnête garçon, un air d'aventurier ou d'homme mal élevé. Tu m'as dit l'autre jour que, de ne pas jouer au lansquenet était chose fort sage, mais *mal portée*; tu avais vu une scène dont le souvenir s'est *daguerréotypé* dans ta cervelle : les éditions stéréotypes nous avaient valu les sourires *stéréotypés* qui déjà ne suffisaient que trop.

L'autre soir, tu *jouissais* de la migraine, tu as vu je ne sais quoi de *mirobolant*. Mirobolant est le nom d'un médecin de comédie créé par Hauteroche, dans *Scapin médecin* ; ce personnage, ce *mire*, traite par les pilules, *boli*, de là ce nom burlesque qui n'a rien de commun avec ce que tu prétendais faire entendre. Un pâté de perdreau t'a semblé *phénoménal*, *ébouriffant* même, je crois. A la vérité, tu t'es excusé de l'emploi de *pyramidal* sur ce que tes amis risquent *obélisquoïde* qui, suivant toi, est d'un *supercoquentieux* bien autrement *superlatif*. Tu as battu ton chien; il t'a *orné* d'un coup de dents. Ton ami Jules nous a parlé d'un garçon très laid au physique ; *mais* qui, *en revanche*, était fort sot, et rachetait ce double *avantage* par d'autres *agréments*, etc... Le premier qui s'avise de ces recherches n'a qu'un esprit médiocre; ceux qui les vont répétant, les ayant reçues de dixième main, sont vraiment un peu dindons. Pour ceux qui, d'un amas de pareilles fadaises, se composent un style hérissé de coqs-à-l'âne, d'antithèses et d'impropriétés grotesques... ceux-là, mon enfant, il n'y a pas d'expressions pour dépeindre leur sottise.

Ces sornettes dépravent le goût ; on s'y accoutume aisément ; l'on en vient, à son insu, à parler, se croyant à la mode, comme un paillasse des Champs-Elysées ou un dentiste de la foire ; et, pour une occasion où l'on fait rire ; — triste rôle à mon gré, l'on fera dire dix fois à qui vous écoute : — Voilà une tête vide, voilà un homme de rien.

Jamais l'abbé ne s'était montré si sévère; mais la veille, les extravagances de M. Jules l'avaient impatienté ; il avait redouté pour Raymond l'exemple de ce jeune stagiaire, qui appelait — se promener au boulevart, — *fouler l'asphalte*, et qui, sous prétexte de manières libres et dégagées, professait un jargon, à quelques égards analogue à l'argot des voleurs. Il se fit donc un court silence dont Mlle Céline profita pour refuser une côtelette un peu saignante, en ces termes : — Je n'aime pas la viande *incuite*. Cette jeune fille sortait alors d'une des bonnes institutions de Paris; elle avait retenu le parler recherché de sa sous-maîtresse. — Comment as-tu dit cela? demanda son père. Elle redit son mot avec sérénité, et ajouta : je sais que la viande *incuite* a, dit-on, plus de *tendreté* ; mais elle me répugne.

La belle occasion pour le chanoine! Il se taisait pourtant : il s'était un peu trop animé, et craignait en ce moment d'avoir chagriné son petit-neveu. Mais le bonhomme Ruppert ne l'entendait pas ainsi. Il interrompit une discussion naissante entre Céline et Raymond soutenant qu'on doit dire *tendreur* et non *tendreté*, en s'écriant : — Enfin, qu'est-ce qu'on apprend donc dans vos classes ? voici deux enfants qui m'ont coûté les yeux de la tête, et après tant d'études, ils n'en savent pas assez pour bien parler d'une côtelette! Pourquoi leurs maîtres ne leur enseignent-ils pas le français ?

— C'est peut-être qu'ils ne le savent pas... dit timidement le chanoine. La loi du français, ce n'est pas la grammaire, c'est l'usage, et l'art de notre langue n'est point une affaire d'érudition, mais d'éducation. Quand les cadets des grandes familles se vouaient à l'Église et à l'enseignement, la belle et simple langue était familière à chacun ; depuis que, grâce à la révolution, l'érudition classique est la seule condition imposée à nos professeurs, la science peut faire des progrès et s'enseigner; mais l'éducation est morte, et le langage français suit la fortune de l'éducation. L'homme qui sait ou qui croit savoir tient à faire montre de ses connaissances, et c'est ce que vous avez fait, mes enfants, avec votre *incuite*, votre *tendreur* et votre *tendreté*.

— Enfin, lequel de ces mots est le bon ?

— Ni l'un, ni l'autre. Céline aurait dit de la viande *pas cuite*, que son langage sans prétention eût été préférable à *l'incuit* qui a choqué son père. C'est chez Mme de Tencin qu'un pédant d'académie s'avisa le premier de la *tendreté* d'un gigot; on lui opposa *tendreur*, les avis furent partagés, Duclos tint pour le premier et le consacra dans le dictionnaire. Molière eût laissé cette discussion à Jodelet, à Mascarille et à la servante de Gorgibus qui, entendant parler de la *tendreté* ou de la *tendreur* d'une botte de radis, aurait, par imitation, allégué la *creuseur* de ses sabots ou *l'écarlatesse* de sa jupe. Il n'y a là qu'une affaire de goût. Tout mot contestable, bizarre ou recherché doit être exclus du langage usuel; la simplicité des expressions est le principal caractère du parler de la bonne compagnie, et les grands mots sont l'indice du petit monde.

— C'est vrai, observa Raymond, et votre distinction me fait apprécier l'intention fine de l'auteur des dialogues de M. Prudhomme, professeur d'écriture, qui professe toute l'éloquence d'un cordonnier bel esprit. J'adopte donc votre *programme*, mon bon oncle, et *je pose en fait* que...

— Qu'il ne faut pas *poser en fait*, ton dogmatique à laisser à la basoche, et que je n'ai rédigé aucun *programme*. Une opinion n'est pas un *programme; poser un fait* offre je ne sais quoi de tranchant. Mais bornons-là ma tâche d'aristarque; je ne veux pas abuser de ta docilité, ni que la morale se fasse importune : ainsi, causez tout à votre aise, je ne reprendrai plus personne.

— Non, mon oncle, continuez pendant que nous y sommes ; vos observa-

tions ne sont point claquemurées à la lettre, elles pénètrent dans l'esprit des choses et nous intéressent par là. D'ailleurs, vous les faites avec tant de bonté, que pour ne pas s'y plaire, il faudrait être affligé d'une vanité fabuleuse.

— Il n'y aurait là, cher enfant, rien de *fabuleux*, et l'histoire offre des exemples d'amour-propre plus frappants (Remarque bien que je ne dis pas *excentriques*, comme ton ami d'hier n'eût pas manqué de le faire). Vous abusez tous de ce mot *fabuleux*. Tu m'avais annoncé que M. Jules porte des habits d'une coupe *fabuleuse*, et je m'attendais à le voir vêtu comme Ajax, Apollon ou Jupiter; je n'ai vu qu'une redingote trop étroite. Votre erreur n'est qu'une peccadille d'écoliers; cependant, défie-toi des exagérations de langage; rien n'est plus fatigant à écouter. Un petit chien *adorable*, un mets *délirant*, un coup de fusil *sublime*, un chapeau *délicieux*, une canne *ravissante*, une étoffe *exquise*, *inouïe*, *prodigieuse*, *incroyable*, *divine*, sont des expressions fort ordinaires aujourd'hui. Quels mots vous reste-t-il pour dépeindre ce qui est véritablement grand, réellement beau, vraiment digne d'enthousiasme? Ces violences, introduites partout dans votre littérature, la rendent froide et réduisent vos auteurs à n'intéresser que par la complication des situations forcées ou des évènements terribles. Si jamais tu plaides une belle cause, tu te féliciteras d'avoir évité l'abus des grands mots, lorsque, venant au moment pathétique, tu pourras tout-à-coup jeter avec feu quelques expressions fortes, à un auditoire que tu n'auras point blasé et que ta vigueur soudaine entraînera.

— Ah! mon oncle, combien vous avez raison! Hélas! comme que l'on s'y prenne, on est toujours plus ou moins de son siècle.

— Sans doute; mais observe que ceux qui en sont trop passent vite; les meilleurs orateurs ont peu de jargon: Bossuet ne nous semble-t-il pas plus moderne que Saint-Simon? Et parmi les artistes, je gagerais que les plus éminents parlent de leur art avec plus de simplicité et moins d'érudition technique que les moindres barbouilleurs d'atelier. Ceux-ci, et les critiques qui leur correspondent, parlent de *pâtes*, de *fouillis*, de *tripotages*, d'*esthétique*, de *réalisme*, de *blaireautage;* voilà la basoche des rapins. Otez les mots et tachez d'y substituer des idées!

— Mon Dieu, je sens bien que toutes ces *ficelles* sont vaines et qu'il ne faut pas trop compter sur les mots de ce *calibre;* mais....

— Mais tes *ficelles* ne me disent rien, et je ne sais ce que tu entends par le *calibre* des mots; d'autres disent *acabit*, ce qui n'est pas moins trivial. De mon temps, l'érudition fournissait une autre locution commune; on disait: *de cette farine*. C'est le tort de l'Académie d'avoir reçu ces locutions, tout en prévenant le lecteur qu'elles sont familières et peu usitées. Contradiction manifeste: rien de plus *usité* que ce qui est *familier*. Les images tirées des divers métiers ont rarement bonne grâce chez nous: le Français est gentilhomme; peut-être même l'est-il trop.

— Au surplus, je ne discuterai pas la valeur *intrinsèque* d'une foule de termes qui se glissent dans les habitudes de chacun, et qui, peut-être, nuisent à la clarté du discours. Mais qu'il est difficile d'échapper complètement à l'épidémie !

— Il l'est bien davantage d'apprendre avec tant de peine tous les termes d'un jargon dont on se priverait si bien. Néanmoins, tes réflexions sur leur valeur véritable sont justes ; tu n'avais pas besoin de la qualifier d'*intrinsèque*, adjectif qui ne complète en rien ton idée et qui nous transporte dans le domaine des changeurs de monnaies. Laissez aux marchands d'étoffes les ondes *moirées* par le vent, aux pâtissiers les cieux *gaufrés* de nuage, aux ciseleurs le style *ciselé*, aux lapidaires les idées qu'on *incruste*, aux géomètres les opinions *diamétralement* opposées, aux brailleurs des clubs les *motions* et les paroles *parlementaires:* que les signes, que les indices soient des *symptômes* pour les seuls médecins, et que ces innovations malencontreuses ne soient point désignées sous le titre d'*importations*, comme les produits commerciaux de l'étranger.

— Mon oncle ne fait qu'effleurer ce sujet et déjà l'on se sent effrayé d'apercevoir à quel point nous avons cessé de parler notre langue.

— Juge un peu de l'impression de tant de singularités sur un octogénaire qui ne s'est point mêlé au mouvement des esprits, au tumulte des révolutions, et qui, en pleine barbarie, est demeuré fidèle aux traditions de sa jeunesse ! Mais, ô mes chers enfants, ce qui me frappe surtout, à travers ces dérèglements de la parole, c'est l'absence de principes, de jugements sains et de discipline qu'ils dénotent, et, croyez-le bien, si les hommes graves conçoivent des préjugés défavorables à l'égard de la jeunesse qui donne avec excès dans cette multitude de travers, c'est qu'à leur insu même, ils déduisent de ce qu'ils entendent l'induction d'un profond désordre moral. Tel, est apprécié moins qu'il ne vaut, parce qu'il est jugé sur l'enseigne, et ces beaux parleurs si vains du clinquant de leur mauvais goût, inspirent de la défiance.

— O que voilà qui est vrai ! s'écria Mlle Céline ; la plupart des amis de mon frère m'éblouissent et me font peur. Il me semble qu'ils se raillent de moi, d'eux-mêmes, et si jamais j'accepte *la main d'un époux*....

— Style romanesque : les maris ne s'en effraient pas moins. C'est à la comédie qu'on se traite *d'époux et d'épouses*.

La bonne madame Ruppert se méprit sur l'intention du chanoine ; elle aimait sa fille avec un aveuglement passionné : — Pourquoi, interrompit-elle, Céline ne choisirait-elle pas ? N'est-elle pas favorisée *des dons de la fortune*, et d'une éducation à prétendre *aux plus brillantes destinées !*

— Ma femme, ajouta Ruppert en riant aux éclats, tu parles comme Victor Ducange ou M. Willaume, entrepreneur d'hyménées ; tu mijottes tes phrases et cela ne vaut rien ; demande à l'oncle-abbé ?...

— Monsieur Ruppert, interrompit la dame un peu piquée, je ne vous comprends pas.

— Eh! tu me comprends de reste! Puis, vois-tu, il n'y a plus que dans les comédies de feu Duval et dans les loges de portiers que l'on se traite de *Monsieur* ou de *Madame*, *au sein* (comme disent encore les dites comédies), au sein des ménages bourgeois. Allons, calme-toi, ma Louise, on ne veut pas te démolir ta fille.....

— *Démolir* sent la truelle et la pioche, riposta la dame.

— A la bonne heure, voilà qui est plus gai. Céline est une excellente fille, honnête, instruite, joliette, ce qui vaut moins, et, sois sans crainte, elle choisira... comme à la foire.

— Sans doute! interrompit Raymond qui s'oubliait; elle est toute gentille, ma petite sœur; puis une taille *cambrée, de la race*.....

— Bon! dit le chanoine, te revoilà *sportman*, et tu vas la comparer à des chevaux! Est-elle *pur sang*? Lui trouves-tu *l'encolure* nerveuse et la *dent* franche? Enfin, pourvu qu'elle ne soit pas trop *fringante*.... Prétentions à l'anglaise, indignes d'un homme comme il faut. Ce n'est pas ton premier écart, mon poney du boulevart de Gand! Ne m'as-tu pas conté que M. Garnier t'avait emmené dans son *wiskey*? Je n'ai osé m'informer de ce que c'était. Dans ma jeunesse, un certain colonel, un peu fat, nous parlait de quelques *landaus* dont il avait l'accès. Plus anciennement, on se raillait des faquins qui disaient mon *carrosse*. J'ai encore connu une femme âgée qui, ayant fait appeler un fiacre, disait gravement : J'attends le *carrosse*. Eh bien, aujourd'hui comme alors, les écervelés, les parvenus, les maquignons se glorifient de leur *coupé*, de leur *wiskey*, de leur *briska*, et d'autres équipages de demain qu'ils n'avaient pas hier, et qui seront vendus dans huit jours. Les gens bien élevés se font honneur de s'exprimer simplement; ils disent ma voiture. C'est surtout ainsi qu'il convient d'écrire, à moins que l'on ne mette le ridicule en scène : hors de là, foin d'un littérateur qui se pique d'être érudit en matière de *dandysme* ou de *fashion*.

Sur ce, l'on servit le café; madame Ruppert se fit une dernière querelle avec l'abbé, parce qu'elle le pria de *se sucrer*, et qu'elle lui offrit une *petite répétition* de liqueur d'anisette; c'est ce que le bonhomme Ruppert appelait le *pousse-café*, au grand scandale de *sa demoiselle*.

Bien que l'abbé commençât à sommeiller, sa nièce ayant fait remarquer que les onze heures et demie venaient de sonner, et ayant articulé toutes les liaisons : — *lez onze heures zet demie*, le vieillard se ranima pour signaler le péril des liaisons dangereuses, qui trahissent leur homme peu familier aux beaux usages. — Lier tous les mots dans la conversation, dit-il, fut de tout temps le propre de la pédanterie de bas étage. Thomas Corneille voulait qu'on prononçât sans lier, — du vin excellent, — le mien est meilleur; Patru :

— *avons-nou* oublié, — des *affaire* embarrassées ; Bouhours : — *avan*-hier, et non avant-hier ; et l'abbé Dolivet : — *folâtré* et jouer, — *aimé* à rire, et non aimer à rire. Chapelain ne prescrivait la liaison entre les substantifs, que quand l'adjectif précède le nom : — les grandes actions, — les bonnes œuvres.

Après quoi, le bon chanoine prit son bougeoir, s'excusa d'avoir tant régenté, embrassa neveux, petits-neveux, nièces et petites-nièces, et chacun fut se mettre au lit.

La nuit était fraîche et sereine. Raymond, qui contemplait à sa fenêtre les bois éclairés par les douces clartés de la lune, aperçut, au-dessous de lui, le front blanc du vieil oncle qui rêvait et priait Dieu peut-être. Il lui envoya le bonsoir à demi-voix. — La belle nuit, le beau spectacle! répondit le curé Gros-Jean.

— Ah oui! répondit le neveu; cela est un peu..... un peu.....

— Un peu quoi?

— J'allais dire un mot ridicule.

— Eh bien, remplace-le vite, et traduis ta pensée sans hésiter!

— Eh bien! un peu.....

— Un peu quoi?

— Ma foi! je ne puis.

— Alors, réfléchis sur les dangers des mauvaises habitudes. Tu allais dire *chodenosoc* ou *ficelé*?

— Non, mon oncle.

— Quoi donc?

— Un peu..... *chicard.*

— Que le bon Dieu te bénisse!

Francis WEY.

Poésie

LE LIVRE D'HEURES DE LA CHATELAINE

Or, la comtesse Yseult avait un livre d'heures
Si beau que ses enfants en étaient orgueilleux,
Et que la reine même en ses nobles demeures
N'avait rien de si riche et de si merveilleux.

Un feuillage d'argent courait en frêles branches
Sur le dos du missel, et sans plus d'ornements,
Sur son velours couleur des premières pervenches,
On voyait resplendir un chiffre en diamants.

Le vélin des feuillets, sur qui des lettres pures
Se détachaient aussi par un art surhumain,
Prêtait ses fonds de neige à des miniatures
Toutes brillantes d'or, d'azur et de carmin.

Ici, couché sur l'herbe et sur la paille fraîche,
Le bonhomme Joseph admirait en priant
Le roi de l'univers couché dans une crèche,
Admiré pauvre et nu par les rois d'Orient !

Là, parmi les parfums qui ruisselaient en ondes,
Madeleine ravie et pleine de ferveur,
Dénouait ses cheveux, et de leurs nappes blondes
Elle essuyait les pieds de son divin sauveur.

Ailleurs, sous le berceau d'une treille fleurie
Où se mêlaient la vigne et le pampre vermeil,
L'enfant Jésus, porté par la vierge Marie,
Souriait aux raisins inondés de soleil.

Puis de tendres couleurs toutes enluminées,
Parmi les fonds d'argent par le rose adouci,
Les légendes des saints dans les lettres ornées,
Déroulaient tout au long de merveilleux récits.

Mais le peintre surtout, dans de riches losanges
Encadrés de rubis par son art précieux,
Avait représenté les extases des Anges
Transportés et ravis dans les sphères des cieux.

Les uns, dans le lapis couverts de sombres voiles,
De leurs profonds regards teignant l'horizon bleu,
Conduisaient en rêvant des chariots d'étoiles
Et des astres épars aux crinières de feu.

Les autres, murmurant d'harmonieux distiques
Nés de l'embrassement de deux rhythmes charmés,
Tressaient les lys sans tache et les roses mystiques
Pour ceindre de parfums leurs cheveux enflammés,

Comme sur les étangs les vertes demoiselles,
Ceux-là, rassérénant le splendide outremer,
Faisaient parmi l'éther frissonner leurs six ailes
Et baignaient de rayons les effluves de l'air.

Puis d'autres s'enchantaient au délire des harpes;
Au bord du firmament penchés sur leurs genoux,
D'autres venaient tisser les suaves écharpes
Qui sont l'arc d'alliance entre le ciel et nous!

Et parmi les lueurs les plus épanouies
Humblement prosternés dans la pourpre des soirs,
D'autres baignés enfin de clartés éblouies,
Jusqu'au trône élevaient leurs fumants encensoirs!

Or, souvent l'âme prise à toutes ces féeries,
La belle Yseult suivait, les yeux remplis de pleurs,
Ces tableaux plus brillants que mille pierreries
Ruisseler de dorure et de vives couleurs.

Puis, fixant vaguement la fenêtre où le givre
Fleurit ses tendres lys faits d'un pâle duvet,
Debout et toute émue elle fermait son livre,
Et pendant bien long-temps alors elle rêvait.

Ses cheveux, qu'un bandeau de saphirs illumine,
Ruisselant comme un fleuve en flots purs et dorés,
Sur son corsage noir bôrdé de blanche hermine
Faisaient une auréole à ses yeux azurés.

Comme une de ses mains tenait le livre d'heures
Et que l'autre pensive errait sur le prie-Dieu,
Toute à ses visions, flammes intérieures,
Son âme énamourée errait dans le ciel bleu.

Alors il lui semblait sur le pavé des salles
S'échappant des feuillets de son missel fermé,
Voir fleurir en berceaux les roses idéales
Peintes sur les blancheurs du vélin parfumé.

Près des pâles bluets sur qui l'insecte rode,
Le muguet odorant croissait au pied des lys,
Et dans les verts gazons aux reflets d'émeraude
Se mêlaient la pervenche et les myosotis.

Penchés sur ses cheveux frissonnants comme un saule,
Les roses chérubins et les anges aussi
Touchaient en se jouant son front et son épaule
De leur aile de neige et lui parlaient ainsi :

O belle et douce Yseult, toi dont la vie sainte
Et toute dévouée à des devoirs pieux,
Comme un calme ruisseau s'écoule dans l'enceinte
De la maison bénie où dorment tes aïeux !

Va, cesse d'envier les sereines extases
Et les félicités que nous goûtons sans fin,
Dans les cieux de saphir, d'opale et de topazes
Où l'archange sommeille aux bras du séraphin.

Car aux yeux du Seigneur tes yeux remplis d'étoiles
Que sur le crucifix tu baisses en priant,
Valent tous les soleils et les astres sans voiles
Que nous guidons en chœur dans l'azur flamboyant.

Tes lèvres sans souillure, et qu'une larme arrose
Lorsqu'on t'implore au nom de son bien-aimé fils,
Valent mieux devant lui que la mystique rose
Rougissante et fleurie entre les divins lys.

Et l'encens de ton cœur, feu que Marie admire
Comme son plus suave et son plus cher trésor,
Monte aussi bien vers Dieu que l'encens ou la myrrhe
Qui fume à ses genoux dans nos encensoirs d'or.

Théodore de Banville.

Études de Mœurs.

LES JEUX DE SALONS.

L'abbé Delille disait à un jeune homme dont l'éducation l'intéressait :
— Qu'avez-vous fait ce matin, mon ami ?
— J'ai eu l'honneur de déjeuner chez madame la comtesse de ***.

— Sans m'avertir, imprudent! vous aurez commis quelque inconvenance.

— Je vous assure bien que non, monsieur l'abbé!

— Voyons, contez-moi votre déjeuner... Je gage pour dix manques d'usage...

— On a d'abord servi...

— Pardon! comment avez-vous mis votre serviette?

— A ma boutonnière...

— Là! vous voyez, on doit la mettre sur ses genoux... Allons, qu'avez-vous mangé?

— Des œufs à la coque.

— Ciel! par quel bout les avez-vous cassés?

— Par le petit bout.

— Je respire... Et puis...

— Je les ai mangés...

— Mais après...

— Eh bien! après... j'ai mangé autre chose...

— Malheureux! vous n'avez pas écrasé la coquille! vous êtes un homme sans mœurs!

Cette anecdote établit suffisamment l'immense difficulté de vivre dans un certain monde sans avoir étudié son Code et pris toutes ses inscriptions ès-civilité puérile et honnête. Mais ces nuances un peu fugitives sont aujourd'hui perdues. Les mœurs modernes ne comportent plus ces raffinements, qui sont à la politesse ce que l'élégance est à la propreté, une fleur, — un duvet, — tout et rien, — un monde!...

Mais aux coutumes anciennes a survécu le jeu, et ce passe-temps de nos pères devient une occupation réglée.

En vain on s'y veut soustraire; fermez toutes les portes, le démon du jeu entre par les fenêtres; fermez les fenêtres, il s'insinue par la cheminée, s'habille en premier-Paris pour vous ennuyer du journal, se glisse dans le cerveau du voisin de campagne pour soporifier son bavardage, et casse les cordes du piano pour mettre les fers aux pieds de la valse innocente.

Et que faire? voilà la grande raison.

Ce n'est plus l'été et ce n'est pas l'hiver; le soleil est splendide encore et se joue dans les feuilles jaunies. Les soirées sont longues; le temps pèse. Les villas sont peuplées, mais les Villageois ou les Vilains (*as you*

like it, — ni l'un ni l'autre ne se dit) ne laissent pas que de bâiller un peu.

Et quand ils ont dîné le plus tard possible, ménageant de vastes intermèdes entre chaque service, et que voilà le café pris! et que les albums sont parcourus d'un doigt nonchalant! et que l'anecdote du jour s'en est allée où vont les vieilles lunes, — et que le thé est servi, — que faire?

— Couchez-vous à dix heures.

— Grand merci! demain je me lèverais à six, et je ne saurais plus que faire de ma journée.

— Alors, jouons.

Et soudain les visages s'éclairent, on trouve quelque intérêt de souvenir au feuilleton qu'on a dédaigné; et le voisin de campagne est proclamé spirituel, au grand étonnement de sa femme qui l'ignore depuis vingt ans... Les hommes mûrs proposent un whist. — Aux vieillards et aux dames, le noble tric-trac ou ses diminutifs, le jacquet et le back-gammon. Les jeunes gens, bravant des regards sévères, taillent mystérieusement un jeu de hasard, macao, lansquenet ou baccarat. Les enfants, glorieux d'un jeu de cartes qu'ils ont dérobé, font des prodiges de valeur à la bataille, le jeu historique de Charles VI et d'Odette de Champdivers.

Le jeu! c'est là que les caractères se dessinent; les secrètes pensées arrivent aux lèvres et flottent, prêtes à s'envoler. Pourquoi joue-t-on? Dieu le sait! Ce n'est pas pour gagner, quand on a quarante mille livres de rentes et qu'on fait le whist à dix sous la fiche. Ce n'est pas pour perdre; il y aurait d'autres moyens moins compliqués... Et depuis que le monde est monde, on joue. Les anciens avaient l'osselet, les dés, les quilles, les bagues; les modernes ont les cartes, le domino, le billard, les dames, les échecs. L'instrumentation s'est perfectionnée, mais la partition, c'est-à-dire la passion, est éternelle, et depuis cinq mille ans chante le même motif. — On joue, parce qu'on est homme, qu'on a une âme éprise de l'infini (nommé le Hasard ou Providence), que l'inconnu et l'infini ne font qu'un, et que jouer, c'est donner un coup de filet dans un Océan sans fond. — Qui sait ce qu'on ramènera? un diamant, un polype aux yeux verts, une bouteille cassée ou un génie oriental qui vous fera des dons?

Les moralistes ont beau dire: la passion du jeu — hideuse si on l'isole, — n'a rien de redoutable. Eh quoi! laissez faire et laissez passer cet enivrement bestial; qu'une nation entière, prise de vertige, abandonne la charrue, la machine ou la plume, pour les brelans et les tripots; qu'elle ne connaisse plus d'autres prés que les tapis verts et d'autres râteaux

que ceux des banquiers : en six mois, elle sera ruinée, et verra bien qu'il faut travailler, prendre de la peine, ainsi le veut le fabuliste, c'est le fond qui coûte le moins, bien que la terre soit hors de prix.

Mais ce jeu-là, c'est la spéculation et l'agiotage ; voilà celui qu'il faut proscrire, parce qu'il menace le travail national... Et quant au reste, laissez les jeunes fous jeter leurs louis d'or sur une carte rouge ou noire. La ruine leur donnera quelque philosophie qu'ils n'auraient jamais eue ; cent pages de préceptes ne valent pas une heure d'expérience.

Tout le monde joue et peut jouer ; mais bien jouer est difficile. Celui qui n'a pas approfondi ce côté des mœurs sociales, peut s'y perdre comme à plaisir. Tel homme qui charmait, qu'on fêtait, qu'on estimait, n'a pas plutôt pris les cartes, qu'il a perdu tout son prestige ; c'est un autre être ; c'est un croquant, un rustre. Tel autre, dont on ne soupçonnait pas le prix, enseveli sous une froide et sévère apparence, déploie, en jouant, d'innombrables séductions, et découvre, comme sans y penser, tous les genres de mérite.

Manger des œufs à la coque, la belle affaire ! Avec de la pratique, le premier courtaud venu peut aspirer à la perfection. Mais quel est l'homme du meilleur monde qui se puisse vanter de n'avoir jamais, en jouant, commis une seule faute contre les convenances et la politesse, le savoir-vivre, le respect des autres et sa propre dignité ?

Il ne suffit pas d'être exempt de certaines vilenies : comme de jeter les cartes au nez de son adversaire ; de dire à haute voix que monsieur un tel jouit d'un bonheur insolent ; murmurer un « Ces choses-là n'arrivent » qu'à moi ! » ou « Je ne jouerai plus de ma vie ! » ou, comme je ne sais plus quel héros de M. Paul de Kock : « Je m'en fiche pas mal ! » ou « Ce » n'est pas pour l'argent ! Qu'est-ce que cela me fait, dix sous? Je puis » bien perdre dix sous ; mes moyens me le permettent ! » — Il est urgent de ne pas tomber dans ces grossièretés. Mais cela ne suffit pas.

Tout le monde sait aussi qu'il n'est pas de bon goût, quand on joue au loto, d'énoncer le chiffre des boules au moyen d'une foule de sobriquets incongrus : tels que le chapeau du commissaire, ou les jambes de mon oncle, misère en Prusse, bouci-boula, les deux cocottes, et autres mots de portiers.

Ce n'est pas que la remarque soit essentielle, puisque le loto est banni des salons ; mais il y peut rentrer. En ce moment, il envahit la Russie ; le czar se plaint que deux fléaux désolent son empire — le choléra et le loto. — C'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière : Péters-

bourg nous avait pris le loto et les proverbes d'Alfred de Musset; il nous a rendu ceux-ci, celui-là reviendra.

Chaque jeu a sa physionomie, doublée d'inconvénients. Le tric-trac fait un train abominable; il gêne, il assourdit; on croit, à chaque instant, que la maison s'écroule. Les échecs, au contraire, et les dames, exigent un silence si complet, qu'à moins de dormir politiquement, on ne saurait éviter d'échauffer la bile des joueurs.

On invite ici les joueurs de tric-trac, de jacquet ou de back-gammon, à ne produire que le bruit strictement nécessaire, et les disciples de Saint-Amant à montrer plus de tolérance pour le babillage de leurs voisins, dussent-ils se mettre un peu de coton dans les oreilles — ce que leur âge ordinaire permet sans inconvénient.

Cependant, respectons les manies des joueurs. L'homme qui joue est croyant à la façon de l'alchimiste et de l'astrologue; la foi est proche parente de la superstition. Or, pourquoi troubler une conviction? — A la sixième partie qu'il perd, l'homme le plus sceptique redoute le mauvais œil; ne le contrariez pas, il s'écrierait :

— Vous me portez malheur!

Eh bien! une âme sensible, un cœur honnête, évitent ce reproche, qui est, jusqu'à un certain point, cruel. Il suffirait qu'on m'accusât d'avoir porté malheur à mon prochain, pour que cet anathème au rebours jetât du noir dans mon existence. La puissance du jettator est moins dangereuse pour la victime que pour le magicien.

Ne touchez pas non plus l'argent d'un joueur. Ce contact est fatal; il se peut, en effet, qu'une combinaison d'électricité s'opère, qui établisse dans la pièce de monnaie un foyer d'influences néfastes. — Vénérez profondément ce que vous ne comprenez pas.

Il y a des jeux vulgaires et des jeux distingués, des jeux fins et des jeux ineptes. Dis-moi ce que tu joues, je te dirai ce que tu es. Par exemple, le whist est le jeu gouvernemental par excellence; il demande une tenue sévère, un visage diplomatique et une cravate blanche. La plus grosse faute qu'on puisse faire à ce jeu, c'est d'ouvrir la bouche, même pour une exclamation monosyllabique. *Whist* signifie silence; et si quelque curieux vous parle, la stricte politesse veut que vous ne lui répondiez pas; mieux vaut fâcher une personne étrangère que de manquer d'égard aux trois personnes qui vous ont admis dans leur jeu. Quel travail admirable et méconnu! Là vous êtes en vue, en pleine lumière; vos gestes sont comptés, votre œil est surveillé et le partenaire compte les scintillements

de votre prunelle; doit-il faire une impasse? doit-il risquer le singleton? Malheureux, soyez impassible! votre sourcil s'est froncé; c'en est fait... La carte est lâchée. Vous avez perdu la partie... Vous étiez homme du monde, secrétaire particulier, maître des requêtes. Encore un coup pareil, et vous n'êtes plus rien... Vous ne serez plus rien... Pas même consul à Port-Maurice...

L'ancien ministre de l'intérieur, M. Duchâtel, aimait le whist de passion, si bien qu'il traitait certaines affaires entre deux robbs, et qu'il demandait aux jeunes gens que de hautes protections poussaient dans les attributions de son ministère :

— Savez-vous jouer le whist?

Ceux qui eurent la franchise d'avouer leur ignorance ou leur faiblesse, ne dépassèrent jamais les grades inférieurs. Cette passion exclusive était si notoire, qu'un publiciste fameux y fit fréquemment allusion dans ses plus graves polémiques contre le cabinet du 29 octobre.

Le whist n'est pas le seul jeu qui demande de la réflexion, du sens et une application soutenue. A quelque divertissement qu'on se livre en compagnie, rien ne porte plus la marque d'une éducation fausse, que les airs légers, la distraction ou la rêverie. C'est faire injure à ses associés, et leur donner à entendre ou qu'ils méritent peu l'attention, ou qu'ils mettent trop d'action au jeu. Les deux cornes de ce dilemme sont également blessantes. — Je ne parle pas de la distraction passée à l'état de maladie, comme chez Ampère, qui, donnant une leçon de physique au tableau, s'essuyait la figure avec l'éponge pleine de craie, ou comme le duc de Brancas, décrit par La Bruyère.

C'est ce duc, grand amateur de tric-trac, qui, fort échauffé par une longue séance et, ne voulant pas la continuer sans boire, se fait apporter un verre d'eau, le jette dans le tric-trac et avale les dés.

Si l'on en vient là, on doit profiter d'un moment lucide pour prier ses parents de vous faire enfermer.

D'ailleurs, l'inattention, qui est une impertinence, manque rarement de jouer quelque mauvais tour au distrait. Arthur n'est pas à son jeu. Il se retourne, il écoute les propos de quelques jeune fous, y entremêle ses propres réflexions, et néglige de relever son jeu...

— Monsieur, je vous attends...

— Ah! pardon; Monsieur, j'ai cinq atouts par le roi... Je joue pour trois points, j'ai gagné...

L'homme grave se lève furieux; Arthur est un étourdi, un jeune

homme sans tenue; le poste qu'il sollicitait est donné à un autre, à ce petit cuistre noir et blanc, bardé de lunettes bleues, homme profond qui sait perdre à propos avec des puissances, et bien perdre, c'est-à-dire sérieusement et parlementairement.

En outre, Arthur manque de tact au jeu; on sait qu'il est pauvre, vivant de mille écus de rente que lui fait une tante à lui; eh! bien, ce galant gentilhomme, cet écuyer accompli, ce tireur sans rival, ce parfait dandy, fait dix fois par mois gloser de sa gêne imméritée, parce qu'il se laisse entraîner et propose des paris fous. Il faut jouer moins qu'on ne veut et perdre moins qu'on ne peut, c'est la vraie règle. Autrement, on se prépare des affronts et des chagrins.

— Mais, mon cher, me dit Arthur, savez-vous ce que fit Henri IV, alors qu'il était jeune et gueux? Lisez les mémoires du duc de Nevers. « Nous faisons le plus plaisant carnaval du monde, écrivait-il à l'un de » ses amis : le prince de Béarn a prié les dames de se masquer et de » donner bal tour à tour. Il aime le jeu et la bonne chère. Quand l'argent » lui manque, il a l'adresse d'en trouver et d'une manière toute nouvelle » et toute obligeante; il envoie à ceux qu'il croit ses amis une promesse » écrite et signée de lui. Jugez s'il y a maison où il soit refusé. On tient » beaucoup à honneur d'avoir un billet de ce prince, et chacun lui prête » avec joie, parce qu'il y a deux astrologues ici qui assurent que leur art » est faux ou que ce prince sera un jour un des plus grands rois de l'Eu- » rope. »

— Voilà certes une invention charmante; mais comme Henri-le-Grand dit lui-même quelque part que s'il n'eût été roi il eût été pendu, et que vous n'êtes pas roi, je vous engage à laisser de côté cet exemple qui, avouons-le, ne saurait être contagieux. Personne, fût-ce Henri IV, ne trouverait aujourd'hui de l'argent par ce procédé.

Bien qu'il soit du devoir des maîtres du logis de tenir un billet de banque à la disposition de leurs convives maltraités par le sort, on ne saurait les blâmer d'un peu de défiance. L'homme le plus poli de France et d'Algérie était certainement M. G.... D......, l'ancien préfet de police. Au raout qu'il donnait une fois le mois, cet homme délicat plaçait sur la cheminée une urne pleine de louis. Si quelqu'un de ses invités avait besoin d'argent, il prenait à même et déposait dans l'urne une note au crayon, Monsieur... 1,000 fr. Le lendemain, un domestique passait chez les débiteurs et reconstituait la somme. Eh bien! il y eut cent erreurs.

M. G.... D......, dut renoncer à son idée, digne de Fouquet et de Buckingham.

Mais il y a mille manières d'entendre la politesse. La moins cérémonieuse est la meilleure, et la flatterie qui touche le plus est toujours à demi-voilée.

Louis XIV jouait aux cartes avec un duc et pair.

— Quelle couleur tourne-t-il, monsieur le duc?

— Celle qui plaira à votre Majesté....

Louis XIV devint sérieux; c'est qu'une semblable adulation cotoie furieusement l'insolence.

On me rappelle à ce sujet un trait que je veux citer parce qu'il est inédit.

Lorsque, il y a cinq ans, Rossini fit une courte excursion en France, l'éditeur T...., qui a fait sa fortune en éditant les œuvres du cygne de Pesaro, attendant sa venue, voulut lui préparer une réception digne de lui. En conséquence, les murs furent tapissés de portraits de Rossini, gravures, lithographies, estompes, aquarelles, fusins, huile et pastel. Ses œuvres, reliées, occupaient une immense étagère. Son buste régnait sur un socle de marbre vert. Au milieu de la cheminée, une vaste pendule de bronze reproduisait en médaillon le profil du grand compositeur; enfin, quand Rossini entra, T.... lui présenta un fauteuil dans le dossier duquel étaient sculpté ses traits.

L'éditeur crut avoir fait un coup superbe; eh bien! Rossini le quitta furieux en l'appelant imbécile. Le maëstro, qui a beaucoup d'esprit, et, chose inimaginable, beaucoup de modestie, s'était cru mystifié.

Pour être poli, n'exagérez jamais et ne gênez personne. Ce n'est pas être poli que de faire passer à gauche le morceau délicat qu'on a choisi pour vous, et quant à la petite parade jouée par ces braves messieurs qui vous disent : *Mille souhaits!* en retournant le roi qui leur fait gagner la partie, je l'assimile à l'atticisme de ceux qui versent dans leur verre le premier glou-glou de la bouteille, coutume ingénieuse qui vient en droite ligne des marchands de vin de Bercy.

Mais ne nous étonnons de rien. Je jouais au whist dans un salon de province, il y a tantôt six mois. Mon partenaire distribuait ses cinquante-deux cartes avec une sûreté parfaite, une grâce certaine, une aménité propre à lui gagner tous les cœurs; mais il ne manquait pas, en retournant l'atout, de s'incliner vers son voisin de gauche avec la précision et la gravité d'un danseur. Le voisin se tournait vers moi et s'inclinait à son

tour ; je compris qu'il fallait m'exécuter, je saluai le troisième robber et celui-ci remit enfin le salut à celui qui l'avait lancé. J'imagine que, vus d'une certaine distance, nous devions avoir l'air non de jouer au whist, mais de danser un menuet.

Au contraire du whist qui adoucit les mœurs, le lansquenet les déprave, en même temps qu'il corrompt la langue ; c'est le loto des mauvaise compagnies. Le vocabulaire du lansquenet comporte une foule d'expressions étranges, où la trivialité des basses-mœurs est d'ailleurs fort bien peinte. Ici commence l'argot des joueurs peu scrupuleux. Tout homme bien né doit éviter de le comprendre.

Il est aussi méprisable d'appeler le valet *galuchet* qu'il est ridicule d'annoncer *le tyran,* quand on a le roi dans les mains. Je connais des républicains qui ne savent pas se soustraire à cette faiblesse. Méfiez-vous de ces gens-là. Le dogme de la fraternité entraîne des déductions perfides, en vertu desquelles on ne paie pas ses dettes de jeu.

Et cependant les dettes de jeu passent pour sacrées.

Un volume très compact suffirait à peine à contenir toutes les réflexions qu'inspire ce chapitre. — Je ne veux pas les faire et me borne à la constatation d'un fait, c'est que peu de gens savent devoir et qu'un plus petit nombre sait prêter de bonne grâce.

Mais se garder des dettes inutiles, voilà le grand art, l'art vrai.

Un jeune homme jouait avec M. de Talleyrand ; le ministre perd et fouille dans sa bourse.

— Rendez-moi quatre cent quatre-vingts francs ! dit-il en jetant un billet de banque sur le tapis.

— Ah ! Monseigneur, pourquoi changer...

— Monsieur, dit vivement le prince, je ne vous prie pas de me faire crédit...

— Mais, Monseigneur, si vous n'avez pas de monnaie...

— Il me semble, Monsieur, que c'est vous qui n'en avez pas.

Auguste Vitu.

Quelles sont les Modes d'Octobre.

La mode n'est pas encore arrêtée définitivement. — On ne sait que des nouvelles des chapeaux de femmes. — Ils seront immenses ; le bibi aura ses antipodes, c'est le chapeau de 1823 revenu ou peut s'en faut. — Notre gravure de modes de novembre renseignera nos lectrices à cet égard.

Les fourrures seront, cet hiver, en chinchilla, au grand désespoir des amateurs de faux. — La fausse hermine a tué l'hermine véritable : la martre aura aussi un droit de suprématie que nul ne saurait lui contester. La martre n'a jamais été définitivement hors de mode ; — elle est riche, chère et peu voyante.

Nous ferons en octobre un tour dans les magasins de nouveautés. Nous visiterons le *Petit-Saint-Thomas*, connu, avant le 28 février, pour sa riche et aristocratique clientèle ; les *Villes de France*, dont les propriétaires nouveaux ont renouvelé les assortiments ; la *Maison Delille*, qui a fait la fortune de son heureux fondateur ; la *Ville de Lyon* où on vend des soieries ; les *Magasins de Saint-Augustin*, que les journaux annoncent en ce moment, et vingt autres encore qui méritent une attention spéciale. — Il en sera de même pour les châles nouveaux, dont nous essaierons de reproduire les dessins au moyen de la gravure coloriée.

Cette revue des modes sera la plus complète qui ait été faite jusqu'à ce jour ; elle sera l'organe du négociant et le guide impartial et sûr de l'acheteur ; elle relatera la qualité et les prix des objets vendus, la spécialité de chaque maison et son utilité pour les familles.

Pour cette revue de modes, nous recevrons avec empressement les remarques qui nous seront communiquées par nos lectrices.

Nous indiquerons encore le tailleur à la mode, la modiste en vogue, le bijoutier en renom, la couturière modèle, tous les brillants interprètes de la fashion.

Une Promeneuse.

Charade.

Mon premier, adjectif, est preuve de misère
Pour tout être venu depuis le premier père;
Mon second, irrité, met la voile en émoi,
C'est une suzeraine altière, impérieuse,
Quand, pour le passager, son humeur orageuse,
De la douceur brise la loi
Mon dernier est tout rond, qu'il soit cri, note ou lettre,
Plainte, chant ou poëme, il faut partout le mettre,
Soit tôt, soit tard, mais malgré soi.
Mon tout est du hasard l'instrument débonnaire ;
Puisse, abonné malin, le destin salutaire,
Conserver le meilleur pour toi.

Le numéro de la dernière Charade est *Famille*.

Le Directeur : Léo Lespès.

Imprimerie PROUX et Cᵉ, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

LE

MAGASIN

DES FAMILLES.

NOVEMBRE 1849.

Amusements de la Famille.

LA PÊCHE ET LES PÊCHEURS.

La ligne à pêcher, disent les esprits forts, est un instrument garni d'une *bête* à chacune de ses extrémités.

D'abord, la formule n'est pas polie ! Ensuite, elle constitue le plus intrépide mensonge qui soit jamais sorti de bouche humaine.

D'un côté, la proposition ne fait pas doute et je la résous hardiment par la négative la plus absolue, — je parle du côté de l'hameçon. — Est-ce donc une *bête* que ce pauvre ver que l'on empale bon gré malgré, qui se débat, qui frétille dans vos doigts? Son supplice est-il volontaire? Est-ce avec préméditation qu'il se dévoue stupidement aux penchants destructeurs et aux propensions gastronomiques de l'homme? Est-il dupe d'une ruse ou de séduisantes et fallacieuses promesses? Non, il est réduit à ce rôle honteux d'agent provocateur, de par le droit brutal du plus fort, de par la maxime : *malheur aux vaincus !*

Du côté de la gaule ou de la canne, si vous voulez, la chose peut être discutée.

Le pêcheur est-il une bête?

Et d'abord remarquez, s'il vous plaît, qu'il y a là jeu de mots, — circons-

tance aggravante : *bête*, primitivement synonyme d'animal, ne doit rigoureusement signifier que, — créature vivante autre que l'homme ; puis, *bête* au figuré est devenu synonyme d'imbécile. Je pourrais commencer par demander à l'auteur de cette sentence injurieuse, laquelle des deux significations il prétend donner au mot *bête*. Méfiez-vous des termes mixtes ; ils sont presque toujours le bouclier d'un mensonge, le point de départ d'un paradoxe.

Le pêcheur est-il bête ?

Il peut l'être quelquefois, *quoique* pêcheur ! Voilà la seule concession qu'il me soit possible de faire.

La pêche à la ligne, c'est la chasse avec ses perplexités, avec ses péripéties émouvantes, moins la fatigue d'une longue course, moins les haies à franchir, moins les périlleuses distractions d'un maniaque et les terribles erreurs d'un myope ; c'est l'émotion morale appliquée au bien-être du repos physique, c'est l'intelligence de la paresse. Le chasseur agit, le pêcheur rêve : — comparez !

Comme notre intention n'est pas de composer un manuel théorique et pratique, on nous permettra de laisser de côté le pêcheur de profession, pour nous occuper exclusivement de l'amateur. On est pêcheur comme on est poète, par vocation ; n'avez-vous pas vu de ces intrépides chercheurs de barbillons qui se mettent dans l'eau jusqu'aux genoux, et demeurent immobiles pendant quatre ou cinq heures, tendant le bras sans s'inquiéter de l'onde qui caresse leurs jambes et quelquefois même les plis du pantalon ? C'est là, sans contredit, une énergique passion, et la passion c'est l'homme ; l'homme sans passion n'est plus qu'une machine à mouvements réguliers et chroniques, un automate, une chose que l'on peut obtenir à l'aide d'un ressort et de combinaisons de fils et de rouages. C'est bien la peine, vraiment, d'avoir une âme ! Du reste, qu'on le sache bien, le vrai pêcheur n'est pas celui qui s'expose à la noyade ou à la fluxion de poitrine ; celui-ci n'est qu'un ambitieux, il veut prendre du poisson mais il ne veut pas pêcher. Le véritable pêcheur consulte le baromètre la veille ; celui-là choisit son jour, choisit son heure, choisit sa place à l'ombre, sous un feuillage touffu, sur une herbe épaisse. Il lui faut un terrain dont la pente douce lui permette de se tenir alternativement assis et couché ; il étudie le poisson, il connaît les mœurs et coutumes particulières de chaque genre de chaque famille ; il est muni de l'attirail complet, il possède les mille brimborions utiles ou inutiles, enfin il pêche pour pêcher. Il restera douze heures sans rien prendre et rentrera chez lui tout pensif, et il reviendra le lendemain et les jours suivants jusqu'à ce qu'il ait *rendu sa place bonne ;* car le pêcheur a aussi ses superstitions.

Le sot, l'homme *bête*, a besoin, pour se désennuyer, d'un extrême exercice physique ou intellectuel ; il est toujours en mouvement, ou absorbe toutes ses facultés dans un laborieux problème. Il lui faut, ou un interlocuteur permanent, ou une nombreuse société, ou un voyage à entreprendre, ou un roman

à dévorer, ou le grade de sergent-major dans sa légion. L'homme intelligent peut seul se plaire dans la solitude, rechercher le repos et le silence ; lui seul a le privilége et la science de ne penser à rien ; voilà le pêcheur.

Décrirai-je la ligne à pêcher ? — tout le monde la connaît ; — c'est un instrument à la portée de toutes les fortunes ; ses principales qualités consistent dans la longueur et la légèreté de la gaule, qui doit se terminer par un scion solide, mais dont l'extrême flexibilité corrige la brusquerie du premier mouvement quand le poisson vient à mordre. Le crin doit en être fort et mince, la soie employée quelquefois à cet usage est un véritable contresens ; elle n'a plus cette demi-raideur du crin qui est un prolongement, un diminutif du scion ; la soie devient trop molle quand elle a été trempée dans l'eau ; elle tombe avec nonchalance et n'obéit pas assez rapidement à l'appel de la main. La plume peut être ou n'être pas garnie d'un bouchon, seul signe visible du télégraphe électrique qui s'établit entre le ver et le pêcheur, c'est à son tressaillement que ce dernier juge du moment favorable, de la grosseur du poisson, et enfin du plus ou moins de précautions qu'il doit prendre pour retirer sa ligne ; c'est donc au pêcheur à consulter la portée de sa vue, la sûreté de son coup d'œil, la délicatesse de sa perception, pour ajouter à la plume ce morceau de liége qui peut inquiéter un ennemi si craintif et si soupçonneux.

Depuis que nous écrivons, le lecteur a dû remarquer un certain embarras dans nos descriptions. En effet, nous éprouvons quelque gêne, quelqu'incertitude, une grave appréhension ; pour indiquer l'appât nous avons dit : le ver... Emploierons-nous le mot technique qui désigne l'espèce particulière de ver que recherche le pêcheur à la ligne ? Le ton gravement scientifique de notre article nous permet-il d'appeler par son nom cet insecte si dangereux à nommer en bonne compagnie ? Nous savons fort bien que les services qu'il rend au pêcheur, peuvent jusqu'à un certain point faire oublier son immonde origine, anoblir à jamais sa race... mais le *shoking* des dames anglaises nous retient encore.

Prendrons-nous un nom de convention pour la circonstance ? nous n'avons ni assez de talent ni assez de réputation pour l'oser.—Ferons-nous de la péri phrase ? dirons-nous l'insecte stercoraire ? mais cela n'est pas supportable. — Non... nous suivrons l'exemple des médecins, qui peuvent tout dire dans l'intérêt de la science ; nous nommerons donc bravement l'*asticot*, en demandant toutefois pardon de cette déplorable nécessité.

Pour le pêcheur, l'asticot n'a rien de répugnant ; il va le chercher, Dieu sait où ; il le prend à pleines mains, il le flaire pour s'enquérir de la qualité et du fumet... Oh ! la passion, la passion !... jusqu'où peut-elle conduire. J'ai entendu un pêcheur, versant des asticots dans sa sébile, exprimer son admiration en ces termes :

— Quels *amours d'asticots* !.. deux mots qui hurlent de se voir rassemblés !

Et ce pêcheur, rentré dans les conditions de la vie ordinaire, portait des gants glacés, se faisait régulièrement les ongles, se servait d'une canne pour écraser une araignée, s'arrosait de patchouli, et donnait dédaigneusement deux doigts quand un inconnu lui tendait la main.

La pêche à la ligne n'étant pas encore à l'état de science écrite, chaque pêcheur novice ou expérimenté, a pu et peut encore faire et communiquer ses observations, qui se répandent et ajoutent chaque jour à la théorie pure de nombreux articles.

C'est dans ce manuel diffus, dans cette tradition mélangée de vérités et d'erreurs. que les nouveaux pêcheurs peuvent seulement trouver les principes de l'art. Chacun admet ou repousse de ces indications, ce que l'expérience ou quelquefois le hasard en justifie, de là une déplorable confusion dans la pratique, de là d'incroyables hérésies dans l'application. Le froid, le vent, le soleil, la pluie, sont autant de circonstances fâcheuses selon les uns, favorables selon les autres ; les contradictions fourmillent comme les axiomes dans l'art de la pêche.

Mon ami Pélerin, aujourd'hui le plus expérimenté des pêcheurs, qui m'a fourni les éléments de cet article, me racontait à ce propos ses tribulations d'aspirant : Pélerin songea à pêcher sans que personne lui en eût donné la pensée. Un beau jour, instinctivement, sans se rendre compte de l'étrange impulsion à laquelle il obéissait, il acheta une ligne, une canne, des asticots, et suivit les bords de la Seine jusqu'à ce qu'il eût dépassé les dernières maisons de la grande ville ; — quand il fut là, il s'arrêta, amorça sa ligne toute neuve et la lança dans l'eau. Un chœur d'éclats de rire retentit à ses oreilles, plusieurs pêcheurs étaient autour de lui, et le mouvement du bras avait trahi sa complète inexpérience, l'oreille de son plus proche voisin avait même eu un léger point de contact avec la pointe de son hameçon.

Pélerin, qui est flegmatique au suprême degré, et qui, d'ailleurs, était absorbé par cette occupation si nouvelle, continua tranquillement à pêcher ; — il ne prenait rien et ne témoignait son impatience que par un—*tiens !*—faiblement articulé, chaque fois qu'il retrouvait son hameçon dégarni.

— Il est trop matin ! — dit un vieux pêcheur placé à sa droite.

— Ah ! ah !... et Pelerin continua ; — deux heures se passent, et rien de nouveau.

— Il fait trop de vent,— dit son voisin de gauche, que le petit accident arrivé à son oreille n'avait nullement irrité.

— Ah... ah ! — et Pélerin s'assit sur une pierre et y resta encore deux heures dans une immobilité complete ; — cela lui servit au moins à exciter vivement l'intérêt de ses collègues. — Il était décidément reconnu par eux comme un sujet qui promettait. — Le vent était tombé et la pluie tombait à son tour ; les pêcheurs regardèrent tous mon ami et échangèrent entre eux un coup

d'œil qui signifiait : nous allons le juger !—Pélerin regarda tranquillement les nuages et fixa de nouveau son regard sur sa plume,— hélas ! toujours immobile. — Nous serons mouillés, dit-il avec le calme parfait d'un homme qui se serait trouvé sur le seuil de sa maison, — et il *pêcha* encore.

Ce trait suffit, il était jugé !

—*Monsieur*, lui dit un troisième, ne perdez pas courage,—la pluie ne vaut rien pour pêcher !

— Ah ! ah ! — nous verrons !

Vint le soleil, — car la température de cette journée semblait calculée pour donner à mon ami une première et inappréciable leçon. — La Providence se plaît ainsi à instruire les hommes sur lesquels elle a de grands desseins. Donc vint le soleil, il était midi et Pélerin n'avait pas encore pris une ablette.

— Trop de soleil ! reprit le premier, le poisson descend au fond.

Pélerin commença à s'étonner de ce que tous les pêcheurs appuyaient inévitablement d'un geste les considérations les plus contraires, toutes justifiées cependant par son malheur continuel.

Enfin, il est quatre heures du soir, plus de vent, plus de pluie... plus de soleil... et pas de poissons !... il ne put réprimer un geste de défiance et regarda son voisin de gauche d'un air découragé.

— Dame !... répondit celui-ci qui sembla deviner l'anxiété de mon ami. — Il est un peu tard !...

Si Pélerin eût été un homme ordinaire, il devait briser sa canne et renoncer à la pêche ; mais Pélerin, je vous l'ai dit, avait l'entêtement de la vocation ; il changea de place, et, juchant sur une petite écluse, il jeta sa ligne dans ce qu'on appelle un bouillon, — quelque chose comme une cascade en miniature...

Les rires recommencèrent

— Qu'est-ce que vous voulez donc prendre là-dedans ?...

Pélerin revint à sa première place et la trouva occupée par un nouveau-venu qui en était à son vingtième goujon depuis dix minutes. Il regarda, il observa, il étudia, et voulut encore tenter un essai — infructueux !

Le lendemain, il revint de bonne heure... il prit du poisson au point du jour, il en prit par un vent à décorner les bœufs, il en prit par une pluie torrentielle, il en prit par un soleil de Sénégal, il en prit le soir, il en prit dans le bouillon de l'écluse.

C'est sur cet évènement qu'il basa sa théorie de la pêche à la ligne ; et sa théorie, la plus savante, la plus simple et la mieux justifiée de toutes est... de n'en avoir aucune.

Il résume tous les accidents, toutes les bizarreries, tous les caprices de la pêche par le fatalisme ! — *C'était écrit !*

Nous avons à ce sujet d'interminables discussions : car sans nier précisément

le fatalisme comme l'*ultima ratio* de la pêche à la ligne, j'y prétends faire admettre l'intervention du *magnétisme animal*. — Pélerin, quand j'émets devant lui cette opinion avec la timidité d'un écolier devant un grand maître, — Pélerin hausse les épaules de pitié et nous nous séparons ordinairement sur cette conclusion :

— Mais alors, ce serait un système... et je les rejette tous ; — c'est Pélerin qui parle.

— Mais n'est-ce pas un système que de n'en vouloir admettre aucun ?

— Au diable !

— Bonsoir !

Peut-être ai-je tort, peut-être, au lieu d'apporter le magnétisme au secours de la théorie de la pêche, apporté-je perfidement la pêche comme un fait, un exemple au secours du magnétisme. — Qu'importe ?

Deux hommes sont placés à un pas de distance, leurs lignes sont semblables, leurs asticots sont de même qualité... ils ont même fond et même lit d'herbes ou de cailloux. — Le premier ne prendrait rien et le second ramènerait un goujon par minute ; on pourrait dire : maladresse.

Mais non-seulement le premier ne prend rien, mais encore le poisson ne mord pas à sa ligne. Ici Pélerin s'écrie : *fatum !* et je réponds, *attraction.*

Bien plus ! — ils changeront de place, — même résultat ; — ils changeront de ligne, — même résultat ! — Pourquoi ne pas admettre un fluide qui parcourt la gaule et le fouet, — je demande une explication, — la fatalité est ici un effet sans cause.

Vous avez à choisir d'adopter mon système ou de vous renfermer dans le : c'est incompréhensible !

Ah ! si l'on savait à quelle hauteur de science, d'aperçus philosophiques, de considérations abstraites peut s'élever un pêcheur à sa douzième heure de pêche à la ligne ! — toutes ces brillantes pensées me sont venues quand j'avais la ligne à la main...

Arrêtons-nous, car tout à l'heure l'existence de Dieu serait en cause.

Après cela, qui osera encore jeter l'épervier, surprendre niaisement le poisson au milieu de son sommeil ?

Qui osera l'engourdir par des substances vénéneuses (la noix vomique, dit-on), et le prendre bêtement à la main ?

Qui osera l'attirer par la clarté d'un fanal ?

Et par les mille autres moyens de destruction dont quelques-uns même ont été prohibés ?

Quand la révolution de Juillet éclata, j'avais douze ans à peine, et je fus un des plus chauds patriotes qui applaudirent au triomphe du peuple souverain.

J'avais entendu dire que Charles X faisait parquer tout le gibier d'une

forêt royale dans un petit espace, et tirait... tirait... sans même prendre la peine de recharger son fusil...

Je ne répondrais pas de l'authenticité du fait; mais cela a été dit et imprimé. J'avais douze ans et je croyais à l'impression... voilà pourquoi je battis des mains.

Détruire sans cause, sans but, sans nécessité... cela peut-il jamais être un plaisir ?...

S'il y avait du moins un danger à redouter, je comprendrais cette incompréhensible passion !...

O ma ligne, ma bonne ligne à pêcher, qui ne m'a jamais fourni plus d'une friture à la fois, que je te remercie !

Ceux-là seuls qui ne te connaissent pas, ont pu dire :

La ligne à pêcher est un instrument garni d'une bête à chacune de ses extrémités.

JOSDE CHAIX.

Comédie de Famille.

LE PLUS JOLI BOUQUET,

A-PROPOS EN VERS (1).

PERSONNAGES.

LE COLONEL.
ERNEST, son fils.
MARIE, sœur d'Ernest.
FRANÇOIS, vieux domestique.

Un Salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERNEST, MARIE.

(Ernest, assis, tient un livre ; Marie brode au tambour.)

ERNEST *(fermant son livre)*.

Ce livre me déplaît, car toute sa science
Ne peut de mon esprit tromper l'impatience.

MARIE.

Le ciel, en ses arrêts, fixa le cours du temps ;

(1) Le petit drame que nous publions peut se jouer facilement avec un paravent. Il est de circonstance pour toutes les fêtes ; on peut substituer le mot mère à celui de père, et modifier le nom de colonel en celui de la dame de la maison. *(Note du Rédacteur en chef.)*

Pour le changer, hélas! les vœux sont impuissants:
Attendons....

ERNEST.

Attendons....
(Il reprend et repousse presque aussitôt son livre.)
Crois-tu que notre père,
De nos riants complots ait percé le mystère?
Plus de surprise, alors!....
(Souriant.)
Il faudrait, en ce cas,
Pour le surprendre mieux ne le surprendre pas.

MARIE.

Rassure-toi: chacun, en cette circonstance,
Sur tout ce qui s'apprête a gardé le silence;
Mais notre père,—eût-il oublié que ce jour,
De sa fête en ces lieux précède le retour,—
Ne saurait s'étonner, ah! du moins, je l'espère,
Des marques de l'amour et du respect sincère
Que nos cœurs, en tout temps, doivent lui conserver.

ERNEST.

En tout temps, oui, sans doute...
(Confidentiellement.)
Et pour le lui prouver
J'ai voulu, chaque jour, de l'argent qu'il nous donne,
Épargner la moitié.

MARIE *(étonnée)*.

Comment!...

ERNEST.

Cela t'étonne.
(Montrant une bourse.)
Cet argent, le voilà! Je veux que grâce à lui,
Le plus beau des bouquets soit le mien aujourd'hui!
(Marie fait un geste de chagrin.)
Pauvre sœur, je te plains; mais, tu dois bien comprendre....
(Voyant sa sœur partir d'un éclat de rire.)
Que veut dire?...

MARIE.

A mon tour, frère, de te surprendre,
Car j'ai su, comme toi, réduisant le budget
De mes menus plaisirs, accomplir un projet
En tout semblable au tien.

ERNEST.

Le fait est incroyable.

MARIE.

En veux-tu, sur-le-champ, la preuve irrécusable?
(Imitant son frère.)
Le voilà cet argent!... Et, grâce à lui, je crois
Que le plus beau bouquet ne sera pas pour toi!
L'aventure est piquante et vaut bien qu'on l'admire!
Ah! tu....

ERNEST *(confus)*.

Crois-moi, ma sœur, contentons-nous d'en rire.

MARIE.

Allons, je le veux bien.

ERNEST.

Pour clore ce traité
Il faut mettre tous deux la feinte de côté.

MARIE.

Plus de ruse entre nous!

ERNEST *(lui tendant la main)*.

Ta main...

MARIE *(lui donnant la sienne)*.

Et sans rancune.

ERNEST.

A quel chiffre, dis-moi, s'élève ta fortune?

MARIE *(ouvrant sa bourse)*.

Regarde.

ERNEST *(stupéfait)*.

Un louis d'or!

MARIE.

Un louis, tout autant!

ERNEST *(brusquement)*.

Mon Dieu, je le vois bien.

MARIE.

Tu sembles mécontent;
D'où te viens ce chagrin?

ERNEST.

Ce chagrin, j'imagine,
Dont la cause, aisément, s'explique et se devine,
Doit fort peu t'attendrir.

MARIE.

C'est mal juger mon cœur.
Enfin, explique-toi.

ERNEST.

Tu l'emportes, ma sœur!
A peine ai-je amassé la moitié de la somme
Dont tu peux disposer: Je fus moins économe.
A toi tout le plaisir et les honneurs aussi,
Mais à moi le chagrin d'avoir mal réussi.

MARIE.

Cesse de m'envier un peu plus de richesse.
Que toujours entre nous, — la joie et la tristesse, —
Tout demeure commun. Nos bouquets, je le veux,
Frères, seront pareils, de même que nos vœux.

ERNEST.

Je cours chez vingt marchands....

MARIE.

C'est beaucoup, ce me semble?

ERNEST.

Non pas. J'enlève tout: Nous choisirons ensemble. .
Tu l'emportes ici, sur moi bien plus encor
Par ce trait généreux que par ton louis d'or.

(Il sort en courant.)

MARIE *(seule)*.

Je l'éprouve à présent : contenter ceux qu'on aime
C'est, doublant le bonheur, se contenter soi-même,
Et faire en même temps deux heureux à la fois.
(Des pas précipités se font entendre dans la coulisse.)
Qui peut venir ainsi?... C'est notre vieux François.

SCÈNE II.

MARIE, FRANÇOIS *(il arrive en courant)*.

FRANÇOIS *(tout essoufflé)*.

Ah! chère demoiselle... Ouf!
(Il tombe assis.)
J'ai couru si vite!

MARIE *(d'un ton de reproche)*.

Te voilà tout en eau!

FRANÇOIS.

La chose le mérite :
Si vous saviez pourquoi je me suis tant pressé!
Votre cœur à l'apprendre est fort intéressé!

MARIE.

Vraiment!

FRANÇOIS.

N'en doutez pas.
Hâte-toi de m'instruire.

FRANÇOIS.

Sachez donc... Permettez qu'un moment je respire.

MARIE.

Allons, repose-toi, mais songe que j'attends.
Mieux eût valu, ma foi, ne venir qu'à pas lents.

FRANÇOIS.

Me voilà délassé.

MARIE.

Que voulais-tu m'apprendre?

FRANÇOIS.

Le fait, j'en suis certain, va beaucoup vous surprendre!

MARIE.

Rien n'est plus lent, je crois, que ta célérité!

FRANÇOIS.

Le reproche, vraiment, est bien immérité :
Dans mon antique ardeur je mets toute ma gloire!

MARIE *(souriant)*.

Passons...

FRANÇOIS.

Voici le fait : C'est...
(Il se gratte le front.)
Maudite mémoire!
Je me suis tant pressé... Qu'était-ce donc...

MARIE.

Hé bien?

FRANÇOIS.

Je ne m'en souviens plus.

MARIE.

Ah! je ne saurai rien!

FRANÇOIS.

Si fait... Attendez donc: Enfin je me rappelle...
Que c'était fort pressé...

(Se frappant le front.)

La fâcheuse cervelle!
Ah! j'y suis maintenant... Je veux vous le donner
Sans crainte, en vingt, en cent, en mille à deviner.

MARIE.

Non, non, mille fois non.

FRANÇOIS.

Votre imaginative
Demeure en défaut?

MARIE.

Oui.

FRANÇOIS *(tirant une lettre de sa poche)*.

Voyez cette missive!

MARIE *(toute joyeuse)*.

De ma sœur Louison!

(Elle décachète la lettre.)

FRANÇOIS.

De votre sœur de lait.
Un courrier en sabots apporta ce billet;
Il attend la réponse en buvant à l'office.

MARIE *(lisant)*.

« Ma bonne demoiselle, j'ai la douleur de vous apprendre que ma mère est subi » tement tombée malade. Privées depuis plusieurs jours du fruit de notre travail, » nous avons vu bientôt nos faibles ressources diminuer rapidement et s'épuiser » tout-à-fait. La crainte de laisser ma pauvre mère manquer des secours les plus » nécessaires, me décide à vous tendre une main qui vous bénira pour l'offrande » que vous y déposerez. — Je vous embrasse avec amitié et respect. — LOUISON. »

Pourrais-je être insensible, ô ma pauvre nourrice,
A ton malheureux sort! Je ne possède rien,
Hélas! que mon amour et mon cœur pour tout bien...
J'oubliais cet argent, qui me rendait si fière!
A toi mon beau louis, c'est ma fortune entière...
Mais, de cet or ainsi je ne puis disposer:
A la honte ce soir, n'est-ce point m'exposer?
Faudra-t-il que moi seule, et quand chacun s'empresse
D'offrir à notre père un gage de tendresse,
Je ne puisse à son sein attacher une fleur?
L'orgueil en souffrirait tout autant que le cœur...
Qu'importe! Il n'y aurait de honte véritable
Qu'à subir de l'orgueil l'influence coupable!

(Allant à une table et écrivant.)

« Ma chère Louison, je prends une grande part à tous vos chagrins; j'irai de- » main vous consoler de mon mieux. Je t'envoie en attendant tout ce que renferme

» ma pauvre petite bourse; c'était le bouquet de mon père.—Adieu et courage.—
» Ta sœur, MARIE. »

(Elle plie la lettre et roule la bourse en un paquet qu'elle donne à François.)

Ce mot au messager, ainsi que ce paquet.

(A part.)

Une bonne action vaut bien mieux qu'un bouquet!

(A François.)

Sur ma conduite songe à garder le silence.

(Elle sort.)

FRANÇOIS (*seul*).

Vous me jugez bien mal : cet ordre-là m'offense.
Bavarder, je le sais, est un vilain défaut.

SCÈNE III.

FRANÇOIS, LE COLONEL.

FRANÇOIS (*apercevant le colonel*).

Voici le colonel...

(Allant à lui.)

Ah! cher Monsieur, il faut
Que je vous conte un trait qu'ici nul ne soupçonne,
Car je dois et je veux n'en parler à personne;
Mais vous ne comptez pas.

LE COLONEL.

Merci du compliment.

FRANÇOIS.

Vous me remercierez, Monsieur, bien autrement
Lorsque j'aurai tout dit.

LE COLONEL (*impatient*).

Achève, je t'écoute.

FRANÇOIS.

C'est demain votre saint; vous l'ignoriez, sans doute.

LE COLONEL.

Non, je le savais.

FRANÇOIS (*ébahi*).

Ah!... Mais savez-vous aussi
Quel emploi vos enfants, pendant tout ce mois-ci,
Ont fait de leur argent?

LE COLONEL

Oui!... La belle malice!

FRANÇOIS (*avec vivacité*).

Apprenez donc au moins, Monsieur, que la nourrice...

LE COLONEL (*l'interrompant*).

Un mal très dangereux a menacé ses jours:

(Remettant de l'argent à François.)

Ces dix écus pour elle, à titre de secours.

FRANÇOIS (*à part, avec dépit*).

Cet homme est étonnant : dès que j'ouvre la bouche,
Avec ce que je dis, de suite il me la bouche.

LE COLONEL.

N'as-tu rien de plus neuf pour clore l'entretien?

FRANÇOIS (*avec dépit*).

Non, Monsieur; j'ai fini. Je ne dirai plus rien.

LE COLONEL.

Ce sera m'obliger.

FRANÇOIS.

Je dois vous satisfaire.

Est-il si difficile, après tout, de se taire?

LE COLONEL.

Assez, pour un bavard.

FRANÇOIS.

Je vous aurais cité

Un trait de votre fille... un trait plein de bonté...

Mais à ne souffler mot il faut bien me soumettre...

(Levant en l'air la lettre de Marie.)

Il est là tout entier écrit dans cette lettre.

LE COLONEL (*lui prenant la lettre*).

Donne-la donc, bourreau!

FRANÇOIS.

Monsieur, c'est un secret.

Ce n'est pas moi, du moins, qui me montre indiscret.

LE COLONEL (*qui a lu la lettre*).

O mes enfants chéris! voici la récompense

De tous les soins donnés jadis à votre enfance!

FRANÇOIS (*radieux*).

Vous ne m'accusez plus, Monsieur, d'être bavard!

ERNEST (*dans la coulisse, appelant*).

Ma sœur!

LE COLONEL.

La voix d'Ernest! Mettons-nous à l'écart

Pour voir ce qu'il fera.

(Ils se retirent dans le fond.)

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES (*au fond*); ERNEST (*tenant entre ses bras une corbeille pleine de bouquets*); *un peu après*, MARIE.

ERNEST (*posant sa corbeille*).

Nous pourrons à notre aise

Trouver parmi ces fleurs un cadeau qui nous plaise.

(Appelant.)

Ma sœur! J'appelle en vain!

(Il va vers la coulisse et frappe des pieds.)

Ma sœur!

MARIE (*entrant*).

Ah! que de bruit!

ERNEST (*désignant la corbeille*).

De mes nombreux emprunts viens admirer le fruit.

Le choix nous est permis.

MARIE.

Mais c'est toute une serre!

ERNEST.

Procéder avec soin me paraît nécessaire,
Et, si tu le veux bien, le sort décidera
A qui de nous, d'abord, le choix appartiendra.

MARIE (*tristement*).

Tu peux suivre ton goût : quant au mien, il n'importe.

ERNEST.

La chose ne saurait se passer de la sorte.
Ta générosité dicte ici mon devoir:
A toi de commencer! Je rougirais de voir
Tes nobles sentiments l'emporter à toute heure.
Ah! combien plus que moi tu te montres meilleure.

MARIE.

Non, c'est me juger mieux que je ne vaux, hélas!
Tu vantes des vertus, frère, que je n'ai pas.
La générosité deviendrait trop facile;
Car je te cède un droit qui ne m'est plus utile.

ERNEST.

J'ai peine à te comprendre.

MARIE.

Il ne m'est plus permis
De goûter le plaisir que je m'étais promis;
Je suis pauvre à présent.

ERNEST.

A-t-on, chère Marie,
Dérobé ton trésor?

MARIE.

Non... non! Mais, je t'en prie,
Ne m'interroge pas; je craindrais de mentir.

ERNEST.

A tout ce que tu veux, il faut bien consentir.
(Après avoir réfléchi.)
Entre ces fleurs, pour moi, cependant, choisis celles
Que je dois conserver comme étant les plus belles.

MARIE (*désignant un bouquet*).

Ces roses m'auraient plu.

ERNEST.

Le choix est fort heureux.
(Il sépare le bouquet en deux.)
Dans ce bouquet, sans peine, on peut en trouver deux.

MARIE.

Tu voudrais...

ERNEST (*lui donnant la moitié des fleurs*).

Je le dois : nous serons manche à manche;
De ce matin, ce soir, oui, je prends ma revanche.
Que toujours entre nous, — tu me l'as dit, ma sœur, —
Tout demeure commun, la joie et la douleur.

FRANÇOIS (*courant à eux*).

Ah! dans mes bras, Monsieur, il faut que je les presse!

LE COLONEL (*paraissant*).

Combien ils sont tous deux dignes de ma tendresse!

MARIE.

Notre père écoutait!...

LE COLONEL (*les embrassant*).

Que je suis fier de vous!
Je vous dois, mes enfants, les instants les plus doux!

FRANÇOIS.

Je vais conter la chose à toute notre ville:
Me taire, cette fois, me serait difficile.

ERNEST.

Adieu, notre surprise!

(A François.)

Emporte ce panier.

LE COLONEL.

Pour orner le salon, je l'achète en entier.
Mais ces fleurs valent moins qu'une belle pensée.
Mon âme à vos vertus est plus intéressée;
Et pour le cœur d'un père il n'est point, en effet,
D'hommages aussi doux, de plus charmant bouquet.

Jules ROSTAING.

Renseignements pour les Familles.

LES VOLS D'ANIMAUX DOMESTIQUES A PARIS.

« Paris, disait-on autrefois, est le paradis des femmes et l'enfer des chevaux. » Non-seulement Paris n'est plus l'enfer des chevaux, depuis que nos rues sont mieux pavées et les cochers tenus à montrer plus d'humanité envers leurs bêtes ; mais Paris est, en outre, un lieu de délices pour les perroquets, les perruches, les serins de Canarie, les chardonnerets, les ouistitis, et surtout pour les chiens. Si le chien est l'ami de l'homme, l'homme le lui rend bien à Paris. Dire toutes les espèces de chiens qu'on y soigne ou plutôt qu'on y adore, serait aussi téméraire que d'entreprendre de compter les étoiles du ciel. Nous en comptons au moins autant que de pianos. Le chien est le piano du pauvre. Jugez du nombre. Il ne s'agit pas ici d'approuver ou de blâmer ce goût qui fait vivre, il est bon de ne pas l'oublier, des milliers d'industries : ceci soit dit en réponse aux prétendus philanthropes, toujours prêts à s'écrier. « On ferait vivre deux mille pauvres avec l'argent qu'on dépense pour nourrir

les chiens à Paris! « L'important n'est pas de nourrir les pauvres, mais de faire qu'il n'y ait plus de pauvres. Laissons les philanthropes, revenons aux chiens.

On ne vole guère que les chiens à Paris ; les autres animaux, grâce à la liberté plus restreinte dont ils jouissent, ne sont pas exposés aux dangers d'un enlèvement ou d'une séduction perfide qui aboutit au même résultat. Il n'est pas d'heure du jour ou de la nuit à Paris où l'on n'enlève un chien ; aussi il n'est pas d'heure où l'on ne pleure, dans quelque maison, la disparition de Zémire ou de Mirza, d'Azor ou de Love ; pas d'heure où la presse murale n'imprime sur une affiche jaune : *Récompense honnête; chien perdu*, etc... Il n'y a pas de chiens perdus, il n'y a que des chiens volés. Je recommande cet axiome aux propriétaires de ces intéressants animaux. Ici commence une bibliographie, une histoire, un roman, une mythologie de voleurs dont beaucoup de gens n'ont aucune idée. Les voleurs de chiens vivent en famille comme les Bohémiens ; ils ont un type comme ils ont des demeures spéciales. Chaque quartier de Paris a ses familles de voleurs de chiens. Le faubourg Saint-Honoré a la *petite Pologne*, où ils sont logés ; le faubourg Saint-Martin, les terrains vagues compris entre la barrière et la Villette ; le faubourg Saint-Antoine, les vastes enclos de Bercy.

Le quartier-général des voleurs de chiens est dans les environs du marché aux chevaux, au haut du faubourg Saint-Jacques. La raison de cette préférence s'explique par l'existence même du marché à cet endroit de Paris. C'est sur ce marché que les chiens volés sont vendus, certains jours de la semaine, aux amateurs qui veulent satisfaire leurs goûts sans désoler leurs bourses. Ils sont sûrs d'y trouver, pour des prix presque honteux, des échantillons des plus belles espèces danoises, anglaises, russes, françaises, turques, brésiliennes. Il est tacitement convenu que l'acheteur gardera une stricte réserve à l'endroit des origines, et que le vendeur, de son côté, ne touchera pas à l'arbre délicat de la généologie. Il ne sait pas si son chien est noble ou roturier, s'il descend de César ou de Laridon, si Buffon a décrit son grand-aïeul ou si Cuvier a disséqué son père ; il lui met un bouchon de paille au cou ou à la queue, et tout est dit. C'est à vous à décider si la somme qu'on vous demande est ou non au-dessus de la valeur de l'animal. Mais la vente étant la dernière des vicissitudes par lesquelles il passe depuis l'instant du vol, il est plus convenable et plus logique de garder ce tableau pour la fin.

Nous avons dit que les voleurs de chiens formaient des familles : dans ces familles, il y a beaucoup de femmes et surtout beaucoup d'enfants : les hommes mûrs ont un rôle à part. Les femmes sont plus favorisées que les hommes dans la pratique de ce genre de vol : elles ont, pour cacher leur proie, le manteau l'hiver et leur tablier l'été. Quant à la mission des enfants, elle consiste le plus souvent à attirer l'animal par leurs caresses ; à s'introduire dans la maison pour le faire descendre dans la rue ; et s'il est dans la rue, à la pro-

menade, à l'entraîner par des regards magnétiques, des appels mystérieux, des corruptions invincibles, dans quelque coin où il est rapidement muselé, enveloppé, étouffé, mais non pas étouffé cependant au point de perdre la vie.

Ne cherchez pas l'animal chéri qui vient de disparaître; l'empressement est inutile. Votre inquiète sollicitude ne peut servir qu'à amuser la barbare ironie de votre voleur, plus près de vous que vous ne le pensez; car bien souvent il vous demande, avec un intérêt profond, quel âge a donc votre chien? — Deux ans. — Un bel âge! Et son poil! — Cendré. — Grande distinction! — Et son nom? — Foolish. — Ah! ravissant. Si je l'aperçois, je le ramènerai chez vous, comptez-y. Il sera ramené, mais par d'autres que par lui. Savez-vous où est votre chien? S'il n'est que médiocrement beau, il est resté à Paris; il est en marche vers l'un de ces dépôts dont j'ai parlé en commençant; mais, si pour son malheur et pour le vôtre il appartient aux races privilégiées, car les chiens les ont respectées, il est déjà fort loin. Le chemin de fer l'a déposé à Orléans, à Versailles, à Melun, à Chartres. Vous vous étonnez et vous vous demandez la raison de ce déplacement si grand et si rapide : les voici. Perdus, volés, enlevés à cause de leur trop grande valeur, ces animaux d'élite seraient bientôt retrouvés à cause du grand empressement que leurs maîtres ne pourraient manquer de déployer dans leurs recherches. Le vol devient alors presque impossible : il y a sans doute toujours la récompense promise; mais qu'est-ce que la récompense comparée à la vente du chien? La récompense, c'est 20 fr., 30 fr., 50 fr. au plus; la vente du chien représente quelquefois 200 fr., quelquefois même 500 fr., somme qu'on prélève avec impunité sur Bordeaux, Toulouse, Marseille. Allez donc maintenant chercher votre chien au-delà de la Loire, au-delà de la Garonne. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les voleurs de chiens de Paris sont en correspondance avec d'autres voleurs de la province; car cette industrie est immense, et les chemins de fer l'ont élevée à la hauteur de la contrebande. Bientôt on n'en rougira plus.

A peine a-t-on apposé l'affiche où la douleur de Monsieur le comte ou de Madame la duchesse fait un appel public pour qu'on lui rende son King-Charles ou son épagneul, qu'un homme sonne à la porte par laquelle le chien n'est plus rentré.

— C'est-il là votre chien? vous demande une espèce de lazzarone à la barbe épaisse et au paletot à longs poils.

Le chien qu'il mène en laisse est ordinairement un dogue d'abattoir ou un terre-neuve à faire reculer le valet de chambre.

— Mais, le chien que j'ai perdu est gros comme le poing : il est dit, sur l'affiche, que c'est un épagneul, qu'il répond au nom de Zétulbé, et vous me montrez une bête monstrueuse.

— Ah! pardon... il me semblait... je croyais... j'aurai mal lu... Pardon, je me retire

L'erreur de cet honnête homme, erreur que vous allez voir se reproduire pendant quinze jours, n'est pas aussi involontaire qu'on pourrait le croire. Elle a plusieurs buts. Le premier est d'entretenir chez le propriétaire dépouillé de son compagnon de tabouret, le désir et l'espoir de le retrouver un jour : il ne faut pas que le regret, comme tous les regrets de ce monde, aille se perdre dans les sables de l'oubli. Le second but est de vous persuader, par cette exposition incessante de quadrupèdes apocryphes, qu'il n'y a pas de voleurs de chiens, et que, lorsqu'on vous rapportera le vôtre, vous aurez tout simplement à récompenser le zèle officieux d'un inconnu, plus heureux que les autres. Enfin, le troisième but de cette erreur, si peu vraisemblable au premier abord, est de vous faire payer les quinze ou vingt jours de soins, de nourriture et de bons traitements prodigués à votre animal chéri. A quarante sous par journée, le total est assez rond ; ajoutez-y les 40 fr. de récompense et les 20 fr. d'affiche, nous effleurons les 100 fr., beau idéal de la reconnaissance. Ces bons traitements n'empêchent pas qu'on ne vous rende, pour un chien propre, gentil, sain, bien élevé, un chien inculte, sauvage, malade, dangereux. Il est vrai que c'est toujours le même chien ; seulement, il était littéraire, on vous le rend politique.

J'ai à parler maintenant d'une douleur plus vive ; car si l'enfant prodigue est rentré sous le toit, le malheur est vite effacé ; mais souvent l'enfant ne revient pas. On a visité toutes les barrières, on a prévenu tous les chiffonniers, ces grands écumeurs du sol parisien, on s'est rendu plusieurs samedis au marché aux chevaux, aucun aboiement n'a répondu. Pauvre Amandine ! où est-elle? La nuit est froide, et elle est si frileuse ! Pauvre Amandine ! où est-elle ? Il neige et elle n'a plus l'oreiller de sa bonne maîtresse, si doux et si chaud, pour reposer sa tête soyeuse. Qui lui aura donné à manger, à boire ; qui l'aura caressée depuis un mois? Du courage ! suivez-moi ; mais du courage !

Aux limites de Paris, dans un endroit sinistre depuis plusieurs siècles, là où Enguerrand de Marigny fut pendu, où Semblançay fut également pendu, où furent pendus tous les contrôleurs et ministres des finances de la seconde race, funeste exemple qui n'a pas toujours profité à leurs successeurs, dans cet endroit sombre, oxydé, méphytique, s'ouvre et s'étend, entre deux montagnes lugubres, le champ de Montfaucon. On n'y pend plus les ministres, mais on y écorche les chevaux. Près de cet ossuaire, deux ou trois cabanes désolées qui se mirent dans les eaux verdâtres d'un lac empoisonné, servent de temple la nuit à des sacrifices mystérieux. C'est là que tous les voleurs de chats et de chiens apportent le matin leurs chasses nocturnes. On leur compte deux sous par queue de chien quand ils sont beaux, et un sou par moustache de chat quand on peut faire des gants ou des casquettes polonaises avec leur peau. Très souvent, trop souvent, hélas ! le chat adoré, la chienne égarée,

si long-temps et si inutilement cherchés, viennent terminer, sur ces sombres bords, la plus douce et la plus poétique des existences. Vous voyez donc, Monsieur, me disait un jour avec un sang-froid digne d'éloge un voleur de chiens, qu'on a le plus grand intérêt à nous conserver. Est-ce que nous tuons les intéressants animaux, nous autres?

Passons à des tableaux moins tristes. Si Géraldine n'est pas encore retrouvée, du moins n'est-elle pas tombée victime du croc homicide du chiffonnier, Un enfant l'a vue, a cru la reconnaître; il l'a appelée, et elle a redressé l'oreille, son museau a frémi; elle a poussé un gémissement plaintif. Voyons, mon enfant, du calme... Où as-tu vu Géraldine? — Attendez! C'était du côté du Luxembourg, là-bas, là-bas, entre les boulevarts extérieurs et la barrière. — Le marché aux chevaux! Volons-y! Quel bruit! quels aboiements! quelle cohue! Le vaste carré est rempli de gens de toutes conditions : des ouvriers, des maçons, des grandes dames dont les équipages sont à la grille, des aveugles, des paysans, des grisettes, de vieilles douairières, des militaires, des curés, des étrangers, des bouchers, des fermiers, des valets en livrée, se pressent devant une grossière estrade élevée de plusieurs gradins. C'est sur ce théâtre, qu'attachés par une corde égalitaire, les chiens de tous les rangs : chiens de chasse, chiens-marquis, chiens-bourgeois, chiens-prolétaires, chiens-communistes, chiens enfin de toutes les conditions, de tous les rangs, attendent l'acheteur qui les délivrera de l'ignominie du joug. C'est aussi devant cet échafaud de honte et de délivrance, que sont venus se placer tous ces cœurs agités par la perte d'un bon chien de garde, d'une levrette élégante, d'un caniche intelligent. Hogarth, le grand Hogarth, ce Molière de la peinture, aurait admirablement rendu ces enquêtes animées, ces recherches que les hommes font de leurs chiens, que les chiens font de leurs maîtres. Les yeux dévorent les yeux, les regards se croisent, les désirs se fouillent; l'instinct devient l'intelligence, l'intelligence devient l'instinct. Les chiens parlent, les hommes aboient.

— Voici Fidèle, c'est lui, c'est mon chien!

— Non, Monsieur.

— Oui, Monsieur, je vous dis que c'est lui.

— Je vous dis que vous vous trompez!

— Donnez-moi mon chien; rendez-moi mon chien, sinon!..

— Ce n'est pas votre chien.

— Voyez si ce n'est pas mon chien. Fidèle! Fidèle!

Et Fidèle s'élance ou veut s'élancer du haut de l'estrade, il tend à la casser la corde qui le retient; il a reconnu son bon maître; ses yeux sont de feu; ses flancs palpitent : il a des ailes!

— Voulez-vous me rendre mon chien?

— Donnez-moi 40 fr.; je l'ai acheté, je l'ai nourri... il me faut 40 fr

— Je ne vous donnerai rien.

L'homme saute sur l'estrade, le vendeur saute sur l'homme, et la police saute sur tous les deux; souvent le chien saute sur tous les trois. L'estrade ruisselle de ces combats mêlés d'aboiements, de cris de tendresse, d'injures, de coups de fouet.

Enfin l'on se rend chez le commissaire. Ce magistrat, qui n'a guère, dans son arrondissement, que des affaires de chiens et de chevaux à juger, apporte aux débats une expérience consommée. Il connaît ses clients, et nul mieux que lui ne sait, en les voyant paraître, si le chien en litige a été volé ou non. S'il a été volé par le vendeur, ce qui est toujours difficile à prouver, il condamne à la restitution; dans le cas contraire, il règle le marché avec équité; mais, dans l'un et l'autre cas, il oblige toujours l'acheteur à payer les frais de nourriture, de bons soins et de bons traitements. Nous avons déjà parlé desdits bons soins et traitements.

On appréciera toute l'importance de l'industrie dont nous venons d'esquisser l'histoire, si l'on veut bien apprendre de nous, en lisant ces dernières lignes, qu'il se perd environ cinquante mille chiens à Paris, et qu'on en retrouve environ quatre cent mille, ce qui paraîtrait d'abord impossible si l'on omettait d'ajouter que le même chien, terme moyen, est rendu à son maître quatre fois de suite dans le courant de l'année. On peut estimer à dix millions le chiffre représentatif de ce commerce, qui ressemble beaucoup au vol... du reste comme beaucoup d'autres commerces.

Léon Gozlan.

La Chanson du Beurre dans la marmite.

Il faisait grand soleil dans la prairie. Caché par l'ombre d'une cabane, un pauvre fourneau de terre cuite était brûlé jusqu'à la moelle des os par les charbons allumés.

Pour plus de fatigue, une lourde marmite de fonte, noire comme la poix, s'était assise sur le fourneau. Encore si ç'avait été une gaie marmite de cuivre qui rît au soleil!

Mais les individus de lourde apparence sont souvent les plus joyeux compagnons. La preuve, c'est qu'une petite voix grésillante sortit tout d'un coup des entrailles de la sombre marmite, et se mit à chanter la chanson suivante:

« J'ai été brin d'herbe, vert et frais; j'avais pour camarades d'autres brins d'herbe, verts aussi et frais comme moi.

» Tous les matins nous buvions un grand coup de rosée, qui est la plus douce des liqueurs.

» De même, à neuf heures, le soleil venait nous réchauffer et hâter la digestion.

» Et puis, c'était le vent qui nous baissait la tête en mesure; sitôt qu'il était parti, nous relevions la tête.

» Quelle joie infinie!

» Le soir, venaient les amoureux bras dessus bras dessous; et nous nous réunissions tous les compagnons brins d'herbe, afin que les amoureux pussent marcher avec plus de douceur.

» Quand ils avaient assez causé, les amoureux rentraient au logis; nous buvions encore un grand coup de rosée pour nous refaire l'estomac.

» Un matin, il est arrivé dans la prairie des bêtes énormes, qui nous cassaient la tête de leurs cris.

» La femme qui les menait a crié: « Eh! garçon, fais attention que les vaches ne s'écartent point du pré! »

» Une vache s'avança vers un rassemblement de brins d'herbe qui se tenaient à part. C'étaient nos seigneurs, à cause de leur grande taille.

» La vache ne fit ni une ni deux; elle ouvrit une grande gueule et avala nos seigneurs.

» J'étais plus mort que vif, j'avais le frisson, je tremblais de tous mes membres. Dans d'autres occasions, j'aurais versé une larme sur le sort de nos seigneurs.

» Mais je ne pensai qu'à moi. « Si cette bête avale ainsi, me dis-je, les puissants brins d'herbe, quel sort nous est réservé, à nous autres misérables sujets! »

» Ce fut ma dernière pensée. La vache vint à moi avec ses grands yeux; je ne sais plus ce qui arriva; je me sentis moulu, broyé.

» Je disparus dans de longs corridors chauds et obscurs, où je retrouvai mes amis et mes seigneurs prisonniers.

» Dans quel état, hélas! aucun d'eux n'avait forme de brin d'herbe; nous étions tous mouillés et serrés comme des harengs.

» Malgré ce déplorable évènement et malgré notre transformation en boule humide, je tâchai de conserver ma présence d'esprit.

» Au bout d'une demi-heure, ce fut un voyage sans fin, un roulis à rendre l'âme

» Nous entendions dans l'ouverture de la bête un tapage effroyable, comme quand elle nous broyait.

» Il n'arrivait cependant pas de nouveaux brins d'herbe, mais des bouffées d'air à renverser des maisons.

» Notre compagnie diminuait à vue d'œil. L'animal avait sans doute plusieurs cachots à sa disposition, et il faisait son choix parmi les brins d'herbe.

» Ainsi nous vîmes disparaître près d'un quart de nos compagnons; ils partaient pâles et défaits, comme s'ils eussent deviné leur sort.

» Une seconde bande les suivit de près et s'engloutit dans des souterrains dont la pensée me fait frémir.

» Je fus assez heureux pour loger, avec nos seigneurs, dans de petits canaux pleins de rouge liqueur assez semblable au vin vieux.

» Rien ne nous indiquait l'heure dans cette obscurité, et le temps nous parut bien long.

» Beaucoup plus tard, la vache se remit à pousser ses hurlements; et il me sembla démêler qu'un étranger se livrait sur sa personne à des attouchements singuliers.

» Tout d'un coup, par un miracle, nous voyageons dans cette rouge mer qui nous servait de prison... Le soleil!... l'air!... nous tombons tous ensemble, sans mal aucun, dans un vase de bois plein d'une liqueur blanche.

» Que de mystères!

» La femme qui nous avait délivrés, emporta le vase qui nous servait d'asile, loin de la vache.

» A partir de ce moment, je n'entendis plus parler de la vache.

» — Eh! Marianne, dit la fermière, écrème le lait.. si tu ne te dépêches pas, nous serons en retard pour le marché.

» La servante apporta des vases de ferblanc; nos seigneurs et quelques-uns des amis brins d'herbe, nous étions épaissis et légèrement colorés.

» Le fouet claque, les roues grincent, les coqs chantent, les poules fuient, la voiture marche. Adieu pour nos compagnons qui sont restés gouttes de lait.

» Mais nous n'étions pas au bout de nos peines. Nous voilà transportés dans une nouvelle prison toute pleine de bonnes odeurs. Ça sentait bon comme l'air du matin.

» La servante arriva, un foulon à la main, et se mit à nous battre, à nous fracasser les membres avec une ardeur sans égale.

» Que de coups! Et pour couvrir nos plaintes et nos gémissements, la cruelle femme chantait à tue-tête des poésies sans valeur :

» J'ai couru dans les bois, Coulinette,
» J'ai couru dans les bois, Coulinau;
» La branche accroche ma sarpinette,
» Sarpinau! »

» Pendant une demi-heure, elle nous rompit les membres de ses coups et les oreilles de sa chanson.

» Quand elle eut le bec aussi fatigué que les bras, elle s'arrêta.

» La fermière décrocha des boîtes en bois sculpté, où on nous enferma dedans.

» Enfin on nous permit de sortir de ce nouveau cachot. Eh bien! en se regardant, les compagnons brins d'herbe n'ont pas été trop fâchés de se voir dans le nouvel habit.

» Nous étions tous jaunes comme du nankin, fermes et tendres à la fois; sur notre dos était un petit dessin qui représentait un berger embrassant une bergère.

» Puis la fermière nous a enveloppés dans de jolies feuilles vertes qui sentaient les bois.

» Cette après-midi on m'a coupé par le milieu du corps pour me jeter dans cette marmite. Et, ma foi! je ne me plains pas. Vive la joie! »

Ainsi finit la chanson du brin d'herbe, qui se remit à chanter de plus belle quand la fermière lui envoya, pour lui tenir compagnie dans la marmite, des petits oignons.

Les petits oignons pleuraient, car ils ne sont pas philosophes.

CHAMPFLEURY.

Archives musicales.

LE PLUS PETIT PUBLIC.

C'était en 1768, au mois de juillet, par une chaleur étouffante. Les théâtres n'obtenaient pas alors la permission de fermer pour cause de température, et l'on n'avait pas imaginé de traduire ce mot par celui de réparations qui n'est nullement synonyme. Aussi les salles étaient-elles peu garnies; mais cette saison servait à faire débuter quelques jeunes acteurs; les plus expérimentés s'essayaient dans des rôles nouveaux auxquels ils se familiarisaient pour y déployer plus tard tous leurs moyens, bref, on savait utiliser les inconvénients prévus de la saison, et puis on pensait aux étrangers qui ne pouvaient pas visiter la capitale à d'autres époques et on tenait à leur donner un spécimen de tous les plaisirs de Paris. Le jour dont il s'agit, la chaleur était plus accablante encore que

de coutume, les promenades étaient encombrées, les guinguettes à la mode, les Porcherons, la Courtille, le Port-à-l'Anglais regorgeaient de promeneurs, et, en revanche l'Opéra, la Comédie-Française, la Comédie-Italienne et les théâtres de la foire offraient l'image parfaite du désert.

Il était quatre heures et demie, le spectacle commençait à la Comédie-Italienne, par je ne sais quelle arlequinade où Carlin faisait son entrée en scène par un monologue dont une partie s'adressait au public. On lève la toile, Carlin s'avance, jette un regard sur la salle, et, la voyant complètement vide, reste un instant stupéfait à l'aspect de cette solitude absolue, et, s'adressant au chef d'orchestre : « Ma foi, mon cher ami, je n'ai pas envie de jouer la comédie pour toi, je m'en vais, et je t'engage à en faire autant toi et tes musiciens. » Le chef d'orchestre s'apprêtait à suivre le conseil, lorsqu'une voix aigre et criarde s'écrie du fond du parterre : « Du tout, du tout, je ne veux pas de cela, j'ai donné mes trente sous pour voir la comédie et j'en veux pour mon argent. » Carlin s'approcha alors en se faisant un abat-jour de sa main, cherche à pénétrer dans les sombres profondeurs du parterre, malgré l'aveuglant reflet de la rampe. Il aperçoit un petit être de quatre pieds de haut, s'efforçant de gravir les banquettes pour se rapprocher du théâtre. « Mon cher Monsieur, lui dit Carlin avec ce ton de fine bonhomie qui lui valait tant de succès, si vous tenez tant à vos trente sous, mes camarades et moi sommes tout disposés à vous les rembourser. Si vous voulez même, je me charge à moi seul de doubler la somme, et nous irons la boire ensemble, ce qui, par un temps pareil, vaut bien mieux que de jouer ou de regarder jouer la comédie. — Monsieur, reprend l'interlocuteur en montant sur sa banquette, votre proposition ne me va pas du tout. Je n'ai pas soif, et d'ailleurs j'ai l'habitude de boire seul. J'ai payé pour la comédie, je veux la comédie, faites-moi le plaisir de commencer. » Et en achevant ces mots, il prend une attitude où il déploie toutes les grâces de sa petite taille que surmonte une bosse démesurée.

« Mon cher Monsieur, lui répond Carlin en le contrefaisant, cela ne se peut pas. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît? — Je suis obligé, en commençant la pièce, de m'adresser au public; or, il n'y a pas de public, donc je ne puis pas m'adresser à lui. — Et moi donc, Monsieur, pour qui me prenez-vous? — Je vous prends pour un bossu, le public ne peut pas être bossu. — Vous êtes un insolent. » Carlin, qu'avait d'abord amusé, mais que commençait à impatienter l'obstination du bossu,

ne peut plus se contenir à cette insulte ; il arrache vivement son masque. et s'adressant à son adversaire : « Vous ne me connaissez sans doute pas. Monsieur ; apprenez que je me nomme Carlo Bertinazzi, et qu'avant d'être comédien j'étais officier de S. M. le roi de Sardaigne, et que jamais je n'ai laissé un outrage impuni. — Vous vous trompez, répliqua froidement le bossu. vous n'êtes pas Carlo Bertinazzi, vous êtes Arlequin que j'ai payé pour voir et entendre, et j'use de mon droit. Moi, monsieur Arlequin, je me nomme monsieur Joseph Dubreuil; je suis clerc de procureur, et je demeure rue Saint-Honoré, en face les Feuillants. Demain, je dépose ma plainte au lieutenant de police, et l'on vous fera coucher au Fort-l'Évêque si vous ne faites pas votre métier sur-le-champ. » Ces mots dits, le bossu se rassied tranquillement.

Carlin avait tort : il le comprit. Il remit son masque et commença immédiatement son monologue, l'entremêlant de lazzis et d'allusions qu'il improvisait avec une facilité merveilleuse. Aussi, le bossu fut-il enchanté, et il applaudit de toutes ses forces. Mais les camarades de Carlin, chargés de lui donner la réplique et qui avaient été témoins muets de cette scène, n'ayant pas, comme Carlin, la ressource de se venger par l'esprit de l'entêtement de leur unique spectateur, apportèrent la plus grande négligence dans leur jeu, sans s'inquiéter des marques d'impatience du bossu. Les choses en vinrent à un tel point, que le bossu crut de son devoir et de sa dignité de tirer de sa poche une énorme clé dont il se fit un formidable sifflet. A ce bruit effrayant, les comédiens s'arrêtèrent stupéfaits. « Dame ! leur dit le bossu, vous êtes mauvais et je vous siffle, c'est dans l'ordre. »

« Monsieur a raison, reprit Carlin, il est dans son droit, respect au public et respect à nous-mêmes. » Les Comédiens s'inclinèrent devant l'opinion de leur camarade et l'acte fut joué de la façon la plus satisfaisante. Le rideau allait se baisser lorsque Carlin, s'adressant de nouveau à son spectateur : « Monsieur, lui dit-il, si vous rencontrez quelqu'un en sortant. dites-lui que vous n'êtes pas trop mécontent, peut-être cela l'engagera-t-il à venir demain ; car nous n'osons compter sur l'honneur de votre présence et demain nous ne pourrions pas jouer si ce monsieur que vous allez rencontrer ne venait pas. Le bossu promit de s'acquitter de la commission et sortit en effet pendant l'entr'acte. Quelques nuages s'étaient amoncelés au ciel, pendant le premier acte de la comédie ; et le second n'était pas achevé, qu'un orage épouvantable vint fondre sur Paris. Les promeneurs, poursuivis par une pluie battante, se sauvaient

de tous côtés; il n'y avait pas alors, comme aujourd'hui, de cafés presque à chaque coin de rue, pour servir d'asile contre le mauvais temps imprévu. Bien heureux furent donc ceux qui purent trouver un refuge dans les théâtres, et, avant la fin de la soirée, la salle de la Comédie-Italienne était garnie de spectateurs entassés dans les moindres recoins. Un d'eux se faisait remarquer par les gestes extravagants qu'il adressait aux comédiens en se frappant la poitrine, pour se désigner, et leur montrant le triple rang de spectateurs dont il avait l'air d'être le conquérant. Le public nouveau-venu ne comprenait rien à cette pantomime; mais les signes d'intelligence des comédiens, et surtout de Carlin, prouvaient au petit bossu que sa pensée était parfaitement saisie.

Pendant le spectacle, l'orage s'était dissipé, chacun put retourner tranquillement chez soi, les spectateurs se félicitant de l'abri que le théâtre leur avait offert, les comédiens enchantés de l'excellente recette qu'ils avaient faite, et le petit bossu se frottant les mains au souvenir de la bonne soirée qu'il avait passée.

Le lendemain, il se disposait à partir son étude, lorsqu'un grand laquais lui remit un pli cacheté. — Il l'ouvrit avec empressement. La lettre portait le timbre de la Comédie-Italienne et était ainsi conçue : « M. Carlin et ses camarades prient M. Dubreuil de vouloir bien leur faire l'honneur de venir déjeuner avec eux et d'accepter ses entrées à la Comédie-Italienne, comme remerciement et comme gage de leur reconnaissance. » Le petit bossu n'eut garde de manquer de se rendre à l'invitation : le déjeuner fut charmant, on but à la santé du bossu, il but à la santé de tout le monde; il ne manqua plus une représentation de la Comédie-Italienne, et devint le meilleur ami d'Arlequin, qu'une fois hors du théâtre il consentit à reconnaître pour M. Carlin.

Cette historiette prouve qu'il ne faut désespérer de rien; qu'il n'y a qu'un pas de la ruine à la fortune; que la fortune est variable comme le vent; que l'or n'est pas une chimère, et encore une foule de choses qui n'ont pas besoin d'être prouvées.

Adolphe Adam,
Membre de l'Institut.

Beaux-Arts.

PASSE-TEMPS DE LA FAMILLE.

DE LA PEINTURE A L'AQUARELLE APPLIQUÉE AU PAYSAGE.

Un des plus agréables passe-temps, un des plus sûrs moyens de chasser l'ennui, c'est, sans contredit, la pratique des beaux-arts. Mais quand on ne veut s'occuper de ces travaux que comme récréation, il faut laisser de côté tout ce que l'étude de la peinture a d'aride et de savant, pour ne lui prendre que ce qu'elle a de facile, que ce qui s'apprend vite, et dont le résultat peut cependant produire des œuvres qui, lorsqu'elles sont faites avec un peu de goût, deviennent des productions réellement artistiques.

L'aquarelle réunit toutes ces conditions; d'un travail propre et peu coûteux, elle se fait facilement, sans une trop grande tension d'esprit, et son matériel d'outils est beaucoup plus simple et d'un exercice moins fatigant que celui de la peinture à l'huile.

Nous allons donner succinctement, et le plus clairement possible, tous les moyens, depuis le papier jusqu'à l'action de peindre, les plus certains pour arriver à faire un paysage à l'aquarelle.

D'abord, comme première condition, il faut savoir assez dessiner pour tracer sur le papier le *trait* principal. J'appelle trait, cette ligne qui, indiquant seulement le contour de l'objet qu'on veut représenter, indique clairement à l'œil la forme, soit d'un arbre, d'une maison, etc. L'élève peut s'exercer en copiant des études faites seulement au trait, et qu'il trouvera dans le premier cours de paysage venu. S'il manquait de modèles proprement dits, qu'il copie des dessins représentant des paysages très simples comme composition, tels qu'une maison seule, ou un arbre. Pour bien copier, il faut placer son modèle tout droit devant soi, afin que l'œil puisse d'un seul coup en embrasser l'ensemble, c'est-à-dire en voir toutes les parties à la fois, afin de bien juger des différents rapports des objets entre eux.

Nous engageons vivement l'élève à s'habituer de suite à dessiner d'après nature. Ordinairement on commence par dessiner d'après le papier, et l'œil, habitué à ne voir les objets représentés que sous une forme plate, se trouve, quand il en est à la nature, au même point que s'il n'avait jamais touché un

crayon. Cette méthode est mauvaise, et la peur d'aborder les objets naturels, n'est qu'une crainte factice. Il existe dans la nature des modèles aussi simples, aussi faciles à copier que des modèles en papier. Par exemple, on peut commencer par dessiner une feuille, une pierre, puis un groupe de feuilles, un groupe de pierres. Tous les plus petits objets deviennent des modèles. Quand l'œil s'est habitué à bien saisir la grandeur et la forme, on peut passer à des choses plus complètes; l'élève dessinera alors des objets formant un ensemble, mais dont les contours solides lui seront plus faciles à copier, tels sont : les moulins, les rochers, les fabriques de toute espèce; mais il s'attachera principalement aux formes pittoresques; par exemple, une maison neuve et régulièrement construite n'offre rien de bien attrayant à reproduire par le dessin. Il faut copier des fabriques accidentées, de vieilles ruines, de vieux toits, des rochers qui présentent une forme bizarre, de vieux moulins délabrés. Quand on est parvenu à copier passablement les corps solides, il faut passer à l'étude des arbres; pour cela, copiez d'abord des branches seules et des masses de feuillage, puis de petits arbustes et des arbres d'une forme simple, tels que des peupliers, des saules, et ensuite tous les arbres possibles. Après cela viennent des groupes d'arbres; mais comme observation fondamentale, il faut avoir soin en dessinant d'indiquer de suite les contours de l'objet qu'on veut représenter, puis les masses principales situées dans l'intérieur, et toujours indiquées dans la nature par des ombres portées. L'hiver est une saison précieuse pour les commençants, en ce que les arbres, dépouillés de leurs feuilles, permettent d'étudier la forme des branches et la manière dont elles s'attachent au tronc. Maintenant que nous supposons l'élève sachant assez bien dessiner pour faire un trait et être capable de peindre, nous allons parler du matériel, en ayant soin d'en écarter tout ce qui n'est pas absolument nécessaire.

DU PAPIER.

Le papier est naturellement le premier et le plus important des outils dont on ait à s'occuper. Toute la réussite du dessin dépend souvent de sa qualité. Il faut, dès le principe, le prendre bon, attendu que, dans le cas contraire, la non réussite de l'œuvre venant d'une condition indépendante de l'élève, il pourrait se dégoûter en croyant qu'il y a de sa faute. Comme tout le monde ne peut connaître, à la seule vue du papier, s'il est bon ou mauvais, il suffira de demander du papier DEMI-TORCHON ou du papier *Wathman*. Ces deux qualités se trouvent chez tous les marchands et sont les seules bonnes. Il faut étendre sur une table un morceau de papier de la grandeur du dessin qu'on

veut faire, avec trois centimètres à peu près en plus sur chaque côté. Puis l'imbiber en le frottant avec une éponge pleine d'eau bien propre. Quand le papier est parfaitement mou, on le retourne et l'étendant sur un carton très fort ou sur une planche parfaitement unie, telle qu'une planche d'architecte; on en collera les bords sur cette planche avec de la colle à bouche et du côté mouillé, bien entendu. En cet état, le papier en se séchant se tendra assez bien pour recevoir la peinture.

DES CRAYONS.

Il faut prendre des crayons *Walter*, numéro 1 et numéro 2. Quand on dessinera, on cherchera les contours avec le numéro 2, qui est un crayon assez tendre pour s'effacer facilement avec de la gomme élastique; puis une fois l'ensemble bien arrêté, on repassera son trait avec le numéro 1, mais bien légèrement afin qu'il ne paraisse pas sous la couleur.

DES PINCEAUX.

Il suffit d'en avoir deux pour commencer, de moyenne grosseur : l'un qui sert à étendre les teintes, et l'autre à en fondre les contours; ce dernier doit toujours être sec, ou enfin le moins mouillé possible. Plus tard, et quand l'élève exécutera de grands dessins, de plus gros pinceaux lui seront nécessaires, mais il aura alors l'expérience de les choisir. Ces pinceaux doivent être en petit-gris. Il faut en avoir grand soin et les laver bien soigneusement dès qu'on ne s'en sert plus.

DES COULEURS.

Nous voici à la partie la plus importante de tout le matériel. Il faut se procurer une boîte d'aquarelle en fer-blanc, et qui se ferme comme un portefeuille. Ce genre de boîte est le plus utile, en ce que, outre qu'elle sert de palette, les couleurs rondes étant collées après de manière à ne pouvoir s'en détacher, cette boîte sert non-seulement à la maison, mais encore quand on va à la campagne peindre d'après nature. Cette boîte doit contenir au moins les couleurs fondamentales suivantes :

Vermillon.	Rouge indien.
Jaune indien.	Seppia.
Bleu de Prusse.	Terre de Sienne brûlée.
Cobalt.	Noir de bougie.
Teinte neutre.	Ocre jaune.
Laque carminée.	Brown-pink.

Voici maintenant l'élève parfaitement monté. Il peut partir dans la campagne avec sa planche sous son bras, sa boîte et un vase en fer-blanc contenant à peu près un verre d'eau dans sa poche. Tout ce matériel ne l'embarrasse nullement, et il a tout ce qu'il lui faut.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA MANIÈRE DE PEINDRE.

Il faut avoir un vase plein d'eau pure à côté de soi et des godets. On fait, dans un godet, une teinte de la couleur qu'on veut étendre sur son papier, mais toujours plus claire que la teinte réelle qu'on veut obtenir, attendu qu'il est plus facile de revenir sur son travail, mais qu'il est impossible d'effacer une faute. Pour obtenir cette teinte, il faut mettre dans le godet assez d'eau pour la surface qu'on veut couvrir, puis en frotter le pinceau sur la couleur jusqu'à ce qu'il en soit bien plein. Cela fait, on délaye son pinceau dans l'eau jusqu'à ce que l'eau en soit parfaitement teintée. On incline ensuite son papier et on étend la teinte également, en ayant soin d'avoir un pinceau bien sec pour en humecter les contours, de manière à ce qu'ils ne fassent pas tache.

Il faut toujours commencer par le ciel; car, autrement, on ne pourrait pas placer, dans les feuillages, ces petits points du ciel qui s'y aperçoivent toujours. Pour étendre une seconde teinte, il faut que la première soit parfaitement sèche.

Règle générale et comme axiome. Une teinte claire est d'un effet nul sur une teinte plus foncée; il faut donc avoir grand soin de ménager les parties du paysage qui doivent être lumineuses.

Ces principes posés, l'élève ne doit pas commencer par se servir de toutes ses couleurs; mais, pour acquérir une certaine habitude, il doit commencer par peindre des paysages avec seulement la couleur appelée *seppia*. Les observations faites plus haut suffisent parfaitement pour ce genre de peinture, puisque l'on n'a à s'occuper que d'une seule teinte toujours de plus en plus foncée.

Quand on sera parvenu à faire de la seppia, on passera à l'aquarelle proprement dite. Le cadre très succinct de cet article ne nous permet de donner que les conseils strictement nécessaires, mais cependant suffisants.

DES CIELS.

Pour exécuter un ciel bleu foncé à sa partie la plus élevée, entremêlé de nuages clairs au milieu et avec une teinte orangée à l'horizon, il faut délayer

dans un godet du vermillon, mélangé avec un peu de laque jaune. Dans un second godet, un mélange de bleu de Prusse, de cobalt et de laque carminée ; puis, dans un troisième godet, de la teinte neutre claire mélangée avec un peu de noir de bougie. Ceci fait, on retournera sa planche de manière à placer le haut du ciel en bas, puis on étendra sur toute la surface du ciel et des montagnes, sans s'occuper des clairs, une teinte du second godet, qu'on répétera jusqu'à ce que le papier soit bien imbibé. Tout de suite et avant que la teinte ne soit sèche, on en passera une à l'horizon du premier godet, mais seulement fort étroite et pour faire la teinte orangée du soleil couchant. De suite encore, une nouvelle teinte dans le haut du ciel pour faire la partie la plus bleue. On placera aussi des teintes très légères, et seulement posées avec le pinceau du troisième godet, pour faire les nuages clairs, et en ayant soin d'en observer la forme. Tout cela doit être fait vivement et pendant que le papier est bien humide, sans cela, on n'obtiendrait qu'un ciel divisé en trois bandes de couleurs différentes et durement espacées ; tandis qu'au contraire, les teintes fondues l'une dans l'autre, forment cette dégradation du ciel si harmonieuse dans la nature.

Le ciel étant fait, on attendra que le papier soit parfaitement sec, et l'on étendra une couche de teinte neutre pure pour les montagnes.

Voici déjà un passage commencé.

DES FABRIQUES.

Les murs peuvent se faire dans les clairs avec de l'ocre jaune, et les parties foncées avec de la seppia ; mais ceci n'est pas arbitraire et dépend complètement de la volonté du peintre. Nous ne donnons cela que comme un point de départ.

DES ARBRES.

Quand un arbre est éclairé par le soleil, la partie qui est dans l'ombre laisse voir bien moins de détails que les clairs. Les parties proches du ciel doivent être vaporeuses et d'une teinte violacée. Les grandes masses de feuillage s'indiquent d'abord, puis viennent les détails. L'élève a, à sa disposition, tous les bleus et tous les jaunes qui, mélangés ensemble, forment différents tons verts. Les endroits éclairés sont naturellement d'une teinte plus chaude, plus jaunâtre que les parties dans l'ombre, qui sont d'un vert tirant sur le bleu. La couleur de l'ombre portée par une branche sur le tronc de l'arbre, doit réfléchir la couleur du feuillage. Du reste, arrivé à ce point, l'expérience seule peut instruire l'élève, et des conseils écrits ne lui appren-

draient pas grand'chose. Il doit observer avec soin la nature. Tout doit être modèle à copier pour lui. On peut faire à l'aquarelle, pour commencer à trouver des tons, la même répétition d'exercice que pour le dessin ; copier une boîte, une pierre, une feuille, un morceau de bois, un vase quelconque. Passer enfin d'un objet d'une couleur unique et n'offrant que des ombres d'une même teinte, mais seulement plus foncée, a un autre objet plus diversifié en couleur. Par exemple, peindre une feuille bien verte et ensuite une autre commençant à jaunir, et par conséquent plus riche de ton. Rappelons seulement, et comme dernier conseil, qu'il faut toujours faire d'après nature et se bien persuader qu'on va surmonter la difficulté, au lieu de la craindre.

Alexandre Pillon

Enigme.

De mes sœurs je suis la derniere,
Et nous sommes beaucoup ; un homme est notre père ;
Son nom? je ne m'en souviens pas ;
Pour me reconnaître, en tout cas,
Ce nom n'est pas bien nécessaire :
J'avoue ici de bonne foi
Que de rire à chacun je fais naître l'envie ;
Car un nain, un pygmée à taille mal polie
Est, dit-on, bâti comme moi.
Mais ce qu'on aura peine à croire,
Si je me suis couvert de gloire
En me montrant dans les hasards,
Je ne servis jamais ni dans l'infanterie,
Ni dans l'état-major, ni dans l'artillerie ;
Même, en fait de cavalerie,
Je parais seulement dans les corps de houzards.
Enfin, mon cher Lecteur, pour doubler ton martyre,
Je ne suis pas dans l'eau, dans le feu, dans les airs,
Ni même dans tout l'univers.
Je vais pourtant, et sans me contredire,
T'apprendre, sans trop te fâcher,
Où toujours j'aime à me nicher :
Porté sur l'aile du Zéphire,
Je monte au zodiaque. « Ah ! fort bien, vas-tu dire ;
Mais je n'irai pas t'y chercher. »

Le Directeur : LÉO LESPÈS.

Paris. — Imprimerie ÉDOUARD PROUX et Cᵉ, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

LE
MAGASIN
DES FAMILLES.

DÉCEMBRE 1849.

Petit Moniteur des Salons.

VICTOIRES, CONQUÊTES ET DÉSASTRES

DE LA CONVERSATION EN FRANCE.

Lorsque les Orientaux vont se visiter, ils emportent avec eux une quantité de petites fantaisies aussi remarquables par le goût que par leur valeur : ce sont des flacons d'essence, des éventails, des bijoux, une émeraude enchâssée, une épingle d'opale, des cassolettes ciselées, des boîtes en bois de roses embaumées de musc avec incrustations d'or, des chapelets d'ambre; c'est une collection de petites merveilles de l'Orient.

Presque toujours leurs réunions sont silencieuses. La nonchalance orientale se contente des jouissances qui naissent de la pensée, du sentiment, des impressions de la vue et de l'odorat. Ils concentrent leurs sensations, qui sont d'autant plus vives qu'elles ne s'évaporent pas. Mais pour se dispenser d'avoir de l'esprit, et aussi pour traduire le plaisir qu'ils ressentent d'un bon accueil ou du charme qu'ont pour eux, soit les lieux, soit la compagnie, ils ont coutume, de moment en moment, de s'offrir mutuellement des cadeaux. C'est un échange perpétuel entre le visiteur et le visité. Les libéralités, cela se conçoit de reste, sont toujours en raison du contentement, si bien que quelquefois dans une séance, toutes leurs réserves s'épuisent.

Les Occidentaux, moins paresseux et moins riches, ont inventé la conversation pour suppléer cet usage.

Les parfums, les bijoux et l'ambre de l'Orient sont remplacés chez nous par les phrases polies, les pensées d'or, les jolis à-propos, les piquantes anecdotes, les compliments et les narrations brillantées de la conversation.

Parmi nous, qui cause bien exerce autour de lui une influence assurée, une séduction secrète, un magnétisme irrésistible, chaleur intellectuelle qui fait mûrir toutes ses pensées, tous ses désirs.

Il importe donc de bien parler.

C'était un talent fréquent dans le grand monde de l'ancienne France. Aujourd'hui, il est fort rare. On peut dire avec justesse, que jamais époque ne fut plus parolière que la nôtre et que jamais on ne causa plus mal. Jamais on ne se servit autant du talent de la parole dans les transactions de la vie, et jamais époque ne fut plus stérile dans l'art de la conversation.

L'égalité des temps modernes ne s'est encore mieux traduite que par cette incapacité à peu près générale du beau parler.

A Pars, cette fourmilière de hauts talents, l'éloquence se trouve à chaque pas, l'esprit partout, l'art de la conversation rarement.

On ne le possède qu'à certaines conditions.

Il exige un talent naturel.

Autrefois, quand on ne l'avait pas, on l'acquérait.

Nous allons dire comment.

Les orateurs de profession se trompent quand, en causant, ils pérorent quand ils croient pouvoir se livrer aux mouvements d'éloquence qui leur réussissent dans les solennités d'un auditoire public. Cette éloquence ressemble aux décorations de théâtre qui, vues de près, produisent un mauvais effet. Il leur faut une certaine perspective. On peut encore les comparer aux costumes qui brillent grâce à l'optique. C'est trop ample, trop *forum* pour le salon.

En général, la majesté est une forme qui convient aussi peu à notre parole qu'à nos habits.

On se réunit dans le monde pour se récréer. Une des causes qui nuisent, dans la conversation, au succès des parleurs de profession, c'est qu'ils perdent de vue que, se récréer, ce n'est ni s'instruire comme à la Sorbonne, ni admirer, ni poser pour être admiré, ni s'étonner; encore moins faire de la discussion comme au Parlement. M. de Fénelon, qui savait cette vérité, mettait au petit nombre des heureux ceux qui s'amusent en s'instruisant : consultez l'épigraphe du Télémaque.

Les grands artistes en éloquence, les professeurs, les politiques, les prédi-

cateurs, les avocats, ont pour but de nous apprendre ce que nous ne savons pas, de nous convaincre au profit d'un intérêt ou d'une passion; enfin, de faire valoir à nos yeux le mérite des sacrifices et de l'abnégation. Tout cela est utile, intéressant; cela nous agite, nous console, nous améliore; mais cela n'est pas amusant, cela n'est pas converser.

Si votre talent naturel manque de mobilité, si, comme le verre taillé à facettes, il ne reflète pas, en les multipliant, les couleurs et les formes des ob jets qui rayonnent autour de vous; si votre talent n'est semblable au kaléïdoscope, à qui la plus imperceptible oscillation suffit pour changer, modifier, créer un dessin nouveau, vous n'aurez que des succès d'estime dans la conversation; on dira que vous parlez, mais que vous ne causez pas.

Cette mobilité de l'esprit, ou plutôt cette aptitude à varier ses tons et à s'assimiler à ce qui est en contact avec nous, est une qualité précieuse, car elle est rare.

Duprez, comme chanteur, ne nous a jamais plu que médiocrement, et cela malgré sa belle voix de 1838 et sa belle méthode. Voici pourquoi, c'est que son talent, même à l'époque de sa grande vogue, n'avait, selon nous, qu'une allure. Il ne sort pas du mouvement lent, de la phrase ample. Vous êtes condamné, avec lui, à subir éternellement le largo, l'adagio, ou tout au plus l'andante. Il nous prend des fantaisies, quand cela se prolonge, de l'éperonner, de le pousser pour qu'il galope un peu. Sa voix ne parle pas, c'est un instrument.

Rubini, Tamburini, Bordogni, Nourrit, Martin, chantaient. Ils faisaient aussi bien un *presto vivace* que le *cantabile* d'une musique sacrée.

Ponchard jasait.

Victor Hugo, soit en vers, soit en prose, est fort admirable; mais il ne faut le lire que par fragments, car sa phraséologie savante est entachée de monotonie. Elle rappelle la méthode de Duprez. Son comique est un comique de livre; il fait rire les vocabulaires. S'il parle, c'est toujours l'auteur d'*Hernani* : majestueux.

Pour comprendre à quel point la mobilité est une qualité essentielle à l'esprit, ne suffit-il pas de faire remarquer que les plus belles choses du monde cessent à la longue d'agir sur nos sens et d'éveiller soit notre enthousiasme, soit le plaisir.

Celui qui, chaque jour, assiste au lever du soleil, devient indifférent à ce spectacle.

La vue de l'Océan, après avoir secoué en nous toutes les cordes de l'admiration, finit par nous laisser froid après trois jours de voyage.

Un feu d'artifice qui durerait six heures de suite, deviendrait un supplice pour les yeux et l'esprit.

La plaisanterie elle-même doit avoir ses limites. Elle tient surtout à la surprise, et on ne saurait être surpris une heure de suite.

Il y a beaucoup de parleurs éloquents qui sont de véritables levers de soleil!

Le docteur Johnson, pendant trois quarts d'heure, avait entendu un pianiste célèbre braver et surmonter des difficultés inouies sur son instrument. Ayant été abordé par l'artiste, celui-ci le trouvant froid et voulant connaître son opinion : « Docteur, lui dit-il après un moment de silence, vous n'avez pas pensé à quel point le morceau que je viens de jouer était difficile! — Plût à Dieu, lui répondit Johnson en riant, qu'il eût été impossible! »

L'art de la conversation consiste souvent à saisir le rapport bizarre, éloigné, par lequel se lient deux choses qui, aux yeux de tous, ne semblent avoir aucune liaison entr'elles.

L'imprévu avec lequel cette liaison est indiquée, est une grande source de plaisir pour l'esprit. C'est un pont jeté sur votre chemin, qui vous conduit du pays que vous avez parcouru à un pays nouveau, une porte ouverte dans une glace qui vous révèle un salon que vous ne deviniez pas.

Il existe diverses catégories de conversations. La conversation lingot, la conversation d'or monnayé, la conversation d'argent, la conversation gros sous et le plomb.

La conversation lingot ou minerai, si vous voulez, malgré sa valeur réelle, ne peut servir ni à nos besoins ni à nos plaisirs. Il manque à cet or le bruni, la façon, l'alliage, l'effigie et le millésime qui donnent cours. Les grands penseurs : métaphysiciens, astronomes, savants, arrivent souvent dans un salon la gorge pleine de lingots. Le monde qui voit cela se dit comme le coq de la fable.

Les ignorants, qui trouvent naturellement important ce que le hasard d'une rencontre ou d'une lecture leur a fraîchement appris, ceux qui acceptent les banalités que le temps a mises en circulation, ceux pour qui les proverbes et les romans et les vaudevilles sont des entrepôts où leur intelligence s'approvisionne, ceux-là commettent la conversation gros sous! Ils ont des formules toutes faites, des phrases daguerréotypées qui viennent tomber inévitablement à votre oreille. L'homme de goût entend le singe, et comme le dauphin le laisse tomber!

Un de mes amis fut abordé un jour par un de ces fâcheux en conversation, à qui depuis long-temps il devait plusieurs visites. « Pendant huit jours, lui dit notre homme, j'ai souffert d'une affreuse névralgie, je ne pouvais plus parler. — Diable, j'en suis fâché, répond mon ami, si j'avais su cela je serais allé vous voir. »

Un des caractères des gens d'esprit, c'est l'art ou l'habitude qu'ils ont,

soit de broder toujours un aperçu neuf sur l'idée commune par laquelle ils sont obligés de passer, soit de la revêtir d'une forme originale.

On juge un homme à sa phrase, c'est l'échantillon détaché qui suffit pour qu'on connaisse son étoffe!

La conversation est la physionomie de l'intelligence.

Il y a des conditions qui se trahissent par un seul mot.

Donnez-m'en un de la conversation d'un homme, et je vous dirai son rang, son instruction, son savoir-vivre. Si c'est une femme, je vous dirai même son âge!

Qui ne sait qu'au bal, par exemple, l'âge des femmes se reconnaît généralement plus aux pieds qu'au visage. Eh bien! de même que certains pas disent telle ou telle année, certains mots disent aussi : vingt, trente-cinq ou cinquante ans.

A Paris, il y a un temps de vogue, non-seulement pour les coupes d'habits, mais pour les façons de dire. Ces locutions sont comme des médailles qui portent leur date. Quand elles sont de mode, on les emploie à fatiguer, à tort et à travers, à tout propos et sans propos. Or, pour les habitudes de langage de même que pour les modes, beaucoup de personnes parmi les contemporains leur survivent. Ce sont des glossaires! On a bien de la peine à abandonner les formes, les coupes d'habits qui nous seyaient à telle époque, bien de la peine à mettre de côté les mots avec lesquels nous avons produit quelque effet en causant!

Si une femme au bal, par aventure, fait un jeté-battu ou des flics-flacs en dansant, n'interrogez pas son visage. Cette femme date de l'Empire, elle est du bon temps de monsieur Trénitz et de Pastourelle. Approchez-vous d'elle et soyez assurée que si elle veut exprimer qu'une parure sied à une autre femme, elle dira : « *Cela va* aux oiseaux! »

Son langage aura mille échappées de ce genre!

Une autre femme risque-t-elle un pas de galop ou des glissades dans un quadrille, c'est la Restauration personnifiée. Parle-t-elle d'un chapeau de paille d'Italie, d'une guimpe de dentelle, elle dira : « *C'est un amour* que cette guimpe! *c'est-à-dire* que je n'ai jamais rien vu de mieux.

Le milieu dans lequel nous vivons déteint sur nous.

Les négociants, les banquiers, quoi qu'ils fassent, s'ils ont un renseignement à vous dire, vous le donneront toujours un peu pour *votre gouverne*.

Le monde prétentieux et commun de la société parisienne, a des locutions caractéristiques. Une bourgeoise veut-elle exprimer son admiration pour un chanteur, elle dit : *Il est délirant*. Son fils est *un moutard*.

Tarabiscoter! rococo! renversant! mirobolant! ont eu leur vogue qui, passant des petits feuilletons dans le petit monde, se sont aplatis en s'usant

Chaque cycle de notre civilisation turbulente depuis 92 se distingue par une phraséologie caractéristique.

Après le 9 thermidor, c'est le dévergondage et une sorte de férocité gaie : on sortait des griffes de la hyène révolutionnaire. Il y avait des *bals à la victime !*

Le Directoire eut un langage affadi, éreinté.

L'Empire fut un mélange de rechercheries prétentieuses et d'imitation stérile ; on voyait poindre l'ignorance du parvenu mêlée à la brutalité du soldat.

Sous la Restauration, le grand seigneur revenait à la mode.

Pendant le règne de Louis-Philippe, c'est l'argot qui surgit : l'époque tout entière se reflète dans les *Mémoires de Vidocq* et les *Mystères de Paris*. L'admission de l'argot dans la conversation, est le signalement par lequel nos petits-neveux reconnaîtront ce règne des Robert-Macaires !

Aujourd'hui, tout est effacé, *aristos, démoc et soc*, voilà notre temps ; nous sommes au Bas-empire !

La cause principale à laquelle la conversation des grands seigneurs d'autrefois était redevable de son élégance et de sa distinction, c'est qu'ils vivaient dans une sphère inaccessible aux misères, aux bassesses de la plupart des conditions.

Il en est de même de la bonne compagnie anglaise d'aujourd'hui.

Rien de pauvre sous les yeux, rien de laid, rien de rabougri. Au contraire, tout, autour d'eux, respire le luxe, l'opulence ; l'art resplendit partout ; on a soin d'éloigner ce qui peut blesser les sens. D'où il suit que les sens n'étant jamais affectés désagréablement, l'esprit n'est jamais obsédé par des impressions pénibles ou par de mauvaises images, et la conversation reflète la transparence et la délicieuse pureté de l'atmosphère qui les enveloppe.

Le grand monde ne parlait ni comme un avocat, ni comme un prédicateur, ni comme un financier. Il parlait comme madame de Sévigné, qui écrivait mieux que la plupart des seigneurs, mais qui ne causait pas avec plus d'agrément.

Les lieux sont pour beaucoup dans les idées qui viennent aux gens, même dans le sens de leur voix. Cela est tellement vrai, qu'il y a des conversations de localité. A Paris, les cafés et les coulisses offrent des exemples remarquables de cette observation. Les vaudevillistes en général ont prodigieusement d'esprit, mais c'est entre eux. Transplantez-les, ils sont éteints ; ces mêmes hommes, hors des coulisses ou du café, n'en auraient que peu. En général, c'est de l'esprit qui ne se traduit pas que le leur. Il n'est pas dans la pensée précisément. C'est le résultat, tantôt d'une assurance, tantôt d'une interprétation arbitraire, accidentelle ; c'est un cliquetis de phrases ; c'est l'adresse ou l'instinct de trouver un sens à des mots.

A ce sujet, je rappellerai le mot d'un critique anglais, grand ennemi des calembours ; il disait que qui *faisait le calembour* était capable de *faire le mouchoir.*

Les médecins ont coutume d'appeler chaque chose par son nom. Ils ont une incontinence de mots propres qui font grincer les oreilles des gens délicats.

Il importe de se garder de ces conversations remplies de bonnes pensées qui en font venir de mauvaises !

Plus on a d'imagination, nous l'avons dit, et plus la conversation brille. La raison philosophique de cela, c'est que l'imagination nous enlève à nous-même pour nous porter hors de notre individualité. L'égoïsme est mortel à l'esprit de conversation. Les hommes d'affaires et d'argent sont condamnés, à cet égard, à une éternelle nullité. Ils se mettent continuellement en scène.

On n'intéresse les autres qu'en s'oubliant.

Une des choses, dit Larochefoucault, qui fait qu'on trouve si peu de gens agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire.

Les femmes brillent dans la conversation, parce que leur nature est toute d'assimilation et d'imprégnation ; elles s'identifient avec l'esprit qui est devant elles.

Mais, pour qu'une femme soit réellement aimable, il est à peu près démontré qu'il faut qu'elle soit livrée à son instinct de femme, c'est-à-dire aux lumières de son cœur.

L'instruction qu'on leur donne dessèche leur sève naturelle.

Jadis les femmes ne savaient pas l'orthographe et les hommes étaient toujours près d'elles. Aujourd'hui, on l'a remarqué avec raison, elles savent la physique, elles sont fort en état de soutenir la conversation avec les hommes, et les hommes les laissent seules.

En Angleterre, c'est du jour que les femmes se firent bas-bleu que datèrent les clubs !

Une femme lettrée est comme un être qui a renoncé à l'usage de ses jambes pour marcher à l'aide d'échasses ou de béquilles. Elle fait de plus grands pas mais n'arrive jamais.

La grosse politique ne sied à la femme à aucun âge. Une opinion qui ne peut être appuyée par l'action est comme non avenue !

Quand la femme d'Hector — je cite l'*Iliade* — vient discourir avec son mari sur les plans et l'opportunité de la bataille qu'il est à la veille de livrer sous les murs de Troie, le héros supplie Andromaque de laisser là ce sujet de

conversation et l'engage à se rendre auprès de ses femmes et à s'occuper de son rouet !

Il n'existe pas de conversation sans bienveillance, sans politesse, sans imagination, sans esprit naturel, sans bon sentiment. Ni l'érudition, ni l'éloquence, ni le trait, ni le *brio*, ni la raillerie ne font un causeur charmant et véritablement accepté.

A Paris, l'égoïsme est le climat du pays. L'hospitalité y est chose inconnue. Les politesses et les invitations dont vous êtes l'objet de la part des Parisiens, ont l'air de vous être faites en reculant. Cela s'explique à merveille par la raison suprême que voici : C'est que les Parisiens n'ont besoin de personne pour s'amuser. Leur vie à eux c'est la vie du dehors. Or, il est démontré que l'hospitalité chez les peuples est toujours en raison de l'ennui qu'ils éprouvent. Plus un peuple est hospitalier, plus il est ennuyé. Un étranger est pour lui une épave de prix que chacun se dispute. Mais si cette raison philosophique explique et justifie presque l'égoïsme du Parisien, elle explique aussi pourquoi à Paris la conversation, en général, est aussi insignifiante et décolorée. Elle sent toujours le pays. Elle aurait besoin d'être saupoudrée du pittoresque étranger.

Les Parisiennes, si parfaites dans la science plastique de la toilette, si nettes, si épinglées dans leurs ajustements, sont d'une résereve inimaginable dans le fond de leur conversation. Elles ne s'écartent guère d'une trentaine de banalités dites de la manière la plus facile du monde.

Malgré leurs réunions, leurs cohues d'hiver, les Parisiens étant privés de ces relations intimes, de ces coins de feu qui font le charme de la vie de province, et servent d'apprentissage aux aptitudes spéciales pour la conversation, vont chercher leurs modèles au théâtre. Leur mémoire se farcit d'une foule de quolibets, de petites phrases à effet, dont ils se servent ensuite, quand le hasard en fait l'opportunité, ou qu'elles arrivent à peu près bien. De là, si vous le remarquez, une absence complète de mots véritablement de situation. Ce sont des raccordements, des rapièccetages plus ou moins adroits. L'inspiration spontanée n'y est pour rien.

Je ne connais pas de pays où l'on fasse un abus plus ridicule du mot *monsieur* et du mot *madame*. Les bourgeois croient donner une importance, une valeur excessive à leur langage à l'aide de ces deux mots. *Monsieur*, *Madame* ! bien encadrés, mis au début ou à la fin d'une phrase, c'est de la dignité, du savoir-vivre, de la grâce, que sais-je... *Madame* veut-elle?... — Comment donc, *Madame*. — Assurément, *Madame*. — Mais, *Madame*, je vous en prie. — C'est singulier, *Madame*, comme.....

De même que du parfait rapport entre le caractère des ajustements et le caractere de la personne naît l'élégance, le charme de la conversation ne résulte que de l'appropriation des mots et des idées avec l'âge.

Il y a un ton, des manières, des idées qui conviennent à la jeunesse. Si les bracelets, les plumes, les rubans roses et vert-pomme jurent avec les physionomies flétries, les ornements du langage, les recherches de mots, les inflexions affectées de la voix, jurent également avec certains âges. Beaucoup rappellent dans leurs conversations, ces coiffures qui étaient à la mode il n'y a pas long-temps : « Les femmes mettaient sur la tête toutes sortes de choses, tout ce qu'elles trouvaient, quelquefois tout ce qu'elles possédaient : des chiffons, des dentelles, des tapons, du velours, des hérons, des plumeaux, des flèches, des broches, des poignards, des fourchettes anglaises, des couteaux de dessert, etc. »

Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, dit un moraliste, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus!

A ce sujet, j'observerai qu'on n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule!

Passé trente ans, les femmes doivent se garder d'adopter de ces formes de langage qu'on prend pour amuser les enfants.

Passé quarante, les hommes ne doivent point parler eux-mêmes de leurs succès passés. Il n'y a pas d'art qui puisse faire passer cet anachronisme.

Les femmes ne doivent se servir de mots techniques qu'avec sobriété. Une jeune fille, jamais. Sous aucun prétexte elle ne saurait parler d'épigastre, de diaphragme, de tangente, de cotylédon et de cryptogame.

Il y a d'ailleurs des mots techniques qui impliquent, quand on s'en sert, la connaissance d'un métier. Il faut avoir grand soin de les éviter.

Les mots usités dans les ateliers, dans les coulisses, les mots d'argot sont ignobles; ils détruisent la bonne tenue du langage; ils font dans la conversation l'effet d'une taie sur l'œil!

La conversation élégante n'exige rigoureusement l'emploi des mots techniques que ceux qui ont trait à la *guerre* et à la chasse. La chasse surtout.

Quand on se pique de bien parler, on ne saurait impunément dire : le *poil* d'un cerf pour son pelage; les cornes et la tête pour le bois et le massacre. On n'envoie jamais un loup à la *pâture*, mais au *carnage*. Un renard ne se prend pas au piége, mais dans un traquenard. La peau, le nez, les oreilles, la queue, la tête et les pieds du sanglier se traduisent par les *parois*, le *boutoir*, les *écoutes*, la *vrille*, la *hure* et les *traces*!

Il faut conter avec sobriété.

Autant une narration originale, mais contenue dans des limites restreintes, est récréative, autant la narration épique de l'entrée à Moscou, par exemple, d'un récit aux vastes proportions, l'est peu. Dans ce dernier cas, elle trahit la prétention, et rien n'est plus lourd que la prétention. C'est celui des défauts de notre caractère qui trouve le moins d'indulgence, et celui qui réagit le plus violemment sur nous-même.

Nous pardonnons volontiers, dit Larochefoucault, à ceux qui nous ennuient, mais jamais à ceux que nous ennuyons. J'ajouterai surtout s'ils le montrent.

Ne pas avoir de prétention, c'est avoir une véritable supériorité.

Pour peu qu'on analyse l'esprit de conversation dans le *trait*, on reconnaîtra que son principal agent, c'est l'antithèse.

Il y a des hommes fort en renom à Paris, qui n'ont jamais fait un *mot* sans devoir son effet à l'orientation antithétique de la pensée.

Pour arriver *au trait* artificiellement, il n'y aurait donc qu'à exercer son intelligence à ce travail du rapprochement des contrastes.

Celui qui a dit que Duprez prononçait si bien en chantant, qu'on s'apercevait qu'il prononçait mal, a fait une observation charmante et fort spirituelle. C'est une antithèse!

L'esprit de conversation a quelques lois fixes, ou sa *stratégie*, si l'on aime mieux.

Ainsi,

Vous ne raconterez jamais aux vieilles gens!

C'est la plaisanterie qui doit faire justice en général des attaques qu'on essuie; mais c'est une arme dont il ne faut se servir qu'autant qu'on peut le faire avec habileté. Des escarmouches, pas de charge à fond.

Il faut se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

Il faut parler comme on pense; mais il faut penser comme on sent.

On a toujours plus d'agrément quand on s'abandonne en causant sans faire aucun calcul de vanité ou d'amour-propre. Les grands mots, les amplifications, les développements doivent être évités avec soin, si l'on veut produire quelque impression.

L'exagération, c'est la misère.

La vérité a des mesures que les gens de goût et de bonne compagnie connaissent instinctivement. Il n'y a que le faux et le factice qui se jettent dans l'infini.

Tâchez d'être brillant, mais sans être tourmenté; gracieux, sans être affecté; passionné, sans être convulsif. N'ayez jamais l'air, selon le mot de Dugazon, de chercher des truffes là où il n'y a que des pommes de terre.

La conversation se symbolise parfaitement sous la figure d'une jeune femme pleine d'imagination et de cœur, d'esprit naturel, de physionomie, de grâce, vive, mobile, impressionnable, avenante. Elle plaît de quelque manière qu'elle se montre, soit modeste et réservée, enveloppée des plis épais d'une chaste robe, soit sous la gaze diaphane du bal, les bras et les épaules nues.

Le rire a sa source dans un sentiment de notre supériorité, qui est plus ou moins explicitement éveillé en nous par celui qui nous parle. Cette philoso-

phie du rire peut servir de levier et de boussole dans la conversation. Anatomisez le rire, et vous verrez que c'est la bêtise ou l'infirmité d'autrui qui le procure à notre vanité.

Il ne faut jamais insister avec vivacité sur des opinions indifférentes. Le principal intérêt doit être de plaire à qui l'on parle, et non de lui montrer qu'il a tort.

Il faut se prémunir contre les mots usés. Ainsi, aujourd'hui, on ne peut plus dire *un lion, une lionne*, pour parler d'une individualité excentrique ou extra-remarquable!

Un compliment bien senti et jeté dans un bon moule, est un des plus savoureux condiments de la conversation entre gens qui s'aiment et s'estiment. Le compliment n'est pas flatterie! — L'abus du compliment est une faute, mais son usage modéré et intelligent est d'un ton parfait. Ne complimenter jamais, c'est ne pas apprécier ceux avec qui l'on se trouve; c'est d'ailleurs montrer une trop grande proccupation de soi-même. C'est souvent céder à l'envie. Ne pas complimenter parfois les autres c'est se complimenter toujours soi-même. Il n'y a que les gens très infatués de leur valeur ou ceux qui n'ôtent jamais leurs chapeaux aux autres qui ne complimentent pas à propos.

La moquerie est un plaisir d'emprunt, plein de danger et qu'il nous faut restituer : le capital avec intérêts.

Il importe de ne pas se préoccuper jusqu'à l'inquiétude de la direction que prendra la conversation et de ses hasards. Le sort des conversations est entre les mains de Dieu! On ne les conduit pas, on les sème!

Dans un salon où l'on sait causer, chacun doit se trouver comme sur un terrain neutre.

Si la conversation tombe, si elle se meurt, ne vous battez pas les flancs pour l'aviver.... Prenez votre temps, procédez doucement, sans tapage. Surtout n'appelez pas à votre aide l'empirisme des mensonges, des fausses nouvelles. Vos efforts sauteraient aux yeux et votre impuissance souvent ferait peine.

« Il est un besoin plus ruineux que le luxe le plus insatiable, dit une femme d'esprit, c'est la nécessité fatigante de toujours soutenir la conversation. Une conversation qui languit est un déshonneur pour une maîtresse de maison. Il faut qu'elle la réveille à tout prix. Dans un si grand péril, tout lui est permis, tout lui devient secours; elle ira jusqu'à se compromettre; elle racontera ses souvenirs les plus intimes; elle trahira son secret; elle dira ce qu'elle pense... plutôt que de laisser tomber la conversation. Si elle a le malheur de n'avoir pas un secret à elle, elle vous questionnera pour avoir le vôtre. »

Ces préceptes posent les principaux jalons de la théorie de la conversation.

Un écrivain anglais disait : « Lorsqu'un sot ou un valet veut passer pour » un *gentleman*, il doit se vêtir d'un bel habit et se taire! »

Cela indique une règle dont l'application sera toujours très utile à ceux qui ne possèdent ni le talent naturel de la conversation, ni celui qu'on peut acquérir artificiellement par l'étude, c'est-à-dire que le silence fait souvent mieux nos affaires que les paroles risquées.

On ne juge jamais un homme sur ce qu'il n'a pas dit et on le juge souvent favorablement parce qu'il ne dit rien.

Ainsi, la théorie du silence complète la théorie de la conversation.

Eugène Chapus.

Impressions de Lecture.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1848,

PAR M. DE LAMARTINE.

Le nouveau livre de M. de Lamartine est menacé de ne pas trouver de juges, je dis juges ayant la loyauté, l'impartialité et le calme nécessaires pour juger. Un génie détesté, le fanatisme politique, lui a jeté ce sort fatal.

La France, galvanisée, menacée, passionnée jusqu'au délire, divisée en partis qui luttent par les votes, par l'injure et par les violences dans les journaux, à la tribune et dans la rue, la France n'a plus le loisir de l'impartialité. Elle combat et ne peut juger.

En cette lutte acharnée toute œuvre politique qui survient rencontre une sentence toute faite, banale et fort indifférente à ses mérites ; louange ou dénigrement, souvent tous les deux ensemble et tous les deux également systématiques.

Qu'importe, en effet, le talent, l'éloquence ou la logique, pour qui a parti pris. La conclusion seule intéresse : chacun y court au plus vite, et par elle juge le reste.

Cette réception désespérante sera pire encore, si, à l'inconvénient d'être politique l'ouvrage nouveau joint la prétention de ne s'inspirer d'aucun parti, de dire à tous leur fait et de les juger d'avance avec l'impartialité de l'histoire.

Tel est précisément le rôle de M. de Lamartine dans cette histoire, et, on

peut le dire, dans toute sa vie politique. Son rôle fut toujours l'isolement, l'action personnelle et indépendante. Seul dans sa pensée, guidé par une lumière qui n'est pas celle de la foule, se jetant dans la mêlée à son heure, il fut tour à tour, dans ses évolutions incomprises, l'espoir et le désespoir de tous les partis. Tantôt en arrière, et tantôt en avant du mouvement des esprits, il n'eut presque jamais la foule à ses côtés. Une seule fois, en 1848, la grandeur des circonstances, l'imminence du danger, l'éclat de son rôle mirent la France derrière lui ; mais alors encore, il ne se donna pas à cette popularité qui se donnait à lui, et on peut lui appliquer beaucoup plus justement ce qui fut dit, dans la première révolution, de Philippe d'Orléans : « La France entière fut de son parti, lui seul n'en fut pas. »

Dans ce flot de popularité retentissante, il continuait sa route indépendante, et bientôt dépassé par le courant capricieux, il se retrouva seul comme avant, et si bien seul, qu'il lui fallut reconquérir dans un journal la tribune que la France lui avait refusée.

Ce présage n'est pas heureux pour cette histoire. Triomphera-t-elle de ces préventions forcées, de cette conjuration des circonstances ? Nous le souhaitons : elle en est digne en tous cas et par elle-même et par son auteur.

M. de Lamartine, en effet, dans sa longue carrière littéraire, et principalement dans l'ouvrage dont nous parlons, a dû s'expliquer sur bien des hommes : ses jugements, sur les morts et sur les vivants, sont remarquables par leur aménité. Si une main sacrilége pouvait découronner ses œuvres de leurs rayons, éteindre l'éloquence, l'inspiration et la verve qui y éclatent, ses œuvres seraient encore sauvées de l'oubli, par leur haute et toute chrétienne bienveillance.

Cette rare vertu, qui n'est autre chose que la charité de l'intelligence, est le cachet de M. de Lamartine ; il l'applique sur tous, amis ou ennemis, il embellit les hommes, les poétise, les grandit et leur prête un reflet de son génie. Il y a gloire et bonheur à être remarqué, ou même combattu, par un si loyal adversaire qui n'attaque qu'à armes courtoises, loue sans jalousie, et sait trouver à chaque homme une vertu, à chaque faute une excuse.

Cette philosophique indulgence, qui ne convient pas, nous le savons, à tous les tempéraments et à toutes les intelligences, doit au moins commander à tous le respect et la modération.

Nous avions besoin de faire, à l'égard de M. de Lamartine, cette respectueuse réserve pour protester, au nom de la critique loyale, contre les diatribes et l'injure : maintenant, nous pouvons dire franchement notre opinion sur son livre.

C'est un très intéressant, très éloquent, très sincère et très philosophique discours sur la révolution de 1848 : ce n'est pas toute cette révolution, il s'en faut.

Ce n'est pas toute la révolution et ce ne pouvait être. Nous sommes loin de partager ce singulier préjugé qui taxe d'inexactitude toute histoire trop récente, et prétend que pour bien raconter des faits, il est absolument indispensable de ne les avoir pas vus : mais nous sentons parfaitement la difficulté ou l'impossibilité d'écrire d'un point de vue général et complet, le drame multiple de l'histoire contemporaine, surtout aux époques de révolution. Il y a des mystères que l'avenir seul dévoile, des événements dont nous ne pouvons comprendre l'enchaînement, les causes et la portée que beaucoup plus tard. Acteurs ou spectateurs, nous n'apercevons qu'un côté des choses ; mais aussi ce côté, nous excellons à lui donner sa vie et sa couleur. La science la plus profonde, aidée du génie le plus universel, ne saurait suppléer dans des œuvres de seconde main, à ce cachet de vie que le spectateur imprime à ce qu'il a vu.

De là les mérites divers et exclusifs des histoires contemporaines et des histoires écrites après coup. Il faut chercher dans les premières la vie et l'idée d'une époque ; dans les autres un jugement plus impartial, un point de vue plus complet. A son point de vue spécial, chacune de ces histoires est supérieure à l'autre et incapable de la remplacer.

Ne méprisons donc pas ces histoires incomplètes, ces fragments passionnés. Ils sont les fondements indispensables d'une histoire plus parfaite, qui sans eux serait impossible. Louons plutôt la généreuse abnégation des auteurs contemporains qui amassent des documents précieux pour l'avenir et travaillent pour la gloire de quelqu'historien futur.

Pour revenir à M. de Lamartine, son histoire, sans prétendre à une généralité impossible, est-elle aussi complète et aussi vraie qu'elle pouvait être ? Nous ne le pensons pas, et selon nous ce n'est pas un défaut. Puisque l'histoire contemporaine et l'histoire morte doivent avoir différentes qualités, pourquoi lutter contre l'impossible pour donner à celle-ci ce que celle-là seule peut avoir ? Mieux vaut viser au mérite propre de chacune et s'en contenter. C'est ce qu'a fait M. de Lamartine : les lacunes fourmillent en son histoire : des faits considérables sont passés sous silence ou seulement indiqués en quelques mots, sans discussion, sans critique, sans jugement. Il ne dit pas tout, mais seulement ce qu'il a vu, ce qu'il sait et ce qu'il veut dire. C'est l'histoire d'un homme, plus que l'histoire d'une époque, et pour résumer notre critique, en un mot, qui porte plus sur le titre que sur le livre : ce n'est pas l'histoire de la révolution de 1848 par M. de Lamartine, mais l'histoire de M. de Lamartine pendant cette révolution.

Notre jugement est ratifié d'avance par M. de Lamartine : il dit en sa préface : « Ceci n'est au fond que le récit de la part personnelle que j'ai prise » dans les événements. C'est mon point de vue spécial dans le drame. L'his-

» toire pourra se servir de mon livre ou le négliger un jour, suivant qu'elle » y prêtera plus ou moins de foi. Il est insuffisant, mais il est vrai. »

Il est difficile de faire plus justement sa part. Au surplus, puisque l'histoire de notre dernière révolution ne peut être en ce moment qu'une histoire personnelle, l'histoire d'un homme ; l'histoire de M. de Lamartine est plus digne d'intérêt que celle de tout autre. Nul ne fut plus mêlé dans les évènements, nul plus capable de les juger, et nul n'a autant que lui le droit d'individualiser une époque où son rôle fut si grand. N'oublions pas que son histoire fut l'histoire de la France et de l'Europe pendant quelques mois. Nouvel Atlas, il porta le monde, non plus sur ses épaules, type des temps où la force matérielle dominait; mais suspendu à ses lèvres.

Réduite à ces proportions, cette histoire de la révolution mérite de grands éloges au point de vue littéraire. Les faits sont précis, animés, parlants et reproduits avec leur cachet propre dans ces vastes tableaux où excelle l'auteur des *Girondins*. Les scènes révolutionnaires revivent avec leur physionomie mobile, leurs incidents multiples et tout ce mélange d'héroïsme et de hasard, de sublime et de terreur qui les grave à jamais dans la mémoire. Au-dessus des faits plane la réflexion, calme, sincère et presque toujours philosophique.

Au point de vue politique, il y aura sur le livre autant d'opinions qu'il est en France de partis, beaucoup malheureusement. Mais, quelle que soit l'opinion du lecteur, quel que soit le jugement de l'avenir, le livre de M. de Lamartine restera un des témoignages les plus graves et les plus sincères de cet important litige. C'est, dès aujourd'hui, une autorité que tout le monde doit consulter.

Pour nous, au lieu de mêler une voix de plus dans cette cacophonie irritante, nous préférons faire notre profession de foi à l'égard de toutes les révolutions passées, présentes et futures.

Toute révolution est un malheur.

Malheur quelquefois nécessaire, comme ces crises douloureuses et pleines de dangers qui nous font violemment sortir d'une longue maladie ou signalent notre passage d'un âge à un autre. Plus tard, on éprouve l'avantage et le bienfait de ces crises. Sur l'heure on n'en ressent que la fatigue et la douleur.

Dans ces commotions effrayantes qui ébranlent le monde, les esprits timides croient que la société va s'abîmer : il sort du sein des ruines des voix menaçantes. Il semble que l'anarchie, trônant sur les débris d'un palais, va donner à tous les génies du mal le signal de la destruction universelle. Si promptement que l'ordre soit rétabli, l'anarchie a eu son heure de royauté, et le pays s'en ressent long-temps et cruellement. Tous les principes sont

ébranlés, tout les droits compromis; le travail s'arrête, les fortunes s'écroulent. Voici les difficultés du lendemain des révolutions.

Puissent le bon sens public et la sagesse des gouvernements, rendre à l'avenir toute révolution impossible et inutile!

BOQUET-LIANCOURT.

Archives historiques de la Famille.

POÉSIE SUÉDOISE.

LE THING,

COLLINE OU L'ON CHOISISSAIT LES ANCIENS ROIS DE NORVÉGE.

(Xe SIÈCLE.)

Au Thing on pousse avec délire
Ce cri d'effroi:
Le Roi n'est plus, il faut élire
Un nouveau Roi.

Au choc bruyant des javelines
Sur boucliers,
Au loin courent vers ces collines
Tous nos guerriers.

Paysan libre, prends ton glaive
Qui pend au mur,
Et qui, lorsque ton bras l'élève,
Tranche à coup sûr.

Examine sa lame nue;
A-t-il le fil?
Mets ton doigt sur sa pointe aigüe,
L'entame-t-il?

Tes jeunes fils traînent ce glaive,
Trop lourd pour eux;
A peine leur main le soulève,
Bien qu'ils soient deux.

Leur sœur, de ton casque qui brille,
Fait un miroir,
Et lui sourit, la belle fille,
Aime à s'y voir.

Consacre au pays ta vaillance,
Soldat sans peur,
Garde ta fière indépendance,
Libre électeur.

Revets cuissards, brassards, cuirasse,
Et bouclier,
Puis, dans ce grand jour, quoi qu'on fasse,
Sois tout d'acier.

Frithioff, sur la pierre isolée,
Tient par la main
L'enfant à la tête bouclée,
Royal blondin.

Du peuple assemblé la voix roule,
Gronde et rugit,
Ce roi pour nous, dit cette foule,
Est trop petit.

Il ne peut guider au carnage
Chefs et soldats,
Ni planter hache d'abordage
Aux pieds des mâts.

Du grand Frithioff la main puissante
Saisit l'enfant;
Sur son pavois il le présente,
En l'élevant.

Fils d'Odin, ce dieu te protége,
Car ils mettront
Le diadème de Norwége
Sur ton beau front.

Ce pavois est déjà ton trône,
J'en fais serment,
Moi, j'affermirai ta couronne,
O noble enfant.

Il n'a pas peur, il vous le prouve
Dès aujourd'hui;
Tout là haut, voyez, il se trouve
Comme chez lui.

Le peuple dit : qu'on m'obéisse,
Qu'à l'homme fort
Dont le bras vigoureux brandisse
Glaive du Nord.

Et drapeaux, javeline et lance
Se sont mêlés;
Ainsi le vent courbe et balance
L'épi des blés.

Et cette foule qui s'agite
Pousse à l'envi
Contre cet enfant qui l'irrite
Sinistre cri.

Mais lui qui se sent à sa place
Sur ce pavois,
Semble au peuple qui le menace
Dicter des lois.

Il porte haut sa blonde tête,
Croise les bras,
Semble dominer la tempête
Qui gronde en bas.

Et dans cette foule qui crie
Et le maudit,
Cherchant celui qui l'injurie,
Il lui sourit.

Il est sans peur et sans colère,
Car de si haut,
Du pavois il bondit à terre
En un seul saut.

Alors ce sont cris d'allégresse,
Vives clameurs;
Il émeut, par cette prouesse,
Ces rudes cœurs.

Si jeune et déjà tant d'audace,
Disent-ils tous,
Tu seras digne de ta race,
Règne sur nous.

Traduit du suédois, par le Baron DE BOURGOING.

Modes de Décembre.

MODES DE DAMES.

Les manteaux de velours sont très nombreux, et tous presque de même forme : paletots à manches à entournures, ou paletots à manches taillées sur le dos. Ils sont plus ou moins ajustés de la taille, plus ou moins évasés du bas ; c'est là toute la différence qui existe entre les uns ou les autres. Le manteau que fait mademoiselle

Félicie est aussi un paletot assez juste du haut et très évasé du bas, de manière à former quelques plis : elle le garnit de dentelle ou de frange, mais de très belle frange à tête-guipure riche formant la dent; la frange fait à elle seule la beauté du paletot. Il diffère encore des au tres manteaux par sa doublure, qui est en peluche blanche.

Ce que nous venons de dire sur la forme des manteaux de velours peut se répéter à propos des manteaux de drap, qui sont coupés de même.

Le manteau de drap ou de velours avec petit pardessus reste toujours une des plus heureuses créations de la saison; on le fait souvent en drap gris bordé de galon bleu ou vert ; ceux de drap noir ou de couleur foncée sont garnis avec des galons de soie de couleur pareille.

On emploie beaucoup la chenille comme ornement de robe; madame Célestine Quillet la pose en brandebourgs de différents genres : en nattes sur le devant des robes et au bord des manches, et enfin en frange tête résille.

Les demoiselles Romain, rue de la Chaussée-d'Antin, 18, ont inauguré l'ouverture de leur nouveau salon, pour les coiffures parées et les bonnets, avec beaucoup d'éclat : coiffures de velours et or, coiffures de blonde légère, coiffures de ruban; il y a de quoi satisfaire à toutes les fantaisies ! Nous citerons : un bonnet de blonde orné d'une grande branche de fruits ;

— Une coiffure en blonde brodée d'or ornée de grappes de raisin en or et feuillage vert ;

— Une très originale coiffure de dentelle noire ornée de chaque côté par une branche de houx dont les fruits rouges tombent en grappes très détachées.

Ces demoiselles font, comme toutes les modistes, beaucoup de capotes à coulisses en satin et en velours, rendues très distinguées par les ornements de petits rubans de velours et satin qu'elles y ajoutent; elles emploient aussi la dentelle de laine, la petite blonde et les rubans de gaze festonnés. Pour le soir, elles font de jolies capotes de satin blanc bordées d'un bouillonné de crêpe lisse et ornées de marabouts noués à chaque bout par une petite plume mate.

MODES D'HOMMES.

L'artiste, l'homme de goût à consulter en fait de costumes d'hommes, c'est Humann, rue Neuve-des-Petits-Champs, 83 ; qui mieux que lui sait donner à un habit une coupe large, aisée, élégante ?

Les habits noirs sont assez généralement préférés pour soirée. Quelques jeunes gens ont remplacé les boutons de drap des manches par un double bouton de manchette en or ou en pierres fines.

La cravate blanche en col anglais se met sans faux-col.

La chemise est en batiste brodée, ou plus simplement en toile ; on la ferme quelquefois par quatre ou cinq boutons en bijoux assortis à ceux des manchettes.

Les gilets se portent toujours à châle, et reçoivent assez souvent des garnitures de boutons précieux : ainsi un gilet de piqué blanc peut être fermé par cinq boutons de corail rose montés en or ;

— Un gilet de satin puce à châle de velours assorti peut être fermé par cinq boutons en grains de turquoises ;

— Un gilet de satin noir par une garniture de perles montées en argent ;

Enfin on y met aussi des boutons en argent et or artistiques.

Le pantalon noir tombe droit sur la botte. Les bottines montées en casimir noir sont les chaussures préférées.

On porte, en petite soirée, une petite canne garnie en or à ses deux extrémités ; cette canne est en rhinocéros.

Pour la ville, les cannes présentement préférées sont en bois brun et tigré, ornées d'un gland de soie assorti.

Les paletetots sont de couleur brune, à taille, à collet de velours, et quelquefois garnis de velours sur les revers; on les orne toujours d'un large ruban de soie à plat.

Un autre vêtement de soirée qu'on place pardessus le paletot a la forme d'un petit manteau avec un collet rabattu ; il a de larges manches, comme celles d'une robe de moine, ce qui laisse la liberté des mouvements : on double ce petit vêtement de soie blanche.

Pour les costumes de ville, outre le paletot décrit ci-dessus, on porte des redingotes à un seul rang de boutons et à collet de velours.

Le gilet pour la matinée est ordinairement écossais ; il est fait à châle et croisé.

Les pantalons se garnissent d'une petite bande ; les noirs et blancs à petits dessins ou à carreaux sont les mieux portés.

Le chapeau ne se porte plus évasé vers sa partie supérieure; les bords en sont encore larges, mais relevés droit de chaque côté.

Madame Lamenie de V.

Tablettes Scientifiques.

LE SOMNAMBULISME ET LES NUMÉROS DE LOTERIE (1).

Le magnétisme, cette magie des temps modernes, produit un grand nombre de phénomènes, dont le plus prodigieux est, sans contredit, le somnambulisme. Dans cet état, en effet, un homme, les yeux fermés, va apercevoir ce qui se passe à plusieurs centaines de lieues, ou ce qui doit arriver dans l'avenir. Dans notre siècle, l'industrie a tout envahi, et il s'est rencontré des hommes qui, comprenant l'excellent parti que l'on pouvait tirer, au point de vue de l'exploitation, de la lucidité somnambulique, donnent des consultations magnétiques, qu'ils ont bien soin de se faire largement rétribuer, pensant, non sans raison, que le public estime toujours davantage ce qu'il paye 20 fr. que ce qui ne lui en coûte que 5. Cette spécu-

(1) Nous donnons l'article qu'on va lire comme une marque du respect que nous avons pour toutes les opinions ; mais nous avouons ne pas partager toujours la foi sincère de notre savant collaborateur.

lation sur la bonne foi et la curiosité est généralement lucrative, surtout quand le préfet de police a fait exécuter l'ordonnance contre les chiens errants et vagabonds; car, alors, une foule compacte de vieilles femmes, les yeux rougis par les pleurs, tenant dans leurs mains un vieux bout de corde ou un collier usé, se pressent dans les salons des somnambules pour avoir des renseignements sur leur chien, qui ne rentre plus. Quand l'horizon politique est sombre et menaçant, c'est encore du bon temps pour les somnambules, car les trembleurs politiques viennent leur demander de leur indiquer franchement le jour où Paris doit être livré aux flammes ou au pillage ; mais, quand une loterie étend providentiellement ses mains chargées de largesses sur l'indigent, alors le métier de somnambule est réellement très bon : la fortune leur arrive en dormant, et leur sommeil dure tout le jour, car les nombreux adeptes du magnétisme viennent en procession leur demander de secrets renseignements sur les numéros gagnants. Plusieurs de nos amis nous ayant consulté pour savoir si la lucidité somnambulique pouvait faire connaître, par avance, l'heureux mortel qui aura le gros lot, nous allons essayer de leur répondre, en leur faisant part des renseignements que nous avons recueillis à ce sujet.

Il y a une opinion enracinée dans les esprits, depuis un temps immémorial, c'est que l'on peut voir en songe les numéros que la main de la Fortune doit tirer de l'urne du sort. Cette opinion repose sur une base très certaine, et Shakespeare, ce génie qui a tout bien vu et tout bien dit, la proclame avec conviction lorsque, dans *Macbeth*, il s'exprime en ces termes sur l'action de l'âme dans le somnambulisme :

Et, comme un roi, jaloux de son pouvoir suprême,
L'âme des sens éteints fait l'office elle-même.

Il est évident, pour tout penseur, que l'âme étant immatérielle, elle ne peut être limitée par un obstacle matériel de temps, et qu'en conséquence, elle peut prédire l'avenir; seulement si, descendant des hauteurs de la spéculation à la pratique, nous sondons le sommeil, mer profonde et troublée, nous reconnaîtrons que, dans cet état, il se produit deux phénomènes, l'un que l'on nomme rêve, et l'autre que l'on nomme songe. Le rêve est tout simplement un travail au cerveau qui n'est pas dirigé par l'intelligence ; aussi l'incohérence est-elle le caractère particulier du rêve. Le songe, au contraire, est une vue de l'âme qui échappe, par moments, aux liens terribles de la chair ; mais, malheureusement, les visions que l'on a en cet état ne se gravant pas dans la mémoire, à son réveil on n'en a pas habituellement conservé le moindre souvenir. Cet oubli des réalités futures, aperçues en songe, oblige à avoir recours à la mémoire d'un individu éveillé pour recueillir les oracles

prophétiques échappés aux lèvres inspirées des songeurs. La lucidité somnambulique est un songe, et, comme lui, elle ne laisse pas de traces dans les souvenirs des somnambules.

La possibilité d'avoir une réponse satisfaisante touchant l'avenir, cet intérêt de tous les temps, cette solution de tous les problèmes, existe selon nous; mais ce serait revêtir la vérité des haillons dorés du charlatanisme, que d'affirmer la probabilité de la réussite. Les difficultés pour y arriver, surtout en fait de loterie, sont imminents. D'abord les magnétiseurs de bonne foi sont si rares, qu'Alphonse Karr déclarait croire au magnétisme, mais non au magnétiseur. Bien souvent, donner une séance de somnambulisme peut se résumer par ces mots : faire une dupe par l'intermédiaire d'un compère; ensuite, même pour les somnambules les plus honnêtes, la lucidité est quelque chose de capricieux, de fugitif, dont le caractère constant est une variabilité assidue ; rien de normal dans les apparitions indécises qui flottent et s'entrecroisent dans un lointain insaisissable, et semblent, pour ainsi dire, sautiller devant l'œil du somnambule. Or, en fait de chiffres, un 6 qui cabriole a une singulière analogie avec un 9. Cependant, nous avons quelques faits de nombres aperçus dans le sommeil magnétique que nous allons relater. Ces faits sont renversants, impossibles en dehors du connu, invraisemblables, par conséquent très embarrassants à raconter de sang-froid ; néanmoins nous y croyons, d'abord parce que nous les tenons d'hommes en la parole desquels nous avons une foi robuste, ensuite parce que nous avons vu de nos yeux et produit par nos mains des phénomènes qui ne sont pas moins extraordinaires.

Voici un fait de vision de numéros aperçus dans le sommeil, par une somnambule nommée Thérèse Vernont, morte au jour, à l'heure qu'elle avait très souvent indiqués comme terme précis de son existence sur cette terre ; un soir, c'était je crois en mars 1844, endormie par le docteur Viancin, elle venait de faire un de ces voyages dans des pays lointains, une de ces courses aériennes de l'air sur un char invisible, qui passent encore pour imaginaires, mais que notre siècle de lumière expliquera bientôt comme il les a déjà constatés et enregistrés, quand un jeune homme qui, jusque-là, avait gardé le silence, prenant sa main avec une exaltation inquiète et fiévreuse, lui dit : si vous pouvez voir ce que mon père, qui est négociant et s'appelle monsieur Foucault, a fait pour moi ce matin à Marseille, je croirai au magnétisme. D'abord il a pensé à vous ; puis, je le vois dans une salle où il y a beaucoup de jeunes gens qui tirent des numéros, les uns sont tristes, les autres sont contents, on écrit à côté de celui qui lit les numéros, il est en habit brodé, il a une épée ; mais, c'est la conscription; attendez, votre père monte, il tire aussi un numéro, c'est un 2 près duquel est un zéro que suit un troisième chiffre; c'est un 7, mais il ressemble à un 1, c'est 207. Aussitôt cela fait, votre père

vous ecrit votre numéro par le premier courrier, vous recevrez la lettre jeudi matin, pour moi qui vais plus vite me voilà de retour.

Le jeudi suivant il reçut effectivement une lettre, mais elle lui apprenait que le tirage avait été retardé de huit jours; pendant les huit jours il ne fit que se moquer de la lucidité illusoire des somnambules en général, et de Thérèse Vermont en particulier. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand, le jeudi suivant, son père lui écrivit qu'il avait tiré pour lui le numéro 207; la somnambule avait dit vrai, elle avait lu, huit jours d'avance, trois chiffres seulement, elle avait vu l'avenir au présent. Voilà un second fait qui tire son importance du beau nom littéraire qui s'y rattache; un matin que nous déjeunions chez le savant docteur Fabret, la conversation étant tombée sur le terrain du magnétisme, Alphonse Esquiros, l'un des convives, raconta qu'il avait magnétisé sa mère, et recueilli avec une scrupuleuse exactitude ses visions somnambuliques, sans jamais se permettre de mêler le mensonge ni même la fiction à ce nom sacré; il poussa ensuite l'amabilité jusqu'à nous proposer de nous confier ce manuscrit précieux, dont nous avons extrait ce dialogue qui y était relaté sous la date du 12 août 1834.

— Pourriez-vous prévoir un avenir qui reposerait tout entier sur le hasard?

— Que voulez-vous dire?

— Pourriez-vous, par exemple, fixer les chances d'une loterie?

— Je ne crois pas, ce serait difficile.

— Essayez!

— Je vois un numéro.

— Lequel

— Le 89, il est bon, il va sortir.

— En voyez-vous d'autres?

— Non!

— Pourquoi?

— Dieu ne veut pas.

Le 89 sortit au tirage suivant à Paris.

C'est peut-être le hasard, mais alors le hasard serait un grand magicien.

La lucidité somnambulique, surtout pour les questions d'avenir, est très rare; chez certaines somnambules, elle est toujours absente; un de nos amis se rendit dernièrement chez une somnambule, il lui remit un petit paquet.

— Ce sont des cheveux d'une personne que vous aimez, lui dit-elle: je la vois, elle est malade, son poumon gauche est presque rongé, son foie est gonflé; je puis la guérir, mais il faudra revenir souvent,

— Pouvez-vous voir si elle gagnera à la loterie?

— Oui, un lot de 50 francs.

Notre ami, pour toute réponse, déplia le papier, il contenait les crins d'un vieux fauteuil.

De toutes ces réflexions, il résulte qu'il est possible, dans le somnambulisme, d'apercevoir les numéros gagnants, mais que la réussite est très improbable; l'âme en cet état a une mission plus haute à remplir que faire retrouver un chien ou prédire un numéro. Il rallumera dans le cœur des peuples découragés le flambeau de la foi en Dieu, en ouvrant à l'intelligence ravie un monde de lumière indélébile, reflet de la magie de l'éternité.

HENRI DELAAGE.

Fêtes anniversaires de la Famille.

LA CHANSON DE NOEL.

(CHRISTMAS SONG.)

Billingsgate-Market est un carré plus large que long, situé au sud de Thames-Street, entre Darkouse-Lane et la nouvelle douane; c'est le plus beau marché aux poissons de Londres qui en compte cinq ou six, tous fort bien approvisionnés, car les Anglais sont aussi grands mangeurs de poisson que grands mangeurs de bœuf, et la quantité de saumons, de turbots et de homards qui se consomme à Londres tous les ans, est quelque chose de si énorme, que c'est à craindre que l'Océan ne soit dépeuplé : cinq cent mille morues, quatre millions de maquereaux et cent vingt à cent cinquante mille boisseaux de soles, harengs, sardines et autre menu fretin, satisfont à peine l'appétit pantagénétique de nos voisins d'outre-mer, qui ne dédaignent pas non plus le poisson de rivière, tels que les carpes, les brochets, les truites, etc.

Or, un beau jour d'été de l'année 1835, M. Clarence Startling, qui jouait de l'alto à l'orchestre de Drury-Lane avec une certaine distinction, se promenait, entre deux et trois heures de l'après-midi, dans Billingsgate-Market, et son œil connaisseur s'était arrêté sur une anguille de la plus belle dimension, lorsqu'il entendit une voix aussi juste qu'harmonieuse chanter cette vieille chanson.

I was a jolly miller.....

— Ah ! oui, s'écria-t-il, c'était un gentil meunier que celui qui a pêché cette anguille.

— Par ici, mon gentleman, par ici : des truites superbes, des anguilles de Deptford.

Deptford est une ville à quatre milles de Londres, où se trouvent les magnifiques chantiers qui ont vu construire les plus beaux vaisseaux de la marine britannique; sa population est entièrement composée de pêcheurs et de matelots. M. Startling se retourna pour voir les anguilles de Deptford, et il aperçut, à deux pas de lui, une belle fille de dix-huit à vingt ans, les yeux noirs et vifs, la figure ovale, fraîche comme une baie d'églantier, la taille élancée et de beaux cheveux noirs qui s'échappaient en boucles touffues d'un petit foulard rouge coquettement tortillé sur le sommet de sa tête. Lucy (c'était son nom) avait devant elle un éventaire où frétillaient sur de la fougère, des anguilles et des truites à faire envie, non-seulement à un alto de Drury-Lane, mais encore à un alderman.

— Le poisson de Lucy est toujours frais, dit un commis du marché qui passait en souriant à la jeune fille, vous pouvez le lui acheter sans crainte.

M. Startling prit sa bourse, en tira deux shellings, et les posa délicatement sur le bord de l'éventaire :

— Ces deux shellings sont pour vous, Lucy, si vous voulez me chanter : *I was a jolly miller.*

Lucy prit les deux shellings, en examina l'empreinte neuve, les mit dans sa poche; puis, d'une voix harmonieuse et retentissante, elle chanta la chanson demandée. Un musicien italien aurait manifesté son admiration par des gestes multipliés et des interjections sans nombre. M. Startling était Anglais et il connaissait parfaitement Billingsgate-Market; il conseilla à la jeune fille de confier son éventaire à une de ses camarades, et du doigt il lui indiqua un coffee-house voisin, vers lequel il s'achemina lui-même. Lucy n'hésita pas; elle se débarrassa de son éventaire et elle suivit l'alto. C'était une jeune fille hardie et violente qui, par caractère et par état, était au-dessus des craintes naturelles dans un cas pareil ; d'ailleurs, l'alto n'était pas dangereux. Figurez-vous un petit homme de soixante ans, le front chauve, le nez chargé d'énormes bésicles d'argent, et se servant lourdement de sa canne pour soulager le plus possible ses pieds goutteux.

— Un verre de gin, Lucy? dit l'alto dès qu'il fut seul avec la jeune fille.

Le verre de gin fut accepté et M. Startling commença :

— Avez-vous quelquefois été au spectacle, Lucy?

— Oui, Monsieur, à Sadler-Théâtre, où j'ai vu une bien jolie fille qui danse sur la corde avec une robe de gaze et des diamants aux oreilles et autour du cou.

— Et voudriez-vous avoir des diamants pareils?

— Oh! oui, Monsieur, s'écria Lucy en battant des mains.

— Et cependant, reprit l'honnête Startling, ces diamants sont faux. Que diriez-vous si je vous faisais gagner des diamants véritables et plus beaux que ceux des actrices de Sadler-Théâtre, qui ne sont que du mauvais strass ; si je

vous vêtissais de soie; si vos petits pieds, chaussés de satin, ne marchaient plus que sur des tapis, et si tous les mois on vous donnait cent et peut-être deux cents livres sterling?

— Quant à l'argent, répondit Lucy, je n'ai rien à dire; mais pour les diamants, les robes, les souliers de satin, je n'en veux pas.

— Et pourquoi cela? dit l'alto étonné.

Lucy ôta de sa tête le foulard qui recouvrait ses cheveux :

— Vous voyez ce foulard? dit-elle : il m'a valu plus de coups ce matin, qu'il n'y a de fleurs noires sur son fonds rouge. Vous ne connaissez pas mon père, Josué Barnes, le pêcheur de Deptford, il n'a pas la main légère et il n'entend pas que ses filles dépensent leur argent en futilités.

L'alto s'expliqua alors plus clairement : la jeune fille avait une voix superbe, une de ces voix rares que la nature laisse tomber au hasard dans le gosier de la comtesse comme dans celui de la marchande de poissons. Il engageait donc Lucy à venir chez lui; dans six mois, il la mettrait en état de débuter à Drury-Lane, et sa fortune était faite.

— Vous serez, lui dit-il, la compagne de mistriss Startling, une femme excellente, qui fait merveilleusement les pouddings, et qui accommode les anguilles à ravir... Pour moi, ajouta en se frottant la main l'ambitieux alto, je serai chef d'orchestre de Drury-Lane, le directeur ne pourra pas me refuser cette faveur, si je lui fais cadeau d'une prima dona telle que vous.

Lucy n'écoutait pas M. Startling, elle était plongée dans des réflexions profondes. Cette jeune fille, qui chantait d'un ton si joyeux *I was a jolly miller*, se trouvait néanmoins dans un de ces moments douloureux où tous les liens qui nous attachent à la vie semblent se briser, et où on se croit réduit à chercher hors de sa famille une protection qu'on ne trouve pas sous le toit paternel. C'était la fille de Josué Barnes. Le pêcheur, était un homme excellent, mais sévère, brutal, et qui le matin même, l'avait battue pour la punir de s'être parée du petit foulard rouge qu'elle avait encore dans les mains. Sa mère, mistress Abigail Barnes, qu'on appelait habituellement mistress Nab, la traitait durement, et se croyait obligée d'ajouter toujours ses reproches aux mauvais traitements du père; enfin, le cœur de la pauvre enfant saignait d'une plaie plus sensible encore. Lucy avait un amant; elle était recherchée par Henry Wood, le plus hardi et le plus beau des pêcheurs de Deptford, et Henry avait, la veille au soir, refusé l'honneur de sa compagnie à Lucy, pour aller danser des jigs avec une certaine Arabella Sweyne, fille d'une réputation douteuse, mais remarquablement belle, et dont le père, marchand de cordages et d'agrès, passait pour riche. Le fait était d'autant plus douloureux pour Lucy, que le seul défaut qu'elle pût reprocher à Henri Wood, c'était un désir de s'enrichir qui dépassait, suivant elle, l'ambition permise à un pêcheur.

Voilà à quoi songeait Lucy, tandis que M. Startling faisait chatoyer devant elle l'or, le satin et les diamants qui devaient couvrir la future prima dona :

— Et vous me donnerez à manger, dit-elle, et à coucher, et à la fin du mois des guinées?

— D'abord à manger, à coucher et des habits convenables, répondit l'alto jaloux de ne pas promettre plus qu'il ne voulait donner; sans parler, ajouta-t-il, de l'art de chanter que je vous apprendrai, et quand vous serez suffisamment instruite, vous débuterez à Drury-Lane, et le directeur du théâtre vous donnera des guinées.

— J'accepte, répondit Lucy, laissez-moi dire un mot à Suzannah de Deptford, et je suis à vous.

Elle courut vers Bellingsgate-Market, et, accostant une belle fille aux cheveux rouges et aux formes athlétiques :

— Suzannah, lui dit-elle, vous retournez à Deptford ce soir?

— Dans une demi-heure, quand j'aurai vendu mon poisson.

— Prenez mon éventaire, Suzannah, et vendez à votre profit mes truites et mes anguilles, je vous les abandonne. Après, vous retournerez à Deptford, et vous irez trouver mon père, Josué Barnes; vous lui donnerez ce foulard rouge, qu'il le garde en souvenir de sa fille : vous lui demanderez, Suzannah, si ce chiffon de soie vaut les coups que j'ai reçus ce matin... Vous direz à ma mère qu'elle ne me verra pas avant la saison des huîtres, peut-être plus tard, Suzannah... Attendez, dit-elle encore en ôtant de son doigt un anneau d'argent; vous irez rue de l'*Ancre-Dorée*, chez Henry Wood, vous lui remettrez cet anneau, et lui direz de le donner à Arabella Sweyne, ça lui portera bonheur; qu'il danse beaucoup de jigs avec elle, moi, ma fortune est faite... Adieu Suzannah, vous viendrez me voir quand j'aurais des robes de soie.

En achevant ces mots, Lucy jeta son foulard rouge sur l'éventaire de Suzannah, et courut vers M. Startling qui l'attendait avec un fiacre; elle monta dans la voiture et suivit ainsi son nouveau protecteur.

Quand Suzannah vit l'homme qui enlevait sa compagne, c'est-à-dire un petit vieillard courbé, presque boiteux, et la figure cachée par de larges lunettes; quand elle se rappela que Lucy venait de lui parler de robes de soie et de lui dire que sa fortune était faite, elle pensa que le diable, qui joue un grand rôle dans les croyances superstitieuses du peuple anglais, s'était emparé de la fille du pêcheur, et elle la regarda comme perdue.

Cependant l'alto tint sa parole, il conduisit Lucy dans une petite maison qu'il habitait dans une rue voisine de Drury-Lane, et il la confia scrupuleusement à la garde de sa femme; mais la vie de Lucy était loin d'être agréable. Miss Barnes, on la nommait ainsi, avait une robe de soie, elle était chaussée de satin, ses petites mains rougies par le travail, et maintenant oisives, étaient baignées, parfumées et adoucies au moyen des pâtes les plus onctueuses, un

légant coiffeur donnait à ses cheveux le tour le plus heureux et le plus coquet; le soir, enfin, miss Barnes, sous l'œil de mistress Startling, allait à Drury-Lane voir les plus beaux opéras et écouter la plus belle musique. Hélas! la musique la poursuivait: dès le matin, l'infatigable alto mettait sous ses yeux un papier rayé d'une certaine façon et bariolé de petites taches noires irrégulièrement disposées, il fallait apprendre le langage secret de ces hiéroglyphes nouveaux pour elle, leur nom, leur valeur; il fallait chanter tout le jour et faire des gammes, d'éternelles gammes, qu'elle commençait le matin pour ne les achever que le soir, et qu'elle recommençait le lendemain. Rude labeur, plus rude que de vendre du poisson dans Billingsgate-Market.

Cependant, comme M. Startling ne s'était pas trompé, et que Lucy avait, en effet, une voix superbe, la jeune fille apprenait rapidement l'art de tirer de cette voix tout le parti possible et de la maîtriser à son gré. Il fallût donc très peu de temps à la marchande de poissons pour justifier les espérances de son maître et pour aborder le théâtre. Elle débuta avec un succès prodigieux, et le directeur de Drury-Lane s'empressa de lui faire les propositions les plus avantageuses.

— Monsieur, lui dit-elle, je vous prie d'abord de donner la place de chef d'orchestre à M. Startling; je ne saurais chanter sans cela.

— Volontiers, Miss, regardez la chose comme faite. Et pour vous, Miss?

— Pour moi, vous me donnerez cinquante livres sterling par représentation.

— Cinquante livres sterling, miss? s'écria le directeur, impossible, c'est trop cher.

— J'irai chanter à Covent-Garden, répondit tranquillement la nouvelle prima dona.

— Au diable les marchandes de poissons! Elles surfont toujours, pensa le directeur qui, pour mille livres sterling, n'aurait pas voulu céder sa chanteuse à un théâtre rival.

— Eh bien! Miss, vous aurez cinquante livres sterling par représentation, veuillez bien signer cet engagement.

— Trois ans? dit Lucy en jetant un coup d'œil sur le traité qu'on lui présentait; non, Monsieur, je m'engage pour un mois, je jouerai une fois la semaine, deux si vous voulez, et, le mois écoulé, nous ferons un nouveau traité.

— Au même prix?

— Au même prix, soit.

Il fallut en passer par là et l'engagement fut signé à ces conditions.

Personne à Londres, pas même le quaker le plus rigide, ne s'occupe moins du théâtre de Drury-Lane que les marchandes de poissons; ni Suzannah, ni la famille Barnes ne pouvaient donc se douter que Lucy chantât une fois par semaine la musique étincelante de Rossini, ou les douces mélodies de Wéber.

Suzannah s'était acquittée de sa commission avec exactitude, et elle n'avait pas manqué de représenter l'alto comme n'étant rien autre que l'éternel ennemi du genre humain qui, à l'aide de ses sortiléges, avait séduit la jeune fille :

— Je l'ai vue de mes yeux, dit-elle, monter dans une voiture attelée de deux chevaux noirs; les yeux du cocher brillaient comme deux escarboucles, et l'équipage n'a dù s'arrêter qu'à la porte de l'enfer, où la malheureuse paie maintenant son goût pour les robes de soie et son envie de faire fortune.

En apprenant ces détails, la figure du pêcheur Barnes se rembrunit, il prit le foulard que lui tendait Suzannah, il le déploya, et il mit tant de soin à l'examiner, qu'on eût dit qu'il comptait les fleurs noires éparses sur la soie rouge, puis il le replia avec lenteur et le mit dans sa poche. Mistress Nab, la mère de Lucy, fronça son sourcil noir :

— J'ai toujours pensé, s'écria-t-elle, que Lucy ferait une mauvaise fin; elle était trop jolie pour aller tous les jours impunément à Billingsgate.

— Taisez-vous, Rab, dit durement le vieux pêcheur.

Et il s'achemina vers sa barque, incapable de soutenir les observations de sa femme et les regards de Suzannah. Celle-ci se dirigea vers la rue de l'*Ancre dorée*, et elle entra dans la maison, ou plutôt dans la chaumière, de Henry Wood; il ne fallait que soulever un loquet de bois pour ouvrir la porte. Henry était dans un coin d'une pièce assez mal meublée; ses mains distraites raccommodaient un filet, tandis que de l'œil il surveillait la cuisson de quelques harengs placés sur un gril boiteux :

— Vous faites votre dîner, Henry Wood? lui dit en entrant Suzannah.

— Oui, en attendant que ma petite Lucy prenne soin de mon ménage.

— Vraiment, mon garçon? pour Lucy, je crois que ce soin ne la regardera jamais.

— Et pourquoi cela?

— Parce que vous devez épouser Arabella Sweyne et que Lucy a épousé le diable, dit Suzannah.

Elle lui remit alors l'anneau d'argent, et lui raconta ce qu'elle avait vu deux heures auparavant. Le jeune pêcheur avait sa bonne part de l'incrédulité du siècle, il ne croyait pas que le diable emportat les jeunes filles, mais bien les fils de lords ou les riches héritiers des négociants de la Cité, et il s'emporta en imprécation contre la coquetterie des femmes en général et contre celle de Lucy en particulier.

— C'est vous, cependant, reprit Suzannah, qui avez abandonné Lucy; je vous ai vu hier danser avec Arabella.

Henry Wood déchira son filet, envoya d'un coup de pied son gril et ses harengs au fond de l'âtre, et se livra à toutes les extravagances naturelles à un homme dont la conscience a quelque chose à se reprocher.

Huit mois après les évènements que nous venons de raconter, Josué Barnes, Nab, sa femme, deux petites filles de douze et treize ans, Anna et Sally, sœurs cadettes de Lucy, et le jeune pêcheur, Henry Wood, étaient rassemblés dans la maison des Barnes et assis devant une table proprement servie et sur laquelle fumait, entre deux plats de pommes de terre, un énorme roastbeef. Le parquet était couvert de vertes fougères, des baies odorantes parfumaient la table éclairée par deux grosses chandelles, et sur un petit meuble à la portée des convives, s'élevaient deux pyramides de beignets couronnées par de nombreuses bouteilles de porter et de brandy. C'était fête chez les Barnes et fête dans toute l'Angleterre, c'était le jour de *Christmas* : la Noël.

Pour fêter cette solennité, il n'y a pas de pauvre famille qui ne se rassemble, et qui n'emprunte au besoin l'argent nécessaire à l'achat du morceau de bœuf qui doit décorer la table : les parents se réconcilient, les frères ennemis se tendent la main, et, ce jour-là, les marâtres mêmes sourient aux filles de leur mari ; la reine convie le courtisan qu'elle a éloigné d'elle toute l'année ; le pauvre matelot va chercher le camarade auquel il aurait refusé un penny la veille et le fait asseoir à son foyer. Voilà pourquoi Henry Wood se trouvait ce soir-là chez Josué Barnes qui attendait encore un convive, Suzannah, celle qui avait vu Lucy monter en voiture avec le diable et partir pour l'enfer. La jeune fille abusait du privilége des jolies femmes, elle se faisait attendre ; elle arriva enfin, ses cheveux rouges artistement tressés sur sa tête, la figure épanouie, le sourire sur les lèvres, et jetant sur la table un objet qu'elle cachait sous son tablier.

— Voici un *king's fisher*, dit-elle, c'est un bon augure.

Le *king's fisher*, l'hirondelle de mer, le plaintif alcyon qui bâtit son nid sur les vagues, se releva tout effarouché, échappa avec peine aux enfants qui tendaient les mains pour s'emparer de lui ; puis, après avoir brûlé ses ailes aux lumières, il se dirigea vers la fenêtre, perça de son bec aigu un papier huilé qui remplaçait une vitre absente et s'envola vers la mer retrouver sa femelle désolée.

— Très bien, s'écria Suzannah qui suivait l'oiseau de l'œil, il s'est trouvé pris dans les filets du vieux John qui me l'a donné, et le voilà qui s'en va emportant sur ses ailes tous les chagrins des Barnes.

Le vieux pêcheur leva les épaules, mistress Nab fronça les sourcils et Henry Wood se mit à taillader la table avec son couteau, aux dépens de la nappe neuve qui recouvrait le bois de chêne. Le repas commença silencieusement et le bœuf fut attaqué avec la vigueur naturelle à des gens que les peines du cœur ne privent pas de leur appétit ; quant la faim fut apaisée, on déboucha les bouteilles de porter, et enfin, le brandy eut son tour; c'était de la bonne eau-de-vie de France que les contrebandiers fournissaient à Barnes en échange de quelques rasoirs et de quelques ciseaux anglais. On était arrivé au

moment où les cœurs s'ouvrent et où les lèvres laissent échapper tous les secrets.

— A quoi pensez-vous, Henry? demanda brusquement Barnes au jeune pêcheur.

— Et vous? répondit celui-ci en tirant de son doigt un anneau d'argent et en le montrant à tous les convives.

Barnes prit dans sa poche un petit foulard rouge et le fit tournoyer sur sa tête, comme un matelot qui, avant de disparaître sous la vague, agiterait un lambeau de voile.

— Et cependant, dit mistress Nab répondant plutôt à la pensée commune qu'à aucune parole, et cependant la saison des huîtres est commencée depuis près de quatre mois.

— Allons, qu'on se taise, s'écria Barnes en frappant de son poing sur la table, et qu'on me chante *the redeemer child is born*. Voyons, Anna, ajouta-t-il en s'adressant à l'aînée de ses filles, chantez, car nous ne pouvons pas laisser passer une Christmas sans entendre cette chanson.

La petite fille rougit, pâlit, et, comme il fallait obéir quand le vieux Barnes commandait, elle entonna le vieux Noël d'une voix tremblante. Mais, hélas! la nature départ inégalement ses dons : Anna n'aurait jamais séduit le vieil alto Startling, et Covent-Garden n'eût jamais tenté de l'enlever à Drury-Lane; sa voix dure et criarde ne put pas même satisfaire des oreilles habituées au mugissement de la tempête.

— Assez, assez, dit Barnes dont la mauvaise humeur ne demandait qu'un prétexte pour faire explosion, assez, fille de Satan, si vous chantez un jour ainsi dans le Paradis, vous mettrez les anges en fuite. Voyons, Sally, à votre tour, et tâchez de faire mieux que votre sœur.

La petite Sally n'était pas timide, elle chanta sans se faire prier; seulement elle avait la voix criarde et fausse, et ce fut mistress Rab qui l'interrompit.

— Arrêtez-vous, Sally, n'allez pas plus loin, j'aime mieux entendre les oies qui barbottent dans l'étang du ministre de la paroisse que votre chanson.

Sally se tut, et Christmas se serait passé sans le Noël obligé, si une voix mélodieuse et pleine d'expression ne se fût fait entendre :

— Un enfant Sauveur nous est né, disait la voix, il sera le roi du monde; du monde tout entier, de la terre et de la mer. Levez les yeux au ciel : ne voyez-vous pas une étoile nouvelle? Une étoile marchant au milieu de ses compagnes, qui s'écartent pour la laisser passer... Elle va s'arrêter sur Bethléem : elle conduit des rois vers une étable. Un enfant sauveur nous est né. *A redeemer child is born.*

La voix devenait toujours plus forte et plus belle; tout-à-coup la porte s'ouvrit, et Lucy parut au milieu des siens, vêtue de sa robe de bure et de son casaquin de drap, comme elle l'était huit mois auparavant; ses petites mains

blanches soutenaient son éventaire couvert des plus beaux poissons de l'Océan, des poissons à faire honneur à la table du lord-maire. Elle prit une chaise, et s'assit familièrement entre son père et sa mère.

— Embrassez donc votre petite Lucy, et ne la grondez plus comme vous le faisiez autrefois, dit-elle au vieux Barnes en lui prenant la main.

Le front de Barnes s'était éclairci en voyant sa fille, et bientôt, à ce léger parfum qui enveloppe la femme élégante, à la blancheur des mains, à l'odeur suave qui s'exhalait des cheveux lisses de Lucy, les yeux du pêcheur s'assombrirent, et il repoussa sa fille avec dureté. Mistress Nab toisa Lucy d'un regard dédaigneux, et Henry Wood qui, sous le mouchoir commun qui couvrait le cou de sa maîtresse, avait vu briller des diamants, quitta la table et détourna la tête pour ne pas voir la figure séduisante de celle qu'il aimait.

— Retirez-vous Lucy, dit enfin Barnes d'une voix rude, vous n'êtes pas digne d'entrer chez d'honnêtes gens, surtout un jour saint comme celui-ci?

— Et pourquoi cela? répondit mistress Startling en frappant doucement sur l'épaule du vieux pêcheur.

Celui-ci se retourna vivement, et il vit une femme âgée, d'une figure vénérable et mise avec l'élégance modeste et réservée qui convenait à sa position. Mistress Startling raconta à la famille du pêcheur ce que nous venons d'écrire, elle répondit de la sagesse d'une jeune fille qu'elle n'avait pas quittée un instant, excusa un abandon motivé sur les mauvais traitements des Barnes, sur l'infidélité de Henry Wood.

— Je n'ai jamais été infidèle, s'écria Wood les larmes aux yeux, et depuis huit mois je n'ai pas dit un mot à Arabella.

Cependant Lucy tira de sa poche un portefeuille, et le présentant à son père :

— Il y a là deux mille livres sterling, dit-elle, voilà ce que j'ai gagné en chantant à Drury-Lane; j'en puis gagner deux fois autant chaque année, mais je ne veux pas. J'aime mieux être marchande de poissons à Billingsgate.

Mistress Startling expliqua aux Barnes quelle position Lucy sacrifiait à un caprice, elle leur fit toucher au doigt la fortune qui attendait la jeune chanteuse et le fait était si clair, la chose si positive, que la femme de l'alto n'eut pas de peine à convaincre Josué Barnes et sa femme; mais Lucy fut inflexible. Dieu lui avait donné la voix d'une sirène et les goûts d'une marchande de poissons. Elle avait en horreur la rampe du théâtre, le rouge menteur, les oripaux des actrices, et jusqu'à l'admiration quelle excitait; elle etait lasse de chanter pour les autres. C'était une fille violente, opiniâtre et ferme dans ses résolutions.

— Avec mes deux mille livres sterling, dit-elle à son père vous achèterez des barques, vous louerez des matelots, vous augmenterez votre commerce, et moi je vendrai notre poisson à Billingsgate-Market, dans une belle boutique.

— Après avoir épousé Henry Wood ? dit le père.

— Oui, mais rendez-moi mon foulard rouge.

Barnes embrassa sa fille et lui rendit son foulard.

— O le beau jour que le jour de Christmas ! s'écria le jeune pêcheur.

— Avez-vous entendu chanter, le mois passé, miss Barnes à Drury-Lane ? demandait lord L*** à lady Evelina W*** dans la première quinzaine de janvier 1836.

— Non, Mylord, mais mon cuisinier lui a acheté ce matin, dans Billingsgate, le turbot que vous avez mangé à dîner.

MARIE AYCARD.

Charade.

Si vous coupez mon tout en deux parts inégales,
O bien aimé lecteur !
La première, bien loin des heures matinales,
Paraîtra sans lueur
Quand les astres du ciel voileront leur splendeur.
Mon second est formé de deux mêmes voyelles,
Jumelles d'alphabet,
Qui, sans l'accent aigu porté par l'une d'elles,
Seraient sœurs au complet.
Mon tout, dont j'ai parlé, plein de bruit, d'étincelles,
De danses et de chants, charme les plus rebelles :
Devinez s'il vous plaît.

Le mot de l'énigme de novembre est Z

Le mot de la charade d'octobre est *Numéro*.

AVIS. — *Quelques abonnés se plaignent de n'avoir reçu que 5 numéros de Loterie au lieu de 6. — Ils font erreur. — Ils y a six numéros sur chacun des billets délivrés par nous, seulement, dans nos premières annonces, nous avions oublié de compter le N° de série, qui est le plus important.*

Le Directeur : LÉO LESPÈS.

Imprimerie SIMON DAUTREVILLE, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

LE MAGASIN DES FAMILLES.

JANVIER 1850.

Anniversaires de la Famille.

LE JOUR DES ROIS [1].

S'il est parfois des jours sombres, chaque année du moins nous ramène des jours joyeux, de touchantes fêtes pour la religion ou pour la patrie, pour la cité comme pour la famille. Tantôt c'est Mardi-Gras, cet étourdissant compère, qui danse à toutes jambes et rit à toutes dents sous les panaches barriolés du carnaval ; tantôt c'est Pâques fleuri, avec une ceinture d'œufs rouges autour de sa fraîche robe verte, qu'étoilent à l'infini les boutons printaniers. Puis vient la Pentecôte, qui suspend les premières cerises rubicondes à sa chevelure dorée par les rayons du soleil ; puis encore la fête-Dieu, où semblent neiger à la fois les voiles blancs et les roses blanches ; puis toujours l'Assomption, cette pudique adoration à la Vierge, et la Toussaint, cette véritable fête du paradis tout entier. Hier enfin, c'était le réveillon de la Noël, et c'est demain le gâteau des Rois?

Une bien vieille coutume religieuse, la plus antique peut-être des traditions

de la famille. Veut-on remonter à sa source, on se perd dans la nuit des temps. S'agit-il de suivre son cours à travers les générations humaines, on la retrouve à toutes les époques et chez tous les peuples.

Les Hébreux, en effet, avaient l'habitude de fêter le commencement de l'année par le banquet des Azymes, et, dans l'Exorde, Dieu le leur prescrit en ces termes :

— Le dixième jour de ce mois, chaque père de famille fera tuer un agneau, et le mangera avec ceux de sa maison ; et s'ils ne sont en nombre suffisant, il prendra son plus proche voisin pour le manger ensemble. Vous célébrerez à toujours cette solennité dans vos familles. Toi, ton fils, ta fille, ta femme, ton serviteur, ta servante, tu te réjouiras et mangeras avec joie ce que tu auras !

C'était déjà, comme on le voit, le plus saint des banquets de toute l'année, car le père réunissait tous ses enfants autour de la même table, les frères désunis se ralliaient en brisant le pain de la réconciliation, et les voisins en discorde buvaient l'oubli du passé dans le même verre.

Plus tard, les Grecs et surtout les Romains, célébraient aux calendes de janvier la fête de Saturne. *Saturnalia XIV, kalendarum solita celebrari.* Et si les peuples chrétiens sont heureusement restés bien au-dessous des saturnales païennes, que de rapprochements, néanmoins, entre leurs réjouissances et les nôtres.

— Ça, s'écrie Lucien, faisons bonne chère et bonne vie... jouons aux cartes et aux dés ; faisons des rois à qui nous obéissions joyeusement !

Et Martial chante dans une de ses épigrammes :

En ces jours gras et parfumés
De la débauche de Saturne,
On voit, sous l'empire des dés,
Sortir les rois au sort de l'urne.

La rime n'est certes pas riche, car la traduction date de loin, mais substituez la fève aux dés, et voilà notre gâteau du six janvier prochain !

D'après la loi chrétienne, la fête des Rois, ou plutôt l'Épiphanie, du grec *epiphancia*, apparition, manifestation, rappelle à la fois trois des principaux souvenirs de l'Évangile.

L'adoration des mages, rois de Tarsis, d'Arabie et de Saba, qui, dépêchés par Hérode et conduits par l'étoile, arrivèrent à la crèche de Bethléem, et offrirent à l'enfant divin, l'encens, la myrrhe et l'or.

Le baptême, reçu de saint Jean dans les eaux du Jourdain, et durant le-

quel l'esprit saint descendit sur la tête de Jésus-Christ, tandis qu'une voix disait du haut du ciel entr'ouvert : Celui-ci est mon fils bien-aimé !

Enfin, le miracle de l'eau changée en vin aux noces de Cana, troisième manifestation de la puissance et de la divinité du Christ.

Il paraît même que dans les premiers siècles de l'Eglise, la fête de Noël et celle de l'Epiphanie se célébraient le même jour, et que ce fut l'église d'Alexandrie qui les sépara vers le commencement du cinquième siècle. C'était d'abord une cérémonie purement religieuse, avec une veille de prières et un jeûne rigoureux. Puis on se réunit en plus grand nombre, et peu à peu cette réunion redevint un festin, comme au temps de la fête hébraïque et romaine. Les moines, du reste, en donnèrent les premiers exemples dans leurs couvents, et les rois mirent bientôt eux-mêmes à cette partie de plaisir une sorte de cérémonial officiel.

On lit dans le journal d'Henri III :

— « Janvier 1578. Le lundy, sixième jour des Roys, la damoiselle de Pons de Bretagne, royne de la Fève, par le roy desesperement brave, frisé et gauderonné, fut menée du château du Louvre à la messe, en la chapelle de Bourbon. »

Et voici ce qu'ajoute un mémoire du temps :

—« Du règne d'Henry III, on faisoit à la cour, la veille de la feste des Roys au souper, une royne de la fève. Et, le jour des Roys, le roy la menoit à la messe à son costé gauche, et, si la royne y estoit, elle marchoit au costé droit. Un peu au-dessous du roy, on préparoit un oratoire et un drap de pied pour la royne de la fève, au costé gauche de celui du roy, avec son carreau à main droite. Le roy bailloit à l'offrande, avec l'écu, trois boulles de cire, l'une couverte de feuilles d'or, l'autre de feuilles d'argent, et la troisième couverte d'encens ; comme je l'ai appris de feu M. Pillet, le plus ancien chantre et chapelain du roy, qui a servi sous les roys Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII l'espace d'environ cinquante ans. Le roy étant de retour en sa place, la royne de la fève se levoit, et, ayant foit une reverence au roy et à la royne, alloit à l'offrande. La royne n'y alloit pas, et, après la messe, leurs majestés et la royne de la fève, somptueusement vestues et parées, retournoient en grande pompe au Louvre, les trompettes et tambours sonnant. »

C'était donc une véritable fête publique ; mais il n'y avait à la cour qu'une *royne* de la fève, le roi, le vrai roi, le *roy* de France, ne consentait pas à abdiquer, même pour un jour ; bien différent en cela du roi de l'Olympe, du Jupiter antique, qui se montrait fort jaloux du repos des saturnales, et renonçait momentanément, avec le plus grand plaisir, au laborieux souci de faire rouler le tonnerre. Henri III conservait à la fois, et toujours par droit divin, la fève de l'Epiphanie et la fève de la France.

A cette même époque, et surtout aux temps plus naïfs du moyen-âge, il y

avait encore grande liesse et bombance dans les palais des évêques et des seigneurs. Les portes restaient ouvertes à tout venant, les tables ne se dégarnissaient ni de viandes ni de vins durant huit jours. C'était la chevaleresque hospitalité dans toute sa rabelaisienne magnificence ; c'était Gargantua lui-même recevant à sa gigantesque table tous les convives invités par la fantaisie ou par le hasard.

Comme la noblesse, la haute bourgeoisie donnait également ses noces de Gamache, et le petit commerce s'évertuait sans vergogne à mettre aussi ce jour-là le grand couvert de la maisonée. Les domestiques eux-mêmes étaient de la fête ; ils avaient part au gâteau, chance à la fève ; et, si la couronne devenait l'apanage d'un valet, il fallait bon gré malgré se soumettre à l'éphémère souveraineté de la casaque. Cette coutume, du reste, existe encore dans une partie de l'Allemagne, et surtout dans certaines bourgades hollandaises. Là, non-seulement les domestiques égalent les maîtres durant une nuit, mais les maîtres servent et les valets sont servis à leur tour. Ce n'est plus la fête des Rois, c'est, en réalité, la ête des servantes.

Quant au peuple, libres repues et franches lippées, mascarades par les rues et processions aux flambeaux, rois élus à tous les carrefours et solennellement promenés dans la ville, carnaval enfin à la façon de cette bouffonne chevauchée du pape des fous, dont Victor Hugo nous a fait un des plus pittoresques chapitres de Notre-Dame de Paris. On s'inquiétait alors beaucoup moins de liberté que de plaisir, et c'était pour le peuple un des bons jours de ce temps-là !

Mais toutes ces splendeurs se sont évanouies peu à peu, comme les fusées d'un feu d'artifice. Le clergé d'abord s'est tenu à l'écart ; puis, avec Henri IV, les rois ont cessé de jouer un rôle dans la comédie qui portait leur nom. Noël et le Mardi gras, qui se confondaient jadis avec le festin du *roi boit*, se sont égoïstement séparés de ce joyeux compagnon. A celui-ci le réveillon, à celui-là la mascarade, c'est-à-dire la nuit et la rue. Il ne restait plus que fort peu de chose au 6 janvier, et la révolution est venue l'emporter dans son tourbillon. Aujourd'hui, tout se concentre dans la maison, dans l'intimité, dans la famille.

Mais, quoique réduite à ces étroites proportions, la fête des Rois n'en est pas moins encore la même. Comme à l'époque patriarchale, c'est toujours un prétexte à réunir une fois l'an, autour du nid qui les vit naître, tous les oiseaux envolés à travers cette inextricable feuillée qui s'appelle le monde. Ce sont les étrennes échangées en mémoire des présents apportés par les Mages à la crèche de Bethléem. C'est le gâteau partagé en autant de tranches qu'il y a de convives, ainsi que les cinq poissons des noces de Cana, dont chacun eut sa part. Quant au vin, quelque quantité qu'on en boive en France, on peut être certain qu'il ne manquera jamais, car sa multiplication n'a plus besoin d'un mi-

racle. Demandez plutôt aux marchands? Après cela, peut-être nous répondront-ils que l'Épiphanie est également l'anniversaire d'un baptême.

La royauté de la fève vient en droite ligne de la République romaine ; mais l'élection diffère suivant les pays. En Angleterre, par exemple, la reine est, comme le roi, désignée par le sort, sous la forme d'un pois chiche. Chez nous, au contraire, le roi jouit du gracieux privilége de choisir sa reine. La galanterie française trouve, en vérité, le moyen de fleurir en toutes choses ! Mais, en ces temps de révolutions, on ne peut répondre de rien. Peut-être voudra-t-on dépouiller le roi de ce tyrannique monopole, et s'en remettre, pour le choix de la reine, au suffrage universel des convives ? Peut-être encore proposera-t-on d'imiter l'Angleterre, et d'adjoindre le pois à la fève? Peut-être... Mais arrêtons-nous? ceci devient de la haute politique, et ne nous regarde plus. C'est une nouvelle question de réforme électorale!

Autre question, mais théologique celle-là. Pourquoi ces cris de : le roi boit, le roi boit !

Un ancien auteur, un carme déchaussé, s'il vous plaît, prétend qu'à l'entrée des Mages dans l'étable, l'enfant divin saisit le sein de la Vierge-Mère, et se mit en devoir d'en faire l'usage que vous savez. Or, comme les Mages venaient saluer le Roi-Dieu, le roi des rois, ils ne trouvèrent rien de mieux que de s'écrier à cette vue : — Le roi boit !... le roi boit !

D'autres écrivains orthodoxes, et c'est le plus grand nombre, considèrent cette ingénieuse interprétation comme une énorme hérésie. Croyez ou ne croyez pas mon carme déchaussé, vous en êtes parfaitement libres. Quant à moi, qui ne suis pas théologien, je vous cite le mot à titre de chronique, et ne me prononce pas.

J'aime mieux employer les quelques minutes qui nous restent, à causer des tendresses naïves et des charmantes leçons allégoriquement contenues dans le gâteau des Rois. Cette fève, royauté de hasard ainsi que toutes ses pareilles ; ce bandeau de la fortune jeté sur les parts en guise de serviette ; cette part du bon Dieu dans laquelle l'idée religieuse se trouve pétrie et mêlée; cette autre qui se nomme la part du pauvre, et qui rappelle aux convives de la galette tous ceux qui manquent de pain ; une troisième enfin, dont l'usage malheureusement se perd, et qui n'était pas moins sucrée de poésie que ses sœurs : la part de l'absent?

Elle se coupe encore dans beaucoup de familles, et dans quelques-unes elle se garde toujours avec la constante ingénuité d'une foi profonde. Si, dans le courant de l'année, elle durcit sans moisir, c'est un retour heureux et prochain ; si le feuilletage, au contraire, se pourrit et se gâte, c'est signe de malheur alors, c'est que l'absent ne reviendra pas !

J'ai connu une pauvre mère, dont le fils était loin, et qui gardait précieusement sa part du gâteau des Rois dans une armoire. Quelques taches bleuâtres

apparurent au printemps, et la mère devint souffrante et pâle. Au mois d'août, le bleu devint du vert, puis ce vert se trouva du noir vers le commencement de décembre. La mère était depuis long-temps malade ; elle suivit toutes les phases de la décomposition du gâteau, et mourut précisément le jour des Rois de l'année suivante, persuadée que son fils n'était plus, et ne se trompant pas, car il venait de sombrer en mer. Dites donc encore après cela qu'il ne faut pas croire, et que notre siècle ne croit pas ?

En Suisse, autre part encore : c'est la part du fiancé. Se conserve-t-elle intacte et dorée, c'est que l'amoureux est constant. Se détériore-t-elle en forme et en couleur, c'est que le bien-aimé devient infidèle. On voit des jeunes filles refuser d'excellents partis rien que pour ce motif ; on cite des prétendus qui, frauduleusement, ont changé la part du gâteau dans l'armoire. Que voulez-vous ? alors qu'on aime, il n'est rien qu'on ne cherche à se rendre favorable, fût-ce même la pâte ferme !

Enfin c'est dans six jours, et le bon Dieu, l'absent, le fiancé, vous, moi, tout le monde, et surtout le pauvre, chacun aura, je l'espère, sa large et bonne part du gâteau. Mais le roi ? grand Dieu ! J'entends d'ici des voix montagnardes qui crient à la violation de la Constitution. Puis des poltrons qui tremblent de se voir sacrer par la fève, et presque aussitôt détrônés par des barricades formées de bouteilles et d'assiettes. Dam ! il ne fait pas bon à être couronné maintenant, et si les choses continuent du train dont elles vont, les véritables rois pourraient bien, comme le prédit Béranger, ne plus tendre la main qu'à la part du pauvre. Et puis, chez nous, en République, n'est-ce pas désormais un président que doit désigner la fève, et ne faudrait-il pas remplacer l'ancien cri par ce nouveau :

— Le président boit !...

Allons donc ! on dirait presque l'écho de certaines calomnies. Gardons les vieux usages tels que nous les ont appris nos pères, fêtons toujours comme autrefois la sainte fête de la famille, et, quelque bons républicains que nous soyons, crions néanmoins pour un jour :

— Vive le roi... de la fève !

Ch. Deslys.

Conte du Jour de l'An.

Il était une Bergère....

En vérité, oui, je m'en souviens comme si j'avais encore mon petit pantalon cannelle, ma veste de drap bleu clair et le visage barbouillé de confitures. Je vois d'ici ma mère me disant avec un beau sourire :

— Oui, mon ami, ton papa fut te prendre sous un chou, et ta sœur vint au monde dans un gros buisson de roses!

Si bien qu'un jour, ma sœur, après une longue maladie, ayant été couchée dans une boîte qu'un homme noir emporta, afin de remplacer celle que pleurait ma mère, je fus chercher une autre sœur sous les roses des jardins. — Je cherchai mal, apparemment, car l'hiver arriva sans que j'eusse déniché la plus petite fille.

De cet hiver, lecteur et lectrice, il y a beau jour! et pourtant nous entendons encore autour de nous les enfants bégayer dans un jargon naïf l'histoire de leur printanière origine. Heureux donc celui qui, poète et père de famille à la fois, trouva dans un âge d'or cet ingénieux rapprochement entre l'enfance, la verdure et les parfums!

Quand je vois une troupe blonde et bouffie, haute de dix pouces, courir par les feuilles et les fleurs, rouler dans le sable ses jaquettes écossaises et ses chapeaux à la Henri IV, traîner sur ses talons le sabre de fer blanc, le polichinelle à paillettes ou le cheval de bois, je veux dire et croire avec cette troupe joyeuse que nous sommes tous issus de choux et de roses! Quand, encore, je songe à ces mêmes enfants dont le moindre désir est un ordre impérieux pour une mère idolâtre; qui, dormant sur des flots de dentelles, ouvrent leurs yeux bleus dans le demi-jour d'une chambre tapissée d'épais rideaux et trouvent au réveil caresses et friandises de toutes sortes, je le répète : en vérité, oui! les enfants que voilà ont été pris sous des choux et sous des roses!

Je dirais même à quelle espèce de choux ou de roses appartient chacun d'eux. Par exemple, ce gros, gras et frais, dont la bouche est toujours pleine et dont la face vermeille est un éternel éclat de rire : on l'a pris sous un *chou frisé de Milan;* — cet autre à la tête fine, à la peau blanche, à la mine sérieuse, qui jargonne une fable en anglais, fut trouvé sous un *chou rouge;* — celui-ci qui, tant il est mince et délicat, tiendrait dans une bonbonnière,

souriait au milieu des *choux de Bruxelles;* — et celui-là, qu'on dit trop grand pour son âge, grelottait aux premiers jours de printemps derrière un *brocoli à longues feuilles.*

Quant à vous, petite commère grasse et fleurie, qui bavardez déjà si fort et si long, votre petit nez pointu sortait d'une *rose cent feuilles ;* — vous, chétive et blonde, au regard mélancolique et bleu, vous étiez un bel ange pâle dont les couleurs se confondaient avec celles des *roses thé;* — vous, jolie mademoiselle, qui portez la tête haute et droite, vous vîntes au monde le front couronné d'une double guirlande de *roses de reine* et de *roses de roi;* — et vous enfin, petite fille si petite, si pimpante, si proprette, si leste et si gaie, vous chantiez avec les rossignols lorsqu'on vous dénicha dans un fouilli de *roses pompon.*

Mais, hélas! vous tous que je viens de nommer, vous n'êtes pas tous les enfants; j'en sais malheureusement encore d'autres à qui l'arôme des fleurs n'a pas coloré la joue, et dont le premier cri n'appelait ni papa ni maman pour les venir prendre. Ceux-là, vous les avez sans doute coudoyés quelquefois : c'étaient de mièvres créatures au front pâle et aux membres grêles; des petits vêtus de loques, tous sales et tous honteux, qui, passant près de votre bonne, s'accrochaient à la guenille de leur mère en fixant sur la brioche que vous teniez à la main des regards pleins d'étonnement et de convoitise. — Ah! c'est que, voyez-vous, ceux-là qui, sous des haillons, sont pourtant de vrais enfants de chair et d'os, ils ne connaissent en fait de brioches que du pain sec et noir comme vous n'en avez jamais goûté! Ceux-là, vous les chercheriez en vain dans les buissons du parc et parmi les choux du potager, vous, les heureux venus du printemps! Eux, ils ne sont que les fruits tardifs de l'hiver, et la nature avare n'a pas fait de verdure et de fleurs pour toutes les saisons. Tandis qu'on vous dorlottait sur les genoux, dans une chambre bien close, petits pauvres et petites pauvresses venaient au monde dans un vaste champ de neige, sans avoir une feuille pour les couvrir, sans rencontrer un rayon pour les chauffer! — Cela finira, m'a dit ma grand'mère, quand le bon Dieu fera des choux éternels et lorsque les horticulteurs auront trouvé la rose noire.

En attendant ces beaux miracles qui s'accompliront tôt ou tard, espérons-le, voulez-vous me suivre? — Non, vous avez trop affaire. C'est aujourd'hui veille de premier de l'an: il vous faut repasser votre compliment; il vous faut calculer sur vos jolis doigts la somme de sagesse et d'aptitude que vous devrez promettre en échange de tant de sacs de bonbons, de tant d'albums d'images, de tant de boîtes de joujous; il vous faut.... Je comprends, vous n'avez pas une minute à perdre, car si nous sommes au plus long jour de la vieille année, demain sera l'instant le plus court de l'année nouvelle. Comptez donc bien et recomptez; on ne doit pas, un jour comme celui-ci, se tromper d'une pastille!

Mais lorsque le mois de janvier approchera de sa fin, qu'il n'y aura plus un seul bonbon à fondre, plus un seul jouet à briser; enfin, quand il ne restera plus guère intact que ce livre offert en étrennes de 1850, si la page existe encore, lisez l'histoire qui va suivre: elle est peut-être un peu simple, un peu vulgaire; elle manque essentiellement d'ogres et de croquemitaines; mais, en revanche, elle possède une humble qualité: c'est d'être vraie d'un bout à l'autre.

Je dirai donc :

Bien qu'il fût grand matin, déjà les cloches des églises appelaient les Parisiens à la messe; les piétons, en habits des dimanches, promenaient par les rues un sourire inaccoutumé; dans les beaux quartiers, les boutiques affichaient derrière leurs carreaux luisants le luxe extraordinaire de marchandises de toutes sortes; au bout des trottoirs roulaient les petites charrettes ambulantes encombrées de succulentes sucreries à bon marché : c'étaient des chimboradzo d'oranges d'or, des pyramides de papillottes aux couleurs nationales, d'imposants monuments faits de pralines, de berlingots, de bâtons de chocolat et de sucre d'orge ; les géants de pain d'épice agaçaient les enfants au passage, et la musique discordante des couics, des crecelles, des trompettes, des sifflets et des mirlitons d'un sou, retentissait par tout Paris. Je l'ai dit, bien qu'il fût grand matin, la cohue préludait par des cris, des rires, des bousculades, des compliments et des baisers. Et dans deux heures! ç'allait être un bien autre boulevari, ma foi! car c'était ce jour-là 1er janvier 18...

L'activité du dehors n'empêchait en rien l'animation du dedans. Au milieu de la loge, le concierge trinquait avec le commissionnaire des mansardes; les locataires de l'entresol entraient saluer ceux du second; le jeune ménage du troisième écoutait sans rire la première fable du premier-né; à l'étage supérieur éclataient les cris de surprise d'un enfant qui, sur son lit, dans les armoires, sous chaque meuble, découvrait un joujou, apporté là, disait la mère, par la fée du jour de l'an. Du haut en bas des escaliers, les pas et les baisers retentissaient, les portes claquaient, et partout la formule consacrée résonnait :

— Suis-je le premier? J'ai voulu venir avant tout le monde.

— Ah! bien oui! Vous n'êtes que le cinquième!

— Pas possible!

— Je vous assure.

— Allons, va pour le cinquième. Voisine, je vous la souhaite bonne et heureuse!

— Et vous pareillement, voisin!

Bref, dans un chœur immense, toute la ville semblait vouloir influencer l'avenir en souriant au premier matin de la nouvelle année; et l'ange qui,

dans le ciel, a pour mission d'inscrire scrupuleusement sur un grand-livre tous les souhaits vrais ou faux de chacun, ne savait déjà plus où donner de la tête et de la plume.

Seule, seule entre toutes, dans le vieux faubourg Saint-Marceau, rue de Bièvre, — la plus laide et la plus misérable rue du plus laid et du plus misérable quartier de Paris, — seule, ai-je dit, seule entre toutes, la porte d'une chambre située au sixième étage d'une vieille maison, restait close.

Si, par hasard, vous passiez par la rue de Bièvre, devant la susdite maison, et que vous tentiez l'ascension de cette échelle qui compte pour un étage, — le sixième, celui que le bonheur n'a jamais franchi, car le bonheur n'aime pas à monter aussi haut, prenez garde, deux ou trois échelons manquent, et la corde qui sert de rampe est pourrie. Si vous passez le seuil de cette porte, ou plutôt de cette planche, que vous n'aurez qu'à pousser, car elle ne ferme à rien, ni à vous, ni au vent, ni à personne, — elle ne ferme qu'à l'espérance, baissez-vous, baissez-vous davantage; si petit qu'on soit, ici l'on n'entre qu'en rampant. — Vous y êtes, n'est-ce pas? et vous ne voyez rien, dites-vous? Ah! je sais, c'est la maudite neige qui n'a pas encore voulu fondre, et qui, depuis huit jours, encombre cette lucarne percée entre deux poutres.—Vous vous plaignez du froid? Dam! l'hiver est rude, et nous ne sommes plus dans la rue! Dans la rue, on marche vite, on se trémousse, on s'échauffe, tandis qu'ici vous ne pourriez vous promener sans vous rompre la tête, ou sans déranger au moins l'harmonie de ces tuiles qui font plafond et laissent, par de nombreux interstices, entrer la bise dont je vous entends gémir. Mais vous pouvez souffler dans vos doigts, c'est souverain, et c'est ainsi que l'on combat le froid dans ce quartier, dans la maison, et surtout à l'étage où nous sommes. — Puis, voyez-vous, la mauvaise saison ne dure guère que six mois, et l'été, — ici, — ah! l'on ne se souvient pas de l'hiver, et il y fait bon, je vous l'assure!

Vous n'en voulez voir davantage et vous partez en haussant les épaules; vous avez tort. Je ne vous demandais que quelques minutes. Vous commenciez déjà à vous habituer à ce faux jour; vous distinguiez presque dans le fond, à droite, quelque chose comme de la paille. Je vous le répète, si vous fussiez seulement demeuré cinq minutes encore, vous eussiez fait connaissance avec la mère Pierre.

— Qu'est-ce que la mère Pierre, demandez-vous; est-ce pas un méchant animal qu'on a relégué dans ce taudis?

Mais non. — La mère Pierre, mon Dieu! c'est tout bonnement la mère Pierre, une brave femme qui habite, en compagnie de sa fille, la paille que vous avez vu. La petite Marie, ou plutôt *Loulou*, ainsi qu'on l'appelle de la place Maubert à Saint-Étienne-du-Mont, a trois ans; elle a aussi les beaux yeux noirs qu'avaient son père, et elle serait belle comme un Jésus si sa bouche

maladive et ses lèvres contractées ne donnaient à son visage un caractère de douloureuse tristesse. Cela tient à ce qu'en venant au monde, au lieu de dire comme de certains enfants : Papa, maman, nanan, gâteau ; elle a seulement murmuré : J'ai faim ! Et il paraît que ces deux mots suffisent pour faire faire une grimace qui ne se corrige jamais

Quant à la mère Pierre, il y avait tantôt deux ans qu'elle était venue de bien loin à Paris, — en sabots comme les millionnaires, et avec Marie sur les bras. Lorsque la bonne femme arriva, elle n'habita pas tout d'abord le réduit que vous savez. Elle avait quelque argent et se fixa à l'étage inférieur. Puis elle loua aussi une petite boutique où elle fit un petit commerce de légumes. Mais la modeste entreprise ne réussit pas, et, au bout d'un an, la mère Pierre n'avait plus que des dettes. Elle ferma donc sa petite boutique, abandonna au propriétaire le peu de meubles qu'elle possédait pour payer ses loyers arriérés, prit Loulou dans ses bras, et gravit péniblement l'échelle qui conduisait au toit.

C'est là que, depuis un an, privée de toutes ressources, gelée l'hiver, rôtie l'été, la mère a voulu vivre afin de faire vivre l'enfant ! Et que de mal elle s'est donné ! Tous les jours, avant l'aurore, elle partait dans les champs et dans les bois environnant Paris cueillir des fleurs ; elle les arrangeait en petites bottes et s'en allait ensuite les vendre sur les ponts et sur les quais. Le soir venu, quand le commerce avait été et que le gain se montait à la modique somme de huit sous, quelquefois dix, — rarement cependant ! Alors, oh ! alors la mère Pierre passait gaillardement ses doigts maigres dans ses cheveux crêpus ; elle regagnait, radieuse, sa modeste demeure, escaladait deux échelons à la fois de son sixième étage, et, rentrée dans sa paille, elle se roulait avec Loulou, l'embrassait, la faisait manger ; puis l'embrassait encore, la cajolait, la dorlottait, et s'endormait enfin en lui chantant le seul couplet qu'elle sût d'une chanson bien vieille :

« Il était un' bergère,
Et ron, ron, ron, petit patapon ;
Il était un' bergère
« Qui gardait ses moutons.

Ces soirs-là, dans toute la rue de Bièvre, les voisins disaient :

— Il n'est pas Dieu possible ! La mère Pierre a hérité ; y a de la chandelle

Mais, hélas ! l'hiver venu, les fleurs s'en vont. Et depuis un mois la pauvre famille ne saurait dire comment elle a vécu. Il y a deux jours, surtout, que la misère est vraiment trop grande. Avant-hier, rien qu'un peu de pain et un peu de lait ; hier, rien qu'un peu de pain !... Aujourd'hui, ce matin, premier de l'an, rien... rien... rien !...

Toute la nuit la mère Pierre s'est torturé la cervelle pour inventer un moyen, un expédient, et elle n'a trouvé que des larmes. Elle n'osait remuer, de peur d'éveiller sa fille; elle ignorait que long-temps avant le jour Loulou ne dormait déjà plus. Mais Loulou, bien qu'elle n'ait que trois ans, est une fille raisonnable, elle est élevée à l'école du malheur, cette école où l'on grandit si vite! Elle ne souffle mot, car elle sait que d'être éveillée trop tôt c'est de mauvais augure. Pourtant ce matin la pauvre femme a surpris dans l'ombre deux grands beaux yeux ouverts; et Marie a dit alors avec un triste sourire :

— Tu entends, mère, dans la rue....... Les jolies musiques....... C'est des petits qui s'amusent!.....

— Oui, ma bonne Loulou, ils s'amusent, et toi tu as bien faim, n'est-ce pas?

A cette question la petite n'a rien répondu.

Tout-à-coup le visage de la mère Pierre s'illumine; une bonne idée vient de lui traverser l'esprit. Son regard est fixé sur le petit manteau qui, le jour, est tout le costume de Loulou et, la nuit, lui tient lieu de couverture.

— Oui, c'est bien cela, fit-elle en s'emparant du pauvre vètement et en enterrant dans la paille jusqu'au menton le petit corps grêle de l'enfant. Je vais t'apporter à déjeuner, ma chérie; tu demeureras là bien tranquille, et ce soir je reviendrai : et nous souperons et nous chanterons, n'est-ce pas, mon Loulou, car il faut bien que tu fasse un peu ton jour de l'an comme les autres.

— Oh! mon manteau, dit Marie avec un accent de regret; est-ce que tu ne le rapporteras plus?

— Mais si, ma mie, je te le rapporterai, et tout rempli de bonnes choses, encore.

— Il y aura du pain blanc?

— Il y aura du pain blanc.

— Et aussi peut-être une petite musique dans quoi on souffle et qui fait du bruit? ajouta l'enfant en joignant ses petites mains.

— Oui! oui! il y aura tout cela, affirma la mère Pierre qui essuya du revers de sa manche une grosse larme.

— Alors, va donc vite, dit Loulou, et en t'attendant je te promets de ne plus avoir froid.

L'intention de la mère Pierre n'était pas de vendre le manteau de sa fille, elle voulait seulement l'engager jusqu'au soir, et avec l'argent prêté sur le vêtement, essayer d'un commerce qui pût en quelques heures produire un tout petit bénéfice. Elle s'en alla donc trouver un fripier qui la fit attendre long-temps, grommela beaucoup, et lui offrit enfin à grand'peine la somme de deux

francs. Laquelle somme devait être rendue le soir même avec usure, au risque de perdre sans rémission le petit manteau de Marie.

Deux francs, c'était bien peu, mais la mère Pierre ne pouvait hésiter; elle accepta et acheta de suite une livre de pain dont elle apporta la moitié à Loulou, ce qui fit dire à la pauvre enfant d'un ton joyeux :

— Mère, voici le gâteau! Il ne manque plus que la musique!

La brave femme, tout en embrassant sa fille, l'engagea à patienter. Elle prit l'éventaire sur lequel, aux beaux jours, elle étalait ses fleurs, et partit cette fois en se dirigeant vers la rue des Lombards.

— L'argent que j'ai là, pensait-elle en chemin, je vais le convertir en sucreries. Il est impossible que, par un jour comme celui-ci, non-seulement je ne me débarrasse pas de cette marchandise, mais encore que je n'y trouve au moins quelque profit. Allons! allons! murmurait-elle en précipitant sa marche, ce soir nous souperons, nous chanterons, et la pauvre Loulou aura son manteau et sa musique.

Mais la mère Pierre, malgré ses modestes prétentions, comptait encore sans la vilaine chance qui s'attaque trop souvent aux malheureux.

Lorsqu'elle arriva d'abord dans la rue où se fabriquent les mille friandises que vous savez au grand jour des étrennes, emprisonnées dans les beaux sacs qu'on dépose discrètement sur un meuble après les souhaits et les baisers d'usage, les boutiques étaient remplies de monde et les demoiselles de comptoir ne savaient plus à qui parler : c'étaient des pralines à la rose pour celui-ci, des boîtes de fruits glacés pour celui-là, dix livres de bonbons choisis pour Madame, un épisode de la prise de Constantine en sucre de couleur pour Monsieur; envoyez de suite; portez là bas; n'oubliez pas telle adresse; dépêchez, servez, recevez! Au milieu d'une semblable cohue, la mère Pierre avec sa marmotte sur la tête et sa bourse qui sonnait le cuivre, n'était guère écoutée. A force de patience, elle parvint cependant à se faire servir un maigre petit lot de bonbons qu'elle paya de tout l'argent qu'elle possédait.

Elle s'en fut alors s'installer sur le parapet du pont Saint-Michel.

Mais là encore, outre que la mère Pierre venait un peu tard et que les bonnes places étaient rares, les trente-six sous de bonbons étalés sur le vieil éventaire d'osier allaient faire méchante mine à côté des autres boutiques ambulantes, toutes bien propres, bien parées et bien approvisionnées.

En dépit de ces amères considérations, la pauvre femme ne se découragea pourtant pas et arrangea de son mieux sa petite marchandise. Ce ne fut pas long. Une compagnie de soldats invalides en chocolat se déployait en colonne et occupait le premier rang sur l'éventaire; derrière les soldats figuraient quelques toutous à trois pattes et une demi-douzaine de pipes écornées et de sifflets poussifs, — tous objets en sucre rouge. De loin en loin, des petits tas de boules de gomme, de bonbons à image, de pastilles, et c'était tout.

La mère Pierre, placée entre une marchande d'oranges et un magnifique étalage de jouets, attendait la pratique en soufflant dans ses doigts, car le froid était vif. Mais, je l'ai dit, la mauvaise chance qui s'attaque aux malheureux est implacable.

Ce n'était pas que les chalands fissent défaut sur le pont Saint-Michel, mais aucun d'eux ne s'arrêtait à la boutique de la mère Pierre. Elle avait beau fixer avec des prières dans le regard les gens qui, la main dans la poche, semblaient vouloir acheter Paris, les gens passaient sans comprendre. Elle avait beau mettre en avant les militaires en chocolat, la petite armée n'en restait pas moins au grand complet.

Bref, l'heure s'écoula, et vous me croïrez si vous voulez, mais la mère Pierre ne vendit pas un bonbon! Tout le jour elle attendit; elle vit partir, un à un, d'autour d'elle, tous les marchands emportant paniers et charrettes vides. A la nuit noire, elle se trouvait encore là, seule sur le pont, et la petite armée était toujours au grand complet!

Elle eut pourtant une minute d'espérance. Deux enfants tirant par les basques de son habit un monsieur décoré, vinrent se placer devant l'éventaire.

—Papa, dirent-ils, vois donc les drôles de soldats et les petits caniches rouges que vend la pauvre femme. Il faut acheter tout cela pour le petit de notre bonne.

— Oh! oh! fit le monsieur décoré.

Et il entraîna les deux enfants en leur persuadant que ces mauvaises sucreries occasionnaient de grands maux d'estomac.

La pauvre mère Pierre, lassée d'attendre et de lutter ainsi, eut une espèce de vertige. D'abord, au souvenir des choses du passé, elle pleura! et les grosses larmes qui tombèrent de ses yeux s'en furent brûler et fondre en quelques endroits les bonbons qu'elle portait devant elle. Puis la chambre de la rue de Bièvre, sa fille, le manteau, la faim lui revinrent en mémoire, et le vertige augmenta. Alors elle ne pleura plus, elle se prit à courir par tout Paris, sur les quais, sur les places, dans les rues; elle arrêtait les promeneurs au passage en leur indiquant du geste sa pauvre marchandise; car la douleur étranglait si fort ses paroles dans son gosier, qu'elle ne pouvait rien dire. Mais, hélas! les promeneurs ne comprenaient encore pas. En voyant ces yeux égarés par la misère et ces joues creusées par la faim, ils disaient:

— Cette femme a mal commencé l'année: elle est ivre . . . .

Après onze heures sonnées, quand il n'y eut plus d'espoir possible, la mère Pierre regagna son faubourg Saint-Marceau, portant toujours machinalement devant elle son éventaire fixé à la ceinture. Lorsque, harassée de fatigue, elle poussa enfin la porte de son gîte, Loulou s'écria de sa petite voix grêle:

— Ah! que tu as été long-temps! et que j'ai attrapé froid et faim à attendre ma musique et mon manteau!

— Ta musique? répondit la mère Pierre en affectant un ton joyeux, je ne te la donnerai pas à présent, ma pauvre chérie. Il est trop tard et tu réveillerais les voisins! Ton manteau, continuait-elle plus bas, je te le donnerai aussi plus tard... demain... comme la musique! Ce soir, je ne te rapporte que des bonbons, rien que des bonbons. — Aujourd'hui, vois-tu bien, Loulou, afin de célébrer le premier de l'an, les enfants ne se nourrissent que de sucreries, et j'ai voulu t'apporter de quoi faire fête à la manière de tous les enfants!

A ce piètre conte, Loulou ne répliqua rien. La mère Pierre fut s'asseoir à tâtons sur le lit de paille, plaça près d'elle l'éventaire et prit sa fille sur ses genoux, alors... oh! alors! c'est bien triste chose à penser que le tableau de ce repas funèbre.

Par un froid des plus intenses, au milieu d'un taudis, presque sans vêtements, sans lumière, — car ce soir-là il n'y avait pas de chandelle, — une mère et son enfant qui, après un long jour de jeûne, n'ont, pour se rassasier rien que des bonbons!...

Lorsque ce souper fut fini — et ils eurent promptement fait, je vous assure, de dévorer pastilles, pipes, toutous et soldats, — la mère Pierre enveloppa du mieux qu'elle put Loulou dans la paille, et afin de l'endormir plus vite, elle lui chanta le couplet de *la Bergère*. Puis, quand tout fut calme dans la nuit, la pauvre femme s'affaissa sur son lit, près de son enfant, brisée de fatigue et de chagrin.

Le lendemain, au point du jour, un grand cri retentit du fond de la mansarde; les voisins accoururent et ils trouvèrent la mère Pierre qui tenait Loulou étroitement embrassée dans ses bras et qui chantonnait à demi-voix :

Il était un' bergère,
Et ron, ron, ron; petit patapon;
Il était un' bergère
Qui gardait les moutons.

— Chut! fit-elle à ceux qui l'interrogeaient; chut donc! si vous la réveillez elle me redemandera encore son manteau et sa musique!...

Et elle reprit le couplet de la bergère.

Hélas! on ne pouvait plus réveiller Loulou; car, dans la nuit, elle était morte de froid, et la pauvre mère Pierre était devenue folle . . . . .

. . . .

La morale de ceci, mes enfants? Mon Dieu! c'est que lorsque vous rencontrerez de pauvres hères vendant des fleurs ou des soldats en sucre, ou même ne vendant rien, il vous faudra leur acheter quelque chose ou leur donner quelques sous; et vous aurez fait alors, soyez-en sûrs, une bonne et chari-

table action ; car, voyez-vous bien, il y a malheureusement, à Paris, beaucoup de petites Loulou qui meurent faute d'un mauvais manteau, et pas mal de mère Pierre qui deviennent folles faute d'un morceau de pain.

Antoine FAUCHERY.

Tablettes d'Artistes.

LA CARICATURE EN 1850.

La Caricature, — ou, pour parler plus spécialement, la Charge, diffère du Portrait en ce qu'elle a des prétentions physiognomoniques. L'un constate, l'autre déduit.

Elle procède par l'exagération, soit en moins, soit en plus, et se modifie par bien des causes.

D'abord, qu'il obéisse à la pensée ou qu'il se joue au hasard, comique ou sérieux, le crayon reproduit infailliblement, dans toutes les limites, création animée ou matière inerte, le type de celui qui le tient.

La Charge impose au public certains types, et ces types une fois donnés, le public, à son tour, les impose, inexorablement estampillés de son acceptation, à la Charge qui perd, dès cet instant, quoi qu'en puissent souffrir vérité ou vraisemblance, tout droit de révision, tout bénéfice de repentir. Le modèle est jeté de côté : il n'y a plus que la tradition.

Comme exemple, — M. Thiers est, je pense, l'homme politique que la caricature de ces quinze à vingt années a le plus souvent immolé au rire public (ce n'est votre faute, — ni la mienne). Or, M. Thiers est assurément une individualité physiquement très connue et de confrontation facile.

Il serait pourtant de la dernière imprudence de chercher dans ces milliers de Thiers, — lithographie ou typographie, — faces, profils, trois quarts et profils perdus, autre chose qu'une manière de symbole, et l'artiste passerait pour faux-monnayeur qui viendrait aujourd'hui offrir au public une représentation de M. Thiers autre que le casse-noisettes originel, stéréotypé, contrôlé, des caricatures de 1831.

Je crois avoir eu l'impertinence, — que cet humble aveu soit ma punition ! — de mettre le premier en circulation cette effigie angulaire de M. de Falloux, que je n'avais vu de ma vie, et que les passants reconnaissent mainte-

nant du premier coup d'œil aux vitraux des marchands d'images, qu'elle soit signée de mes maîtres, Daumier et Cham, ou de moi. Lorsqu'on me montra, pour la première fois, l'honorable personnage avec lequel mon crayon avait entretenu des relations on ne peut plus suivies, j'eus beaucoup de peine à le reconnaître. — Et voilà, dirait M. Denjoy, voilà comme on dessine l'histoire!

Chaque dessinateur ayant son type déterminé et toujours identique dans ses variations, ne semble-t-il pas qu'il y a là, pour les romanciers, un procédé de simplification : remplacer par sa dénomination typique ces longues descriptions de personnages que l'école de Walter Scott a mises à la mode, et que M. Elie Berthet, hélas! se plaît à caresser. Ce jeune fantaisiste n'y trouverait-il pas son compte? et on verrait aussi à compter d'autre part avec Balzac et Sand pour ne rien perdre. Au lieu de deux pages, — qui sont trois souvent, — on écrirait simplement : *tel âge*, et puis : « *C'était un Henri Monnier*; » ou bien : « *Sous le déguisement désagréable qui faisait au premier abord ressembler cet homme à un Biard, l'œil d'un observateur un peu exercé eût bien vite reconnu un Pigal*, — ou *un Traviès.* » — Que de temps gagné,— sans parler de l'agrément.

Il n'y aurait certes pas moyen de se tromper au type Daumier, universel, éternel comme la comédie de Molière.

Le nom de Gavarni personnifierait, sans rivalité ni confusion possible, le type élégant de notre XIXe siècle, spirituel, raffiné, aimable, charmant. Les *Gavarni* qui ne ressembleraient pas à celui-là seraient des *Beaumont.*

Un *Grandville*, — c'est le chapeau pointu avec le ruban de velours à boucle, les cheveux longs, la barbiche, la cravate à gros nœud, le gilet à revers, le pantalon à blouse, la grosse canne, l'incarnation, en un mot, du talent de M. Louis Reybaud. Ça n'ira jamais plus loin que 1832, même terme que pour les Paturots d'Auguste Ricard et Raban.

Ceci, c'est un *Cham*, — cela se voit tout de suite, —déhanché, fantastique, d'un comique qui vous chatouille et vous fait rire aux larmes : un *Cham*, évidemment!

Voici *une Numa :* trop de ballon à la jupe courte, le brodequin bien lacé, la bouche en cœur, si imperceptible qu'elle soit, l'œil auréolé de bistre et le nez aux becs de gaz: de quoi faire trotter l'infâme cervelet.

Il y a même des *Pruche.*

Y aura-t-il des

NADAR?

Physiologie de l'Homme du monde.

LE PARFAIT GENTLEMAN.

Il existe, ou plutôt il existait autrefois, un petit livre imprimé sur papier à chandelle, en signes bizarres rappelant les caractères cancellaresques et allemands, singularité qui avait pour motif d'apprendre aux enfants à lire dans les écritures difficiles. Ce petit livre, intitulé la *Civilité puérile et honnête*, que l'on ne rencontre plus que rarement et dont les derniers exemplaires se sont réfugiés dans les écoles des frères ignorantins, contient des conseils sur la manière de se conduire en société, divisés par chapitres et par alinéas. Le tout se termine habituellement par

> Les quatrains de Pibrac et les doctes sentences
> Du conseiller Mathieu.

Rien n'est plus naïf que certaines recommandations adressées la plupart à la première enfance, entre autres celle de ne pas se moucher en faisant un bruit de trompette. Toutefois il règne dans ce bouquin, à qui ses caractères pleins de fleurons de queues et d'agréments donnent un air de grimoire, un esprit de douceur et d'humilité chrétienne qui relève ce qu'on y peut trouver de ridicule ; mais il ne cadre plus avec nos mœurs et ne peut sérieusement être proposé comme modèle à suivre.

Un traité complet sur la politesse et le savoir-vivre dépasserait les bornes d'un article de journal. Ce serait un ouvrage immense qui embrasserait la vie dans tous ses détails et demanderait la fusion bien rare d'un philosophe, d'une femme du monde et d'un écrivain de premier mérite. Nous nous contenterons d'en poser les prolégomènes et de tracer quelques aperçus généraux.

Le changement des formes gouvernementales rend la question plus difficile encore : le savoir-vivre de la République ressemblera-t-il au savoir-vivre de la monarchie constitutionnelle, qui lui-même différait beaucoup du savoir-vivre de la monarchie de droit divin ? On doit le supposer, car par un travail insensible les institutions modifient les mœurs, et ce qui est dans les choses finit toujours par en sortir. Quelles seront ces modifications ? on peut déjà le pressentir. Les formules extérieures tendront de plus en plus à s'effacer et ren-

dront plus difficile à saisir la nuance délicate qui distinguera l'homme comme il faut de l'homme mal élevé.

Autrefois l'on n'était pas du monde sans être gentilhomme. Il fallait être *né* pour être admis dans la bonne société : le reste des humains n'existait pas et se désignait sous le nom de bourgeois, de croquants et *d'espèces*.

L'habitude de porter un costume particulier et brillant, l'habit à la française de velours ou de soie scintillant de paillettes, le claque sous le bras, l'épée en verrouil au côté, la familiarité de l'escrime, de la danse et de l'équitation, l'aplomb héréditaire, le sentiment d'avoir du sang bleu dans les veines, le commerce de la cour et des femmes, la science pour ainsi dire innée des formes traditionnelles, une politesse respectueuse et pourtant pleine d'aisance entre soi, une affabilité dédaigneuse et froide pour tout ce qui n'était pas de la caste, la possession de ressources qui mettaient au-dessus des trivialités de la vie, tout cela isolait naturellement le gentilhomme de la foule et lui traçait une sorte d'individualité.

Plus tard, lorsque, sous la grande révolution, les barrières qui séparaient les castes furent brisées et que les classes, sans pour cela se confondre, car on ne perd pas en quelques années les habitudes de huit siècles, purent se visiter entre elles, à l'exception de quelques salons exclusifs pareils à celui que Balzac a si bien décrit sous le nom de salon des antiques, les portes des maisons les plus difficiles s'ouvrirent à tout homme dans une position honorable, d'une éducation distinguée, même lorsqu'il ne pouvait mettre qu'un simple chiffre sur son cachet ou sa voiture ; pour élégance, on n'exigeait de lui qu'un habit noir et des gants blancs. Sans les traiter tout-à-fait comme des gens de la maison, on admit les banquiers, les hauts négociants, les grands entrepreneurs, les faiseurs de politiques, les notaires, les artistes, et même les écrivains célèbres ; — ces derniers, il est vrai, à titre de bêtes curieuses et de singes savants. L'on se moquait bien d'abord des nouveau-venus pour leurs airs embarrassés, leurs façons gauches de saluer, d'entrer et de sortir,— cette science difficile ; — l'on pensait en soupirant aux anciennes élégances de Versailles, dont quelques douairières seules conservaient encore les traditions; mais peu à peu les différences devenaient moins appréciables, les vilains apprenaient, les gentilshommes désapprenaient : on pouvait arriver à confondre ce qui n'eût pas été possible autrefois, un marquis et un bourgeois.

Ces mœurs, qui furent celles de la Restauration, et surtout du règne de Louis-Philippe, ne sont pas encore sensiblement modifiées : elles avaient pris, ces dernières années, une tendance anglaise qui se changera peut-être, à cause de la république, en tendance américaine ; on peut donc les admettre, temporairement, comme le milieu où doit se mouvoir le parfait gentleman dont nous voulons tracer ici les principaux caractères.

C'est peut-être une tentative singulière, au moment où les idées d'égalité

et de nivellement sont à l'ordre du jour, de chercher à donner la définition du parfait gentleman, ou, pour parler français, ce qui ne nuit jamais, de l'homme du monde, de l'homme comme il faut; mais n'est-ce pas lorsque les classes sont détruites, qu'il faut chercher à relever l'individu. Si l'aristocratie de naissance a perdu ses priviléges, si l'aristocratie de fortune doit perdre les siens et les barons de l'écu aller rejoindre les barons à écus; si même l'aristocratie du talent, cette noblesse conférée par Dieu, et la seule accceptable, choque encore la foule jalouse, il y en a une, du moins, que nul ne pourra récuser, celle de la distinction personnelle et de la bonne tenue.

Voyons donc quel serait le parfait gentleman : il est bien entendu que ce mot, pris dans l'acception anglaise, n'exige aucun quartier de noblesse tout en ne les excluant pas. On peut être gentleman quoique roturier, et n'être pas gentleman quoique gentilhomme.

La première question à s'adresser, c'est de savoir s'il est nécessaire d'avoir de la fortune pour être un parfait gentleman? Non, car il ne s'agit pas ici du dandy, de l'homme à la mode; cependant une certaine aisance est indispensable; car, hélas! la pauvreté dompte les plus fiers courages, avilit l'âme et la ramène forcément aux besoins matériels; elle enlève toute résolution, toute initiative, et ne permet pas au caractère de se développer; il faut donc que le soin de la vie ne préoccupe pas trop immédiatement, il faut pouvoir sacrifier certains avantages à des délicatesses que l'homme pressé d'argent est forcé souvent de faire taire; s'abstenir de démarches qui, sans être déshonorantes, créent une espèce d'infériorité, et ne rien faire qui donne le droit à personne de vous parler autrement que comme un égal. Pour ces raisons toutes morales, et non pour des recherches de toilette ou de luxe, nous pensons que le parfait gentleman doit avoir des ressources assurées. Tout homme nécessiteux peut, dans un temps donné, faire une action qui n'est pas convenable.

Le parfait gentleman doit avoir profondément le sentiment de sa dignité, et respecter l'être humain dans sa personne. Il accorde à chacun ce qui lui est dû, pour que chacun lui accorde ce qu'il lui doit. Rien de plus, rien de moins. C'est la base de la véritable politesse, et la traduction, en style mondain, de l'axiome évangélique : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrait pas qu'on te fît. »

C'est là le point de départ de toute sa conduite, la règle intérieure à laquelle se rapportent ses actions publiques ou privées.

Pour commencer par les choses extérieures, le parfait gentleman doit avoir un soin extrême de lui, sans recherches affectées, la propreté est un culte que l'on doit à l'enveloppe de l'âme; la propreté, vertu physique. Sans admettre complètement l'aphorisme de cet élégant Anglais, qui disait qu'on ne saurait jamais trop mettre de temps à sa toilette, parce que l'objet le plus in-

téressant dont on pouvait s'occuper, était soi-même, nous aimerions mieux, dans ce sens, trop que trop peu. Nous voulons donc notre gentleman bien lavé, bien brossé, bien peigné, l'ongle net, la dent pure, le cheveu luisant, sa raie bien faite, le tout sans excès de pommade ou de frisure, élégances qui sentent le réfugié italien et le marchand de contremarque ; ayant dans son cabinet plus d'aiguières que de flacons d'odeur ; à peine lui permettons-nous un vague parfum d'iris dans son linge. Tout ce soin doit être voilé, et l'aspect agréable qui en résulte, paraître provenir de la nature même ; rien de prétentieux, d'outré, d'efféminé : il faut qu'à l'aspect du parfait gentleman on se sente charmé sans savoir pourquoi.

Chez lui se trouve le confortable uni au goût, pas d'entassement de meubles de Monbro, de porcelaines et de babioles coûteuses. D'épais tapis et des tentures de couleurs sobres ; dans une étagère, quelques bons livres antiques et modernes reliés par Simier ; à la muraille, quelques gravures de grands maîtres, épreuves de prix dans un cadre simple ; une pendule tout unie à cadran de Nielle, surmontée d'une coupe de bronze ; un service invisible, mais discret et toujours présent ; peut-être, dans le cabinet, mais cela est douteux et ne peut être risqué que par le parfait gentleman encore très jeune, une boîte de pistolets de Manton, quelques épées de fine trempe, groupées avec art.

On entre : l'œil n'est attiré ni choqué par rien ; on ne voit que des teintes douces, des angles émoussés ; tout vous charme et rien ne vous arrête : on est charmé sans qu'on puisse en dire la cause ; un soin intelligent qui se cache a présidé à tout ; les fauteuils sont larges, profonds et commodes et placés à propos : tout ce dont on a besoin se présente de lui-même à la main. Le parfait gentleman laisse au vulgaire les couleurs criardes, le luxe voyant, les élégances douteuses dont aiment à s'entourer les parvenus ; point de papiers à ramages exorbitants, point de surcharges de dorures.

Si vous descendez à l'écurie, vous y verrez un cheval de demi-sang, d'une de ces robes qu'on ne remarque point, bai par exemple, que les promeneurs verront passer cent fois aux Champs-Élysées sans y faire attention, mais dont tous les connaisseurs apprécieront le poitrail profond, la fine encôlure et les larges jarrets : sous la remise, un coupé tout simple, œil de corbeau, doublé de bleu sombre, fait par Erler ou Daldrincer ; une figurante de l'Opéra n'en voudrait pas pour aller au bois en compagnie d'une botte de roses et d'un blenheim ; montez-y, vous sentirez combien les ressorts sont doux, les coussins moëlleux, comme les glaces jouent facilement et ferment bien, comme le cheval tire également d'une allure sage et rapide, ainsi qu'un noble animal qu'on soigne bien et à qui maître et cocher ne demandent que ce qu'il doit donner.

Pour l'habillement, c'est la même chose : le parfait gentleman y attache

l'importance que tout être sensé doit mettre à sa forme extérieure. Il sait que si l'habit ne fait pas le moine, il fait la moitié de l'homme du monde; ses vêtements sont faits par le meilleur tailleur qu'il a su démêler parmi les réputations factices, choix important et grave : il suit la mode sans excès. Le provincial s'habille à la mode d'hier, le fat à la mode de demain, le parfait homme du monde s'habille à la mode d'aujourd'hui. — Savoir au juste où en est la mode, c'est difficile; beaucoup l'ignorent, lui le sait; il n'accepte pas tout de son tailleur comme font certaines gens. De temps à autre, il indique quelques modifications pleines de goût, de tact et d'entente de la vie; aussi son tailleur le respecte. Ce n'est pas lui qui, comme certains dandies, sert innocemment de mannequin aux fantaisies extravagantes des rivaux de Chevreuil, de Buisson et de Haumann.

Ses habits n'ont jamais l'air ni neufs ni vieux. Un habit neuf n'est pas élégant, il fait supposer qu'on vient d'en quiter un vieux, il a encore trop de lustre et ne s'est pas modelé sur le corps. Notre gentleman ne fait pas râper les siens avec du papier de verre par son valet de chambre, comme le pratiquent certains élégans d'Outre-Manche; mais jamais on ne lui voit de ces nouveautés lustrées, brillantes, qui accusent le dernier *fion* de l'ouvrier : il veut des habits qui ne le fassent pas remarquer et ne distrayent pas de sa personne.

Que ce drap qui ne brille pas est doux et souple! Ce linge sans broderie et sans jours prétentieux est fin, d'une pure blancheur? Que cette cravate est bien nouée, et pourtant ce parfait gentleman n'a jamais lu *l'art de bien mettre sa cravate.* L'auteur aurait été trop heureux de recevoir de lui quelques conseils. — Et le gilet, cet écueil sur lequel tant d'élégants ont péri, le gilet où la variété et la richesse des étoffes pourraient induire en fantaisie le jeune homme le plus sobre, comme il est chez lui irréprochable, sévère sans être pédant, riche sans être fastueux ! « Montrez-moi le gilet d'un homme, je vous dirai qui il est, » nous paraît un proverbe qui manque à la sagesse des nations.

Sa montre est de Bréguet, attachée par une tresse plate, un bout de chaîne tout uni ; elle vaut un chronomètre pour l'exactitude ; la boîte n'a ni guillochure ni émail. Une perle noire, un petit bijou de Froment-Meurice, plus précieux par la ciselure que par la matière, lui servira d'épingle, et encore bien rarement; le bijou sent le dentiste et le marchand d'eau de Cologne; mais enfin cela peut se risquer quelquefois, pour ne pas tomber dans l'empesé d'une tenue officielle. Chez le parfait gentleman, une petite négligence, une légère infraction aux règles classiques, est quelquefois un effet de l'art ; sans cela, on le soupçonnerait de viser à une préfecture ou à quelque poste diplomatique.

Le parfait gentleman méprise ses gants ! il faut à des esprits timides quelquefois quatre ou cinq ans de monde pour en arriver là ! jamais le matin ne le

voit en gants blancs de la veille, chez lui le gant paille succède au gant de couleur à l'heure voulue.

Dans la voiture que nous avons décrite, avec le costume qui sied à la partie de la journée où l'on se trouve, le parfait gentleman arrive à petit bruit où il va. Il descend simplement, se fait annoncer sans fracas, salue la maîtresse de la maison et lui dit quelques phrases d'un intérêt respectueux, prend place en ne dérangeant personne et si le volant de la conversation se dirige vers sa raquette, il ne le laisse pas tomber à terre, mais il ne se précipite pas au-devant de lui au risque de renverser un voisin : il parle par phrases courtes, dédaignant l'emphase, évitant la trivialité, il dit son mot mais n'en dit pas deux et ne cherche pas à retenir la parole pour lui : disserter, pérorer, s'appesantir est d'un cuistre ou d'un représentant : l'idée juste ou ingénieuse énoncée, il faut passer à autre chose : ce parfait gentleman se résigne très volontiers à se taire. Il connaît le proverbe arabe : « La parole est d'argent, mais le silence est d'or. » Ne rien dire en beaucoup de circonstances vaut mieux que parler, et dans le monde s'abstenir est chose sage : s'il n'écoute pas, au moins a-t-il toujours l'air d'écouter les douairières et les gens âgés que la jeunesse mal élevée considère trop tôt comme des fossiles. Avec les femmes, tout en évitant les fades madrigaux, les cajoleries surannées, il est d'une politesse délicate et tendre qui diffère des façons plus mâles et plus graves qu'il a avec les hommes.

Aussi, lorsqu'il s'en va, c'est un concert d'éloges sur lui : il est charmant, il est accompli, c'est le cri général ; les vieilles femmes le prônent ouvertement, les jeunes femmes accueillent son éloge d'un signe de tête, d'un sourire ou d'une imperceptible rougeur. Les hommes mûrs l'ont trouvé posé, les jeunes gens aimable compagnon. Pourtant il n'a rien dit ni rien fait d'extraordinaire, c'est pour cela qu'il est un parfait gentleman.

A table il ne tombe ni dans un excès ni dans l'autre, ce n'est ni un sylphe ni un ogre. Il apprécie les bons morceaux et mange humainement sans hâte ni lenteur : l'hygiène le dirige dans le choix des plats qu'il accueille comme aussi dans celui des vins. Le vin de Bordeaux sera celui qu'il acceptera : il n'enivre pas ; un turbot à la hollandaise, un filet de bœuf, un chapon au gros sel, une aile de perdreau rouge, quelques légumes à l'Anglaise nous paraissent un dîner convenable pour le parfait gentleman : il pourra se permettre aussi çà et là quelques verres de vin de Champagne frappé. C'est un vin de tradition française, mais en petit nombre. Le parfait gentleman ne doit jamais être ni ivre ni indigeré : toute maladie est une inélégance.

La question du cigare est grave! Le parfait gentleman peut-il fumer? Comme, en ne fumant pas, il empêcherait peut-être d'autres personnes de se livrer à ce passe temps favori, il se permettra un vegnero ou un regio de la Havane,

de ceux qu'on réservait pour Ferdinand VII. Le tabac, à ce degré, est presqu'un parfum.

Le repas pris, les visites faites, notre gentleman peut aller au théâtre dans une place réservée et commode, d'où l'on voie bien sans être vu. Il n'applaudira pas en levant ses gants blancs au-dessus de sa tête, comme les Beaux des loges infernales, il ne se pâmera pas, il ne jettera pas de couronne à la cantatrice en vogue, parce que toute démarche qui attire sur vous l'attention de beaucoup de gens assemblés, est toujours de mauvais goût; mais il saura jouir silencieusement des bons endroits, et un mot gracieux de lui, simple et bien senti, fera plus d'effet que tous les dithyrambes des bruyants dandies. Le seul que la grande cantatrice aura distingué parmi cette foule d'adulateurs, ce sera notre parfait gentleman.

Sa journée finie, il rentrera aussi frais, aussi calme, aussi dispos que le matin, ayant beaucoup vu, beaucoup appris, laissant partout de lui une idée favorable, qui germera plus tard en lui rendant tout facile, tandis que beaucoup de gens qui lui sont supérieurs, s'étonneront de n'arriver à rien.

Considération, fortune, places, hommages, amour, bon mariage, soyez tranquille, il aura tout, car la science de la vie est le bon sens élégant.

THÉOPHILE GAUTIER.

Féeries du Coin du Feu.

LES IMAGES DE LA TAPISSERIE.

Avez-vous jamais remarqué, ô vous tous, les hôtes de la maison, grands et petits enfants, pères ou fils, mères ou demoiselles, l'influence des tapisseries sur la vie réelle? — N'avez-vous pas été gais devant un beau papier peint, couvert de bluets et de roses, tristes devant une peinture à l'huile, pistache ou chocolat, et n'avez-vous pas songé souvent au peu d'espace qui sépare le tapissier du philosophe.

O qui nous rendra, à nous autres les hommes de trente ans, la tapisserie fleurie ou chinoisée contre laquelle s'appuyaient nos berceaux! — C'étaient

tantôt des grappes de marguerites et d'anémones qui faisaient du logis un kiosque aux splendeurs arabes, tantôt une lanterne magique pleine de diableries bouffonnes, tantôt un kaléïdoscope fantastique, aux formes mille fois changeantes. Là se heurtaient les ronds, les carrés, les rectangles, les spirales, tous les ordres de l'architecture, tous les caprices de la forme, les figures de géométrie, tantôt divisées, tantôt réunies, semblaient y danser une polka perpétuelle.

Or, le matin, quand le soleil de mai venait parsemer nos rideaux de taches mouvantes et lumineuses, nos yeux, après avoir cherché Dieu au ciel et notre mère sur terre, se fixaient sur cette tapisserie chérie ; la mienne représentait une pluie de lilas et de myosotis, parmi lesquels, à certaines distances, apparaissait un ange, qu'on eût pris pour un amour tant sa figure était rosée et ses ailes étincelantes de couleur. A l'aube, quand l'oiseau chantait sur la branche le premier angelus, cette averse charmante et immobile, semblait tomber en avalanches embaumées, comme pour faire un lit de parfums et de joie à mes jeunes espérances.

A mon chevet, à l'endroit même où je posais ma tête, se trouvait un des chérubins qui semblaient guider les fleurs dans leur course vagabonde ; il était le témoin de mes premiers soupirs, il était le confident de mes premières impressions, témoin impassible, confident discret et infatigable, dont le regard ne me quittait jamais.

Il venait parfois à la maison un vieux brave homme, né au milieu de notre Flandre française, et qui me racontait sans cesse, avec un intérêt nouveau, les contes de la Kermesse et les Légendes de la Veillée. Je l'écoutais des heures entières, en comptant machinalement les pois blancs dont était tigré son gilet écarlate, quand il m'initiait aux hauts faits de M. et Mme Gayant, de Douai, et aux miracles de la chandelle d'Arras.

— Père Denis, lui dis-je un jour, avez-vous vu l'ange à la robe bleue de ma tapisserie ?

— Sans doute, répondit-il, il a une figure rose et des yeux bien doux.

— Oui, père Denis.

— Je l'ai vu, assurément.

— Si vous le connaissez, père Denis, sauriez-vous me dire pourquoi il me suit des yeux quand je suis dans ma chambre?

Le père Denis sourit et sembla réfléchir.

— Les images de la tapisserie, dit-il enfin, ont de l'esprit parfois....

— Vraiment !

— Tu auras fait quelque faute.

Je fis un examen de conscience, et je ne trouvai rien de bien grave à me reprocher.

— Ah! fis-je pourtant, j'ai un remords... j'ai sauté dix lignes à ma prière du soir!

— Voilà, s'écria le père Denis, voilà pourquoi l'ange de la tapisserie te suit des yeux avec tant d'insistance. Je te conseille de faire au plus tôt ta paix avec lui.

— Il faut donc être bon ami avec les images de la tapisserie?

— Assurément; car ils ne restent pas toujours ainsi collées à la muraille. La nuit, tandis que tout dort, anges et fleurs se détachent du papier sur lequel ils sont prisonniers; les fleurs vont rendre visite à leurs sœurs des buissons fleuris, et les chérubins vont dormir dans le ciel jusqu'à l'instant où l'habitant de la chambre qui leur sert de prison, les réveille au bruit de sa paupière qui s'ouvre...

— Oh! père Denis, murmurai-je, je voudrais les voir partir et voir la tapisserie toute blanche après leur départ.

— Cela est impossible, mon enfant; mais, si tu es sage, peut-être verras-tu ton ange vivant et animé par le regard de Dieu.

— En vérité, père Denis, je verrai l'ange détaché de la muraille?

— Peut-être.

— L'ange parler, marcher, chanter et rire.

— Je le crois.

— Pour cela, père Denis que faut-il faire?

— Il faut ne pas oublier tes prières, être sage, attentif, obéissant et puis encore.

— Encore...

— Embrasser l'ange une fois par jour, chaque soir.

— Chaque soir? répétai-je.

— Ni plus, ni moins, jusqu'à ce que tes baisers l'aient effacé.

— Et quand parlera-t-il, viendra-t-il me voir, chantera-t-il?

— Quand il aura tout-à-fait quitté la muraille, quand ce baiser par jour aura payé sa rançon au bon Dieu.

— Et combien faut-il de baisers?

— Oh! fit le père Denis en riant, quatre mille au moins.

Je tournai dans mes doigts tristement les boutons de son gilet.

— Ce sera bien long à payer, dis-je, une rançon en baisers à un par jour.

— La pierre qui reçoit la goutte d'eau tombant heure par heure se creuse avec le temps, répliqua le vieillard. Patience et courage.

Et je me mis, depuis cet entretien, à baiser dévotement, à chaque couchant qu'emmenait chaque aurore, ce bon génie qui souriait gravement au milieu de la tapisserie moirée.

Petit à petit, les années radieuses de la jeunesse s'envolèrent, et le bon ange

chaque jour embrassé, pâlissait insensiblement... Ce frottement de mes lèvres enlevait-il la couleur de ses joues, l'éclat de ses beaux yeux, l'azur de sa robe d'archange ou bien était ce un prodige de la vie intérieure. — Je ne sais. — Tant est-il que mon protecteur au doux regard s'amoindrissait comme ces étoiles qui d'abord lumineuses se cachent, frileuses et timides, dans les voiles de la nuit.

A dix-huit ans, un ordre de mon père m'envoyait à Paris suivre les études des degrés supérieurs. Il me fallut abandonner l'ange qui n'avait reçu que trois mille baisers environ, et le bon Dieu, qui avait consenti à recevoir le payement de sa rançon par à-comptes, pouvait bien ne pas se contenter d'une interruption de payement.

— Ne t'inquiète pas, me dit mon père, tu n'as qu'à laisser ici ta procuration... On embrassera l'ange pour toi.

— Qui donc ? demandai-je.

— Que t'importe, pourvu que le solde s'opère!... Les baisers seront de bon aloi, donnés par une jolie bouche, le Seigneur ne perdra rien à cette nouvelle monnaie.

Je partis, et à Paris, au milieu de la joyeuse vie de l'étudiant, j'oubliai les féeries du coin du feu, le bienheureux du lambris; ce n'est pas au milieu de la ville matérielle et impie que le cœur peut conserver intactes les suaves illusions de l'heureuse enfance. Je devins docteur en droit; j'appris le Code criminel et la logique, la science de Machiavel et l'art de ne pas déranger ma cravate; mais j'oubliai totalement la sainte image qui avait si vivement frappé ma jeune imagination.

Après ma nomination, je reçus une lettre de mon père m'annonçant que mon mariage, depuis long-temps projeté, allait se faire.—Je devais épouser ma cousine Lina, que j'avais laissée enfant encore, joufflue comme un Cupidon de Boucher, et tapageuse comme un dragon. — Cette union, qui conservait une grande fortune à la même famille, était vivement désirée et je ne me sentais pas la force de m'y refuser. Je promis tout ce qu'on voulut, et je préparai tout pour mon départ.

Huit jours après je frappais tremblant d'émotion à la porte de la maison paternelle.

Mon père et ma mère se précipitèrent ensemble dans mes bras... hasard heureux, ou plutôt sollicitude de la providence qui évite de faire des jaloux... Je n'aurais su lequel des deux embrasser le premier.

— Qu'il est grand, qu'il est beau garçon maintenant, disait ma mère en pleurant.

— Il a deux pouces de plus que moi, ce morveux, murmurait mon père en me regardant avec orgueil.

En ce moment quelqu'un sanglotait de joie derrière nous.

C'était le père Denis qui tenait sa tête dans ses mains.

— Denis ! dis-je, éperdu, purifié, rasseréné par l'air du foyer domestique, mon cher et bien-aimé Denis, je me souviens maintenant ! qu'est devenu notre ami ?

— Quel ami?

— L'Ange de la tapisserie !

— Oh ! dit ma mère, on a payé sa rançon fidèlement et jour par jour, un beau baiser chaque soir.

— Et qui donc s'est chargé de ma dette ?

— Celle qui a occupé ta chambre depuis ton départ...

— Ma cousine Lina?

— Elle-même... et jamais bouche plus rose et plus mignonne n'a souri à ton mystique protecteur.

— Ainsi, dis-je, tout est payé... et je n'ai pas vu l'ange à l'état vivant.

— Tout n'est pas payé, murmura Denis, il reste le dernier baiser à donner, et vous êtes chargé du soin du dernier à-compte, car à vous seul Dieu veut donner quittance.

— Allons donc, m'écriai-je gaîment, faire honneur à ma signature.

Je montai à ma chambre suivi de Denis seulement, la porte était entre-ouverte ; les oiseaux chantaient au jardin, la tapisserie était la même, les fleurs à ma vue paraissaient tomber par triple averse, comme pour témoigner de leur joie ; les bluets et les myosotis semblaient ouvrir leurs corolles avec transport, et le soleil venait d'y entrer avec moi comme pour éclairer mon chemin.

Au pied du lit, contre la muraille, une jeune fille était agenouillée et priait.

— Lina ! m'écriai-je.

Elle tourna la tête, ô surprise ! ce n'était plus l'enfant joufflu que j'avais quitté deux ans auparavant, c'était une belle demoiselle blonde et blanche, revêtue d'une robe bleue qui faisait ressortir encore l'azur de ses yeux charmans et l'albâtre de sa carnation, c'était une femme ou plutôt un ange qui ressemblait par la grâce, par la jeunesse, par le costume, à l'ange de la tapisserie.

— Oh ! père Denis ! m'écriai-je, est-ce un prodige, voilà mon chérubin animé ; ô ma petite cousine, ma femme chérie, que je vous aime.

Et je m'élançai vers elle pour l'embrasser.

Lina me prit les mains avec un sourire de séraphin, détourna sa tête blonde pour éviter le contact de mes lèvres, et me montrant l'ange de la tapisserie :

— C'est lui qu'il faut embrasser, si vous croyez à la féerie.

— Donnons-lui ensemble deux baisers au lieu d'un, dis-je, ce sera pour les intérêts...

L'ange était déjà tout effacé, corps, bras, robe, mains, auréole; il ne restait qu'une ombre d'œil, un dernier regard, une dernière étincelle, un point imperceptible.

Nous nous approchâmes ensemble, Lina et moi, nous tenant par la main, et tous deux nous donnâmes la dernière caresse à la divinité évanouie...

Seulement, je ne sais comment cela se fit!... le dernier trait à effacer était-il trop petit.... l'espace était-il trop restreint?... Dieu ne voulut-il pas recevoir plus qu'il ne lui était dû, mais j'embrassai le front de Lina croyant embrasser la sainte image.

Léo Lespès.

Apologues de la Famille.

LES MARIONNETTES.

Pierre disait : — A nous la vie obscure,
Le toit modeste et les paisibles jours!
Jeanne disait : — A nous les courts amours,
Bonheur couché tristement sur la dure !

— Mais le Destin passe, et fait aussitôt
Que Pierre et Jeanne achètent un château.

Pierre disait : — A nous la gloire immense !
Aux gros écus reviennent les grands bruits.
Jeanne disait : — A nous les belles nuits!
Car longs amours sont à large opulence.

— Mais le Destin passe, et fait tout-à-coup
Que Pierre et Jeanne ont regagné leur trou.

Ainsi — qu'il soit acteur ou bien comparse —
Sur notre pauvre et froid théâtre humain,
Chacun de nous veut lever pied ou main
Et quelque peu se mêler de la farce.

— Mais le Destin passe, et d'un doigt subtil,
A contre-sens s'en vient tirer leur fil.

A. Léon Noel.

Hygiène de la Famille.

LE CHAUFFAGE ET L'ÉCLAIRAGE DES APPARTEMENTS.

Quand vous voyez des teints fatigués, des mains gercées, des yeux malades; à tant de jeunes femmes délicates, ne vous demandez-vous pas à quoi tiennent ces petites misères de la vie. Elles ont souvent pour point de départ un défaut de confortable intérieur, une mauvaise distribution du calorique et de la lumière.

La manière de se chauffer la plus avantageuse, a pour principe le combustible de bois. Le bois seul peut-être donne peu de cendres et peu de fumée, il n'exhale pas des gaz nuisibles, il ne noircit pas les tentures, il n'altère pas la peau et n'occasionne pas des maux de tête violents.

C'est par erreur qu'une dame fort versée pourtant dans la science du bien-vivre, recommande le bois de chêne comme le plus avantageux pour le chauffage d'un appartement. Si l'on ne veut pas avoir sans cesse le soufflet à la main, il faut le réunir à un autre bois d'une combustion plus facile. Ainsi, on fera très bien avec le chêne la grosse bûche de derrière et on emploiera avec succès, sur le devant du feu, le charme ou le hêtre, facilement inflammables.

La façon de disposer le foyer n'est pas sans influence sur la gaîté d'un appartement. Il y a long-temps qu'on a dit que le feu était une compagnie, ayez soin d'en faire une compagnie agréable; que le craquement du bois sec, les mille flammes qui s'élèvent, les étincelles qui remontent en pluies ascendantes, communiquent de la gaîté à la chambre que vous occuperez, ce qui ne saurait manquer d'arriver si les bûches sont bien établies sur leurs chenêts et surtout si elles ne sont pas trop portées en avant.

Il est bon, quand la chose est possible, d'avoir dans la cheminée une trappe en tôle, qui s'élève par le moyen d'un crochet, lorsque l'on veut faire du feu, et qui peut fermer exactement la cheminée en cas d'incendie.

On éteint encore un feu de cheminée en y jetant une poignée de soufre, ou en n'y laissant que la petite portion d'air nécessaire pour entretenir le soufre allumé; la suie tombe bientôt en flocons, et l'incendie cesse.

MANIÈRE D'ARRÊTER LE FEU QUI PREND AUX VÊTEMENTS.

Les accidents par le feu sont fréquents, et on ne saurait trop multiplier les

précautions qui tendent à les prévenir, surtout lorsque l'on a des enfants, dont la vivacité et l'imprudence n'occasionnent que trop souvent de funestes accidents : placez des châssis grillés devant les cheminées et devant les poêles.

Lorsque le feu prend aux vêtements, il faut aussitôt, si l'on est seule, se jeter à terre, car la flamme qui s'élève peut gagner la figure ; ou s'envelopper avec une couverture : le feu cesse à l'instant. Ne jetez point d'eau sur une personne dont les vêtements sont en feu ; vous pourriez lui faire beaucoup de mal.

ÉCLAIRAGE.

Aucune partie de l'économie domestique n'a fait d'aussi grands progrès que l'éclairage ; on peut dire qu'aujourd'hui le grand problème du bon marché, de l'aisance et de la commodité, est résolu sous ce rapport. Nous ne pouvons nous livrer ici à l'examen des divers modes d'éclairage, et nous nous contenterons de recommander à la préférence de nos lectrices, les lampes à la Carcel, les sinombres, et les hydrostatiques.

Pour les besoins journaliers de la maison, on emploie vulgairement de la chandelle ; la clarté de la bougie, réservée au salon, moins économique, moins favorable à la vue que celle de la lampe, conserve cependant la faveur de la mode.

CHANDELLE

La chandelle doit être choisie blanche, sèche, avec une mèche de moyenne grosseur ; elle doit être déposée dans un endroit sec. Si elle est trop nouvelle, elle coule ; si elle est trop vieille, elle se rancit. La chandelle d'une année est fort bonne.

HUILE.

L'huile à brûler répand souvent beaucoup de fumée et d'odeur ; il faut l'acheter bien épurée, nettoyer souvent les lampes, et à fond, surtout si elles servent tous les jours.

BOUGIE.

La bougie doit être blanche, sèche, ne point couler ni se moucher. La bougie diaphane est plus belle, mais elle donne moins de clarté ; et comme ce n'est qu'un objet de luxe, il vaut mieux se servir de celle du Mans. Lorsque les bougies ont été salies par les mouches ou par la fumée, on les nettoie avec une légère eau de savon qui enlève ces taches, et on les essuie soigneusement avec un linge blanc et sec. Elles reprennent alors leur éclat : ne les mouillez pas beaucoup, et n'employez que de l'eau froide.

Charade.

Objet d'horreur pour tout hommme bien né,
Mon premier, triste insecte à mine déplaisante,
Rampe au plus bas degré de l'échelle vivante,
Dans son néánt emprisonné.
Né d'un souffle de mort, errant dans la poussière,
Par sa structure infime et ses instincts, dit-on,
Il ressemble beaucoup à l'impur ver de terre :
(Consultez là-dessus Pline l'ancien, Buffon,
Ou Lacépède, ou Daubenton.)
Mon second dans Paris à tout pas se rencontre,
Et, du reste, il n'est point de si chétif hameau,
Point de bourg du vieux monde et du monde nouveau,
Où de tous les côtés aux yeux il ne se montre :
Et dans ce moment même, ô lecteur vertueux,
Si tu braves le froid qui fend la terre nue,
C'est le premier objet qu'apercevront tes yeux
Du haut de ta fenêtre en plongeant dans la rue.
Mon tout, beauté de mauvais ton,
Ornement incivil qu'illustra Cicéron
Aux grands jours de l'ancienne Rome,
Étale avec ampleur son disque souverain
Sur plus d'un nez contemporain
Que pas n'est besoin que je nomme.
Mais quant à toi, lecteur, je suis trop bon chrétien,
Trop poli, pour te dire en face
Que peut-être, malgré ta grâce,
Son profil menaçant plane aussi sur le tien.
Je crois plutôt qu'il n'en est rien.
Quoi qu'il en soit, cherche-moi bien :
Mais, à coup sûr, c'est inutile,
Car je suis vraiment trop facile
Pour un Œdipe comme toi.
De ton esprit subtil je ne me sens pas digne,
Et d'un air dédaigneux, dès la première ligne,
Lecteur spirituel, tu m'as touché du doigt.

Le Sphynx.

Le Directeur : LÉO LESPÈS.

Paris. — Imp. H. SIMON DAUTREVILLE et C°, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

LE

MAGASIN

DES FAMILLES.

FÉVRIER 1850.

Morale.

LES TROIS CHANTS DU BOSSU.

Je crois bien avoir lu quelque part l'histoire que je vais vous conter; quoi qu'il en soit, je vais toujours vous la dire en en laissant tout l'honneur, s'il y en a à avoir, à celui qui l'a faite, dans le cas où il la revendiquerait.

Il y avait autrefois au bord du Rhin un château solitaire, lequel était habité par un jeune chevalier nouvellement revenu de la guerre, et qui avait épousé sa cousine Yseult, belle jeune fille, blanche et rose comme les roses et les lis pétris ensemble. L'ambition du chevalier se bornait maintenant au repos de la vie domestique. Il laissait rouiller son épée, sans plus s'en soucier que si ç'eût été une quenouille, et c'était à peine s'il regardait son armure, sur laquelle le soleil se jouait le matin, et qu'il faisait luire comme pour inviter ce jeune homme à la revêtir de nouveau. Le soleil en était pour ses frais; l'armure restait suspendue à la muraille. Sur ces entrefaites, un fils naquit au chevalier, et le jour où l'enfant vint au monde, il y eut grande joie au château, comme bien vous pensez, car l'enfant allait être le palpable lien qui unirait plus étroitement Yseult et son époux, le visible battement de leurs deux cœurs en un seul.

Le comte, car le chevalier était comte, réunit donc tous ses amis du voisinage, et il n'eut garde d'oublier certain magicien auquel il avait sauvé la vie, un jour qu'on voulait pendre ce pauvre homme, parce qu'il avait découvert une vérité. Vous saurez, mes enfants, entre parenthèses, que rien n'est plus dangereux à découvrir, pour celui qui la découvre, qu'une vérité quelle qu'elle soit. Pour ne prendre qu'un exemple, citons le Christ, qui a découvert notre religion, cette grande et éternelle vérité sur laquelle le monde repose maintenant. Judas l'a trahi, et Hérode l'a fait mettre en croix. Le comte invita donc le magicien, qui demeurait sur la rive opposée et qui lui conservait une grande reconnaissance du service qu'il lui avait rendu, à venir assister à la cérémonie du baptême. Ce magicien était un fort brave homme, ma foi, et qui ne s'occupait des choses mystérieuses qu'au point de vue du bonheur de l'humanité; aussi avait-il acquis une grande science et professait-il de grandes vertus. Il était vieux de corps, mais toujours jeune d'idées, et sa longue barbe blanche, qui tombait sur sa poitrine, paraissait plus pleine de force et de vie que la barbe des plus jeunes hommes. Elle était devenue blanche, non par l'appauvrissement du sang, mais pour donner un caractère plus vénérable à cette belle physionomie et pour inspirer une plus grande confiance à ceux qui la voyaient.

Le magicien vint au baptême et vit l'enfant.

— Mon cher Théos, lui dit le comte, je voudrais que mon fils fût heureux; vous qui savez tout, dites-moi ce qu'il faut faire pour cela.

— Monseigneur, répondit Théos, vous avez dans votre famille des vieillards pleins d'expérience et de sagesse; réunissez-les ce soir après le repas; dites-leur de souhaiter chacun une chose à votre fils, et moi, je trouverai moyen de lui donner ce qu'on aura souhaité pour lui, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est qu'à mon tour je pourrai faire un don à l'enfant.

— Ce n'est pas une condition que vous m'imposez, mon cher Théos, répondit le comte, c'est un bonheur de plus que vous m'accordez. Je sais combien vous aimez mon fils, et que vous ne lui donnerez rien qui ne doive le rendre heureux.

— A ce soir alors.

— A ce soir.

Le soir, madame Yseult parut dans le grand salon de réception tenant dans ses bras l'enfant nouveau-né, tout enveloppé de dentelles et de soie, et dormant dans son nid soyeux. Elle le déposa dans un berceau d'or et de nacre, et chacun fut admis à venir contempler l'héritier du comte, qui annonça que Théos allait venir, et ce à quoi il s'était engagé.

Théos parut.

— Messeigneurs, dit-il aux chevaliers qui se trouvaient là, le bonheur es

chose difficile à trouver. Nous tous qui sommes réunis ici, nous aimons cet enfant, parce que nous aimons son père et que nous révérons madame Yseult. C'est donc à nous de le doter de toutes les choses qui, dans les conditions humaines, doivent rendre l'homme aussi heureux que possible. J'ai le pouvoir de réaliser pour l'enfant devenu homme les souhaits qu'on aura faits aujourd'hui. Parlez, vous, comte; vous qui êtes son père, que désirez-vous pour votre fils?

— Qu'il soit brave, répondit le chevalier.

— C'est un noble vœu, répliqua Théos, et c'était le premier que vous deviez faire; mais l'enfant eût été brave sans votre souhait, puisqu'il est votre fils, et que vous êtes un des plus braves seigneurs de la chrétienté.

Le comte s'inclina en signe de remerciement.

— Et vous, madame, que désirez-vous pour votre fils? demanda Théos à madame Yseult.

— Qu'il m'aime comme je l'aime, répondit la comtesse.

— Dès que ses yeux seront ouverts, fit Théos, il vous aimera, madame, puisqu'il vous verra. (Comme vous le voyez, Théos était un magicien galant.)

Se tournant ensuite vers les vieillards, il dit à l'un d'eux :

— Que souhaitez-vous au fils du comte?

— Qu'il vive de longues années comme moi.

— Et vous? demanda-t-il à un autre.

— Qu'il soit toujours riche.

— Et vous?

— Qu'il soit toujours fort.

Il restait trois souhaits à recueillir, trois souhaits de jeunes filles qui étaient les cousines de l'enfant.

— Qu'il ait les cheveux blonds comme les épis, fut le premier.

— Qu'il ait les yeux bleus comme le saphir, fut le second.

— Qu'il ait les dents blanches comme les perles, fut le troisième.

— Monseigneur, fit Théos en se tournant vers le comte, votre fils aura tout ce qu'on vient de lui souhaiter.

— Merci, Théos; mais toi, n'as-tu pas un don à lui faire?

— Oui.

— Eh bien, fais-le.

— Vous le voulez, monseigneur?

— Oui, car je suis convaincu que ce sera le plus précieux, à cause de ta grande sagesse et de ton grand amour pour moi.

Théos parut se recueillir un instant et chercher avec attention quelle chose pouvait compléter le bonheur de l'enfant.

Tout le monde fit silence.

Alors le magicien se tourna vers la frêle créature :

— Tu seras brave, lui dit-il d'une voix haute et ferme, tu aimeras tes parents, tu vivras de longues années, tu seras toujours riche, tu seras toujours fort, tu auras les cheveux blonds comme les épis, les yeux bleus comme le saphir, les dents blanches comme les perles, mais...

Le magicien s'arrêta.

— Mais?... répétèrent tous les assistants avec le ton curieux de l'interrogation.

— Mais tu auras une énorme bosse dans le dos, fit Théos.

Madame Yseult poussa un cri, le comte devint pâle de colère.

— Que ma volonté soit faite, dit Théos en étendant la main vers l'enfant, dont la figure se contracta.

La comtesse courut à son fils, et le saisit dans ses bras.

Il était trop tard, l'enfant était bossu.

— Traître! s'écria le comte en saisissant son épée et la plongeant jusqu'à la garde dans la poitrine de Théos, ta mort vengera mon fils.

Mais au grand étonnement de ceux qui se trouvaient là, quoique le magicien fût traversé de part en part, il ne tomba pas, il ne chancela même point, et il se mit à sourire. Puis, retirant l'épée de sa poitrine, il prit une coupe de cristal qui se trouvait là, la posa sous sa blessure, et recueillit dedans le sang qui en coulait.

— Il faut rendre le bien pour le mal, fit Théos. Monseigneur, gardez avec soin ce sang pur d'un honnête homme qui vous aime, vous saurez plus tard l'usage que vous en devrez faire.

En disant cela, Théos tendait la coupe au comte, et celui-ci, étonné de tout ce qui se passait, prenait cette coupe et la serrait dans une grande armoire de chêne.

Théos disparut.

Tout le monde s'éloigna la tristesse dans l'âme, et les plus tristes, comme vous le pensez bien, étaient le père et la mère de l'enfant.

Ils passèrent la nuit à se lamenter.

Leur fils unique était bossu, leur joie se changeait en douleur, leur bonheur en honte.

Comment avouer qu'on a un fils bossu?

Les deux époux résolurent de le cacher à tous les yeux, et ils passèrent la nuit à prier Dieu de leur envoyer un second enfant pour les dédommager du premier.

Un an après, un second fils était né au comte.

On se garda bien de faire venir le magicien au baptême de celui-là. L'enfant était droit, fort et beau. Il avait les cheveux blonds comme les épis, le yeux bleus comme le saphir, les dents blanches comme les perles.

Aussi fut-il le bien accueilli et le bienvenu.

On ne s'occupa plus que de lui dans le château, et son frère fut confié ou plutôt relégué aux soins d'un vieux serviteur qu'on prit à l'année, et qui se consacra tout entier à lui.

On n'avait plus entendu parler du magicien.

Pendant ce temps, l'aîné grandissait.

Quelquefois sa mère, chez qui l'instinct maternel se réveillait de temps en temps, venait sur la pointe du pied le voir par la porte entr'ouverte, demandant à Dieu qu'il lui donnât le courage d'embrasser son fils; mais quand elle apercevait ce petit être bossu et accroupi tristement dans un coin, elle se sauvait en criant et en disant que jamais elle ne se ferait à un pareil spectacle.

— Quelle est donc cette dame qui vient me regarder par la porte entr'ouverte? demandait l'enfant à ce vieux serviteur.

— C'est votre mère, lui dit celui-ci.

— Qu'est-ce que c'est qu'une mère?

— C'est la femme qui vous a porté neuf mois dans son sein, et qui vous a mis au monde.

— Pourquoi ne m'aime-t-elle pas alors, car il me semble qu'on doit aimer ceux qui sont faits de votre chair et de votre sang?

— Elle ne vous aime pas parce que vous êtes bossu.

— C'est donc un mal d'être bossu?

— Non, mais c'est un malheur, et l'on pardonne plus souvent un mal qu'un malheur.

— Alors, parce que mon dos est rond au lieu d'ère droit, je ne dois pas être aimé?

— C'est comme cela, mon pauvre enfant.

— Cependant vous m'aimez, vous?

— Oui, de toute mon âme.

— Pourquoi m'aimez-vous?

— Parce que vous êtes bossu.

— Comment se fait-il que vous, qui êtes un étranger, vous m'aimiez justement à cause de ce qui fait que ma mère, qui devrait m'aimer, ne m'aime pas?

— Le monde est ainsi fait, mon enfant.

— Alors, le monde est fait comme moi, répliqua l'enfant en riant, il est mal fait.

L'enfant grandissait, et cette malheureuse infirmité dont il était accablé prenait des proportions désolantes.

Son frère avançait en âge aussi, et devenait beau comme le soleil; aussi avait-il reçu le nom de Phœbus.

Il se trouvait si joli, qu'il passait devant sa glace des heures entières à se contempler.

Le bossu se trouvait si drôle qu'il passait, devant sa glace, des heures entières à se rire au nez.

Un jour, il vit des enfants qui jouaient dans une cour.

— Je voudrais jouer avec ces enfants, dit-il.

— Allez jouer avec eux, lui répondit le serviteur.

L'enfant sortit.

Deux minutes après, il revint tout en larmes.

— Que vous est-il arrivé ? lui demande le vieillard.

— Ils se sont moqués de moi, ils m'ont jeté des pierres, dont l'une m'a blessé à la main, et m'ont appelé Ésope. — Qu'est-ce que ça veut dire Ésope ?

— C'est un nom.

— C'est le nom d'un méchant ?

— Non, c'est le nom d'un grand homme.

— Pourquoi me le donne-t-on ?

— Parce qu'il était bossu comme vous.

— Et cela ne l'a pas empêché de devenir un grand homme ?

— Non.

— Et que faisait-il ?

— Il faisait des fables.

— Des fables ?

— Oui, dans lesquelles, lui qui n'avait qu'un ridicule physique, il se moquait des ridicules moraux.

— Il avait bien raison. — Et il était né riche ?

— Non, il était né esclave.

— De quoi est-ce que je me plains alors, moi qui ai sur lui l'avantage d'être libre et riche. Je veux lire les fables, cela m'amusera plus que de jouer avec ces enfants qui m'ont jeté des pierres.

Le vieux serviteur alla chercher dans la bibliothèque du comte les fables d'Ésope, et l'enfant les lut, et il trouva cela si beau, que pendant trois nuits il n'en dormit point.

Il rappela son serviteur, et lui raconta ce qu'il avait lu, lui donnant le sens philosophique et moral des fables, et lui demandant si ce qu'il avait compris était bien le sens réel.

— Oui, répondit le vieillard.

— Ainsi, d'être bossu, cela n'empêche pas de comprendre ?

— Non.

— Y a-t-il d'autres livres que celui-là.

— Beaucoup.

— Va m'en chercher.

— Lesquels voulez-vous ?

— N'importe lesquels, pourvu que ce soient des livres.

Le serviteur obéit, et peu à peu Ésope eut lu toute la bibliothèque de son père.

Sur ces entrefaites, Ésope aperçut un beau cavalier richement monté, et qui traversait la campagne.

— Quel est ce cavalier, demanda-t-il, qui monte si bien à cheval ?

— C'est le chevalier Phœbus.

— Quel est ce chevalier ?

— C'est votre frère.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Il ne veut pas vous voir.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes bossu.

— Ah ! c'est juste, je commençais à l'oublier. Et d'où vient-il ainsi ?

— Il revient du château que vous voyez là-bas.

— Et que va-t-il faire à ce château ?

— Il y va pour se faire aimer de la châtelaine, et pour l'épouser.

— Et l'aime-t-elle ?

— Elle l'aimera sans doute, car il est beau et bien fait.

— Et il est savant ?

— Non, il ne sait rien du tout ; votre mère a dit qu'il n'avait besoin de rien savoir : sa beauté lui suffit.

— A quel âge se marie-t-on ?

— A vingt ans, si l'on veut.

— Eh bien, je veux me marier.

— Avec qui ?

— Avec n'importe qui. Fais-moi faire de beaux habits, et fais-moi préparer un beau cheval, je vais me mettre en campagne.

On fit faire à Ésope un vêtement tout brodé d'or et de soie, et on lui amena un magnifique cheval alezan.

Il revêtit le costume et sauta sur ce cheval; puis, comme il l'avait dit, il se mit en campagne.

Deux heures après, il revint tout en larmes avec ses vêtements déchirés.

— Qu'avez-vous, mon pauvre maître ? lui demanda son serviteur.

— Oh ! je suis bien malheureux.

— Que vous est-il arrivé ?

— J'ai vu une jeune fille belle comme le jour, rose comme l'aurore, calme comme la nuit. Elle était à son balcon, j'ai passé devant elle, et j'ai joint les mains en signe d'admiration et en la regardant de tous mes yeux. Pour elle j'aurais donné ma vie. En me voyant aussi, elle s'est mise à rire aux éclats, et moi je me suis sauvé si vite, que j'ai tombé de cheval sur le dos naturellement.

— Vous vous êtes fait mal ?

— Oui ; mais ce qui me fait le plus de mal, c'est le rire de cette jeune fille que j'aime et qui ne m'aime pas. Mon ami, je veux mourir.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— D'abord, parce que l'on est damné quand on se tue, puis parce que vous avez de longues années à vivre.

— Qui est-ce qui a dit cela ?

— C'est le magicien.

— Quel magicien ?

— Le vieillard raconta au jeune homme l'histoire de sa naissance.

— Qu'est-ce que je vais devenir alors ? reprit Esope.

— Voulez-vous que je vous donne un conseil ? Vous ne pouvez vivre par le corps, il faut vivre par l'âme; car votre âme est belle, si votre corps est mal fait : eh bien, apprenez et faites tout ce qui pourra vous charmer, et les mieux faits vous envieront.

— Que ferais-tu à ma place ?

— Moi, je jouerais de la flûte.

— Comment, tu veux que je souffle dans un morceau de bois troué, comme un aveugle ? cela me gonflera les joues, cela me rendra encore plus laid.

— C'est pourtant un joli instrument.

— Il doit cependant y en avoir d'autres.

— Oui, il y a la harpe.

— Comment est-ce fait ?

Le vieillard expliqua au jeune homme ce qu'il lui demandait.

— Va me chercher une harpe, fit Ésope.

Le pauvre garçon était si triste, qu'il éprouvait le besoin d'épancher sa tristesse dans quelque chose, ne pouvant la verser dans quelqu'un. Avec cette divination que Dieu donne aux âmes souffrantes et aux âmes des poëtes, qui sont sœurs les unes des autres, sans l'avoir appris, il connut l'art du chant et de la musique, et de ses doigts inhabiles jusqu'alors et de ce corps contrefait s'exhalèrent en même temps une voix d'une douceur merveilleuse et une musique d'une incroyable pureté, qui, se mariant dans l'air comme deux purs rayons, emplirent les alentours d'une harmonie inconnue jusqu'alors. La poitrine du malheureux enfant se dégonfla, et de grosses larmes roulèrent de ses yeux bleus comme le saphir.

La douleur l'avait fait poëte, et n'osant dire la véritable cause de son chagrin, il improvisait une ballade triste, triste comme le chant monotone de l'oiseau de nuit, et cette ballade disait :

— As-tu vu le château que j'aime tant à voir
Découper ses créneaux sur cette vapeur rose

Qu'au fond des horizons le mois d'avril dépose,
Et, comme une coquette à son riche miroir,
Sourire à ces flots bleus où son pied blanc se pose?

— Oui, j'ai vu le château, mais le temps était noir.
Il ne souriait pas ainsi qu'une coquette,
Et la lune, en croissant dans les ombres du soir,
Tristement éclairait sa pâle silhouette.

— Mais le vent et les flots qui le bercent d'en bas,
Malgré l'ombre des nuits ne lui jetaient-ils pas
Une vague chanson mélodieuse et douce,
Comme celle d'un nid qui s'endort dans la mousse?

— Vent et flots, tout était dans un calme profond.
Le bruit que j'entendais dans les plaines désertes
N'était pas aussi grand, mais bien plus triste, certes,
Que celui que les morts aux cimetières font.

— N'as-tu pas vu passer sur le haut des tourelles,
Portant sur son front pur son diadème d'or,
La reine qu'on mettrait au milieu des plus belles,
Et qui, grâces à Dieu, serait plus belle encor?
Le roi n'était-il pas à côté de sa femme?
Et, joyeux tous les deux, et les yeux pleins de flamme,
Donnaient-ils pas la main à cette belle enfant
Dont les cheveux sont d'or et dont le front est blanc
Comme le lis des prés, la blanche fleur de l'âme?

— Oui, j'ai bien vu le père et la mère. — Tous deux
Sans couronne, sans or, et sans joyau qui brille;
Ils étaient tout en noir, tout sombres; et près d'eux
Je n'ai pas vu la jeune fille.

Quand Ésope eut fini ce chant, il laissa tomber sa tête dans ses mains et se mit à rêver profondément.

Alors on vint frapper à la porte.

— Qui chante ainsi? dit une voix douce.

— C'est moi, répondit Ésope.

— Qui, vous?

— Moi, le fils aîné du comte.

— Ah! pauvre enfant, me pardonneras-tu jamais? fit la voix en s'éloignant.

— Quelle est cette femme qui parle ainsi? demanda le jeune homme.

— C'est une femme qui se repent, répondit le vieux serviteur.

— De quoi?

— D'avoir si longtemps dédaigné son fils.

— C'est ma mère alors!

— Oui.

— Voilà la première fois qu'elle m'adresse la parole. Béni soit ce jour !

Ésope passa la nuit à rêver à la fenêtre, et il lui sembla que des ombres, vêtues de blanc, venaient jeter des fleurs sur le chemin où il aimait à se promener.

Le lendemain, au point du jour, il reprit sa harpe, et il chanta de nouveau une chanson, mais elle était plus gaie et plus consolante que celle de la veille. On eût dit qu'elle se ressentait du sourire maternel ; elle disait, celle-là :

J'etais seul, mais j'entrai dans une hôtellerie
Toute blanche, au milieu de la verte prairie,
Et j'y vis en entrant un joyeux compagnon
Qui m'offrit de m'asseoir sans connaitre mon nom.

J'avais soif, mais ma bourse était vide, et mon père
Ne m'avait rien donné. L'étranger prit son verre
Tout plein d'un vin exquis, et puis, avec émoi,
Il mit en souriant ce verre devant moi.

Il saisit la bouteille et s'en remplit un autre.
Jamais repas ne fut si joyeux que le nôtre.
Nous nous aimâmes vite; et, nous donnant la main,
Nous partîmes tous deux par le même chemin.

A peine eut-il dit le dernier mot de cette chanson fraternelle, qu'Ésope entendit frapper à sa porte.

— Qui est-là? demanda-t-il.

— Moi, ton frère, répondit une voix grondeuse.

— Eh, que veux-tu ?

— Je veux que tu te taises. Ma fiancée est ici, et ton chant trouble notre entretien.

Et Phœbus s'éloigna.

Il revint dans le grand salon où l'attendaient son père, sa mère et sa fiancée, qui portait le doux nom d'Angélique.

— D'où venez-vous? lui dit la jeune fille.

— Je viens de faire taire celui qui chantait.

— Pourquoi?

— Parce que son chant devait vous ennuyer.

— Au contraire, il me plaisait beaucoup. Sauriez-vous chanter de même?

— Non, et ce serait inutile.

— Cependant je ne vous épouserai que quand vous m'aurez chanté vous-même ce que je viens d'entendre.

Phœbus était bien embarrassé, car il lui eût été impossible de trouver une idée, de faire un vers ou de rendre un son harmonieux. Amoureux de son corps, il ne s'était jamais occupé de son esprit. Il était beau comme un paon et bête comme une oie.

Pendant ce temps Ésope pleurait, car il était dur pour lui, au moment où il chantait une chanson d'espoir, d'entendre son frère lui dire de se taire.

Phœbus frappa de nouveau.

— Qui est là? demanda Esope.

— Moi, Phœbus, ton frère.

— Que me veux-tu, toi qui m'appelles ton frère pour la première fois?

— Je veux te demander un service.

— Entre alors.

Phœbus entra, et, quoiqu'il vînt demander un service à son frère, il ne put s'empêcher de lui rire au nez en le voyant si bossu, si triste et si piteux.

— Quel service veux-tu que je te rende? lui dit Esope.

— Je veux que tu m'apprennes le chant que tu chantais tout à l'heure.

— Celui que tu m'as dit de cesser?

— Oui, dit Phœbus en rougissant.

— Pourquoi veux-tu le savoir?

— Parce que ma fiancée ne m'épousera que quand je le saurai.

— Eh! quelle est ta fiancée?

— C'est Angélique.

— N'habite-t-elle pas ce château que l'on voit d'ici?

— Oui.

— Alors c'est elle qui a ri hier en me voyant?

— Oui, j'étais auprès d'elle quand tu es passé.

— Et tu ne l'as pas empêchée de rire de ton frère?

— Ma foi non, j'ai ri avec elle. Tu étais si drôle à voir avec tes habits dorés sur cette vilaine bosse.

— Et tu veux savoir le chant que j'ai fait?

— Oui.

— Malheureusement cela ne se peut pas, fit Ésope après avoir réfléchi.

— Pourquoi?

— Parce que pour le chanter il faut être bossu comme moi.

— Diable! Je ne veux pas alors.

— Réfléchis. Si tu veux, je te donnerai ma bosse et tu chanteras comme je chante. Ma bosse, c'est ma boite à musique.

— Grand merci, je serais trop laid.

Phœbus alla rejoindre Angélique et lui fit part de la condition que le chanteur avait mise à lui apprendre la chanson qu'elle voulait entendre.

— Acceptez, lui dit Angélique.

— Comment! vous voulez que je sois bossu?

— Puisque c'est le seul moyen que vous chantiez.

— Mais vous me détesterez quand j'aurai une bosse.

— Ne suis-je pas jolie pour deux, fit Angélique, et croyez vous deux que

je sois assez sotte pour préférer la beauté extérieure aux charmes de l'intelligence et de l'esprit?

— Cependant hier vous avez ri en voyant un bossu à cheval.

— Oui; mais si j'eusse entendu un bossu chanter comme je viens d'entendre chanter tout à l'heure, je l'eusse plaint d'abord, je l'eusse aimé ensuite. M'aimez-vous?

— Oui.

— Eh bien, devenez bossu et chantez.

— Que les femmes ont d'étranges fantaisies!

— Hâtez-vous, demain il serait trop tard et j'épouserais un autre chevalier.

Phœbus courut de nouveau auprès de son frère.

— Donne-moi ta bosse, lui dit-il.

— Pourquoi?

— Parce qu'il le faut.

— Ta fiancée consent à ce que tu sois bossu, pourvu que tu chantes comme moi!

— Oui.

— Alors je garde ma bosse.

— Tu gardes ta bosse?

— Oui.

— Mais il me la faut, je la veux.

— Tu ne l'auras pas. Je l'ai gardée tant qu'elle m'a nui, je la garde maintenant qu'elle m'est utile.

— Que veux-tu dire?

— Ta fiancée épousera un bossu, pourvu qu'il chante comme moi?

— Oui.

— Eh bien, c'est inutile que je te donne ma bosse. Je vais épouser ta fiancée.

Phœbus resta pétrifié devant ce raisonnement, et pour joindre l'acte aux paroles, Ésope quitta sa chambre, se rendit dans le salon où se trouvait Angélique, et, s'agenouillant devant elle, il chanta d'une voix douce et mélodieuse une troisième chanson toute pleine d'admiration et de tendresse pour Angélique.

Il y comparait son âme au lac sombre et triste pendant la nuit, n'inspirant alors que des pensées de mort, et, quand le jour paraît, quand le soleil rit dans ses eaux, conseillant à ceux qui se promènent sur son bord de se confier à lui, et de se laisser bercer par son courant et par sa brise.

— Avant de vous avoir vue, disait la chanson, mon âme était le lac triste et sombre, car la nuit régnait en moi; vous avez paru, et je souris maintenant comme le lac aux premiers rayons du jour.

— Chantez, chantez, fit Angélique, vous me semblez beau comme le dieu fils de Latone, comme Apollon, le poëte divin.

Le comte et la comtesse tombèrent à genoux devant leur fils, et lui demandèrent pardon de leur longue indifférence.

En ce moment Théos parut :

— Eh bien, monseigneur, dit-il au comte, comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai donné une bosse à votre fils? S'il n'eût eu que les qualités que voulaient lui donner vos amis et vos parents, il fût devenu ce qu'est devenu votre fils Phœbus. Cette bosse, c'était le malheur, et le malheur seul est capable de faire les grands esprits et les grandes intelligences, car il contraint l'homme à doubler ses forces et à demander à son âme toutes les ressources pour le mettre au-dessus de la chose qui l'afflige. Votre fils a souffert, et en éprouvant le besoin de formuler sa souffrance, il est arrivé à être poëte, et la beauté de son âme et la poésie de son chant ont fait oublier à une jeune fille la difformité de son corps. Le bonheur de l'homme est-il dans la ligne plus ou moins pure de son visage? Non, monseigneur, il est dans la pureté de son cœur et dans l'intelligence de son esprit. Demande-t-on au poëte dont on lit les vers, au philosophe dont on lit les pensées, au musicien dont on écoute la musique, s'il est bien ou mal fait, s'il est borgne ou bossu? Ésope était bossu, Homère était aveugle, et tous deux ont charmé le monde comme votre fils a charmé Angélique. Si beau qu'il soit, votre fils Phœbus ne peut plus lutter maintenant avec son frère ; mais, je vous dois la vie, monseigneur, et je ferai bien les choses.

Phœbus fera tout ce qu'on peut faire avec de la jeunesse, de la force et de la beauté. Il prendra l'armure et l'épée de son père, et deviendra un vaillant chevalier comme lui, et le sang qui a coulé de la blessure que vous m'avez faite et que vous avez gardé, monseigneur, le rendra invulnérable.

— Et quand il reviendra, fit Angélique, il épousera ma sœur née le même jour que moi, et qui me ressemble à ce point qu'on nous prend moi pour elle, elle pour moi.

Huit jours après, Ésope épousait Angélique, et les paysans qui assistaient à ce mariage, disaient :

— On nous avait dit qu'il était bossu, il nous paraît parfaitement droit.

C'est ainsi, mes enfants, pour conclure par une morale vraie, que les beautés de l'âme cachent les difformités du corps.

Alexandre Dumas fils.

Réminiscences d'intérieur.

HISTOIRE D'UN FAUTEUIL, D'UN CHAT ET D'UN COUCOU.

J'ai un fauteuil qui ne vaut pas quatre sous; quand on s'assied dedans, il grince comme une poulie mal graissée; les vers l'ont mangé jusqu'à la moelle des os: cependant je ne le changerais pas contre un empire.

S'il est plein de poussière, il est aussi plein de souvenirs.

Je l'ai acheté, il y aura tantôt huit ans, à la vente de mademoiselle Bauvois, marchande de tabac.

Mademoiselle Bauvois était une vieille fille, jaune comme du tabac en carotte et plus ridée que les raisins d'hiver. Elle n'était jamais sortie de sa boutique, aussi jaune qu'elle; la boutique était ridée par les obscénités des mouches.

A côté de mademoiselle Bauvois se tenait son frère, M. Bauvois, préposé à la vente du tabac à fumer; mais il n'avait guère d'occupation.

Le gros de la besogne était pour mademoiselle Bauvois, qui pesait dans la balance de fer-blanc le tabac à priser.

Alors la mode était de priser; aujourd'hui la mode est de fumer. Mademoiselle Bauvois a bien fait de mourir; elle n'eût rien compris à cette détrônation de la tabatière par la pipe.

Au-dessus de M. Bauvois, se tenait accroché un important personnage à nez rouge, à grande perruque blanche. Toute son attention se portait sur les fléaux de la balance; il semblait prendre grand plaisir à voir peser le tabac. Il admirait cette longue succession de cornets en papier qui s'emboîtaient avec tant d'art les uns dans les autres. Son costume noir, qu'il gardait constamment et qui commandait le respect, indiquait qu'il avait dû remplir quelque importante fonction dans l'ancienne magistrature.

Sans doute ce magistrat irréprochable contribua puissamment au revisement des coutumes des Vermandois. Je ne l'ai jamais vu rire; jamais il n'a soufflé mot; sa perruque était toujours soigneusement peignée; son nez aussi rouge un jour que l'autre.

Un matin, on a sonné le bourdon de la cathédrale: c'était la mort de mademoiselle Bauvois qui faisait trembler la vieille tour de l'église.

Il n'y a plus eu de bureau de tabac dans la ruelle du Bloc; d'autres ont fait des devantures avec les soixante mille modèles de pipe connus: pipes en terre et pipes en bois, pipes en porcelaine et pipes de Kümmer, pipes en racine et pipes en verre, pipes de l'Alsace et pipes de Marseille.

Toutes ces pipes se marient avec des faveurs de ruban rose, s'entrelacent, font la grimace aux tabatières.

Toutes les fois que je vais à Laon, je pense à mademoiselle Bauvois, à ses

cornets, à sa boutique sombre, au juge au nez rouge, et je trouve les barreaux de fer de l'ancienne boutique bien plus gais que la *montre* des modernes débitants de tabac.

Après la mort de mademoiselle Bauvois, on procéda à la vente. J'achetai pour rien le fauteuil où s'était assise si longtemps cette respectable demoiselle.

Sur ce fauteuil, en curieuse tapisserie, se promènent des dames chinoises, un peu allongées, la mine dédaigneuse, les grandes manches l'une dans l'autre, et, derrière elles, un petit Chinois qu'on n'a pas jeté dans le fleuve Jaune, afin de lui faire porter la longue ombrelle.

Mademoiselle Bauvois ne brossait jamais son fauteuil, la poussière avait fini par prendre un pied, puis deux, puis trois, puis dix. Plus moyen de la déloger. Je donnai le fauteuil à nettoyer.

Le tapissier jugea à propos d'y fourrer des *élastiques*. Des *élastiques* dans un fauteuil de 1775! Cet homme était imbu de préjugés modernes. Contemporain de Diderot et de Boucher, autant vaudrait un fond rose à un portrait de Rembrandt!

Quand je partis de Laon, je ne voulus pas laisser le fauteuil à ma mère; elle ne le comprenait pas. Elle n'avait jamais eu un sourire pour les belles dames chinoises qui se promenaient depuis si longtemps avec leur parasol.

On fit une boîte au fauteuil, qui grimpa tranquillement sur l'impériale de la voiture Laffitte et Caillard.

Combien le fauteuil a été étonné de se trouver à Paris! En a-t-il subi des déménagements et des emménagements!

Il a vu la littérature de près, et il la méprise bien, sachant qu'elle ne donne guère à manger. Il a vu quelquefois des enfants aimables, mais il a vu aussi de cruels propriétaires.

Un jour, triste souvenir! un huissier s'est assis dedans. Le pauvre fauteuil fut saisi d'une terreur sans pareille, et il s'en est allé par la fenêtre, au risque de se casser une jambe.

Le fauteuil aimait mieux sortir par la fenêtre que par la porte, avoir une jambe cassée ou suivre son maître, que d'avoir la jambe saine et suivre l'huissier.

Il sauta avec tant de dextérité qu'il ne se cassa rien, et il arriva le soir sans encombre à la rue des Canettes. Mais il eut une grande douleur, il se trouva en compagnie d'un tas de vauriens de meubles, vagabonds sans aveu.

Un lit en bois peint, une commode en noyer, un secrétaire en acajou, une pendule en cuivre doré d'un style sans style, des vases de porcelaine peinte avec des bouquets en fleurs artificielles sous verre.

On appelle ça un *garni*. Le fauteuil ne pouvait se lier avec ces étranges compagnons de tous les bois, de tous les pays, de toutes les époques, qui se prostituent à raison de vingt francs par mois au premier venu.

Le fauteuil s'ennuya dans cette vilaine rue des Canettes; il ne le disait pas, mais au fond il regrettait l'air de la montagne de Laon, le beau temps où il recevait dans ses bras mademoiselle Bauvois.

Moi, voyant son amère tristesse, je l'emmenai de la rue des Canettes, et je lui donnai, cette fois, de braves camarades avec lesquels il se lia intimement dès le premier jour.

Ce fut d'abord une petite horloge en bois qui coûte six francs rue de la Barillerie; elle était jolie, fraîche et pas trop tapageuse.

Elle ne sonnait pas l'heure ; elle faisait seulement entendre un doux tic c, qui n'a rien de la brutalité de celui du moulin à vent.

Les dames chinoises continuaient à se promener, suivies de leur petit Chinois, et elles regardaient constamment les heures marcher à la suite des aiguilles.

Il y avait sur la cheminée un gros paysan de pot à eau en faïence blanche avec un bouquet sur la poitrine, un bouquet *voyant*, composé de pissenlits verts et de pivoines rouges.

Ce pot à l'eau se tenait constamment dans un vase où de joyeux coqs bleus à queues rouges picotaient de grandes herbes vertes.

Le fauteuil, le coucou, le pot à l'eau vivaient en paix modestement, se contentant de peu.

Un petit chat qui avait l'air honnête s'en vint crier famine par la croisée. Je lui ouvris ; il mangea comme un goulu le restant du pot-au-feu de la veille.

Après il se mit à regarder avec ses grands yeux tout l'appartement, puis les meubles. Il s'inquiétait démesurément de l'horloge.

Et il commença à donner de petits coups de patte aux poids du coucou. Les chats voudraient communiquer leur mouvement perpétuel à toutes les choses de la création.

Quand il eut reconnu que les poids étaient trop pesants pour sa petite personnalité, il s'attaqua aux ficelles; et les ficelles se laissèrent aller à un doux balancement, sans se douter combien elles compromettaient le cerveau du coucou.

Finalement, les deux ficelles prirent tant d'ébats avec le petit chat, que mon horloge de six francs mena une conduite déréglée. Le coucou devint fainéant, oublia de marquer les heures ; au lieu de continuer son chemin à pas comptés, il se reposait en route, puis courait en avant pour se rattraper ; il finit par se reposer tout à fait.

Le lendemain, je trouvai le gros pot à l'eau par terre, la bouche fendue, et son joli bouquet de pissenlits verts séparés des pivoines rouges.

Le chat avait aussi l'habitude de grimper sur le fauteuil ; quelquefois il y faisait un somme, quelquefois sa toilette. D'autres jours il entreprenait un grand voyage en partant des bras pour arriver au dos ; il s'y tenait triomphalement comme sur un pic, et puis se laissait couler doucement jusqu'au bas.

Je le surpris plus d'une fois en contemplation devant les grandes dames chinoises, se demandant quel pays pouvait produire d'aussi jolies créatures.

Son premier regard était pour elles en s'éveillant; il les voyait en clignant de l'œil, et petit à petit son regard se faisait grand.

Mais le chat ne paraissait pas heureux que le petit Chinois eût échappé au fleuve Jaune ; il lui jouait mille tours et ne manqua pas un jour de lui enfoncer ses griffes dans la figure.

Quand il eut terminé ses méditations sur les Chinoises, le chat fut ingrat envers ces pauvres dames, comme les enfants qui cassent leurs petits chiens de bois afin de *voir* l'aboiement. L'insensé et immoral animal déchira la robe des Chinoises, voulant se rendre compte du dessous.

Il trouva du crin et de l'étoupe!

A l'imitation d'un romancier, inventeur de châtiments particuliers, j'ai livré le chat à des mains cruelles. Ainsi fut-il puni de ses crimes. Je ne m'é-

tendrai pas crûment sur la punition, cette question ne pouvant se traiter sans danger que dans un ouvrage de chirurgie.

CHAMPFLEURY.

Souvenirs historiques de la famille.

LES PAPILLONS DU CHEVALIER DE BOUFFLERS.

I.

Il y avait autrefois, sous Louis XIII, une princesse de Condé, dont la passion pour les oiseaux avait pris un accroissement si prodigieux, qu'elle employait exclusivement ses revenus à la satisfaire. Son hôtel était une seconde édition de l'arche de Noé, moins les quadrupèdes; une volière immense où toutes les espèces de volatiles étalaient leur plumage et mariaient leurs chants. La noble princesse frétait des vaisseaux et les envoyait au bout du monde, tout exprès pour lui rapporter ce qui manquait à sa collection. Outre ces dépenses dont l'énormité échappe au calcul, elle consacrait par an soixante-dix mille livres à l'entretien de sa ménagerie. Chaque famille emplumée avait un domestique à ses ordres, et l'on se montrait de par le monde un personnage de fort bonne souche, pourvu de magnifiques honoraires et décoré du titre fastueux de *gouverneur des serins de madame de Condé.*

Nous ne serons donc pas surpris de rencontrer, un siècle plus tard, à Lunéville, en Lorraine, une baronne de Beauvais-Craon, douée d'un enthousiasme non moins remarquable pour l'histoire naturelle, avec cette différence qu'elle reportait sur les papillons le goût prononcé que la princesse avait pour les oiseaux.

Veuve à dix-huit ans, madame de Beauvais-Craon ne jugea pas convenable de s'engager une seconde fois dans les nœuds du mariage. Elle passa toute sa jeunesse à la cour du roi de Pologne, ce Henri IV de la Lorraine, dont le nom cher au peuple est devenu synonyme de bienfaisance et de bonté.

La baronne était, sans contredit, le plus bel ornement de la petite cour de Lunéville.

Donnant à l'esprit ce qu'elle sacrifiait du côté du cœur, elle repoussait impitoyablement les hommages, et se raillait des fades adulations que lui prodiguaient les damoiseaux de la cour de Stanislas. Comme elle n'avait point eu d'enfant, elle venait d'adopter son neveu, le jeune chevalier de Boufflers, qui promettait alors d'être l'un des hommes les plus spirituels de l'époque, et qui a tenu parole.

Le dédain de la baronne pour les papillons de cour fut précisément l'origine de l'attrait qu'elle eut plus tard pour les papillons véritables.

Dans le seul but de faire une épigramme, elle s'appliqua pendant tout un automne à chasser les brillants insectes qui venaient voltiger au-dessus des pelouses fleuries de son parc.

Elle et son neveu, armés d'un filet vert aux mailles délicatement tressées, poursuivaient du matin au soir les argynes, les thaïs, les vanesses et les coliades. Le jeune chevalier, que cette chasse amusait beaucoup, portait, en guise de gibecière, une boîte oblongue, aux parois garnies de morceaux de liége, sur lesquels la baronne attachait les victimes avec de fines épingles d'or.

Mais comme la boîte, toute légère qu'elle était, gênait le chasseur dans ses évolutions, on s'adjoignit le fils du jardinier du parc et une petite paysanne appelée Jeanne, que la baronne avait tenue sur les fonts de baptême, charmante enfant aux yeux bleus et aux joues rosées, qui reçut un filet des mains de sa marraine, et ne tarda pas à se distinguer par les plus belles prises.

Prosper, c'était le nom du fils du jardinier, ne chassait pas. Il portait la boîte et répondait du gibier.

Au bout de six semaines, on avait une collection complète, où le papillon à queue de fenouil, le papillon du chou et le papillon aurore rivalisaient de nuances éclatantes avec les paons du jour, les vulcains, les nymphales et les petits porte-queue, ces hôtes légers de l'air qui se taillent leurs ailes dans le plus bel azur des cieux.

La baronne encadra richement cette collection et l'envoya au roi de Pologne, en lui faisant dire qu'elle lui offrait le portrait de tous ses courtisans.

Piqués de la plaisanterie, ces derniers cessèrent enfin de poursuivre madame de Beauvais-Craon de leurs fadeurs. Elle put se livrer tranquillement à l'éducation de son neveu.

L'année suivante, l'élève de la baronne voulut recommencer la chasse aux papillons et manifesta le désir de conserver vivants ces gracieux lépidoptères. Sa tante acheta des livres d'entomologie ; on dressa dans le parc une sorte de petit temple grec tout en gaze, dont l'intérieur fut orné d'arbustes exotiques et de fleurs précieuses; puis on se remit en chasse, non-seulement avec des filets, mais avec de légères pinces de vermeil, qui servaient à prendre sur les plantes ombellifères la chenille prête à se former en chrysalide. On la portait alors soigneusement dans le temple, on lui trouvait des compagnes d'une autre famille, et, quand l'heure des métamorphoses était venue, chacune des prisonnières, déployant ses ailes, quittait la tige où elle avait dormi, et l'on croyait voir s'envoler l'une après l'autre toutes les fleurs de ce riant séjour.

Cependant Boufflers grandissait.

Stanislas, le bon roi, venait de mourir, et Lunéville, déserté par la cour, redevenait ce qu'il était précédemment, une petite ville de province fort maussade et fort triste. L'université de Nancy, privée de son protecteur, dépérissait de jour en jour; la baronne fut obligée d'envoyer son neveu à Paris pour y terminer ses études.

Boufflers pleura ses papillons.

Il supplia sa tante de conserver le temple de gaze et de le repeupler tous les ans de ses hôtes splendides. La baronne le promit d'autant plus volontiers, que c'était en quelque sorte l'unique distraction qui lui restât dans sa retraite.

Néanmoins elle se dispensa d'aller dorénavant elle-même à la chasse des insectes, et fit de cette chasse une sorte de métier, qu'embrassèrent bientôt avec ardeur tous les enfants du voisinage. Ils apportaient leur prise à Prosper, que madame de Beauvais-Craon avait nommé gardien du temple. Les plus beaux papillons étaient, comme de raison, les mieux payés, et les plus rares chrysalides obtenaient les plus magnifiques récompenses.

Jeanne, très-habile chasseuse, avait donné des leçons à toute la bande.

Un an, deux ans s'écoulèrent.

Externe au Collége de France, et jouissant après ses classes d'une liberté dangereuse, le jeune chevalier oubliait sa bonne tante de Lorraine, ainsi que le palais de fleurs et de verdure où elle continuait de lui garder une foule d'éblouissants captifs.

Présenté à quelques hommes de lettres de l'époque, dont les éloges sur les agréments de son esprit n'avaient pas toujours été mesurés par la prudence, Boufflers laissa ses études incomplètes et se jeta dans cette littérature frivole où la renommée s'acquiert aux dépens des bonnes mœurs et du respect qu'on se doit à soi-même.

Sa tante le suppliait en vain, par écrit, de revenir auprès d'elle. Enivré de son succès, fier de ses triomphes, retenu par la société légère qui lui prodiguait la louange, le chevalier trouvait cent prétextes pour différer son retour.

La baronne perdit enfin patience, prit la poste et courut arracher cet enfant prodigue aux séductions de la vie parisienne.

On était alors au milieu de ce terrible hiver qui signala les dernières années du règne de Louis XV.

Dans sa précipitation à faire le voyage, madame de Beauvais-Craon n'avait pris que des mesures insuffisantes pour se garantir du froid. Sa berline ayant été arrêtée par les neiges dans les plaines désertes de la Champagne, le postillon fut obligé d'aller à trois lieues chercher du secours. Pendant sept mortelles heures, la noble voyageuse, seule avec une femme de chambre, au milieu d'une nuit de tempête, éperdue d'effroi, glacée par un vent sibérien, eut à subir des angoisses inouïes. Lorsque les secours arrivèrent, elle se trouvait sans connaissance et à deux doigts de la mort.

Rendue à l'usage de ses facultés, elle voulut poursuivre sa route; mais, en arrivant à Paris, elle fut prise d'une fièvre violente. En proie au délire, la pauvre baronne ne reconnut même pas son neveu, qui s'était empressé d'accourir auprès de son lit de souffrance.

Trois jours après, Boufflers la vit expirer dans ses bras.

Le chagrin du chevalier fut d'autant plus vif, qu'il avait de grands reproches à s'adresser. N'était-il pas la cause de ce fatal voyage? La triste fin de la baronne lui resta longtemps sur la conscience comme un remords.

Peu à peu néanmoins ses amis le ramenèrent à sa vie de dissipation.

Huit mois après, il était assez consolé pour songer à prendre le chemin de Lunéville, où il avait à recueillir l'héritage de sa tante.

II.

On était à la fin d'août.

Le palais des papillons, confié aux soins de Prosper et de Jeanne, offrait à ses hôtes diaprés la même magnificence d'arbustes que les années précédentes, et des fleurs aussi riches en nuances et en parfums.

Jeanne était alors une belle jeune fille de dix-sept ans, et Prosper un garçon bien venu, qui ne laissait rien à désirer sous le double rapport de la force physique et de la noblesse de l'âme.

Ces deux enfants avaient grandi l'un près de l'autre. Ils s'aimaient.

Madame de Beauvais-Craon devait doter sa filleule et la donner pour femme à Prosper; mais sa mort vint tout à coup détruire les espérances des jeunes gens.

Le jardinier ne voulut plus entendre parler de mariage.

Son fils aurait, après lui, une chaumière et quelques perches de terrain aux alentours; Jeanne était pauvre : l'éternelle question des écus allait occasionner une séparation cruelle, quand une idée lumineuse traversa l'esprit du fiancé.

Il écrivit à Boufflers, et lui demanda s'il voulait que les compagnons de ses jeux d'enfance conservassent au temple de gaze sa destination primitive.

La lettre portait les deux signatures de Jeanne et de Prosper.

Elle arriva juste au moment où le chevalier venait de se décider à partir pour la Lorraine.

Dans sa vie dissipée, le neveu de la baronne n'avait pas tellement égaré son cœur, qu'il ne pût le ramener à ces doux souvenirs du jeune âge qui le faisaient battre si délicieusement.

Il se revit en imagination courant avec sa tante bien-aimée sous les longues avenues du parc. Son réseau vert, enflé par la brise, le disputait à celui de Jeanne dans la chasse aérienne; il attrapait au vol le brillant gibier, l'amenait captif sur la pelouse, le prenait délicatement entre ses doigts, pour le tirer du filet sans dégrader ses ailes étincelantes, et le portait en triomphe à Prosper, chargé de l'enfermer provisoirement dans une petite cage de soie, qui avait remplacé la boîte aux morceaux de liége et aux épingles d'or.

Le chevalier répondit à Jeanne et à son fiancé qu'avant quinze jours il serait au château.

« Je veux, leur écrivait-il, revoir le temple des papillons plus riche et plus magnifiquement habité qu'autrefois. »

C'était un ordre.

Le vieux jardinier n'avait plus le droit de rien empêcher ni de rien défendre. On vit bientôt accourir tous les fournisseurs habituels avec leurs filets. Jeanne les guida dans les prairies verdoyantes, au bord des ruisseaux, sur la lisière des bois, partout où la chasse pouvait obtenir des résultats heureux. Pendant ce temps-là, Prosper s'appliquait à embellir encore l'élégant séjour qui devait recevoir les prisonniers. Il renouvelait la gaze de la voûte, garnissait les colonnes d'un velours plus doux, établissait çà et là de légers filets d'eaux et de petites cascades qui murmuraient au milieu des fleurs; en un mot, il réussit à faire un véritable Éden en miniature.

Rien ne manquait plus à la splendeur du temple, quand Boufflers arriva. Prosper et Jeanne épièrent le moment où il ferait sa première promenade dans le parc.

Tout avait été préparé pour une réception magnifique.

Au détour d'une avenue, le chevalier fut entouré d'une troupe de pastoureaux et de jouvencelles, qui poussèrent des cris d'allégresse, et le conduisirent au seuil du temple où l'attendait Prosper.

Ce dernier l'introduisit dans l'éblouissant palais des insectes. Boufflers, émerveillé, se trouva au milieu d'un véritable nuage d'azur et d'or. Une myriade de papillons tourbillonnaient autour de lui, effleuraient son front de leurs ailes veloutées, et déployaient à ses yeux toutes les couleurs du prisme. Jamais, du vivant de la baronne, la collection n'avait été plus merveilleuse et plus splendide.

Mais ce n'était là que le commencement de la fête.

Prosper ramena le chevalier au seuil du temple, et celui-ci vit aussitôt défiler en sa présence la troupe des petits paysans et des jeunes filles. Tous portaient le réseau vert, avec la cage à mailles de soie, dans laquelle était renfermée leur chasse du jour. Ils s'arrêtaient l'un après l'autre devant le maître du château, lui montraient leur capture et se rangeaient ensuite sur deux lignes à ses côtés, les jeunes filles à droite et les garçons à gauche.

Une paysanne, plus fraîche et plus jolie que les autres, terminait le cortége.

Elle s'approcha de Boufflers, timide, rougissante, et, lui montrant les papillons qui voltigeaient dans sa cage de soie :

— Ce matin, dit-elle, j'ai pris deux vulcains et trois paons du jour. Monsieur le chevalier m'eût envié jadis une aussi belle chasse....

— Oui, certes, ma chère enfant ! s'écria Boufflers, qui reconnut Jeanne, et l'embrassa deux fois avec une vivacité qui la fit bien plus rougir encore.

La jeune fille portait sur l'épaule deux filets ; elle en offrit un au chevalier.

— Permettez-nous de voir, lui dit-elle, si vous n'avez rien perdu de votre adresse.

A un signal de Jeanne, chaque personnage de la troupe ouvrit la cellule soyeuse qu'il tenait à la main, et lâcha les prisonniers qu'elle contenait.

Ce fut un spectacle charmant.

Le ciel fut envahi par une nuée de radieux fugitifs, qui tourbillonnèrent au-dessus des pelouses et se perdirent sous la profondeur des avenues.

— Maintenant, Monsieur le chevalier, dit Jeanne, il faut les reprendre !

Elle s'élança, vive et folâtre.

Le maître du château la suivit, heureux comme aux plus beaux jours de l'enfance, et manœuvrant le filet avec une habileté qui lui attira les applaudissements de la troupe entière.

En moins d'une heure, tous les papillons étaient de nouveau captifs, et la fête se termina par un grand dîner sous les berceaux du parc.

Mais, à ce dîner, Boufflers fut triste.

Il quitta la table avant le dessert et se retira dans sa chambre, en luttant contre un sentiment de jalousie dont il n'était pas le maître. La beauté de Jeanne avait fait sur lui une impression profonde. Cette jeune fille pourrait briller avec éclat dans les salons de la capitale : pourquoi deviendrait-elle la femme d'un simple paysan ?

Boufflers, au contact des sociétés frivoles, avait perdu beaucoup de sa délicatesse de cœur. Entre une pensée mauvaise et un projet coupable il y a peu de distance à franchir. Il eut bien vite organisé un plan de séduction. Les prétextes ne lui manquaient pas pour éloigner le fiancé de Jeanne. Il le fit appeler.

Celui-ci s'empressa de se rendre à ses ordres ; mais il entra dans la chambre, accompagné de la jeune fille.

Boufflers tressaillit.

La présence de Jeanne devenait un obstacle aux mesures qu'il voulait prendre.

— C'est à Prosper que je désire parler, balbutia-t-il. . . . A lui seul.

— Oh ! répondit Jeanne avec naïveté, quand on doit être mari et femme, on n'a plus de secrets l'un pour l'autre !

Se tournant ensuite vers un magnifique portrait de la baronne, suspendu à l'endroit le plus apparent de la pièce :

— Ma marraine avait promis de nous marier, Prosper et moi, continua-t-elle. Aujourd'hui qu'elle n'est plus, c'est à vous de tenir cette promesse, car sa bonté de cœur et sa bienveillance font partie de son héritage.

Le chevalier pâlit et regarda le portrait de sa tante.

Il lui sembla que l'œil de la baronne devenait sévère, et qu'elle allait ouvrir la bouche pour lui reprocher ses coupables intentions. La voix du remords cria au fond de sa conscience. Épousera-t-il Jeanne? lui donnera-t-il jamais le bonheur qu'on ne trouve ici-bas que dans la pureté de l'âme et dans l'estime de soi-même? Non. C'est un crime qu'il allait commettre. Le souvenir de sa tante ne l'aura pas inutilement rappelé aux principes de l'honneur et de la vertu.

Prenant aussitôt la main de Jeanne, et l'unissant à celle de Prosper :

— Soyez heureux! leur dit-il. Je double la dot que la baronne vous avait promise... Adieu !

Le soir même, le chevalier de Boufflers commandait des chevaux de poste et reprenait le chemin de Paris, craignant sa faiblesse et ne voulant pas revenir sur une bonne action.

III.

Or, a dit la sagesse des siècles, une bonne action trouve tôt ou tard sa récompense.

Rentré à Paris, le chevalier oublia bientôt cette passion d'un jour. Peu à peu, les orages de sa jeunesse firent place au calme. Sans renoncer à la littérature, qu'il regardait comme un délassement et non comme un métier, il embrassa la carrière des armes, fut élevé au grade de colonel, puis à celui de maréchal de camp, et partit pour le Sénégal en qualité de gouverneur de la colonie.

Boufflers y déploya des talents administratifs qu'on ne lui connaissait pas encore.

Trois ans après, il était de retour et obtenait le fauteuil académique.

Mais il retrouva son pays en proie aux fureurs révolutionnaires. Nommé député aux États généraux, il fut un de ceux qui voulurent arrêter la France sur cette pente fatale qui conduit les nations à l'abîme. Vains efforts! la terreur commença son règne, et Boufflers, inscrit en tête d'une liste de proscription, se sauva pour échapper à la guillotine.

Tous ses biens furent confisqués. Il vécut dix ans à Londres dans un état voisin de la misère.

Sa tante lui avait donné jadis quelques leçons de peinture.

Il se perfectionna dans cet art et réussit à gagner assez d'argent pour repasser le détroit, bien que les émigrés n'eussent pas encore obtenu l'autorisation de rentrer en France.

Débarquant à Dieppe, Boufflers traversa les provinces de l'Est et gagna la Lorraine.

Il se déguisa pour entrer à Lunéville. Son unique désir était de revoir une dernière fois les lieux où il avait passé son jeune âge.

Mais, hélas! il ne restait plus vestige de la demeure de la baronne.

Devenu propriété nationale et vendu à vil prix, à la hâte, comme tous les biens des émigrés, le château avait été démoli; d'autres édifices s'élevaient sur ses ruines, et le grand parc aux vieux ombrages s'était changé en une plaine aride et nue, où campait un corps de réserve de l'armée de Moreau.

Boufflers sentit son cœur se fendre.

Comme tous les malheureux, pour échapper aux souffrances du présent, il désirait chercher un refuge dans le bonheur et les joies du passé; mais l'illusion n'était même plus possible : la charrue révolutionnaire avait trop cruellement bouleversé le champ de ses souvenirs.

En vain il essaya de trouver Prosper et Jeanne; il ne put obtenir aucun renseignement sur leur sort.

Les hommes comme les choses avaient disparu dans la tempête.

Boufflers prit tristement le chemin de Paris, où il continua de vivre dans les privations de toute sorte. Ses cheveux avaient blanchi autant par les chagrins que par l'âge. Il cachait ses titres et son nom. Jamais on n'eût reconnu le brillant chevalier de Boufflers dans ce pauvre peintre qui faisait des portraits pour vivre.

Un soir, en regagnant la chétive mansarde qui lui servait de demeure, il trouva un billet ainsi conçu :

« Des amis de Monsieur le chevalier l'attendent demain à Auteuil, Grande-Rue, n° 58. »

Rien de plus, point de signature. L'adresse de la lettre portait son faux nom.

Que signifie ce singulier message? Ceux qui s'annoncent comme des amis ne seraient-ils pas plutôt des ennemis qui lui tendraient un piége? Les jours de sang et d'échafaud ne sont plus, mais les prisons reçoivent et gardent encore bien des victimes.

Boufflers tremble de perdre le seul bien qui lui reste, la liberté.

Néanmoins la réflexion le rassure. Un ennemi l'eût dénoncé directement au pouvoir et n'eût pas ainsi respecté son incognito. La personne qui lui écrit est guidée sans doute par les raisons de prudence qui le dirigent lui-même dans ses démarches et dans sa conduite.

A tout hasard, Boufflers passe le lendemain son habit le plus présentable et suit les bords de la Seine jusqu'à Auteuil.

Il fait une journée radieuse. Les campagnes d'alentour livrent à la brise tous les parfums de la fenaison; les oiseaux chantent sous la haie d'aubépine qui borde la route, et le fleuve, coloré des plus doux reflets du ciel, caresse en murmurant ses rives verdoyantes.

Boufflers pénètre dans le village et se trouve bientôt en face du n° 58.

C'est une superbe maison de plaisance, dont la grille est ouverte à deux battants pour le recevoir.

Le chevalier regarde cette grille et l'écusson qui la surmonte. O surprise! peut-il croire au témoignage de ses sens? L'écusson est celui de sa tante, il porte les armes de la famille de Beauvais-Craon!

— Je rêve, se dit Boufflers.

Mais son étonnement redouble lorsqu'il a franchi la grille. Il entre dans

une vaste cour d'honneur, absolument semblable à celle du château de la baronne, de son château à lui, dont il n'a pas même retrouvé la trace à Lunéville.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écrie le pauvre chevalier, avez-vous donc fait un miracle pour moi?

Il ferme les yeux, cherchant à se recueillir et se demandant si la raison ne lui échappe pas.

Au bout d'une minute, il relève la paupière, regarde vis-à-vis de lui, puis à droite, puis à gauche, et pousse un cri de stupeur. C'est bien le château de Lunéville! voilà le corps principal de logis, flanqué de ses pavillons et de ses tourelles! Voilà le perron à double rampe, gardé par deux lions de bronze!

Boufflers se précipite, escalade le perron, se jette sous le vestibule et se trouve en face d'un grand laquais à la livrée de sa tante.

— Monsieur, dit cet homme, qui ne parut point remarquer l'agitation du visiteur et sa surprise, soyez assez bon pour faire un tour dans le parc : vous y rencontrerez les maîtres du château.

Le chevalier ne se fait pas répéter une seconde fois cette invitation. Il s'élance, quitte le vestibule et se met à courir comme un fou dans les allées d'un parterre dont il reconnaît les dessins capricieux et les plates-bandes fleuries. Il marche, le prodige continue. C'est bien la grande nappe d'eau, bordée de saules, où nagent les carpes centenaires et les cygnes au blanc plumage! Voici les vertes pelouses, les hauts tilleuls des avenues, les berceaux de charmille et de chèvrefeuille à l'ombre desquels il jouait tout enfant!

Boufflers ne cherche plus à se rendre compte de ce mystère impénétrable, il l'accepte; il ne demande plus le secret de son bonheur et veut en jouir dans toute sa plénitude.

Chaque détour du parc lui est familier.

Il s'enfonce dans le labyrinthe des bosquets, retrouve les sentiers ombreux, les passages connus, gagne une petite colline, monte rapidement la pente garnie de mousse, lève la tête et revoit son temple de gaze, tout inondé de soleil, et dont la bise agite doucement les murailles légères.

Le chevalier tombe à genoux et pose la main sur son cœur pour en comprimer les pulsations violentes.

Tout à coup lui apparaît une gracieuse jeune fille, de seize à dix-sept ans, vêtue du costume des paysannes lorraines. Elle porte sur l'épaule un réseau vert et tient à la main une cage de soie.

— Ce matin, dit-elle, j'ai pris trois vulcains et deux paons du jour. Monsieur le chevalier m'eût envié jadis une aussi belle chasse.

Puis, offrant son filet à Boufflers, elle ajoute avec un doux sourire :

— Permettez-moi de voir si vous n'avez rien perdu de votre adresse.

— Jeanne! Jeanne! c'est toi!! s'écria le chevalier, qui souleva vers la jeune fille ses bras palpitants d'ivresse.

Mais l'émotion devenait trop forte. Il tomba sur la mousse et perdit connaissance.

Deux autres personnes cachées dans le temple accoururent aussi vite. Elles prodiguèrent au chevalier les soins les plus tendres. Boufflers revint à lui, les reconnut, et les attirant sur son sein :

— Mes amis! mes bons amis! s'écria-t-il, vous avez oublié qu'on pouvait mourir de bonheur!. . . . .

. . . .

L'explication du prodige était toute simple.

A la vente des biens nationaux, Prosper, qui avait conservé sa dot, fit acheter par un tiers le domaine de Lunéville, et le paya la centième partie de sa valeur. Il voulait le restituer un jour au chevalier.

Toutefois, craignant qu'un bouleversement nouveau ne vînt le dépouiller à son tour, le mari de Jeanne profita du premier mouvement de calme pour se défaire avec bénéfice du château et de ses dépendances. Puis il se rendit à Paris, afin d'y chercher Boufflers et de lui remettre ce qu'il avait pu sauver de sa fortune.

Mais le chevalier venait de partir sans laisser le moindre indice qui pût apprendre où il s'était réfugié.

Prosper avait amené sa femme avec lui.

Ce couple dévoué travailla dix ans à faire valoir les fonds provenant de la vente du château. Dieu bénit le travail honnête. Nos deux braves époux amassèrent plusieurs centaines de mille francs.

— Le chevalier reviendra quelque jour, dit Jeanne à Prosper. Puisque le domaine de là-bas n'existe plus, il faut lui en rebâtir un pareil aux environs de Paris. Du moins il pourra le visiter plus souvent que l'autre, et nous lui économiserons des frais de voyage.

Cette idée fut acceptée par son mari avec enthousiasme.

Et voilà comment Boufflers, que des recherches constantes avaient fini par découvrir, retrouva son château de Lunéville au village d'Auteuil. On n'avait pas oublié le palais des papillons. La jeune paysanne lorraine qui avait causé tant de saisissement à l'émigré s'appelait aussi Jeanne, et ressemblait merveilleusement à sa mère.

Eugène de Mirecourt.

Les Poëtes de la famille.

LA PRIÈRE DES MORTS.

Mortels qui courbez les genoux
Sous le fardeau de vos misères,
Pour les morts pourquoi des prières?
C'est aux morts à prier pour vous.

L'univers élève une plainte
Dont la haute voûte est atteinte:
Époux, vieillards, mères, enfants,
Sur les tombes vont à pas lents;
Un deuil empreint de tristes larmes
Est dans les cœurs et dans les yeux:
Les douleurs éveillent les cieux;
Le monde s'arrose de larmes.

Mortels qui courbez les genoux
Sous le fardeau de vos misères,
Pour les morts pourquoi des prières?
C'est aux morts à prier pour vous.

Pour eux l'aurore est fraîche et belle,
La moisson fleurit éternelle;
Le fleuve coule dans l'azur
Sur un rivage calme et sûr;
L'espoir accomplit sa promesse,
Le désir son rêve enchanté;
La rose garde sa beauté;
L'âme conserve sa jeunesse!

Mortels qui courbez, etc.

Dans leurs éclatantes phalanges
Ils sont heureux auprès des anges,
Les élus d'un séjour divin
Qui n'a ni soir ni lendemain;
Quand nous cherchons d'un œil avide
Les secrets de l'humanité,
Ils lisent dans la vérité,
Livre lumineux et splendide!

Mortels qui courbez, etc.

Ils vivent d'un bonheur sans rêve,
Que tout prolonge et rien n'achève;
D'un feu que Dieu vient embraser
Leur sein brûle sans s'épuiser;
Le mal, la vengeance et la guerre
N'attristent pas leur sainte paix;
Dégoût, douleurs, crainte, regrets,
Sont des maux bannis de leur sphère!

Mortels qui courbez, etc.

Là-haut, dans leur monde de frères,
Ils forment des chaînes légères;
Les âmes, sous de tendres lois,
Trouvent les âmes de leur choix;
Là le cœur n'a pas d'inconstance,
Le serment n'a pas de détour;
Ils aiment d'un immense amour,
Sans égoïsme et sans prudence!

Mortels qui courbez, etc.

Là, le banni que l'on exile
Nomme un pays, voit un asile;
Tous, dans le monde du Seigneur,
Ont leur part au commun bonheur.
L'opprimé, l'orphelin, la femme,
Trouvent la force et la bonté,
Les esclaves la liberté,
Le pauvre un lit, la vierge une âme!

Mortels qui courbez, etc.

Petit enfant qui, sur la pierre,
Pleures en demandant ta mère;
Pauvre mère qui vas pleurant
Pour qu'on te rende ton enfant;

Amants que les hymens délaissent,
Bénissez plutôt le trépas :
Ils s'en vont, ils ne souffrent pas!
Ils ne meurent pas, ils renaissent.

Mortels qui courbez, etc.

Pauvres vivants qui, dans ce monde,
Implorez sans qu'on vous réponde:
Infortunés pleurant sur eux,
Enviez-les, ils sont heureux.
Dans la mort sont les espérances:
Leur nuit vaut nos jours les plus beaux:
Souriez près de leurs tombeaux,
Gardez vos pleurs pour vos souffrances.

Mortels qui courbez les genoux
Sous le fardeau de vos misères,
Pour les morts pourquoi des prières?
C'est aux morts à prier pour nous.

Hermance Lesguillon.

Contes des veillées de famille.

DIEU ET LE DIABLE.

Par une pesante soirée du mois de juillet, l'air était surchargé de nuages d'un gris cuivré, et si bas, qu'en s'avançant lentement, ils touchaient la cime des arbres, dont le feuillage frissonnait sans qu'il s'élevât le moindre souffle. De temps à autre un bruit lointain et sourd suivait un éclair à un peu de distance.

Involontairement soumis à ce respect et à cet air d'attente que l'orage qui va éclater donne à toute la nature, trois hommes, renfermés dans une chambre, s'entretenaient à voix basse. Dans ces convulsions de la nature, l'homme tâche de se rendre petit et inaperçu comme l'enfant qui, redoutant la colère d'un pédagogue, cherche à se cacher sous son banc.

— Mes chers messieurs, dit un des trois, dont les traits fatigués et la voix affaiblie pouvaient indiquer un profond chagrin et des veilles prolongées, vous êtes maintenant ma dernière espérance. Tout ce que les autres médecins ont fait jusqu'ici à mon pauvre frère n'a réussi qu'à le faire souffrir davantage, et cependant je n'ai épargné ni peine ni argent; j'ai vendu tout ce que je possédais pour payer la médecine et les drogues, et je l'ai fait de grand cœur; car si mon pauvre frère meurt, comme il ne paraît que trop certain, mon plus grand chagrin sera d'être forcé de lui survivre, pour nourrir sa femme et l'enfant dont elle va être mère. Je vous laisse seuls, messieurs, avec une excellente bouteille de kirschenwasser. Je vais retourner auprès de mon frère, voir s'il a besoin de quelque chose; avisez entre vous aux moyens de le soulager, messieurs, et tout ce qui me reste sera à vous, et vos noms seront dans mes prières tant que mes lèvres pourront remuer, et mes mains se joindre, et mes yeux se tourner vers le ciel.

Quand les deux médecins furent seuls, ils se mirent à converser et à vider la bouteille de kirschenwasser.

Ceci se passait il y a cent cinquante ans, dans une maison de pêcheur sur les

bords du Rhin, non loin des ruines du château d'Ehrenfels, en cet endroit où le Rhin, resserré et gêné par des rochers entassés, précipite ses flots avec une violence qui les fait bondir et écumer; tandis que de loin on l'aperçoit calme, bleu, limpide, promenant ses eaux entre deux rives vertes et fleuries. Près du château d'Ehrenfels, des écueils produits par des portions de rocher, que le fleuve ébranle sans les pouvoir enlever, forment un tourbillon que les bateliers ne passent jamais sans se recommander à Dieu et à la Vierge, et où plusieurs ont péri (1).

— Monsieur, dit un des deux médecins, croiriez-vous que j'ai une incroyable peine à tirer de l'argent de mes malades, et que je ne puis m'en faire payer qu'en productions de leurs champs?

— Cela peut avoir son agrément, et je m'en trouve quelquefois très-bien.

— Oui, mais malheureusement pour moi, j'ai cette année affaire à de maudits vignerons. Pour comble de malheur, la récolte de l'an dernier a été très-abondante, de sorte que j'ai reçu plus de vin que je n'en pourrai boire dans toute ma vie.

— Quoique, cher confrère, je vous en aie vu parfois vider un certain nombre de bouteilles, et avec une parfaite résignation.

— Je ne me prétends pas plus ennemi du vin que ne doit l'être un bon Allemand, mais la récolte de l'an dernier a été si abondante, que personne n'en veut plus acheter.

— C'est un heureux hasard qui vous a poussé à me parler de cet embarras, mon cher confrère; j'ai besoin de vin, et nous pourrons facilement nous arranger pour faire un échange. Vous m'avez parlé, il y a quelque temps, de l'envie que vous auriez de trouver un cheval doux et robuste à la fois. Je serais assez porté à me défaire de mon cheval bai. Décidément c'est un luxe, que ma fortune ne me permet pas, d'avoir ainsi deux chevaux dans mon écurie.

— Cet arrangement me conviendrait assez; quel âge a votre cheval?

— Il prend sept ans.

— Vous me répondez de sa douceur, confrère. Vous savez que je ne suis pas cavalier, et vous ne voudriez pas vous servir de ce moyen pour avoir ma clientèle.

— Je le laisse monter par ma femme et par mes enfants, ainsi vous pouvez être parfaitement tranquille.

— Pour votre cheval je vous donnerai deux pièces de vin.

— Cela va, pourvu qu'il soit bon.

— Le meilleur qu'on puisse boire, pourvu que le cheval ne soit pas rétif.

— Scellons le marché en buvant un verre de ce délicieux kirschenwasser.

— Il va sans dire que vous me donnez en même temps la selle et la bride.

— Du tout, c'est un marché à part; cependant je vous les jouerai aux cartes contre cinq bouteilles de kirschenwasser, si vous en avez qui vaille celui-ci.

— Tope. Il est fâcheux que nous n'ayons pas de cartes ici.

A ce moment Wilhem rentra.

Il était encore plus abattu qu'à son départ.

— Messieurs, dit-il, mon pauvre frère souffre encore davantage; de grâce, dites-moi vite ce que vous pouvez avoir imaginé pour le soulager.

— Monsieur Wilhem, dit un des deux médecins, après avoir examiné attentivement, et avec les lumières que peuvent nous donner la science et l'expérience d'une longue pratique, nous avons décidé qu'il fallait faire boire à votre frère une infusion de cochléaria.

— Dans laquelle, dit l'autre, vous mettrez trois gouttes de laudanum.

— Voici le laudanum et le cochléaria.

(1) La main des hommes a aujourd'hui rendu ce passage beaucoup moins dangereux; néanmoins souvent encore les bateliers avertissent les passagers de faire leur prière.

— Vous pensez donc, messieurs, que cela le soulagera ?

— Sans aucun doute.

Wilhem paya les médecins nomades, et se hâta de préparer leur ordonnance, puis de la faire prendre à son frère ; elle ne produisit aucun résultat, et Richard laissait échapper des cris aigus. Wilhem, de désespoir, se frappait la tête contre la muraille.

Mon Dieu ! disait-il, ayez pitié de mon pauvre frère, ayez pitié de moi ; ne me l'enlevez pas ; mon bon, mon seul ami, lui qui a protégé mon enfance, m'a nourri, m'a élevé comme aurait fait une mère. Mon Dieu ! ayez pitié de lui ; donnez-moi la moitié de ses souffrances, il en a plus qu'un homme n'en peut porter, ou, s'il vous faut accabler une pauvre créature, donnez-moi ses douleurs tout entières. Je les supporterai pour qu'il ait un instant de sommeil.

O mon frère ! mon Richard, que veux-tu ? oh ! si mon sang pouvait te soulager ! Ne te désespère pas, Richard, il est impossible que Dieu n'ait pas pitié de nous.

— Wilhem, dit Richard, où est ma femme ?

—Je l'ai forcée de prendre un peu de repos. La pauvre femme a les yeux brûlés par les veilles.

— Et toi aussi, mon pauvre Wilhem, tu dois être bien fatigué. Et Richard s'efforça d'étouffer un cri.

— Comment, se dit Wilhem, Dieu ne m'entend pas ! Les cris de douleur de ce malheureux et les cris de mon cœur n'arrivent pas jusqu'à lui. Je ne puis résister davantage, je ne puis le voir souffrir. Que faire? qu'inventer ? j'ai fait brûler des cierges dans l'église ; chaque jour on dit une messe. Tous les médecins, à dix lieues à la ronde, le sont venus visiter, depuis trois semaines qu'il est sur son lit sans un instant de sommeil. Dieu est-il donc notre père?

Et comme Richard souffrait toujours, Wilhem parut frappé d'une idée soudaine. Attends, mon Richard, dit-il, attends une heure seulement, et si je n'apporte pas un remède à tes douleurs, je tuerai toi, et moi, et ta femme, car c'est trop souffrir ; attends-moi. Il serra la main froide de Richard, et s'élança dehors au milieu du vent et des éclairs qui sillonnaient l'air à de courts intervalles.

Il alla prendre son bateau, et se mit au courant. En passant près du *trou de Bingen*, ce tourbillon si redouté dont nous avons parlé plus haut, il allait, comme de coutume, faire une courte prière, d'autant que le vent soulevait les vagues plus que de coutume, et que ses sifflements, la lueur des éclairs et les éclats de la foudre qui déchirait les nuées, tout répandait dans l'âme une terreur mystique ; mais il était arrivé à ce point de désespoir où l'on brave tout, parce qu'on croit avoir épuisé le malheur ; et d'ailleurs, se dit-il, pourquoi prierais-je Dieu, qui ne veut pas soulager mon frère. Il ne m'entend pas, et ce n'est plus en lui que j'espère. Ce qu'il ne veut pas m'accorder, je vais aller le demander au diable ; c'est lui seul que j'invoque, puisque Dieu m'abandonne. En ce moment un éclair brilla, la foudre presque aussitôt fit un bruit horrible au-dessus de sa tête ; la nuée était proche, il crut un moment que Dieu allait le punir de ses blasphèmes, mais son bateau passa entre les écueils malgré l'obscurité et le vent.

Au reste, dit-il, pourquoi Dieu entendrait-il nos blasphèmes, puisqu'il n'entend pas nos prières? Le diable est d'un bon secours ; en l'invoquant j'ai passé le *Bingerloch*, où tant d'autres ont péri en implorant le secours de Dieu.

Et tout en suivant le cours de l'eau :

Il est bien connu dans le pays que Hanry, qui est allé s'établir à Mayence, n'est devenu si riche qu'en se donnant au diable, au carrefour de la forêt. Je sais que beaucoup sont incrédules, et soutiennent qu'on aurait beau appeler le diable pendant cent nuits de suite à tous les carrefours de toutes les forêts, il ne vous entendrait pas. Cependant, ce n'est pas une raison de ne pas croire les

choses parce qu'on ne les comprend pas ; nous croyons bien au soleil, que personne ne comprend ; — mais c'est un crime horrible que de se vendre ainsi au diable, et je frémis à la pensée de lui appartenir, quand je songe à tout ce qu'on dit des peines de l'enfer. Mais mon frère, mon pauvre frère, qui, lorsque j'étais enfant, travaillait pour me nourrir ; encore en ce moment, il souffre, il crie, il faut le soulager à quelque prix que ce soit ; et d'ailleurs, Dieu aura peut-être pitié de moi, en voyant la cause qui me fait agir.

Quelle horrible tempête ! continua-t-il ; serait-ce un avertissement du ciel ?— Bah ! le ciel s'occupe bien de nous, qui laisse souffrir le meilleur des hommes.

A ce moment, il aborda, amarra son bateau aux racines d'un vieux saule.

—Pourvu que je retrouve l'endroit ; on me l'a cependant montré bien des fois.

A la lueur des éclairs, il pénétra dans la forêt, et, après bien des détours, arriva à un point d'où partaient trois chemins. — C'est ici, dit-il, et il s'appuya contre un arbre.

Ses cheveux étaient dressés sur sa tête, tous ses muscles étaient horriblement tendus.

Le vent qui s'engouffrait sous les arbres, les éclairs qui jetaient de temps à autre une lueur bleuâtre, tout augmentait sa terreur.

Il chercha dans sa tête la formule qu'on lui avait indiquée, et dont s'était, disait-on, servi Hanry le riche.

Au moment de la prononcer, il hésita, puis : Allons, c'est un moment de plus que souffre mon frère ; il arrivera ce qui pourra ; et à haute voix, il dit trois fois : Monseigneur le diable, je vous donne à présent et à tout jamais ma main gauche, si vous rendez la santé à mon frère.

Puis, avec accablement : C'est fini ! Alors il tomba sur la mousse humide et se prit à pleurer.

Ensuite, sans rien dire, sans pensée presque, tant il était écrasé et anéanti, il alla rejoindre son bateau. En passant le *Bingerloch*, l'aviron qu'il tenait de *la main gauche* se brisa contre un roc. Il ne douta plus que le diable n'eût accepté son offrande ; il frissonna, et cependant se hâta de regagner la maison.

Il trouva Richard endormi.

Voici ce qui était arrivé :

Dans son trouble, Wilhem avait, en sortant, mal fermé la porte ; le vent l'avait ouverte avec violence, et le bruit qu'elle faisait, joint au vent qui venait jusqu'à lui, devinrent tout à fait insupportables à Richard ; il appela, mais inutilement. Enfin, il essaya de se lever, mais sa faiblesse était telle que, arrivé à la porte, il se laissa lourdement tomber ; en même temps, il vomit du sang ; l'abcès, cause de sa douleur, venait de crever ; il ne sentit plus qu'une véhémente envie de dormir, se traîna jusqu'à son lit, et tomba dans un profond sommeil.

Quand Wilhem vit son frère endormi : Allons, dit-il, mon frère est guéri, et moi, je suis damné !

Il passa le reste de la nuit sans dormir, le matin, vaincu par la fatigue, il céda au sommeil, puis se réveilla en sursaut, en criant : Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Il avait songé que le diable l'entraînait dans les entrailles de la terre.

Une semaine après, Richard avait repris ses travaux ordinaires. Le bonheur et la douce paix reparurent dans la cabane du pêcheur. Wilhem, lui-même, qui, pendant quelque temps, avait paru sombre et triste, avait repris sa bonne humeur ; seulement, le moindre incident qui pouvait lui rappeler cette nuit funeste le rendait morne et silencieux pendant plusieurs jours, et son imagination frappée trouvait à chaque instant des prétextes à d'invincibles terreurs : il eût tué mille hommes de sa main droite et incendié tout son village, qu'il eût considéré cela comme un accident ordinaire ; mais s'il lui arrivait de briser un vase de terre qu'il tenait de la main gauche, il lui semblait que le diable se servait de cette main,

qui était devenue sa propriété. Joignez à cela que la maladresse ordinaire de la main gauche était encore fort augmentée chez lui par la répugnance qu'il avait à s'en servir, et qu'il ne touchait rien de cette main sans le briser ou le laisser tomber.

Le dimanche à l'église, il tenait cette main cachée sous sa veste, et souvent, agenouillé sur la pierre, il pleurait amèrement en demandant pardon à Dieu. Personne ne comprenait un tel excès de piété, et Wilhem ne répondait à aucune question. Une nuit d'orage l'empêchait de dormir, et il la passait en prières. Il n'osait, non plus, passer sur le trou de Bingen, qu'il avait franchi deux fois en invoquant le diable.

Richard souvent, et sa femme, qui était devenue mère, s'inquiétaient de la situation de Wilhem, et lui en faisaient quelquefois de doux reproches. Ces marques d'affection rendaient du calme à son esprit, et il était heureux et tranquille jusqu'au moment où un accident nouveau lui rendait trop présent le souvenir de la nuit fatale où il s'était donné au diable.

Il arriva qu'un sentiment qui lui remplit tout le cœur, vint le distraire entièrement de ces sombres pensées. Il devint amoureux d'une jeune fille douce et belle; tout à son amour, il ne songea plus au diable, et ne s'occupa que de sa jolie Claire. Richard et sa femme se réjouissaient de le voir heureux, car c'était tout ce qui manquait à leur bonheur.

La veille du mariage, Wilhem et Claire s'étaient assis sous les branches de quelques saules qui bordaient la rive; le soleil descendait à l'horizon sous des nuages sombres, et ses rayons leur faisaient une belle frange d'or et de pourpre.

A cette heure de silence et de recueillement, les deux amants parlaient de l'avenir, et se regardaient; le lieu et l'heure donnaient à leurs pensées, à leurs paroles, à leurs regards, quelque chose de solennel et de sacré.

— Mon Wilhem, dit Claire de sa douce voix, il faut que je te quitte, mon père serait inquiet; et vois, les nuages de l'horizon montent en vapeur noire, l'eau s'agite sans qu'il fasse de vent, les feuilles frissonnent, et les oiseaux s'enfuient; il va y avoir un orage : à demain. En disant ces mots, elle ôta de son doigt une petite bague d'argent : Tiens, lui dit-elle, c'est la bague de ma mère; ce sera mon anneau de mariage : tu me le donneras demain, mais porte-le tout le reste du jour et toute la nuit. Wilhem lui donna un baiser sur le front, et, par habitude, tendit la main droite pour que la jeune fille lui passât l'anneau au doigt.

— Non, non, Wilhem, dit-elle : à la main gauche; c'est celle du cœur, c'est celle où l'on met l'anneau de mariage.

Wilhem frémit, et retira la main qu'elle attirait à elle.

— Non, non, dit-il, je ne veux pas; — pas à cette main, au nom du ciel! pas à cette main.

— Tu m'effraies, Wilhem; tes yeux semblent s'élancer de ta tête!

Et Wilhem s'enfuit, courant comme un fou.

Il passa près de Richard — Où vas-tu? lui dit Richard, tu cours comme si le diable t'emportait.

— Eh! dit Wilhem, qui te dit que le diable ne m'emporte pas?

Claire, inquiète, rentra chez son père, puis alla trouver Richard et sa femme; elle leur raconta ce qui était arrivé : tous trois se perdirent en conjectures.

Wilhem ne rentra pas souper; cependant le souper devait être gai : c'était l'anniversaire de la guérison de Richard.

Quand il fut hors de la vue de Claire et de son frère, Wilhem s'arrêta : — Oh! non, dit-il, je ne lui ferai pas partager mon sort, elle ne sera pas la femme d'un homme qui s'est vendu au diable.

Il se mit à pleurer en songeant à tout ce qu'il perdait de bonheur, puis il se jeta à deux genoux sur le sable, et pria.

Mais l'orage grondait, les éclairs brillaient; il se rappela la nuit funeste, il y

avait juste un an, jour pour jour. Alors sa tête se perdit, il lui sembla sentir dans sa main une chaleur dévorante; il monta dans son bateau et le mit au courant. Quand il approcha du *Bingerloch*, il frémit de ne pouvoir arriver jusqu'à la forêt. Il n'osa implorer ni Dieu ni le diable; il passa heureusement, et chemin faisant il craignait que chaque éclair ne fût la foudre qui allait le frapper, que chaque vague ne dût l'engloutir, avant qu'il eût expié son crime, ainsi que sa folie lui en avait suggéré l'idée.

Arrivé au bord, il remercia Dieu, puis marcha du pas rapide et saccadé d'un homme qui a la fièvre, et parcourut les sinuosités de la forêt jusqu'au moment où il retrouva le carrefour.

Il se mit encore à genoux et implora le secours de Dieu.

Le vent brisait les arbres et ébranlait jusque dans leurs racines les chênes les plus robustes.

Il ôta sa veste, releva jusqu'au coude les manches de sa chemise, et s'écria trois fois :

— Monseigneur le diable, je t'ai donné ma main gauche ; la voici, viens la prendre.

Et à la troisième fois, plaçant sa main gauche sur un tronc brisé, d'un coup de sa hache de batelier, qu'il avait apportée, il se coupa le poignet, puis s'enfuit soutenu par la violence de la fièvre, laissant près de l'arbre sa hache et sa main.

Il rentra dans son bateau; sa fièvre était telle, qu'il eut la force de ramer, en suivant la côte, de la seule main qui lui restait.

Quand il fut près du trou de Bingen, les forces lui manquèrent; il se jeta à genoux en implorant l'aide de Dieu.

Le lendemain, Richard, en allant à la pêche, trouva le cadavre mutilé de son frère retenu entre les pointes de deux roches aiguës.

Alph. KARR.

Charade.

Mon premier en été fournit du pâturage
Au bœuf comme à l'agneau, à l'être ruminant:
Mon second dans la gamme est d'un fréquent usage,
Bien que l'avant-dernier il vienne cependant:
Du palais mon troisième est dans le voisinage.
Et mon tout qu'il soit grand, petit, fou, sot ou sage,
Doit mener de l'État le char trop vacillant.

Le mot de la dernière Charade est *Verrue*.

Le Directeur : LÉO LESPÈS.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

LE MAGASIN DES FAMILLES.

MARS 1850.

Méditations pour le carême.

SAINT VINCENT DE PAUL ET FÉNELON.

Dans ce saint temps du carême, au moment où tous les bons esprits s'occupent avec ferveur de leurs devoirs religieux, vous m'avez demandé, M. le Rédacteur, quelques lignes sur les grands hommes dont s'honore l'Église de France, et j'ai trouvé que votre pensée était à la fois juste et contenue dans de nécessaires limites. C'est surtout au journaliste laïque qu'il appartient d'être l'historiographe de ces brillantes personnalités de notre clergé national, afin de rattacher à la littérature la foi, qui l'élève, et la religion, qui la rend utile. Je vais, dans les quelques pages que je vous livre, méditer sur deux hommes qui ont valu à la France le titre glorieux de fille aînée de l'Église. L'un représente l'abnégation des premiers chrétiens, l'autre personnifie le zèle des premiers prédicateurs. Tous deux représentent l'humilité, cette sublime vertu chrétienne. L'un s'appelle saint Vincent de Paul, et l'autre Fénelon.

Vincent de Paul était un enfant de la Gascogne, né dans l'été de 1576. Ordonné prêtre à vingt ans, il donna au monde chrétien le plus admirable exemple d'abnégation. En revenant d'un voyage, il fut fait esclave, et travailla longtemps dans les champs d'un fermier, dont la femme, Turque de naissance, fut convertie à la foi chrétienne par l'humble serviteur, et qui fit rentrer depuis son époux lui-même dans la croyance catholique. Son humilité est d'autant plus mé-

ritoire, qu'il fit partie d'une cour brillante et dissipée, car il demeura longtemps l'aumônier de la reine Marguerite de Valois. A la mort du roi, après avoir passé une année dans la cure de Clichy, il fut chargé de MM. de Gondy et de Joigny, très-jeunes encore; mais il aspira au moment de sa liberté pour aller occuper la modeste cure de Châtillon-les-Dombes en Bresse. Le dévouement du prêtre qui mérita l'honneur du canonicat se révèle dans sa résolution de prendre les fers d'un forçat, jusqu'à ce que le condamné eût pu obtenir sa grâce. Cette action est si noble, qu'elle a été célébrée par tous les auteurs contemporains comme l'un des traits les plus édifiants dont puissent s'enrichir les annales de l'Église. C'est à saint Vincent de Paul que l'on doit l'institution des dames appelées Sœurs de charité. A force de persévérance et de douceur, il rallia à l'œuvre des orphelins toutes les belles opulentes de ce temps, et, comme l'a dit ingénieusement un poëte, il mit la charité à la mode.

Si saint Vincent de Paul fut humble, s'il passa sa vie dans la pauvreté; si, fuyant les grandeurs auxquelles son esprit lui donnait droit de prétendre, il devint la providence de l'enfant du pauvre, le remplaçant du forçat, Fénelon eut une humilité plus rare encore : celle d'un esprit habitué aux luttes de l'intelligence, élevé aux fonctions ecclésiastiques les plus éminentes, et se soumettant publiquement à l'arrêt qui le frappait.

Nous voulons parler de la lutte de l'archevêque de Cambrai avec Bossuet, grave discussion dont s'émurent toutes les autorités de ce temps. De part et d'autre, les antagonistes font preuve d'un mérite rare et d'une érudition admirable. La cause est portée à Rome, et le pape condamne Fénelon, tout en appelant le coupable un très-pieux, très-saint et très-docte prélat. Comment l'archevêque censuré se soumet-il au jugement du pape Innocent XII ? Dès que l'arrêt lui parvient, il rassemble ses diocésains dans l'église métropolitaine, et là, en pleine chaire, foulant aux pieds tout sentiment de vanité, dépassant de beaucoup la pénalité morale qui lui était infligée, il avoue son erreur, et défend à ses ouailles de lire et de garder son livre.

Ces deux exemples d'humilité sont bons à citer à notre époque, car c'est surtout par le défaut d'humilité que nous péchons. La vanité nous égare et nous empêche d'être justes pour les autres, et modestes envers nous-mêmes. Un orgueil mal raisonné, qu'il ne faut point confondre avec une louable émulation, jette dans les principes sociaux une anarchie et une agitation hostiles à tous les intérêts. C'est surtout en ce temps de méditation, à cette époque de retraite où l'âme chrétienne vient se retremper par la pensée dans les grands enseignements du passé, qu'il est bon d'étudier ces deux figures imposantes, et d'établir, non pas un parallèle, mais un synonyme moral. Tous deux furent humbles d'une manière différente, mais par le même sentiment de sublime expansion. L'humilité est la pudeur de l'âme; heureux ceux qui possèdent cette vertu : aucun désastre ne pourra les atteindre sans qu'ils possèdent, pour en atténuer les conséquences, les plus suaves et les plus douces consolations!

Un Écrivain catholique.

Causeries du mois.

ARIEL A PARIS.

MAÎTRE,

Vous m'évoquez ; j'ai entendu de ma retraite votre terrible conjuration ; il faut que je vienne à vous comme autrefois le pauvre Asmodée chez le magicien ; vous ne m'enfermerez pas dans une bouteille, il est vrai, car vous voulez que j'apporte mon style le plus neuf avec toutes les paillettes miroitantes que j'y pourrai coudre ; vous m'ordonnez de me munir de ma gaieté la plus présentable... Encore si c'était pour courir les toits, soulever les ardoises, et vous inviter aux grotesques tableaux de la vie de chaque jour ! Mais non, vous voulez que je plonge mon télescope dans ce qu'il y a de plus obscur dans le passé. L'histoire d'un mois, grand Dieu ! mais c'est l'histoire d'un siècle. Je crois remarquer, maître, que la terre tourne plus vite qu'autrefois ; le mouvement de rotation doit-il progresser en raison de l'élan que le temps lui imprime ?... Mais vous me défendez encore d'être savant,... et je vous en remercie. Vous m'avez arraché pourtant à la plus douce des contemplations, à celle des souvenirs. — Février !... J'allais consulter l'horoscope de Matthieu Laensberg, les prédictions de Nostradamus, l'almanach de feu Bareste et les nombreux volumes d'Éphémérides, pour arrêter mon opinion sur ce fantasque mois de février !

Matthieu Laensberg me dit : *Ceux qui naissent sous ce signe sont d'un tempérament doux*, etc... vous savez le reste. Nostradamus... Mais le temps me manque ; n'agitez pas ainsi, comme un furieux, votre baguette de nécromant ; je viens, me voici.

Février. Il y a deux ans... — Parlons plutôt du carnaval. — Bravo !... les disciples de la folie agitent déjà leurs grelots... Voilà qu'on pose des affiches omnicolores, sur les murailles et sur ces horribles colonnes des boulevards, que l'on semble vouloir déguiser en autant d'arlequins. L'annonce d'un joyeux bal, sans doute ; encore des prodiges de lumières et d'orchestre : des éclairages *à giorno*, Musard, des quadrilles flamboyants, des mascarades entraînantes, des vers burlesques ou des chansons à boire. Je ne dois pas me tromper, nous sommes en carnaval. — Approchons, et perçons la foule pour pouvoir lire à mon tour : — « Citoyens, les prochaines élect.... » — Diavolo !... — Passons à une autre : — « Le maire du quatrième arrondissement invite les électeu... » — Encore !... à une autre : — « Nommons tous..... » — Ah !... Et le bœuf gras, ce bon, ce placide animal — sa graisse est un signe de bonté — qui promenait sa mélancolie au milieu d'une escorte composée de vingt peuples divers, depuis les sauvages à

massue, originaires d'une contrée inconnue encore, jusqu'aux gendarmes français. N'était-ce donc pas la meilleure façon de prêcher la concorde que de réunir autour de ce bœuf des sauvages et des Espagnols du temps de Pizarre ; puis les Turcs auprès de ces fougueux catholiques ; puis le Temps sur son char; puis toutes les déités de la mythologie grecque et latine assistant à une cérémonie quasi égyptienne ! Quoi !... plus de bœuf gras ! — Que vont donc dire les mères aux enfants tapageurs? que deviendra cette menace d'une incontestable efficacité, cette menace traditionnelle et presque proverbiale : *Si tu cries, tu n'iras pas voir le bœuf gras!* ces paroles magiques qui valaient un peu de repos et de recueillement aux oreilles paternelles?

Enfants de Paris, je vous jure que, si vous aviez su renverser le bœuf gras, vous n'auriez pas été si ardents il y a deux ans... Et la bonne et naïve image suivie de *l'ordre et la marche!* nous ne la verrons plus ! Maître, j'ai le courage de mon opinion, je regrette le bœuf gras. Quoi! pas une voiture de masques sur le boulevard, et nous sommes au mardi gras !... Mais du moins tous ces promeneurs mangeront-ils des crêpes ce soir ?... car lorsqu'on voit le bœuf gras disparaître, on en vient à douter de tout. Hélas ! ce n'est que trop vrai, le carnaval se meurt, ou plutôt il se transforme... il se réfugie dans les bals publics, où les familles ne vont guère... il n'est plus un jour de joie pour tous ; on ne le voit plus passer sous sa fenêtre, il faut maintenant aller le trouver dans ses domiciles, faire queue à la porte, payer sa place au bureau et déposer son parapluie. Adieu, carnaval! tu étais bien vieux, il est vrai, mais c'est pour cela même qu'on ne s'attendait plus à te voir mourir.

L'anarchie est permanente au Théâtre-Français ; M. Arsène Houssaye, nommé commissaire auprès de ce théâtre, a voulu dire, comme autrefois Louis XIV : L'administration, c'est moi! — Grande rumeur parmi messieurs les sociétaires, qui s'appuient sur la constitution octroyée par le décret de Moscou. Cependant ils ont cédé à la force, et, satisfaits d'avoir protesté, ils attendent l'arrêt du conseil d'État, la loi sur les théâtres et la réorganisation du Théâtre-Français en particulier. En attendant, ces deux parties agissent avec une bienveillance toute parlementaire, et, sauf quelques niches d'écoliers, quelques épigrammes que l'on rencontre dans les journaux de théâtre, la guerre n'existe point à la surface. *Gabrielle* est encore le succès à la mode, les femmes ne se lassent pas de voir la comédie de M. Émile Augier, et la croix de la Légion d'honneur est venue s'attacher à la boutonnière de l'auteur, comme une confirmation du jugement porté par cet ouvrage. — Mais, à défaut de pièces hardies, brillantes et bruyantes, le Théâtre-Français se lance dans des tentatives d'une excentricité bien faite pour passionner la foule, ou tout au moins pour l'attirer. Mademoiselle Rachel essaye définitivement de quitter le cothurne tragique : elle a joué le rôle de mademoiselle Mars dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. — Que dire de cet essai? Déjà mademoiselle Rachel avait joué Marinette du *Dépit amoureux;* mais qu'on ne s'y trompe pas, quelle que soit la distance qui sépare le bandeau d'Hermione de la cornette des servantes de Molière, ce contraste nous avait moins épouvanté précisément parce que c'était un contraste complet, partant d'un extrême pour arriver à un extrême... et les extrêmes se touchent, dit la sagesse des nations. Le

public, bien prévenu qu'il allait voir une chose folle, impossible, n'apportait au théâtre qu'une curiosité toute portée à l'indulgence; mademoiselle Rachel avait le droit d'être médiocre... On regardait cela tout au plus comme une fantaisie de carnaval dont personne n'a le droit de se fâcher. Mais quand mademoiselle Rachel aborde le rôle de mademoiselle de Belle-Isle, il n'en est pas ainsi : elle passe d'un genre sérieux à un autre genre sérieux, le spectateur a quelque droit de se montrer exigeant. Je ne pourrais jamais mieux rendre l'effet produit par mademoiselle Rachel dans ces représentations, qu'en reproduisant ici l'opinion d'un des critiques les plus distingués et les plus influents de votre presse parisienne : « Mademoiselle Rachel semble à chaque mot, à chaque phrase, à chaque geste, « demander au public : Est-ce ainsi que je dois faire! » — Cette appréciation si juste est la meilleure et la plus bienveillante critique que l'on puisse adresser à mademoiselle Rachel, cet esprit hardi et créateur par excellence. Est-ce créer que d'hésiter ainsi, que d'être toujours prêt à modifier son jeu selon que l'accueil sera plus ou moins encourageant? Je vous demande pardon, mademoiselle Rachel, vous pouviez déplaire sans déchoir, mais vous n'avez et n'aurez jamais le droit de ne pas étonner!

Grâce aux difficultés d'administration signalées plus haut, les petites pièces viennent éclore et mourir seules devant la grande rampe. Les chefs-d'œuvre ne sont qu'à l'état de projet. L'Odéon va plus vite et va mieux, *François le Champi* a fait ce miracle, au moins égal au percement futur de l'isthme de Panama, de faire émigrer les Parisiens de la rive droite à la rive gauche pendant de longues soirées. C'est un bon et utile résultat politique et littéraire: les nations les plus irréconciliables sont bien près de s'entendre quand elles s'habituent à ne plus tenir compte de la frontière.

C'est à peine si j'ose vous parler de l'Opéra : il semble toujours que les représentations vont conserver quelque chose de la poussière des bals, et que l'écho des cris et de folie *tapageuse*, se prolongeant sous la coupole, va couvrir l'harmonie de l'orchestre et faire taire ces tant douces voix de nos cantatrices. Il n'en est rien cependant. Demandez au public qui a été entendre et applaudir mademoiselle Heinefetter à son brillant mais unique talent. — Hélas! — La verrons-nous? — Le sage espère toujours. Et puis comment ne serait-on pas porté à tout espérer quand vient d'éclater cette charmante nouvelle accueillie par des bravos d'enthousiasme : Baroilhet rentre!

L'Académie, — il ne s'agit plus de l'Académie de musique au moins, — l'Académie française va encore se trouver en rumeur : elle vient de perdre un de ses immortels... Il faut nommer un autre immortel : M. de Feletz, administrateur honoraire de la bibliothèque Mazarine et inspecteur de l'Université, vient de mourir. C'était une touchante cérémonie que les obsèques de cet homme de mérite, de cet homme de bien. Les artistes, les savants, les gens de lettres s'y étaient donné rendez-vous. Quelques-uns de ses collègues de l'Académie avaient endossé, à cette occasion, l'habit à palmes vertes, qui est, comme chacun sait, le costume officiel des immortels. Jupiter, Apollon, Mercure, quand ils assistaient dans l'Olympe à un conciliabule des dieux, devaient avoir l'habit à palmes vertes, qui est bien (que les immortels me le pardonnent!) le plus singulier accoutrement

que puisse inventer la fantaisie humaine, si ingénieuse pourtant quand il s'agit de créer des signes distinctifs... O puérilité! Si cela ne touchait pas à ce qui est devenu une grave question de l'ordre administratif, j'oserais vous demander, maître, pourquoi l'on s'acharne à rendre parfaitement ridicules les hauts fonctionnaires et les hommes célèbres? Pourquoi l'épée?... L'épée aux académiciens, ces amis des muses qui ne peuvent désirer que la paix si nécessaire aux arts et aux lettres! — L'Académie a toujours compté plusieurs ecclésiastiques dans son sein. L'archevêque de Paris, si glorieusement mort pour la paix et l'union, portait-il l'épée? M. de Feletz, qui était prêtre, portait-il l'épée? M. de Feletz était néanmoins décoré de l'ordre de la Légion d'honneur, et, à son convoi, on remarquait un détachement de troupes de ligne et un grand nombre d'ecclésiastiques. Puis on remarquait encore, et faisant comme une société à part, bon nombre d'habits noirs d'un certain âge. Dans ce dernier groupe, deux ou trois de ces messieurs portaient des manteaux noirs, parfaitement justifiés du reste par la saison.

— Quels sont ces manteaux? demanda un peintre bien connu à un immortel de ses amis.

— Mais, répondit naturellement l'académicien, ce sont les manteaux d'héritiers.

— Ah! ah!

— Oui, d'héritiers possibles... du fauteuil.

Peut-être l'académicien tombait-il juste; qui peut savoir déjà quelles ambitions fermentent... heureusement que les élections académiques ne comportent pas le suffrage universel... L'aspirant au fauteuil aurait trop de visites à faire.

On parle déjà beaucoup de M. de Montalembert pour remplacer M. de Feletz. Sans vouloir rajeunir de vieilles épigrammes, je vous dirai, maître, qu'il a beaucoup de chances, n'étant pas homme de lettres...

On parle de M. Nisard, de M. Bignan, de M. de Balzac, de M. Saintine, de M. Jules Janin!... de qui ne parle-t-on pas!... On parle même d'un candidat dont le fauteuil est pourtant assez bon pour qu'il n'envie pas le maigre fauteuil académique... Le président de la République française voudrait aussi présider un peu la république des lettres. Je vous dirai à ce propos, comme les journaux mal informés qui ne veulent pas se compromettre : « Ce bruit mérite con- « firmation. »

Le président de la République néanmoins s'occupe beaucoup de théâtres; il a déjà assisté à bon nombre de représentations théâtrales, entre autres à celle de *Gabrielle*, qui a obtenu un succès si éclatant, quoique ce fût réellement une œuvre remarquable. Ce soir-là, M. le président avait dû subir le compliment d'usage, et (circonstance aggravante) le compliment était en vers... en vers improvisés. Bien que ces vers n'aient pas vu, que je sache, le jour de l'impression, je me garderai bien, maître, de vous en nommer l'auteur. Il paraît que le premier magistrat de la République se montra peu flatté de cette attention, qui changeait en cérémonie quasi officielle une distraction tout intime. Aussi, depuis ce temps les alexandrins sont d'une discrétion rare. — Il y a quelques jours, M. le président de la République s'est encore rendu au théâtre du Cirque pour

voir jouer la vingtième édition peut-être de cette Iliade qu'on appelle la Vie de Napoléon Bonaparte. Il n'y a que le Cirque pour représenter les féeries et les miracles. Au moment de lever le rideau, M. Albert, un des auteurs du drame militaire, s'avance, et annonce au public que l'empereur a exigé une augmentation de trois cents francs par mois de sa liste civile pour remporter cette série de victoires qui commence à la prise de Toulon et embrasse presque la conquête de l'Europe.—Trois cents francs par mois d'augmentation, pour faire cela en une soirée, ce n'était pas trop exigé pourtant!... Mais la direction a prétendu que M. Taillade, qui remplissait ce rôle, avait tort de s'identifier trop complétement avec le grand et puissant personnage qu'il était chargé de représenter, et qu'il était impossible de subir une exigence de cette nature si mal à propos formulée.

Il s'ensuit que M. Albert joua lui-même deux actes de son drame, M. Taillade n'ayant consenti à reprendre le petit chapeau qu'après les guerres d'Italie. Mais alors ce fut un accueil plein de tempêtes de la part du public... J'ai vu le moment où l'on serait sérieusement forcé de baisser le rideau.

Il faut des motifs bien graves à un acteur pour compromettre ainsi une représentation... Je ne peux pas me faire juge de ceux qu'allègue M. Taillade, mais il a été universellement blâmé par la presse.

Je vous ai parlé tout à l'heure de la prochaine rentrée de Baroilhet, et j'ai oublié de vous parler d'une lettre qu'il a écrite dans les journaux pour protester, au nom des artistes ses confrères, contre le refus de sépulture qui vient d'être fait par un prêtre de Nantes à la dépouille mortelle d'un acteur de la même ville. Comment apprécier cet acte de sévérité religieuse?... Je le laisse de côté, j'aime mieux vous dire que la lettre de Baroilhet est noble et digne, et que, par sa convenance, elle venge les comédiens de l'inexorable préjugé qui pèse sur eux encore.

Un des événements qui ont le plus occupé le monde artistique au commencement de ce mois, c'est l'annonce de *Concerts costumés*, dont M. Lumley, directeur de théâtre anglais, a obtenu le privilége du ministre. Pourquoi jouer sur les mots? Des concerts costumés, de véritables représentations d'opéra qui porteront un coup terrible à nos théâtres lyriques. En vain le directeur du Conservatoire et les principaux et plus célèbres professeurs ont-ils représenté au ministre que nos artistes chanteurs et exécutants n'étaient pas fort heureux, et subissaient leur part de la crise dans laquelle nous sommes; en vain ont-ils réclamé contre la décision qui donne à M. Lumley la salle même du Conservatoire dans laquelle sont donnés de brillants concerts qui venaient en aide aux misères de nos artistes... M. Lumley l'emporte, il donnera ses concerts costumés. Si pareille chose arrivait à Londres, les Anglais ont un tel sentiment d'amour-propre national, que toute la société anglaise protesterait contre la décision, en ne paraissant pas aux concerts, qui seraient bien forcés de plier bagage faute de spectateurs... Mais, en France, est-ce qu'on sait prendre une résolution contre son plaisir?... Ah! quand il s'agit de danser pour l'infortune, c'est tout autre chose!

J'ai commencé mon épître, maître, par des souvenirs rétrospectifs, je suis forcé de la terminer de même... Je viens de passer sur le boulevard Saint-Martin, et j'ai lu *Jocko* sur l'affiche du théâtre... Je me suis surpris à me hausser

sur la pointe des pieds pour voir si *Mazurier* devait remplir le rôle qu'il a créé. — Hélas! non. — Plus loin, j'ai lu sur une autre affiche : *Le Pied de mouton*, par *Martainville...* — Allons, décidément, me suis-je dit avec un soupir de joie, nous rajeunissons... Hélas! non encore une fois : c'est le nouveau qui vieillit si vite, que l'ancien redevient nouveau.

Je vous répète, maître, que la terre tourne plus vite qu'autrefois!

ARIEL.

Legendes de la famille.

LE SOURIRE DE LA VIERGE.

Entre Césène et Rimini, les belles filles de la Romagne savent une gracieuse histoire.

C'est le paradis, cette opulente campagne qui mène le courant illustre du Rubicon jusqu'aux grèves du golfe de Venise.

Le pied de César vainqueur n'y a pas laissé de traces. Les belles filles, aux bras nus, qui viennent puiser l'onde historique, ne savent pas le nom de César. Mais le pauvre nom de Francesco met dans leurs yeux ardents une larme ou un sourire.

I.

Marina était plus frêle un peu et plus pâle que les nymphes brunes de Saint-Angel; — plus fière aussi, quoiqu'elle fût douce comme ses seize ans, — et aussi plus jolie.

Le château des Pisani avait été ruiné au temps des grandes guerres du quinzième siècle, ruiné, brûlé, saccagé, tantôt par les reîtres, tantôt par les miquelets, cette fois au nom du pape, cette fois au nom de l'empereur.

Il s'élevait, solitaire et mélancolique, parmi les frênes et les hauts peupliers, à mi-côte d'une colline fertile qui restait sans culture.

Marina était née dans ces nobles ruines. Autour de son berceau, tout parlait de la grandeur passée. Le sol de la pauvre chambre où filait sa nourrice était de marbre, et les murailles lézardées avaient des fresques magistrales.

Il y avait des domaines immenses qui portaient le nom de son père; le Rubicon coulait pendant des lieues entières entre deux rives possédées par ses aïeux.

Rives désolées, domaines déserts, pauvres guérets en friche qui n'avaient plus de laboureurs! Le pied de fer des armées tue le germe, et ce sont des menteurs ceux qui parlent de champs fécondés par les batailles!

Pisani et sa femme étaient des vieillards. Ils n'avaient d'autre enfant que Marina. Le nom était mort. La famille s'éteignait lentement dans l'inertie indigente et découragée.

C'était une ruine humaine dans ces ruines de porphyre et de marbre, ensevelies déjà sous la poudre.

Et Marina, la dernière Pisani, — comme ce rejeton suprême qui pousse au pied du vieux tronc dont la cime est morte, — résumait en elle la beauté de sa race et les tristesses de la lente agonie.

C'était une enfant simple et naïve, mais vivant dans un monde qui n'était plus déjà le monde des hommes. La Vierge, berçant l'enfant divin, les anges aux auréoles dorées qui déployaient leurs ailes dans les fresques effacées à demi, les saints austères et pâlis par la pénitence, joignant leurs mains maigres, et cachant des yeux brûlants au fond de leurs orbites creuses : voilà ce qu'elle connaissait et ce qu'elle aimait; ce qui l'attirait et ce qui lui faisait peur...

Il y avait un oratoire gothique qui gardait quelques restes de son ancienne splendeur. La comtesse Pia Pisani, aïeule du père de Marina, l'avait construit à grands frais autrefois pour payer à Dieu quelque dette mystérieuse. Le pied y foulait une mosaïque en brèche blanche et rose, coupée en quadrilles par des filets de lapis. De trois côtés, les boiseries humides avaient perdu leurs peintures; mais le quatrième pan, exposé aux rayons du couchant, conservait une Vierge, œuvre de quelque maître inconnu, dont le visage céleste resplendissait et souriait.

Marina avait choisi cet oratoire pour retraite.

Elle passait là de longues heures. Elle priait; elle songeait. — Elle souriait aussi.

A qui? — Sait-on où va le rêve d'une jeune fille?

II.

Francesco vint au village de Saint-Angel vers l'an 1530. Il était de Florence. Il avait vingt ans.

Son costume était celui d'un cavalier, mais il n'avait pas un écu dans sa bourse.

Le vieux Pisani lui dit :

— S'il reste un endroit couvert dans la maison de mon père, faites-y votre lit. Asseyez-vous à ma table, et soyez mon enfant.

Il ne prenait plus le titre de comte, le vieux Pisani, parce qu'il était trop pauvre. Mais ce sang des chevaliers ne ment jamais.

Francesco fit son lit dans une salle où les princes avaient couché. Il s'assit à table sans façon, et mangea comme un brave qu'il était.

Il aima Pisani et sa femme comme s'ils eussent été son père et sa mère; — il aima Marina autrement et mieux que si elle eût été sa sœur.

Au village, on disait :

— Francesco sera le mari de Marina.

Et l'on se réjouissait, parce que les Pisani étaient réputés dans le pays tout autant que les saints ayant fêtes gardées.

Marina, la chère demoiselle, était si douce et si bonne!

A Saint-Angel, on n'aurait point trouvé pour elle un mari comme le seigneur Francesco; car on l'appelait le seigneur Francesco, bien qu'il n'eût ni sou ni maille. Il avait beau être plus pauvre que Job, sa fière mine imposait à tout le monde.

Quand il sortait le matin, drapé dans son manteau, et jetant sur le paysage un long regard pensif, ceux qui le rencontraient ne pouvaient s'empêcher de lui dire : Dieu soit avec vous ! Il ne regardait pas les choses ou les hommes comme un autre, ce Francesco. Ses yeux semblaient avoir le don de voir plus loin et mieux que les yeux de tous.

Parfois, on l'avait vu, debout au bas de la colline, contempler le château embrasé par les rayons du soleil couchant. La lumière ardente animait alors les ruines, et leur donnait comme une vie féerique. Le marbre s'échauffait. De ces débris silencieux, un sentiment de magnificence surhumaine se dégageait avec une sorte de violence.

Le château Pisani ne devait pas être si beau que cela quand ses murailles intactes se dressaient orgueilleusement vers le ciel!

Francesco était immobile; son œil profond brillait sous les larges bords de son feutre. Des mots sans suite tombaient de ses lèvres.

Et quand il revenait s'asseoir au souper de famille, c'était une autre extase. Il regardait Marina comme il avait regardé la féerie des ruines.

D'autres fois encore, il s'agenouillait devant la Vierge de l'oratoire, et Marina l'aimait pour cela; mais il ne priait pas.

Son œil envahisseur dévorait la peinture.

Son cœur battait sous le gros drap de son pourpoint.

III.

Marina et Francesco ne s'étaient jamais dit qu'ils s'aimaient.

Ils étaient ensemble souvent. Dans les moments où Francesco ne tombait point sous le charme de sa méditation passionnée, c'était un gai compagnon. Il pensait vivement, et sa parole pittoresque avivait encore sa pensée. Au contact de ce caractère jeune et joyeux, la mélancolie de Marina cédait peu à peu.

Son doux sourire devenait moins rare. Pisani et sa femme remerciaient Dieu, car tout ce qu'ils avaient d'amour était concentré sur leur petite Marina, l'espoir et la joie de la maison.

Un jour, Francesco rentra soucieux.

Il dit :

— Ce soir, je pars pour Florence!

Les deux vieillards se sentirent froid au cœur. Ils échangèrent un coup d'œil à la dérobée, puis leur regard glissa, craintif, vers la jeune fille.

Marina était bien pâle. Ses paupières se baissaient. Une larme vint et trembla au bout de ses cils.

Pisani et sa femme se regardèrent encore.

— Reviendrez-vous? demanda la mère à Francesco.

Francesco hésita, puis il répondit :

— Peut-être...

IV.

C'était l'automne.

Le soleil se couchait dans des nuées splendides. L'horizon était un chao d'or et de pourpre.

La brise se levait, toute chargée de tièdes parfums.

Marina était agenouillée dans l'oratoire, devant le tableau de la Vierge.

Elle essayait de prier, mais ses lèvres ne trouvaient qu'un mot : — Peut-être...

Des pas sonnèrent sur les dalles du corridor voisin.

Le sein de Marina s'agita doucement.

C'était lui ! — Elle l'attendait !

En ce moment, un rayon doré, pénétrant dans l'oratoire, frappait obliquement le visage de la Vierge, et lui prodiguait la vie. Le sourire de Marie descendit jusqu'au fond du cœur de la jeune fille. C'était comme une promesse divine...

—Je viens vous dire adieu, Marina, murmura Francesco, dont la voix avait des larmes.

Marina ne répondit point, mais elle lui donna sa main.

Sa pauvre petite main blanche où couraient de jolies veines bleues...

Ils se mirent l'un auprès de l'autre, les deux enfants qu'ils étaient. Leurs bouches restaient muettes, mais leurs cœurs se parlaient. La brise entrait, imprégnée de molles senteurs, apportant la rumeur vague des grandes plaines. — Là-bas, sous les peupliers, quelque voix lointaine disait un chant d'amour.

La pourpre et l'or s'éteignaient à l'horizon, comme si un voile fût tombé avec lenteur sur le merveilleux incendie.

Francesco attira Marina contre sa poitrine.

Elle leva sur lui ses longs yeux noirs alanguis.

La nuit était venue. Tout se taisait, jusqu'au lointain chant d'amour.

Les heures passaient.

Dans le corridor, la voix de la mère se fit entendre.

— Marina ! Marina ! disait-elle.

Ils tressaillirent tous les deux comme on fait au sortir d'un sommeil profond.

Puis Marina sentit sur ses lèvres les lèvres brûlantes de Francesco.

Elle ouvrit les yeux. Il n'était plus là.

Et c'était maintenant la lumière de la lune qui se glissait, blanche et triste, dans l'oratoire, au travers des dentelles de pierre.

Un rayon oblique tombait sur le visage de la Vierge, qui était froid, qui était sévère, et qui ne souriait plus.

Marina poussa un cri faible.

Sa mère la trouva couchée sur le marbre.

Francesco courait sur le chemin de Florence.

V.

Il y avait une tour qui restait debout, au château Pisani.

Au sommet de la tour régnait une plate-forme.

De là, on pouvait découvrir tout le pays : le cours du Rubicon serpentant à travers la campagne, Césène, Sarzina, et la route de Florence, montant vers l'Apennin.

Elle n'était pas folle, la pauvre fille, blanche comme une statue d'albâtre.

qui passait ses jours sur la plate-forme, à regarder l'horizon fermé par les monts.

Elle n'était pas folle. — Mais elle se mourait en silence, brisée par un mal inconnu.

Parfois, sa bouche décolorée laissait tomber un mot, un seul : — *Peut-être...*

Et les deux vieillards! Oh! la douleur est navrante à cet âge, parce qu'elle n'a point l'avenir pour remède.

Ils regardaient Marina en pleurant. C'était pitié. On a vu de grandes races périr par un coup de tonnerre ; mais cette agonie lente, cette mort désespérée!

Pisani penchait son front chauve vers la terre; sa femme, dont le pas hésitait et chancelait, essayait en vain de le soutenir. Cette douce chose, que la langue des familles exprime à l'aide d'une si touchante image, le *bâton de vieillesse*, leur manquait à tous deux.

Marina, leur fille bien-aimée, leur beau petit ange, dont le sourire était autrefois comme la lumière de la maison, Marina s'asseyait entre eux, morne et muette.

Marina se mourait.

Plus d'une fois, sa mère l'avait attirée sur son sein, et lui avait dit à l'oreille :

— L'aimes-tu, enfant? j'irai le chercher.

Marina secouait la tête et regardait le ciel.

— Si tu ne l'aimes pas, reprenait sa mère, — qu'as-tu, ma fille chérie? où souffres-tu?

Marina mettait sa pauvre main pâle sur son cœur.

Elle s'enfuyait. — Elle traversait le corridor. — Elle entr'ouvrait la porte de l'oratoire, et jetait un regard épouvanté à la Vierge qu'elle avait tant adorée.

Hélas! hélas! la Vierge ne souriait plus.

Et Marina se disait : Je suis condamnée!

Et la vie s'éteignait en elle de jour en jour.

Vous eussiez dit une ombre glissant dans ces ruines désolées...

VI.

A Saint-Angel, on parlait ainsi :

— Bientôt, il y aura trois tombes sous le chœur de l'église.

VII.

Une fois, Marina ne put monter à la plate-forme, d'où son regard interrogeait la route qui allait vers l'Apennin.

La route de Florence, par où Francesco était parti.

Elle ne put monter, parce qu'elle était trop faible.

Marina sentit bien qu'elle allait mourir.

Elle pria qu'on fît son lit dans l'oratoire.

— Ma mort fléchira la colère de la bonne Vierge, pensait-elle, et je la verrai sourire dans le ciel.

On dressa sur sa mosaïque le pauvre petit lit blanc.

Marina s'y coucha.

— Mère, dit-elle, je ne me relèverai plus.

Pisani et sa femme n'avaient plus de larmes.

— Mère, murmura encore Marina, dont les yeux se fermaient, s'il revient, tu lui diras que je prie pour lui aux pieds de Dieu.

Elle ne parla plus.

Les jeunes filles de Saint-Angel vinrent jeter des fleurs sur son lit.

Les vieillards, — le père et sa mère, — se donnèrent la main.

— Femme, dit Pisani, — épargnons-lui une larme... Attendons, pour mourir, qu'elle soit morte.

VIII.

Ce jour-là justement, si elle avait pu monter sur la plate-forme, Marina aurait vu un cavalier qui descendait au galop la route des monts.

Son cheval faisait tourbillonner la poussière au soleil. C'était un fier jeune homme, robuste, et portant dans ses yeux l'orgueil du génie.

Comme Salvator Rosa, il avait une épée au côté et une boîte de couleurs à l'arçon de sa selle.

Ses éperons labouraient les flancs de son cheval.

Quand il arriva au bas de la colline où s'élevait le château Pisani, le couchant allumait son splendide chaos de pourpre et d'or.

Le beau cavalier eut un sourire. Il se souvenait.

— Ah! Francesco! seigneur Francesco! lui dirent les jeunes filles qui descendaient la colline en pleurant, — vous arrivez trop tard!...

— Trop tard! répéta le cavalier en pâlissant.

— Quand le soleil va se cacher dans les nuages, seigneur Francesco, Marina sera morte.

Les jeunes filles passèrent.

Francesco enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, qui bondit en avant.

IX.

Personne dans les corridors. Dans l'oratoire, le pauvre ange sur son lit blanc, et personne alentour!

Les vieillards étaient agenouillés dans la chapelle.

Francesco mit sa main sur le cœur de Marina. Le cœur de Marina battait encore.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent à ce contact, et Francesco entendit qu'elle murmurait :

— Vierge Marie, il a emporté votre sourire...

Sait-on comme le cœur devine!

Francesco regarda le visage de la Vierge. — Puis il saisit, dans la boîte qui pendait naguère à l'arçon de sa selle, une palette et des pinceaux.

La couleur ruissela sur la palette. Le cœur de Francesco sautait dans sa

poitrine, mais sa main ne tremblait pas. Le pinceau toucha la lèvre de la Vierge, qui s'entr'ouvrit en un radieux sourire.

Francesco éveilla Marina dans un baiser.

Les yeux mourants de la pauvre fille cherchèrent tout d'abord le visage de la Vierge.

Comme le jour du départ de Francesco, un rayon doré frappait la peinture et lui donnait une vie extraordinaire.

Marina se leva sur son séant. Un peu de sang revint à ses joues.

— Oh! murmura-t-elle; — sainte Marie, vous me souriez comme autrefois... Vous m'avez pardonné!... S'il était là, je pourrais vivre encore et être heureuse!...

— Mon père et ma mère, dit Francesco aux vieillards qui accouraient; — notre Marina est sauvée, voulez-vous me la donner pour femme?

X.

Voilà l'histoire de Marina et de Francesco telle que la content les jolies filles de la Romagne.

Elles ne l'ont pas inventée, cette histoire; car le portrait de Marina Pisani, belle de jeunesse et de bonheur, se voit encore au musée de Ravenne.

Ce fut Francesco, son mari, qui fit ce portrait, lequel est un admirable chef-d'œuvre.

Le mari de Marina s'appelait Francesco Salviati, l'un des plus illustres maîtres de l'école florentine.

PAUL FÉVAL.

Scènes d'intérieur.

HISTOIRE D'UN COMPAGNON INTIME.

Je vais vous raconter une histoire tout aussi lamentable que celle du poëte dans son admirable protestation contre la peine de mort. V. Hugo écrivait alors des drames humanitaires : le mot *socialiste* n'était point inventé. . . . .

. . . .

. . . .

Je l'avais fait venir de Louviers pour me servir. Connaissez-vous Louviers, en Normandie? C'est une charmante petite ville avec deux belles rivières pour enceinte et de vertes prairies pour horizon. Les naturels de l'endroit ont les mœurs les plus douces du monde; on y fait d'excellentes pâtisseries, et les femmes, pour la plupart très-laides, y portent des bonnets de coton. On ne conçoit guère qu'un pareil scélérat ait pu naître dans une ville aussi honnête. Mais il faut bien que les bandits eux-mêmes naissent quelque part.

Il m'arriva par le coche comme un naïf provincial qu'il était. Ses parents n'a-

vaient point osé le confier au chemin de fer, dans la crainte qu'il ne s'égarât. Pauvres parents! Il avait de fraîches couleurs, il était fort à la fois et souple, brillant et solide. Il avait toutes les qualités et pas un seul des défauts de son pays. Je me sentis pris tout d'abord d'un vif attachement pour lui, et je résolus de ne rien ménager pour qu'il me fît honneur. J'étais tellement enchanté de mon acquisition, que j'en parlai le jour même et les jours suivants à tous mes amis. Je devins fastidieux à force de redites, et ne cessai que lorsque je m'aperçus qu'on me tournait en ridicule. La nuit, j'en rêvais.

Je résolus d'en faire mon ami, mon inséparable, mon compagnon de plaisirs et de peines. Hélas! il fût toujours resté chez moi, que très-probablement je n'aurais point à regretter son ingratitude et ses débordements. La vanité, le désir de plaire et de briller l'ont perdu et moi aussi. Que de reproches je me ferais, si j'en avais le temps!

Je le confiai à l'une des meilleures maisons de Paris. Un artiste fameux se chargea de lui donner les façons du grand monde. Le pauvre garçon!... malgré sa bonne et franche nature, il avait grandement besoin d'être dégrossi, *décati*, si l'on veut bien me permettre cette expression. En moins de huit jours, il n'était plus reconnaissable, tant il avait profité sous les mains de son maître. On me le fit voir une minute chez moi, et on le remporta pour achever de lui donner tout à fait bon air. Je le laissai partir à regret, mais on me promit, avec tous les serments du monde, de me le rendre bientôt. Au jour fixé pour notre réunion, je courus, j'arrivai, je le vis; qu'il était beau! Je n'avais des yeux que pour lui, je le regardais avec attendrissement, et même, j'avouerai ma faiblesse, je ne pouvais me défendre pour lui d'une certaine admiration. Ses compagnons, parmi lesquels il y en avait de fort jolis, ne me paraissaient pas même dignes d'un regard. Ce qui ne contribuait pas médiocrement à exalter mon idolâtrie, ce sont les flatteries exagérées dont on ne cessait de le régaler en ma présence. « Mais voyez donc, monsieur, comme il est gracieux! quelle taille! quelle élégance! Il n'y en a pas deux comme lui! » On lui en voulait bien un peu de quitter si vite une maison dont il faisait le plus brillant achalandage, mais on se consolait fort en songeant à la somme assez ronde dont j'allais payer tant de perfections. Malheureusement je n'avais point assez songé à cette péripétie bien ordinaire et bien connue pourtant de la vie réelle. Le jeu, les théâtres, les mille distractions de la grande ville avaient mis ma bourse à sec. Je ne pus, en réunissant toutes mes ressources, acquitter la petite note qu'on me présentait. J'eus beau promettre, prier, supplier, menacer, on fut inexorable. Je m'éloignai la rage dans l'âme, abandonnant en gage l'ami de mon cœur.

Je ne pus le ravoir que longtemps après. J'eus lieu de me repentir de cette négligence. Comme on n'était pas payé pour lui donner de bons soins, on le négligea, on l'abandonna. Il n'était déjà que trop porté à prendre de mauvais plis. Il y avait dans cette maison un jeune homme très-dissipé qui en fit son compagnon de débauches et le produisit dans la plus mauvaise société. Je crus même le reconnaître un jour dans un bal public avec cet indigne ami: il s'y livrait à des danses ridicules et à des écarts qui devaient l'altérer beaucoup. Je parle de son naturel délicat. Je ne me trompais pas... c'était bien lui... Je résolus de l'arracher à une

vie pour laquelle il n'était pas fait ; et, me précipitant à sa rencontre au moment où on l'abreuvait de grogs et de petits verres : « Malheureux ! m'écriai-je, que faites-vous ici ? » Il était incapable de me répondre. Son compagnon, qui le portait sur ses épaules, essaya d'abord de me détromper. « Fourbe ! misérable imposteur, m'écriai-je, crois-tu bien abuser de ma bonne foi ? Crois-tu que je ne le reconnaisse pas ? Est-ce pour servir à tes infâmes plaisirs que je l'ai fait venir de Louviers ? » Il paraît que je mis à ces dernières paroles une inflexion de voix si comique, que la foule, déjà fort pressée autour de nous, se mit à me rire au nez de la façon la plus désagréable du monde. Ma fureur s'en accrut. « Riez, disais-je, riez ; mais il me le faut, je l'aurai ! — Vous ne l'aurez pas ! » criait le brutal. Je me cramponnai à lui par les basques et le collet, et nous nous le disputions de la belle manière. Je l'emportai vainqueur, dans quel état, grand Dieu ! sans m'embarrasser des quolibets de la foule et des meurtrissures de mon adversaire. Je disparus avec lui. Je pris un fiacre, je me fis conduire à la maison qui l'avait surveillé si mal dans son bien-être. J'acquittai les frais, sur lesquels j'obtins sans peine une forte réduction, et me voici libre enfin de me consacrer à lui tout entier.

Je m'appliquai d'abord à lui faire oublier les mauvais plis qu'il avait contractés. J'y réussis assez facilement. J'eus alors l'occasion d'observer combien le soin qu'on apporte à sa conduite influe sur la destinée des hommes. Je le conduisis dans le monde. Il y obtint d'assez beaux succès. Que de fois, dans mon fol orgueil, je le confesse ici, je pris pour ma personne des regards et des sourires qui ne s'adressaient qu'à lui ! Il tourna la tête d'une jeune veuve de vingt-cinq ans, belle, riche, d'un grand nom, mais d'une coquetterie insupportable. Mariée pendant deux ans à un vieux général tout perclus qui, pour mourir comme un soldat, ne quittait pas son uniforme, elle avait pris l'épée en horreur et ne daignait sourire qu'aux fracs. Il ne tenait qu'à moi de lui faire conduire la belle madame de V..... à l'autel ; mais j'étais tellement infatué de ses mérites que, dans son intérêt, je ne voulus pas qu'il occupât plus longtemps les pensées de la belle veuve : quelques bontés qu'on eut pour lui achevèrent de me tourner la tête : je le croyais un parti digne d'envie. Combien je fus détrompé ! A cette époque, il se lia avec quelques diplomates, plusieurs académiciens, beaucoup de savants et un homme d'esprit. Cet homme d'esprit composa en son honneur une chanson qui devint fameuse parmi les vaudevillistes de l'époque. Il parut même un soir à la cour. Comme il était déjà fort connu dans les salons, on n'y prit pas garde en apparence ; mais, la médisance aidant, on se prit à le décrier tout bas. Bientôt, quand il reparut, ce furent des rires et des chuchotements. Longtemps j'ignorai ce qui pouvait lui valoir un accueil si peu flatteur. J'attribuai cet échec aux jalousies qu'il avait fait naître, et je ne me trompais qu'à moitié. Il suffit dans le monde d'être à moitié sage ou à moitié fou pour s'attirer une réputation générale de sagesse ou de folie complètes. Vos vertus et vos fautes travaillent de compte à demi avec les préventions de la société.

Cependant une aventure scandaleuse qu'il eut à cette époque acheva de me dégoûter de lui complétement. Mon valet de chambre voulait épouser une petite bourgeoise. Il s'était introduit dans la maison du père sous des apparences fort

honnêtes. Je faisais sans m'en douter les frais du quiproquo. Pour se poser de mieux en mieux dans le cœur de la belle, mon domestique parvint à le détourner de ma compagnie dans un de ces rares instants où je le quittais; et comme il se prêtait volontiers à ces sortes d'escapades, il alla tous les jours avec Baptiste. Un soir, ce père ayant appris la qualité réelle du drôle, Baptiste s'esquiva par la fenêtre; mais lui, surpris dans un fauteuil et ne pouvant expliquer sa présence à une heure aussi indue, fut livré par la famille à la justice qu'elle avait fait appeler et conduit chez le commissaire de police du quartier. L'aventure fit du scandale. Il en fut question dans Landerneau. Sa comparution devant les tribunaux correctionnels acheva de le perdre. Comme il était innocent, je le réclamai : il me fut rendu. Je pris un nouveau domestique auquel je tins à peu près ce langage : « Vous êtes le maître de ce drôle, je ne veux plus entendre parler de lui. Vous le mènerez où bon vous semblera. »

Cette résolution suprême me coûta beaucoup. Je m'étais attaché à lui par les liens de l'habitude, mais je dus faire ce sacrifice aux préjugés du monde. Hélas! que n'ai-je écouté la voix qui me criait : Ne le quitte pas. Il est tien. Si tu l'abandonnes à sa destinée, que deviendra-t-il? Malheureusement ma résolution était irrévocable. D'abîmes en abîmes il roula jusqu'au fond du vice.

Il eut encore un moment de splendeur sur une autre échelle. Il fut choyé par quelques femmes de chambre. Plusieurs soubrettes eurent soin de lui. Mais bientôt de l'antichambre il descendit à la loge. Il fréquenta les guinguettes, courut les barrières, se couvrit de honte et d'ordures. On le traîna dans la boue. Toutes les avanies lui furent réservées. Je le rencontrai plusieurs fois au bras d'une marchande à la toilette qui fournissait aux élégances des voleurs de la haute et de la basse Pègre. Ce fut là qu'il échut sans doute à une sorte de mauvais drôle qui se plut à venir l'afficher sous mes fenêtres. Depuis longtemps je refusais de le reconnaître publiquement. Mais, en secret, je remarquais encore avec plaisir sa distinction native. Il portait jusque dans le vice, jusque dans le crime, ce cachet de distinction qui n'abandonne jamais complétement ceux qui sont bien nés.

Cependant je ne pouvais plus douter de son infamie. Plusieurs fois il comparut devant la justice, qui l'épousseta comme il faut. Mais il retombait bientôt dans le vice. Enfin, le ciel se lassa de tant de débordements. Il fut condamné à mort pour je ne sais quel crime immonde et révoltant.

Quelques jours avant son exécution, j'allai le voir à la Conciergerie. Je me mis à une fenêtre qui donnait sur le préau. J'attendis un instant, le cœur tout ému. Il parut. Un gardien le portait au soleil pour le raviver un peu. Comme il était changé! Je crus voir le spectre de ma jeunesse. Je me retirai en pleurant.

Il ne fut point exécuté, ni mis en pièces et en morceaux, selon la sentence prononcée contre lui. La révolution de Février arriva sur ces entrefaites qui le sauva. Un matin que j'allais au Marché aux fleurs, je le vis passer dans une charrette avec quantité de mauvais sujets comme lui. Dieu! qu'il était flétri! On le transportait sans jugement, sur la première vue de son dossier et de ses pièces. Je me rappelai involontairement la rencontre du chevalier des Grieux et de Manon

Lescaut, et cette pensée ne contribua pas peu à raviver ma douleur, tant je pris toujours à cœur les infortunes des deux amants.

Mais je m'aperçois que je n'ai point encore donné le nom du héros de cette histoire. Fou que je suis, à quoi songeais-je?

Il n'avait pas de nom. Seulement, je l'appelais *mon Louviers*, à cause de la ville qui l'avait produit.

C'était un habit noir!

Alfred Busquet.

Scènes et souvenirs historiques.

UNE CHAUFFERETTE EN TERRE.

J'ai toujours aimé les dîners de famille.

Pour moi, aucun repas n'a valu celui pris autour de la table ronde, qu'éclairait la lampe suspendue au plafond.

Là, point d'étiquette, point de cérémonie; de l'esprit parfois, de la cordialité toujours.

Tantôt, c'était mon père, vieux colonel de la garde, qui racontait ses campagnes. Je les savais par cœur, — mieux que mes leçons, mais j'écoutais néanmoins son récit avec respect, souvent avec plaisir. D'autres fois, c'était une tante restée vieille fille, qui nous chantait une légende limousine en forme de ballade, lorsqu'il faisait froid, et que dans les charbons ardents du foyer nous croyions, ma sœur et moi, voir des figures qui nous regardaient.

De toutes les histoires que j'ai entendues dans ma jeunesse, celle qui m'a le plus intéressé, c'est l'histoire d'une chaufferette...

Non pas d'une de ces chaufferettes modernes en acajou ou en palissandre, — qui sont de véritables meubles, et qui ont tous les avantages, excepté celui de chauffer, — mais bien d'une chaufferette en terre, telle qu'on les faisait il y a soixante ans.

Ne riez pas!

Ne savez-vous point que, dans les familles, il y a toujours tel ou tel objet vieux et sans valeur auquel on tient plus que s'il était nouvellement établi, et cela, parce que des souvenirs se rattachent à lui? N'avez-vous pas vu de ces fauteuils en velours d'Utrecht, gardés avec soin par les enfants, et occupant la place d'honneur auprès du foyer? C'était le fauteuil où s'asseyait l'aïeul!

Un de mes amis garde encore une canne de houx, et n'oserait s'appuyer dessus; mais il en est fier: c'est la canne de son grand-père, qu'il a perdu il y a vingt ans!

Heureux ceux qui ont ainsi, au fond de leur cœur, la religion du foyer domestique!

Lorsque j'avais dix-huit ans, j'allais dîner tous les dimanches chez une de

mes tantes, madame la comtesse du Peyra. J'étais à l'âge où l'imagination est vive et ardente, où le corps a besoin de déplacement, à l'âge de la vie où l'on aime à chanter, à rire, à s'amuser de tout ce qui est bruit et action; et, cependant, je n'aurais pas manqué une seule fois d'aller rue de Verneuil, — c'était là que demeurait ma tante, — tant j'aimais à causer avec elle. Bonne tante! bien qu'elle eût quatre-vingts ans, elle avait conservé ce savoir-vivre qui disparaît tous les jours de notre société. Lorsque j'arrivais chez madame du Peyra à quatre heures, je traversais rapidement le salon, grande pièce froide, sombre et décorée sous l'empire. et je courais m'asseoir auprès de la bergère où la maîtresse de sa maison passait presque toutes ses journées.

Ma tante m'embrassait sur le front, faisait une marque à la page du livre qu'elle lisait, — c'était toujours le même, la *Bible*, et j'oserai dire toujours le même feuillet; — puis, alors, nous causions.

Pour les vieillards surtout, chaque objet qui les entoure leur rappelle une anecdote, et je ne manquais jamais de faire naître l'occasion d'écouter une histoire.

Un jour, un portrait suspendu à la muraille, dans son cadre Louis XV, et représentant un enfant tenant deux colombes dans ses bras, me fournissait le sujet d'un drame que j'ai raconté il y a quelques années dans une revue. — Un autre jour, c'était un médaillon renfermant des cheveux... Enfin, jamais je ne quittais la rue de Verneuil sans rapporter un nouvel épisode qui se gravait dans ma mémoire, comme l'image de celle qui le racontait était gravée dans mon cœur.

Une fois, j'arrivai de meilleure heure que d'habitude. C'était l'hiver. Ma tante avait un excellent feu à sa cheminée, — mais elle n'avait pas quitté sa place, et ses pieds reposaient sur une vilaine chaufferette en terre qui lui donnait un air de concierge endimanchée. En la voyant ainsi, je ne pus m'empêcher de rire.

— Qu'as-tu donc, mon enfant? demanda madame du Peyra.

— Rien, ma tante, répondis-je un peu confus. Je craignais de lui avoir déplu.

— D'où te vient cet accès d'hilarité? demanda-t-elle.

J'hésitai.

— Allons, parle. Tu sais que je ne suis pas susceptible.

— Ah! ma tante, dis-je en l'embrassant, puisque vous l'exigez, je vais vous faire part de mes réflexions... Je me demandais tout à l'heure en entrant, pourquoi, vous qui avez tout ce que vous pouvez désirer, qui ne souffrez d'aucune privation, qui avez ici des objets précieux et d'une grande valeur, vous gardiez avec autant de soin cette vilaine *chose-là?*

Et je désignais du doigt à ma tante l'affreuse chaufferette en terre jaune, devenue noire par suite des services qu'elle avait rendus.

Ma tante sourit tristement.

— C'est, en effet, un singulier chauffe-pied, répondit-elle, et je comprends jusqu'à un certain point ta gaieté. Pourtant, mon ami, je ne le donnerais pas pour le meuble le plus riche et le plus élégant du monde...

— Oh ! m'écriai-je, cette fois vous ne me direz pas que vous avez un souvenir qui vous fait aimer ce morceau de terre mal cuite et percée irrégulièrement de vilains trous...

— Justement, c'est que j'ai un souvenir ! répondit ma tante.

— Comment ! j'aurais eu tort de rire de *cela ?* dis-je en prenant la chaufferette avec un air de mépris.

— Certainement, mon enfant, répondit ma tante, car c'est à *cela* que je dois la vie...

Je regardai la vieille dame, elle paraissait émue et parlait sérieusement. Je m'assis auprès d'elle, et sans lui faire d'autres observations je lui dis :

— Je vous écoute, ma tante; pendant que nous sommes seuls contez-moi comment vous devez la vie à ce petit *meuble* si laid et si noirci ?...

— Volontiers !

Ma tante posa ses lunettes, et je respirai à peine afin de mieux entendre.

Elle parla ainsi :

Pendant l'hiver de 1793, j'occupais un petit logement dans cette maison qui ne m'appartenait pas alors. J'étais seul à Paris avec une domestique que je croyais fidèle...

— Où était donc mon oncle ? demandais-je.

— Ton oncle était alors à l'armée; mais s'il versait son sang pour sa patrie, cela ne suffisait pas pour effacer le tort qu'il avait d'être noble, et je cachais avec soin mon nom. On m'appelait alors la citoyenne Simon. J'étais jeune et j'étais jolie. Si je dis cela sans y mettre plus de modestie, mon ami, c'est qu'à quatre-vingts ans passés on peut tout dire, et que je ne crois pas qu'il y ait de l'orgueil à constater un fait.

Je souris.

— Bien que je vécusse le plus secrètement possible, je n'étais pas sans attirer les regards, et bien des fois, lorsqu'il m'arrivait de sortir, je rentrais effrayée, je craignais toujours d'être découverte et dénoncée au tribunal révolutionnaire...

— Vous craigniez donc la mort ? demandai-je avec l'insouciance que l'on a à dix-huit ans.

— Beaucoup, me répondit ma tante, et je craignais surtout le luxe du bourreau dont on décorait les exécutions à cette époque. En outre, je savais que ma mort ici ne sauverait pas mon époux, et que, loin de l'armée, ce qu'on appellerait ma *trahison* ne serait qu'un prétexte de plus pour faire condamner le comte. Je pressentais que je l'entraînerais dans ma chute...

— Pourquoi ne quittiez-vous pas Paris ? dis-je.

— Cela m'était impossible, je n'aurais pas pu franchir la barrière; je n'avais pas de laissez-passer... et je ne connaissais personne qui s'intéressât à moi... Souvent je recevais des nouvelles de du Peyra, et j'avais soin, lorsque j'avais lu ses lettres, de les brûler. Il en coûtait beaucoup à mon cœur, mais ton oncle était jeune, il n'avait pas compris que la révolution qui venait de s'accomplir aurait des suites glorieuses pour le pays, il n'y avait vu que les excès qui la rendaient sanglante, et tout en se battant sous le général Kellermann, il m'écrivait souvent

des phrases dont une seule ligne, un seul mot, pouvaient nous perdre tous les deux.

— Je ne vois pas jusqu'à présent quel service vous a rendu la chaufferette, dis-je avec impatience.

— Attends un peu, toute narration a son préambule.

— C'est juste.

Je m'inclinais et j'écoutai cette fois sans interrompre.

Ma tante continua.

— J'étais cachée ainsi depuis six mois lorsqu'une nuit, j'entendis sonner à ma porte. J'étais occupée à lire une lettre de mon mari. Je n'avais pas pu me résoudre à la brûler encore. Elle contenait des expressions si touchantes, elle était empreinte de tant d'affection, que je la relisais au moins pour la sixième fois pour me donner du courage, quand le coup de sonnette retentit. Une sueur froide couvrit tout mon corps. Il me sembla que c'était Samson qui sonnait. Avant que j'aie eu le temps de me remettre de ma frayeur ma bonne ouvrit, et tout à coup je me trouvai en face de trois hommes qui se présentèrent devant moi au nom du peuple. Je glissai dans ma poche la lettre entr'ouverte et je repris un peu de sang-froid.

— Citoyenne, me dit le plus âgé de ces trois hommes, tu es accusée de cacher chez toi un ennemi de la république.

Je respirai. — Ils pouvaient chercher partout, je ne craignais rien.

— Mais, répondis-je avec assurance, qui donc a pu dire cela?

— Oh! oh! dit l'inconnu en hochant la tête, tu es surveillée depuis longtemps, et pour plus de sûreté, les citoyens qui m'accompagnent vont procéder à une visite minutieuse.

— Cherche, citoyen, répondis-je avec courage, et fais vite, car ce soupçon m'indigne.

Le ton avec lequel je répondis frappa les envoyés du tribunal criminel.

— Fouillez partout! dit le chef à ses deux subalternes; — et il s'assit dans une mauvaise bergère en attendant. Je pus alors l'examiner. C'était un homme de cinquante ans environ; son regard était dur, son teint pâle, son aspect farouche; il me fit trembler. Pendant que je le regardais, lui me fixait en silence avec la plus profonde attention. Je ne baissai pas les yeux, pensant par mon audace lui imposer. Il s'en aperçut.

— Tu ne sais donc pas qui je suis, citoyenne? demanda-t-il avec un rire moqueur.

— Non, citoyen, répondis-je; je vois à ton costume que tu es un des officiers ministériels de la république, mais je ne te connais pas.

— Ah! eh bien! je suis Vivier, juge au tribunal du département et vice-président du club des Jacobins.

Je frissonnai.

— Ce matin on t'a dénoncée; ce soir je viens m'assurer si l'on m'a trompé... On cherchera partout, jusque dans ton alcôve...

— Tu le peux, citoyen, je ne crains rien...

Il me regarda de nouveau. La lettre que j'avais dans ma poche me brûlait. S'il

me fouillait, j'étais perdue; s'il m'arrêtait pour m'envoyer à la mort, le comte était dénoncé par cet écrit et exécuté à l'armée...

— Tu vis donc seule ici, citoyenne? me dit le juge.

— Oui, citoyen, répondis-je.

— Tu es mariée?

Je frémis.

— Oui, citoyen, dis-je.

— Ah! où est ton mari?

— A l'armée des Alpes, avec le citoyen Kellermann.

— Ah! ah! Saint-Just est là-bas, il surveille les aristocrates, dit-il. Comment ton mari te laisse-t-il seule ici?

— Il ne pouvait pas m'emmener, citoyen...

Le juge au tribunal du département se leva et fit le tour de la chambre.

— Brou!... j'ai froid, dit-il en se frottant les mains.

— En effet, il n'y a pas de feu ici, dis-je. — Que veux-tu, citoyen, je ne suis pas heureuse...

— Oh! oh! tu es une aristocrate!

— Moi? dis-je en essayant de sourire; je suis une ouvrière et n'ai pas de ressources...

— Oh! dit-il en me prenant les mains, ces mains-là sont trop blanches... et ne travaillent pas... D'ailleurs une ouvrière n'a pas d'officieuse (1).

Je compris du ton dont cela m'était dit que c'était plutôt un conseil qu'une remarque fatale pour moi.

— Veille bien sur toi-même, citoyenne, ajouta-t-il; tu es signalée: si je suis forcé de te faire arrêter, tu es perdue, et ce serait dommage, car tu es jolie!

En disant cela, cet homme s'approcha de moi. J'eus peur et me reculai avec effroi.

— Je ne comprends pas qu'un patriote comme toi, lui dis-je, insulte la femme d'un patriote comme mon mari...

— On ne m'avait pas trompé, dit-il, tu es la femme d'un ci-devant... Nous allons voir si tu n'es pas coupable...

Comme il prononçait ces mots avec colère, les deux hommes qu'il avait envoyés en perquisition revinrent: C'étaient deux artilleurs de la section des Quinze-Vingts.

— Citoyen, dirent-ils, nous n'avons trouvé personne.

— Il n'y avait aucune trace qui vous indique la présence d'un homme? demanda-t-il.

— Aucune, citoyen...

— Eh bien! maintenant fouillez les tiroirs et apportez-moi tous les papiers...

En entendant cet ordre, je faillis me trouver mal. Si j'allais avoir oublié une lettre, un fragment, une ligne! Je pressentai bien que je serais arrêtée quand même; mais au moins, si l'on ne trouvait aucune preuve contre moi, je ne compromettais personne.

(1) Servante ou bonne.

Les deux artilleurs obéirent. En les entendant ouvrir les commodes et les armoires, je frissonnai.

— Tu as froid, citoyenne? me dit le juge, qui me regardait toujours avec attention.

— En effet, citoyen, dis-je, et depuis ton arrivée, j'ai laissé ma chaufferette s'éteindre...

— Ah! tu as une chaufferette, dit-il; au moins on peut se chauffer les pieds...

Il tremblait comme moi, car le froid était excessif cette nuit-là.

Une idée traversa mon cerveau.

— Citoyen juge, lui-dis-je, veux-tu, pendant que tes hommes font leurs recherches, user de ce petit foyer?

— Belle offre, me dit-il, s'il est éteint!...

— Je vais le rallumer! Et sans attendre sa réponse, je pris cette chaufferette de laquelle tu te moquais tout à l'heure... je remuai les cendres chaudes qu'elle contenait; puis avec une promptitude de laquelle je ne me serais pas crue capable, je glissai au fond la lettre du comte...

— Bravo! dis-je, à ma tante. Et je regardai avec intérêt ce chauffe-pied si laid et si commun, que je méprisais si profondément quelques instants plus tôt.

Le citoyen Vivier ne s'en aperçut pas, reprit-elle.

Le papier recouvert de cendre ne prit pas feu, et par conséquent ne jeta aucune flamme et ne répandit aucune fumée.

— Tiens, citoyen, dis-je en lui mettant sous les pieds la chaufferette, chauffe-toi au feu du pauvre.

— Volontiers, dit-il; mais à une condition.

— Laquelle, citoyen?

— C'est que tu placeras tes pieds auprès des miens.

Je n'hésitai pas.

Le farouche démocrate ne dédaigna pas de se servir de ce que tu appelles cette *vilaine chose-là*, dit ma tante; et tout le temps que dura la perquisition, je restai assise auprès de lui. J'avais trop peur que le moindre mouvement que j'aurais fait n'enflammât les charbons, et que les charbons enflammés ne fissent prendre la fatale lettre, et que la flamme ou la fumée ne donnât l'éveil au séide de Couthon.

Je passai ainsi une heure terrible. Je fus forcée d'écouter les compliments du vieillard, car j'avais alors l'âge où l'on appelle ainsi les hommes de cinquante ans; enfin, mon martyre cessa : les deux soldats, après avoir tout bouleversé, vinrent faire la même réponse que pour l'homme caché chez moi.

Ils n'avaient rien trouvé.

Ma figure ne changea pas. Le citoyen juge me regardait toujours et ne pouvait se décider à partir...

— Je ne sais pourquoi, dit-il, on t'a dénoncée...

— Quelques camarades jalouses de ce que j'ai de l'ouvrage m'auront voulu perdre sans doute, dis-je...

— Pourtant on nous a bien dit que tu étais la citoyenne du Peyra, femme du ci-devant comte...

Je ne baissai pas les yeux, et me bornai à sourire...

Les trois hommes ne perdaient pas un seul de mes mouvements.

— On avait ajouté que tu recevais des lettres du ci-devant, dans lesquelles il blâmait les généraux et les représentants républicains...

Même tranquillité de ma part et même silence.

Cependant, je compris que j'étais trahie, et je soupçonnai ma bonne... Elle avait disparu depuis deux heures que les *inquisiteurs* étaient là...

— Enfin, ajouta le juge, on nous a assuré que ce matin même tu as reçu une lettre du ci-devant comte du Peyra...

— On vous a trompé, dis-je, citoyen membre du tribunal. Je sais que je n'ai aucun moyen de me défendre. Je suis une pauvre prolétaire vivant de mon travail. Une voisine m'aide dans mes travaux de ménage, je vis comme vous le voyez dans la privation et l'isolement, comment pouvez-vous croire un mot de ce que l'on vous a dit?...

— Peut-être devrais-je t'arrêter, dit le juge; mais ce ne sera pas cette fois, à moins cependant que tu n'aies sur toi des papiers qui te compromettent.

Les deux artilleurs s'avancèrent pour me fouiller, mais le citoyen Vivier les arrêta d'un geste et fit lui-même l'opération...

J'étais indignée, mais je n'opposai aucune résistance; il chercha dans mes poches, et lorsqu'il fut certain que je ne cachais aucune lettre, il me laissa; et, remuant la tête avec un air de doute, il dit :

— Tu es adroite, citoyenne; mais prends garde. Nous sommes bien instruits, et les beaux yeux ne sauvent pas de l'échafaud...

Il sortit.

Lorsque je fus certaine que les trois hommes étaient partis, je me mis à genoux et remerciai Dieu. — Puis, levant le couvercle de ma chaufferette, je plongeai ma main dans les cendres au risque de me brûler, et je retirai le billet de ton oncle. Je le brûlai immédiatement.

J'étais sauvée!

Ma bonne fut arrêtée le matin même pour avoir fait une fausse dénonciation; elle était exécutée lorsque j'appris son arrestation.

Quinze jours après cette perquisition, mon mari revint à Paris avec le citoyen Saint-Just, auquel il servait de secrétaire à l'armée des Alpes; et dès lors, je pus habiter avec lui sous son nom : l'homme qui nous protégeait était tout-puissant.

Je quittai mon logement, mais j'emportai la chaufferette dans laquelle j'avais caché la lettre du comte, et sur laquelle le citoyen juge avait les pieds lorsqu'il me fouillait impitoyablement et sans pudeur...

Depuis cette époque fatale, j'ai éprouvé bien des misères et bien des joies; dans toutes les conditions de ma vie, j'ai conservé ce chauffe-pied. Je sais bien qu'aux jeunes gens de ton âge cela peut paraître ridicule, mon ami; mais les vieillards ne vivent que de souvenirs et de reconnaissance. Sous l'Empire, quand ton oncle était général, l'empereur lui faisait souvent raconter cette histoire

bien simple et bien peu dramatique pour toi, pour vous enfants d'une autre époque, mais bien intéressante pour les hommes qui avaient traversé les années terribles de la révolution, pour ceux qui savaient qu'alors si l'on pouvait se sauver par un moyen quelconque, — un jour, des fois, était la vie.

Aujourd'hui je suis âgée; j'ai perdu le général, j'ai voulu acheter la maison où j'ai souffert. Le logement que j'occupais est loué à des artistes, je ne veux pas qu'ils me payent... Ce n'est point une aumône, c'est un culte que j'entretiens, le culte du souvenir.

— Et le citoyen Vivier, demandai-je, que devint-il?

— Il monta sur l'échafaud en 1794, le 10 thermidor, avec Robespierre, Saint-Just, Couthon et dix-huit autres victimes des réactions politiques.

J'éprouvai au fond du cœur un regret en apprenant cette mort. Je n'oubliai pas que le citoyen Vivier aurait pû m'envoyer à la Conciergerie sans aucune preuve, et que je lui devais aussi la vie...

Comme ma tante finissait son histoire, Aimée entra annoncer que le dîner était servi.

J'offris le bras à madame du Peyra; et lorsque la domestique voulut prendre la vilaine chaufferette de terre, je m'y opposai et la portai moi-même. Je partageais déjà le culte de ma tante pour son chauffe-pied.

Depuis cette époque, je ne ris plus des meubles ou ustensiles que je vois parfois occuper des places d'honneur dans les familles, je me dis tous bas:

« C'est une des reliques précieuses de la religion du souvenir! »

PAUL DE LASCAUX.

Chroniques de chasse.

LES VENEURS ET LES AMAZONES DU TEMPS PASSÉ (1).

LA DERNIÈRE CHASSE DE LA MARQUISE DE VALLEROY.

Mon oncle, le bailli de Ponteaubert, avait conservé dans un âge très-avancé un esprit prodigieusement jeune et une mémoire qui ne lui faisait jamais défaut. C'était un de ces types de l'ancien régime comme il ne s'en trouve plus aujourd'hui. Politesse exquise, savoir-vivre parfait, ignorance profonde, mais esprit charmant, le digne bailli réunissait au plus haut degré tout ce qui distinguait nos pères, en y comprenant les grands dignitaires

(1) Sous ce titre, M. le marquis de Foudras, dont les récits cynégétiques sont devenus très-populaires, publiera dans le *Magasin des Familles* une série d'esquisses de chasse qui, nous l'espérons, auront beaucoup d'intérêt pour nos lecteurs.

de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, malgré leur vœu de célibat. Aussi, n'était-il pas rare de voir mon oncle, dans les châteaux où il se rencontrait avec des hommes beaucoup plus jeunes que lui, devenir en très-peu de temps *la coqueluche* de toutes les jolies femmes, en dépit de ses quatre-vingts ans, de sa goutte et de son asthme, qu'il appelait un rhume négligé.

Le bailli était surtout grand anecdotier. Ce qu'il savait d'histoires était prodigieux, ce qu'il avait connu de gens était innombrable. On ne pouvait prononcer un nom devant lui, qu'il n'eût aussitôt un bon conte à faire. C'était merveille de l'entendre, et Dieu sait si nous usions et abusions du penchant qu'il avait à parler. Un soir, je ne sais plus à quel propos, il fut question devant lui des grandes dames de l'ancien régime qui avaient été célèbres par leur passion pour la chasse. Il prit aussitôt la parole, et ce fut pour nous dire qu'il avait beaucoup connu la plus vaillante de toutes les chasseresses d'*avant la révolution.*

— Mon oncle, mon cousin, monsieur le bailli, vous devez savoir une histoire sur cette dame : contez-nous-la ! s'écrièrent à la fois huit ou dix voix féminines de tous les timbres, depuis le plus argentin jusqu'au plus fêlé.

— Très-volontiers; mais l'histoire de sa dernière chasse est un peu triste, je vous en avertis.

— Vous nous en conterez une gaie ensuite, pour nous faire oublier celle-là.

Le bailli s'enfonça dans sa bergère, croisa lentement sa jambe la plus goutteuse sur celle qui l'était un peu moins, huma savoureusement une prise de tabac à la fève de Tonka, puis il nous raconta l'histoire suivante, que je vais vous répéter de mon mieux.

« J'avais beaucoup connu à la cour de l'infortuné Louis XVI, et dans les terres qu'elle possédait en Lorraine, une certaine marquise de Valleroy qui, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, s'était vouée exclusivement au culte de Diane. Elle n'avait qu'un goût, la chasse ; qu'une manière de passer son temps, la chasse ; qu'un aliment pour toutes les pensées, la chasse. Tous les petits événements qui font la joie et la douleur des autres femmes n'étaient rien pour elle. Tandis qu'elle apprenait, avec une dédaigneuse philosophie, la trahison d'un ami ou l'infidélité d'un adorateur, *un change* la mettait au désespoir. Découvrait-elle qu'un cœur qu'elle croyait rempli de dévouement pour elle était complétement vide, elle haussait les épaules ou riait aux éclats, en montrant trente-deux dents plus blanches que celles de Minos, son limier favori ; mais si, en arrivant au rendez-vous, son chef d'équipage lui annonçait un *buisson creux*, son visage se rembrunissait pour toute la journée, et malheur alors à celui de ses gens qui lui donnait quelque sujet de mécontentement. Ses terres, d'une étendue considérable, étaient situées dans une contrée sauvage, mais giboyeuse, à peu de distance et au nord de la ville de Metz. C'était là qu'elle passait toutes ses années, été comme hiver, dans un magnifique château qu'elle avait fait construire au milieu d'une forêt patrimoniale de vingt mille arpents. Elle n'y recevait que des veneurs aussi croyants qu'elle, et si l'un d'eux s'avisait de lui parler d'amour dans une halte ou dans un *débûcher*, il était sur-le-champ mis à l'index, et eût-il fait toutes les bassesses du monde, on ne l'invitait plus à revenir. J'avais le bonheur d'être du petit nombre des bons amis de la marquise, grâce à mon âge déjà respectable à cette époque et à ma profession de dignitaire de Malte, qui ne me permettait pas de songer à la galanterie (mon oncle ne prononça pas

ces derniers mots sans être obligé de réprimer un petit sourire qui semblait leur donner un démenti). Mesdames, c'était une maîtresse femme que la marquise de Valleroy. Elle montait à cheval comme un jockey de Newmarket, tirait aussi bien qu'un sauvage des forêts vierges du Canada, et sonnait de la trompe à désespérer feu mon ami le comte de Dampierre, qui composait de si belles fanfares avec sa majesté le roi Louis XV. Je crois la voir encore, avec son justaucorps de drap vert foncé, galonné sur toutes les coutures, ses culottes de daim gris-de-perle, sa veste chamois, ses petites bottes à chaudron et son feutre souris, posé sur l'oreille gauche comme celui des bretteurs au quai de la Ferraille. Et quels yeux ! quel teint de lis et de roses ! quelle bouche spirituelle, railleuse et résolue ! quel nez impertinent ! Par la mort Dieu ! (c'était le juron favori de mon oncle) quand j'y pense, il me semble que je suis âgé de vingt-cinq ans et que je n'ai jamais été bailli de l'ordre de Malte !

« Ainsi que je vous l'ai dit, Mesdames, j'étais un des hôtes assidus et fidèle compagnon de chasse de la marquise ; mais la révolution arriva, je dus émigrer, ce que je fis un peu plus par devoir que par conviction, et nous nous perdîmes de vue, ma vaillante amie et moi.

« Je sus cependant qu'elle n'avait pas obéi à la mode d'alors, c'est-à-dire qu'elle était restée dans ses terres de Lorraine. D'abord elle s'y savait adorée parce qu'elle y faisait du bien, et puis elle avait un profond mépris pour la manière de chasser des Allemands, qu'elle appelait les *bouchers de saint Hubert*, faisant allusion à leurs tueries dans des enceintes entourées de toiles : elle s'en était souvent expliquée avec moi, à une époque où il n'était guère question d'expatriation pour la noblesse française. »

Ici mon oncle savoura une seconde prise de tabac, avec une lenteur qui fit supposer à son auditoire qu'il voulait se recueillir un moment avant d'aborder la partie émouvante de son récit.

Tous les regards étaient braqués sur lui, comme pour l'inviter à continuer ; chacun retenait son haleine ; il reprit en ces termes :

« En 1793, je faisais partie du corps d'émigrés chargé de la triste mission d'assiéger Thionville, lorsqu'un soir, en m'amusant à parcourir des yeux une carte de Cassini, je fus frappé du peu de distance qu'il y avait entre le village de Lagrange, où ma division était cantonnée, et le château de l'Étoile qu'habitait la marquise. Aussitôt l'idée d'aller lui faire une visite s'empara de mon esprit avec une ténacité qui triompha de toutes les objections de ma raison. L'entreprise était des plus périlleuses. D'une part, le décret terrible de la Convention contre les émigrés venait d'être mis en vigueur, de sorte que si j'étais pris sur le territoire de la France, récemment initiée aux douceurs de la liberté, je courais risque d'être accroché à une lanterne ou pendu à un chêne, selon que je serais arrêté dans une ville ou en rase campagne ; de l'autre, nous étions fort surveillés dans notre camp, parce que nous avions parmi nous quelques brebis galeuses (pardon du terme) soupçonnées d'entretenir des intelligences coupables avec les généraux de la République nouvellement proclamée. Je n'avais aucun goût pour être *lanterné* par les sans-culottes ; mais, à choisir, j'aurais encore moins aimé être fusillé comme déserteur par mes compagnons d'exil. Entre ces deux alternatives peu récréantes pour l'imagination, il y avait une vague espérance que mon équipée ne serait connue ni de nos ennemis ni de mes camarades, et mon vif désir de revoir la marquise transforma cette espérance en certitude. Je commençai par me renseigner auprès de

quelques contrebandiers, des chemins les plus courts et les moins fréquentés. Cela fait, je me procurai le costume et le laisser-passer d'un maquignon hessois qui jouissait de l'heureux privilége d'enrosser tour à tour la jeune république triomphante et la vieille monarchie proscrite et persécutée, et par une magnifique nuit de janvier, je me mis en route en compagnie d'un domestique d'une bravoure et d'une fidélité à toute épreuve.

« Mon voyage ne se fit pas sans quelques aventures assez scabreuses dont je ne sortis sain et sauf qu'à force de sang-froid et de résolution. Une fois, je fus reconnu par de vieux cavaliers d'un régiment où j'avais servi dans ma jeunesse, et l'on me fit une ovation qui faillit m'être fatale; quelques heures après, je reconnus à mon tour, dans un petit cabaret borgne que j'avais choisi de préférence à une meilleure auberge pour faire reposer mes chevaux, un ancien savetier de Saint-Cloud devenu général de brigade; mais il était si épouffé de son importance, si heureux de son panache aux trois couleurs, et si empêtré de son grand sabre, qu'il ne fit pas attention à moi. Je me tirai donc encore de ce mauvais pas avec bonheur, et vers le soir du lendemain de mon départ, j'appris avec satisfaction d'un paysan, qui me croisa dans un chemin de traverse, que je n'avais plus que quatre lieues à faire pour arriver sur les domaines de madame de Valleroy.

« — Mais, Monsieur, ajouta cet homme, — méfiez-vous bien quand vous serez sur les terres de madame la marquise, car elles sont joliment gardées. On l'aime tant dans le pays!

« Après ce renseignement, je me mis en route, et comme neuf heures sonnaient à l'horloge d'un village quelconque, une large avenue qui s'enfonçait dans une futaie magnifique, éclairée par la lune, m'annonça que je touchais au terme de mes fatigues et de mes dangers.

« J'avais pressé l'allure de mon cheval, comme cela arrive toujours sur la fin d'un voyage, et je ne songeais plus qu'au plaisir qui m'attendait, quand un formidable cri de *Qui vive?* arriva à mon oreille, grossi par le silence profond qui m'environnait : je n'en continuai pas moins à avancer résolument.

« — Qui vive? répéta la même voix avec plus de force. — Qui que vous soyez, si vous faites un pas de plus vous êtes mort.

« Pour le coup j'arrêtai mon cheval, en faisant cette sotte réponse consacrée par l'usage, — *Ami!*

— Avez-vous le mot d'ordre? — reprit-on. — *Ami* ne signifie rien : tous les coquins en disent autant aujourd'hui.

— Je suis tout à fait de cet avis! — m'écriai-je. — Quant au mot d'ordre, je ne saurais l'avoir : j'arrive de vingt lieues d'ici.

— Eh bien! retournez sur vos pas, ça fera quarante.

— Mes chevaux n'en peuvent plus.

— Si vous êtes pressé, prenez la poste.

— Mais je viens pour voir madame la marquise de Valleroy.

— Madame la marquise ne reçoit plus après le coucher du soleil... Cependant, voyons, comment vous appelez-vous?

« Comme il s'agissait de ma tête, j'hésitai à répondre, ce qui n'arrangea pas mes affaires.

— Il paraît que vous ne vous souciez pas de vous nommer; c'est suspect, reprit-on.

— Allez-vous-en au diable ! — criai-je avec force. — Je veux passer, et il faudra bien que je passe.

« J'entendis le petit claquement d'un fusil qu'on arme, puis je vis briller la lumière d'une amorce, et une balle siffla à mon oreille.

« C'était bien le cas de tourner bride ; cependant je restai ferme à mon poste, et il se trouva que cette imprudence était ce que j'avais fait de plus sage jusqu'alors.

« Un homme aussi brave ne peut être un espion, — s'écria la voix qui avait parlé jusqu'à ce moment. — C'est donc une connaissance de madame la marquise.

— Vous y êtes l'ami. Dépêchez-vous de venir me reconnaître.

« Je fis faire quelques pas à mon cheval dans la direction où j'avais vu briller la lumière du coup de fusil, et j'aperçus dans l'ombre un grand gaillard qui s'avançait à ma rencontre en rechargeant son arme.

— Pourquoi toutes ces précautions, camarade ? — demandai-je.

— Tiens ! c'est M. le bailli de Ponteaubert ! — s'écria l'individu en posant son fusil contre un chêne. — J'aurais fait un beau coup si je l'avais tué ! Soyez le bienvenu, monsieur le bailli. — Madame la marquise va être fièrement joyeuse de vous voir.

— Ah ! c'est toi, mon pauvre la Plume ! Tu fais là un drôle de métier, mon garçon.

« La Plume était un des anciens valets de chiens de la marquise : je venais seulement de le reconnaître.

— C'est qu'il y a joliment du nouveau, et du pas bien encore, depuis que nous ne vous avons pas vu ici, monsieur le bailli. Nous gardons notre maîtresse, qui est devenue suspecte, parce qu'elle donne beaucoup aux pauvres, et qu'elle ne veut pas se conformer aux nouvelles lois sur la chasse : un tas de bêtises, enfin, en parlant par respect.

« Et la Plume me raconta brièvement la situation vraiment précaire dans laquelle se trouvait la noble et vaillante châtelaine de l'Étoile. Citée à comparaître devant la justice révolutionnaire, elle n'avait pas même daigné répondre ; décrétée d'accusation, on avait envoyé des fédérés pour l'appréhender au corps, mais ses vassaux avaient pris les armes et repoussé les fédérés. L'autorité, furieuse de cette résistance, annonçait une expédition formidable contre la marquise récalcitrante, et déjà des colonnes mobiles erraient dans les environs pour tâcher d'enlever le château par surprise, ce qui expliquait la vigilance avec laquelle les abords de la forêt étaient gardés.

« On comprend que, dès que j'eus connaissance de ces tristes détails, je n'en fus que plus pressé d'atteindre le but de mon voyage. En conséquence la Plume me donna un guide qui avait le mot d'ordre, et moins d'une demi-heure après je me trouvais en présence de la marquise, qui était à souper avec un vieux parent de feu son mari qu'elle avait fait venir pour lui tenir compagnie dans son isolement.

« Un cri de joie, parti du cœur, m'accueillit à mon apparition sur le seuil de la salle à manger. La marquise se leva et vint à moi en courant. Je voulus prendre sa petite main mignonne et potelée pour la porter à mes lèvres, mais elle ne le souffrit pas, et me tendant sa joue, que l'émotion avait déjà fait changer deux ou trois fois de couleur depuis vingt secondes que j'étais là, elle me dit en rougissant tout de bon cette fois :

— Mon cher bailli, comme tout est sens dessus dessous en France, nous pouvons bien nous embrasser.

« Et ma foi nous nous embrassâmes, grâce à la révolution, qui me sembla avoir ses petits avantages en ce moment.

« Quand la marquise sut que je venais du camp des émigrés pour la voir, au risque de tomber dans la gueule du loup, elle me tendit ses joues une seconde fois, et me remercia avec effusion de cette preuve de ma vieille affection pour elle.

« Nous parlâmes de ce qui préoccupait tous les esprits à cette époque, c'est-à-dire du procès du malheureux Louis XVI, de la lâcheté des Girondins, de l'insolence haineuse de madame Roland, et aussi des pauvres gentilshommes proscrits.

« Cela amena tout naturellement la marquise à me demander combien de temps je comptais lui donner.

— Hélas! — répondis-je, — la journée de demain seulement.

— C'est assez pour prendre un cerf, et si nous avons fini de bonne heure nous ferons une battue pour nous donner le plaisir de tirer sans port d'armes : vous porterez de mes lièvres et de mes bécasses à nos excellents princes; je vais donner des ordres en conséquence.

« Et elle sortit, me laissant dans l'admiration de son courage physique et de sa sérénité d'esprit, car elle avait, à la lettre, le couteau de la guillotine sur le cou.

« Sa vie tourmentée n'avait eu aucune influence fâcheuse sur sa beauté, dont le merveilleux éclat s'était seulement un peu voilé d'une ombre de mélancolie qui lui allait à ravir. Je le lui dis sans détour, ce que je n'eusse pas osé faire autrefois; et toujours grâce à la révolution, qui avait tout mis sens dessus dessous, elle prit très-bien la chose.

« Nous veillâmes tard, elle, son parent et moi, comme des gens qui, ayant peu de temps à passer ensemble, ont beaucoup de choses à se dire; et le lendemain à neuf heures du matin nous galopions derrière cent vingt chiens qui soufflaient le poil à un magnifique dix cors.

« Tant que l'animal resta en forêt, nous ne songeâmes point à nous préoccuper des colonnes mobiles envoyées contre la marquise; nous serrions la chasse de près, et deux ou trois fois nous pûmes, à l'aide d'une fanfare, empêcher le cerf de débûcher; il n'y avait pour nous que la plaine qui fût à craindre.

« Jamais la marquise n'avait été plus belle, plus ardente, plus intrépide, et jamais non plus je ne m'étais senti aussi heureux de mon admiration pour elle et aussi fier de son amitié pour moi.

« Nous cheminions côte à côte dans un épais taillis au milieu duquel une multitude de petits sentiers se croisaient en tous sens, lorsque, à une sorte de *balancé* de la meute, la marquise arrêta son cheval sur ses jarrets, et me dit :

— Mon cher bailli, il y a un *change!* courez vite le rompre pendant que je maintiendrai les chiens de tête dans la bonne voie.

— Mais vous êtes seule, chère marquise, — lui répondis-je.

— Je vais sonner un appel, et sur-le-champ j'aurai du monde autour de moi. Partez vite, il n'y a pas une minute à perdre, ou nous manquerons notre cerf, ce qui serait bien fâcheux, car il est sur sa fin.

« Je lui baisai la main, et m'éloignai au grand galop.

« Une demi-heure après, j'avais rompu le *change*, et je ramenais les chiens délinquants, pour les rallier au gros de l'équipage, quand tout à coup la forêt retentit de lugubres clameurs, d'appels forcés de trompes, et de mille autres bruits sinistres, qui tous annonçaient un grand désastre.

« Je courais çà et là comme un insensé, pour trouver quelqu'un qui pût me mettre au fait de la cause de ce tumulte, lorsque je vis venir à moi, avec le signe du plus violent désespoir, le parent de la marquise.

— Malheur! malheur! — s'écria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, — ils l'ont enlevée, et ils l'emmènent à Metz au milieu de quatre bataillons d'infanterie avec du canon.

— Grand Dieu! Et comment cela s'est-il fait?

— Elle a été entourée par une vingtaine d'hommes placés en embuscade, bâillonnée, garrottée, et traînée jusque sur la lisière de la forêt, où l'escorte attendait le résultat du guet-apens.

— Il faut voler à son secours!

— Gardons-nous-en bien! Ces misérables ont envoyé un parlementaire pour dire que, si on faisait seulement mine de les inquiéter dans leur retraite vers Metz, ils égorgeraient la marquise sous nos yeux.

— Mais c'est horrible! ne pouvoir pas même nous faire tuer pour elle!

« Nous retournâmes, mornes et désolés, au château de l'Étoile, afin de délibérer sur ce qu'il y avait à faire; et il fut décidé que le vieux parent de la marquise partirait pour Metz, et de façon ou d'autre la tirerait d'affaire.

« Moi qui me trouvais, à dater de cet incident douloureux, exposé inutilement, je repris la route de Thionville, où j'arrivai le lendemain la mort dans l'âme.

« Ce fut bien autre chose quelques jours après, quand je lus la nouvelle suivante dans un mauvais petit journal allemand que nous recevions une fois par semaine dans notre camp :

« La révolution française continue à se déshonorer par des crimes hideux et inutiles. A Metz, elle vient de frapper par la hache du bourreau une noble femme, dont le seul crime était d'être bienfaisante et populaire. Madame la marquise de Valleroy a été guillotinée vendredi dernier sur la place du Marché-Neuf, au milieu d'une foule immense qui a eu la lâcheté d'applaudir au supplice d'une femme jeune, belle et compatissante aux infortunés. A quoi ne doit pas s'attendre un pays où de pareilles monstruosités trouvent des admirateurs? »

— « Telle fut, Mesdames, — continua le bailli de Ponteaubert, en quittant le ton du récit pour prendre celui de la conversation, — la dernière chasse d'une des plus nobles et des plus vaillantes amazones du temps passé : n'avais-je pas raison de vous dire que c'était une bien triste histoire? »

Marquis DE FOUDRAS.

Poésie.

L'ANNIVERSAIRE.

O lune gracieuse, un an déjà s'achève
Qu'ici, je m'en souviens, dans ces lieux où je rêve,
Sur ces mêmes coteaux, je venais, plein d'ennui,
Te contempler; et toi, belle comme aujourd'hui
Tu baignais de tes flots la forêt tout entière.
Mais ton visage, à moi, ne m'offrait sa lumière
Que tremblante, à travers le voile de mes pleurs;
Car ma vie était triste et vouée aux douleurs.
Elle n'a pas changé, lune toujours chérie;
Je souffre, et de mes maux pourtant la rêverie
M'entretient et me plaît; j'aime le compte amer
De mes jours douloureux. Oh! combien nous est cher
Le souvenir présent, en sa douceur obscure,
Du passé, même triste, et du malheur qui dure!

SAINTE-BEUVE.

Charade.

Je te préviens, lecteur, que libre en mon caprice
J'emprunterai la queue à mon premier,
Ou bien, au choix, la tête à mon dernier;
Entre voisins on peut se rendre un tel service.
Ce double emploi sera comme un mur mitoyen,
Où, de droite et de gauche, on réclame son bien.
Or donc, si ton crayon fidèle
Sait surprendre dans un modèle
Et mon premier et mon second,
Par cela seul, vois-tu, mon entier sera bon.

Le mot de la dernière Charade est *Président*.

Le Directeur : LÉO LESPÈS.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

LE

MAGASIN

DES FAMILLES.

AVRIL 1850.

Lettre aux Familles.

Paris, 15 avril 1850.

Vous vous trouverez un peu surprise, chère et bien-aimée abonnée, en voyant mon nom à la fin de cette correspondance. — Depuis huit mois que le *Magasin des Familles* est créé, c'est à peine si j'ai donné de temps en temps quelques lignes à ce recueil. — Absorbé par les dix-sept mille souscripteurs dont il fallait organiser le service, étourdi par un succès que j'étais loin d'espérer aussi grand, j'ai passé ma vie parmi les marchands de papier, les graveurs et les dessinateurs de modes, laissant à de célèbres collaborateurs l'honneur de la rédaction.

Aujourd'hui que les traditions administratives existent, je viens prendre possession de mon fauteuil de causeur, qui est presque une tribune, grâce à l'immense publicité dont nous disposons. — Le directeur d'un journal ne doit point être pour l'abonné un étranger, un être de raison, un spéculateur vulgaire, mais un correspondant; j'allais dire un ami invisible, dont la bonne humeur sert à chasser les moments d'ennui et de mélancolie, et qui, entrant chez vous sans bruit, sous la forme d'un journal mignon, sait attendre facilement l'heure de la sympathie et des bonnes grâces.

D'ailleurs, c'est bien quelque chose aujourd'hui qu'une causerie *non politique*. — On est tellement fatigué des rouges et des blancs, des listes préparatoires et des listes définitives, des affiches et des prospectus personnels, qu'on doit être indulgent pour le plus humble chroniqueur, du moment où il a laissé assoupies les passions humaines. — Je sais bien que chacun de nous fait partie du peuple souverain, grâce au suffrage universel; mais il est des moments où le bandeau de la souveraineté est lourd à porter et où une abdication momentanée est chose

agréable. — Charlemagne lui-même ne portait pas sans cesse au poing le glaive et la main de justice.

Vous me demandez, Madame, ce qui se passe autour de moi et où en est la société parisienne. — Mon Dieu ! elle suit son cours habituel. — On chante. — On chante partout, tant bien que mal, et, au beau milieu de notre démocratie, une comtesse italienne est venue faire sa partie. — Madame Sontag est la lionne de la saison. — On se tue pour entrer dans la petite salle de spectacle du Conservatoire, pour l'entendre exécuter les variations de Rodde et le morceau capital de la Linda. — Madame Sontag, qui a perdu sa fortune, portait dignement, à sa première apparition, pour cent mille francs de diamants. — Cela n'a étonné personne. — Madame de Créquy disait que les diamants d'une femme étaient ses armes.

Cette pensée me remet en mémoire un mot de notre illustre tragédienne, mademoiselle Rachel : quelques jours avant de jouer Marie Stuart, elle s'en fut trouver M. le baron Taylor, la providence des artistes, le seul Mécène de ce siècle, bien qu'il ait tous les talents d'Horace.

— Monsieur le baron, dit-elle, je voudrais consulter votre galerie de costumes.

— Mademoiselle, lui répondit le galant membre de l'Institut, ma bibliothèque est à votre disposition ; mais puis-je vous guider dans vos recherches?

— Volontiers. Je voudrais savoir quel costume portait la reine d'Écosse dans sa captivité.

M. Taylor consulta un catalogue, et en quelques secondes il plaça sous les yeux de la jeune actrice le portrait de l'infortunée Marie vêtue d'un splendide costume du temps.

Mademoiselle Rachel l'examina longtemps, puis elle dit :

— Il ne peut pas me servir dans ma scène de la prison. Il y a deux choses qu'on ôtait aux prisonniers de tout temps : si c'était un homme, on lui ôtait son épée ; si c'était une femme, on lui ôtait ses bijoux.

Et voilà comment madame de Créquy a vu soutenir son opinion à un siècle de distance par la Raucourt de ces temps-ci.

J'ai longtemps cherché, Madame, à avoir pour le *Magasin des Familles* un morceau de madame Sontag. — Cela a été impossible. Ses compositions ne dépassent pas le cercle de son intimité, bien qu'elle soit un compositeur fort distingué. J'ai dû demander ailleurs de précieux collaborateurs. — J'ai trouvé en première ligne Godschalk le pianiste, l'étoile de la saison de 1850. Vous connaissez déjà de Godschalk le *Bananier*, cette délicieuse réminiscence de l'Orient que le piano rend si douce et si poétique ; vous avez applaudi la *Savane*, l'une des perles mélodieuses de nos concerts. Il fallait décider Godschalk à écrire un morceau de moins grande dimension, et ce n'était pas chose facile. — Toutefois nous avons réussi. — Vous aurez le mois prochain une mazurka du maître, intitulée le *Chapelet de corail*. C'est un diamant chorégraphique dont vous apprécierez la valeur.

Vous recevrez encore une œuvre nouvelle de Pierre Dupont, son coup de maître sans contredit. Dupont a écrit les *Louis d'or*, le *Bœuf*, le *Braconnier*, charmants poëmes ruraux qui ont obtenu un succès immense ; il n'a rien fait de plus suave que les *Sapins*. — Ce chant a besoin d'être dit avec une grande naïveté d'ex-

pression; il est digne d'être chanté par tous les âges; il est moral, religieux, émouvant. Les paroles suffiraient pour en faire un chef-d'œuvre.

Le monde littéraire est en travail. Tous nos collaborateurs sont absorbés par le soin de triomphes à venir. Goslan, qui a écrit l'Odyssée des animaux domestiques dans ce recueil, va faire jouer aux Français une comédie intitulée : *La Queue du chien d'Alcibiade.* — Alphonse Karr prépare pour nous une *Botanique de famille.* — Alexandre Dumas fils, auquel nous devons les *Trois Chants du bossu*, nous donnera une production nouvelle, dès que le Théâtre-Historique aura représenté sa *Dame au camélia.* — Paul Féval dispose les *Vampires.* — Lamartine fait douze volumes de romans, entre autres l'*Histoire d'une servante,* dans laquelle il se trouve l'épisode de la mort d'un serin qui vaut seul un long poëme. — Achille Comte, qui retarde sans cesse, à notre grand déplaisir, la *Population d'un verre d'eau*, annoncée par nous, accélère une nouvelle édition de son *Anatomie des gens du monde.* — Mais bientôt ces charmants esprits, qui n'ont pas été des *noms de prospectus*, mais des collaborateurs sérieux, nous continueront leur honorable concours.

Litz, le grand Litz, le prince des pianistes romantiques, a fanatisé l'Allemagne avec sa composition nouvelle, *la Marche de fête de Gœthe;* chose rare, l'exécution de ce bijou musical n'est pas d'une grande difficulté. Rien n'est plus entraînant et plus enthousiaste que le motif de cette œuvre hors ligne. Le *Magasin des Familles* est seul autorisé à la donner à ses abonnés. Elle paraîtra dans le journal d'ici à deux mois. C'est un véritable morceau de soirée.

Je crois, Madame, vous être agréable en vous indiquant comment s'est opéré le tirage de la grande loterie nationale des artistes.

Plusieurs lettres que nous recevons de Paris ou des départements attestent chez un grand nombre de nos lecteurs une grande préoccupation, au sujet du tirage de la loterie d'un million, fondée, comme on le sait, au profit de la caisse de secours des deux sociétés des peintres et des musiciens.

Nous allons donner satisfaction à ces sentiments divers, en racontant ce que nous savons des préparatifs qui ont été faits pour ce tirage.

Grâce à l'active sollicitude du comité des artistes peintres et musiciens, et surtout grâce au crédit de leur honorable président, M. le baron Taylor, l'administration de la loterie a obtenu du gouvernement, pour le tirage de la loterie, l'ancienne chambre des pairs, dans le palais du Luxembourg.

Nous applaudissons sans réserve à cette décision de l'autorité supérieure; elle n'avait qu'un moyen de dire hautement qu'elle était satisfaite de la direction honorable et intelligente qui avait présidé à la loterie des peintres et des musiciens; qu'elle avait su apprécier la loyauté et le désintéressement de cette grande opération... Ce moyen elle l'a saisi en ouvrant un palais de l'État aux administrateurs de cet acte de bienfaisance, plaçant ainsi leur entreprise généreuse sous l'égide des grands souvenirs qui entourent les murailles du Luxembourg, et consacrant par un protectorat généreux la pensée philanthropique dont cette loterie a été l'expression.

M. le ministre des travaux publics a donné là une preuve nouvelle de sa sagacité administrative; mais le concours de l'autorité supérieure ne s'est pas borné à cette décision, elle a voulu garantir par sa présence la sincérité de toutes les mesures de détail qui doivent préparer le tirage de la loterie.

Sur les ordres de M. le préfet de police, trois commissaires de police, assistés de huit ou dix employés, se sont occupés de la vérification des numéros qui ont été placés dans la roue, tombola immense d'où sortirent les chiffres fortunés qui se changèrent en argenterie, en parures de diamants, en statues de marbre, en tableaux de prix, etc., etc.

Le million de numéros qui concourait au gain des cinq mille lots, était réparti dans des cartons fermés et disposés par séries de mille; chaque carton contenant dix mille numéros.

Lorsque les dix mille billets de chaque carton avaient été confrontés un à un par les délégués de l'autorité municipale, ce carton était mis sous scellé et placé dans une pièce dont le commissaire de police a la clef.

Le jour du tirage, chacun de ces cent cartons a été déscellé par l'autorité, et les numéros versés dans la roue de fortune.

Les mêmes précautions furent employées pour le contrôle des cent quatre-vingt mille numéros de série qui *seuls* peuvent concourir au tirage du gros lot de soixante-dix mille francs. Le jour du tirage, ils furent placés dans une roue moins grande que la première, mais disposée dans le même système.

Voici les bases de cette construction : la roue qui devait contenir un million de billets avait deux mètres de diamètre et soixante-quinze centimètres d'épaisseur. Elle tournait sur un axe muni d'une roue d'engrenage, pour aider à la rotation de cette cage immense, qui pesait, avec les billets, plus de cinq cents kilogrammes.

Pour que les tiers intéressés pussent voir à leur aise le déplacement et le mélange des billets, les deux faces latérales étaient vitrées en verres crénelés.

On comprend que le tirage des cinq mille numéros ne pouvait s'opérer en une, deux ou trois séances; l'administration, pensant qu'il ne lui en faudra pas moins de cinq, a dû s'occuper de la surveillance qui sera exercée d'un jour à l'autre, près de la roue renfermant tant d'espérances et de déceptions. A cet effet, M. le préfet de police a décidé qu'à la fin de chaque séance les scellés seraient apposés sur les portes de la roue, qui serait elle-même placée sous la garde de l'autorité militaire.

Ces détails, que nous n'avons pu abréger, répondent péremptoirement aux inquiétudes qui nous ont été exprimées; tout a été prévu pour garantir à la loterie des peintres et des musiciens une fin aussi honorable que le motif qui l'a fait instituer. Elle a couronné dignement quinze mois de travaux patients et d'efforts soutenus à travers les circonstances difficiles qui auraient fait fléchir mille fois des caractères moins décidés et des cœurs moins généreux que ceux des fondateurs de cette grande et utile entreprise.

Disons en finissant que, dix jours après la dernière séance du tirage, on commencera la délivrance des lots dans la salle du bazar Bonne-Nouvelle, au siége de l'administration. Cette délivrance durera deux mois, et les tiers intéressés devront,

sous peine de nullité, adresser leurs demandes dans ce délai, pour que la liquidation de la loterie puisse être terminée au 15 juin, époque fixée par l'autorité supérieure.

LE DIRECTEUR.

Impressions musicales.

ROMAGNESI.

Vers cet enclos, qui prend comme un tribut immense
Le vieillard qui finit et l'enfant qui commence,
Un funèbre convoi, de douleur escorté,
Portait au rendez-vous de notre humanité,
Un débris, qui venait sous l'éternelle pierre
Choisir dans le repos sa demeure dernière.

Celui-là qui passait, précédant ses amis,
Était, se disait-on, un modeste commis
Qui, chargé tristement de ses soixante années,
Au plus humble travail condamnait ses journées.

Dans ce quartier, du nom de Richelieu paré,
S'élève un monastère à l'esprit consacré,
Vaste bibliothèque, archive colossale
Que dans le temps des rois nous appelions royale.
Dans cette nécropole où, par l'oubli serrés,
Gisent tant d'immortels sous la poudre enterrés,
Dorment d'autres écrits, vierges qu'un sort contraire
Déshérita jadis de l'hymen d'un libraire,
Manuscrits sans baptême, ouvrages orphelins
Dont l'écrivain lui seul a noirci les velins,
Œuvres riches parfois de recherches savantes,
A leur père défunt défuntes survivantes,
Qui, dans l'ombre et la nuit, attendent qu'à leur tour,
Un fureteur adroit les ramène au grand jour,
Et lorsque leurs auteurs sont morts de faim peut-être,
Mènent à l'Institut ceux qui les font paraître.

C'est là que du public esclave soucieux,
Sous les ordres d'un chef, au gré des curieux,
De rayons en rayons et d'échelle en échelle,
Il allait, affaibli par l'âge qui chancelle,
Porter et rapporter tous ces fardeaux pesants,
Plus pesants pour l'orgueil encor que pour les ans!

Et pour ces durs labeurs, pour cette servitude,
L'État lui concédait, tendre sollicitude!

Cinquante francs par mois, lourde somme à compter,
Qui défend de mourir et défend d'exister !

Pourtant ceux qui suivaient le chariot funèbre,
Y retrouvaient le bruit de plus d'un nom célèbre :
La poésie et l'art, cortége auguste et beau,
De regrets fraternels entouraient son tombeau;
La poésie et l'art, ces deux sœurs immortelles,
Qui n'abandonnent pas ceux qui meurent pour elles !

Panseron, pour l'autel créant de saints concerts,
Au pieux *Requiem* avait mêlé ces airs,
Ces motifs gracieux, éclos dans un sourire,
Qui partaient autrefois d'un cœur et d'une lyre.
Samson, dont le théâtre aime le double appui,
Comme Molière acteur, poete comme lui,
Qui, malin héritier des gaietés anciennes,
Dit les scènes d'autrui comme il écrit les siennes,
Samson, que la douleur aussi sait inspirer,
Avait versé sur lui ces mots qui font pleurer.

Pour qui donc ce concours? ces plaintes glorieuses?
Pour qui donc ces accents? ces voix mélodieuses?
Ah ! c'est que le vieillard du linceul abrité
Avait un nom vivant dans la célébrité !
Trouvère ingénieux dont la lyre d'ivoire
De suaves accords peupla notre mémoire,
C'était l'artiste aimable, au cœur noble et choisi;
C'était l'écho du cœur ! c'était Romagnesi !

A ce nom tout rempli de grâce italienne,
Aussi doux qu'un soupir de harpe éolienne,
Sonore et musical, comme pour attester
Que celui qui le porte était né pour chanter,
Avez-vous entendu dans les champs, sur les rives,
Rieuses avec charme ou tendrement plaintives,
Ces romances qui vont, ainsi qu'un divin chœur,
Chercher l'émotion dans les fibres du cœur,
Dont la délicieuse et naïve féerie
De son expression pare la rêverie,
Dort comme un bruit qui flotte au déclin des beaux jours,
Donne une aile à nos sens, prête un corps aux amours,
Ranime un souvenir, apaise une souffrance,
Dans les cercles émus fait songer l'espérance,
Et comme glisse aux bois le son mourant du cor,
Dans l'âme qui se tait va retentir encor !

Une ère commençait où le doigt de l'histoire
Sur chacun des feuillets marquait une victoire,
Où la France régnait, où le grand souverain
Dictait à l'univers sa parole d'airain;

Alors qu'on n'écoutait à l'horizon du monde
Que le bronze qui tonne ou la foudre qui gronde,
Et qu'un peuple vainqueur, prosterné sous un nom,
Pour culte avait l'épée et pour dieu le canon.

Au milieu des rumeurs de la lutte étrangère,
Une voix s'élevait et piquante et légère
Qui se mêlait timide au tumulte des camps,
Comme un oiseau gazouille à côté des volcans.

Romagnesi chantait, et ses douces pensées
En brises du printemps s'envolaient cadencées;
Au clairon belliqueux que l'Europe entendait,
Pacifique concert, son accord répondait;
Ce n'était pas le choc des sauvages cimbales
Joignant leur son sinistre au sifflement des balles,
Qui pousse les guerriers ivres d'un même accord,
Et les force au triomphe ou les aide à la mort;
C'était ce chant si pur qui fait aimer et vivre,
Qui rend l'esprit au calme et que l'âme veut suivre;
C'est le rhythme pensif que modulait tout bas
L'amante dont le rêve errait dans les combats;
C'était le vague heureux des chimères naïves,
Le charme des enfants et des mères craintives,
Alors qu'elles pleuraient près du berceau récent
Sur le fils nouveau-né pour l'autre fils absent!

Mais faut-il, réveillant vos mémoires si chères,
Rappeler devant vous les chansons de vos mères?
Faut-il vous détailler ces chefs-d'œuvre divers
Dont il fit l'harmonie et tant de fois les vers,
Quand de son âme errante en suaves mesures
Vos pianos dans leur sein conservent les murmures,
Et comme un vieil ami dont ils savent la voix
Sentent sa note encore y frémir sous vos doigts?

Et c'est lui cependant, un des fleurons de France,
Dont les jours au déclin ont connu la souffrance!
L'aumône des ingrats de gloire insoucieux
Avait fait un commis du barde aimé des cieux.

Allez donc, purs esprits de vie et de lumière,
Fatiguez vos printemps à courir la carrière!
Créez pour nous ces voix, élans intérieurs
Qui nous rendent heureux en nous rendant meilleurs!
Que l'enfant, essayant ses paroles premières,
Vous bégaye aux palais comme dans les chaumières!
Vivez dans un travail qui vous prend sans retour;
Soyez grands, soyez bons, soyez fiers, pour qu'un jour,
Quand la vie à pas lents vous fuit et se retire,
Le besoin vous assiége, et que vous puissiez dire :
Glorieux indigent qui ne tends pas la main,
Je vis encor ce soir, mais vivrai-je demain?

Et pour que l'amitié de son obole acquitte
Votre dernier voyage et votre dernier gîte !

Ah ! puisque reine enfin, l'auguste Liberté
Permet que de son puits sorte la Vérité;
Puisque aux cœurs généreux qui savent la comprendre,
Du poëte indigné l'accent se fait entendre,
Que son juste courroux puisse au moins s'exhaler
Pour le talent qui souffre et qui n'ose parler !

Quand donc luiront ces jours où, réparant l'outrage,
L'honneur du pays seul subira le suffrage,
Où sa vie et son nom, à ses égaux soumis,
N'attendront plus leur sort des bontés d'un commis,
Et qu'un grand tribunal, digne de sa mémoire,
Par ses représentants fera juger la gloire !

Ces jours viendront... Déjà l'organe du pouvoir
En face d'une tombe a compris son devoir,
Et, scellant d'un bienfait l'autorité suprême,
Nous contraint à louer jusqu'au ministre même...
Du talent qui souffrait le cri fut entendu :
A l'appel du malheur Barrot a répondu,
Et, répandant le calme après la longue épreuve,
Ajouta son denier au denier de la veuve.

Que du sein de l'asile où tu dors aujourd'hui,
Noble artiste, ton cœur se ranime pour lui !
Dans la vie à présent vois rester sans alarmes
Celle qui te donna sa tendresse et ses larmes,
Celle qui dans l'orage et dans les jours sereins
Partagea tes succès ainsi que tes chagrins.

Que nous aimions le soir, lorsqu'au piano sonore
Minuit qui s'oubliait voyait poindre l'aurore,
De ton timbre encor pur fêtant les derniers sons,
Y retrouver l'écho de tes jeunes chansons,
Lorsque, les yeux mouillés et la lèvre attendrie,
Vous disiez tous les deux : Salut à ma patrie !
Pieux ressouvenir du feu qui t'anima,
Doux adieu de ta lyre au pays qui l'aima,
Et qu'ensemble montant ou descendant les gammes,
Vous mêliez vos deux voix comme on mêle deux âmes !

Mais dans les entretiens de notre intimité
Revivront ta douceur et ton aménité,
Tes mots simples empreints de la grâce charmante
Qu'inspire la bonté, que l'abandon augmente;
Ton caractère honnête, irréprochable et sûr,
Dont nulle ombre jamais ne vint ternir l'azur,
Et cette probité, religion suprême
Qui, s'honorant de l'art, honore l'art lui-même;

Et nous croyons, émus d'un souvenir si doux,
Que ton ombre répond et s'entend avec nous !

Heureux qui, comme toi, bon et naïf génie,
Laisse au moins sur sa route un sillon d'harmonie,
Qui s'envole, porté par les ailes de feu,
Sur le luth éternel chanter au sein de Dieu,
Et, paisible, franchit le solennel passage,
Comme repose un saint, comme s'endort un sage !

J. LESGUILLON.

Contes et nouvelles pour la jeunesse.

L'IMMORTELLE.

Madame la comtesse de Luynes était ce soir-là couchée tout au long sur une causeuse de velours cramoisi. C'était une belle femme portant sans trop d'encombre le poids de quarante années de triomphes et de succès. Ses magnifiques bandeaux de cheveux noirs voilaient avec art les rides naissantes qui sillonnaient le marbre de son front. Ses grands yeux bleus, errants comme des météores dans l'émail de ses prunelles, avaient une touchante expression de langueur. Sa lèvre supérieure, qui se relevait par un sourire sardonique, révélait coquettement tout un écrin de perles admirablement conservées, et sa taille eût pu servir de modèle à notre illustre sculpteur Clesinger pour tailler dans la pierre quelque admirable figure de nymphe endormie.

Autour de la rêveuse étaient jonchés pêle-mêle les frivoles produits de la presse parisienne et les graves études des membres de l'Académie des sciences. On remarquait sur le même tapis, à côté de l'élégant journal de Modes aux figurines enluminées, des traités sur la philosophie sociale et d'arides dissertations sur l'harmonie politique des peuples ; puis venait la romance à la mode, le quadrille illustré par Musard, la lithographie du tableau célèbre du moment, des patrons de broderies, des notices, des volumes de toute forme et de toutes couleurs, daguerréotypes errants de la pensée humaine.

Madame de Luynes était ainsi plongée dans une profonde méditation quand on frappa à la porte de son salon. Elle eut à peine le temps de répondre à cette injonction, que déjà une petite tête blonde venait s'encadrer entre les deux bordures de chêne de l'huis.

A qui ressemblait la nouvelle venue? nous ne saurions trop le dire. Elle était blonde comme Ève, innocente comme Marie, et blanche comme Vénus ; car par un

triple miracle de la nature, elle semblait avoir emprunté aux trois siècles biblique, catholique et païen leurs plus charmantes personnifications.

— Esther, s'écria madame de Luynes, Esther, ma ravissante filleule, est-ce bien toi que je revois au moment où je te croyais sous les ombrages en fleurs de notre beau château de Touraine.

— Ma marraine chérie, répondit la jeune fille en jetant au valet de chambre qui l'accompagnait l'écharpe de gaze blanche de ses épaules rosées; ma bonne petite marraine, que je suis heureuse de vous voir, car vous seule pouvez me tirer de ma triste situation.

— Ah mon Dieu! observa madame de Luynes, comme tu me dis cela! En vérité, tu ressembles comme deux gouttes d'eau à ces victimes de mélodrames chargées d'exciter le larmoiement public. Quel sinistre t'est donc arrivé? a-t-on gâté ta dernière robe, ou les fleurs de ton rosier favori ont-elles été brûlées par le soleil?

— Ma marraine, murmura la blanche enfant en faisant une moue aussi ravissante que celle des vierges du Titien lorsqu'elles pleurent, et en regardant d'un air distrait la nacre de ses ongles rosés, ma marraine, vous vous moquez de moi et ce n'est pas bien, car j'ai un chagrin réel, et vous le tournez en ridicule.

— Allons, dit l'imposante railleuse, pardonne-moi, mon enfant, si je n'ai pas apprécié à son juste degré cette grande tempête qui agite ton pauvre cœur. Voyons, assieds-toi là près de moi, et révèle-moi bien vite l'épouvantable accident qui menace ton bonheur.

— Ma marraine, reprit l'enfant, il s'agit d'une chose terrible.

— Et laquelle?

— Il s'agit d'une détermination qui doit rompre à tout jamais mon projet de mariage avec Léonce.

— Par la sainte Vierge! mon enfant, ceci devient de la plus grande gravité. Comment, au moment où je commande une robe couleur du temps, une robe à faire damner les fées de Perrault pour honorer ta noce, tandis que je ne rêve que violons et sarabandes, on vient souffler sur les cierges bénits de l'autel et on m'emprisonne à tout jamais dans ma robe de chambre! Pour le coup ceci n'est point démocratique, c'est de la tyrannie au premier chef.

— N'est-ce pas, ma marraine, que c'est mal?

— C'est au moins regrettable de toutes les façons. Léonce est jeune et beau comme le Paul de Bernardin de Saint-Pierre; il est riche, ce qui ne gâte rien; il serait noble, s'il nous était encore permis de l'être: quel est donc le motif importun qui retarde votre bonheur?

— Une résolution de votre filleule, un projet qui m'est venu et que tout le monde combat.

— Allons, te voilà dans ta famille comme le ministère à la Chambre, ma pauvre Esther, tu n'as pas la majorité; mais dis-moi bien vite quel est ce plan si formidable qui a fait demander au dieu d'amour ses passe-ports, à l'instar d'un diplomate mécontent.

Esther ramena gravement derrière ses oreilles les boucles flottantes de ses cheveux blonds, elle frotta ses deux mains mignonnes l'une contre l'autre pour se donner une contenance; puis, se plaçant aux pieds de sa protectrice :

— Ma belle marraine, lui dit-elle, que faites-vous depuis vingt ans?

— Moi? demanda son interlocutrice d'un air surpris.

— Oui vous, sans doute.

— Eh ! tu le sais bien, j'écris.

— N'avez-vous pas composé des poëmes admirables?

— On le dit.

— Le public n'a-t-il pas applaudi vos comédies charmantes?

— Flatteuse, tu me rappelles mes lauriers passés.

— N'avez-vous pas mis à jour des livres pleins de sentiments, pages suaves, étincelantes des richesses de votre âme.

— Supposons que cela soit, où veux-tu en venir?

— J'en veux venir, s'écria Esther, que moi aussi je veux cultiver ce doux métier des lettres et graver mon nom dans la mémoire de tous. Moi aussi je veux mettre à jour ces brillantes fictions du monde imaginaire qui illuminent le monde réel. Je veux aussi faire des livres, avoir ma place au soleil de la publicité, et choisir pour sœurs ces douces filles d'Apollon que la mythologie nous montre imposantes et inspirées sur les hauteurs du mont sacré.

—Oh! oh! dit madame de Luynes, je comprends maintenant les scrupules de ta famille, les réticences de ton prétendu, le fatal embarras de tous; les Muses, ces douces filles dont tu parles, ont parfois l'humeur revêche. Depuis le temps qu'elles donnent sur le mont Parnasse des représentations artistiques et littéraires, elles sont devenues de vieilles femmes : Euterpe a l'humeur chagrine, Clio n'est pas tendre, et le poignard de Melpomène n'a rien de bien rassurant pour un époux.

— Mon Dieu, s'écria Esther, vous voilà comme ils sont tous, et cependant cette carrière que vous avez illustrée, qui vous a été glorieuse, vous-même l'avez choisie; si je m'égare, c'est en suivant votre exemple.

Madame de Luynes sembla réfléchir quelques instants comme si elle cherchait à rencontrer dans les ressources de la logique quelques victorieuses démonstrations. Puis, emprisonnant dans sa belle main potelée les doigts d'ivoire de la belle enthousiaste :

— Qui t'assure, lui dit-elle, que je n'aie pas regretté souvent la vie dangereuse dans laquelle je me suis engagée? Une femme auteur, quelque brillante que soit sa réputation, laisse toujours quelques parcelles de son âme aux ronces du chemin, elle ouvre son cœur à tous, elle jette dans le domaine public ces trésors de l'esprit qui feraient le bonheur intérieur, et souvent, de même que le prodigue, jetant à pleines mains l'or aux oisifs du monde, elle demeure seule, lasse et désillusionnée.

— Ma marraine, objecta Esther, vos observations me frappent sans me convaincre, et jusqu'à ce que je sois convaincue, je ne croirai jamais que l'auréole de la gloire ne puisse pas remplacer sur un jeune front les parures de la coquetterie.

— Eh bien, dit madame de Luynes, je ne chercherai pas à combattre davantage ce qui paraît être un parti pris. A compter de ce jour te voilà une Muse en apprentissage, tu travailleras sous ma surveillance; je t'apprendrai la coupe de l'ode, la ballade à la couleur locale, le dithyrambe aux traits mordants; je te tra-

cerai le canevas d'un roman de mœurs et je te mettrai au courant des ciselures indispensables au style contemporain, mais cela à une condition.

— Quelle qu'elle soit, s'écria Esther éperdue de joie, je l'accepte, dussé-je copier l'Art poétique trois fois dans un jour ou apprendre la Lélia de Georges Sand par cœur. Je suis à votre discrétion.

— C'est bien. Quelle est la fleur que tu préfères?

— Mon Dieu, dit Esther, étonnée de la question et avec une naïveté adorable, je les préfère à peu près toutes.

— Cette bienveillance n'a rien qui m'étonne, entre tes sœurs les roses et les jacinthes tu n'as pas voulu faire de jalouses; mais c'était bon au temps où tu étais une femme toute simple, aujourd'hui tu dois adopter l'emblème de la gloire éternelle. A compter de ce moment tu ne porteras plus que la fleur du génie.

— Et quelle est-elle? demanda Esther.

— Une belle plante, grande, d'un jaune doré et brillant, et qui nous vient de la Nouvelle-Hollande. On la nomme *Xerantemum brachteatum.*

— Ah! mon Dieu, mon Dieu, s'écria la jeune fille, je ne pourrai jamais retenir ce nom.

— Il le faudra pourtant bien, si tu veux passer pour savante. Au reste, tu dois la connaître, mais elle ne t'a jamais dit son nom de famille.

Et madame de Luynes se levant, dépouilla un vase de porcelaine qui ornait sa cheminée et tendit un bouquet à sa protégée.

— Tiens! dit celle-ci, en effet je la connais, c'est l'immortelle.

— Oui l'immortelle, reprit sa marraine, fleur qui, comme la gloire, ne se fane pas, ne meurt pas le jour où elle a été cueillie, ne s'étiole point dès qu'elle est séparée de sa tige tutélaire ou qu'elle est privée des baisers du soleil. A l'avenir, au bal, à la promenade, dans ton boudoir de jeune fille, à la ceinture moirée de ta robe blanche, que l'immortelle règne exclusivement en souveraine absolue.

— Oh! ma marraine, dit Esther, votre pénitence est douce, et désormais cette plante chérie sera la seule de mes affections.

La folle enfant quitta sa confidente enchantée du résultat de son entretien. Pendant plusieurs jours il s'établit entre elles un véritable congrès scientifique. Madame de Luynes semblait prendre plaisir à introduire dans la discussion les matières les plus ardues; l'ordre du jour des séances de l'Institut n'était pas plus léthargique, et Dieu sait combien d'écorces de citron il fallut à la belle écolière pour enlever les vilaines taches d'encre de ses jolies mains.

Toutefois il arriva, après ces démonstrations interminables, une chose assez surprenante pour tous, mais dont le malin professeur ne fut point étonné. Quinze jours se passèrent sans que la belle enfant reparût, quinze longs jours pendant lesquels on négligea prodigieusement la dissection du madrigal, la triture des bouts-rimés et la coupe congrue de l'alexandrin. Pourtant Pégase, ce coursier qui porte les néophytes du mont sacré, ne s'était point déferré, on n'avait point inventé de vers de quinze pieds pour remplacer ceux de douze syllabes, on n'avait point décrété l'abolition de la liberté de penser; quelle était donc la cause de cette singulière désertion?

Le seizième jour, on vit à la porte de madame de Luynes, passant son museau

fin à travers la tenture, une jolie tête à la manière de Greuse, au milieu de laquelle brillaient deux diamants bleus dont les rayons se projetaient humblement vers la terre.

— Comment, Esther, dit madame de Luynes, ma mignonne, te voilà ?

— Oui, ma marraine.

— Et qu'as-tu fait pendant ta longue absence?

— Rien, ma marraine.

— Tu n'as cultivé ni la césure, ni la rime riche, ni la phrase incidente, ni l'inversion?

— Non, ma marraine.

— Tu ne t'es occupée ni des rimes croisées, ni des licences, ni de l'hiatus, ni de l'élision ?

— Ah ! mon Dieu non, ma marraine.

— Et que viens-tu donc faire ici?

— Ma marraine, murmura tout bas Esther en comptant avec ses doigts, comme une écolière qui ne sait pas sa leçon, les dessins bleus de sa robe de jaconas, je viens vous demander, si cela vous était égal, de me changer ma fleur.

— Comment, l'immortelle?

— S'il vous plaît, ma marraine.

— L'emblème du génie?

— S'il vous plaît, ma marraine.

— Et pourquoi donc?

— Parce que, balbutia Esther, elle est certainement bien jolie, elle ne se fane pas, elle dure toujours, mais...

— Mais...? répéta madame de Luynes.

— Mais, reprit la jeune fille, elle n'a pas de parfum.

Madame de Luynes sourit avec cette finesse mélancolique qui donnait tant de caractère à sa douce physionomie. Elle sourit, car elle avait atteint son but, elle s'était servie d'un exemple physique pour appuyer un exemple moral.

— Ainsi, dit-elle, plutôt que de porter cette fleur constamment au détriment de toutes les autres, tu renonces à tes projets poétiques?

— Oui, ma marraine.

— Tu renonces, chère enfant, et je t'approuve; car la vie de la femme auteur, si brillante au dehors, est souvent pleine de tristesse au dedans. Heureux qui peut concentrer dans son cœur tous ces aromes de l'esprit que le Seigneur y a placés ! Heureux qui ne laisse point évaporer l'encens céleste de ce précieux vase! Heureuse la femme qui consent à n'être point éternelle dans la mémoire de tous à la condition de répandre, comme les fleurs odorantes qui vivent et qui meurent comme elle, l'essence de ses grâces et de ses vertus, car elle est bien plus près du bonheur que la muse la mieux inspirée! C'est une rose qui régénère la vie de son souffle embaumé, tandis que la femme glorieuse et fière de son éternité n'est que la personnification de cette fleur que tu rejettes, plante inaltérable, brillante, mais veuve de tout parfum.

LÉO LESPES.

LES ENFANTS ET LES FLEURS.

APOLOGUE.

Dans un sentier bordé de plates-bandes vertes,
Où mille fleurs se balançaient, ouvertes
Aux doux rayons,
Aux papillons,
Des petits pieds couraient alertes.
C'étaient de gais enfants dont les vives couleurs
Pouvaient le disputer en éclat à ces fleurs...
— Fleurs qu'ils venaient cueillir pour en parer la tête
De l'aïeul dont c'était la fête.

Mais, par un effet perspectif,
Leur route, en s'éloignant dans sa ligne ondulée,
Semblait à leur regard furtif
Plus fleurie et plus émaillée,
Et plus riche à fournir un plus riche bouquet;
Or donc, ils reprenaient leur course de plus belle,
Et n'arrêtaient leurs pieds et leur caquet
Que lorsque l'haleine manquait.

Tout aussitôt, sur la route nouvelle
Les voilà cherchant de nouveau
Ce qu'ils avaient vu de si beau...
Mais, ainsi qu'un mirage en ce désert de Flore,
C'était toujours plus loin, beaucoup plus loin encore
Que ces belles fleurs qu'ils voyaient
Et brillaient et s'éparpillaient.

Enfin, plus la petite troupe
Approchait de ces frais trésors
Dont le lointain dorait et parait chaque groupe,
Plus chaque fleur perdait de son attrait! — Alors,
Fatigués et n'en pouvant guère,
Ils virent, mais beaucoup trop tard,
Qu'à la fête du bon grand-père,
Les mains vides, douleur amère!
Ils ne pourraient plus prendre part,
Car les routes étaient déjà sombres et noires...

Ne sont-ce pas là nos histoires?
Nous laissons sur notre chemin
Les biens que Dieu plaça sous notre main
Pour les bonheurs lointains et les biens illusoires

Louis TREMBLAY.

Sonnet.

RIME BATELÉE.

A votre porte hier j'allai, cruelle,
Par la ruelle où rôdent les filous,
A pas de loup, mettre une main fidèle
Sur la cordelle inclémente aux jaloux.

Vous vîntes lors, et d'une voix rebelle,
— Méchante belle aux regards loups-garoux, —
Par quelques trous de la serrure frêle
Où je querelle à travers les verrous,

Vous dites : « Las ! mon ami, je suis nue,
Fort retenue et souffrante ; bonsoir !
Un autre soir aurez la bienvenue. »

Étiez-vous donc pour si triste vouloir
Par le couloir toute seule accourue ?...
— Je vous ai crue et j'ai dit : au revoir.

Erm. PRAROND.

LE PREMIER POISSON D'AVRIL.

ANECDOTE HISTORIQUE.

En cueillant des ronces ou des feuilles de choux, il arrive souvent au botaniste, après s'être piqué les doigts aux épines du buisson, au vénéneux duvet de l'ortie, de trouver tout à coup une nichée de fraises et de violettes. Sa surprise et son plaisir ne sont pas plus vifs, à ce gracieux aspect, que le plaisir et la surprise de l'archéologue qui, en cherchant la date effacée d'une inscription, l'origine perdue d'un dicton populaire, rencontre inopinément une anecdote à laquelle des personnages historiques donnent du charme, de l'intérêt, et presque de l'importance.

Nous venons d'avoir, grâce à une patience de bénédictin, cette bonne fortune d'antiquaire. Jaloux de savoir à quoi nous en tenir sur *les poissons d'avril*, plat fantastique que nos facétieux ancêtres accommodaient avec de si bonnes drôleries, nous avons consulté les auteurs dont les travaux utiles ont fait donner à la collection des proverbes le titre honorable de *Science des nations*.

Ménage, dont le dictionnaire est aussi intéressant à parcourir que le plus riche magasin de curiosités, attribue à ces animaux mystérieux une origine céleste. L'Encyclopédie, pyramide académique du dix-huitième siècle que le dix-neuvième a démolie de fond en comble, rattache par une série d'invraisemblances leur naissance à la mort du Christ.

Leur érudition a fait complétement fausse route. Ce n'est ni dans les ondes de la mythologie ou du christianisme, mais dans les eaux de la Meuse qu'il fallait jeter l'épervier pour prendre les deux poissons symboliques qui ont refusé de mordre à l'hameçon de la plupart des antiquaires.

Avant donc de pénétrer au cœur de la Lorraine, transportons-nous sous les voûtes ombreuses de Saint-Germain en Laye, et sous le règne de Louis XIII. C'était vers le commencement des chasses d'automne. Anne d'Autriche avait accompagné le roi à sa résidence favorite, et le cardinal duc de Richelieu suivit les augustes époux.

Le tout-puissant ministre, qui méprisait profondément son maître malgré les respects extérieurs dont il l'environnait, avait résolu de lui faire jouer au milieu de sa cour le rôle de Georges Dandin dans la pièce que Molière composa soixante années plus tard.

La fière mais voluptueuse Autrichienne, qui avait choisi pour son Clitandre le noble et beau duc de Buckingham, se moqua, avec une étourderie qui faillit lui coûter l'honneur, de l'amour suranné d'un prince de l'Église qui cachait sous le chapeau rouge ses rares cheveux gris. La jolie plus que belle duchesse de Chevreuse, favorite de la jeune reine et ennemie intime du cardinal, résolut d'exploiter ses prétentions galantes pour le tuer par le ridicule. En revenant d'un grand courre où Richelieu avait gaillardement coupé la gorge d'un dix-cors, malgré les canons de l'Église qui défendent aux lévites de verser le sang, la favorite fit au ministre un signe tellement significatif que, pour s'enfoncer avec elle dans les profondeurs du bois, il congédia son escorte d'un geste impérieux. — Est-ce la paix ou la guerre que vous m'apportez, madame? — Qui serait assez hardi pour lutter avec votre éminence? — Beaucoup l'ont osé, vous en savez quelque chose, duchesse de Chevreuse?

— Aussi j'ai mis bas les armes. Ma présence ici en ce moment vous en offre la preuve.

— Iris vient-elle enfin m'apporter un message de la part de Junon?

— Vous n'êtes pas galant, monseigneur, et si Iris avait sur votre cœur des intentions personnelles...

— Coquette!...

— Rassurez-vous : Iris n'a d'autre ambition que de vous être agréable et d'obtenir l'oubli d'hier par son dévouement d'aujourd'hui.

— Oh! donnez, chère duchesse, donnez.

— Donner quoi ?... y pensez-vous ?... Continuons l'ingénieuse allégorie de votre éminence ; Junon est trop grande dame pour se compromettre dans un billet qui pourrait être placé plus tard sous les yeux jaloux de Jupiter...

— Oh! duchesse...

— Laissez-moi achever; il était beaucoup plus simple de glisser son secret dans l'oreille de sa fidèle messagère...

— Et alors... ?

— Certaine qu'elle accomplirait sa mission avec prudence et célérité.

— Je meurs d'impatience.

— Vivez, au contraire, vivez pour être heureux. Demain, à onze heures de la nuit, soyez à l'entrée de l'escalier de service qui mène aux appartements de Junon. Iris vous y attendra.

— On me tuerait dans l'intervalle que mon ombre viendrait à un pareil rendez-vous.

— Junon met cependant à sa condescendance une condition.

— Je l'accepte d'avance.

— Il faut d'abord que vous la connaissiez. Dominée par un sentiment irrésistible, elle vous accorde une faveur qui mettra à votre disposition son honneur et sa vie.

Le cardinal duc, à ces paroles, tressaillit de plaisir, car son ambition était beaucoup plus intéressée que son cœur à la conquête de Junon. Iris vit ce mouvement, et cacha un malicieux sourire sous les malines de son mouchoir.

— Avant de se livrer ainsi tout entière, la reine de l'Olympe...

— Dites la reine des amours... Veut avoir de votre dévouement, de votre obéissance une preuve décisive.

— Oh ! tout ce que l'univers contient de plus beau, de plus rare...

— Vous êtes premier ministre ; ce serait trop facile.

— Qu'ordonne-t-elle donc ?

— Quelque chose d'inouï, d'étrange, de bizarre, de presque ridicule, surtout pour un personnage de votre nom, de votre rang et de votre caractère ..

— Il n'est rien que je ne fasse...

— Excepté cela, peut-être : elle exige que, revêtu du costume des danseurs moresques, vous exécutiez devant elle une sarabande en vous accompagnant des castagnettes.

— Je me ferais plutôt accompagner de ma compagnie des gardes, morbleu !

— Je vous l'avais bien dit. Adieu donc, monseigneur.

— Attendez. Est-ce bien sérieusement... ?

— Que je vous adresse cette folle proposition ? Oh ! mon Dieu, oui, monsieur le cardinal, j'ai dû obéir ; mais je cours lui porter votre refus, auquel je m'attendais.

— Portez-lui, au contraire, chère duchesse, l'assurance de ma soumission à sa volonté suprême. Elle est femme, elle est reine, et je serai toujours l'esclave de ses moindres caprices.

Les deux interlocuteurs se séparerent à ces mots, la duchesse afin de courir chez la reine lui apprendre le succès de son espièglerie, et le cardinal pour assister au coucher du roi, grand enfant qui ne s'endormait jamais sans être sûr que son premier ministre veillait aux destinées de la France.

Contraste étrange ! Richelieu, qui déjouait en se jouant les trames les plus embrouillées de la politique européenne, n'eut pas la moindre idée de la mystification dont il était menacé.

Le lion aiguise ses griffes pour déchirer les tigres et les léopards qui osent

chasser sur ses terres ; mais il n'a pas d'armes prêtes contre les rets que pourraient lui tendre des gazelles.

Dès la pointe du lendemain, laissant de côté les affaires de l'État, même les plus urgentes, le cardinal s'enferma dans son cabinet avec le tailleur qui avait exécuté les costumes de sa tragédie de *Mirame.* L'artiste travailla avec tant de diligence, que deux heures avant celle du berger, Richelieu était des pieds emprisonné dans des babouches marocaines, jusqu'à la tête enveloppée d'une résille à glands d'or, complétement vêtu à la moresque.

Ce coquet accoutrement, destiné à faire valoir des formes élégantes, donnait aux jambes de grue et à la longue figure maigre du ministre une physionomie si grotesque, que l'Espagnol qu'il manda pour en recevoir une leçon de danse et de castagnettes, ne put garder son sérieux que sous la menace d'être jeté dans les oubliettes de Rueil, s'il se souvenait de son voyage à Saint-Germain.

Au premier coup de onze heures, le cardinal était à son poste, et la duchesse, qui l'attendait depuis quelques minutes, le conduisit par un passage secret dans l'appartement de la reine.

Le petit salon, séparé par une tapisserie de Flandre frangée d'or de la chambre à coucher, était illuminé par des bougies parfumées comme pour un jour de réception, et l'on n'entendait pas le moindre bruit.

— Junon vous saura gré de votre exactitude et de votre obéissance, dit la duchesse, qui se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas rire, quand, débarrassé de son manteau, le cardinal parut dans tout l'éclat de sa splendeur comique.

— Attendrai-je longtemps sa gracieuse présence ?

— Elle vous voit et nous entend, monseigneur, fait madame de Chevreuse en tournant vers la tapisserie son œil noir pétillant de malice. Dansez votre sarabande, et elle viendra, par sa parole royale, vous féliciter elle-même.

Après un léger prélude, le cardinal fit cliqueter ses castagnettes, puis bondit, sauta, cabriola d'une façon si baroque qu'un bruyant éclat de rire, dans lequel plusieurs voix sonores dominaient la voix argentine d'Anne d'Autriche, se fit entendre dans la chambre voisine.

Alors Richelieu seulement s'aperçut qu'il était tombé dans un piége. Il se releva terrible, menaçant, et darda sur la duchesse un regard si implacable qu'il fit disparaître incontinent le sourire de triomphe qui s'épanouissait sur ses lèvres.

Le châtiment suivit de près l'offense, et les courtisans que la reine avait rendus témoins de l'humiliation du cardinal, déplorèrent bientôt, dans les misères de l'exil et les ennuis de la captivité, leur imprudente complaisance. De ce nombre était le jeune baron de Rosenthal, allié d'Anne d'Autriche, qui était sur le point de regagner ses domaines, après avoir passé l'été près de sa royale parente. Il se faisait d'avance une véritable fête d'égayer l'après-boire des principicules de son voisinage, en leur narrant l'aventure des castagnettes ; mais il avait compté sans le ressentiment combiné d'un ministre et d'un prêtre.

La prudence, sous les formes gracieuses de Marion Delorme, qui l'admettait en tiers aux petits soupers que lui donnait Cinq-Mars, lui glissa dans l'oreille de hâter son départ, et il suivit ce sage conseil sans seulement prendre congé de ses

amis. Les postillons, largement payés, le menèrent grand train, et comme le télégraphe n'existait pas même alors à l'état de projet, il était sur le point de braver le courroux de tous les cardinaux de la terre sur le sol autrichien, où l'attendait avec une amoureuse impatience la belle comtesse de Weimar, sa noble fiancée. — Encore quelques heures, et il était hors d'atteinte, quand tout à coup sa berline fut entourée par un détachement de la maréchaussée, dont le commandant lui montra une lettre de cachet signée Louis et plus bas Richelieu.

La résistance étant impossible, Henri de Rosenthal se résigna en soupirant à son malheureux sort, et il fut conduit à la tour de Saint-Gilles, petite forteresse solitaire, bâtie, à cinq lieues de Verdun, sur les bords de la Meuse, qui baignait le pied de ses murailles. Par un caprice du hasard ou un raffinement de cruauté, la frontière allemande commençait à la rive opposée, et Rosenthal pouvait voir à toute heure, du haut de sa prison, la terre de la liberté.

La tour de Saint-Gilles, ambitieusement nommée prison d'État, n'avait pour hôtes, depuis près de deux siècles, que des corbeaux et des chauves-souris. Son gouvernement, maigre sinécure de six cents livres tournois, était alors confié au capitaine de Vallières, compagnon d'armes de Henri IV, et qui avait laissé une de ses jambes dans les plaines d'Ivry. L'arrivée d'un prisonnier, et d'un prisonnier de distinction, fut donc une excellente aubaine pour le vétéran, le meilleur diable qui eût jamais fait sentir l'éperon à un cheval de bataille. A part toute visite étrangère et toute correspondance avec le dehors, il se conduisit avec son prisonnier, dont il partageait la captivité sans se plaindre, en véritable geôlier d'opéra-comique.

Il s'asseyait chaque jour, pour lui faire honneur et le désennuyer, à sa table, où le jambon de Mayence, la choucroute, si chère aux blonds enfants de la Germanie, les succulentes perdrix de Lorraine et les énormes écrevisses de la Meuse étaient arrosés par le capiteux Johannisberg, sans préjudice du joli vin de Bar, qui ferait concurrence au champagne, s'il pouvait, sans perdre son parfum, voyager comme lui. Après dîner, le soldat chargé de la cuisine enlevait la nappe, qu'il remplaçait immédiatement par du tabac, des pipes, une verte jarre où flambait l'eau-de-vie, et un jeu de trictrac.

Tantôt battant, tantôt battu, le bon capitaine se grisait régulièrement tous les soirs, et il lui arrivait même de réclamer le bras de son captif pour regagner sa chambre, car il se défiait de sa jambe de bois.

Cette plantureuse existence convenait de tout point à un brave invalide dont l'âge avait éteint les passions et qui n'attachait de prix qu'aux jouissances matérielles. Il n'en était pas de même pour le pauvre Henri de Rosenthal ; depuis un an qu'il était captif, il pleurait chaque nuit, en regardant les étoiles par la fenêtre grillée de son appartement, sa liberté, son bonheur et sa fiancée perdus peut-être pour toujours.

Le capitaine de Vallières s'apercevait de son chagrin qui lui déchirait l'âme ; sans l'honneur militaire qui le rendait esclave de son devoir, il aurait de grand cœur échangé la clef de sa prison contre la clef des champs. Empressé de lui accorder toutes les distractions que ne proscrivait pas sa consigne, il lui avait abandonné nuit et jour la promenade de la plate-forme où flottaient les lambeaux de

l'étendard de France, déchiré par le vent. Il était sûr qu'à moins d'emprunter leurs ailes aux oiseaux nichés dans les crevasses de la tour, il ne pouvait risquer par cette voie aucune tentative d'évasion. Il lui en fit même, en riant, la remarque le 31 mars 1630, en sablant une dernière rasade de vin du Rhin avant de rentrer chez lui.

« Non, je n'ai pas d'ailes, capitaine, » pensa le baron en serrant la main de son vieux compagnon avec une expression qui ressemblait à un adieu, et qui lui aurait certes donné à penser, s'il n'eût pas doublé son bonnet de nuit de deux bouteilles de Tokai; « non, je n'ai pas d'ailes, mais par saint Henri, mon patron, je me sens pousser des nageoires! »

Cette nuit du 31 mars 1630 était noire comme l'Érèbe, pas le moindre rayon lunaire, pas une étoile au ciel. Une pluie glaciale tombait par torrents, les sentinelles, morfondues, grelottaient dans leurs guérites de pierre, et la Meuse, grossie démesurément par la fonte des neiges, roulait en grondant ses flots tumultueux. Ce désordre, ce courroux des éléments, n'arrêtèrent pas un instant Henri de Rosenthal. La voix de la liberté parle si haut aux jeunes cœurs, qu'elle fait taire toutes les autres voix et les rend insensibles à la crainte, même à celle de la mort. Au moment de tenter le saut périlleux, le baron éprouva de l'hésitation et presque du regret. Il se représentait la douleur et la stupéfaction du pauvre capitaine Vallières, quand il verrait le lendemain sa cage hospitalière veuve de l'oiseau qu'il avait apprivoisé. Pour diminuer son chagrin, il laissa sur la table autour de laquelle ils avaient passé tant de soirs pour lui si longs, si courts pour le capitaine, une bonne lettre d'adieu avec promesse de prochaines nouvelles et les cinquante florins d'or qui restaient dans sa bourse. Qu'avait-il besoin d'argent à cette heure suprême? De l'autre côté de la Meuse, la fortune et le bonheur, au fond du fleuve le néant et l'oubli.

Ces dispositions prises, le baron remonta sur la plate-forme et se dépouilla rapidement de ses habits, après avoir adressé à Dieu une de ces ferventes prières qui soutiennent les faibles à l'heure du danger, et décuplent le courage des forts; il prononça à trois fois le doux nom de Wilhelmine, et s'élança résolûment dans l'espace.

Le bruit d'un corps tombant dans le fleuve attira l'attention des sentinelles qui, pour l'acquit de leur conscience, déchargèrent leurs arquebuses au hasard et se remirent à souffler dans leurs doigts engourdis par la bise. Le capitaine de Vallières entendit bien aussi quelque chose; mais comme un songe agréable l'avait transporté à Ivry, où il perforait le monstrueux abdomen du duc de Mayenne, il ne jugea pas nécessaire de quitter son lit, supposant que la fusillade qu'il venait d'entendre était la suite de son rêve.

L'évasion du baron de Rosenthal fit beaucoup de bruit sur les deux rives de la Meuse, et donna lieu de la part des Allemands à l'encontre des Lorrains à une foule de sarcasmes et de quolibets où le cardinal-duc n'était pas ménagé.

— Votre méchante écrevisse (ils auraient dû ajouter cuite, pour la vérité de l'image) avait pincé un des nôtres, disaient-ils; mais il lui a glissé entre les pattes comme un poisson d'avril.

Cette plaisanterie, qui certes n'est ni de haut goût ni d'un esprit bien délicat, fit

cependant son chemin avec rapidité. Du village elle passa à la ville, de la ville à la cour, et de la cour dans toutes les provinces du beau pays de France, dont les habitants, toujours frondeurs quand même, saisirent avec empressement l'occasion de bafouer le grand homme dont le génie les préserva du joug de l'étranger.

Depuis cette mémorable nuit du 31 mars 1630, on s'imagina une foule de mystifications, de bourdes et de surprises sous la dénomination banale de poisson d'avril, coutume qui, chaque année, s'efface de nos mœurs, et qui irait bientôt rejoindre le bœuf gras à Montmartre, si cette localité possédait encore (toutes les traditions se perdent) les coursiers à longues oreilles auxquelles elle devait son antique célébrité.

Voici donc l'origine des poissons d'avril bien et dûment constatée; mais l'intérêt de notre historiette tomberait dans l'eau, si nous y laissions le noble et hardi cousin d'Anne d'Autriche. Le baron sortit du fleuve sans une égratignure, et son immersion glaciale n'eut pas même pour suites un rhume de cerveau. De retour dans son domaine, qu'il se promit de ne plus quitter, il s'empressa de conduire à l'autel sa bien-aimée Wilhelmine, qui lui avait religieusement gardé,... ces choses-là se faisaient en 1630, sa fortune et son cœur.

Pour que rien en cet heureux jour ne manquât à sa joie, Henri de Rosenthal trouva dans sa grande salle, au retour de l'église, le digne gouverneur de la tour Saint-Gilles, que le vindicatif cardinal avait cassé aux gages et renvoyé sans ressources.

— Ah ! je vous tiens enfin, méchant geôlier, s'écrie le baron en lui sautant au cou; au nom de l'amitié, monsieur, je vous arrête, et à votre tour vous êtes mon prisonnier.

— A perpétuité, cher Henri, à perpétuité.

— Nous ferons encore nos vieilles parties de trictrac.

— Nous boirons du vieux vin du Rhin.

— Que nous versera ma Wilhelmine ; et je lui raconterai pour sa peine l'histoire véridique autant qu'extraordinaire du premier poisson d'avril.

J. COMMERSON,
Rédacteur du *Tintamare.*

Charade.

Loin de moi, cher lecteur, dans cette œuvre légère,
De vouloir fatiguer ton esprit et tes yeux.
Sache donc que, bien loin, sur la rive étrangère
Se trouve mon premier, métal très-précieux.
Mon second, pur esprit, sur la faiblesse humaine,
Par les ordres divins, veille du haut des cieux.
Tu devines mon tout, ce fruit délicieux
Que peut-être, en ce jour, tu reçois pour étrenne.

Le mot de la dernière Charade est *Portrait.*

Études historiques.

LE BONHOMME LATREILLE.

ÉTUDE HISTORIQUE ET PRATIQUE SUR LES VINS DE FRANCE.

> Prétendre qu'il ne faut pas changer de vin est une hérésie; la langue se sature, et, après le troisième verre, le meilleur vin n'éveille plus qu'une sensation obtuse.
>
> BRILLAT-SAVARIN, *Physiologie du goût.*
>
> *Vino aluntur vires, sanguis calorque hominum.*
>
> PLINE.

Un jour de l'été dernier, je m'amusais à scruter, d'une main indiscrète, ainsi que cela m'arrive souvent, les rayons de la bibliothèque d'un de mes vingt libraires, lorsqu'au milieu d'une foule de nouveautés politiques, philosophiques, morales, administratives et littéraires, toutes plus ou moins insignifiantes, je découvris un fort beau volume, ma foi, enrichi de vignettes, dont le titre exerça sur mon esprit une puissance d'attraction irrésistible.

Les grands vins de Bordeaux, poëme, par M. P. Biarnez, précédé d'une leçon du professeur Babrius, intitulée: *De l'Influence du vin sur la civilisation:* tel était le titre de cet ouvrage.

Quelques mots d'explication feront comprendre comment et pourquoi ce titre un peu long, et sans doute très-effrayant pour tant d'autres, eut pour moi une certaine séduction.

D'abord, quoique je ne sois, à proprement parler, ni un gastronome ni un gourmet, j'estime infiniment le bon vin, que j'ai toujours regardé comme un des plus précieux éléments du bien-être de l'homme; et, en second lieu, le nom du professeur Babrius n'était point nouveau pour moi. Il me rappelait un vieil ami de mon enfance, par qui je l'avais souvent entendu citer, le bonhomme Latreille, celui dont les leçons m'ont donné le peu de science et le peu de goût en cette matière que je possède aujourd'hui, et dont je viens ici faire hommage à mes lecteurs.

Ce souvenir me remettait en mémoire non pas seulement les enseignements

philosophiques, théoriques et pratiques du bonhomme, mais encore tous les épisodes les plus pittoresques de mon enfance et de ma jeunesse, les fertiles campagnes des bords de la Charente, au milieu desquelles je suis né et j'ai grandi, et ces premières impressions de la vie des champs si chères au cœur et si fécondes pour l'imagination, qui s'étaient produites pour moi pendant cinq ou six années aux époques heureusement concordantes des vacances et des vendanges.

Ce bonhomme Latreille, je l'avais presque oublié depuis notre dernière rencontre, qui remontait à 1846, époque de son dernier voyage à Paris; ce fut alors, pendant les quatre ou cinq excursions que nous fîmes dans la campagne de Paris, pendant nos visites d'exploration à l'entrepôt et à Bercy, à table entre deux verres de vin laborieusement choisis par le fin connaisseur, qu'il me parla de M. Biarnez et du très-célèbre Babrius.

— Hélas! me disait-il, quand je lui faisais compliment de sa science œnologique et de son goût, hélas! je ne suis qu'un pauvre ignorant à côté de Babrius. Si tu avais entendu, comme moi, les admirables leçons qu'il professait à Bordeaux en 1840! quel vaste ensemble de connaissances, quelle hauteur de vues, quel langage éloquent! C'est un bien grand malheur qu'un pareil homme n'ait point fondé une école d'œnologistes. Peut-être aurait-on le droit d'espérer pour la France un temps d'arrêt dans cette décadence du goût à laquelle nous assistons ; peut-être même une restauration des vrais principes inconnus à la jeune génération des buveurs modernes ! Mais il n'y a plus d'espoir : Babrius, désespéré, a quitté la France pour aller en Amérique essayer d'établir la culture de la vigne, et les précieux manuscrits qu'il a laissés ne verront probablement jamais le jour.

Ces éloges enthousiastes et souvent répétés de l'illustre œnologue avaient assez frappé mon esprit pour que la rencontre de son nom sur le titre d'un livre me parût une vraie bonne fortune. Je m'empressai en conséquence d'en prendre un exemplaire, que je lus avec une avidité sans pareille.

Je ne veux point ici analyser cet ouvrage où M. Biarnez a chanté en vers charmants illustrés de ravissantes gravures tous les grands vins de Bordeaux, depuis le Lalagune et le Gironville jusqu'au vénérable Iquem, et je n'ai l'intention de m'arrêter qu'un instant à la leçon de Babrius, pour revenir bientôt à mon cher bonhomme, un peu moins savant et surtout moins philosophe que le professeur, mais bien plus pratique et plus intelligible pour moi, et je crois aussi pour tout le monde.

Il me semble que le docteur, le bonhomme et moi, nous représentons dans la hiérarchie du goût en fait de vins, les trois types qu'en fait de musique on appelle le savant théoricien, le fin dilettante, et l'amateur.

Il est bien entendu que, tout savant théoricien qu'il est, M. Babrius n'est ni aussi ennuyeux ni aussi lourd que M. Fétis, le type du théoricien et du savant en archéologie musicale. Loin de là, le professeur d'œnologie me fait l'effet d'être un homme d'esprit, un habile écrivain, un éloquent orateur ; et je regrette vivement de ne pouvoir connaître qu'une seule de ses leçons.

La proposition un peu paradoxale que Babrius s'est attaché à démontrer se résume dans cette simple phrase :

« Le degré de civilisation d'un peuple est toujours proportionnel à la qualité et à « la quantité des vins qu'il consomme. »

Son axiome favori, imité d'une pensée de Brillat-Savarin, est celui-ci :

« Dis-moi ce que tu bois, je te dirai qui tu es. »

Il ne faut point se figurer, d'après cela, que le professeur soit un épicurien ou un viveur ; c'est tout simplement un philosophe et un économiste. Il ne vante que peu en prose le charme du vin, la douceur, le velouté, le parfum de cette liqueur, si heureusement appelée généreuse ; non : il est à peine sensuel çà et là et comme par hasard ; sa pensée s'élève plus haut.

A peine cite-t-il en passant, et seulement pour prouver que le vin était en grand honneur en Italie, ce fragment d'Horace, qui faisait les délices de mon vieil ami le bonhomme Latreille, et qu'il m'a récité plus de vingt fois :

« Quid non ebrietas designat? Operta recludit,
« Spes jubet esse ratas, ad prælia trudit inertem,
« Sollicitis animis onus eximit, addocet artes :
« Fœcundi calices quem non fecere disertum?
« Contracta quem non in paupertate solutum?
(Lib. I, epist. 5.)

M. Daru a ainsi traduit et délayé ce beau morceau :

Qui ne sait d'une heureuse ivresse,
Qui ne sait les heureux effets?
Elle prodigue la sagesse,
Elle révèle les secrets;
Des chimères de l'espérance
Elle sait nous faire jouir.
C'est dans la coupe du plaisir
Que l'ignorant boit la science.
Au lâche elle rend la vaillance,
Au fourbe la sincérité,
Et dans le sein de l'indigence
Fait trouver la félicité.
Gaieté, franchise, confiance,
Talents, vous êtes ses bienfaits.
Eh ! quel buveur manqua jamais
Ou de courage ou d'éloquence?

Non, le point de vue de Babrius est plutôt celui de Pline, qui annonce sa dissertation sur la vigne, dans son XXIIIe livre de l'*Histoire naturelle,* en ces termes graves et élevés :

Nos istâ romanâ gravitate, artiumque liberalium appetentiâ, non ut medici, sed ut judices salutis humanæ diligenter.

« Nous allons parler de la vigne avec cette gravité et ce goût qui conviennent à « un Romain lorsqu'il traite des arts libéraux ; nous en parlerons non comme des « médecins, mais comme des juges soigneux de la santé physique et morale de « l'humanité. »

Aussi, le professeur sérieux ne met-il au service de sa démonstration rien moins

que l'histoire universelle, depuis l'arbre de vie, qui, selon lui, dut évidemment être la vigne, jusqu'à nos jours, en passant par les révolutions viticoles de la Chine, de l'Asie, de l'Égypte, de la Grèce, de Rome, de l'Espagne et de notre pays. Partout il montre la civilisation arrivant aussitôt que la vigne est cultivée ou bien que le vin est apporté par le commerce, et faisant place à la stagnation ou à la barbarie dès que le vin disparaît de la consommation. De même qu'Homère, il trouve partout cette boisson *divine*, et il n'est pas éloigné d'adopter l'opinion d'Asclépiade, la plus grande autorité médicale de la Grèce, opinion que Pline nous a transmise en ces termes : *Asclepiades utilitatem vini æquari vix deorum potentiâ;* « Asclepiade affirme que l'utilité du vin est à peine égalée par la puissance des dieux. »

Quelque intéressante que soit cette promenade autour du monde et à travers les siècles, quelque esprit que Babrius ait mis à la décrire, je ne le suivrai pas dans ses pérégrinations; je me bornerai à faire avec lui un petit temps d'arrêt dans l'histoire de France.

Voici, suivant sa théorie, la clef encore inconnue de cette histoire :

Quatre éléments y dominent: le peuple, l'Église gallicane, les rois francs et le vin.

Le peuple abjure ses rancunes contre des princes étrangers que son Église avait en quelque sorte nationalisés par le baptême, et qui donnèrent à sa culture favorite des témoignages d'une vive sympathie. Le vin est l'intermédiaire de l'union de ces trois puissances. Pendant plus de mille ans, ces éléments président avec ensemble aux destinées de la France.

Cette union dura jusqu'en 1567, époque néfaste où Charles IX, voulant éteindre l'activité morale des Français, pour favoriser les usurpations de la cour de Rome, au détriment des libertés de l'Église gallicane et des franchises du peuple, fait arracher de grands vignobles, et limite la quantité de terre que chaque propriétaire pourra complanter en vignes.

« Par une de ces coïncidences frappantes dont l'histoire offre quelques exem-« ples, s'écrie ici Babrius, ce fut le roi de la Saint-Barthélemy, le roi égorgeur de « chrétiens, comme l'avait été Domitien, qui s'opposa en France à la culture de « la vigne! »

Pour faire comprendre cette exclamation, il est nécessaire de rappeler que Domitien, prétextant d'une disette de blé et d'une trop grande abondance de vin, avait ordonné à ses soldats d'arracher tous les vignobles de la Gaule.

Henri III, le roi de la Ligue, fait expédier en 1578 des lettres patentes « pour l'arrachement des vignes aux environs de Bordeaux. »

Sous Henri IV et la première période du règne de Louis XIV, la France, mieux administrée, se relève de ses misères, et peut, à son gré, tirer parti de son territoire.

Mais la vigne est de nouveau persécutée sous Louis XV. Ce roi fait paraître un édit daté du 5 juin 1732, condamnant à 3,000 fr. d'amende quiconque plantera des vignes sans la permission royale.

« Les édits de Louis XV, restrictifs de la culture de la vigne, dit à ce sujet le pro-« fesseur, sonnèrent le glas de mort de la monarchie française. »

J'ai dit que Babrius n'était point un épicurien; j'en trouve une preuve nouvelle

dans la façon rigoureuse dont il traite le café, le thé et le tabac, qu'il considère comme les ennemis les plus dangereux du vin.

Quelque ingénieuses que soient ses théories littéraires sur le café, qui, selon lui, stimule l'esprit sans échauffer le cœur; sur le thé, qui agite le cerveau sans résultat; et sur le tabac, narcotique alourdissant, je crois qu'on ne peut les regarder que comme des paradoxes fort spirituels, mais fort inadmissibles, et j'ai bien peur que cette partie de la démonstration œnophilique ne fasse tort au reste dans l'esprit de beaucoup de gens, qui seront tentés de répondre par le fameux proverbe : « Qui « veut trop prouver ne prouve rien. »

Tel n'était pas, tant s'en faut, mon vieil ami Latreille. Ses prédilections pour le vin et sa profonde expérience de la matière ne le rendaient point exclusif pour les autres éléments du bien-être. De même que la Toinette du *Malade imaginaire* dit quelque part : De bonne casse est bonne! il lui arrivait souvent de dire : Un bon cigare est bon ! et il en pensait tout autant et d'une bonne tasse de café et d'une bonne tasse de thé, et surtout d'un bon dîner. Seulement son avis a toujours été que chacune de ces bonnes choses gagnait singulièrement à être prise avec modération, avec goût, en son lieu, et, pour ainsi dire, harmonieusement. C'est lui qui a imaginé cet aphorisme :

« Le café et le cigare sont comme des zéros par rapport au dîner, qui est le chiffre. « Placés avant le repas ils ne valent rien. Leur plus ou moins de valeur dépend « du dîner qui les a précédés. »

Il était né dans un bon temps pour les gastronomes ; il s'est trouvé à peu près le contemporain de Brillat-Savarin, de Cambacérès, de M. de Talleyrand, d'Antonin Carême, et d'une foule d'autres illustres hommes de bouche.

A ce propos, il est peut-être bon que je rassure les lecteurs du *Magasin des Familles* qui auraient quelque prévention injuste contre la gastronomie ou contre le titre d'homme de bouche, et seraient tentés de confondre ce grand art avec le vice de l'intempérance, et ces grands artistes avec les gourmands et les ivrognes.

La décomposition même du mot gastronomie par sa racine grecque, dans laquelle on trouve le substantif νόμος, qui signifie loi, règle, suffirait au besoin pour prouver qu'il n'implique aucun excès, aucun dérèglement. On peut dire, de plus, que Brillat-Savarin a lui-même posé les principes et les limites de l'art dans deux axiomes qui équivalent à une excellente définition :

« 1° Les animaux se repaissent; l'homme mange; l'homme d'esprit seul sait « manger.

« 2° Ceux qui s'indigèrent ou qui s'enivrent, ne savent ni boire ni manger. »

J'ai cru reconnaître, après avoir lu et médité profondément le livre du spirituel magistrat, que, s'il a su très-bien manger, il n'a pas dû savoir très-bien boire.

Au contraire de Brillat-Savarin, mon vieil ami était beaucoup plus fort sur l'article cave que sur l'article cuisine; pour me servir d'un dicton consacré : il dépensait plus en huile qu'en coton ; ce qui ne veut pas dire qu'il dépensât beaucoup, car il estimait la tempérance non point à titre de vertu, mais à titre de preuve de goût et en quelque sorte de raffinement de volupté.

« A boire avec excès, disait-il, le palais s'émousse; on en vient à ingurgiter les « meilleurs vins sans pouvoir discerner et savourer les fines délicatesses de leur

« bouquet. On ne pardonne l'ivresse qu'aux malheureux qui boivent de mauvais « vins, et qui ont besoin d'oublier du même coup et leurs chagrins et le sentiment « de la drogue qu'ils avalent. Ceux à qui la vie est douce, à qui les vins sont délicats « et parfumés, commettent en s'enivrant une faute envers eux-mêmes, puisqu'ils se « mettent dans l'impossibilité de jouir des sensations agréables, et de plus, un grand « crime de lèse-goût. Quant à moi, ajoutait-il, je n'ai jamais manqué, chaque fois « que je me suis trouvé à table avec des hommes assez insensés pour compromettre « dans un excès de vin leur raison et leurs sens, de leur faire servir, aussitôt que je « m'apercevais de leur état, les vins les plus détestables ; ils ne s'en apercevaient ja-« mais. A quoi bon gaspiller des trésors au profit de malheureux incapables de les « apprécier ? »

On voit que mon homme était, sous tous les rapports, un sage et un philosophe. Il avait, du reste, été élevé à bonne école. Fils d'un très-riche vigneron des environs de Saint-Jean d'Angely, qui l'avait envoyé étudier le commerce et les affaires dans une des premières maisons de Bordeaux, il s'était pris d'une belle passion pour la science œnologique, et avait, dès cette époque, conçu la pensée d'élever la connaissance des vins jusqu'à la hauteur d'un art. Les années les plus agitées de la révolution s'étaient passées pour lui dans la lecture et la méditation des rares ouvrages tant anciens que modernes qui avaient été écrits sur cette matière, et souvent aussi dans la contemplation des idées que lui inspiraient ces études. Il m'a confié qu'à cette époque il avait conçu le projet de trouver et d'établir la gamme des saveurs, des parfums et des couleurs des vins de Bordeaux, par crus et par âges ; il avait même jeté sur le papier les premières bases de ce curieux travail ; mais il ne s'était jamais trouvé assez fort pour l'accomplir d'une façon satisfaisante, en présence surtout de la variété de nouveaux phénomènes qu'il découvrait chaque jour.

Aphorisme.

« Il y a autant de variétés de vins qu'il y a de variétés d'yeux. De même que les yeux sont noirs, bleus, gris, fauves, roux, et ainsi de suite, en passant par toutes les gammes de nuances, de même les vins sont plus ou moins colorés, plus ou moins vineux ; si les yeux sont plus ou moins vifs, les vins sont plus ou moins jeunes ; enfin, la moindre circonstance de récolte, de futaille, de cave, de bouchon, de température, modifie la saveur d'un vin, aussi bien que le plus petit accident dans l'état de l'âme ou du cerveau, la moindre sensation physique peut altérer l'expression d'un regard. »

Dans une prochaine livraison du *Magasin des familles*, nous continuerons cet article en rappelant les principaux traits de l'histoire de la culture de la vigne.

JULIEN LEMER.

CATALOGUE DES LOTS

DE LA

GRANDE LOTERIE NATIONALE

DE L'ASSOCIATION

DES ARTISTES PEINTRES, SCULPTEURS, ARCHITECTES, GRAVEURS, DESSINATEURS, ET DE L'ASSOCIATION DES ARTISTES MUSICIENS.

GROS LOT

Auquel les Porteurs de Billets de Série avaient seuls le droit de concourir :

Service d'argenterie, ayant coûté. . . . . . 70,000 fr.
Et représentant une valeur intrinsèque de. . . 50,000

CE LOT EST ÉCHU AU NUMÉRO 71,922.

NOTA. *Pour la dimension des tableaux et dessins, on a indiqué la largeur d'abord et la hauteur ensuite.*

Nos GAGNANTS. DÉSIGNATION DES LOTS.

286,682 Service peint sur porcelaine de Sèvres, ayant coûté 20,000 fr.
624,165 Service de vermeil, ayant coûté 10,000 fr.
516,458 Parure de diamants, ayant coûté 5,000 fr.

Lot extraordinaire, donné en dehors du Programme :

811,921 Bellangé, la Vieille Garde à Waterloo, *tableau*, *largeur* 3 mètres, *hauteur* 2 mètres, ayant coûté 6,000 fr.

A. — 1re SÉRIE. — 6 LOTS A 3,000 FRANCS.

923,893 Jaley, l'Amour et la Tortue, marbre, *h.* 0,90.
654,854 Piano à queue d'Erard.
908,780 Pradier, bronze, le Premier Pas de Bacchus, pendule, *h.* 0,80; deux vases cratères, *h.* 0,23; Hippomène et Atalante, candélabres, *h.* 0,90; le tout formant une garniture de cheminée.
353,305 Piano de Pleyel.

Nos GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
882,396	Feuchères, bronze, Enlèvement des Sabines, pendule, *h.* 0,85; Esclaves enchaînés, candélabres, *h.* 1,28; cette garniture de cheminée sort des ateliers de Denière.
69,744	Un beau nécessaire de voyage en vermeil.

B. — 2me SÉRIE. — 5 LOTS A 2,000 FRANCS.

343,609	Lapito, paysage, Vue d'Italie, *t.*, *l.* 1,35, *h.* 0,90.
239,560	Ch. Lefebvre, saint François d'Assise et sainte Claire, *t.*, *l.* 2,43. *h.* 1,64.
329,071	Jules Coignet, le Château d'Europe, Bosphore (donné par le ministre de l'intérieur), *t.*, *l.* 1,45, *h.* 0,95.
431,878	Eug. Giraud, les Trois Ages, *t.*, *l.* 1,15, *h.* 0,95; et Thuillier, pays., *t.*, *l.* 0,65, *h.* 0,35.
227,189	Eug. Lepoittevin, marine, *t.*, *l.* 1,15, *h.* 0,95; et Verdier, la Balançoire, *t.*, *l.* 0,52, *h.* 0,72.
700,150	*Lot extraordinaire.* — Un Vase de porcelaine de Sèvres, décor style égyptien (donné par le ministre de l'intérieur). 1,800 fr.

C. — 3me SÉRIE. — 6 LOTS A 1,500 FRANCS.

742,299	Camille Roqueplan, Berger des Pyrénées, *t.*, *l.* 0,43, *h.* 0,55; et Adolphe Leleux, Paysans des Landes, *t.*, *l.* 0,35, *h.* 0,50.
890,266	A. Dauzats, la Cathédrale de Tolède, intérieur, *t.*, *l.* 1,08, *h.* 1,65.
683,782	Beaume, la Lecture de la Bible, *t.*, *l.* 0,90, *h.* 0,78; et Hamman, la Femme à la fontaine, *t.*, *l.* 0, 18, *h.* 0,55.
198,475	Coignard, Animaux au pâturage, *t.*, *l.* 1,10, *h.* 0,55; et Achille Giroux, Chevaux au pâturage, *t.*, *l.* 0,50, *h.* 0,38.
482,016	Sébron, Intérieur de Saint-Étienne-du-Mont, *t.*, *l.* 0,78, *h.* 1; et Hostein, Paysage, *t.*, *l.* 0,78, *h.* 0,47.
874,713	Huguenin, le général Bonaparte, bronze, *h.* 0,35; et Voyage en Perse, par Coste et Flandin (donné par le ministre de l'intérieur), 70 livraisons.
518,759	*Lot extraordinaire.* — Carrier, Combat d'Amazones, bronze d'art, bronze sur marbre noir à filets d'or, *l.* 0,55, *h.* 0,65, ayant coûté 1,100 fr.

D. — 4me SÉRIE. — 6 LOTS A 1,000 FRANCS.

580,263	Jouffroy, Tête d'Italienne, marbre, *h.* 0,65.
520,739	Decamps, Locanda italienne, *t.*, *l.* 0,40, *h.* 0,48.

Nos GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
40,844	Cibot, Galilée découvrant la loi du pendule, *t.*, *l.* 0,90.
495,601	Alp. Roëhn, l'Image, *t.*, *l.* 0,45, *h.* 0,55.
369,611	Jolivard, Les Baigneuses, paysage, *t.*, *l.* 1, *h.* 0,80.
928,696	Houël, Vue de Rome, *t.*, *l.* 1,70, *h.* 1,25.
71,405	*Lot extraordinaire.* — Biès, Cérès, bronze et ivoire *h.* 0,57, ayant coûté 800 fr.

E. — 5me SÉRIE. — 15 LOTS A 500 FRANCS.

594,438	Justin Ouvrier, Vue de Bruges, *t.*, *l.* 0,90, *h.* 0,43.
466,519	Jolivet, les Contrebandiers espagnols, *t.*, *l.* 0,60, *h.* 0,50.
912,740	Duval-le-Camus, Départ des petits Savoyards, *t.*, 0,45-0,53.
450,959	Émile Wattier, Matinée de Printemps, *t.*, 0,52-0,43.
802,371	Eugène Delacroix, Otello et Desdemona, *t.*, 0,58-0,48.
936,006	C. Jacquand, Lecture de la Bible, *t.*, 0,45-0,55.
136,027	Joyant, le Grand Canal, à Venise, *t.*, 0,78-0,55.
769,903	Paul Huet, paysage, *t.*, 1,05-0,75.
639,325	Léon Fleury, pays., *t.*, 0,95-0,65.
130,440	Jourdy, la Sainte Vierge, *t.*, 0,85-1,05.
55,079	Vidal, la Curieuse, dessin, 0,40-0,53.
61,617	Barthélemy, Combat de la Hogue, *t.*, 1,60-1,10.
265,012	Félon, Paysans des Landes, *t.*, 0,40-0,90.
473,302	Dallemagne, pays., *t.*, 0,64-0,41.
63,100	Baron, Halte de Condottieri, *t.*, 0,45-0,53.

F. — 6me SÉRIE. — 20 LOTS A 300 FRANCS.

927,966	Boutons en brillants.
849,051	Boutons en brillants.
703,704	Corot, Berger jouant avec une chèvre, *t.*, 0,65-0,85.
757,478	Schopin, la Chute des feuilles, *t.*, 48-63.
980,174	Lambinet, paysage, *t.*, 1-0,65.
522,172	Pigal, les Buveurs, *t.*, 72-59.
660,628	Exbrat, paysage, *t.*, 78-70.
124,793	Karl Girardet, Vue de Suisse, *t.*, 50-55.
739,764	Tassaert, le Christ au jardin des Oliviers, *t.*, 78-1.
292,310	Watelet, paysage, *t.*, 70-50.
169,272	Garneray, le Phare, *t.*, 85-58.
17,441	A. Mathieu, Vue de Prague, *t.*, 45-55.
185,721	Le Parthénon, par Léon de Laborde (donné par le ministre de l'intérieur), 20 livraisons.
131,247	Gresy, Paysage, *t.*, 98-63 (donné par l'auteur).
534,868	Tony Johannot, les Images, *t.*, 30-20.
459,955	Ehmerich, paysage, *t.*, 99-1,52.
691,578	Ramus, Gassendi, bronze, *h.* 0,40.

Nos GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
676,434	Théodore Chassériau, le roi Lear, *t.*, 50-65.
210,735	Aligny, Vue de Grèce, *t.*, 42-33.
103,908	Verre d'eau en vermeil ciselé.
665,490	*Lot extraordinaire.* — Broche en diamants. Valeur, 400 fr.

G. — 7me SÉRIE. — 40 LOTS A 200 FRANCS.

825,925	Viollet Leduc, pays., *t.*, 95-62.
262,527	Ginain, Scène grecque, *t.*, 80-1,20.
952,217	Alex. Couder, Marchande de poissons, *t.*, 22-28.
490,103	Coulon, la Leçon de dessin, *t.*, 35-45.
857,707	Saint-Ange Chasselat, Fête napolitaine, *t.*, 31-22.
455,787	Caroline Thévenin, le Prix de Rome, *t.*, 59-54.
713,724	Monthelier, Ruines de l'abbaye de Longpont, *t.*, 90-70.
307,018	Pradier, Hébé, groupe en bronze, *h.* 0,45.
856,439	Bouton, Intérieur, *t.* 37-30.
9,658	Bouterweck, Femmes italiennes, *t.*, 60-50.
313,921	Rosa Bonheur, un Mouton, *t.*, 30-27.
770,283	Laveille, une Ferme, *t.*, 58-40.
676,422	Fragonard, l'Assomption, *t.*, 84-1,46.
332,457	Arsène Houssaye, Histoire de la peinture flamande et hollandaise, 1 vol. petit in-folio, relié. Paris, 1847.
251,672	Hédouin, les Bûcherons, *t.*, 95-1,30.
98,891	Bouton, Intérieur, *t.*, 25-35.
86,658	L. Petit, Marine, *t.*, 80-45.
633,079	Faustin Besson, la Déclaration, *t.*, 45-60.
876,589	Chassevent, la Déclaration, *t.*, 58-70.
986,824	Vigneron, Jadis, *t.*, 36-48; Aujourd'hui, *t.*, 36-48.
50,194	Duret, l'Improvisateur, bronze, 0-60.
971,938	Claude Thévenin, la Samaritaine, *t.*, 65-78.
751,365	Daligé de Fontenay, Vue de la Guadeloupe, *t.*, 80-53.
220,150	Ad. Brune, Deux têtes d'étude, *t.*, 92-68.
158,229	Fragonard, l'Antiquaire, *t.* 24-38.
681,179	Diane de Gabiès, bronze, 0,60.
308,633	Lanoue, Paysage, *t.*, 1,30-91.
550,659	Hector Horeau, Panorama d'Égypte et de Nubie, volume in-folio, 1841, colorié, relié.
343,939	Desmoulins, les Adieux, *t.*, 48-63.
411,112	Cumberworth, l'Ange gardien, bronze, 0,35.
85,460	Ch. Hugo, Fanchon la Vielleuse, *t.*, 37-45.
128,005	L. Rochet, Guy Coquille, bronze, 44.
639,429	Th. Frère, Scène arabe, *t.*, 42-63.
548,066	Lanoue, Paysage, *t.*, 1,30-92.
763,772	Guichard, le Christ en Croix, dessin, 65-1,30.
674,132	Lesecq, Vue d'Italie, *t.*, 1,20-68.

N^os GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
785,429	Couveley, Marine, *t.*, 70-33.
516,852	H^te Lecomte, le Passage du gué, *t.*, 32-23.
857,416	Mademoiselle Brémont, pastel, 53-65.
56,170	L. Rochet, Guy Coquille, bronze, 44.
	H. — 8me SÉRIE. — 400 LOTS A 100 FRANCS.
606,863	Mademoiselle Martin, le Bravo (Cooper), *t.*, 68-72.
321,055	J. Guiaud, Vue de Nice, *t.*, 65-45.
939,331	Girard, Paysage, aquarelle, 89-63 (encadrée).
125,158	Album de musique, relié (prix marqué, 200 fr.).
228,329	Mélingue, Molière, bronze, 45.
498,100	Musique.
55,638	Kuvasseg, Marine, *t.*, 66-43.
569,462	Musique.
294,669	Thénot, Paysage, Vue de Suisse, *t.*, 54-45.
318,582	Musique.
741,172	Thierrée, Paysage, *t.*, 50-40.
732,108	Musique.
303,095	Thiollet, Paysage, Don Quichotte et Sancho, *t.*, 1,08-70.
22,696	Musique.
563,175	Pottier, l'Avenue, *t.*, 35-45.
169,961	Musique.
952,213	Bouquet, l'Abreuvoir, *t.*, 42-55.
338,016	Musique.
497,831	Gaspard Lacroix, Faune, paysage, *t.*, 47-32.
751,262	Musique.
291,549	Un Violon de Bernardelle (donné par M. Bernardelle).
317,529	Musique.
279,651	Mélingue, Corneille, bronze, 45.
528,564	Musique.
987,431	Colin, Pêcheurs, *t.*, 28-33.
590,557	Musique.
211,448	Duret, le Danseur napolitain, bronze, 45.
632,036	Musique.
350,403	Thierrée, l'Avenue, *t.*, 33-40.
116,727	Musique.
637,458	Dulong, l'Empereur et la Champenoise, *t.*, 73-91.
511,587	Musique.
558,573	Courbet, Paysage, *t.*, 65-55.
924,303	Musique.
684,422	Lafosse, le Savoyard et la Marmotte, *t.*, 52-63.
125,674	Musique.
282,109	Marc, Tête de Christ, *t.*, 45-58.
669,851	Musique.

Nos GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
146,278	Desjobert, Pays., *t.*, 58-48.
405,768	Musique.
313,977	Duret, Pêcheur, bronze, 45.
602,455	Musique.
418,956	Vanderburgh, Pays., *t.*, 50-65.
106,407	Musique.
916,039	Waïse de Sainte-Marie, Pays., *t.*, 75-55.
906,890	Musique.
934,260	Mlle Girouard, l'Attente, *t.*, 40-55.
586,204	Musique.
314,302	Parant, la Gloire couronne Louis XIV, dessin, 49-38.
910,118	Musique.
835,874	Lemercier, Fleurs, *t.*, 36-45.
701,140	Musique.
183,983	Maxime David, l'Empereur Napoléon, miniature montée.
34,528	Musique.
623,895	Dautel, Fruits, *t.*, 65-85.
488,974	Musique.
16,665	Joueur d'osselets, bronze, *h.* 30, *long.* 30.
491,096	Musique.
558,861	Le Tireur d'épines, bronze, 35.
559,512	Musique.
225,064	Cumberworth, la Vierge immaculée, bronze, 65.
258,446	Musique.
753,897	Duplat, le Gué, *t.*, 40-28.
248,323	Musique.
752,747	Bouchet, composition antique avec figures, aq., 43-33.
610,244	Musique.
384,111	Édouard Wattier, les Cris de Paris, dessin, 15-25; et le même, la Chasse aux Hannetons, dessin, 15-25.
172,797	Musique.
375,379	Bellel, Pays., dessin, 58-43.
313,505	Musique.
616,359	Hamman, la Causerie, *t.*, 21-27.
193,706	Musique.
677,058	Montre d'homme en or.
850,071	Musique.
460,819	Thévenot, Mme de Maintenon, miniature montée en broche.
188,529	Musique.
207,763	Cumberworth, la Vierge et l'Enfant Jésus, bronze, 30.
773,030	Musique.
872,506	Cumberworth, Négresse, Écritoire, bronze et marbre.
761,131	Musique.
54,550	Cumberworth, l'Indienne, bronze, 70.

Nos GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
269,689	Musique.
739,512	Cumberworth, l'Africaine, bronze, 70.
724,801	Musique.
622,231	Maindron, Velléda, bronze, 45.
608,594	Musique.
466,019	Montre d'homme en or.
104,272	Musique.
116,443	Massy, Baigneuse, *t.*, 23-30.
501,457	Musique.
818,317	Paget, Enfants jouant avec un chien, *t.*, 25-25.
221,556	Musique.
266,054	Montre d'homme en or.
230,572	Musique.
609,641	Achille Comte, Règne animal, disposé en tableaux méthodiques; Paris, 1840, 1 vol. grand atlas de 63 planches, relié, doré.
824,131	Musique.
701,057	Parure d'améthystes.
684.512	Musique.
690,251	Bouquet, Pays., 64-48.
141,584	Musique.
174,307	Évrard, Tête de Christ, marbre, 25.
425,639	Musique.
258,244	Pottin, Scène de la Révolution, *t.*, 31-40.
385,092	Musique.
474,122	Lambert, Henriette d'Angleterre, miniature montée en broche.
412,030	Musique.
223,924	Marochetti, Saint Louis, bronze, 40.
614,210	Musique.
877,476	Bouchet, Composition avec figures, aq., 43-33.
173,494	Musique.
795,840	Marie d'Orléans, Jeanne d'Arc, bronze, 35.
581,023	Musique.
991,441	Vallon de Villeneuve, Repos dans la campagne de Rome, *t.*, 55-45.
4,570	Musique.
967,912	Évrard, Tête de Vierge, marbre, 25.
386,357	Musique.
411,149	Cappelaere, Enfants sur le rivage, *t.*, 28-35.
911,324	Musique.
718,769	Baccuët, Pays., *t.*, 32-46.
304,666	Musique.
941,175	Mélingue, François Ier, bronze, 45.

Nos GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
885,193	Musique.
306,860	Chandelier, Pays., *t.*, 40-30.
344,974	Musique.
172,273	Villeneuve, Nature morte, *t.*, 72-92.
309,623	Musique.
248,220	Garraud, Glaneuse romaine, *t.*, 39-64.
405,991	Musique.
693,885	Hte Garneray, Maisons en ruines, *t.*, 64-54.
543,992	Musique.
688,983	Hintz, Marine, *t.*, 65-50.
449,368	Musique.
431,476	Hector Horeau, Panorama d'Égypte et de Nubie. 1 vol. in-folio, relié.
515,963	Musique.
463,431	Exbrat, Lavandières, *t.*, 40-31.
583,908	Musique.
825,395	Bouchet, Composition avec fig., aq., 43-33.
932,637	Musique.
362,035	Millet, le Marais, *t.*, 62-36.
884,973	Musique.
974,778	De Rudder, le Christ, dessin, 40-52.
971,163	Musique.
430,109	Régnier, Église de Margency, *t.*, 26-35.
136,230	Musique.
882,797	Hintz, Marine, *t.*, 58-43.
949,432	Musique.
427,417	Jugelet, Marine, *t.*, 58-43.
642,586	Musique.
313,816	Honain, la Moisson, *t.*, 23-33.
993,002	Musique.
582,802	Bouchet, Composition avec figures, aq., 43-33.
408,815	Musique.
438,608	Barbier, Vue de Chartres, *t.*, 40-50.
872,104	Musique.
398,378	Émile Wattier, l'Empereur et le prince Louis-Napoléon, dessin, 21-32 (donné par l'auteur).
392,855	Musique.
91,977	Bauderon, *t.*
184,330	Musique.
864,888	Tirpenne, Soleil couchant, Pays., aq., 75-60.
798,158	Musique.
819,917	Mlle Delaune, la Bible, *t.*, 55-48.
16,301	Musique.
916,801	Leloir, Joueur de guitare, *t.*, 32-48

Nos GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
525,368	Musique.
44,987	Bouchet, Composition avec figures, aq., 43-33.
994,077	Musique.
517,442	Signol, Treille napolitaine, *t.*, 35-43.
464,127	Musique.
386,654	Gérome, Michel-Ange, *t.*, 36-53.
659,068	Musique.
162,554	Bouchet, Composition avec figures, aq., 43-33.
517,667	Musique.
732,549	Picou, Beato Angelico, *t.*, 30-43.
375,084	Musique.
244,659	F. Gérard, Entrée de Henri IV dans Paris, gravure gr. format, encadrée (donnée par H. Gérard).
389,794	Musique.
909,006	Feuchères, Sainte Catherine, bronze, 40.
944,860	Musique.
49,931	Tirpenne, les Pyrénées, pastel, 70-58.
748,049	Musique.
558,165	Maindron, Buste de Beethowen, bronze, 50.
325,451	Musique.
215,965	Hillemacher, Petits Napolitains jouant aux osselets, *t.*, 22-17.
498,557	Musique.
195,557	Ziem, Pays., *t.*, 48-32.
395,869	Musique.
996,458	Soulès, les Bords du Rhin, dessin, 48-28.
284,797	Musique.
798,586	Bouchet, Comp. avec figures, aq., 43-33.
72,767	Musique.
19,400	Vignon, Souvenir d'Italie, *t.*, 25-30.
437,942	La Partition du Toréador, par A. Adam (donnée par le ministre de l'intérieur), reliée.
180,439	Ziem, le Parc, *t.*, 82-45.
999,038	Le Toréador.
277,013	Euterpe, bronze, 40.
994,977	Le Toréador.
644,065	Bouchet, Comp. avec figures, aq., 43-33.
429,287	Le Toréador.
774,951	Feuchères, Saint Pierre, bronze, 45.
585,269	Le Toréador.
509,592	La Lecture et le Dessin, deux bronzes, 20.
690,070	Le Toréador.
877,431	Polymnie, bronze, 45.
807,620	Le Toréador.
606,206	La Madeleine de Canova, réduction, bronze, 25.

N^os GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
122,855	Le Toréador.
790,680	Barye, le Faucon et le Héron, bronze, 30.
645,983	Le Toréador.
15,328	Barye, Python étouffant un Crocodile, bronze.
110,214	Le Toréador.
892,678	Timbal, le Christ au Sépulcre, dessin, 57-41.
273,668	Musique.
764,242	Seigneurgens, la Bûcheronne, *t.*, 21-27.
467,712	Musique.
981,591	A. Dauzats, le Fort de la Mouna, à Oran, *t.*, 34-20.
108,483	Musique.
589,028	Barye, Tigre dévorant une Gazelle, bronze, *h.* 10, *l.* 30.
976,828	Musique.
96,607	Bellel, Forêt, dessin, 26-45 (donné par l'auteur).
521,786	Musique.
271,432	Marandon de Montyel, les Cascines à Florence, aq., 29-42.
227,128	Musique.
327,646	Pigale, Tête de Bacchante, terre cuite, 30.
974,032	Musique.
359,356	Hamman, la Levrette, aq., 23-38.
608,473	Musique.
898,540	Bourla, Antiquités de l'église Saint-Benoît, aq., 36-50.
184,812	Musique.
554,956	Belloche, Pays., *t.*, 43-30.
258,316	Musique.
270,186	Huguenin, Jeune fille, bronze, 25.
758,027	Musique.
745,122	Lepaulle, Cheval, *t.*, 40-35.
692,177	Musique.
701,369	Debacq, la Fileuse, *t.*, 22-27.
268,422	Musique.
931,182	Barye, Panthère saisissant un Zibet, *h.* 10, *l.* 27.
385,600	Musique.
671,056	Burtel (de Nogent-le-Rotrou), Pays., fixé, 20-15.
695,147	Musique.
309,601	Fischer, Chasseur gaulois, *t.*, 32-40.
527,148	Musique.
870,267	Marandon de Montyel, Sienne hors des murs, *t.*, 24-35.
405,875	Musique.
141,686	Isambert, le Fumeur espagnol, *t.*, 16-22.
426,459	Musique.
965,543	Kuvasseg, Marine, *t.*, 33-40.
218,959	Musique.
156,483	Mlle Boquet, Portrait de Murillo, pastel, 29-36.

N^os GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
260,156	Musique.
437,590	Destouches, la Surprise, *t.*, 41-32.
333,220	Musique.
568,150	Mlle Binet de Quéhelles, une Vierge, pastel, 30-38.
272,930	Musique.
739,215	Bourgeois, Pays., aq., 33-47.
299,016	Musique.
29,986	Coutel, Tête d'ange, *t.*, 45-53.
480,822	Musique.
649,870	Eug. Cicéri, Pâturage, *t.*, 50-35.
140,214	Musique.
304,065	Marandon de Montyel, Moulin de la Hube, près Bade, *t.*, 33-24.
801,742	Musique.
720,856	Loubon, Paysage, *t.*, 30-35.
238,090	Musique.
370,996	Rosalie Thévenin, le Mendiant, *t.*, 37-45.
569,671	Musique.
384,183	Mlle Nina Bianchi fera un portrait au pastel pour la personne qui gagnera ce lot.
289,273	Musique.
504,110	Guillemin, le Christ, bronze, 30; et la Vierge, bronze, 30.
976,961	Musique.
651,129	Thomas, la Vierge, bronze, 45.
100,658	Musique.
515,757	Vierge au marbre, 55.
738,237	Musique.
322,004	Eug. Cicéri, Pâturage fixé (donné par l'auteur), 38-25.
158,620	Musique.
590,208	Beuzon, Combat, dessin, 41-32.
388,162	Musique.
637,611	Susemihl, Nature morte, *t.*, 1-77.
665,913	Musique.
100,838	H^te Lecomte, Scène militaire, *t.*, 46-38.
188,786	Musique.
557,008	Storelli père, Porte de Rome, aq., 53-36.
316,950	Musique.
987,744	A. Mayer, le Combat, dessin, 47-33; et Après le Combat, dessin, 47-33.
471,937	Musique.
265,932	Catenacci, *Ecce homo*, dessin, 13-19.
987,249	Musique.
334,232	Chandelier, Vue d'Alger, *t.*, 40-28.
74,798	Musique.

N^os GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
127,703	Saint-Ange Chasselat, l'île d'Ischia, *t.*, 31-22.
741,685	Musique.
494,587	J. Dumont, le Singe imitateur, *t.*, 24-31.
417,016	Musique.
367,858	J. B. Petit, l'Entrée de Beyrouth (Syrie), *t.*, 36-20.
58,645	Musique.
234,620	Fiocchi, la Marchande d'œufs, *t.* sur porcelaine, 12-10.
241,102	Musique.
54,663	Demay, la Fête du village, *t.*, 46-38.
284,491	Musique.
377,674	Roussel, deux Déclarations, deux dessins, 17-22.
702,239	Musique.
969,194	Ch. Lefèvre, le Christ au jardin des Oliviers, *t.*, 28-22.
82,662	Musique.
951,586	D. Fischer, un Parc, *t.* sur porcelaine, 26-23.
74,611	Musique.
566,505	Baillargé, Christ byzantin, aq., 51-81.
89,623	Musique.
322,140	D. Léon Rousseau, Fleurs, *t.*, 60-48.
536,788	Musique.
970,551	E. Frère, Atelier de peinture, *t.*, 31-40.
331,340	Musique.
239,270	D. Girard, la Martorana à Palerme, aq., 52-56.
188,956	Musique.
763,629	Lambinet, la Moisson, *t.*, 37-25.
921,993	Musique.
343,472	Midy, Intérieur de ferme, aq., 59-31.
898,718	Musique.
916,570	Naissant, la Lecture, *t.*, 26-35.
38,913	Musique.
347,162	D. Poirot, Chapelle de Saint-Roch, *t.*, 28-38.
349,244	Musique.
388,979	E. Pils, Intérieur d'étable, *t.*, 39-31.
737,775	Musique.
420,091	Girard, Paysage, aq., 33-44.
685,313	Musique.
14,792	Midy, la Famille du Paysan, aq., 24-29.
714,392	Musique.
723,099	E. Pils, Étable, *t.*, 39-31.
529,579	Musique.
699,839	Madame Deligny, Fruits, pastel, 58-46; et Provost-Dumarchais, Champs-Élysées, aq., 24-17.
178,007	Musique.
465,071	Isarti, Cuirassier blessé, *t.*, 45-38.

N^os GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
341,287	Musique.
16,774	De Rudder, le Philtre, *t.*, 25-32.
191,511	Musique.
652,546	Eug. Rivaud, les Pêcheurs, *t.*, 37-45.
963,695	Musique.
805,909	Roussel, l'Attention, dessin, 35-49; et la Tentation, dessin, 35-49.
358,086	Musique.
96,010	Trouville, Marine, *t.*, 78-55.
357,558	Musique.
565,323	J. Vignon, Vue d'Italie, *t.*, 40-31; et dessin, 15-19.
216,539	Musique.
587,473	Deux Vases rouges dorés.
218,999	Musique.
707,185	Emile Sagot, dessin, 23-33; et Abbaye Saint-Martin, 30-37.
635,039	Musique.
938,967	Lottier, Marine, *t.*, 28-36.
351,483	Musique.
139,207	Charlotte Richard, Fruits, pastel, 44-37; et Eug. Renouard, Pifferari, *t.*, 48-40.
738,143	Musique.
472,775	Coffret ciselé.
338,724	Musique.
382,769	Roussel, la Déclaration, dessin, 35-49; et le Rendez-vous, dessin, 35-49.
600,411	Musique.
573,635	Cicéri père, un Lac, aq., 46-29.
176,601	Musique.
898,844	Girard, le Lavoir, aq., 43-27.
700,817	Musique.
912,848	Lottier, plage d'Algérie, *t.*, 47-29.
928,147	Musique.
412,662	Sylvestre Baptiste, l'Aurore, *t.*, 25-33; E. Sagot, Chapelle, dessin, 11-16; et une Rue, dessin, 11-16.
851,532	Musique.
597,931	Cicéri père, Paysage, aq., 49-31.
939,199	Musique.
120,615	Emile Sagot, Église de Laon, dessin, 58-38.
945,663	Albums de musique à 100 francs chaque.
395,530	*Lot extraordinaire.* — Gauthier, les plus beaux édifices de la ville de Gênes, 2 vol. petit in-folio, 1845. 200 fr.

J. — 9me série. — 500 lots à 50 francs.

os gagnants.	Désignation des lots.
27,899	Beaumont, la Vierge et l'Enfant-Jésus, bronze, 0,30.
62,488	Musique.
61,885	Cumberworth, l'Ange Gardien, bronze, 25.
59,126	Musique.
80,851	Sagot, la Religion, bronze, 25.
56,671	Musique.
45,041	Pradier, Vendangeuse, bronze, 30.
34,441	Musique.
78,295	Pradier, Canéphore, bronze, 30.
61,745	Musique.
42,928	F. Gérard, le Tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène, gravé par Garnier, épreuve encadrée (donnée par H. Gérard).
67,270	Musique.
19,489	F. Gérard, le Tombeau de Napoléon, etc.
40,289	Musique.
69,367	F. Gérard, id.
57,666	Musique.
47,771	F. Gérard, id.
72,945	Musique.
67,241	F. Gérard, id.
67,763	Musique.
37,479	F. Gérard, id.
60,183	Musique.
60,963	F. Gérard, id.
39,338	Musique.
36,615	Pradier, la Justice, bronze, 0,30.
07,113	Musique.
61,032	Pradier, la Vérité, bronze, 0,30.
139,927	Musique.
14,119	F. Gérard, le duc d'Anjou et Louis XIV, gravé par Alf. Johannot (donné par H. Gérard), épreuve encadrée.
543,490	Musique.
695,328	F. Gérard, le duc d'Anjou, etc.
19,328	Musique.
630,206	F. Gérard, id.
78,957	Musique.
565,946	F. Gérard, id.
424,676	Musique.
678,910	F. Gérard, id.
119,357	Musique.
554,145	F. Gérard, id.

Nos GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
639,421	Musique.
179,645	F. Gérard, le duc d'Anjou, etc.
62,618	Musique.
250,176	F. Gérard, id.
141,978	Musique.
667,176	F. Gérard, id.
852,112	Musique.
234,817	F. Gérard, id.
753,648	Musique.
164,024	A. Dauzats, Arcs du Rummel à Constantine, *t.*, 16-21.
347,899	Musique.
242,869	Dumée, Marine, aq., 57-32.
593,221	Musique.
392,729	Dumée, Intérieur d'Église, aq., 31-42.
102,759	Musique.
19,033	Bataille, Femme de Granville, *t.*, 17-23.
351,161	Musique.
979,443	Barye, Modèle du Lion des Tuileries, bronze, 20.
730,613	Musique.
747,247	Barye, Lionne, bronze, 20.
897,004	Musique.
352,737	A. Dauzats, Mosquée du Sultan Halaoun, au Kaire, *t.*, 16-21.
152,608	Musique.
730,998	A. Dauzats, Couvent de Sainte-Catherine, au mont Sinaï, *t.*, 16-21.
816,461	Musique.
571,639	Aligny, Vues de Grèce, eaux-fortes, 5 livraisons (données par le ministre de l'intérieur).
767,175	Musique.
213,864	Anastasy, Paysage, *t.*, 21-16.
305,753	Musique.
686,141	A. de Bar, Paysage, *t.*, 36-30.
863,710	Musique.
249,580	Courdouan, Paysage composé, dessin, 25-17.
252,742	Musique.
590,201	Hubert Clerget, Vue de Paris, aq., 49-31.
623,403	Musique.
405,915	Cicéri père, le Mont-Blanc, aq., 25-16.
596,815	Musique.
33,745	L. Vitet, Eustache Lesueur, sa vie et ses œuvres, 1 vol. in-4° cartonné, 1842.
655,062	Musique.
324,751	Un Verre d'eau, de Bohême.
252,244	Musique.

Nos GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
371,250	Fruits, pastel, 45-39; et les Contes de ma Mère l'Oie, 1 vol. in-8°, donné par Me Ulliac Trémadeure.
222,165	Musique.
406,230	Bellangé, l'Étape, aq., 22-18.
315,390	Musique.
152,587	Bracelet, gourmette en or.
949,559	Musique.
575,465	A. Dauzats, Grande place d'Alger, *t.*, 21-16.
866,612	Musique.
896,126	Courdouan, Paysage, dessin, 25-16.
471,954	Musique.
252,518	Ate Fauvel, Fruits, *t.*, 46-38.
904,187	Musique.
477,177	Porte-Liqueur en cristal.
292,241	Musique.
185,892	A. de Bar, Paysage, *t.*, 37-27.
617,272	Musique.
603,181	Cicéri père, Aquarelle, 22-15.
133,317	Musique.
855,510	Mademoiselle Pauline Caron, la Rêveuse, *t.*, 22-28.
971,322	Musique.
34,471	D. Vitet, Eustache Lesueur, etc.
249,289	Musique.
481,194	Anastasy, Paysage, *t.*, 26-18.
429,382	Musique.
138,693	Lahogue, Nature morte, *t.*, 20-25.
758,813	Musique.
950,272	Alès, le Clair de lune, pastel, 27-20.
551,944	Musique.
112,416	L. Vitet, Eustache Lesueur, etc.
490,025	Musique.
645,136	Achille Comte, Organisation et Physiologie de l'Homme, expliquée à l'aide de figures coloriées, découpées et superposées, 1 vol. in-4° relié (donné par l'auteur).
549,690	Musique.
432,060	Debacq, Scène Louis XIV, *t.*, 21-26.
443,026	Musique.
389,456	Alès, Paysage, pastel, 23-15.
349,285	Musique.
459,505	12 Couteaux en argent.
298,247	Musique.
395,971	Provost-Dumarchais, un Parc, *t.*, 17-21.
199,730	Musique.
165,553	A. Dauzats, Mosquée du Sultan Hassan au Kaire, *t.*, 16-21.

Nos GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
174,927	Musique.
947,419	Alès, Marine, pastel, 18-12.
251,290	Musique.
508,886	Marcel Ferrand, Vierge, *t.* sur porcelaine, 11-13.
765,636	Musique.
152,440	Lahogue, Fruits, pastel, 39-31.
470,174	Musique.
141,347	Alès, Clair de lune, pastel, 19-13.
198,919	Musique.
694,662	Bévalet, Dessin d'histoire naturelle, oiseaux, aq., 40-53.
478,045	Musique.
669,673	Un Jeu de hors-d'œuvre en argent, 4 pièces.
611,376	Musique.
502,262	Girard, Couvent de moines, aq., 38-28.
765,505	Musique.
997,923	Nolau, le Pont-Neuf, aq., 27-21.
602,130	Musique.
888,849	Pron, paysage, *t.*, 39-31.
496,137	Musique.
546,920	A. Dauzats, le Daro à Grenade, *t.*, 21-16.
580,184	Musique.
609,907	Rouyer, Paysage, *t.*, 21-16.
649,156	Musique.
970,954	Rouvière, Couronnement d'épines, aq., 29-41.
885,523	Musique.
896,712	De Rudder, un Pauvre, dessin, 29-41.
901,480	Musique.
76,217	Roussel, la Demande, dessin, 35-49.
636,931	Musique.
947,244	Storelli fils, Marine, pastel, 49-32; et Emile Sagot, une Rue, dessin, 11-16.
822,762	Musique.
899,693	J. A. Testard, l'Abreuvoir, *t.*, 15-21; et Tremisot, Marine, aq., 18-13.
237,461	Musique.
995,271	Tassaert, la Mère et l'Ange, dessin donné par l'auteur.
450,450	Musique.
46,542	Tinthoin, Femme et Perroquet, *t.*, 65-50.
33,395	Musique.
297,097	Ziem, le Pausilippe, aq., 23-36.
315,901	Musique.
657,066	Un Eventail renaissance.
241,969	Musique.

N^{os} GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
851,863	Fruits, *t.*, 33-28; et Ulliac Trémadeure, les Contes de ma Mère l'Oie, 1 v. in-8°, donné par l'auteur.
346,934	Musique.
793,351	Fleurs sur porcelaine, *t.*, 27-24.
872,972	Musique.
308,211	Hte d'Orschwillers, les Singes chasseurs, aq., 25-16; deux exemplaires.
181,520	Musique.
645,871	Daubigny, Fabrique dans les rochers, *t.*, 35-25.
988,791	Musique.
890,208	Duplat, Pays., dessin, 28-23; deux exemplaires.
710,591	Musique.
773,502	Roussel, la Vue, dessin, 35-49.
601,253	Musique.
993,131	A. Dauzats, Cascades du Rummel à Constantine, *t.*, 20-15.
179,137	Musique.
794,316	Nolau, Vue de Paris, aq., 28-20.
921,519	Musique.
737,274	Storelli fils, le Mont Cenis, pastel, 51-34; et E. Sagot, une Église, dessin, 11-16.
189,040	Musique.
401,926	Un Eventail renaissance.
337,291	Musique.
327,160	Ledieu, Ruines, *t.*, 32-23.
237,678	Musique.
899,335	Lazerges, Algérie, *t.*, 33-41.
932,762	Musique.
251,744	Lanoue, Bric-à-Brac, *t.*, 28-36.
386,793	Musique.
915,110	Midy, Pêcheurs, aq., 23-29.
439,907	Musique.
279,796	A. Dauzats, Pont d'Alcantara à Constantine, *t.*, 15-20.
833,261	Musique.
384,107	L. Vitet, Eustache Lesueur, sa vie et ses ouvrages, 1 vol.
505,665	Musique.
478,819	Calbris, Paysage, *t.*, 45-31.
615,386	Musique.
91,848	Girard, Paysage, Tours antiques, aq., 24-33.
477,651	Musique.
721,428	Hussard, Fruits, *t.*, 36-40.
544,565	Musique.
247,139	Lanoue, Nature morte, *t.*, 26-34.
126,700	Musique.
256,364	Midy, Pêcheurs, aq., 23-29.

Nos GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
594,662	Musique.
906,382	Halphen, Femme jouant avec un chien, *t.*, 30-33.
28,541	Musique.
670,772	Mademoiselle Eudes Guimard, Jeune fille, *t.*, 25-25.
546,175	Musique.
486,467	Langlois, Monument gothique, dessin, 27-35.
897,435	Musique.
681,103	Ledieu, Paysage, *t.*, 48-32.
585,515	Musique.
272,047	Ricois, l'Été, fixé, 22-16; et Romagnesi, 100 mélodies.
676,727	Musique.
654,173	Langlois, la grosse Horloge de Rouen, dessin, 28-35.
215,680	Musique.
212,435	L. Vitet, Eustache Lesueur, 1 vol.
794,957	Musique.
32,769	Favas, Femme et Fleurs, *t.*, 22-27.
880,061	Musique.
912,107	E. Ginain, Arabes à cheval, aq., 45-32.
550,076	Musique.
729,733	Humbert, Figures, aq., 47-30.
711,836	Musique.
698,960	Halphen, Femme dans un parc, *t.*, 15-26.
991,360	Musique.
332,400	Naissant, le Sommeil, aq., 22-32.
578,439	Musique.
764,636	Nollé, Paysage, *t.*, 55-35.
808,098	Musique.
875,548	De Rudder, Enfant, dessin, 35-43.
336,777	Musique.
957,175	Ramelet, Franciscain, aq., 24-31.
321,403	Musique.
131,068	Ricois, Paysage, le Printemps, fixé, 22-16.
783,230	Musique.
840,601	Léon Rousseau, les Poires, *t.*, 48-31.
486,009	Musique.
721,387	Ricois, la Vendange, fixé, 22-16; et Romagnesi, 100 mélodies.
577,758	Musique.
866,229	Arnaud, Vue de Paris, aq., 26-20.
862,398	Musique.
600,300	Debay, Vaches, *t.*, 60-44.
629,482	Musique.
462,647	L. David, Napoléon premier consul, dessin, 31-28.
762,890	Musique.

N^{os} GAGNANTS.	DÉSIGNATION DES LOTS.
448,376	L. Vitet, Eust. Lesueur, 1 vol.
978,284	Musique.
420,286	E. Ginain, Palefrenier turc, aq., 43-30.
897,085	Musique.
271,729	Nollé, Paysage, *t.*, 58-42.
6,181	Musique.
287,908	Ricois, l'Hiver, fixé, 22-16; et Romagnesi, 100 mélodies.
647,729	Musique.
349,621	Holfeld, Enfants dans une cuisine, *t.*, 25-30.
417,342	Musique.
898,306	Anastasy, Pâturage, aq., 29-17.
712,517	Musique.
471,110	Emile Sagot, Cathédrale, dessin, 21-29.
104,687	Musique.
288,904	Baillargé, Intérieur, aq., 28-26.
744,749	Musique.
234,867	Courdouan, Paysage, Algérie, dessin, 23-15.
801,698	Musique.
960,236	Bellangé, l'Escarmouche, aq., 13-15.
523,662	Musique.
871,367	Oscar Gué, la Voyageuse, aq., 23-28.
805,544	*Lot extraordinaire.* — Piano droit de Manera, coût 800 f.

CHACUN DES NUMÉROS SUIVANTS A GAGNÉ UN ALBUM DE MUSIQUE, RELIÉ, DU PRIX DE 50 FRANCS.

835,474 — 929,681 — 392,076 — 404,336 — 657,519 — 136,088 — 453,011 — 572,832 — 414,740 — 665,380 — 358,288 — 588,669 — 346,172 — 248,137 — 321,549 — 332,010 — 786,299 — 320,986 — 928,403 — 787,078 — 30,383 — 568,262 — 992,640 — 71,249 — 442,653 — 229,265 — 967,677 — 355,556 — 695,269 — 494,991 — 854,783 — 335,280 — 332,393 — 52,398 — 34,414 — 488,011 — 862,871 — 826,747 — 549,537 — 174,385 — 885,256 — 136,383 — 116,581 — 800,607 — 923,187 — 988,804 — 414,698 — 378,375 — 56,826 — 275,794 — 680,619 — 100,563 — 69,262 — 204,219 — 248,777 — 347,675 — 761,512 — 920,847 — 228,477 — 289,087 — 372,240 — 193,110 — 227,633 — 270,576 — 376,709 — 337,775 — 466,212 — 665,307 — 489,765 — 945,579 — 718,863 — 637,181 — 138,627 — 738,413 — 146,852 — 89,296 — 855,765 — 466,788 — 811,782 — 86,986 — 661,109 — 887,632 — 885,893 — 246,945 — 830,358 — 192,580 — 693,016 — 765,858 — 935,693 — 606,301 — 871,926 — 508,689 — 717,595 — 214,337 — 442,381 — 375,642 — 169,036 — 115,029 — 237,567 — 554,371 — 87,272 — 760,673 — 648,960 — 90,989 — 948,896 — 212,691 — 622,673 — 401,034 — 899,991 — 751,841 — 58,923 — 650,152 — 311,771 — 673,957 — 291,593 — 372,236 — 326,096 — 133,636 — 782,290 — 740,705 — 701,061 — 343,524 — 571,700 — 526,532 — 425,529 — 400,965 — 488,163 — 819,653 — 347,832 — 946,575 — 279,416 — 999,059 — 117,858 — 441,209 — 208,504 — 991,955 — 701,825 — 73,774 — 713,389 — 286,868 — 360,656 — 377,340 — 839,401 — 165,326 — 448,291 — 315,437 971,349 — 106,879 — 440,477 — 211,404 — 595,182 — 922,203 — 408,134 — 418,303 — 644,004 — 273,900 — 163,847 — 44,920 — 446,253 — 285,613 — 877,571 — 926,020 — 700,474 — 53,548 — 666,738 — 447,700 — 181,319 — 21,132 — 946,499 — 601,229 — 578,060 — 616,548 531,249 — 619,089 — 78,599 — 204,126 — 505,877 — 922,977 — 923,262 — 948,525 — 339,466 — 27,021 — 774,280 — 930,750 — 250,924 — 265,755 — 311,020 — 232,942 — 795 — 113,706 — 95,150 — 961,984 — 28,155 — 129,021 — 628,187 — 771,817 — 278,407 — 955,572 — 322,625 — 277,047 — 347,232 — 385,104 — 724,571 — 592,154 — 842,999 — 945,800 — 230,820 — 738,015 — 655,758 — 548,138 — 493,289 — 646,354 — 968,376 — 142,213 — 350,888 — 431,390 — 625,187 — 113,087 — 392,888 — 329,222 — 903,992 — 681,748 — 372,131 — 226,294 — 485,927 — 765,778 — 164,670 — 809,469 — 867,877 — 861,581 — 622,299 — 477,811 — 270,131.

K.—10e SÉRIE. — 500 LOTS A 20 FR.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
262,962	La Vierge à la Vigne, gravée par Jesi, d'après Delaroche.
764,876	Musique.
670,315	Daligé de Fontenay, Pays., dessin, 17-12.
544,033	Musique.
903,221	La Vedova, gravée par Mandel, d'après Léopold Robert.
406,108	Musique.
635,768	La Vierge à l'Oiseau, Martinet, d'après Raphaël.
173,966	Musique.
833,347	Heroult, Marine, aq., 24-15.
104,185	Musique.
574,954	Hintz, Marine, dessin, 26-17.
239,574	Musique.
597,872	Ledieu, Soleil couchant, t., 33-19.
835,276	Musique.
157,000	Lazerges, le Christ, dessin, 33-41.
380,067	Musique.
617,286	Legentil, Pays., pastel, 28-18.
726,403	Musique.
250,972	Bléry, 10 Études (eaux-fortes).
140,111	Musique.
971,234	Lambinet, Pays., fixé, 18-12.
514,121	Musique.
687,308	Romagnesi, Collection, 3 vol.
321,069	Musique.
710,503	Anastasy, le Ruisseau, aq., 29-19.
979,821	Musique.
861,164	Rubé, Pays., pastel, 28-20.
511,288	Musique.
91,402	Mignon et son père, François, d'après Ary Scheffer.
76,522	Musique.
794,405	Halphen, la Confidence, dessin, 23-31.
210,365	Musique.
250,734	La Vedova, gravure (Léopold Robert).
697,372	Musique.
545,229	E. Sagot, Abside, dessin, 16-27.
636,322	Musique.
740,299	Oscar Gué, la Cueillette des figues, aq., 24-32.
205,331	Musique.
243,333	J. Vignon, Romain, aq., 14-12.
467,669	Musique.
18,390	Lesueur, Trois Te Deum réunis (donnés par la veuve de Lesueur).
121,913	Musique.
684,359	Monthelier, Porte d'église, aq., 9-13; et le même, Intérieur.
168,170	Musique.
373,638	E. Sagot, Fabrique, dessin, 16-11; et le même, Sainte Sabine, 15-11.
264,257	Musique.
995,314	Anastasy, la Terrasse, aq., 27-19.
343,362	Musique.
486,359	Legentil, Pays., pastel, 28-20.
958,932	Musique.
396,079	E. Sagot, Entrée de ville, dessin, 12-17; et le même, une Rue, 12-17.
356,420	Musique.
987,232	Mignon et son père (Ary Scheffer).
786,046	Musique.
405,097	Hintz, Marine, dessin, 26-17.
225,466	Musique.
947,993	Monthelier, Chambord, aq., 10-14; et le même, Cloître, 10-14.
991,721	Musique.
16,468	Romagnesi, Collection, 3 vol.
477,433	Musique.
828,820	Baillargé, un Moulin, aq., 20-15.
57,653	Musique.
280,156	Penserosa, Grav. par Joubert, d'après Winterhalter.
233,616	Musique.
349,283	A. de Bar, Pays., dessin, 11-17.
220,690	Musique.
854,462	Courdouan, Pays., dessin, 11-17.
493,696	Musique.
884,862	D. de Fontenay, Pays., dessin, aq., 19-12.
759,529	Musique.
132,772	Héroult, Marine, aq., 23-11.
605,527	Musique.
556,121	Monthelier, la Fontaine, aq., 9-13; et le même, Pays., aq., 13-9.
623,328	Musique.
754,125	E. Sagot, une Ville, 11-17; et le même, l'Église, 11-17.
530,771	Musique.
749,559	Mignon et son père, A. Scheffer.
937,395	Musique.
655,164	Lambinet, Pays., fixé, 13-18.
66,663	Musique.
459,390	Lesueur, Ensembles (donné par la veuve).
785,257	Musique.
996,048	Legentil, Marine, pastel, 25-11.
721,928	Musique.
443,399	Lebas, Pays., aq., 15-10; deux exemplaires.
949,904	Musique.
34,502	Romagnesi, Collection, 3 vol.
543,922	Musique.
627,098	E. Sagot, Entrée de ville, dessin, 11-17; et le même, Bas-Côté d'église, dessin, 11-17.
661,530	Musique.
461,632	Bléry, Six Paysages (eaux-fortes).
88,292	Musique.
349,579	A. de Bar, Pays., t., 11-17.
645,207	Musique.
181,539	Chintreuil, Pays., t., 32-24.
477,316	Musique.
576,609	De Caisac, Chalets, aq., 36-26.
49,882	Musique.
345,337	Edouard Hostein, Pays., dessin, 38-30.
883,798	Musique.
119,442	Bulletin de la Société des Gens de Lettres, 4 vol. in-8° (donnés par la Société des Gens de Lettres).
186,722	Musique.
396,429	Langlois, Village, dessin, 22-12.
398,410	Musique.
824,215	Lebrasseur, l'Escarmouche, dessin, 22-12.
696,434	Musique.
124,099	Monthelier, Ruines, aq., 23-15; et le même, Pays., aq., 23-15.
176,277	Musique.
685,863	Mignon et son Père, d'après Ary Scheffer.
765,927	Musique.
541,230	Oscar Gué, les Petits Poulets, aq., 28-29.
41,382	Musique.
531,561	De Fontenay, Pays., dessin, 19-12.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
409,531	Musique.
162,421	Lebas, Pays., t., aq., 12.
892,028	Musique.
601,220	E. Sagot, Château, 11-16; et le même, Vue de Besse, 11-16.
990,205	Musique.
337,697	Baillargé, Dessin de blason, aq., 16-20.
132,646	Musique.
834,518	La Vierge à l'Oiseau, Raphaël.
957,877	Musique.
253,901	Mignon et son Père, d'après Ary Scheffer.
402,132	Musique.
840,189	A. de Bar, Pays., t., 18-11.
296,265	Musique.
742,344	Courdouan, Pays., dessin, 11-17.
619,792	Musique.
591,093	Hintz, Marine, dessin, 26-17.
560,507	Musique.
326,351	Halphen, l'Aveu, dessin, 23-31.
926,011	Musique.
633,491	Monthelier, Pays., aq., 16-10; et le même, Pays., aq., 16-10.
945,907	Musique.
296,596	E. Sagot, une Ville, dessin, 11-16; et le même, un Village, dessin, 11-16.
89,821	Musique.
280,558	Marine, 24-15; et le Conseiller des Dames, 1 vol. in-8°.
521,684	Musique.
521,612	H. Pottin, la Conseuse, dessin, 12-18, et le même, la Confidence, 12-18.
818,392	Musique.
324,983	Mignon et son Père, d'après Ary Scheffer.
506,265	Musique.
554,523	E. Clerget, Dessin arabe, aq., 40-54.
350,859	Musique.
757,582	De Fontenay, Pays., dessin.
142,263	Musique.
271,189	Hintz, Marine, dessin, 26-17.
599,591	Musique.
804,383	Humbert, la Messe, crayon, 21-37.
148,805	Musique.
24,069	Gambard, Souvenir, pastel, 31-43.
289,619	Musique.
958,821	Édouard Hostein, Pays., dessin, 35-26.
573,539	La Vierge à l'Oiseau (Raphaël).
601,634	Musique.
57,781	E. Sagot, Dessin, 15-12; et le même, Dessin, 14-13.
329,756	Musique.
976,811	Oscar Gué, le Jeune Cavalier, aq., 22-28.
322,332	Musique.
169,266	De Caizac, Pays., aq., 36-27.
817,985	Musique.
265,784	Achille Jubinal, Explication de la danse de la Chaise-Dieu, 1 vol. in-4°, 1841 (donné par l'auteur).
352,264	Musique.
331,918	Monthelier, l'Église, aq., 9-14; et le même, la Fontaine, aq., 9-14.
797,994	Musique.
572,916	Lebas, Pays., aq., 17-11; le même, Pays., aq., 17-11.
73,531	Musique.
813,504	La Vierge à l'oiseau (Raphaël).
440,138	Musique.
810,104	A. de Bar, Pays., t., 11-15.
51,734	Musique.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
254,562	Mignon et son Père, d'après Ary Scheffer.
613,770	Musique.
221,349	Hintz, Marine, 26-17.
574,645	Musique.
936,794	Gambard, Regrets, pastel, 31-43.
410,592	Musique.
774,999	Achille Jubinal, Lettres à M. le comte de Salvandy sur quelques-uns des manuscrits rares de la Bibliothèque de la Haye, 1 vol. in-8° (donné par l'auteur); et le même, Recherches sur l'usage et l'origine des tapisseries à personnages, dites historiées, depuis l'antiquité jusqu'au XVIe siècle inclusivement, avec 4 gravures, 1 vol. in-8°, 1840 (donné par l'auteur).
215,395	Musique.
926,371	E. Sagot, Ruines, dessin, 12-20; et le même, Abbaye, dessin, 12-20.
441,094	Musique.
488,588	Baillargé, aq., 13-17.
129,630	Musique.
412,679	D. de Fontenay, Pays., dessin, 14-19.
379,129	Musique.
749,865	La Vierge à l'oiseau (Raphaël).
112,907	Musique.
351,444	J. Faure, Pays., aq., 27-21.
271,370	Musique.
819,831	Hintz, Marine, dessin, 26-17.
644,848	Musique.
546,012	Lesueur, deux Psaumes (don de la veuve).
141,580	Musique.
813,098	Legentil, Pays., pastel, 25-16.
48,009	Musique.
832,183	Michaud, Fleurs, aq., 26-35.
670,333	Musique.
238,947	Mignon et son Père, d'après Ary Scheffer.
471,486	Musique.
85,143	Oscar Gué, la Laitière, aq., 21-28.
831,778	Musique.
314,517	A. de Bar, Pays., t., 18-13.
505,085	Musique.
986,188	Langlois, dessin, Monument gothique, 27-37.
351,323	Musique.
466,056	Midy fils, le Christ aux Oliviers, t., 20-25.
942,497	Musique.
610,723	Monthelier, Intérieur d'église, aq., 9-13; et le même, Porche, aq., 9-13.
690,064	Musique.
521,611	E. Sagot, Carrefour, dessin, 11-16; et le même, une Rue.
801,396	Musique.
971,539	La Vierge à l'oiseau (Raphaël).
614,474	Musique.
568,198	D. de Fontenay, Pays., dessin.
933,259	Musique.
585,636	La Vierge à l'oiseau (Raphaël).
491,093	Musique.
309,009	Francis Wey, Scilla et Cariddi, 2 vol. reliés, donnés par l'auteur.
636,593	Musique.
99,264	Hintz, Marine, dessin, 26-17.
640,540	Musique.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
707,296	Michaud, Fleurs aq., 26-35.,
712,410	Musique.
929,353	H. Pottin, la Coquetterie, dessin, 12-18 ; et le même, le Goût.
528,390	Musique.
132,795	Le Moulin de Rochau, t., 46-38.
611,147	Musique.
949,614	La Vierge à la vigne (d'après Paul Delaroche).
816,813	Musique.
547,922	A. de Bar, Pays., t., 12-18.
606,447	Musique.
493,172	D. de Fontenay, Pays., dessin, 14-9.
124,144	Musique.
88,664	Lesueur, Réunion de Morceaux sacrés (don de la veuve).
938,215	Musique.
13,697	Legentil, Pays., pastel, 21-21.
13,115	Musique.
812,098	Monthelier, la Croix, aq., 19-13; et le même, Pays., dessin, 18-14.
591,744	Musique.
814,281	Oscar Gué, la Marguerite, aq., 19-26.
820,202	Musique.
490,166	Baillargé, Ruines antiques, aq., 11-15.
920,398	Musique.
597,418	D. de Fontenay, Pays., dessin, 14-9.
835,522	Musique.
940,576	La Vierge à la vigne (d'après Paul Delaroche).
714,177	Musique.
756,972	Virginie Barbier, Pays., t., 52-32.
961,305	Musique.
196,762	Levis, Vue de Paris, aq., 26-19, donnée par l'auteur.
560,081	Musique.
493,274	V. G., Paysan romain, 15-22, dessin; et le même, Paysanne romaine, 15-22, dessin.
875,886	Musique.
321,996	E. Sagot, Coin de Rue, 12-18; et le même, Porche, 12-18.
664,668	Musique.
875,284	D. de Fontenay, Pays., dessin, 14-9.
65,694	Musique.
93,246	Hintz, Marine, dessin, 26-17.
966,938	Musique.
798,020	Michaud, Fleurs, aq., 26-35.
10,842	Musique.
617,916	E. Sagot, la Roche de Bournoules, dessin, 17-13; et le même, Ruines romaines, dessin, 18-14.
7,350	Musique.
725,831	La Vierge à la vigne (d'après Paul Delaroche).
609,520	Musique.
532,825	Oscar Gué, le Soleil couchant, aq., 28-23.
551,463	Musique.
269,767	Chintreuil, Pays., t., 32-24.
407,319	Musique.
769,753	D. de Fontenay, Pays., dessin, 14-9.
289,666	Musique.
956,461	Hintz, Marine, dessin, 26-17.
915,522	Musique.
633,752	Monthelier, Porte gothique, 8-12 ; et le même, la Grosse Horloge, à Rouen, dessin, 8-12.
521,087	Musique.
703,320	Le Saint, Cloître, t., 41-33.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
711,567	Musique.
106,918	H. Leloir, la Prière, dessin, 18-24 ; et le même, la Méditation.
297,818	Musique.
355,800	La Vierge à la vigne (d'après Paul Delaroche).
465,585	Musique.
479,666	D. de Fontenay, Pays., dessin, 14-9.
134,789	Musique.
901,583	Lebas, Pays., aq., 12-9 ; et le même, Pays., aq., 12-9.
213,043	Musique.
429,820	Numa, la Conversation, aq., 22-28.
287,919	Musique.
787,856	Poirot, St-Étienne-du-Mont, dessin, 17-24.
461,537	Musique.
162,284	H. Pottin, le Peintre, dessin, 12-18 ; et le même, le Berger, dessin, 12-18.
156,391	Musique.
580,502	E. Sagot, le Château, dessin, 12-15; et le même, la Fontaine, dessin, 11-15.
74,352	Musique.
480,929	La Vierge à la vigne, d'après Paul Delaroche.
460,178	Musique.
526,774	Hintz, Marine, dessin, 26-17.
620,309	Musique.
45,514	Monthelier, Soleil couchant, aq., 30-20; et le même, Pays., 30-20.
779,496	Musique.
535,298	Lordon, Algérie, t., 40-33.
618,539	Musique.
498,347	Poirot, Place de la Concorde, dessin, 14-10.
842,488	Musique.
995,954	Picou, la Famille, dessin, 15-20 ; et le même, les Matrones, dessin, 15-20.
690,975	Musique.
340,311	E. Sagot, dessin, 11-19; deux exemplaires.
293,485	Musique.
726,283	Penserosa, grav. d'après Winterhalter.
197,622	Musique.
528,619	Oscar Gué, la Bouquetière, aq., 22-29.
946,398	Musique.
460,420	A. de Bar, Pays., t., 11-18.
743,452	Musique.
391,049	H. Leloir, la Musique, 16-21; et le même, la Vue, 16-21.
93,391	Musique.
685,786	Numa, Promenade, aq., 22-28.
829,739	Musique.
763,841	H. Pottin, l'Aumône, dessin, 12-18 ; et le même, les Mendiants, dessin, 12-18.
254,513	Musique.
529,933	E. Sagot, Gentilhommière, dessin, 14-19 ; et le même, une Ville, dessin, 13-18.
681,260	Musique.
628,452	D. de Fontenay, Pays., dessin, 14-9.
616,271	Musique.
839,200	Hintz, Marine, dessin, 26-17.
688,294	Musique.
120,160	Monthelier, Pays., aq., 30-18; et le même, 30-20.
503,682	Musique.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
52,150	Poirot, Syracuse, dessin, 16-12.
9,909	Musique.
570,174	La Vierge à la vigne, d'après Paul Delaroche.
687,386	Musique.
80,966	E. Sagot, Abbaye, dessin, 16-12 ; et le même, Château, dessin, 16-12.
780,741	Musique.
606,738	E. Sagot, dessin, 11-17 ; deux exemplaires.
312,539	Musique.
352,623	D. de Fontenay, Pays., dessin, 14-9.
654,073	Musique.
502,603	Michaud, Fleurs, aq., 26-35.
667,708	Musique.
974,647	V. G., la Danse, dessin, 12-18 ; et H. P., la Prière, dessin, 15-22.
434,177	Musique.
166,860	E. Sagot, l'Escalier, dessin, 10-18 ; et le même, Rue, dessin, 10-17.
684,690	Musique.
938,192	H. D., le Dessin, dessin, 20-12 ; et le même, la Bonne Aventure, dessin.
439,183	Musique.
793,925	Buffardin, Marine, t. 27-35.
542,982	Musique.
276,282	Bléry, Quatre eaux-fortes de plantes.
591,627	Musique.
193,458	Oscar Gué, le Petit Paysan, aq., 21-28.
982,878	Musique.
385,646	Desbrosses, Pays., aq., 41-25 ; et le même, 16-22.
91,058	Musique.
776,977	Pernot, Dessin, 22-16 ; deux exemplaires.
46,800	Musique.
859,074	E. Sagot, une Rue, dessin, 11-17 ; et le même, Château, dessin, 11-17.
946,361	Musique.
447,954	Couteau et Fourchette à découper, en argent.
584,359	Musique.
630,611	D. de Fontenay, Pays., dessin, 14-9.
27,735	Musique.
613,367	Lebas, Pays., t., 13-10.
122,334	Musique.
732,276	G. Religieuses, dessin, 16-20 ; et le même, Jeune Fille, dessin, 16-20.
95,898	Musique.
405,260	Oscar Gué, la Marchande de Poissons, aq., 24-14.
740,575	Musique.
947,805	Monthelier, Crypte, aq., 13-11 ; et le même, Intérieur d'église, aq., 13-11.
170,953	Musique.
124,797	Pernot, dessin, 22-17; deux exempl.
643,218	Musique.
530,274	E. Sagot, Saint-Saturnin, dessin, 13,20; et le même, Dijon.
901,038	Musique.
149,753	H. D., les Fruits, dessin, 13-20 ; et le même, les Fleurs, dessin, 13-20.
999,261	Musique.
140,528	Mad. Girard, eau-forte, d'après Ary Scheffer, 52-31.
197,249	Musique.
151,869	Bléry, 4 Paysages variés, gravés.
115,665	Musique.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
885,039	A. de Bar, Pays., t., 18-13.
207,716	Musique.
117,259	D. de Fontenay, Pays., dessin, 14-9.
738,156	Musique.
48,992	Michaud, Fleurs, aq., 26-35.
764,027	Musique.
385,226	Desbrosses, Pays., aq., 30-32 ; et le même, 18-27.
112,961	Musique.
638,433	E. Sagot, Abbaye de Cluny, dessin, 18-12 ; et le même, Saint-Maurice, dessin, 18-12.
772,567	Musique.
539,723	H. D., la Lecture, dessin, 20-12 ; et le même, le Tissu, dessin, 20-12.
833,931	Musique.
821,194	Oscar Gué, Berger romain, aq., 17-25.
406,791	Musique.
779,614	Monthelier, Int. d'église, aq., 12-10; et le même, 10-14.
252,696	Musique.
100,123	Pernot, Pays., dessin, 22-17; et le même, 22-17.
133,930	Musique.
609,308	E. Sagot, Châlon-sur-Marne, dessin, 14-19 ; et le même, Abbaye des Pierres, dessin, 14-19.
873,871	Musique.
528,538	H. D., le Petit Chien, dessin, 13-20 ; et le même, le Bouquet, dessin, 13-20.
514,633	Musique.
881,513	D. de Fontenay, Paysage, dessin, 14-9.
917,534	Musique.
314,001	E. Sagot, dessin, 18-14; et le même 12-16.
119,267	Musique.
820,095	Barbier, Paysage, dessin, 24-15.
315,774	Musique.
791,846	Hintz, Marine, dessin, 26-17.
96,045	Musique.
111,118	Ledieu, Paysage, t., 13-10.
942,328	Musique.
831,561	Michaud, Fleurs, aq., 26-35.
871,809	Musique.
413,609	Monthelier, la Tour, aq., 10-13 ; et le même, l'Église, aq., 10-13.
743,561	Musique.
947,477	A. de Bar, Paysage, t., 13-18.
343,755	Musique.
96,039	D. de Fontenay, Paysage, dessin, 9-14.
33,935	Musique.
894,953	Lambinet, Paysage, fixé, 14-9.
712,534	Musique.
994,385	Monthelier, Rouen, aq., 18-12 ; et le même, Intérieur d'Église, aq., 24-34.
863,447	Musique.
453,364	Lebas, Paysage, t., 13-10.
206,559	Musique.
520,411	Poirot, la Chambre des Députés, dessin, 14-10.
836,928	Musique.
408,434	Justin Ouvrier, Chaudesaignes, aq., 14-11 (donnée par l'auteur).
81,782	Musique.
211,578	H. Pottier, une Place, aq., 18-25.
536,011	Musique.
491,335	Pottin, les Chasseurs, dessin, 18-12; et le même, la Conversation, 12-18.
77,735	Musique.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
263,628	Pernot, Dess., 20-15 ; et le même, 22-16.
15,517	Musique.
260,502	Rocquemont, Plage, aq., 21-13.
940,776	Musique.
356,482	De Roujoux et Al. Mainguet, Histoire d'Angleterre, 2 vol. in-8°, reliés.
148,964	Musique.
886,534	Romagnesi, Collection, 3 vol.
416,722	Musique.
10,646	E. Sagot, Abbaye, dessin, 13-18; et le même, Abside, 13-19.
741,476	Musique.
256,843	A. de Bar, Paysage, t., 18-13.
139,923	Musique.
112,189	D. de Fontenay, Paysage, dessin, 14-19.
139,494	Musique.
619,034	Lambinet, Paysage, fixé, 10-14.
328,903	Musique.
86,264	Michaud, Fleurs, aq., 26-36.
973,133	Musique.
845,206	Monthelier, le Porche, aq., 9-13 ; et le même, Intérieur d'église, 10-13.
731,545	Musique.
568,163	Lebas, Paysage, t., 18-10.
479,992	Musique.
18,335	Poirot, Rue des Marmouzets, dessin, 10-14.
396,399	Musique.
418,445	Barbier, Paysage, dessin, 24-15.
670,943	Musique.
54,786	Buffardin, Marine, t., 27-35.
608,816	Musique.
124,003	Beaujouan, Fruits, t., 20-26.
549,780	Musique.
51,708	Barmont de Marmont, Nature morte, t., 17-13.
135,925	Musique.
542,052	Couteau et Fourchette à découper, montés en argent.
821,344	Musique.
443,233	D. de Fontenay, Paysage, dessin, 14-9.
194,496	Michaud, Fleurs, aq., 26-35.
802,774	H. Pottin, les Buveurs, dessin, 12-18; et le même, les Fumeurs, dess., 12-18.
204,198	Romagnesi, Collection, 3 vol.
610,998	E. Sagot, la Tourelle, dessin, 13-18 ; et le même, 14-19.
204,405	H. D., la Fileuse, dessin, 20-13; et le Conseiller des Dames, un vol. in-8°.
508,497	E. Sagot, Village, dessin, 12-18; et le même, Porte d'église, dessin, 12-18.
440,341	E. Sagot, Brancion, dessin, 13-18; et le même, Bagé, dessin, 12-18.
293,491	Trouville, Marine, dessin, 19-12, deux exemplaires.
895,275	Musique.
813,637	J. Vignon, Un Romain, dessin, 19-24.
156,745	Musique.
543,586	E. Sagot, Une Rue, 11-16 ; et le même, Ruines, 11-15.
99,724	Musique.
362,804	Trouville, Falaises, dessin, 19-12 ; et le même, Marine, dessin, 19-12.
471,077	Musique.
579,880	J. Vignon, Pifferari, dessin, 24-19.
616,294	Album de musique du prix de 20 fr.
927,395	Album de musique, etc.
249,501	Album de musique, etc.
577,884	Album de musique, etc.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
615,818	Album de musique du prix de 20 fr.
175,496	Album de musique, etc.
122,573	Album de musique, etc.
468,059	Album de musique, etc.
414,117	Album de musique, etc.
682,836	Album de musique, etc.
731,501	Album de musique, etc.
917,363	Album de musique, etc.
938,246	Album de musique, etc.
95,885	Album de musique, etc.
852,577	Album de musique, etc.
312,767	Album de musique, etc.
514,091	*Lot extraordinaire.*— Un Verre d'eau, en marbre des Pyrénées, donné par M. Aimé Géruzet de Bagnères de Bigorre.

L. — 11e SÉRIE. — 500 LOTS A 10 FR.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
647,471	E. Sagot, Village, dessin, 12-18 ; et le même, Porte d'église, dessin, 12-18.
569,424	Musique.
130,317	Fleurs, t., 32-39.
618,315	Musique.
325,654	Vierge, dessin, 19-24; Conseiller des Dames, 1 vol. in-8°.
989,763	Musique.
300,405	E. Sagot, Une Rue, dessin, 13-17 ; et le même, Village, 13-16.
277,147	Musique.
921,911	Trouville, l'Écluse, dessin, 10-15; et le même, le Moulin, dessin, 10-15.
132,262	J. Vignon, les Castagnettes, dessin, 20-25.
844,573	Marine, aq., 24-15; Conseiller des Dames, 1 vol. in-8°.
21,902	E. Sagot, Langres, dessin, 20-14 ; et le même, Lauriat, dessin, 20-14.
691,541	J. Vignon, une Romaine, dessin, 19-24.
123,126	La Vielleuse, t., 26-34.
653,034	Dessin, 23-21 ; Conseiller des Dames, 1 vol. in-8°.
993,646	E. Sagot, Bourbonnais, dessin, 16-12 ; et le même, Royat, dessin, 16-12.
658,863	J. Vignon, Madone, dessin, 16-22.
806,036	Intérieur de la Cathédrale de Reims, aq., 11-16 ; Conseiller des Dames, 1 vol. in-8°.
242,547	E. Sagot, le Donjon, 13-15 ; et le même, l'Église, 13-15.
758,465	J. Vignon, un Page, dessin, 11-16.
756,033	E. Sagot, Langres, dessin, 17-12 ; et le même, Soissons, dessin, 17-13.
803,766	Chariot, Paysage, dessin, 19-14 ; et le même, 13-14.
481,001	E. Sagot, Collégiale de Crancey, 13-19; et le même, une Rue, 13-19.
199,723	J. Coignet, Paysage, pastel, 33-25.
152,488	E. Sagot, une Rue, dessin, 11-17; deux exemplaires.
617,157	Galette, Paysage; pastel, 40-50.
814,302	Monthelier, Intérieur d'église, 12-18 ; et le même, 10-16.
279,278	Musique.
873,515	Desains, Fables, 1 vol.
364,009	Musique.
593,970	F. B., Christ, dessin, 20-26.
928,852	Musique.
364,700	Chapuy, Fribourg, dessin, 29-19.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
264,949	Héroult, Marine, aq., 16-12.
737,481	Musique.
679,003	Langlois, Vue de Ville, dessin, 19-13.
197,095	Lebrasseur, la Redoute, dessin, 17-11.
75,167	Legrip, Paysage, dessin, 20-16.
555,275	J. André, Paysage, dessin, 31-23.
394,680	Musique.
490,049	E. Sagot, une Ville, 17-13.
102,960	Boehm, Paysage, dessin, 17-12.
282,937	Musique.
915,422	Collin, Château de Crussol, t., 35-23.
516,818	Lucas, Vue de Nice, dessin, 18-13.
134,703	Mansson, Village, dessin, 11-17.
387,309	Lebas, Paysage, aq., 17-10.
204,256	A. Lefebvre, Paysage, dessin, 21-28.
284,840	Musique.
791,082	Pernot, dessin, 27-17.
579,887	Romagnesi, OEuvres choisies, 100 mélodies.
396,472	E. Sagot, le Porche, dessin, 12-16.
286,749	Langlois, Ruines, dessin, 19-13.
696,325	Musique.
260,570	Chapuy, Valladolid, dessin, 15-20.
399,584	Collin, Pâturage, t., 36-25.
86,799	Musique.
643,544	Héroult, Marine, aq., 18-11.
278,270	Mansson, Église Saint-Jean, à Troyes, dessin, 12-17.
748,120	Musique.
205,215	E. Sagot, Intérieur d'église, dess., 10-17.
714,991	F. B., l'Indienne, dessin, 20-26.
199,650	Boehm, Paysage, dessin, 17-12.
486,169	Ch. Desains, Fables, 1 vol.
678,993	Siméon Fort, Forêt de Lente, Dauphiné, t., 34-27.
318,645	Humbert, dessin, 13-20.
518,712	Legrip, Paysage, dessin, 20-16.
73,834	Romagnesi, 100 mélodies.
129,574	E. Sagot, dessin, 11-16.
150,972	Musique.
398,230	Chapuy, Cloître d'Arles, dessin, 25-18.
746,256	Langlois, une Rue, dessin, 14-18.
173,018	Musique.
720,133	F. B., la Romance, 26-20.
235,846	Collin, le Lac de Genève, t., 35-22.
391,112	Musique.
400,311	Lebas, Pays., aq., 15-10.
727,505	A. Lefebvre, Pays., dessin, 29-21.
144,473	Musique.
500,204	E. Sagot, Carrefour, 12-15.
969,442	Boehm, Pays., dessin, 17-12.
361,666	Musique.
337,532	Héroult, Marine, aq., 20-12.
713,754	Romagnesi.
365,044	E. Sagot, Entrée d'une ville, des., 11-15.
585,696	Langlois, une Rue, dessin, 14-18.
549,025	Musique.
298,666	E. Sagot, dessin, 16-13.
940,545	F. B., la Rêverie, dessin, 20-26.
865,884	Musique.
736,917	Chintreuil, Pays., t., 12-18.
484,588	Collin, Rochers, t., 26-37.
307,531	Musique.
881,924	Siméon Fort, Pays., t., 57-40.
95,742	Humbert, dessin, 16-12.
523,944	Musique.
622,788	D'Hastel, fort Chapus, île d'Oléron, essin, 23-15.
773,756	Langlois. Église de village, dessin, 13-18

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
914	Musique.
814,687	Héloïse Leloir, la Bienfaisance, dessin, 18-24.
336,363	E. Sagot, dessin, 12-20.
799,074	Musique.
658,863	Boehm, Pays., dessin, 17-12.
599,642	E. Sagot, dessin, 15-13.
498,771	J. André, le Marais, dessin, 31-22.
886,426	Musique.
199,162	Chapuy, Beaucaire, dessin, 19-14.
765,870	Musique.
202,631	Siméon Fort, Pays., 26-31.
940,761	Héroult, Marine, aq., 16-12.
24,365	Musique.
64,115	J. Guiaux, Vue de Nice, aq., 15-12.
725,471	Musique.
847,186	Humbert, dessin, 12-17.
682,282	A. Lefebvre, Pays., pastel, 29-21.
919,175	Musique.
600,923	Meillant, Château, dessin, 14-19.
11,125	Moret, dessin, 24-16.
127,548	Musique.
507,697	Pernot, dessin, 14-11.
350,930	F. B., Jardinière, dessin, 15-18.
854,881	Musique.
582,830	Boehm, Pays., dessin, 17-12.
325,453	Collin, Fabriques, t., 37-26.
536,151	Musique.
777,217	D'Hastrel, Rade de Cherbourg, dessin, 23-15.
341,172	Langlois, Pays., dessin, 13-18.
304,725	Musique.
280,416	Héloïse Leloir, Convalescence, dessin, 18-24.
65,536	Prignot, dessin, 12-25.
241,806	Musique.
20,827	E. Sagot, dessin, 12-20.
107,569	J. André, le Puits, dessin, 31-24.
741,850	Musique.
736,821	E. Sagot, dessin, 13-20.
166,574	Bléry, Plantes variées, 8 lithographies
962,264	Musique.
608,212	Ch. Desains, Fables, 1 vol.
261,188	F. B., Marthe et Marie, dess., aq., 20-26.
562,974	Collin, Cascades, t., 37-26.
245,529	Musique.
251,886	Humbert, dessin, 13-20.
216,476	Langlois, Une Rue, dessin, 13-18.
742,093	Musique.
66,366	A. Lefebvre, Pays., dessin, 26-20.
906,544	Moret, Dessin, 16-25.
871,109	Musique.
724,950	E. Sagot, Dessin, 12-18.
70,753	J. André, le Coteau, dessin, 31-24.
400,452	Musique.
300,531	Chapuy, Ermitage de Vitrolles, dessin, 15-19.
698,841	Collin, Château de Bourg, t., 36-26.
700,228	D'Hastrel, Montevideo, dessin, 23-15.
21,084	Musique.
841,396	E. Sagot, dessin, 10-18.
648,988	Langlois, Un Quai, dessin, 14-18.
928,258	Musique.
310,279	Héroult, Marine, aq., 18-11.
452,286	Boehm, Pays., dessin, 17-12.
213,261	Musique.
662,525	Siméon Fort, Rivière, t., 36-16.
501,835	E. Sagot, Dessin, 11-17.
940,769	Musique.
286,873	E. Sagot, Dessin, 13-19

Nos gagnants	Désignation des lots.
298,607	Mansson, Rouen, dessin, 12-16.
717,155	Musique.
431,223	Célestin Deshays, la Fileuse, dessin, 13-16.
510,329	J. André, Marine, dessin, 32-24.
285,089	Musique.
735,609	Chapuy, Pont de Thiers, dessin, 29-19.
661,498	Th. Frère, Un Marais, dessin, 18-12.
611,808	Musique.
365,849	Langlois, Pays., dessin, 13-18.
859,306	E. de Mirecourt, le Foyer de l'Opéra, 1 vol. in-8° relié (don de l'auteur); et le même, la Famille d'Arthenay, 2 vol. in-8° reliés (don de l'auteur).
949,923	Musique.
284,887	E. Sagot, le Château, 16-12.
716,058	Chartrouse, Ecce Homo, médaillon, 25-30 ; et le même, Mater Dolorosa, médaillon, 25-30.
130,986	E. Sagot, Château, dessin, 13-16.
906,984	Musique.
311,141	Lucas, Environs de Nice, dessin, 13-18.
826,448	Th. Frère, Pays., dessin, 18-12.
331,299	Musique.
411,622	J. André, Marine, dessin, 31-23.
540,224	C. Deshays, l'Attente, dessin, 14-18.
654,912	Anastasy, la Chaumière, aq., 16-21.
370,432	Musique.
953,138	F. B., la Leçon de Flûte, dessin, 17-22.
343,563	Boehm, Pays., dessin, 17-12.
75,145	Musique.
478,544	Bléry, Souvenirs pittoresques, 8 pays., eaux-fortes.
843,610	Ch. Desains, Fables, 1 vol.
875,811	Chapuy, Cloître de Moissac, dessin, 14-21.
514,053	Musique.
246,930	Mademoiselle Félicité Delarue, Tapis de guéridon, au crochet (donné par mademoiselle Delarue).
252,592	Langlois, Porte d'église, dessin, 13-18.
636,157	Musique.
46,197	Mansson, la grosse Horloge à Rouen, dessin, 13-16.
805,098	Eug. de Mirecourt et Marc Fournier, Madame de Tencin, 2 vol. in-8°, 1847, reliés (don des auteurs).
402,789	E. Sagot, la Croix, dessin, 12-19.
42,987	Musique.
870,288	Chartrouse, Mater Dolorosa, médaillon, 25-30 ; et le même, Ecce Homo.
716,173	Boehm, paysage, dessin, 17-12.
953,966	E. Sagot, une Rue, 11-19.
306,235	Musique.
431,172	J. André, Forêt, dessin, 33-22.
521,544	Bléry, Vues pittoresques, 6 eaux-fortes.
215,701	F. B., Paysan romain, dessin, 17-22.
579,320	Musique.
598,860	Chapuy, le Dôme d'Aix-la-Chapelle, dessin, 16-20.
676,097	C. Deshays, les Accords, dessin, 13-16.
143,735	Musique.
976,232	Ch. Frère, la Chaumière, dessin, 18-12.
949,454	Chartrouse, Ecce Homo, médaillon, 25-30 ; et le même, Mater Dolorosa.
422,694	Musique.
957,148	Boehm, Paysage, dessin, 17-12.
174,069	E. Sagot, une Rue, 10-16.
125,483	Musique.
436,101	J. André, Paysage, dessin, 41-25.

Nos gagnants	Désignation des lots.
640,606	E. Sagot, Cathédrale, dessin, 11-16.
341,729	Boehm, Moulin, dessin, 18-12.
786,799	Musique.
784,416	Romagnesi, 100 Mélodies choisies.
808,782	C. Deshays, la Déclaration, dessin, 20-12.
229,717	Musique.
474,814	Ch. Frère, Paysanne, dessin, 18-12.
163,659	E. Sagot, Veaugé, dessin, 19-13.
294,871	Bléry, 6 plantes variées (eaux-fortes).
802,553	Musique.
737,193	Anastasy, Pâturage, aq., 24-13.
666,135	Lucas, Venise, dessin, 18-18.
944,577	Musique.
786,498	J. André, le Pont, dessin, 31-23.
694,326	Chapuy, Abbaye de Mont-Major, dessin, 27-18.
563,402	Musique.
277,345	Monthelier, Intérieur d'église, aq., 21-26.
848,412	Lebas, Pays., aq., 23-30.
766,771	E. Sagot, Entrée de ville, dessin, 11-14.
405,904	Musique.
795,085	Th. Frère, Paysan, dessin, 18-12.
998,676	Boehm, pays., dessin, 18-13.
208,596	Musique.
920,574	Lucas, la Corniche, golfe de Gênes, dessin, 18-13.
822,444	Romagnesi, 100 mélodies.
985,924	F. B., la Mère, dessin, 17-22.
937,527	Jules André, Pays., dessin, 32-24.
26,390	Musique.
734,172	Ch. Desains, Fables, 1 vol.
822,798	Chapuy, Villeneuve-lès-Avignon, dessin, 27-19.
913,923	Musique.
211,549	C. Deshays, le Baptistère, dessin, 19-30.
218,702	E. Sagot, la Voulte, dessin, 15-12.
537,438	Musique.
479,469	Anastasy, la Pêche, aq., 25-13.
508,612	T. B., Abraham et Agar, dessin, 17-22.
451,531	Bléry (8 eaux-fortes), Plantes variées.
407,143	Musique.
708,133	Th. Frère, Tentes d'Arabes, dessin, 21-15.
369,147	Langlois, la Tourelle, dessin, 13-18.
717,836	Monthelier, le Palais des Evêques à Liége, sépia, 26-19.
903,002	Musique.
785,726	J. André, Pays., dessin, 31-23.
780,086	Lucas, Nice, dessin, 18-13.
81,276	Lebas, Pays., aq., 17-11.
259,592	Musique.
829,322	Romagnesi, 100 mélodies choisies.
661,133	E. Sagot, Château, dessin, 10-13.
237,546	Boehm, Pays., dessin, 17-12.
969,773	F. B., le Pêcheur, dessin, 17-22.
913,578	Musique.
492,237	Th. Frère, un Moulin, Effet de neige, dessin, 21-15.
232,172	Monthelier, la Ville de Bologne, sépia, 26-18.
641,557	Romaguesi, 100 mélodies.
752,953	E. Sagot, Commune, Saône-et-Loire, 17-13.
509,093	Boehm, Pays., dessin, 17-12.
642,624	Musique.
906,405	Chapuy, Tarascon, dessin, 19-24.
134,606	Lebas, Pays., aq., 17-11.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
896,124	Romagnesi, 100 mélodies.
185,189	F. B., le Pacha, dessin, 20-26.
995,454	Musique.
442,742	Siméon Fort, Cascades, t., 32-25.
558,087	Ulysse Denis, dessin, 19-25.
537,428	Musique.
793,241	J. Faure, Scierie de Géroldsau, Bade, 22-15.
641,932	Yung, Charge de Cuirassiers, aq., 15-11.
886,365	Langlois, la Fontaine, dessin, 13-18.
424,468	Musique.
694,852	Mansson, Abside à Caen, dessin, 10-15.
70,580	Musique.
411,169	Lebas, Pays., aq., 18-11.
119,683	Romagnesi, 100 mélodies.
665,314	E. Sagot, Auzy-le-Duc, dessin, 18-12.
332,995	Ch. Desains, Fables, 1 vol.
781,622	F. B., Arabe, dessin, 20-26.
283,510	Musique.
229,241	D'Hastrel, Ruines du Château de Falmont, dessin, 23-15.
234,771	Musique.
647,252	Achille Jubinal, Lettres sur les Pyrénées, Voyage de Paris au Canigou, 1 vol. in-8°, donné par l'auteur; et Al. Chaulan, Brises éoliennes, 1 vol. in-8° relié, donné par l'auteur.
230,468	Langlois, une Rue, dessin, 13-18.
220,983	Romagnesi, 100 mélodies.
670,105	E. Sagot, Saint-Nectaire, 15-11.
705,879	Musique.
906,312	Cicéri père, Pays., aq., 33-20.
445,021	Siméon Fort, Lac de Côme, t., 30-23.
927,358	Ulysse Denis, le Faune, dessin, 16-23.
248,036	Musique.
750,883	J. Faure, Vallée de Géroldsau, dessin, 23-17.
323,155	Yung, Scène militaire, Napoléon, dessin, aq., 15-11.
383,316	Lebas, Paysage, aq., 17-11.
72,699	E. Sagot, la Clayotte, dessin, 18-12.
687,675	Musique.
248,706	Boehm, le Moulin, dessin, 18-12.
575,302	Musique.
650,981	Langlois, une Rue, dessin, 13-18.
929,239	Romagnesi, 100 mélodies.
765,569	E. Sagot, Ruines, 12-20.
765,373	Musique.
121,942	F. B., Danse bulgare, dessin, 20-26.
596,740	Ulysse Denis, Vénus, dessin, 16-23.
525,457	Musique.
6,734	Mansson, Saint-Vulfran à Abbeville, dessin, 13-18.
63,436	Lebas, Paysage, aq., 9-13.
274,193	E. Sagot, une Rue, dessin, 13-19.
931,552	Musique.
920,154	E. Sagot, Ruines, dessin, 13-19.
996,424	Langlois, une Rue, dessin, 13-18.
955,897	Yung, le Convoi, aq., 21-10.
669,840	Musique.
722,299	Siméon Fort, Fabriques, t., 30-22.
990,425	Musique.
490,439	J. Faure, Vallée de la Murg, dessin, 23-16.
148,409	Romagnesi, 100 mélodies.
626,016	E. Sagot, dessin, 17-13.
2,078	Boehm, le Moulin, dessin, 17-12.

Nos GAGNANTS	DÉSIGNATION DES LOTS.
195,330	Musique.
728,467	Chapuy, Notre-Dame-de-la-Garde, dessin, 19-14.
145,283	Héroult, Marine, aq., 15-21.
717,344	Musique.
592,172	Lebas, Paysage, aq., 18-9.
447,086	E. Sagot, dessin, 15-19.
960,333	Musique.
557,577	Chartrouse, Ecce Homo, médaillon, 25-30; et le même, Mater Dolorosa, médaillon, 25-30.
929,638	Musique.
184,714	Chintreuil, Paysage, t., 22-15.
831,634	Boehm, le Ruisseau, dessin, 17-12.
977,774	Ch. Desains, Fables, 1 vol.
52,040	Musique.
151,457	F. B, Figures, Dessin, 20-26.
524,284	Célestin Deshays, la Danseuse, dessin, 17-21.
666,432	Musique.
20,856	J. Faure, Effet de neige, dessin, 23-15.
995,903	Héroult, Marine, aq., 16-11.
367,746	Musique.
426,666	E. Sagot, Dessin, 10-14.
929,070	Cicéri père, Paysage, aq., 15-10.
478,039	Musique.
639,134	Ulysse Denis, Malesherbes, dessin, 18-25.
281,739	Humbert, Dessin, 21-16.
796,732	Lebas, Paysage, aq., 16-11.
965,381	Musique.
525,100	E. Sagot, Dessin, 12-16.
811,493	F. B., Agar et Ismaël, dessin, 20-26.
20,842	Musique.
243,655	Chapuy, Dessin, 18-15.
231,220	E. Sagot, Dessin, 12-16.
420,581	Musique.
662,065	Chartrouse, Ecce Homo, médaillon, 25-30; et le même, Mater Dolorosa, médaillon, 25-30.
541,745	Boehm, Village, dessin, 17-12.
727,977	Musique.
73,448	Héroult, Marine, aq., 20-14.
562,204	Lebas, Paysage, aq., 16-10.
995,676	Musique.
887,053	E. Sagot, Dessin, 10-16.
710,581	Chintreuil, Paysage, t., 18-12.
107,052	J. Faure, Cascade de Géroldsau, dessin, 13-17.
232,027	Musique.
471,339	E. Sagot, dessin, 13-16.
303,949	Boehm, Paysage, dessin, 17-12.
126,877	Cicéri père, Paysage, aq., 15-10.
65,317	Musique.
974,408	Boehm, Ruine romaine, dessin, 17-12.
527,818	Humbert, Dessin, 21-16.
594,396	E. Sagot, Dessin, 12-17.
981,207	Musique.
683,801	Chartrouse, Ecce Homo, médaillon, 25-30; et le même, Mater Dolorosa, médaillon, 25-30.
820,893	H. D., le Sommeil, dessin, 14-20.
567,159	Boehm, Chaumière, dessin, 17-12.
533,942	Musique.
127,545	Héroult, Marine, aq., 18-11.
596,030	Musique.
384,658	E. Sagot, Dessin, 12-17.
64,512	Chartrouse, Ecce Homo, médaillon, 25-30; et le même, Jacques Cœur, médaillon, 25-25.

Nos gagnants	Désignation des lots.
144,536	H. D., l'Image, dessin, 13-20.
597,571	Musique.
293,127	Humbert, Dessin, 21-30.
839,601	Musique.
543,530	E. Sagot, Dessin, 15-13.
654,395	Musique.
700,634	E. Sagot, Dessin, 16-14.
894,772	Musique.
282,967	Ch. Desains, Fables, 1 vol.
857,335	Chintreuil, Paysage, t., 18-12.
618,300	Musique.
613,086	Siméon Fort, Bas Bréau à Fontainebleau, t., 35-26.
187,789	C. Deshays, le Déjeuner des Lapins, dessin, 16-13.
624,617	Th. Frère, Dromadaires et Arabes, dessin, 18-12.
90,624	Musique.
195,530	J. Guiaud, Vue de Nice, 16-11.
578,762	Langlois, Paysage, dessin, 19-13.
768,917	Musique.
217,553	F. B., Dessin, 16-25.
221,864	Collin, le Long Rocher à Fontainebleau, t., 33-22.
645,832	Lebas, Paysage, aq., 19-12.
609,457	E. Sagot, Château, dessin, 16-20.
613,051	Musique.
355,016	Tremisot, Marine, aq., 11-19.
960,795	Boehm, l'Ecluse, dessin, 17-12.
392,313	Oscar Gué, le Moine, aq., 14-22.
985,099	Ch. Desains, Fables, 1 vol.
498,524	Cicéri père, Paysage, aq., 15-20.
763,805	Chintreuil, Paysage, t., 12-18.
491,712	Musique.
198,486	Héroult, Marine, aq., 20-11.
26,243	Langlois, la Tour, dessin, 19-13.
977,456	Lucas, Environs de Nice, dessin, 18-13.
435,346	Musique.
633,844	E. Sagot, Eglise, 13-18.
725,800	Tremisot, Marine, aq., 18-12.
884,580	Epreuve de la Vierge et l'Enfant Jésus, d'après Raphaël.
496,984	Langlois, le Pont de la Valendre, à Cahors, dessin, 19-18.
460,836	Musique.
761,385	Lebas, Pays., aq., 18-12.
971,949	E. Sagot, Dessin, 12-15.
763,340	Musique.
541,019	Chartrouse, Ecce Homo, médaillon, 25-30; et le même, Mater Dolorosa, médaillon, 25-30.
422,016	C. Deshays, l'Escarmouche, dessin, 12-15.
682,724	Siméon Fort, Rochers, t., 33-26.
953,495	Boehm, Pays., dessin, 17-12.
479,361	Musique.
513,680	F. B., Dessin, 19-24.
595,901	Cicéri père, Effet de neige, 15-10.
48,196	Collin, Vue de Grasse, t., 30-22.
63,350	Langlois, le Roulier, dessin, t., 19-13.
984,686	E. Sagot, Village, dessin, 14-18.
868,351	Musique.
156,676	Boehm, le Moulin, dessin, 17-12.
20,018	E. Sagot, Village, dessin, 12-30.

Nos gagnants	Désignation des lots.
663,497	Béry, Quatre Paysages, eaux-fortes.
4,543	Musique.
745,921	Ch. Desains, Fables, 1 vol.
45,026	Th. Frère, Caravane, dessin, 18-12.
473,061	J. Guiaud, Vue de Nice, aq., 15-12.
880,176	Langlois, la Maraîchère, aq., 13-18.
485,683	Musique.
754,820	Lebas, Pays., aq., 18-12.
917,158	E. Sagot, Eglise, dessin, 15-13.
675,712	Tremisot, Marine, aq., 13-10.
450,435	Chartrouse, Ecce Homo, médaillon, 25-30; et le même, Mater Dolorosa, médaillon, 25-30.
13,453	C. Deshays, la Promenade, dessin, 14-17.
928,529	Musique.
574,779	Cicéri père, Pays., aq., 15-10.
553,985	Boehm, Pays., dessin, 17-12.
633,134	Langlois, les Bords de la Seine, dessin, 13-18.
318,985	Musique.
207,599	F. B., dessin, 20-25.
121,663	Siméon Fort, Saint-Maurice, t., 34-26.
509,289	D'Hastrel, Tour d'Arundel, dessin, 14-7.
402,353	Langlois, une Rue, dessin, 14-18.
950,316	Musique.
515,444	Lucas, Monaco, dessin, 13-18.
295,049	Romagnesi, 100 mélodies choisies.
672,737	Boehm, le Moulin, dessin, 17-12.
633,513	Cicéri père, Pays., aq., 17-10.
971,151	E. Sagot, Blesle, dessin, 11-15.
945,678	Musique.
604,199	Lucas, Environs de Nice, dessin, 18-13.
680,375	Langlois, Tourelle, dessin, 13-18.
106,638	D'Hastrel, Civita-Vecchia, dessin, 18-12.
319,645	Boehm, Maisons renaissance, dessin, 18-17.
961,769	Musique.
173,571	F. B., dessin, 20-25.
526,100	Siméon Fort, Cheval, étude, t., 34-25
432,475	Romagnesi, 100 mélodies choisies.
799,309	E. Sagot, Cath., dessin, 12-16.
27,303	Boehm, le Pont, dessin, 12-17.
464,272	Bonhommé, le 15 Mai, lithographie (donnée par l'auteur).
462,129	Cicéri père, l'Avenue, aq., 11-16.
73,982	Langlois, Village, dessin, 18-13.
74,852	E. Sagot, la Rochepot, dessin, 14-20.
57,936	Romagnesi, 100 mélodies.
541,045	Lucas, Environs de Nice, dessin, 18-13.
290,958	F. B., Dessin, 20-25.
34,176	Boehm, Pays., dessin, 17-12.
194,917	Ch. Desains, Fables, 1 vol.
11,363	Boehm, la Rivière, dessin, 17-12.
388,434	Cicéri père, Pays., aq., 15-10.
232,624	D'Hastrel, Marine, 20-12.
963,957	Langlois, le Moulin, dessin, 18-13.
651,010	E. Sagot, Saint-Bonnet, à Rochefort, dessin, 13-17.
833,257	Lucas, Pays., dessin, 18-13.

GROS. — BONAPARTE A JAFFA, GRAVÉ PAR LAUGIER,

ÉPREUVE SUR PAPIER DE CHINE.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

268,403 — 217,647 — 90,272 — 807,373 — 647,828 — 296,850 — 255,901 — 758,360 — 79,759 — 359,335 — 747,633 — 117,952 — 158,151 — 36,542 — 205,477 — 936,540 — 912,087 — 175,892 — 349,303 — 231,017 — 77,682 — 838,278 — 334,546 — 155,994 — 632,375 — 942,663 — 541,565 — 690,520 — 723,100 — 4,240 — 933,964 — 287,907 — 957,299 — 891,639 — 266,593 — 789,979 — 316,614 — 863,591 — 246,863 — 381,107 — 669,608 — 2,748 — 977,326 — 992,267 — 296,237 — 294,048 — 285,255 — 522,633 — 443,070 — 21,537.

GROS. — BONAPARTE A JAFFA, GRAVÉ PAR LAUGIER,

ÉPREUVE SUR PAPIER BLANC.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

181,186 — 800,282 — 228,014 — 826,592 — 183,087 — 907,773 — 605,107 — 78,926 — 813,574 — 199,035 — 2,328 — 916,235 — 290,884 — 580,541 — 308,904 — 512,717 — 147,649 — 143,334 — 451,579 — 560,401 — 820,406 — 959,341 — 398,224 — 581,760 — 92,213 — 293,596 — 589,518 — 323,962 — 51,702 — 710,857 — 652,459 — 661,149 — 272,865 — 887,362 — 857,606 — 721,653 — 548,043 — 770,183 — 174,378 — 147,603 — 425,162 — 131,594 — 779,709 — 531,378 — 305,537 — 6,793 — 117,329 — 825,871 — 358,243 — 271,415 — 268,786 — 921,705 — 861,966 — 671,451 — 659,762 — 13,716 — 407,169 — 561,574 — 199,025 — 354,650 — 534,586 — 822,603 — 31,657 — 906,809 — 605,758 — 266,416 — 336,016 — 451,653 — 118,699 — 423,454 — 289,218 — 920,895 — 258,917 — 364,857 — 631,618 — 541,546 — 66,826 — 623,664 — 36,953 — 810,647 — 850,782 — 91,292 — 781,595 — 11,274 — 76,806 — 743,850 — 820,623 — 593,917 — 942,930 — 686,391 — 289,385 — 317,643 — 524,488 — 371,986 — 619,761 — 542,597 — 548,950 — 300,246 — 340,583 — 447,537 — 844,622 — 712,572 — 704,536 — 675,985 — 155,404 — 948,711 — 666,725 — 737,970 — 564,989 — 917,526 — 644,151 — 707,152 — 260,974 — 351,906 — 713,735 — 679,398 — 745,390 — 569,970 — 624,942 — 237,194 — 541,471 — 531,320 — 239,214 — 54,877 — 429,268 — 585,227 — 285,579 — 843,140 — 941,274 — 342,102 — 844,357 — 174,767 — 622,002 — 425,327 — 203,366 — 572,376 — 93,056 — 63,532 — 19,622 — 811,847 — 857,130 — 400,096 — 946,988 — 106,477 — 301,596 — 916,080 — 230,388 — 421,476 — 614,935 — 893,788 — 690,053 — 612,354 — 48,759 — 143,503 — 998,222 — 314,322 — 89,007 — 39,174 — 645,624 — 64,010 — 668,105 — 223,838 — 781,837 — 312,874 — 534,530 — 893,376 — 828,718 — 314,466 — 463,500 — 254,523 — 326,936 — 653,893 — 186,066 — 14,513 — 817,269 — 477,918 — 808,714 — 277,175 — 509,793 — 697,695 — 172,049 — 70,543 — 218,911 — 946,165 — 523,680 — 597,525 — 949,761 — 462,492 — 205,531 — 267,434 — 52,508 — 752,846 — 780,356 — 139,883 — 882,972 — 952,416 — 964,571 — 886,742 — 329,798 — 168,585 — 312,335 — 922,327 — 578,577 — 971,572 — 336,055 — 892,680 — 31,118 — 841,224 — 62,583 — 14,818 — 977,014 — 833,234 — 69,776 — 4,899 — 990,404 — 914,328 — 80,953 — 993,084 — 308,281 — 520,007 — 655,858 — 495,133 — 229,101 — 332,059 — 108,187 — 700,236 — 125,570 — 522,706 — 354,574 — 529,162 — 322,734 — 510,332 — 792,510 — 65,150 — 172,633 — 72,806 — 666,480 — 857,641 — 21,630 — 26,835 — 940,600 — 797,209 — 340,208 — 373,728 — 547,216 — 954,410 — 926,439 — 64,152 — 215,800 — 283,609 — 888,425 — 803,592 — 206,451 — 590,396 — 439,009 — 360,007 — 258,350 — 135,148 — 941,913 — 942,208 — 230,661 — 142,029 — 618,990 — 350,762 — 617,536 — 347,612 — 849,260 — 670,637 — 157,712 — 685,545 — 182,069 — 698,559 — 188,090 — 749,070 — 827,626 — 195,792 — 810,277 — 597,000 — 136,596 — 660,178 — 750,501 — 644,322 — 759,457 — 461,245 — 996,267 — 754,660 — 38,244 — 990,249 — 596,346 — 16,526 — 769,404 — 49,745 — 116,788 — 86,518 — 678,595 —

980,408— 544,911 — 527,721 — 469,142— 585,826— 282,974 — 935,455 — 250,040— 689,322—
686,693 — 589,837 — 971,566 — 512,806— 954,239 — 984,380 — 309,855 — 864,428 — 990,474
—602,116— 834,719— 754,897 — 371,156 — 365,697— 709,021— 467,811 — 219,123 — 798,025
—640,866--991,669—745,669 — 739,349 — 379,755. — 753,834 — 689,374— 312,402 — 932,339
— 855,219 — 846,913 — 643,181 — 694,004 — 239,110—693,581 — 901,001—611,218 —314,644
—184,263—9,397—832,750— 518,082 — 366,773 — 204,317— 461,968 — 609,395 — 245,107 —
554,552 — 39,450 — 672,878 — 974,295 — 944,989 — 475,169 — 35,647 — 808,604 — 861,932
— 323,281 — 879,606 — 690,598 — 400,776 — 583,241 — 957,913 — 699,338 — 160,188 —
473,610 — 565,459 — 54,168 — 300,078 — 670,471 — 127,498 — 208,467 — 855,897 — 66,258
— 533,211 — 938,799 — 275,740 — 174,009 — 716,818 — 828,036 — 26,203 — 217,719 —
129,600 — 466,112 — 823,684 — 720,020 — 76,560 — 375,205 — 24,217 — 59,128 — 452,311—
583,278 — 130,397 — 266,352 — 848,800 — 750,986 — 678,581 — 871,045 — 464,814 — 576,056
— 141,130 — 718,846 — 831,329 — 307,876 — 781,829 — 383,860 — 544,617 — 605,722 —
58,213 — 319,511 — 618,697 — 220,327 — 380,019 — 17,677 — 270,120 — 620,753 — 483,138—
507,591 — 835,509 — 188,473 — 423,036 — 766,839 — 80,494 — 30,298 — 623,932 — 459,691—
85,271 — 777,826 — 492,793 — 529,202 — 264,133 — 945,116 — 946,798 — 296,080 — 806,488
—587,380—163,324—959,933 — 307,344 — 10,643 — 963,842 — 132,843 — 729,784 — 84,702—
403,078 — 839,640 — 826,805 — 2,110 — 598,443 — 16,043 — 547,634 — 577,323 — 649,196 —
722,391 — 412,152 — 470,005 — 669,768 — 953,963 — 990,464 — 397,214 — 669,282 — 218,278
— 413,309 — 481,736 — 484,238 — 748,561 — '593,619 — 148,356 — 597,121 — 181,521 —
659,642 — 747,911 — 815,662 — 101,722 — 46,039 — 862,548 — 281,019— 252,651 — 571,600—
569,950 — 6,243 — 740,862 — 138,699 — 26,363 — 926,794 — 440,134 — 452,642 — 406,143—
528,781 — 507,176 — 573,056 — 390,235 — 59,826 — 298,153 — 897,296 — 301,756 — 762,061
— 371,369 — 670,061 — 76,326 — 636,857 — 595,384 — 896,836 — 599,391 — 60,003 —
962,218 — 84,649 — 118,058 — 207,928 — 155,671 — 89,837 — 699,054 — 517,701 — 259,407
523,486 — 37,910 — 500,955 — 945,276 — 343,132 — 456,538 — 989,687 — 462,705 — 801,147
— 751,091 — 155,874 — 692,528 — 877,388 — 489,215 — 57,326 — 909,847 — 868,455 —
739,505 — 627,285 — 574,709 — 106,114 — 850,263 — 614,634 — 943,786 — 646,388 —
893,836 — 39,066 — 303,253 — 152,442 — 763,437 — 961,293 — 752,308 — 505,912 —
982,799 — 947,553 — 817,830 — 772,637 — 110,901 — 13,874 — 325,956 — 857,197 — 410,337
— 275,596 — 864,684 — 813,993 — 206,071 — 526,159 — 372,721 — 974,774 — 885,261 — 333,779
— 672,717 — 143,190 — 123,944 — 127,775 — 94,836 — 347,181 — 961,109 — 983,779 — 312,638
— 488,247 — 53,469 — 303,738 — 82,907 — 282,093 — 419,660 — 276,774 — 624,557 — 706,617
— 886,758 — 229,287 — 317,321 — 707,723 — 114,616 — 896,025 — 464,285 — 139,365 — 979,526
— 638,529 — 40,077 — 250,809 — 120,220 — 701,355 — 824,623 — 256,212 — 305,540 — 864,433
304,749 — 796,495 — 291,520 — 242,503 — 626,993 — 895,196 — 18,865 — 185,229 — 818,461—
305,447 — 147,993 — 481,584 — 48,334 — 646,383 — 959,203 — 837,794 — 63,971 — 623,345 —
578,696 — 384,241 — 621,171 — 947,465 — 185,637 — 59,241 — 356,409 — 395,883 — 771,858
—769,605—294,658 — 640,094 — 459,259 — 839,971—844,691 — 909,184 — 209,673 — 768,765
— 293,338 — 444,900 — 138,891 — 999,966 — 800,677 — 29,472—773,241 — 738,884 — 408,364
— 896,758 —594,173 — 81,218 — 630,808 — 255,801 — 90,106 — 858,841 — 409,780 — 408,115
— 846,464 — 507,625 — 836,886 — 14,457 — 789,827 — 730,499, — 972,757 — 36,597 — 604,082
— 57,156 — 632,322 — 650,377 — 429, 050 — 206,809 — 993,541, — 789,771 — 748,746 —
182,150 — 732,929 — 67,838 — 746,074 — 568,675 — 218,527 — 357,181 — 765,029 — 629,199
— 469,433 — 294,435 — 957,616 — 844,250 — 236,170 — 438,442 — 929,604 — 541,996 —
295,729 — 796,449 — 834,153 — 764,770 — 991,613 — 215,694 — 304,170 — 348,441 — 981,519
— 420,515 — 174,367 — 553,295 — 912,798 — 160,915 — 788,091 — 95,137 — 335,673 — 523,622
— 64,787 — 466,752 — 141,875 — 600,025 — 816,988 — 935,247 — 883,274 — 800,463 —
388,446 — 845,194 — 920,274 — 820,136 — 801,214 — 203,088 — 725,644 — 841,022 — 780,959
— 557,390 — 606,265 — 72,070 — 237,723 — 526,489 — 853,200 —778,432 — 447,266 — 694,187
— 327,047 — 677,609 — 624,098 — 706,847 — 475,022 — 676,984 — 271,325 — 171,696 — 297,218
—897,579 — 767,918 — 285,701 — 423,247 — 751,051 — 568,909 — 202,808.

GROS. — NAPOLÉON VISITANT LE CHAMP DE BATAILLE D'EYLAU, GRAVÉ PAR VALLOT, ÉPREUVE SUR PAPIER DE CHINE.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

36,694 — 299,647 — 624,000 — 54,447 — 226,991 — 193,155 — 691,209 — 365,206 — 972,199 — 767,295 — 448,776 — 848,065 — 44,541 — 518,370 — 631,293 — 460,657 — 757,798 — 933,267 — 170,347 — 35,149 — 26,696 — 942,865 — 901,358 — 676,255 — 84,975 — 559,688 — 784,720 — 955,603 — 232,207 — 1,185 — 661,395 — 531,792 — 908,588 — 681,357 — 780,367 — 630,553 — 12,043 — 851,803 — 664,068 — 269,461 — 134,024 — 12,886 — 897,120 — 717,129 — 944,361 — 523,587 — 414,982 — 741,160 — 805,411 — 972,490.

GROS. — NAPOLÉON VISITANT LE CHAMP DE BATAILLE D'EYLAU, GRAVÉ PAR VALLOT, ÉPREUVE SUR PAPIER BLANC.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

929,382 — 888,590 — 35,882 — 489,116 — 490,955 — 861,528 — 395,529 — 879,515 — 318,659 — 993,990 — 658,780 — 986,931 — 579,572 — 544,744 — 73,563 — 799,347 — 197,450 — 291,508 — 15,201 — 783,212 — 152,573 — 105,578 — 573,328 — 531,235 — 196,072 — 598,063 — 791,463 — 233,465 — 245,381 — 556,795 — 739,635 — 08,554 — 366,534 — 218,086 — 626,088 — 967,650 — 472,954 — 903,995 — 210,448 — 16,652 — 931,974 — 741,720 — 853,248 — 186,394 — 160,867 — 888,529 — 78,590 — 351,533 — 630,233 — 806,845 — 202,798 — 384,471 — 595,184 — 948,036 — 484,313 — 888,042 — 345,988 — 603,814 — 236,810 — 939,588 — 797,221 — 57,996 — 922,520 — 699,235 — 5,736 — 294,925 — 776,999 — 150,611 — 667,665 — 304,500 — 733,136 — 976,277 — 264,668 — 623,857 — 268,964 — 460,618 — 166,843 — 2,803 — 968,969 — 531,687 — 485,314 — 574,811 — 973,789 — 812,877 — 987,402 — 239,674 — 573,895 — 594,992 — 421,073 — 913,896 — 737,699 — 909,849 — 689,477 — 263,351 — 698,823 — 847,918 — 995,653 — 890,626 — 232,571 — 798,095 — 347,325 — 323,002 — 956,398 — 42,193 — 578,221 — 755,897 — 271,921 — 658,320 — 847,152 — 709,094 — 225,439 — 917,699 — 668,818 — 661,376 — 778,663 — 103,365 — 641,710 — 789,391 — 724,063 — 167,869 — 471,259 — 573,828 — 482,186 — 21,027 — 354,181 — 631,155 — 603,727 — 48,699 — 887,024 — 232,213 — 142,668 — 302,737 — 611,503 — 317,127 — 13,065 — 509,236 — 178,367 — 96,674 — 494,049 — 971,966 — 684,198 — 371,435 — 214,608 — 611,680 — 572,612 — 150,816 — 832,373 — 479,552 — 349,337 — 988,134 — 995,695 — 603,800 — 936,898 — 849,464 — 375,639 — 230,399 — 295,957 — 729,051 — 415,307 — 642,588 — 169,027 — 924,742 — 734,011 — 586,430 — 286,846 — 176,242 — 695,152 — 604,041 — 53,243 — 992,569 — 52,862 — 177,683 — 86,169 — 628,917 — 324,399 — 365,812 — 132,273 — 558,812 — 889,746 — 85,717 — 905,687 — 616,332 — 605,021 — 160,905 — 366,989 — 337,299 — 440,742 — 876,639 — 850,454 — 143,342 — 205,130 — 533,677 — 920,508 — 837,574 — 941,665 — 589,918 — 564,960 — 987,741 — 203,363 — 758,764 — 644,253 — 452,508 — 598,048 — 996,133 — 285,311 — 717,697 653,863 — 997,795 — 29,481 — 889,754 — 651,315 — 819,515 — 351,171 — 39,151 — 821,948 — 703,289 — 21,156 — 716,696 — 909,922 — 835,780 — 417,583 — 755,747 — 944,726 — 708,506 — 991,855 — 76,015 — 109,467 — 18,406 — 186,729 — 263,632 — 800,423 — 221,819 — 654,347 580,634 — 905,511 — 26,917 — 694,389 — 551,404 — 578,707 — 61,329 — 576,360 — 253,824 — 483,250 — 774,724 — 868,096 — 491,734 — 743,794 — 94,070 — 618,527 — 172,093 — 663,139 — 977,280 — 63,336 — 239,906 — 348,409 — 682,090 — 703,535 — 231,881 — 691,283 — 116,444 — 251,198 — 262,286 — 617,943 — 204,310 611,573 — 863,129 — 655,482 — 969,008 576,836 — 717,130 — 458,567 — 462,921 — 773,751 — 746,014 — 243,110 — 981,349 — 313,566

— 722,219 — 89,228 — 521,580 — 734,693 — 113,126 — 153,313 — 392,567—192,327—379,628
—998,191— 116,609 — 713,190 — 429,712 — 870,471— 593,011 — 102,652 — 728,208—153,316
— 22,968 — 766,271 — 63,806 — 170,012 — 948,057 — 458,912 — 439,993— 114,665—568,414
275,849— 779,370 — 741,011 — 645,655 — 406,717 — 196,423 — 84,858 — 480,251 — 290,945
585,418 — 913,600 — 9,789 — 739,733 — 843,779 — 666,583 — 536,830 — 743,400 — 907,892
483,770 — 879,635 — 149,707 — 272,101 — 997,613 — 53,922 — 684,323 — 54,050 — 743,925
191,817 — 686,241 — 36,945 — 838,479 — 874,112 — 502,943 — 862,932 — 626,722 — 806,546
135,998 — 32,378 — 225,275 — 819,748 — 607,473 — 845,852 — 737,920 — 46,215 — 232,020
— 668,646 — 677,837 — 159,505 — 60,933 — 759,539 — 127,153 — 336,774 — 69,441—866,460
— 464,564 — 638,824 — 963,808 — 721,627 — 185,770 — 336,884 — 192,232 — 583,438 —
177,040 — 376,731 — 278,455 — 505,421 — 747,150 — 706,575 — 837,526 — 946,011 —
256,033 — 375,167 — 773,140 — 816,064 — 634,520 — 902,528 — 390,824 — 962,812 — 739,189
— 664,611 — 691,556 — 925,334 — 742,802 — 91,283 — 462,906 — 164,959 — 693,355 —
230,111 — 608,174 — 313,186 — 507,997 — 742,965 — 59,443 — 11,647 — 416,628
— 722,148 — 699,571 — 361,212 — 239,514 — 930,272 — 780,911 — 577,801 — 776,340 —
336,257 — 723,435 — 298,542 — 232,299 — 352,472 — 161,949 — 158,401 — 44,028 —
704,841 — 718,357 — 129,272 — 355,357 — 282,465 — 455,025 — 132,912 — 884,078 —
669,411 — 95,211 — 638,072 — 279,641 — 765,168 — 785,031 — 612,328 — 707,832 —
578,615 — 564,841 — 195,754 — 950,483 — 668,177 — 760,197 — 79,278 — 621,802 — 989,204—
447,045 — 169,151— 887,096 — 922,324 — 399,754—755,932 — 331,584 — 807,787— 544,023—
170,892 — 433,735 — 131,872 — 405,638 — 25,452 — 291,059 — 485,333 — 343,148 — 712,760
— 809,559 — 291,703 — 706,811 — 316,975 — 937,182 — 707,671 — 195,642 — 776,233 —
970,888 — 321,645 — 931,449 — 252,573 — 295,488 — 520,054 — 928,284 — 55,313 —72,717
— 667,070 — 40,368 — 821,143 — 356,631 — 39,136 — 65,808 — 440,179 — 499,751 —969,360
— 792,289 — 112,112 — 542,235 — 862,034 — 857,296 — 788,050 — 664,958 — 976,235, —
251,811 — 156,248 — 593,494 — 354,739 — 893,905 — 568,230 — 921,288 — 922,328 — 79,406
— 366,023 — 477,535 — 392,413 — 542,131 — 511,450 — 478,183 — 748,499 — 745,185 —
761,643 — 219,723 — 533,844 — 847,400 — 943,118 — 598,464 — 283,754 — 686,928 — 870,282
— 473,305 — 798,780 — 55,591 — 122,701 — 305,007 — 429,486 — 332,914 — 158,796 —
625,671 — 941,997 — 592,997 — 475,845 — 580,261 — 725,975 — 553,422 — 845,435 —
148,623 — 461,084 — 478,510 — 92,244 — 825,249 — 43,876 — 731,001 — 933,811 — 690,195
— 592,947 — 450,966 — 105,711 — 638,612 — 361,979 — 834,890 — 291,365 — 561,497 —
877,658 — 961,021 — 594,241 — 903,179 — 120,008 — 205,535 — 512,533 — 489,636 —
112,751 — 464,705 — 943,677 — 981,558 — 187,567 — 629,799 — 642,369 — 37,123 —
551,334 — 694,733 — 606,985 — 407,425 — 365,936 — 38,743 — 322,679 — 823,044 — 61,131
— 475,994 — 784,691 — 352,037 — 541,648 — 812,743 — 996,015 — 805,277—691,417 — 42,239
— 505,525 — 748,053 — 100,056 — 432,080 — 294,106 — 858,763 — 803,156 — 596,771 —
550,717 — 45,209 — 353,315 — 343, 576 — 725,336 — 761,804 — 127,402 — 386,093 —
89,093 — 991,606 — 257,351 — 674,288 — 388,765 — 604,275 — 95,129 — 287,593 —
388,471 — 876,759 — 688,076 — 658,016 — 670,033 — 45,121 — 421,284 — 111,784 —
453,275 — 912,807 — 110,418 — 102,158 — 717,279 — 452,231 — 531,547 — 420,180 —
42,675 — 403,928 — 872,443 — 387,407 — 472,363 — 33,882 — 36,801 — 573,836 — 68,921 —
698,051 — 934,666 — 6,447 — 792,557 — 468,093 — 426,070 — 327,153 — 574,320 — 390,632
— 791,563 — 6,852 — 90,597 — 648,177 — 256,344 — 726,566 — 767,008 — 520,016 — 631,759
— 952,019 — 734,683 — 321,203 — 362,116 — 468,473 — 732,391 — 907,845 — 278,363 —
235,524 — 873,252 — 271,624 — 229,772 — 396,779 — 422,881 — 103,901 — 802,915 — 532,840
— 210,002 — 733,389 — 765,915 — 391,522 — 749,662 — 922,270 — 870,177 — 399,307 —
695,745 — 145,525 — 974,379 — 391,549 — 163,113 — 689,842 — 264,496 — 376,965 — 58,164
— 512,599 — 253,640 — 346,112 — 7,867 — 161,011 — 369,869 — 719,851 — 900,602 —
333,423 — 976,225 — 254,882 — 567,284 — 735,437 — 963,355 — 167,177 — 658,163 —
305,729 — 965,306 — 990,840 — 5,136 — 569,579 — 483,875 — 981,026 — 19,304 — 735,784 —
87,668 — 711,521 — 305,824 — 598,311 — 217,368 — 386,860 — 10,254 — 135,739 — 390,279
— 692,069 — 649,416 — 399,433 — 197,682 — 785,682 — 541,360 — 752,376 — 152,688 —
403,629 — 667,694 — 896,019 — 117,173 — 472,433 — 59,506 — 864,642 — 176,736 — 73,356 —

656,504 — 551,515 — 821,052 — 676,854 — 941,012 — 907,667 — 515,184 — 630,845 — 356,584 — 497,227 — 659 — 422,110 — 745,617.

GROS. — FRANÇOIS Ier ET CHARLES-QUINT VISITANT LES TOMBEAUX DES ROIS DE FRANCE, A SAINT-DENIS, GRAVÉ PAR FORSTER.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

441,554 — 725,931 — 513,403 — 821,489 — 664,454 — 94,947 — 820,992 — 695,837 — 809,004 — 43,475 — 75,729 — 576,584 — 956,880 — 330,769 — 373,820 — 931,482 — 856,089 — 360,796 — 493,194 — 184,986 — 53,753 — 165,513 — 126,361 — 358,763 — 28,628 — 566,511 — 376,484 — 10,209 — 544,984 — 125,617 — 605,390 — 773,949 — 601,110 — 771,913 — 241,647 — 535,614 — 938,540 — 695,432 — 895,823 — 570,397 — 689,771 — 245,872 — 155,675 — 328,158 — 979,617 — 283,638 — 501,145 — 973,681 — 110,647 — 250,988 — 447,096 — 42,003 — 232,864 — 47,577 — 654,570 — 943,924 — 157,972 — 662,740 — 639,895 — 6,053 — 214,564 — 50,645 — 324,334 — 809,124 — 417,164 — 95,181 — 742,357 — 666,691 — 102,308 — 683,625 — 353,822 — 977,514 — 6,042 — 563,296 — 308,089 — 86,533 — 184,268 — 583,446 — 958,897 — 959,773 — 664,279 — 253,993 — 379,481 — 847,610 — 566,152 — 641,606 — 264,280 — 86,966 — 521,098 — 647,457 — 197,041 — 436,884 — 454,222 — 913,282 — 181,931 — 147,222 — 316,855 — 225,746 — 881,279 309,403 — 682,349 — 174,552 — 609,001 — 692,330 — 695,839 — 924,743 — 292,452 — 912,921 — 28,346 — 31,698 — 381,348 — 626,385 — 902,815 — 367,365 — 365,550 — 766,988 — 744,671 — 47,109 — 723,567 — 451,861 — 945,714 — 431,920 — 737,280 — 593,693 — 869,234 — 641,664 — 401,174 — 722,435 — 803,277 — 977,145 — 193,553 — 323,167 — 248,676 — 899,570 — 784,035 473,781 — 309,164 — 859,274 — 854,082 — 353,932 — 673,213 — 628,049 — 642,118 — 862,456 527,064 — 572,067 — 206,003 — 638,655 — 522,220 — 351,336 — 140,144 — 295,974 — 194,059 — 120,146 — 593,182 — 854,091 — 16,573 — 8,758 — 645,647 — 585,499 — 334,499 — 140,037 — 407,874 — 550,804 — 624,408 — 558,882 — 221,628 — 884,051 — 883,970 — 565,600 — 443,033 — 227,545 — 604,167 — 356,339 — 463,571 — 464,093 — 212,288 — 34,527 — 874,446 — 525,237 — 819,329 — 928,319 — 696,706 — 231,960 — 341,597 — 159,002 — 777,654 — 529,433 — 802,484 — 600,200 — 978,678 — 76,941 — 578,029 — 94,476 — 118,724 — 517,675 — 770,269 — 319,959 — 122,797 — 784,961.

PAUL DELAROCHE. — SCÈNE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY, GRAVÉ PAR PRUDHOMME.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

230,414 — 497,161 — 275,344 — 848,976 — 602,283 — 272,381 — 819,032 — 550,632 — 960,045 — 112,857 — 62,195 — 918,830 — 748,019 — 255,295 — 615,961 — 305,414 — 314,262 — 245,257 — 362,236 — 968,705 — 149,224 — 513,962 — 5,178 — 499,208 — 341,118 — 445,621 — 351,181 — 155,604 — 162,247 — 641,754 — 870,614 — 449,381 — 630,227 — 937,851 — 35,556 — 321,651 — 624,963 — 147,167 — 405,302 — 520,542 — 795,341 — 31,602 — 759,690 — 355,082 — 453,805 — 54,834 — 823,663 — 913,353 — 516,262 — 350,631 — 905,057 — 987,318 — 292,799 — 857,981 — 998,877 — 998,801 — 922,485 — 591,246 — 345,147 — 884,826 — 992,119 — 960,829 — 983,903 — 672,019 — 440,178 — 642,915 — 145,659 — 672,014 — 639,942 — 209,062 — 205,264 — 122,301 — 542,558 — 213,671 — 440,836 — 663,461 — 522,994 — 319,482 — 431,672 — 182,182 — 838,586 — 792,601 — 529,282 — 93,310 — 431,342 — 631,616 — 560,543 — 260,709 — 564,149 — 443,964 — 586,910 — 694,051 — 677,437 — 209,404 — 684,446 — 635,960 — 994,069 — 367,311 — 380,188 — 568,772 — 364,806 — 267,203 — 407,055

— 31,204 — 546,494 — 63,119 — 55,375 — 884,506 — 369,024 — 727,064 — 320,163 — 762,673 — 563,868 — 226,923 — 511,390 — 234,410 — 583,478 — 438,071 — 974,629 — 715,636 — 127,830 — 82,320 — 413,790 — 609,428 — 784,512 — 759,271 — 752,404 — 298,663 — 577,916 — 591,067 — 52,889 — 192,927 — 513,608 — 212,041 — 134,566 — 95,786 — 577,675 — 769,423 — 584,618 — 969,818 — 233,713 — 645,525 — 381,293 — 698,326 — 719,830 — 708,845 — 520,101 — 682,783 — 870,147 — 260,817 — 481,231 — 858,397 — 123,173 — 207,284 — 228,489 — 513,096 — 557,753 — 340,635 — 402,503 — 772,085 — 698,664 — 552,442 — 799,755 — 284,767 — 638,750 — 301,114 — 230,155 — 65,856 — 615,893 — 668,331 — 389,181 — 403,318 — 104,892 — 987,608 — 413,366 — 717,867 — 771,149 — 594,258 — 959,754 — 713,923 — 803,062 — 213,430 — 260,036 — 800,349 — 634,935 — 719,121 — 651,414 — 505,554 — 420,767 — 916,053 — 634,566 — 526,612 — 725,815 — 495,287 — 458,317 — 156,194 — 720,685 — 609,972 — 207,819 — 957,743.

PAUL DELAROCHE. — LE PRÉSIDENT DURANTI, GRAVÉ PAR PELÉE.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

381,492 — 909,357 — 154,312 — 773,289 — 185,274 — 208,735 — 149,892 — 34,458 — 803,850 — 555,601 — 839,668 — 661,012 — 172,146 — 597,978 — 891,238 — 687,882 — 276,052 — 344,421 — 885,050 — 112,040 — 186,933 — 891,873 — 581,064 — 43,376 — 241,106 — 74,562 — 37,999 — 48,515 — 143,440 — 351,424 — 642,375 — 730,798 — 929,703 — 170,970 — 82,483 — 552,373 — 334,289 — 911,715 — 107,866 — 721,714 — 621,190 — 278,921 — 456,512 — 400,348 263,637 — 956,558 — 402,565 — 108,427 — 629,310 — 370,598 — 294,622 — 617,691 — 728,943 — 929,421 — 256,653 — 487,265 — 746,254 — 427,320 — 376,882 — 350,007 — 402,017 — 127,080 826,117 — 187,547 — 325,322 — 779,950 — 164,542 — 49,828 — 573,149 — 717,101 — 914,334 — 300,387 — 955,415 — 56,512 — 808,702 — 949,048 — 429,467 — 495,095 — 459,082 — 792,688 — 13,317 — 303,403 — 882,563 — 193,683 — 476,495 — 163,325 — 560,150 — 774,284 376,770 — 155,998 — 704,809 — 889,445 — 717,715 — 100,464 — 650,399 — 414,976 — 165,616 — 517,771 — 395,250 — 405, 121.

LÉON COGNIET. — JEUNE CHASSERESSE, GRAVÉ PAR DELAISTRE.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

913,239 — 952,029 — 515,821 — 673,401 — 509,791 — 975,992 — 290,120 — 405,419 — 969,521 — 73,365 — 251,207 — 93,688 — 224,843 — 346,060 — 819,762 — 997,475 — 350,308 — 882,071 — 824,805 — 110,958 — 438,315 — 368,773 — 301,049 — 142,095 — 187,207 — 271,790 — 620,848 — 931,756 — 570,549 — 206,799 — 542,995 — 671,525 — 90,725 — 485,492 — 430,224 — 899,560 — 15,869 — 860,501 — 349,119 — 434,900 — 868,220 — 839,901 — 609,615 — 706,763 — 616,918 — 888,396 — 953,573 — 595,041 — 466,608 — 386,489 — 63,840 — 433,460 — 907,156 — 744,798 — 204,968 — 201,947 — 286,031 — 869,587 — 188,518 — 333,301 — 649,393 — 754,518 — 33,580 — 446,344 — 357,828 — 25,266 — 676,841 — 482,279 — 866,702 — 357,518 — 884,398 — 136,118 — 689,939 — 450,809 — 26,602 — 545,935 — 78,237 — 838,692 — 856,823 — 38,296 — 122,140 — 463,446 — 922,437 — 224,486 — 133,749 — 812,302 — 737,546 — 481,599 — 613,676 — 15,672 — 431,684 — 670,855 — 190,215 — 19,775 — 778,759 — 131,738 — 804,819 — 707,712 — 55,899 — 291,294 — 678,032 — 841,928 — 483,523 — 766,447 — 516,352 — 239,575 — 603,799 — 211,202 — 921,464 — 719,555 — 811,914 — 347,142 — 325,395 — 796,856 — 26,204 — 479,268 — 157,351 — 270,194 — 976,555 — 304,184 — 833,751 — 811,061 — 492,657 — 261,957 — 166,802 — 90,232 — 448,599 — 126,453 — 520,173 — 628,038 — 36,979 — 202,595 — 393,825 — 371,426 — 731,800 — 667,350 — 952,536 — 83,850 — 20,143 — 186,599 — 916,028 — 754,418 — 16,369 — 989,030 — 646,555 — 512,349 — 558,891 — 632,822 — 139,804 — 865,042 — 683,729 — 520,958 550,281 — 452,946 — 195,532 — 651,611 — 65,643 — 353,208 — 870,435 — 859,772, — 441,952 — 718,361 — 649,048 — 776,044 — 827,055 — 942,578 531,264 — 318,108 — 692,596 — 530,400

— 886,569 — 328,389 — 831,499 — 608,275 — 599,261 — 340,555 — 449,060 — 739,266 — 276,547 — 899,318 — 99,175 — 413,053 — 776,237 — 223,817 — 554,465 — 494,845 — 350,359 — 607,068 — 834,209 — 957,662 — 285,374 — 480,771 — 132,987 — 315,770 — 409,728 — 994,462 — 556,613 — 573,105 — 69,433 — 814,541 — 515,304 — 307,428 — 322,901 — 566,735 — 704,041 — 974,994 — 687,931 — 918,330 — 752,571 — 581,076 — 610,085 — 83,550 — 737,606 — 745,214 — 742,308 — 510,510 — 135,293 — 415,895 — 491,982 — 612,757 — 635,971 — 776,030 — 73,908 — 422,167 — 191,568 — 235,224 — 432,097 — 819,036 — 812,532 — 680,624 — 674,077 — 704,017 — 666,984 — 373,276 — 973,441 — 371,965 — 235,796 — 792,555 — 542,228 — 524,751 — 733,340 — 928,178 — 292,478 — 377,854 — 484,479 — 976,903 — 694,753 — 262,179 — 150,252 — 457,033 — 712,158 — 46,560 — 826,682 — 145,814 — 605,151 — 916,460 — 537,157 — 537,703 — 890,901 — 462,523 — 240,208 — 45,028 — 682,448 — 204,569 — 110,829 — 252,060 — 347,994 — 702,704 — 172,252 — 446,827 — 36,286 — 789,545 — 549,520 — 881,914 — 956,991 — 853,420 — 349,171 — 398,970 — 16,513 — 626,926 — 28,942 — 562,047 — 433,207 — 748,719 — 938,872 — 961,551 — 834,322 — 643,831 — 428,180 — 638,705 — 39,541 — 311,230 — 632,330 — 922,141 — 260,447 — 277,357 — 542,009 — 111,252 — 829,875 — 534,090.

PICOT. — RAPHAEL ET LA FORNARINA, GRAVÉ PAR GARNIER.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

791,130 — 472,409 — 293,599 — 240,521 — 510,151 — 151,868 — 177,815 — 144,641 — 762,686 — 732,458 — 142,654 — 537,613 — 226,020 — 310,294 — 673,410 — 137,279 — 257,539 — 875,809 — 550,889 — 873,144 — 283,269 — 654,016 — 982,583 — 653,279 — 190,776 — 961,467 — 13,788 — 448,125 — 876,932 — 517,301 — 167,020 — 280,128 — 156,102 — 297,450 — 473,552 — 124,883 — 522,758 — 388,176 — 265,362 — 846,940 — 601,402 — 594,518 — 348,083 — 130,878 — 317,869 — 692,115 — 389,563 — 981,897 — 523,947 — 348,797 — 742,744 — 24,562 — 847,781 — 471,437 — 278,299 — 304,068 — 429,249 — 106,944 — 277,920 — 771,217 — 889,633 — 385,514 — 833,458 — 727,378 — 630,327 — 413,387 — 976,662 — 685,491 — 69,336 — 727,807 — 391,266 — 446,497 — 429,383 — 464,354 — 34,112 — 683,392 — 313,367 — 247,027 — 27,778 — 842,236 — 915,071 — 108,718 — 381,848 — 580,904 — 438,504 — 309,251 — 566,458 — 463,582 — 702,946 — 802,658 — 51,618 — 391,476 — 216,973 — 654,976 — 537,553 — 725,504 — 676,342 — 844,989 — 19,086 — 71,632 — 15,919 — 480,488 — 726,549 — 438,488 — 653,625 — 593,025 — 895,470 — 469,014 — 636,089 — 691,361 — 655,299 — 458,837 — 398,369 — 347,227 — 529,378 — 720,150 — 910,287 — 398,543 — 605,979 — 628,857 — 756,872 — 289,623 — 498,976 — 224,500 — 78,109 — 954,995 — 823,285 — 579,158 — 546,633 — 740,045 — 123,749 — 869,805 — 562,484 — 803,895 — 142,652 — 714,022 — 376,971 — 867,233 — 628,335 — 946,309 — 962,548 — 179,018 — 965,323 — 128,451 — 858,563 — 758,072 — 617,177 — 586,179 — 497,070 — 581,389 — 440,619 — 34,310 — 397,631 — 57,433 — 509,472 — 832,405 — 621,173 — 816,687 — 848,242 — 885,026 — 296,523 — 789,226 — 811,775 — 187,556 — 735,613 — 955,588 — 989,726 — 373,454 — 813,542 — 484,376 — 282,294 — 986,866 — 105,627 — 506,363 — 850,154 — 991,605 — 97,535 — 976,627 — 636,859 — 503,409 — 470,077 — 78,372 — 220,318 — 250,247 — 249,273 — 824,175 — 858,347 — 262,152 — 498,425 — 144,361 — 17,640 — 537,090 — 57,452 — 872,752 — 947,794 — 376,064 — 571,493 — 861,386 — 752,114 — 62,689 — 21,434 — 406,651 — 534,144 — 579,323 — 343,467 — 509,484 — 204,192 — 40,190 — 860,020 — 295,741 — 208,740 — 522,717 — 459,947 — 535,981 — 151,353 — 995,030 — 677,025 — 628,205 — 633,721 — 495,129 — 100,104 — 907,378 — 776,872 — 3,936 — 220,920 — 175,133 — 158,158 — 570,096 — 591,393 — 930,667 — 357,635 — 732,873 — 553,908 — 88,943 — 15,105 — 982,278 — 464,207 — 660,136 — 795,047 — 971,126 — 929,933 — 879,187 — 131,007 — 401,637 — 472,953 — 406,829 — 596,676 — 884,512 — 800,374 — 304,848 — 626,008 — 181,405 — 841,121 — 604,927 — 246,659 — 582,941 — 129,844 — 3,156 — 637,677 — 195,622 — 566,006 — 124,383 — 257,765 — 275,615 — 417,573 — 243,551 — 49,824 — 227,934 — 668,174 — 494,957 — 154,065 — 148,614 — 236,999 — 451,600 — 723,707 — 682,793 — 780,688 — 435,539 — 467,131 — 164,266 — 103,549 — 462,281 — 187,202 — 660,989 — 812,477 — 628,990 — 579,217 — 176,395 — 411,982 — 3,726 — 610,540 — 480,573 — 838,309 — 831,825 — 734,298 — 244,036 — 725,375 — 988,388 — 399,817 — 525,178.

PICOT. — PSYCHÉ ET L'AMOUR, GRAVÉ PAR BURDET.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

314,190 — 282,941 — 360,010 — 253,929 — 761,122 — 766,595 — 439,633 — 622,200 — 886,680 — 368,597 — 804,290 — 899,812 — 641,225 — 990,678 — 799,892 — 408,777 — 136.031 — 253,667 — 904,210 — 512,793 — 750,220 — 562,241 — 51,516 — 91,954 — 508,141 — 810,594 — 641,649 — 177,669 — 981,236 — 423,808 — 334,391 — 324,496 — 247,563 — 607,792 — 954,959 — 166,046 — 239,029 — 714,453 — 158,505 — 99,925 — 887,848 — 867,405 — 402,844 — 992,262 — 740,494 — 209,334 — 68,487 — 726,443 — 580,611 — 940,589 — 818,696 — 563,628 — 363,892 — 970,897 — 61,903 — 436,670 — 274,504 — 905,125 — 195,381 — 146,547 133,829 — 719,047 — 66,679 — 528,405 — 729,703 — 708,801 — 644,084 — 619,922 — 311,013 — 324,336 — 64,219 — 615,407 — 77,119 — 695,988 — 255,222 — 877,358 — 822,732 — 241,412 398,729 — 578,370 — 763,898 — 228,913 — 409,463 — 741,972 — 192,233 — 517,791 — 139,953 — 241,871 — 919,409 — 244,857 — 304,388 — 718,398 — 332,432 — 413,320 — 801,034 — 763,153 — 675,609 — 798,938 — 401,821 — 637,968.

LIONARDO DA VINCI. — LA VIERGE AUX BALANCES, GRAVÉ PAR GARNIER.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

595,880 — 804,807 — 983,114 — 612,455 — 96,502 — 647,754 — 872,315 — 847,960 — 925,484 — 364,294 — 228,897 — 58,542 — 77,409 — 822,928 — 601,593 — 568,040 — 867,426 — 82,661 — 797,366 — 741,729 — 222,856 — 955,795 — 750,198 — 842,455 — 527,304 — 396,218 645,822 — 891,666 — 750,422 — 25,243 — 738,250 — 337,687 — 856,271 — 451,575 — 366,179 — 704,133 — 592,596 — 360,095 — 826,675 — 69,866 — 361,328 — 207,865 — 257,454 — 479,984 — 159,567 — 924,273 — 777,245 — 673,437 — 978,619 — 335,369 — 178,566 — 380,743 — 600,641 — 783,372 — 671,294 — 513,792 — 501,004 — 955,070 — 937,880 — 639,753 — 399,872 — 293,406 — 281,492 — 992,349 — 928,166 — 433,475 — 300,350 — 673,156 — 770,741 — 778,717 — 882,591 — 160,497 — 387,313 — 56,168 — 641,498 — 420,774 — 420,273 — 967,110 — 809,046 — 8,770 — 723,449 — 545,496 — 195,390 — 332,182 — 629,111 — 657,005 — 443,222 — 829,754 — 616,496 — 703,862 — 424,117 — 532,719 — 587,638 — 998,081 — 96,921 — 777,400 — 32,089 — 836,318 — 665,659 — 294,197.

LIONARDO DA VINCI. — BACCHUS, GRAVÉ PAR GARNIER.

(Chacun des numéros suivants a gagné un exemplaire de cette gravure.)

741,735 — 300,548 — 621,586 — 606,362 — 15,804 — 205,179 — 11,167 — 824,195 — 578,837 — 389,306 — 445,480 — 263,840 — 242,605 — 809,993 — 248,686 — 156,924 — 3,834 — 83,571 — 135,983 — 781,324 — 935,553 — 467,538 — 60,706 — 500,771 — 208,589 — 505,994 — 632,691 — 574,721 — 216,556 — 699,883 — 409,142 — 94,684 — 164,634 — 197,859 — 732,967 — 242,639 — 937,871 — 637,856 — 440,409 — 234,827 — 178,592 — 197,631 — 387,248 — 82,114 — 664,648 — 872,989 — 667,180 — 313,855 — 428,573 — 460,667 — 895,673 — 721,261 — 549,709 — 182,092 — 716,621 — 654,662 — 322,676 — 650,021 — 932,703 — 129,114 — 837,118 — 636,379 — 126,339 — 229,679 — 288,055 — 956,223 — 639,076 — 641,487 — 552,662 — 407,400 — 83,499 — 405,908 — 95,524 — 498,574 — 621,525 — 877,150 — 960,165 — 987,419 — 337,864 — 803,831 — 671,272 — 818,984 — 426,664 — 278,944 — 609.644 — 812,517 — 954,846 — 523,852 — 794,664 — 26,655 — 123,430 — 763, 896 — 76,633 — 592,215 — 104,754 — 764,833 — 315,831 — 227,791 — 853,703 — 430,938.

Le Directeur : LÉO LESPÈS.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

LE

MAGASIN

DES FAMILLES.

MAI 1850.

Anniversaires de la famille.

LA PLACE AUX FÉES.

CONTE DU PRINTEMPS.

Au plus fourré des grands bois de Meaux, il est une place ronde que tapisse coquettement le velours vert des mousses sauvages, que recouvre, même en plein midi, l'ombre silencieuse des gigantesques rameaux des chênes.

C'est le rendez-vous favori de tous les fils de Vierge des alentours. Soit caprice de la nature, soit volonté du courant des brises nocturnes, toutes ces frêles bobines de coton ou de soie que le printemps se plaît à dévider sur les prairies, toutes ces trames flottantes qu'avril suspend et balance à la tige des genêts en fleurs, tous ces légers écheveaux où rit le soleil, se détachent vers le soir, voltigent un instant dans l'espace assombri, se rassemblent ainsi que les hirondelles en automne, naviguent vers la forêt comme une flotte de blanches voiles rentrant au port, s'engagent mélancoliquement par les longues allées déjà noires, se réunissent toutes enfin sous les fraiches oasis de verdure que nous venons de décrire, et là s'en vont doucement s'accrocher aux branches, semblables à des milliers de frêles hamacs suspendus pour bercer sans bruit les pâles rayons de la lune.

Jadis cette mystérieuse retraite s'appelait dans tout le pays la Place aux Lapins. Voici pourquoi.

Sur le rebord sablonneux de la vaste corbeille de feuillage, bâillaient quantité de petites gueules jaunes. C'était un archipel de terriers, un camp de longues oreilles, une fourmilière de queues blanches.

Et qui plus est, par une particularité qui semblait tenir du prodige, toute cette congrégation lapine était réputée, à dix lieues à la ronde, comme invulnérable aussi bien pour le plomb du chasseur que pour les collets du braconnier.

Aux alentours, le sac et le carnier pouvaient librement se remplir ; mais, une fois parvenus dans la protectrice enceinte, nos rongeurs de serpolet paraissaient avoir touché le seuil magique d'une sorte de lieu d'asile, où leur tribu jouissait du privilége d'immortalité. C'est en vain que les Nemrods de la localité brûlaient leur poudre, c'est en vain que les *Bêtes-puantes* du voisinage prodiguaient le fil de laiton : pas un lapereau ne tombait, pas un lapereau n'était pris !

On allait jusqu'à prétendre qu'on les avait vus parfois ricaner dans leurs barbiches ; quelques-uns même affirmaient en avoir aperçu qui s'asseyaient effrontément sur le derrière, et se permettaient, avec les deux griffes de devant, de ces pieds de nez goguenards auxquels excellent les gamins des faubourgs de Paris.

Aussi, sur toute la lisière du bois, l'inébranlable opinion des savants villageois ne craignait-elle pas de garantir que la place aux Lapins était habitée par des farfadets à quatre pattes, voire même par des fées blotties sous des peaux grises.

Lesquelles fées et lesquels farfadets reprenaient à minuit leurs formes véritables, et se livraient à d'étranges ébats, au clair de la lune, sous les grands chênes.

C'est du moins ce qui se disait au cabaret de la *Gibelotte couronnée* la nuit de la fête à Germigny-l'Evêque.

— Vous moquez-vous du monde ! s'écria tout à coup Jean Gaillard, le plus fameux braconnier d'Armentières, en faisant sauter le bouchon de sa troisième bouteille de fine piquette.

— Vas-y voir, toi qui es si malin ! lui répondit le ménétrier qui se desaltérait entre deux contredanses à la table voisine.

— Faudrait pas trop m'en défier ! reprit Jean Gaillard en s'essuyant la lèvre du revers de la main.

— Tu l'oserais ! fit toute la cabaretée incrédule.

— Un pari ? proposa hardiment le braconnier.

— Lequel ?

— Que demain, à huit heures sonnant, je vous rapporte ici une douzaine des lapins de la place aux Fées.

— Allons donc !...

— La moitié vivants et pris au collet...; l'autre moitié morte par le fusil que voici ?...

— Pas possible !...

— Eh bien ! parions douze bouteilles..., une par lapin..., voulez-vous ?

— Tope !... ça y est !...

Là-dessus Jean Gaillard acheva tout d'un trait sa quatrième bouteille, se fit remplir sa gourde d'eau-de-vie, emprunta des collets au cabaretier, passa sa

carnassière sur l'épaule gauche, jeta son fusil sur l'épaule droite, dit adieu aux buveurs, sortit du village en fête, et s'engagea fanfaronnement dans le sentier de la forêt.

Le mois d'avril allait finir, et la terre était en amour. L'haleine parfumée des fleurs printanières montait comme un nuage d'encens vers le ciel, d'où la rosée descendait ainsi qu'une neige de diamants à travers la nuit. Mille crépitements harmonieux couraient dans les herbes, mille folâtres murmures voltigeaient par les airs. La lune inondait l'horizon de sa plus blanche lumière, et, tout le long du large ruban d'argent que déroulait la Marne à travers les prairies, on n'entendait que la douce plainte des flots bleus et la guillerette chanson des roseaux échevelés par le vent.

Bientôt le braconnier quitta la rivière, enjamba la plaine, et se perdit dans la forêt, où tout était silence, hormis les échos à demi réveillés par la lointaine fanfare de l'orchestre de la fête.

Quelques minutes encore, et se trouvait la place aux Lapins.

Alors Jean Gaillard mit ventre à terre, et rampa doucement parmi les broussailles jusqu'au grand nid de mousses que vous savez.

C'était quelque chose d'admirable en ce moment : des myriades de fils de Vierge, croisés, enlacés, balancés les uns sur les autres, formaient un immense filet de cachemire blanc entre les mailles duquel étincelait, ainsi qu'une merveilleuse illumination, le feu d'artifice incessant qui pleuvait de la lune à travers le feuillage noir.

Mais, loin de regarder en haut, notre chasseur à l'affût regardait au ras du sol, sur lequel s'étalait un spectacle bien autrement attrayant pour lui que les fêtes de la nature.

Toute la tribu des lapins privilégiés était dehors, et folâtrait dans la mousse, broutant, trottinant, sautant, gambadant, caracolant. Il y en avait d'assis, debout, étendus sur le dos, couchés en rond, dans toutes les attitudes mélancoliques et dans toutes les bouffonnes postures. Et c'étaient des chevauchées, des batailles, des galanteries, des cabrioles, des culbutes, des concerts, des conversations à rendre Decamps infidèle aux singes; une vraie récréation enfin de longues oreilles, un étourdissant ballet de queues blanches.

— Quelle chance! murmurait le Gaillard affriandé. J'aurais dû parier pour la centaine. Mais ne perdons pas la tête à vouloir trop presser la pêche miraculeuse... Etendons les collets d'abord... après, le fusil!

Ce qui fut dit fut fait, et lestement, je vous le jure. Le braconnier tendit même ses piéges avec si peu de bruit, que toute la bande poursuivit ses ébats dans la rosée, et que pas un lapin ne se douta du péril, si ce n'est quelque chauve oreille expérimentée qui se dressa par-ci par-là, quelque vieille rouée de queue plus blanche que les autres qui se secoua tout à coup comme une cloche d'alarme.

Donc, satisfait du résultat, Jean Gaillard se recula de quelques pas et s'étendit nonchalamment sous un buisson, en disant :

— Attendons!

En attendant, il vida coup sur coup la gourde d'eau-de-vie.

Puis quelque chose d'extraordinaire commença à se passer en lui. Ses membres

s'engourdissaient, ses idées devenaient confuses; il voyait tout changer et tourner aux alentours comme dans le rêve fantastique d'une mauvaise nuit.

Et ce fut bien pis un instant après.

Tout à coup une bruyante fanfare de joyeuses voix retentit dans la forêt, et les branchages s'écartèrent de toutes parts autour de la place aux Lapins, qui disparurent aussitôt comme par enchantement, ou plutôt qui se transformèrent en autant de jeunes filles couronnées de fleurs, blanches fées de la nuit, qui, folles et rieuses, se prirent à courir, à danser, à jouer dans ce palais du printemps, ni plus ni moins que leurs prédécesseurs à robes grises.

Les unes se penchaient pour ramasser dans la mousse des petites boules de corail et des petites clochettes d'améthyste; les autres s'élançaient aux branches et semblaient se balancer sur les fils de la Vierge; parfois elles se prenaient toutes par la main pour arrondir une rapide farandole, où tourbillonnaient en même temps les ceintures flottantes et les chevelures dénouées.

Jean Gaillard se tenait coi, n'osant respirer à peine. Un instant même, il se figura que les fées l'avaient aperçu et voltigeaient vers son buisson avec des grimaces et des éclats de rire.

Alors il se sentit trembler jusqu'à la racine des cheveux, et baissa vivement les paupières.

Cependant, curiosité vaut presque peur, et le braconnier bientôt rouvrit un œil.

Les fées se renvolaient, en s'entre-jetant à pleines mains les fleurs du printemps.

Quelques secondes après, le bruit de leur folle course se perdit dans le bois, puis la mourante fanfare de leurs éclats de rire, puis le murmure éloigné de leurs joyeuses chansons, et ce fut tout.

A mesure qu'elles s'éloignaient, les longues oreilles semblaient ressortir de terre, puis les queues blanches; et finalement messieurs les lapins reprirent possession de leur verdoyant empire.

En même temps, les feuilles noires devenaient rouges, et les petits oiseaux gazouillaient la diane dans les nids à peine achevés de leurs nouvelles amours.

— Alerte!... se dit Jean Gaillard. Alerte... voici le jour!

Et il voulut se lever.

Mais il glissa sur la mousse, et se sentit tout empêtré dans une multitude inconnue de petites lianes légères.

C'étaient les fils de la Vierge qui, miraculeusement, s'étaient tous réunis sur son corps pour l'envelopper de la tête aux pieds.

— Tiens!... fit-il tout ébaubi, madame la Vierge qui m'a voulu prendre dans ses filets!...

Mais déjà quelques lapins avaient regagné leurs souterraines villas, et le braconnier bondit sur son fusil.

Il lâcha les deux coups!... rien!... Il recommença vivement!... rien encore!! Il arma pour la troisième fois!... rien toujours!!!

Il est bien entendu qu'il ne restait déjà plus un lapin hors des terriers.

Le braconnier furieux voulut incontinent rechercher la cause d'un aussi funeste effet, et releva le chien de son fusil.

Le bassinet était plein d'une sorte de confiture écarlate.

Stupéfait d'une semblable amorce, il laissa glisser la crosse sur le sol, et fourra son doigt dans le canon.

Le canon, jusqu'à la gueule, était plein de la même marmelade.

Il goûta son doigt, et s'écria tout aussitôt :

— Quelle charge !... Et qui diable donc s'est avisé de bourrer mon fusil avec des fraises ?

Il ne put cependant s'empêcher de rire, car il n'avait pas encore perdu sa dernière espérance.

— Heureusement qu'il reste les collets, dit-il après un silence, et ce serait jouer vraiment de malheur, si je n'y trouvais pas mes douze lapins.

Tous les collets étaient détendus.

— A la bonne heure !

Et dans chacun d'eux se trouvait pris...

Un petit bouquet de violettes !...

Pour le coup, c'était trop fort, et maître Gaillard s'en revint, la tête basse et le carnier vide, à travers la rosée qu'emperlait le soleil levant.

Force lui fut de payer les douze bouteilles, et d'avouer que les anciens de Germigny-l'Évêque pouvaient fort bien avoir raison, à propos des fées et des lapins.

Maintenant néanmoins, il est de jeunes sceptiques dans les villages, et l'un d'eux prétendit que la fraîcheur de la nuit, se combinant surtout avec la chaleur de la gourde, pouvaient fort bien avoir aussi achevé d'enivrer le braconnier, et que dans l'ivresse on a d'étranges rêves.

Puis le lendemain, on apprit que les jeunes filles d'Armentières avaient traversé la forêt pour s'en retourner de la fête, et cueilli dans leur joyeuse volée des fraises et des violettes.

L'une d'elles enfin, la plus mignonne et la plus maligne, la fiancée de Jean Gaillard précisément, lui dit quelques jours après à l'oreille :

— Voilà ce qui arrive aux garçons peu galants, qui restent au cabaret pendant toute la nuit d'un bal d'avril !

En somme, croyez ou ne croyez pas, si bon vous semble.

Tout ce que je puis affirmer, moi, c'est que nos paysans des environs de Meaux évitent avec soin de passer par la forêt à minuit, et que, d'Armentières à Germigny, de Varedde à Fublaine, la place aux Lapins — s'appelle désormais la place aux Fées !

Ch. DESLYS.

Études morales de la famille.

DU THÉÂTRE, AU POINT DE VUE DE LA FAMILLE.

Lorsqu'en passant près d'un théâtre, vous attachez curieusement vos regards sur l'affiche, lorsqu'un désir ardent vous entraîne vers cette nouveauté splendide,

vers ce pays de la fable et de l'imagination où tous les arts sont associés pour charmer l'esprit et les yeux, — vous dites-vous, chers enfants, ce que c'est au fond que le théâtre, et quels enseignements vous devez y puiser ?

Où il n'y a en apparence que le plaisir, un but plus grave est caché : le délassement peut et doit devenir une leçon, leçon pour le cœur, leçon pour l'intelligence. C'est là que la morale, que les accents de la haute poésie, s'animent, se traduisent par le lyrisme de la voix, par le geste, par l'expression du visage, et vous frappent d'autant plus vivement que vous n'avez qu'à vous recueillir et à écouter.

Jusqu'ici quelle question plus débattue que celle du théâtre ! combien de mères, préoccupées seulement des scènes inférieures où la trivialité du langage se joint à des maximes peu relevées, écartent soigneusement leurs enfants de ce plaisir qu'elles condamnent ! Nous comprenons cette sollicitude; mais nous voulons qu'elle soit éclairée.

Pour nous, il y a deux sortes de représentations scéniques : celles qui n'ont aucun objet moral et n'offrent qu'une distraction à l'oisiveté, — et celles, au contraire, qui peuvent ennoblir l'âme, y jeter les sentiments les plus généreux, y faire vibrer les mots si doux et si vénérés de tendresse filiale, de dévouement, d'amitié, d'amour de la patrie. Le jeune homme qui entre à une représentation d'*Horace*, doit en sortir bon citoyen. Celui qui se pénètre des magnifiques élans de *Polyeucte*, doit sentir ses croyances plus fermes et plus pures. Il est impossible, lorsqu'on a entendu le martyr jeter ce cri sublime :

« .... Je suis chrétien ! »

de ne pas se glorifier de partager cette foi consolante, de ne pas se dire qu'on sacrifierait aussi tout son sang pour son Dieu.

Or, les grands poëtes ont toujours été de grands moralistes. A leur école on ne peut que s'améliorer. Il y a, dans la fréquentation du génie, quelque chose qui, presque à notre insu, nous séduit, nous subjugue et nous entraîne. Jamais ces hommes d'élite n'ont rien donné au hasard ; avant d'écrire, ils méditaient; avant de se mettre en route, ils se proposaient un but : eux-mêmes, ils se respectaient en respectant le public.

Quelques titres d'ouvrages suffiraient pour justifier notre assertion ; et l'on verrait ainsi que les habitudes du génie ont été les mêmes, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Chez les Grecs, le théâtre était la noble école, l'image vivante de la religion et de l'histoire. Sombre et fatal chez Eschyle, l'auteur du *Prométhée enchaîné*, des *Sept chefs devant Thèbes*; plus humain chez Sophocle et Euripide, qui donnèrent à Antigone et à Iphigénie les plus touchants accents de la tendresse filiale et de la résignation, le théâtre avait pour mission de faire aimer aux Grecs leur culte, leurs héros anciens, leur patrie. C'est au sortir de ces représentations où les spectateurs se pressaient par milliers sur des gradins de marbre, que les Grecs s'élançaient pour courir à la rencontre des Perses. Ainsi, les chants du poëte avaient exalté les auditeurs et créé des guerriers !

Chez nous, ce sont des émotions plus douces que nous allons chercher au théâ-

tre : nous en pouvons rapporter des leçons non moins utiles. Toutes les vertus s'y sont déroulées sous la plume des maîtres ; tout ce qu'il y a de bon et de beau a été dit : il ne s'agit plus pour les pères de famille que de savoir choisir, dans l'intérêt de leurs enfants, les représentations ou les lectures.

Qu'ils ouvrent les œuvres de Rotrou, ce grand poëte qui fut aussi un grand citoyen, puisqu'il voulut mourir de la peste qui emportait ses compatriotes : ils y verront, à côté de la sombre sévérité paternelle empreinte dans *Wenceslas*, l'admirable amour filial qui, dans *Chosroès*, protége la tête d'un père coupable. Le *Saint-Genest*, du même auteur, est une éloquente page du martyrologe. Mais puisque nous parlons du lyrisme de la foi, pouvons-nous invoquer rien de plus sublime qu'*Athalie ?* Dans *Athalie*, la Bible parle sa langue imagée, orientale ; épopée du Saint-Temple, qui se passe entre une reine usurpatrice et quelques lévites forts de leur confiance en Jéhovah ! Et n'admirez-vous pas le soin paternel dont la Providence a entouré le berceau d'un enfant, — un enfant faible et nu, un enfant qui est l'espoir d'Israël !

Dans *Andromaque*, un autre enfant est menacé ; sans cesse le fer est levé sur la tête d'Astyanax... On ne voit pas le jeune fils d'Hector, dernier débris de Troie; mais, à entendre les gémissements d'Andromaque, quelles craintes n'éprouve-t-on pas pour cette frêle destinée; et qui de vous, mes amis, ne sent ensuite avec plus de reconnaissance quelle sûre protectrice est une mère dévouée n'eût-elle, comme Andromaque, que ses prières et ses larmes?

Toutes les leçons naissent de ce grand répertoire dramatique, honneur immortel de notre littérature. — *Cinna* fait comprendre la clémence, cette douce attribution des souverains :

« Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie ! »

Alzire, le pardon chrétien, puisque Guzman, consolé par les rayons de la foi peut dire au sauvage Mexicain :

« Des dieux que nous servons connais la différence :
« Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
« Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
« M'ordonne de te plaindre et de te pardonner. »

Si je rapproche de ces vers magnifiques l'invocation de Lusignan :

« Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ! »

je mets, par deux exemples, sous vos yeux toute la morale du christianisme : la lutte pour la foi et le pardon des injures. Donc, le théâtre où l'on entend de ces maximes; le théâtre qui fait haïr le crime dans le Néron de *Britannicus;* détester l'ambition dans *Macbeth;* honorer la piété filiale dans la Cordelia, du *Roi Lear;* craindre la rebellion dans le *Wallenstein ;* plaindre le malheur dans *Marie Stuart ;* admirer le patriotisme dans *Jeanne d'Arc;* honorer la pudeur dans *Lucrèce;* le théâtre qui ne montre le crime que pour le flétrir, les vertus que pour en proposer l'exemple; le théâtre, disons-nous, est une grande école où se complète l'éducation, où se perfectionne le goût, où l'esprit et le cœur trouvent également des

leçons. Shakspeare et Schiller y donnent des enseignements aussi élevés que Corneille et Racine, parce qu'ils puisent l'inspiration à la même source.

Plus rapprochée de nos usages, plus accessible à notre intelligence, la comédie présente des tableaux d'une apparence plus vraisemblable. C'est elle qui, selon l'ancien adage, est « chargée de corriger les mœurs en riant. » Depuis les temps où Plaute, empruntant des noms grecs pour faire passer plus facilement ses vérités hardies, donnait des leçons aux fiers conquérants du monde, la comédie s'est chargée du portrait des hommes, laissant les héros à sa sœur la farouche tragédie. Sous le pinceau de Molière, l'image de la société a atteint l'expression la plus fidèle; et nous pourrions ajouter que ce grand moraliste a dominé son époque de toute la hauteur d'un sublime bon sens. Il n'a pas parlé seulement pour le siècle de Louis XIV, il a légué à la postérité des vérités qui dureront aussi longtemps qu'il y aura des hommes : la fausse science, la fausse piété, le pédantisme, la prétention du discours et tant d'autres vices et ridicules ont reçu, de sa main, un coup dont ils ne se relèveront plus. Certes, il y aura encore, il y aura toujours des pédants, des précieuses, des imposteurs, des avares : mais les œuvres de Molière resteront comme un miroir fidèle où ils ne pourront se regarder sans frémir.

C'est au nom de tous ces grands auteurs anciens ou modernes, — chaîne fraternelle des beaux génies; — c'est en invoquant le titre de tant de chefs-d'œuvre où l'expression est à l'unisson de la pensée, que nous présentons le théâtre comme une école utile, morale, salutaire, qui honore une nation et à laquelle, — sauf un choix prudent, — on peut sans crainte admettre les jeunes intelligences.

ALFRED DES ESSARTS.

Travaux d'aiguille de la famille.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE BRODERIE.

COUVERTURE DE LIVRE SOUTACHE.

Prenez un morceau de velours de la grandeur du dessin, dessinez au crayon sur papier végétal, et marquez après le dessin à l'encre. Attachez votre papier végétal sur le velours, soutachez, et après, arrachez le papier, ayant soin de ne pas tirer la soutache.

SAC A TRICOT.

Laine de Berlin, pensée et verte, quatre nuances vertes et trois pensées, trois écheveaux de chaque nuance et quatre de laine noire, deux glands de mêmes nuances et 25 centimètres de maroquin pour doublure. Manière de le faire : Cro-

chet double, ayant soin de passer le crochet dans la maille de dessus et celle de dessous du premier rang.

Avec la laine noire faites une chaîne de 9 pouces de long, faites un rang ordinaire.

Deux rangs avec chaque nuance verte en commençant avec la plus foncée; deux rangs de noir, après un rang de chaque nuance pensée, commençant par la plus foncée. Il faut faire cinq rangées de chacune des couleurs. En faisant le dernier rang avant le noir qui termine, faites trois points de chaîne, passez-en trois à quatorze points de distance de chaque bord; cela doit former les boutonnières.

LES RONDS DES BOUTS.

Avec la laine verte la plus foncée, faites une chaîne de neuf points, joignez les bouts, faites deux tours en augmentant d'un point dans chaque au premier tour, et à chaque deux points, dans le second; faites deux tours de chacune des autres nuances, augmentant toujours dans les mêmes points un tour avec du noir, un avec du pensée-clair, puis un avec du noir. Faites le second rond pareil au premier.

CORDON POUR LE PORTER.

Faites avec la laine noire une chaîne de 14 pouces de long; faites un rang avec la seconde nuance verte, un avec la seconde de pensée, un avec la troisième nuance verte, et enfin un noir. Attachez avec un point de crochet les bouts du sac à tricot, doublez avec le maroquin, cousez le cordon, les glands, et enfin les deux boutons du côté opposé aux boutonnières. Autour des bouts ou ronds, faites en laine noire trois points ordinaires, neuf de chaîne, passez quatre. Second rang: crochet double dans tous les points.

CHATELAINE ALLEMANDE EN TRICOT.

Grosse soie noire et six masses de perles noires, quatre aiguilles, n° 10.

Enfilez les perles, jetez trois mailles sur trois aiguilles, et en tricotant chaque maille passez une perle; tricotez ainsi la longueur d'un demi-mètre, puis joignez les deux bouts. Il faut que les perles soient assez grosses pour bien cacher la soie. Ce genre de châtelaine peut aussi être fait en crochet, en faisant d'abord neuf points de chaîne, les joindre, et continuer en crochet double avec une perle à chaque point.

CHAUSSON OU SOULIER D'ENFANT.

Prenez du coutil, de la soie bleue à coudre, un mètre de petit ruban bleu pareil à la soie et un peu de gros de Naples pour doublure. Il faut avoir soin de choisir un coutil dont la rayure ne soit pas trop large; et ayant coupé le patron, faites un point de chausson avec la soie bleue entre chaque rayure. Faites le même point de chausson sur un morceau étroit pour faire la bride, qu'il faut doubler et border, rentrez du ruban sur le dessus du chausson. Doublez votre chausson avec le gros de Naples, et mettez une semelle en peau de daim.

BONNET DE NUIT AU FILET.

Coton n° 30, moules n°s 8 et 4.

Faites quarante mailles sur le moule n° 8, joignez et faites deux tours sur n° 8, un tour sur n° 4 ; faisant trois mailles dans chaque deux tours sur n° 8, un sur n° 4, cela termine le fond ; faites dix-sept tours sur n° 8, un tour sur n° 4, laissant quatorze mailles pour le derrière du bonnet, vingt-trois tours sur n° 8, augmentez dans les deux derniers tours en faisant deux mailles dans les dernières de ces deux tours.

Bordure ainsi qu'il suit. — Prenez un moule plat de 8 lignes de large, deux mailles dans chaque maille, excepté dans les coins, où il faut faire trois mailles dans chaque.

Deuxième tour, moule n° 8, une maille dans chaque ; trois pareilles au second.

Quatrième moule n° 4, une maille dans chaque, deux mailles pour les brides ; faites six mailles pour commencer, et continuez jusqu'à ce que vous ayez obtenu la longueur voulue. Passez, autour du bonnet, du ruban étroit ou du lacet.

ESSUIE PLUME EN SOUTACHE.

Cachemire bleu et lacet d'or.

Dessinez le dessin, soutachez, et festonnez le tour en soie bleue.

MITAINE.

Explication du point français : six points de chaîne pris dans le point du centre du rang précédent.

Coton n°s 120 et 90, ou bien de la soie noire.

L'intérieur de la mitaine et le pouce sont faits en point français ; nous ne donnons donc que l'explication des dessins. Il faut terminer le haut et le bas comme les dessins et laisser une ouverture sur le côté pour le pouce.

Faites avec le coton n° 90 une chaîne assez longue pour faire le tour du poignet ; puis un tour ordinaire. Attachez le coton n° 120, et faites deux rangs de points français.

Premier rang. — A dessin 5 points français, 6 de colonne, 10 points français.

Deuxième rang. — 5 points français, 12 de colonne, 10 points français.

Troisième rang. — 4 points français, 6 de colonne, 3 points français, 12 de colonne, 1 point français, 6 de colonne, 4 points français.

Quatrième rang. — 5 points français, 6 de colonne, 2 points français, 6 de colonne, 2 points français, 12 de colonne, 4 points français.

Cinquième rang. — 5 points français, 15 de colonne, 2 points français, 5 de olonne, 1 point français, 5 de colonne, 3 points français.

Sixième rang. — 7 points français, 5 de colonne, 2 points français, 18 de colonne, 4 points français.

Septième rang. — 4 points français, 5 de colonne, 2 points français, 5 de colonne, 2 points français, 5 de colonne, 1 point français, 12 de colonne, 4 points français.

Huitième rang. — 3 points français, 12 de colonne, 1 point français, 5 de colonne, 3 points français, 12 de colonne, 1 point français, 5 de colonne, 3 points français.

Neuvième rang. — 3 points français, 6 de colonne, 1 point français, 5 de colonne, 4 points français, 18 de colonne, 3 points français.

Dixième rang. — 3 points français, 5 de colonne, 1 point français, 5 de colonne, 3 points français, 12 de colonne, 1 point français, 12 de colonne, 3 points français

Onzième rang. — 3 points français, 12 de colonne, 2 points français, 12 de colonne, 1 point français, 12 de colonne, 1 point français, 5 de colonne, 3 points français.

Douzième rang. — 5 points français, 5 de colonne, 1 point français, 5 de colonne, 1 point français, 12 de colonne, 5 points français, 12 de colonne, 3 points français.

Treizième rang. — 6 points français, 5 de colonne, 1 point français, 12 de colonne, 1 point français, 12 de colonne, 1 point français, 5 de colonne, 3 points français.

Quatorzième rang. — 5 points français, 5 de colonne, 3 points français, 12 de colonne, 1 point français, 12 de colonne, 4 points français.

Quinzième rang. — 4 points français, 5 de colonne, 1 point français, 5 de colonne, 2 points français, 5 de colonne, 1 point français, 12 de colonne, 5 points français.

Seizième rang. — 3 points français, 12 de colonne, 1 point français, 18 de colonne, 9 points français.

Dix-septième rang. — 4 points français, 3 de colonne, 1 point français, 5 de colonne, 2 points français, 5 de colonne, 1 point français, 18 de colonne, 5 points français.

Dix-huitième rang. 4 points français, 12 de colonne, 5 points français, 12 de colonne, 1 point français, 5 de colonne, 4 points français.

Dix-neuvième rang. — 12 points français, 5 de colonne, 5 points français.

Les vingtième, vingt et unième et vingt-deuxième rangs sont faits en points français.

Vingt-troisième rang. — 1 point ordinaire, 5 de colonne et un ordinaire dans chaque point français.

Pour la garniture :

1 point de colonne double et 1 point français.

Premier rang. — A dessin un trou formé par un point français et 6 de colonne alternativement.

Deuxième rang. — 2 points français, 6 de colonne; continuer.

Troisième rang. — 6 de colonne, 5 de chaîne, 2 de colonne, 5 de chaîne; continuer.

Quatrième rang. — Pareil au troisième.

Cinquième rang. — 6 de colonne, 5 de chaîne, 6 de chaîne, 8 de chaîne, 6 de chaîne et 5 de chaîne. Tous les points de chaîne doivent être pris dans le point du milieu du rang précédent, et il faut continuer tout autour ainsi qu'on peut le voir sur le dessin.

CHANCELIÈRE.

Drap amarante et soutache bleue, maroquin, fourrure ou peau de mouton pour doublure, 3 mètres de ganse, et 1 mètre et demi de passementerie en dentelle.

Il faut que le drap ait environ 16 pouces de long et 18 de large.

Sur ce drap dessinez, puis cousez votre soutache; le maroquin pour le dedans doit avoir 5 pouces de plus que le dessus de drap. Il faut aussi tailler deux morceaux pour les côtés et les tailler de la même longueur que le dessus; mais en diminuant en pointe; la partie la plus large doit avoir 3 pouces. Cousez le drap et le maroquin sur le devant; puis cousez les côtés.

Mettant la partie la plus large en haut et retournant le maroquin par-dessus, doublez avec la peau de mouton ou fourrure, à votre choix. Attachez de la ganse ou petite passementerie de chaque côté. Cet objet confortable sera trouvé très-utile pour les dames malades ou comme compagnon de voyage; *il est presque indispensable.*

MOUCHOIR DE POCHE.

Feuilles de vigne doublées et festonnées, les veines et ceps en cordonnet, les raisins en œillets ouverts, le chiffre au plumetis

Les différents chiffres en feston et plumetis.

Études littéraires.

LE COLLABORATEUR D'ALEXANDRE DUMAS.

Il gagnait de cent à cent vingt francs par mois : ce n'était guère pour mener la vie parisienne; mais, en dépit des offres généreuses de sa famille, la seule chose qu'il voulut bien accepter d'elle, ce fut le droit de s'asseoir chaque jour à la table paternelle. Encore cette légère faveur pouvait-elle être considérée comme le payement très-honorable et très-légitime des leçons de littérature qu'il donnait à ses frères avec un zèle plein d'intelligence.

C'est à ce moment qu'il faut rapporter l'origine de cette collaboration active et féconde, qui depuis plusieurs années semble unir Alexandre Dumas et Maquet par des liens indissolubles.

Parmi cinq ou six pièces de théâtre en portefeuille, Maquet en avait une intitulée : *Un soir de carnaval.* Ce petit drame, présenté au théâtre Saint-Antoine, alors sous la direction de MM. Anténor Joly et de Villeneuve, avait été refusé, sous le prétexte qu'il était trop littéraire pour ce théâtre. Gérard de Nerval con-

naissait parfaitement cette pièce, dont l'idée première lui avait toujours semblé charmante.

Un matin il va trouver Maquet. Celui-ci ne pensait plus le moins du monde à sa pièce refusée.

— A propos, demande Gérard, qu'est-ce que tu as fait de ton *Soir de carnaval?*

— Rien du tout; mais d'un moment à l'autre il me servira pour allumer mon feu.

— Garde-t'en bien! Le sujet de ton drame est excellent, et je suis presque sûr qu'il conviendra parfaitement à Dumas.

— A Dumas? Pourquoi faire?

— Mais pour faire une petite pièce délicieuse, qui serait la tres-bienvenue a la Renaissance. En ce moment Dumas a besoin d'un sujet de pièce pour les débuts de quelqu'un, et, si tu veux, je vais la porter à Dumas?

— Je ne demande pas mieux. Tiens, la voilà. Je crois, en effet, qu'un homme comme Alexandre Dumas pourrait faire quelque chose de ce rien.

Gérard emporta le manuscrit, et, huit jours après, il revint, triomphant, annoncer à Maquet que le *Soir de carnaval,* remanié par Dumas, est reçu au théâtre de la Renaissance, qui va le mettre tout de suite en répétition, sous le titre de *Bathilde.* Ainsi le *Soir de carnaval,* refusé par M. Anténor Joly, directeur du théâtre Saint-Antoine, fut reçu par ce même M. Anténor-Joly, qui avait pris la direction du théâtre de la Renaissance.

Malgré le succès de *Bathilde,* Maquet, de temps à autre, un peu tourmenté de l'avenir, ne voyait point dans le théâtre une position littéraire assez solide, un revenu assez fixe, assez régulier. Il se remit donc à travailler dans les journaux et dans les revues. Dans le *Journal de Paris*, qui peu de temps après changea de nom pour s'appeler le *Pays*, Maquet fit successivement paraître le *Chapeau gris-perle,* jolie nouvelle pleine de grâce et de fraîcheur; puis un compte rendu hebdomadaire, fort consciencieux, des livres et des pièces de théâtre, sans la moindre acception d'école, sans la moindre coterie : ce compte rendu était fait alternativement par Maquet et son ami Frédéric Thomas. Mais ce travail incessant n'était pas lucratif; la plupart du temps on ne le payait guère, très-souvent on ne le payait pas du tout. Il fallait pourtant vivre! porter des gants jaunes et faire bonne contenance dans le monde. Le plus clair du revenu d'Auguste Maquet consistait alors en cinquante ou soixante francs que lui payaient, chaque mois, deux élèves restés fidèles, les deux seuls qui semblaient avoir juré de le suivre dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

Alphonse Karr dirigeait le *Figaro*, et le *Figaro* était spirituel, brillant, satirique et mordant : c'était véritablement cet esprit français *qui créa le vaudeville.* Alphonse Karr eut encore l'esprit d'adjoindre, à sa rédaction pleine de verve, la verve jeune et franche d'Auguste Maquet.

Le labeur quotidien, tout fatigant et gracieux qu'il pouvait être, était loin cependant d'absorber toutes les heures, toute l'imagination d'Auguste Maquet. Il se mit donc à écrire, avec le soin curieux de l'artiste et du ciseleur, un roman d'analyse et d'observation, intitulé *Paresse.* L'action de ce livre n'était point sans doute haletante et vive comme celle de quelques romans de cette époque ;

mais tous les caractères dénotaient une sérieuse et profonde étude du cœur humain; tous les détails révélaient une grande science de style, une habitude savante de la période et de la phrase. Un semblable ouvrage, malgré tout son mérite, n'aurait pu trouver alors un grand nombre de lecteurs; aussi ne trouva-t-il point de libraire.

Maquet, au lieu de se décourager le moins du monde, remit ses deux volumes en portefeuille, c'est-à-dire au fond d'un vaste carton bourré de manuscrits; car, où trouver un portefeuille, voire même celui d'un ministre, un portefeuille assez large, assez capace, pour contenir tant de monceaux de papiers!

L'auteur de *Paresse*, qui n'était point un paresseux, comprit sans peine que le temps n'était pas venu encore pour ces romans d'analyse et de style.

— Puisque le public veut du mouvement et de l'action, pensait-il fort bien, nous lui en donnerons.

Depuis qu'il ne lisait plus autant de grec et de latin, presque toutes ses lectures l'avaient emporté vers le XVIIIe siècle, et principalement vers l'époque de la *Régence*.

— Parbleu! se disait-il souvent, la conspiration de *Cellamare* serait un magnifique sujet de drame ou de roman, pourvu qu'aux banalités historiques on sût coudre habilement quelque chose d'intime et d'original. Cherchons un peu.

Et bientôt se dessine à ses yeux la physionomie singulière du bonhomme Buvat, dont les mémoires du temps mentionnent à peine le nom. Choisir pour le héros d'une si grande histoire cet humble et obscur personnage, au moins cela ne serait point vulgaire. Dans la mansarde du pauvre copiste se refléteront toutes les particularités brillantes ou sombres, toute la comédie vive et spirituelle, tout le drame poignant de cette fameuse conspiration.

Le plan du *Bonhomme Buvat* est bien vite dressé, et Maquet se met à l'œuvre, avec cette activité dévorante de l'artiste qui est sûr de travailler sur une idée féconde.

L'ouvrage terminé, Maquet, suivant son habitude, en fait lecture à Gérard, qui applaudit de toute sa force et promet de faire passer le *Bonhomme Buvat* dans un feuilleton. C'est à la *Presse* que Gérard va porter le manuscrit. On promet de le lire : en effet on le garde un mois, puis, lorsque Maquet, attendant toujours la réponse, commençait à croire que son roman était accepté, il reçoit un jour son rouleau de copie avec une lettre du rédacteur en chef de la *Presse*, lettre fort jolie sans doute et pleine d'éloges, aboutissant très-clairement à ceci : « Vous avez fait un chef-d'œuvre, c'est une nouvelle remplie de style et d'observations mais qui ne pourrait convenir au genre de feuilleton adopté par la *Presse*. D'ailleurs, vous n'êtes pas un nom, et nous ne voulons dans notre journal que des noms, des noms très-connus, très-populaires. » Dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres peut-être, un homme d'esprit avait uniquement jugé la farine sur l'étiquette du sac. Aussi, Monsieur Auguste Maquet, pourquoi ne vous nommez-vous point Eugène Süe, Balzac, ou Alexandre Dumas? Patience! aurait pu répondre Maquet, patience! petit auteur deviendra grand...

Et la sorcière de Macbeth, si elle avait passé par là, aurait certainement ajouté en honorant Maquet d'un salut prophétique : « *You shall be king!* »

Ce refus de la *Presse*, bien qu'assez mortifiant, ne put décourager Maquet; il serra très-philosophiquement le *Bonhomme Buvat* dans son herbier littéraire; et, laissant un peu reposer sa plume de romancier, il se remit à faire des vers, à traduire Eschyle et Horace, à se nourrir enfin de cette moelle de lion qui seule fait les hommes et les poëtes. Mais, s'il n'écrivait plus de romans il en imaginait une foule qui se groupaient dans sa tête avec leurs scenes principales, leurs principaux caractères. Au bout de cinq ou six mois il avait un registre de livres et de pièces de théâtre à faire, registre qui contenait trois cents plans au moins.

Depuis le succès de *Bathilde*, Maquet n'avait pas revu Alexandre Dumas, qui était à Florence. Mais un jour que Dumas revenait d'Italie avec l'intention de repartir le lendemain, il rencontre Maquet et lui demande s'il n'a pas un sujet de pièce, un rôle qui pourrait convenir à Bouffé.

— J'ai le *Bonhomme Buvat*, répond Maquet.

— Le nom me plaît assez. Voyons, parlez-moi un peu de votre bonhomme.

Et là-dessus, Maquet de raconter à Dumas la conspiration de Cellamare et les terreurs du Bonhomme Buvat.

Le célèbre dramaturge, frappé d'un caractere si original, demande à Maquet son manuscrit.

Vous connaissez l'histoire du *Chevalier d'Harmental*, ce drame si palpitant, si grotesque et si terrible à la fois? La figure du brave copiste n'est point la seule qui se détache admirablement dans ce grand tableau historique : le capitaine Roquefinette est une de ces bonnes fortunes, de ces physionomies heureuses et saisissantes que l'artiste ne rencontre pas souvent au courant de la plume ou du crayon. Eh bien, ces deux personnages typiques se dessinaient parfaitement dans la nouvelle de Maquet. Alexandre Dumas, avec son merveilleux talent de conteur, avec son dialogue incisif et coloré, agrandit jusqu'aux proportions d'un beau livre la charmante nouvelle du *Bonhomme Buvat*.

Dans cette collaboration, qui du reste faisait tant d'honneur à un jeune écrivain, plein de mérite et d'avenir, mais peu connu encore de ce qu'on appelle le public lisant; dans cette collaboration bienheureuse, Auguste Maquet fit ce qu'il devait faire : il s'effaça complétement avec une discrétion pleine d'indifférence ou de modestie. Et puis d'ailleurs il avait dans la tête bien d'autres sujets de romans et de drames; un de plus ou un de moins, était-ce la peine de s'en préoccuper? En outre, Alexandre Dumas n'était pas homme à s'attribuer toute la gloire du succès, encore moins tout le profit; et de l'un comme de l'autre, Maquet avait sa large part.

Tandis que le *Chevalier d'Harmental* paraissait dans le *Siecle*, Auguste Maquet, dont M. Lireux, directeur du feuilleton de la *Patrie*, avait depuis longtemps apprécié le mérite littéraire, fit avec ce journal un traité pour trois ou quatre volumes. La *Chambre d'asile*, *Deux mots sur un mur*, et le *Beau d'Angennes*, publiés successivement, et presque sans interruption, furent les premiers ouvrages importants qu'Auguste Maquet eût signés de son véritable nom.

Le hasard tout seul avait amené Maquet chez Alexandre Dumas, lors de *Bathilde;* le hasard l'y ramène encore apres deux ans, à l'occasion du *Bonhomme Buvat*. Puis vient *Sylvandire*, et c'est toujours le hasard qui remet face à face

les deux collaborateurs. Espèce de fatalité mystérieuse, à laquelle ni l'un ni l'autre, sans doute, n'aurait pu se dérober; lien bizarre et puissant, qui pouvait s'étendre à l'infini, avec les distances qui les séparaient, avec les mers et les montagnes, les horizons bleus ou sombres; chaîne élastique et invisible, qui finissait toujours par les rapprocher plus étroitement, sans jamais se rompre.

La manière dont se fit le plan de *Sylvandire* est assez originale. Maquet avait rendez-vous avec Dumas pour élaborer ce plan. Rien n'était fait encore, lorsque Maquet se mit en route. Mais du boulevard du Temple à la rue Tronchet, où demeurait alors Dumas, la course est longue. Maquet, sans y penser, fit un véritable tour de force; il remua, tout en marchant, un million d'idées; il arrangea, groupa, disposa des scènes et des caractères, si bien qu'en arrivant à la porte de l'auteur d'*Antony*, il avait complétement terminé le plan de *Sylvandire*. Alexandre Dumas, qui n'avait pas de temps à perdre, emporta ce plan à Florence, et nous renvoya un livre éclatant de fraîcheur, de caprice et de coloris.

Cependant, si le jeune collaborateur de Dumas commençait à se faire connaître dans le monde littéraire, il demeurait encore absolument inaperçu du public bourgeois, qui regarde la pièce et bat des mains sans savoir un mot de ce qui se passe dans les coulisses. Avec tout son talent, tout son style, tout le succès du *Chevalier d'Harmental* et de *Sylvandire*, chose étrange! Maquet cherchait en vain un éditeur, un libraire. Il y avait bien au Palais-Royal M. Dumont, qui publiait avec reconnaissance les romans d'Alexandre Dumas; mais ce libraire, malgré sa bienveillance et l'envie d'être agréable à Maquet, dont il voyait grandir chaque jour la réputation; ce libraire, honnête homme par excellence et pêcheur consommé, ne pouvait se résoudre à faire figurer sur ses couvertures jaunes les œuvres d'Auguste Maquet, encore ignoré du cabinet de lecture, ce juge souverain et crasseux de la littérature moderne. Maquet avait beau envoyer Gérard ou quelque autre ami chez Dumont, la réponse, c'est-à-dire le refus, était toujours la même : « Auguste Maquet est, sans contredit, un garçon de beaucoup de talent, mais il n'est pas connu! je ne vendrais pas cinquante exemplaires de son ouvrage, fût-ce un chef-d'œuvre! »

Cependant, tout en refusant d'imprimer Maquet, Dumont éprouvait comme des remords, il ne pouvait s'empêcher de soupirer :

— Quel dommage! murmurait-il; quel dommage que ce garçon-là ne soit pas Alexandre Dumas!

Et ce n'est pas sur le sort de l'écrivain que l'excellent bibliopole s'apitoyait de la sorte... Un Eugène Süe de plus ou de moins, qu'importe? en France, il y en a tant! Mais un pêcheur, un habile pêcheur! qui sait prendre des carpes et des anguilles dans la Seine!... à la ligne encore! et dans un fleuve où l'on n'attrape plus que des goujons!

Voilà ce qui remuait si profondément le cœur enthousiaste du libraire-pêcheur. Car lui aussi Maquet est pêcheur, et l'un des plus habiles peut-être que la Seine admire du pont de Chatou au pont de Rouen.

Aussi mainte et mainte fois un ami complaisant fit-il, en présence de Dumont, l'éloge d'Auguste Maquet, non comme romancier, non comme dramaturge, mais comme pêcheur.

— Savez-vous bien, disait au libraire ébahi ce prôneur tant soit peu machiavélique, savez-vous bien que Maquet a pris l'autre jour, à Croissy, un gardon qui pesait au moins trois livres ?

— Pas possible ! pas possible ! répondait l'éditeur en ouvrant des yeux gigantesques ! le plus gros que j'aie pris dans la Seine, moi, ne pesait que huit onces !

— C'est pourtant vrai, mon cher Dumont ; et pas plus tard qu'hier, moi, qui vous parle, j'ai vu Maquet faire un plat énorme de friture en moins d'une demi-heure.

— En fouettant, sans doute ? J'estime peu ce genre de pêche, disait le libraire avec dédain.

— D'accord, mon cher ; mais c'était uniquement pour se mettre en haleine et avertir le poisson. Comme je vous dis, la première demi-heure a été consacrée à la friture ; ensuite on a déclaré la guerre aux grosses pièces ; les asticots ont fait merveille. En moins de deux heures, il y avait onze carpes dans le panier.

— Prodigieux ! prodigieux ! s'exclamait Dumont en écarquillant des yeux de plus en plus énormes. J'ai toujours dit, moi, qu'Auguste Maquet était plein de moyens, plein d'avenir !

— Vous avez bien raison ! et si vous connaissiez le bel ouvrage qu'il est en train de faire, vous le publieriez tout de suite...

— Il y a donc bien des carpes à Croissy ?...

— Immensément ! C'est un livre d'action et de style à la fois...

— Est-ce au pain ou au ver qu'il travaille ? interrompit Dumont, suivant toujours le fil de son idée et de sa ligne.

— Non, mon cher Dumont, c'est à un roman de mœurs. Le sujet est des plus intéressants, et j'ai la conviction qu'un pareil ouvrage, publié sous vos auspices, obtiendrait un immense succès.

— Eh, mon ami, répliquait l'éditeur avec un léger mouvement d'impatience et le geste d'un pêcheur qui voit casser sa ligne au moment où il s'apprête à retirer de l'eau un gros poisson, ne vous ai-je pas répété cent fois que *Notre-Dame de Paris*, signée Maquet, ne se vendrait pas du tout. Il faut absolument que votre ami se fasse connaître d'abord dans les journaux, dans les revues. Mais, attendez donc un peu, attendez donc !... Je pourrai le recommander à Buloz pour la *Revue de Paris ?*

— Vous feriez là une action méritoire, mon cher Dumont.

— Justement, je suis en affaires avec Buloz, et j'espère que ma recommandation ne sera pas inutile. Au fait, c'est une chose incroyable qu'un homme de talent comme Auguste Maquet, qu'un véritable pêcheur, qui vous prend onze carpes, à la ligne, en deux heures, n'ait pas encore une position faite. Soyez tranquille, je vais arranger les choses, et vous pourrez promettre à ce cher Maquet qu'avant deux jours il aura passé un traité avec la *Revue de Paris*. Dumont, quoique libraire, était un homme de parole ; c'était de plus un homme de cœur. En effet, deux jours après cette conversation, le pêcheur de Croissy était rédacteur de la *Revue de Paris ;* il signait un traité fort avantageux et publiait, quinze jours plus tard, *Madame de Limiers*, cette fraîche et délicieuse esquisse, qui suffirait à la réputation d'un écrivain.

Le succès de cette nouvelle améliora tout de suite la position d'Auguste Maquet dans cette Revue. Il fut chargé de rendre compte des pièces de théâtre, et cette critique, fine et spirituelle, se distingua toujours par une suprême bonne foi, par une certaine courtoisie de langage qui devient malheureusement trop rare de jour en jour.

Alexandre Dumas, à son retour de Florence, ne demandait qu'à poursuivre sa collaboration avec Maquet, et Dumas n'avait pas tort. En effet, la production, considérablement multipliée par ces deux grandes forces intellectuelles réunies et fondues ensemble, la production était devenue, d'après cet accouplement littéraire, quelque chose de régulier et d'abondant qui se renouvelait à des époques fixes, comme la moisson dans les champs, comme l'herbe dans les prés, comme les fruits sur l'arbre.

— Ils vont envahir à eux deux tous les feuilletons, toutes les revues, disait avec quelque raison la jeune littérature.

Puis d'officieux amis reprenaient en sourdine :

— Mon cher Maquet, vous avez tort, vous avez bien tort de continuer à travailler avec Dumas! Il absorbe à son profit toute votre individualité. Comment pouvez-vous faire ainsi le complet sacrifice de votre avenir? C'était bon encore, lorsque vous n'étiez pas connu; mais actuellement, vous pouvez bien travailler seul : les libraires et les journaux ne vous manqueront pas.

Un seul ami, un ami véritable, ne tint pas le même langage à Maquet, et l'avis fort désintéressé de cet ami prévalut : l'association ne fut pas rompue.

Dumas venait d'envoyer à Maquet le premier volume des *Mémoires de d'Artagnan*, avec ces quelques mots :

« Cher ami, dites-moi si vous croyez que deux hommes d'esprit puissent faire un joli livre avec cela? »

— Certainement, répond Maquet après avoir parcouru en une demi-heure tout le volume; et, sans même ouvrir les volumes suivants, il prend la plume et jette sur le papier trois ou quatre chapitres. Le mouvement était donné, le caractère principal à peu près tracé : à quoi bon se traîner servilement sur les pas de Sandras de Courtilz? à quoi bon être plagiaire, quand on peut être original, et surtout beaucoup plus dramatique, beaucoup plus amusant que l'auteur des *Mémoires?*

Alexandre Dumas n'était pourtant pas complétement de l'avis de Maquet. Il voulut, lui Dumas, qu'on mît en œuvre, dans ce roman des *Trois mousquetaires*, les grandes figures historiques de l'époque, telles que Buckingham, Anne d'Autriche et beaucoup d'autres moins importantes. Quant à Maquet, il osait émettre une opinion contraire : suivant lui, l'action du roman gagnerait beaucoup et se déroulerait bien plus facilement, si l'on se contentait de la partie pittoresque, des caractères d'invention et de quelques physionomies bien tranchées. Le succès du livre donne complétement raison à Dumas.

Cependant les deux avis se combinèrent, les deux cerveaux, les deux plumes fonctionnèrent ensemble, et ce roman des *Trois Mousquetaires*, qui est simplement un chef-d'œuvre dans son genre, amusa tout Paris, toute la France, le monde entier, pendant plus de quinze mois.

A partir de ce moment, la route que Maquet se propose de suivre est parfaite-

ment tracée ; il ne s'écartera point d'une certaine ligne de conduite et de travail. Il fait tour à tour avec Dumas, et sans même prendre le temps de se reposer, il fait la *Reine Margot*, *Une fille du Régent*, la *Guerre des femmes*, puis ce gigantesque roman, *Monte-Christo*, dont les quatre premiers volumes furent écrits en seize jours, à Trouville, par les deux collaborateurs. C'est dans une petite maison de pêcheur, située sur le haut de la côte, que fut imaginée cette formidable histoire de vengeance et de tortures morales et physiques. On montre encore aux baigneurs curieux et la chambre et la table ou Dumas et Maquet écrivirent leurs quatre premiers volumes.

A *Monte-Christo* succèdent *Vingt ans après*, la *Dame de Montsoreau*, le *Chevalier de Maison-Rouge*, les *Quarante-cinq*, puis les *Mémoires d'un médecin*, dont les émouvantes révélations tiennent encore en suspens un million de lecteurs.

Tant d'ouvrages publiés coup sur coup, émerveillaient tout ensemble une partie de la presse et du public. On ne voulait pas croire que cette averse continuelle de prose, que cette avalanche de romans, tombât uniquement de ces deux plumes vivantes qui s'appellent Alexandre Dumas et Auguste Maquet. Il fallait entendre les bruits de foyers et de bureaux de journal : c'était vraiment curieux. On racontait sérieusement les choses les plus miraculeuses, les plus ébouriffantes : les uns soutenaient que Dumas achetait des manuscrits, des romans tout faits à des manœuvres littéraires qui travaillaient en ville ; les autres vous affirmaient, avec le plus grand sérieux du monde, qu'ils nourrissaient dans des caves douze ou quinze pauvres diables occupés à griffonner jour et nuit. D'autres étaient persuadés que tous les romans de Dumas n'étaient que des traductions d'anciens ouvrages anglais ou allemands presque oubliés. A toutes ces criailleries grotesques ou perfides se joignirent des attaques directes. On publia, sans exception, les noms de tous les prétendus collaborateurs, de tous les esclaves littéraires d'Alexandre Dumas. C'est alors qu'avec une parfaite loyauté, le célèbre romancier répondit : « Je n'ai qu'un seul collaborateur, c'est Auguste Maquet. »

Entre autres choses, on affirmait que les fonctions d'Alexandre Dumas se bornaient à recopier au fur et à mesure les pages manuscrites de Maquet, sans même toujours bien lire les mots, et sans rien changer aux fautes de style, aux négligences échappées à Maquet dans la rapidité de l'improvisation. A ce propos, on citait, comme preuve a l'appui, une certaine phrase toute hérissée de pronoms relatifs. Maquet, qui a toujours protesté de son admiration pour le talent et la puissante fécondité de Dumas, Maquet crut devoir repousser, avec une indignation vigoureuse, cette malveillante insinuation, et répondre par le démenti le plus formel.

Enfin, toutes ces clameurs furent bien loin de produire un résultat quelconque. Auguste Maquet et Dumas continuèrent a travailler ensemble avec plus de fougue et de succès, et le Pylade d'Oreste, Maquet, aurait pu lui dire : « *Plus on veut nous brouiller, plus on va nous unir !* »

Tous ceux qui ont une certaine habitude du théâtre s'étonnaient, en lisant les ouvrages d'Alexandre Dumas et de son infatigable collaborateur, que des romans si dramatiques, si merveilleusement dialogués, ne fussent pas à l'instant même transportés sur la scène. Quoi de plus facile pourtant ! l'action marchait rapide et

vive, sans discussion, sans hors-d'œuvre vers le dénoûment; les scènes étaient toutes filées de main de maître, et s'enchaînaient les unes aux autres, étroitement, logiquement, comme dans les drames les plus sévères ; presque toujours, même, les entrées et les sorties étaient plus ou moins indiquées, peut-être à l'insu des auteurs, que leur instinct dramatique entraînait malgré eux vers le théâtre. Pour faire deux drames des *Trois Mousquetaires* et de la *Reine Margot*, une paire de ciseaux était plus utile encore peut-être qu'une plume : il fallait au moins l'une et l'autre.

Depuis quelque temps l'Ambigu-Comique éprouvait le besoin d'un succès d'argent ; sa caisse béante sonnait le creux, et l'hiver s'annonçait mal. M. Hostein, régisseur général de ce théâtre, avait compris et deviné tout de suite, avec cette finesse de tact qui le distingue, que dans le roman des *Trois Mousquetaires* on pouvait tailler un admirable drame. Un jour donc il alla trouver Auguste Maquet, et le pria très-vivement d'engager M. Alexandre Dumas à donner une pièce au théâtre de l'Ambigu.

— Pourquoi, par exemple ne pas mettre en scène les *Trois Mousquetaires?* dit-il.

— J'y pensais comme vous, répondit Maquet.

Dumas y pensait aussi depuis fort longtemps. On n'eut donc pas grand'peine à le décider.

Les *Trois Mousquetaires* entrèrent presque immédiatement en répétition, et pour ne pas perdreun seul moment (on en avait déjà beaucoup trop perdu, et le théâtre était fort malade), les décors se firent en même temps que la pièce. Chaque tableau était envoyé au fur et à mesure chez M. Hostein pour être distribué et répété.

Tout l'Ambigu-Comique, directeur, régisseur, acteurs, souffleurs, tout le monde, jusqu'aux machinistes et aux pompiers, était dans l'admiration, dans l'enchantement. On attendait de cette pièce monts et merveilles, montagnes d'or et d'argent, prodiges des *Mille et une nuits*, — on riait, on chantait, on s'embrassait de joie dans les coulisses. Maquet seul était rêveur et sombre au milieu de tout ce bonheur; il ne pouvait, sans un mélange de tristesse amère, penser que toute cette gloire, que tout ce bruit d'applaudissements, éblouirait ses yeux, frapperait ses oreilles, mais que de tout cela, rien encore, pas la moindre parcelle resplendissante, ne serait pour lui.

Dumas avait quitté Saint-Germain pour suivre et diriger les répétitions des *Trois Mousquetaires*. Il logeait depuis quinze jours chez Auguste Maquet. Celui-ci, malgré la préoccupation chagrine dont il ne pouvait se défendre, faisait à son hôte le plus gracieux accueil, et ne laissait absolument rien entrevoir de ce qui se passait au fond de son cœur de poëte.

Depuis quatre jours on répétait du matin au soir ; le jour même de la représentation, à quatre heures, on répétait encore. Les deux auteurs, brisés de fatigue, quittèrent le théâtre pour aller dîner dans les environs avec quelques amis : Dumas était rayonnant et plein de verve; Maquet demeurait taciturne.

— Voyez donc ! Maquet a peur, dit en riant un des convives.

— Il aura bien autrement peur, répond Dumas; oh oui, bien autrement peur,

le jour où nous ferons ensemble, pour le Théâtre-Français, un beau drame, qu'il signera tout seul!...

Maquet tressaillit. Il ne conservait plus même ce vague espoir qu'il avait encore d'être nommé avec Alexandre Dumas. Ce fut un coup douloureux, une de ces profondes angoisses que, nous autres, poëtes ou artistes, nous avons quelquefois éprouvées; mais, en homme stoïque et résigné d'avance, il ne laissa rien paraître, et faisant au contraire un suprême effort sur lui-même, de morne qu'il était, il devint causeur et presque gai.

Enfin l'heure sonne, le rideau se lève: on commence le prologue. Une heure après, toute la salle éclatait en applaudissements : le succès populaire, le succès d'estime, le succès d'argent, n'était plus un seul instant douteux. Dumas, selon son habitude invariable à ses premières représentations, voyait jouer sa pièce du fond d'une loge, comme un simple spectateur, curieux et payant; Maquet, lui, n'avait pas quitté un moment la scène : il restait pour surveiller le jeu des machines, les entrées et les sorties des acteurs.

— Monsieur Maquet, dit un régisseur en accourant avec une épreuve de l'affiche du lendemain, quel est votre prénom, s'il vous plaît? Est-ce Jules ou Auguste?

— Vous êtes bien curieux, réplique Maquet d'un ton presque bourru.

— Ce n'est pas moi, c'est le public...

— Ah ça! qu'est-ce que tout cela veut dire? reprend Maquet en haussant les épaules.

— Cela veut dire, mon cher ami, crie Alexandre Dumas, qui arrivait juste à point comme le *Deus ex machinâ* d'Horace; cela veut dire que dans ce maudit théâtre il n'y a pas moyen de faire une surprise à un ami... Voyez plutôt, ajoute-t-il en montrant le régisseur stupéfié, on a trahi mon secret.

— Quel secret?

— Eh parbleu! mon secret? J'avais dit à Mélingue : « Mon cher, si la pièce réussit, vous nommerez Maquet avec moi; si elle tombe, vous me nommerez tout seul. Voilà!

Exprimer l'étonnement et la joie de Maquet, serait chose difficile. Il se jette dans les bras d'Alexandre Dumas; on s'embrasse en pleurant. C'est un autre tableau tout aussi dramatique que ceux des *Trois Mousquetaires*.

Dumas est tout ému.

— Mon ami, dit-il en embrassant encore Maquet, c'est la première fois que je me fais nommer sur le théâtre avec quelqu'un; vous avez la *fleur*... Mais, je vous en prie, montrez-moi un peu la loge de vos parents : je voudrais voir votre mère au moment où Mélingue prononcera votre nom.

Maquet ne répondit à son généreux collaborateur que par un serrement de main; les paroles n'auraient pas suffi.

Depuis cet éclatant succès des *Mousquetaires*, il y en a déjà eu bien d'autres pour les deux inséparables collaborateurs. La *Reine Margot*, le *Chevalier de Maison-Rouge* et *Monte-Cristo* ont splendidement inauguré le Théâtre-Historique.

A d'autres dans l'avenir de se prononcer sur le mérite littéraire, la valeur finale

et durable des romans et du théâtre de MM. Alexandre Dumas et Maquet. Nous avons dit ce que nous en pensons dans la biographie de M. Alexandre Dumas, et y revenir ici nous paraît superflu.

Les travaux de MM. Alexandre Dumas et Maquet sont herculéens, et, de leur plume infatigable, l'esprit et la verve ruissellent incessamment avec des flots d'encre. Ils usent à deux, comme l'a dit Alexandre Dumas, plus d'encre et de papier que les quarante immortels tous ensemble.

La plupart du temps, Alexandre Dumas est à Saint-Germain, Maquet à Bougival, et c'est continuellement entre eux un flux et reflux de copie, qui exige tout un service organisé. Bateaux, courriers à cheval, coureurs à pied, chemin de fer, toujours en travail, toujours en mouvement pour ces deux intelligences dévorantes, portent sans relâche de l'un à l'autre la besogne prodigieuse de l'un et de l'autre.

Ces deux puissances, ces deux forces, combinées ensemble, font mouvoir en littérature ce levier d'Archimède, ce levier qui remue le monde.

Mais la fraternité du travail n'est pas la seule qui lie pour jamais Alexandre Dumas et Auguste Maquet ; ils ont encore la fraternité du voyage et des périls. Ensemble ils ont visité cette vieille terre espagnole, si pleine de grands souvenirs ; ensemble ils ont vu l'Afrique et foulé le sol de Carthage ; brigands, Bédouins, tempêtes, ensemble ils ont bravé tout cela ; et si Dieu ne veillait encore aujourd'hui sur les poëtes, comme au temps d'Horace, les deux amis, les deux collaborateurs auraient pu très-bien rester au fond d'un précipice.

Charles ROBIN.

Souvenirs historiques de la famille.

LES CARTES A JOUER.

La bibliothèque publique de la ville de Rouen s'est augmentée d'une collection très-importante par le nombre des volumes (il s'élève à quinze mille), et plus encore par les curieuses raretés que son catalogue et ses rayons étalent aux yeux de l'amateur charmé. Cette seconde bibliothèque, dont se contenteraient même, sous le rapport de la *quantité*, beaucoup de chefs-lieux de préfecture, c'est la collection que M. Leber, ancien chef du contentieux au ministère de l'intérieur, avait mis trente ans à former.

Parmi les trésors de la bibliothèque Leber, il est un objet des plus curieux : c'est la collection de cartes de tous les temps et de tous les pays, disposées dans un ordre parfait, sur de grands feuillets que renferment trois portefeuilles, et accompagnées de notes historiques et explicatives. Certes, il est peu d'inventions qui aient pris un aussi grand développement que les cartes. Elles sont l'objet d'un

commerce considérable, que plusieurs maisons, à Paris, exploitent sur une grande échelle, fabriquant et exploitant pour les pays les plus lointains. Ces petits morceaux de carton sont en possession d'amuser et de ruiner les gens dans toutes les contrées civilisées, et même dans les régions qui ne le sont guère. On joue aux cartes dans les *pampas* de l'Amérique du Sud, comme dans les *salons de conversation* de Baden ou de Tœplitz, nom honnête pour des endroits quelque peu équivoques. D'un pays, d'une époque à l'autre, les cartes varient; ici nos quatre signes distinctifs; là, les *épées*, les *bâtons*, les *coups*, les *deniers* des Espagnols. Parfois elles ont reflété les révolutions politiques. Leur histoire a donc bien son intérêt.

Communément l'on croit et l'on dit que les premières cartes à jouer parurent en France sous le roi Charles VI, et qu'elles furent inventées pour guérir la folie de ce malheureux prince. A défaut de preuves matérielles, on a des témoignages établissant l'existence des cartes, chez nous, à une époque plus reculée du quatorzième siècle. Probablement l'idée en était venue des Grecs. Peut-être l'histoire de l'empereur Nicéphore Botoniate ne vous est-elle pas extrêmement familière. Le cas nous semblerait d'autant plus excusable, que nous aurions été fort embarrassés nous-même, il y a huit jours encore, de vous dire à quelle époque trônait ce potentat byzantin. C'est à la fin du onzième siècle que Nicéphore Botoniate ne faisait pas le bonheur de ses sujets. On a un manuscrit contenant des extraits de saint Jean Chrysostome, exécuté pour ce prince, et orné de miniatures qui offrent l'image assez reconnaissable de nos cœurs, trèfles, piques et carreaux. Si les Grecs du Bas-Empire connaissaient ce genre d'amusement, il est permis de croire, vu leur réputation assez bien établie, qu'ils devaient s'entendre passablement à faire filer la carte.

Quoi qu'il en soit, inventées tout exprès, ou seulement ressuscitées, perfectionnées, mises en vogue, les cartes furent bien réellement un des moyens dont on se servit pour distraire Charles VI, frappé de folie. Tout le monde à la cour, disent les historiens, n'était occupé que de chercher, à cet effet, les meilleurs expédients. Dans l'opéra de *Charles VI*, il est une scène où l'on a tiré un parti dramatique et ingénieux de la tradition consacrée : c'est celle qui nous montre Odette de Champdivers faisant servir un jeu frivole à de graves intérêts, et réveillant, à l'aide d'emblèmes guerriers, l'intelligence obscurcie du pauvre monarque. Il ne faut pas exiger des conceptions poétiques une exactitude par trop rigoureuse. Nous dirons donc seulement, pour l'acquit de notre conscience, que les monuments connus se prêtent assez difficilement à certains détails de cette scène. Dans les vers de MM. Casimir et Germain Delavigne, il est question, ce nous semble, des couleurs distinctives, rouge et noire, dont les cartes de Jacquemin Gringonneur n'offrent aucune trace. Mais l'idée de la scène n'en est pas moins heureuse, et il est d'ailleurs à supposer que bien peu de personnes ont fait cette petite observation.

Dans un compte de Charles Poupart, argentier du roi, pour l'an 1392, se trouve l'article ci-après : Cinquante-six sols parisis donnés à Jacquemin Gringonneur, peintre, pour trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, de plusieurs devises, pour porter devers ledit seigneur (Charles VI), pour son esbattement. » Les cartes de Jacquemin Gringonneur existent en original. Elles sont au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, à Paris.

Ces pièces sont au nombre de dix-sept, qui, sans doute, faisaient partie d'un jeu plus nombreux. Ce sont des quadrilatères de six pouces et demi de hauteur, sur trois pouces et demi de large. Elles n'ont aucun point de ressemblance avec nos jeux, rien qui se rapproche de nos couleurs. Chacune de ces cartes, ou plutôt de ces images, offre un petit tableau qui a bien son mérite pour l'étude des costumes du temps. Voici quels sont les sujets : le Pape, l'Empereur, l'Ermite, la Maison-Dieu, les Amoureux, le Varlet, le Soleil, la Lune, le Char, le Pendu, la Tempérance, la Force, la Justice, la Fortune, le Jugement, la Mort, le Fou.

Plusieurs de ces compositions sont curieuses par leur expressive naïveté. La Force est représentée par une espèce de virago douée d'un poignet vigoureux, et qui brise comme verre un gros pilier. Quant à la Tempérance, elle transvase du vin d'une bouteille dans une autre, sans céder à la tentation d'en goûter. La Mort galope sur un cheval de sinistre figure, tout en fauchant, au passage, rois et cardinaux, les grands comme les petits. Le Pendu est accroché la tête en bas, tenant deux sacs d'argent, apparemment pour indiquer la nature du méfait qu'il expie. Quant au Soleil, Jacquemin Gringonneur le présente resplendissant dans les cieux, tandis que, sous ses feux rayonnants, une humble bergère file sa quenouille. Cela signifie, nous le présumons, d'accord avec le vieil adage, que le soleil luit pour tout le monde.

C'est sous le règne de Charles VII que paraissent les cartes du jeu de piquet ; ce sont les premières qui se rapprochent des nôtres par leurs dimensions, et qui présentent les mêmes signes. Depuis ce temps, jusqu'aux derniers jours de la monarchie, les cartes françaises ne varient que par le plus ou moins de fini de leur exécution. Les courtisans de François Ier, de Henri III, de Henri IV, les raffinés du temps de Louis XIII, les beaux seigneurs qui venaient s'asseoir si bruyamment sur le théâtre, aux premières représentations des pièces de Molière, en rajustant leurs grands canons et leur perruque flottante, les roués de la Régence, les habitués des petits soupers de Luciennes et du Rainey, risquèrent tour à tour, sur la dame de trèfle ou le roi de cœur, leurs terres, leurs châteaux, leurs chevaux, leurs voitures, tout ce qu'ils avaient, et même ce qu'ils n'avaient pas. Pour ces carrés de carton, que des sauvages auraient pu prendre, sans trop d'invraisemblance, pour des fétiches de ce beau monde policé, combien de coups de dague, de rapière ou d'épée, achevant la partie, couchèrent sur le terrain, en très-mauvais état, des hommes tout à l'heure bien portants.

Le cardinal Mazarin eut l'idée de certaines cartes historiques destinées aux jeux ou aux études, comme on voudra, de Louis XIV enfant. Vous trouverez dans la collection Leber ces cartes gravées par La Belle, vers 1646. Les dames sont Jeanne de Naples, Roxelane, Marie Stuart et Parysatis, princesse persane, contemporaine d'un Cyrus quelconque. Mais l'invention de Mazarin ne sortit guère des salons royaux.

Il faudrait un dénombrement pareil à celui des capitaines grecs et troyens de l'Iliade, pour vous indiquer et vous décrire toutes les variétés de tarots et de cartes étrangères que M. Leber a pris la peine de rassembler. Il y a, dans sa collection, des cartes des Indous, rondes, et un peu plus grandes qu'un ancien écu de six livres, peintes en or sur carton verni, et portant des signes que l'on suppose

être des *pagodes*, des *monnaies*, des *grelots*. Nous ne voyons aucun inconvénient à tenir cette explication pour bonne. D'autres cartes, venues des rives du Gange, et qui ressemblent plutôt à des jetons, sont peintes sur écaille. Voici des cartes chinoises en forme de fiches. En voici qui sont, quoique européennes, encore plus rares, à cause de leur ancienneté. Un navire anglais qui revient de Canton, après y avoir débarqué assez d'opium pour empoisonner philanthropiquement plusieurs millions de Chinois, peut vous rapporter, si vous en avez envie, force jeux à l'usage des mandarins. Mais des tarots portugais ou allemands du XVIe ou du XVIIe siècle; les cartes avec lesquelles jouaient, sur une table de cabaret, sur un tambour, les lansquenets et les reîtres des guerres de la Ligue! eh bien! tenez, en voilà. Où M. Leber, direz-vous, a-t-il pu les déterrer? — Où? par exemple, dans la couverture de quelque vieux bouquin dont elles formaient le cartonnage, sans se douter assurément qu'elles dussent jamais revoir la lumière.

Vous sentez-vous la vocation d'être collectionneur de raretés au prix de telles recherches?

Le roi de cœur, le roi de carreau et leurs compagnons se figuraient apparemment que leur règne serait perpétuel; mais la révolution ne l'entendait pas ainsi. Lorsque arriva le décret du 22 octobre 1793, qui proscrivait tous les insignes de la royauté, n'importe dans quelle application et sous quelle forme, les rois et les reines des jeux de cartes se trouvèrent enveloppés dans cette main basse universelle. On commença par supprimer les fleurs de lis de leur sceptre et de leur couronne, en attendant mieux. Bientôt, en effet, les rois de cartes, même avec leur diadème mutilé, parurent encore trop choquants pour les yeux de tout bon révolutionnaire. Il fut résolu d'inventer des cartes entièrement nouvelles. L'imagination des artistes se donna libre carrière. Nous avons entre les mains quelques-uns de ces essais : on y voit le génie du commerce, le génie de la guerre, de l'égalité des rangs; un législateur de la Convention, tenant une balance; un soldat républicain; un nègre armé d'un fusil, et qui vient probablement de mettre en pratique, à sa manière, les touchantes maximes des philanthropes en bonnet rouge, disciples et continuateurs de Raynal.

Après les essais que nous venons d'indiquer, le gouvernement conventionnel arrêta enfin un modèle de cartes républicaines qui est aussi sous nos yeux. Ce modèle est fort bouffon. Les rois sont remplacés par Solon, *cœur*; — Jean-Jacques Rousseau, *trèfle*; — Caton d'Utique, *carreau*; — Junius Brutus, *pique*. La Justice, l'Union, la Prudence, la Force tenaient la place des reines. Et devinez qui l'on avait mis en guise de valets: Annibal, Décius, Horace et Mucius Scévola. Concevez-vous ces fiers républicains transformés en valets, et cela par d'autres républicains encore plus farouches! Il est vrai qu'on ne tarda pas à voir, aux jours du Consulat et de l'Empire, certains Décius, certains Mucius Scévola, naguère si terribles démocrates, courir au-devant de toutes les livrées qu'on daignait leur jeter sur les épaules. On pourrait prendre les valets des cartes républicaines pour une allégorie anticipée. Mais de quelle expression se servait-on? Au lieu de celle de roi, par exemple, le mot de *tyran*, que l'on pouvait, sans inconvénient, appliquer au roi du jeu d'échecs, aurait été une monstrueuse injure, un énorme contre-sens pour Caton et Brutus. Et puis, il avait été décidé que, par respect pour la

dignité de l'homme, il n'y aurait plus de domestiques, de valets, mais des *officieux.* Disait-on un *officieux de cœur*, un *officieux de carreau?* Les témoignages des contemporains qui survivent encore pourraient seuls trancher la difficulté.

Tout absurdes qu'elles fussent, ou plutôt parce qu'elles étaient absurdes, ces cartes républicaines furent les seules cartes officielles jusqu'à l'Empire, où les anciennes reparurent. Depuis on fit, par un amour très-louable pour les souvenirs historiques et patriotiques, divers essais de cartes nationales. Charlemagne, saint Louis, François Ier et Henri IV, Hildegarde, Blanche de Castille, Jeanne d'Albret et Marguerite de Valois, Roland, Joinville, Bayard et Crillon, tels sont les personnages qui figurent dans l'exactitude de leur vrai costume, sur ces cartes nouvelles. Mais l'habitude a été la plus forte, et les vénérables rois de cartes de nos aïeux, accompagnés de leurs dignes moitiés et escortés de leurs valets fidèless ont continué à trôner avec toute la grotesque majesté de leur accoutrement fantastique.

Ce n'est pas que 1830 les ait laissés absolument intacts. Dans les petites comme dans les grandes choses, il fallait bien que cette révolution suivît les traces de sa sœur aînée; mais par moyens conformes à sa nature, 1793 avait prononcé l'abolition des rois, dans les cartes comme ailleurs, et il avait formulé cette suppression tout haut par décret; 1830 se contenta d'accommoder la couronne à sa guise. La première fois que, dans des maisons d'ailleurs tout à fait patriarcales, où les amateurs peuvent se dédommager de la clôture des tripots publics, vous risquerez au whist ou à la bouillote quelques centaines ou quelques millier de francs, jetez seulement un coup d'œil sur le sceptre et le diadème des rois; vous verrez que les fleurs de lis en ont disparu.

Th. Muret.

Nota. — Le *fac-simile des cartes de* Gringonneur *paraîtra dans notre prochaine livraison.*

Économie domestique de la famille.

QUELQUES CONSEILS SUR LES REPAS.

Les substances alimentaires présentent à divers degrés leurs propriétés alibiles ou nourrissantes qu'un vrai cuisinier doit connaître, afin de nourrir ses maîtres selon leur goût ou leur besoin. C'est ainsi qu'il préparera des viandes pour la personne débile à laquelle les restaurants conviennent, et pour l'individu robuste et sain qui doit se maintenir dans cet heureux état, tandis qu'il apprêtera les viandes jeunes, les fécules, les légumes verts, etc., pour les personnes valétudinaires, convalescentes, irritables ou infirmes. Il doit savoir aussi discerner les mets susceptibles de donner de l'embonpoint et ceux qui nourrissent sans engraisser.

Les aliments doivent aussi, jusqu'à certain point, être assortis aux saisons. C'est ainsi qu'en hiver, en général les viandes généreuses, c'est-à-dire chargées de sucs nutritifs, telles que celles de bœuf et de mouton ; celles à haut fumet, telles que celles du chevreuil, du lièvre, etc. ; les légumes féculents et bromeux, tels que la pomme de terre, le riz, les haricots, etc., seront servis de préférence ; qu'au printemps et en été, les viandes blanches et délicates, plus muqueuses qu'osmazomiques, les légumes verts, les fruits acidules et mucoso-sucrés, et qu'en automne on assortira avantageusement ces deux genres d'alimentation l'un à l'autre.

Une autre considération non moins hygiénique, c'est que l'homme civilisé, et surtout celui qui vit sédentaire, doit établir une règle pour ses heures de repas, quand il est en santé ; il ne doit jamais prendre un repas nouveau quand le précédent n'est pas encore complétement digéré par l'estomac, sous peine d'indigestion.

L'adulte doit non-seulement se conformer à la règle précédente, s'il veut conserver sa santé, mais encore ne prendre chaque jour qu'un seul repas complet, c'est-à-dire un repas en viandes ou en mets très-solides. Supposons que le dîner soit ce repas d'élection ; dans ce cas, le déjeuner sera léger et frugal, et le souper nul ou extrêmement léger. Quand une telle règle est adoptée, et que par circonstance on vient à l'enfreindre, on n'est pas pour ce fait menacé d'une altération de santé, pourvu qu'après un déjeuner copieux on s'abstienne du dîner ; mais en pareil cas, il faut qu'on soupe un peu pour éviter une insomnie.

L'homme, à l'issue du travail ou d'un exercice vif, qu'il soit habituel ou inusité, doit se reposer et laisser à ses sens le temps de se calmer avant de se mettre à table (ceci s'adresse spécialement aux chasseurs, aux joueurs de paume, etc...), car les aliments qu'il prendrait sans cette précaution seraient entassés et comme *bloqués* dans son estomac, qui, n'étant pas disposé à fonctionner, parce que l'exercice a appelé l'action vitale sur d'autres points (les membres, si l'exercice a été physique, le cerveau, s'il a été intellectuel), se laisserait détendre et gonfler sans se mettre en action ; la coction digestive n'aurait lieu qu'imparfaitement, et il y aurait indigestion ou digestion laborieuse, par suite une irritation stomacale, une gastrite.

Et aussi, quand on quitte la table, on fait bien de prendre un léger exercice, tel qu'une petite promenade, quelques parties de billard, etc. ; mais on ne doit pas se livrer à un exercice violent quelconque de corps, pas plus qu'à un travail contentieux d'esprit ; car l'activité rendue trop tôt après le repas aux diverses fonctions organiques autres que celles que la digestion met en jeu, arrête leur jeu et nuit infailliblement à la santé.

L'homme qui reste stationnaire après le repas éprouve assez ordinairement une propension au sommeil ; il serait pernicieux de se laisser aller à ce désir aussi longtemps que la digestion n'est pas opérée. *Post prandium stat*, a dit l'école de Salerne, et l'expérience de tous les jours prouve l'excellence de cet aphorisme. Levez-vous et marchez après le repas ; que l'esprit en cette occasion soit le maître de la matière, sans quoi gare l'apoplexie ! etc. Le moins qu'il puisse advenir d'un sommeil avec l'estomac plein, ce sont des étourdissements, des rêves pénibles, le cauchemar, l'amertume à la bouche et la forte haleine.

Je crois devoir insister sur ce que j'ai dit souvent relativement aux assaisonnements, quand ils sont alliés avec mesure aux substances pour l'apprêt desquelles ils sont indispensables : ils sont aussi salutaires qu'agréables; néanmoins le convive qui aurait des ménagements à garder par rapport à sa santé, devra, avant de goûter à un mets qui lui serait inconnu, s'informer de sa dénomination, puis jeter un coup d'œil sur son article dans un petit manuel, à l'effet de savoir aussitôt quel accueil il doit lui faire.

J. A. THORRE, *cuisinier.*

Etudes historiques sur les vins.

LE BONHOMME LATREILLE.

Cette note était déjà écrite sur le portefeuille du bonhomme, lorsqu'il revint de Bordeaux à Saint-Jean d'Angely, vers 1795, pour recueillir la succession de son père. Ce fut peu de temps après qu'il se mit en devoir de pratiquer la science qu'il avait étudiée en théoricien, et cela en compagnie de la jeunesse dorée de la petite ville saintongeoise, jeunesse qui avait adopté avec enthousiasme les mœurs épicuriennes dont le Directoire donnait l'exemple. Il fit parti de cette charmante société, coiffée *en oreilles de chien*, qui se réunissait souvent chez un spirituel magistrat, M. de Bonnegens d'Aumond, dont les dîners fastueux et excellents ont laissé de longs souvenirs dans ce pays.

Ni plus ni moins qu'à Choisy, du temps de Louis XV, on voyait chez M. de Bonnegens d'Aumond des tables qui s'avançaient toutes servies, de l'office à la salle à manger, et je vous laisse à penser les hauts cris d'admiration que ces excentricités mécaniques faisaient jeter aux braves habitants d'une province arriérée. Une autre fois, c'était un pâté dont s'échappait toute une éclatante volée d'oiseaux des Antilles, au moment où l'on enlevait le couvercle. Et encore cent autres surprises du même genre.

Je n'ai point l'intention de décrire les mœurs de cette petite société de province, un peu calquées sur celles dont l'histoire du Directoire nous a transmis des échantillons. J'en citerai seulement un trait assez caractéristique. Les compagnons de Latreille avaient poussé ce que je crois pouvoir appeler leur *gastromanie* jusqu'à composer un calendrier prétendu gastronomique, dans lequel toutes les choses et toutes les célébrités de la table occupaient une place. Malheureusement mon *œnosophe* n'a point jugé cette pièce digne d'être conservée, mais il m'a assuré qu'elle avait de très-nombreux points de ressemblance avec le curieux cycle agathopédique publié à Bruxelles par une société de gastronomes.

Ce cycle est composé de douze mois commençant le 29 septembre, et ainsi nommés : Huitrimaire; — Levraumaire; — Crêpôse; — Jambonôse; — Truffôse; —

oudinal; — Canardinal; — Fraisinal; — Petitpoisidor; — Cerisidor; — Melonidor; — Raisinaire. Les jours ordinaires sont désignés par des noms d'animaux; les fêtes et les jours de dodécades portent des noms d'épicuriens célèbres, tels que Salomon, Lucullus, Sardanapale, Pythagore, Épicure, Loth, Anacréon, Apulée, Horace, Cambacérès, Désaugiers, Brillat-Savarin, etc.

Évidemment, un calendrier de ce genre-là n'était pas fait pour plaire à mon philosophe. Les vins y tiennent trop peu de place. C'est pour cela peut-être qu'il avait jugé à propos de n'en conserver qu'un très-vague souvenir. Du reste, je vous laisse à déterminer vous-mêmes le rôle qu'il dut jouer dans une pareille société. Je sais bien qu'il m'a dit que c'était là peut-être qu'il avait fait ses meilleures études pratiques; mais ce dut être sans doute en qualité de grand directeur des liquides.

Quand les divers membres de ce petit cénacle gastronomique vinrent à se séparer, les uns passant à l'état de pères de famille, les autres se retirant du plaisir pour entrer dans les fonctions administratives, judiciaires ou autres, notre Latreille, lui, se confina dans son petit château tout près de Mazeray, pour étudier à fond les procédés de viticulture et de fabrication des vins et des eaux-de-vie. Cette manière de vivre lui valut des quolibets de la part non-seulement de ses anciens commensaux, mais aussi de ses voisins, tant riches propriétaires que paysans, parce qu'il dépensait à faire ses vins beaucoup plus d'argent qu'il n'en retirait. On parla même sérieusement de le faire interdire comme insensé. Quant à lui, il se contentait d'en rire, et, pour toute vengeance, il invitait les railleurs à dîner, et leur faisait goûter des vins si excellents, qu'ils ne voulurent jamais croire, en dépit de toutes les démonstrations et de toutes les preuves, qu'ils eussent été réellement produits par des terroirs de Saintonge. On prétendait qu'il les tirait de Bordeaux, et les faisait introduire nuitamment dans son chais pour pouvoir dissimuler leur origine. Ça toujours été un des grands chagrins de sa vie que cette science, qu'il avait cultivée avec cet amour de l'artiste qui fait de l'art pour l'art, n'ait jamais pu contribuer à perfectionner la culture de la vigne dans son pays natal.

C'est de cette époque de son existence que date son surnom de père Latreille.

Ce remarquable œnologue ne s'était point borné, on le pense bien, pour acquérir des connaissances si complètes dans ce qu'il aimait à appeler son art, à méditer sur les livres et à étudier les vins de Bordeaux. Avant de commencer ses essais de culture perfectionnée, il avait voulu voyager, voir de près les coteaux de la Bourgogne et de la Champagne, les bords du Rhin et du Rhône, les vignobles du Midi et aussi ceux de l'Orléanais, de l'Anjou et même du Berry; entretenir les grands propriétaires, les vignerons et les marchands; scruter les meilleurs recoins de leurs caves. Plusieurs fois il avait renouvelé ces pérégrinations, afin de se rendre compte et de profiter, s'il y avait lieu, des progrès introduits dans la culture et dans l'industrie du vignoble. Chaque fois il était revenu de ces voyages de plus en plus désespéré, parce qu'il s'y était de plus en plus convaincu de l'infériorité stationnaire dans laquelle demeurait l'industrie la plus féconde de la France, au milieu des progrès gigantesques que réalisaient toutes les autres. Il m'en a parlé bien souvent avec l'accent le plus touchant et le plus ému; parfois même j'ai vu rouler des larmes dans ses yeux, quand il traitait ce triste sujet.

Les excursions qu'il avait faites dans quelques pays étrangers, notamment en Espagne et en Italie, ne l'avaient point satisfait davantage, et il trouvait que partout les hommes s'étaient montrés bien ingrats envers Dieu, en ne tirant point un meilleur parti des trésors qu'il avait mis à leur disposition.

Et il fallait l'entendre alors s'exalter jusqu'aux mouvements de la plus saisissante éloquence, quand il se prenait à faire le tableau de ce que pourrait être la France, si la culture de la vigne et la fabrication des vins y acquéraient le développement et la supériorité dont elles sont susceptibles; la France, après avoir amplement pourvu aux besoins de tous ses enfants, non plus avec de détestable piquette, mais avec des vins généreux, suaves, bienfaisants, restant encore à même d'être la cave de tous les pays du monde; la France déversant partout avec ses vins exquis les idées et la civilisation, et recevant en échange tous les éléments variés du bien-être; « car, ajoutait-il, la gloire de nos vins est aussi solide que celle de notre esprit et de notre génie, et plus solide que celle de nos armes; les conquêtes que nous leur devons déjà, celles que nous pourrions leur devoir sont plus durables que celles de la guerre. »

C'est en 1830 que je connus le père Latreille; à cette époque, il aimait à réunir chez lui les quelques jeunes gens du voisinage à qui leur éducation permettait de le comprendre; et il cherchait à faire pénétrer ses idées dans leur esprit. Il faisait pour eux une sorte de petit cours d'œnologie; mais il n'osait pas, de peur de nous effrayer, se laisser emporter par sa passion, et donner à cette science tous les développements dont il la jugeait susceptible. Il évitait de se poser en professeur, et donnait à ses leçons le tour d'une conversation agréable entremêlée de quelques dégustations qui n'en étaient pas la partie la moins plaisante et la moins séduisante.

C'est ainsi qu'en nous faisant l'histoire naturelle de la vigne, il avait soin de laisser de côté les termes techniques de la science, pour n'employer que des mots susceptibles d'être compris par nos jeunes intelligences; il en était de même de ses leçons sur la plantation des vignobles, sur la culture, sur les engrais, sur les labours, sur la taille des ceps; je ne raconterai pas en détail ces enseignements, qui sont spécialement du ressort des vignerons.

La vigne, arbrisseau originaire de Perse, a été cultivée depuis l'antiquité la plus reculée. Ce fut Noé, suivant l'histoire sainte, qui, le premier, inventa l'art de faire du vin. L'Ancien Testament nous apprend aussi qu'il y avait dans la Palestine d'excellents vignobles, parmi lesquels on distinguait ceux de Sorec, de Sébama, de Jazer, d'Abel et de Chelbon. Osiris, dit-on, enseigna aux Égyptiens la manière de planter la vigne et de faire du vin. Du reste, les historiens ont laissé planer un grand vague sur la question de savoir à qui revient l'honneur de cette initiative. Servius et Eutrope attribuent la découverte du vin à Bacchus. D'après Properce et quelques autres, c'est à Icare, père de Pénélope, que nous devrions ce bienfait insigne. Athénée, de son côté, dit que la première vigne fut plantée sur le mont Etna.

Quoi qu'il en soit, il paraît certain que la culture de l'arbrisseau persan, négligée en Grèce pendant longtemps, fut remise en vogue par Cadmus dans la Béotie, 1519 ans avant l'ère chrétienne. Lors de la guerre de Troie, les Grecs tiraient un

grand bénéfice de leurs vins; ceux de Maronée, de Cos, de Chio, de Lesbos, de Smyrne, de Candie, se vendaient à des prix très-élevés. Théopompe dit que ce fut Œnopion, fils de Bacchus, qui enseigna aux habitants de Chio à cultiver la vigne, que ce fut dans cette île qu'on but le premier vin rosé, et que ses habitants apprirent à leurs voisins l'art d'en faire d'excellent.

Dans les environs de Rome, la vigne était fort cultivée dès les premières années de la fondation. Numa passait pour avoir le premier indiqué les moyens de la tailler. Pour mieux établir cette pratique, il avait exigé que le vin employé dans les sacrifices fût le produit d'une vigne coupée avec le fer.

Quant à la Gaule, on ne sait au juste quand et comment elle connut la vigne; mais il n'est pas douteux que les procédés de la fabrication du vin étaient déjà fort répandus à l'époque où Domitien fit arracher tous les ceps de notre beau pays. Ce furent Probus et Julien qui les firent replanter.

On cite, à propos de vigne, une curiosité tout à fait phénoménale : ce sont les grandes portes de la cathédrale de Ravenne, construites en bois de vigne, dont les planches ont plus de quatre mètres de hauteur sur trente centimètres environ de largeur.

Pour ce qui est de l'histoire du vin lui-même et des notions scientifiques sur la transformation du raisin en liqueur fermentée, on pense bien que le père Latreille n'était pas moins érudit que sur le reste. Que de fois je lui ai entendu faire la théorie du sucre, du ferment, du *bouquet*, qu'il attribuait, comme beaucoup de savants, à l'existence d'un éther particulier au fruit de la vigne, qu'il appelait *œnothique*. Quels précieux renseignements n'a-t-il pas donnés sur le degré de température auquel devait avoir lieu la fermentation suivant la qualité, le degré de maturité du raisin, et les influences atmosphériques sous lesquels il avait mûri. Malheureusement, je crois, il n'a point laissé de notes sur cette science toute de tact et d'expérience, et ma mémoire ne me rappelle que les principes les plus généraux.

« Le raisin recueilli sans précaution, disait-il, fût-il d'excellente nature, peut « fournir un vin d'une qualité de beaucoup inférieure à celle qu'il devrait don- « ner, à cause du mélange des grappes qui ne sont pas encore complétement « mûres ou les grains déjà altérés par l'excès de maturité. Ce choix ne se fait pas « habituellement, quand on opère sur de grandes masses de produits médiocres; « mais il ne faut point le négliger aussitôt qu'il s'agit de raisins d'une certaine « qualité.

« Une température de 12 à 18 degrés, disait-il encore, est la plus convenable : « dans une fermentation trop basse, elle serait insuffisante pour déterminer assez « promptement la transformation du sucre en alcool, et il en résulterait une « acidification très-prononcée; trop élevée, elle donnerait lieu à la perte d'une « portion d'alcool assez considérable.

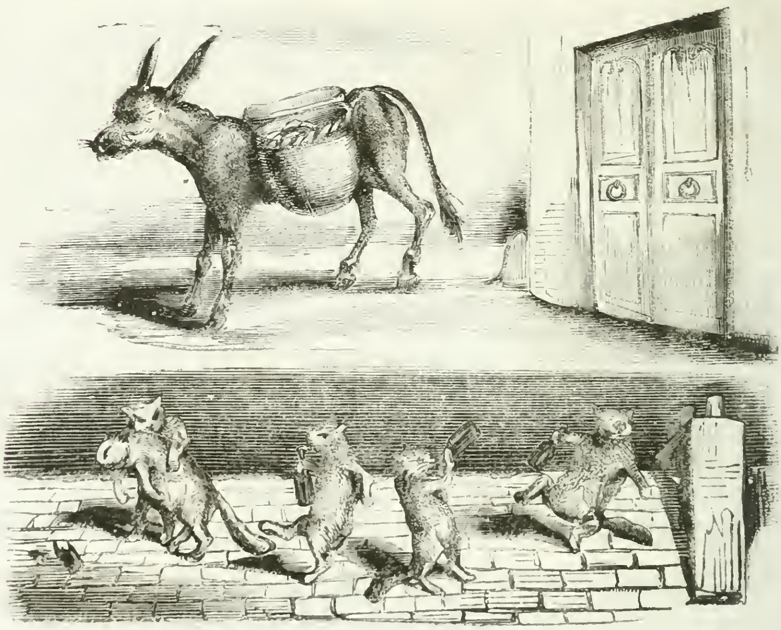
Je ne dirai pas les précautions et les mesures qu'il prescrivait pour remédier à ces inconvénients. Que les vignerons sachent seulement qu'il ne se bornait pas à faire clore le local dans lequel étaient placées les cuves et à couvrir les cuves elles-mêmes. Suivant lui, ces moyens, assez généralement employés, sont insuffisants; le plus ou moins d'élévation de la température, les procédés mis en usage

pour activer ou pour ralentir la fermentation, doivent être calculés tant d'après la qualité du raisin que d'après l'état de l'atmosphère au moment de la vendange; ils sont subordonnés surtout à l'observation d'une foule de phénomènes accidentels qui sont révélés par l'étude et par l'expérience pratique de la vinification.

L'opération du soutirage qui a lieu après la première fermentation, de la mise en tonneaux, et les soins à apporter au liquide pendant la seconde fermentation qui a lieu dans les futailles, n'étaient pas de sa part l'objet de moindres recommandations, ainsi qu'on le verra dans un dernier article.

JULIEN LEMER.

Rébus.



Le mot de la dernière charade est *Orange*.

Le Directeur : LÉO LESPÈS.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

LE

MAGASIN

DES FAMILLES.

JUIN 1850.

DÉPART DES 6 ALBUMS.

LE 15 DU PRÉSENT MOIS.

DERNIER DÉLAI POUR LE RÉABONNEMENT A PRIX RÉDUIT,

DESCRIPTION SOMMAIRE DES PRIMES.

A MADAME F... DE B...

Les Albums promis à tous ceux de nos Abonnés qui renouvelleront par anticipation partiront, Madame, le 15 du présent mois, c'est-à-dire qu'ils suivront presque immédiatement l'envoi du présent numéro. Vous les recevrez franco par la poste, au moyen de la somme de 1 fr. 50 cent. que vous avez ajoutée pour le port au montant de votre souscription.

Ces Albums causent une vive sensation dans le monde des journaux, — il y a des méfiants, — il y a des incrédules ; — tant mieux, la vérité est plus belle encore quand elle a à triompher du doute.

Je suis certain que dans votre propre cercle on a déjà dû dire : Il est impossible de donner six Albums, dont l'un, l'Album Bérat, contient dix romances, pour un abonnement que nous ne payons que 10 fr., sur lesquels il faut déduire les frais de poste ; — l'administration ne s'y retrouvera pas.

On disait la même chose, Madame, l'an dernier. Nous faisions trop de sacrifices pour les Abonnés, nous ne nous y retrouverions pas ! — Qu'est-il arrivé pour-

tant, — dix-sept mille Abonnés ont versé dans notre caisse plus de 250,000 fr., et le journal, loin de péricliter, n'a marqué que par des progrès sa marche à travers l'année.

Le secret de nos primes se trouve dans la grande quantité de nos souscripteurs. *Gagner peu pour vendre beaucoup*, c'est la vieille devise commerciale de nos pères ; c'est encore, comme tant de choses prétendues surannées, la seule diplomatie de l'industrie sérieuse.

L'Album Bérat de 1850, qu'il ne faut pas confondre avec l'Album Bérat 1849, que vous avez reçu l'an dernier, contient dix petites merveilles musicales : *Un premier amour, — O muse des chansons, — Louise et Louison, — Quand les lilas refleuriront, — On se bat à la frontière, — Où s'en va ta pensée, — Par la fenêtre, — Près du vieux chêne, — Un pèlerinage et le pauvre Thomas.* Chacune de ces romances est cotée 2 fr., ce qui fait un déboursé de 21 fr. s'il fallait les acheter chez les éditeurs, MM. Escudier frères (Bureau central de musique).

L'*Album d'Histoire naturelle* est une véritable arche de Noé, si ce n'est que la colombe n'en peut sortir qu'à l'aide de ciseaux. — Un savant professeur du collége Charlemagne, M. Achille Comte, en a fait la classification, et ce sera une véritable propriété pour l'amusement de vos enfants chéris.

L'*Album de Portraits comiques* vous retrace, à la manière de Dantan, tous les masques des personnages les plus célèbres : acteurs, poëtes, peintres, orateurs, musiciens s'y montrent en désopilantes silhouettes, mais en conservant une incontestable ressemblance.

L'*Album de Caricatures* ne ment pas à son titre. Les proverbes burlesques, les coq-à-l'âne, les parodies, les satires des ridicules du jour sont tracés par des crayons tenus par Bertall, Monnier, Nadar, Henry Emy, Raymond Pelez, Fabretzius, Damourette, etc.

Le 5ᵉ Album destiné à contenir des *Rébus* et *Charades* aura une variété des plus réjouissantes. Le crayon tracera à la fois des problèmes et des tableaux de genre. C'est l'union de la science mystique à la caricature.

Le sixième *Album des Grands maîtres* paraît par livraisons dans le journal ; — il doit commencer par la *Vierge de Murillo*, qui, retardée par le graveur, sera envoyée dans notre numéro prochain. Puis viendront tous les tableaux de Greuze, Prud'hon, Vernet, David, Raphaël, le Titien, Velasquez, Zurbaran, Lawrence, etc., reproduits avec une religieuse fidélité.

Un nombre immense de réabonnements est venu, malgré les distractions de la politique, répondre à notre appel. Toutefois, à la sollicitation générale, nous reculons d'un mois le terme des réabonnements d'anciens Abonnés à prix réduits. Ainsi on pourra encore recevoir le Journal pour l'année 1850-1851, le Livre des 400 auteurs gratis et les six Albums, en ne payant que 10 fr., plus 1 fr. 50 cent. pour l'envoi des primes (si on ne les vient prendre au bureau), EN S'ABONNANT PAR ANTICIPATION D'ICI AU 30 JUIN PRÉSENT MOIS, DERNIER DÉLAI.

Quant aux billets de la Loterie des gens de lettres, nous vous en enverrons autant que vous voudrez aux conditions fixées par l'autorité et relatées sur notre couverture.

LÉO LESPÈS.

Arts usuels de la Famille.

HISTOIRE DE LA DENTELLE.

I.

Il est universellement reconnu que l'histoire est la plus belle et la plus importante de toutes les sciences, non pas seulement l'histoire des êtres pensants et raisonnables qui tiennent le premier rang dans l'univers, mais aussi celle des sciences, des arts, de l'industrie, des objets inanimés enfin, qui jouent un si grand rôle dans les évolutions progressives de l'humanité. L'étude approfondie des choses les plus frivoles en apparence nous révèle parfois le secret de la grandeur et de la décadence des peuples. On peut appliquer à l'histoire en général ce qu'Horace a dit de la poésie : *Ut pictura poesis erit*. L'histoire est une peinture, et dans l'esquisse que nous allons tracer de l'origine, de l'industrie, de la fabrication de la dentelle, la peinture sera une histoire qui est liée plus intimement qu'on ne le pense à celle d'un grand nombre de villes, telles que Bruxelles, Malines, Bruges, Anvers, Lille, Valenciennes, Alençon, Gènes et Venise. En voyant ces riches et charmants tissus figurer dans les principales solennités de la vie, envelopper un nouveau-né, espoir de toute une famille, ou dérober à des regards souvent trop indiscrets la pudique rougeur d'une jeune fiancée, qui donc a jamais songé que ces dentelles, auxquelles les femmes ajoutent tant de prix, ont donné lieu à Bruxelles, en 1698, à la publication d'un édit qui prononçait la confiscation contre toute personne qui débaucherait les dentellieres et les attirerait en France? C'est qu'à cette epoque la fabrication de la dentelle était une des plus grandes sources de la richesse des Pays-Bas. Son histoire se rattache à celle des corporations et des maîtrises, et vers les derniers temps de la renaissance l'influence de cette industrie était toute-puissante sur la condition des classes laborieuses qui l'exerçaient.

Les plus minutieuses investigations historiques n'ont pu nous renseigner, d'une manière certaine, sur le pays et l'époque où la manufacture des dentelles a pris naissance. Si elle n'a pas été inventée dans les Pays-Bas, c'est là du moins qu'elle a reçu un développement et des perfectionnements qu'on ne remarque dans aucun autre pays. Quant à la date de son origine, tout fait présumer qu'elle remonte seulement au seizième siècle. Dans l'*Encyclopedie methodique*, à la partie des manufactures, des arts et métiers, rédigée par Roland, cet écrivain dit que le seul ouvrage qu'il connaisse sur les dentelles est du seizième siècle. C'est un recueil (1), sans texte, de dessins dont les formes bizarres montrent l'enfance du

(1) Voici le titre original de cet ouvrage : *Les singuliers et nouveaux pourtraits du seigneur Frédé-*

goût, dessins tellement gravés, qu'ils ne donnent pas seulement l'idée de l'exécution, et qu'on serait tenté de les prendre pour des représentations de simples découpures. Toutefois, d'après la remarque de Roland, il y en a de deux sortes : les uns à peu près tels que nous venons de les indiquer, offrent divers ornements qui semblent ne pouvoir être exécutés que par des fils conduits à l'aiguille et enlacés de cent façons, se recouvrant les uns les autres et ne formant qu'un *toilé* sans *champ*. Or, on entend par *champ* le fond travaillé à jour d'une dentelle ou d'un point; et par *toilé*, les fleurs dont le tissu mat ressemble à celui d'une toile. L'autre sorte de dessin est à mailles comptées : c'est une espèce de réseau à jours carrés, très-réguliers, sur lesquels sont disposées les figures faites en *toilé*. Jean de Glen, de Liége, vers la même époque, publia un livre analogue qui a échappé aux bibliographes. Mais en consultant les tableaux et gravures, on peut retrouver ce qu'on chercherait vainement dans les bibliothèques. A Lière, par exemple, dans l'église de Saint-Gomier, Quentin Metzu avait représenté Maximilien et Marie de Bourgogne avec des vêtements ornés d'une espèce de dentelle de fil d'or. A la collégiale de Saint-Pierre, à Louvain, on voit quelque chose d'analogue dans un tableau du même maître. Ce qui est plus positif encore, c'est une suite de dix estampes, gravées vers 1580 par différents artistes, tels que Nicolas Dubruyn et Assuérus Van Londerscel, sur les dessins de Martin de Vos d'Anvers (1). Elles représenten les occupations humaines aux divers âges de la vie. Dans la quatrième, consacrée à l'âge mûr, on remarque une jeune fille assise avec un carreau à tiroirs sur les genoux, et travaillant de la dentelle aux fuseaux, à la moderne. Le choix de ce sujet fait par le dessinateur prouve que cet exercice était fort commun, puisqu'il lui a donné la préférence pour caractériser une époque de la vie.

Au dix-septième siècle, l'usage des dentelles était fort répandu. Hommes et femmes s'en chargeaient à l'envi. On en mettait partout, voire même jusqu'aux bottes. Aussi cette marchandise était devenue un objet de consommation si grande, qu'elle provoqua l'étrange édit dont nous avons parlé. Jacques Van Eyck, célébrant les avantages de la Belgique, a très-agréablement décrit le travail de la dentelle, et Pierre Van Hengelandt de Leyde (né en 1640 et mort en 1691) a fait un tableau représentant une dentellière entourée de ses enfants.

Le mot *dentelle* vient-il de France ou des provinces wallonnes des Pays-Bas? Il serait téméraire de préciser. Mais le nom qu'on donne à ces tissus à l'étranger fait bien voir qu'on les regarde comme des produits originairement belges. En Italie on les appelle *merletti di Flandra*; dans une grande partie de l'Allemagne, *Brabantsche spitsen*.

Sans affirmer que les premières dentelles parurent au seizième siècle, comme tout porte à le croire, il est incontestable que ce tissu est d'origine moderne, car la délicatesse et la finesse des fils qui le composent ne pouvaient s'accommoder des procédés imparfaits de fabrication dans les temps anciens. Sous François Ier,

ric de Vinciolo Vénitien, pour toutes sortes d'ouvrages en lingerie, dédié à la Royne; derechef et pour la troisième fois augmentés, outre le réseau premier et le point coupé et lacé, de plusieurs beaux et différents pourtraits de réseau de point de côté, avec le nombre des mailles, chose non encore vue ni inventée; à Paris, par Jean Leclerc, le jeune (1587).

(1) Reiffenberg, *Dict. de la Conv.*

un grand nombre de femmes et les dignitaires de l'Église ornaient leur costume d'une sorte de dentelle de lin blanc à larges mailles, d'un travail plus solide que gracieux. A cette époque, l'art en était encore à ses premiers essais. Plus tard, les bourgeoises et les paysannes se parèrent également de dentelles communes, que l'on désignait sous le nom de *bisette* et de *gueuse*, à raison même de leur imperfection et de la modicité de leur prix. Au dix-septième siècle, ces dentelles n'étaient plus en usage.

Ce qui ferait supposer que l'industrie de la dentelle prit naissance en Flandre, c'est que ce pays expédiait déjà depuis longtemps des dentelles en Espagne, à destination des Indes espagnoles, lorsque Gênes et Venise commencèrent à en fabriquer. La France en produisit ensuite, mais seulement au dix-septième siècle, alors que d'habiles ouvrières de Bruxelles, de Gênes et de Venise avaient introduit de rapides et nombreux perfectionnements dans l'art de la fabrication.

Outre la *bisette*, la *gueuse*, la *mignonnette*, dentelle très-basse et très-fine, offrant beaucoup d'analogie avec les produits actuels de la Flandre française, la *campane*, d'un réseau plus ouvert et plus fort, seules dentelles connues au seizième siècle et composées de fil de lin, on vit apparaître la *guipure*, à laquelle la soie, l'argent et l'or prêtèrent leur richesse et leur éclat. La cour, le haut clergé et les dames de l'aristocratie se distinguaient en surchargeant leurs costumes de *guipure*, dentelle riche par le dessin autant que par la matière, et inaccessible, par l'élévation de son prix, aux fortunes bourgeoises. En examinant attentivement les premiers dessins de la guipure, on remarque (1) qu'ils ont une notable ressemblance avec ceux de la dentelle de ce nom, récemment protégée par les fureurs de la mode. Les nervures fortement accusées courent et s'entrelacent capricieusement, imitant les ornements et les formes de l'architecture de la Renaissance, qui a évidemment inspiré les inventeurs de la guipure. Seulement la matière première des anciennes *guipures* n'est pas celle des *guipures* plus récentes. Le commerce n'offre guère aujourd'hui que des guipures de fil de lin. Les anciennes guipures étaient composées de cartisane et de soie. La cartisane était un vélin souple et fin que recouvrait la soie; le luxe mêlait à la soie l'argent et l'or. On renonça bientôt à l'emploi de la cartisane, qui s'altérait à l'eau et compromettait ainsi le dessin, et même la durée de la dentelle. Alors, comme aujourd'hui, la guipure s'étendait en bandes ou en pièces de formes et de dimensions différentes, selon l'usage auquel elle était destinée. On distinguait cependant des guipures étroites, dites *tête de More*.

Il y avait aussi au seizième siècle le *point de Venise* et le *point de Gênes*, mais le secret des dentelles gracieuses et légères, qui devaient faire la fortune et l'orgueil des fabriques belges, n'était pas encore trouvé. C'est à la cour de Louis XIII que les *dentelles de Bruxelles* firent pour la première fois leur apparition en France. La célèbre Gabrielle d'Estrées n'en orna pas sa beauté, car les états de ses dépenses ne font aucune mention d'achat de dentelles. Cette particularité porte à croire que les dentelles de Bruxelles ne pénétrèrent en France que sous le règne de

(1) M. de V***, dans une brochure publiée il y a quelques années, donne, sur les dentelles en général, de curieux renseignements auxquels nous avons cru devoir recourir.

Louis XIII, alors que Richelieu sembla encourager, pour les besoins de sa politique, le luxe et les prodigalités de la noblesse. Tous les jeunes et brillants seigneurs, qui excitaient la sombre jalousie du cardinal, rivalisaient de luxe et de goût dans le choix des dentelles qui se rabattaient autour du cou. Avant Louis XIII la dentelle n'était pas entrée dans le costume des hommes. Depuis Henri II les troubles civils ou la guerre n'avaient guère laissé à la noblesse le temps de songer à la vanité dans ses parures. Sous Louis XIII elle se livra à de tels excès que les parlements s'émurent, et en 1629 parut l'édit célèbre connu sous le nom de *code Michaud*. La dépense du costume fut limitée, ainsi que celle de la table, et la dentelle devint l'objet d'une proscription spéciale.

Cet édit avait moins pour but de faire disparaître de l'usage le port de la dentelle, que de mettre un terme à l'invasion effrayante d'un luxe effréné et à des prodigalités qui rendaient la France tributaire, pour des sommes considérables, des fabriques de la Flandre et de l'Italie. Ce qui le prouve, c'est que, seize années après la promulgation du *code Michaud*, Colbert encouragea ouvertement la fabrication de la dentelle en France.

II.

Dans l'origine la dentelle sortit des mains des ouvrières sans que la fabrication en fût réglementée comme toutes les autres industries au seizième siècle. Mais bientôt elle fut soumise, dans les Pays-Bas, puis en France, aux règles des maîtrises et des jurandes qui régissaient alors toutes les autres professions. La dentelle faite à l'aiguille, c'est-à-dire le *point*, se fabriquait principalement à Venise et à Gênes. Les villes de la Belgique, Bruxelles, Liége, Bruges, Anvers, Malines, Louvain, Gand, produisaient des dentelles de tout genre. Dans la Flandre espagnole on faisait des dentelles sans fond, à grandes fleurs, sans réseau ni brides, destinées à l'Amérique et fort usitées en France. Au milieu du XVIIe siècle, l'industrie de la dentelle s'établit dans notre pays. Par une ordonnance en date du 5 août 1665, une Manufacture des points de France, destinée à rivaliser avec les fabriques étrangères, fut fondée sur une large échelle. On favorisa cette industrie nouvelle d'avantages considérables. Une gratification de 36,000 francs et un privilége de dix années contribuèrent rapidement au succès de la Manufacture des *points de France*. La compagnie avait son siége à Paris, hôtel Beaufort, et Arras, Sedan, le Quesnoy, Loudun, Aurillac, Château-Thierry et surtout Alençon furent les villes choisies pour cette industrie. Afin de protéger plus efficacement la manufacture naissante, on prohiba d'une manière absolue les dentelles étrangères. Bientôt Lille, Valenciennes, Dieppe, le Havre, Honfleur, Pont-l'Évêque, Caen, Gisors, le Puy, virent se développer l'industrie qu'elles ont conservée de nos jours. Louvres et Saint-Denis entreprirent plus tard la fabrication des *blondes*, restreinte dans les environs de Paris vers la fin du dix-septième siècle. De même que la fabrication de la dentelle était réglementée et exclusivement livrée aux passementiers et merciers, soit que la dentelle fût de lin pur, de soie, ou mêlée d'ar-

gent et d'or (1), la vente en était régie par des dispositions spéciales. Les maîtresses lingères pouvaient vendre des dentelles de lin, mais non des dentelles enrichies d'or ou d'argent. Le corps des merciers-passementiers avait seul ce privilége. Toutefois des mains catholiques seulement pouvaient toucher aux dentelles qui paraient la beauté de madame de Fontanges, de mademoiselle de la Vallière, cette femme si tendre et si honteuse de l'être, comme le dit fort spirituellement madame de Sévigné, et de madame de Maintenon, née calviniste. Ces contradictions, ces alliances du sacré et du profane abondent dans le siècle de Louis XIV, qui proscrivit les arts, les sciences, les lumières, en révoquant l'édit de Nantes, tandis qu'il distinguait Racine, soutenait Molière et fécondait des richesses que l'ignorance du luxe rendait stériles, en même temps qu'il préludait par des victoires inutiles, par des constructions orgueilleuses, à une honteuse banqueroute.

Avec l'avénement au trône d'un roi jeune, ardent au plaisir, passionné pour l'éclat et pour le faste, la coquetterie française se développa. Sous Louis XIV, la mode devint despotique et le luxe des ajustements atteignit des proportions jusqu'alors inconnues. La cour de Louis XIV donna le ton à l'Europe, et la dentelle fit invasion dans la toilette des hommes aussi bien que dans celle des femmes. Employée en rabat par les jeunes seigneurs, en collerettes et en guimpes par les jolies habituées de Marly, la dentelle se mêla bientôt aux rubans sur les robes. Cet ajustement dut sa grande faveur à mademoiselle de Fontanges. Mise en honneur par la cour de Louis XIV et passée en usage dans les habitudes, la dentelle vit augmenter sa faveur avec le dix-huitième siècle, qui inaugura l'habit français. Les hommes en portèrent en manchettes, et le rabat fut remplacé par le jabot. Quant à la toilette des femmes, devenue plus riche que légère, elle fut chamarrée de dentelles de toute espèce. Elles s'en enveloppèrent complétement durant la régence et sous Louis XV. On peut dire que, sous le règne des Pompadour et des Dubarry, le luxe des dentelles était devenu une véritable fureur. Avec Louis XVI les habitudes somptueuses firent place à des goûts plus simples ; mais si l'argent et l'or disparurent presque entièrement de la toilette, la dentelle y fut conservée par Marie-Antoinette, qui trouvait cette parure élégante et légère plus simple et plus delicate. Lorsque l'orage révolutionnaire commença à gronder sur la France, l'usage de la dentelle était définitivement adopté par les grands et les petits, la noblesse et le tiers état, les seigneurs et les bourgeois. Ce léger enfant de la mode subit tout à coup le sort des rois, des marquises, des fermiers généraux et des abbés, ce type papillonnant créé par le plaisir, espèce de vivante transaction entre le monde et l'Église. Tout le dix-huitième siècle s'abîma dans une épouvantable catastrophe, et le souffle révolutionnaire emporta les flots légers de la dentelle. Elle reparut un instant bien timide, et toute tremblotante, sous le directoire, pour disparaître de nouveau sous l'empire. Avec la restauration elle fit sa rentrée dans le monde, et aujourd'hui elle est entrée dans les besoins de presque toutes les classes. Les hommes, néanmoins, lui ont gardé rancune. Les

(1) Ce privilége accordé aux maîtres passementiers fit donner à certaine dentelle le nom de *passement* ou *entrepassement*.

fils de 89 n'ont pas encore jugé à propos de revenir aux manchettes ni aux jabots. Mais les femmes de toutes les conditions accablent les dentelles de leurs préférences, et cherchent à en faire revivre la mode dans le costume des hommes, car il est rare que le cadeau d'usage offert par la jeune fille à son fiancé ne soit pas orné de dentelles.

III.

La dentelle livrée actuellement au commerce est fournie, pour les trois cinquièmes au moins, par la Belgique. Les deux autres cinquièmes sont produits par la Saxe et la France, mais surtout par celle-ci.

Les cinq classifications principales de toutes les dentelles de fil en usage sont : le point de Bruxelles, ou point d'Angleterre ; — la dentelle de Malines ; — le point d'Alençon ; — la dentelle de Valenciennes et la dentelle de Lille.

Il y a d'autres variétés de dentelles de fil, mais ce ne sont que des imitations de ces cinq dentelles principales. Ces imitations empruntent le nom des pays qui les fabriquent et n'ont aucune valeur commerciale bien notable.

La reine des dentelles, celle qui brille par son fini, par sa richesse, est sans contredit le *point de Bruxelles*, qu'une erreur généralement accréditée a fait désigner sous le nom de *point d'Angleterre.* Ces tissus merveilleux n'appartiennent nullement à l'industrie anglaise. Le point d'Angleterre s'est de tout temps fabriqué en Belgique. Il faut remonter jusqu'au dix-septième siècle pour trouver la cause de cette erreur. A cette époque, le parlement anglais rendit, à l'exemple de la France, un acte de prohibition contre les dentelles étrangères, pour retenir les valeurs considérables en numéraire exportées en Belgique en échange des dentelles de Flandre. En même temps, des négociants de Londres tentèrent d'attirer en Angleterre des ouvrières des Pays-Bas. Mais les essais que l'on fit pour importer sur les bords de la Tamise la riche industrie de la dentelle ne réussirent pas. Alors les négociants anglais, pour faire croire au succès de leurs efforts, firent acheter à Bruxelles des dentelles qui étaient ensuite vendues comme produit de leur industrie et sous le nom de *point d'Angleterre.*

Le *point d'Angleterre* diffère essentiellement de l'*application d'Angleterre.* Le mode de fabrication est identique, mais le fond du *point* est un fil très-délié et fait à la main, tandis que le fond de l'*application* n'est pas fait à la main. La broderie est la même pour les deux dentelles. Les fleurs sont faites isolément, hors du réseau, et appliquées sur des fonds différents.

Pour la délicatesse du travail, la grâce et le relief de la broderie, aucune dentelle ne rivalise avec le *point de Bruxelles*, dont la valeur n'est surpassée que par celle du *point d'Alençon.* On rapporte que la robe de mariage de la duchesse de Berry, faite en *point de Bruxelles* ou *point d'Angleterre*, a coûté 30,000 fr.

Contrairement au *point de Bruxelles*, la *dentelle de Malines* se fabrique d'une seule pièce, au fuseau. Le fil qui borde le contour extérieur de toutes les fleurs, et qui en dessine les formes, donne à cette dentelle l'apparence d'une broderie et lui a valu la dénomination, quelquefois usitée, de *broderie de Malines.* Bien qu'on fasse encore de cette dentelle la privilégiée du luxe, puisque la robe de

mariage de la reine Victoria portait des volants en point de Malines, son prix ne s'élève pas à la moitié du prix de la dentelle de Bruxelles.

La dentelle dite *valenciennes* ne se fabrique plus, comme le point de Malines ou de Bruxelles, dans la ville qui l'a vue naître. La guerre a forcé cette industrie à émigrer en Belgique. La *valenciennes* n'est pas sujette, comme les autres dentelles, aux caprices de la mode. Malgré l'élévation de son prix, elle n'est pas exclusivement l'apanage de la fortune. Sa solidité la fait rechercher des classes moyennes. Cette dentelle est celle qui rappelle le plus, par sa régularité, par le style particulier de ses dessins, les anciennes traditions de la dentelle. Comme la *malines*, la *valenciennes* se fait au fuseau, d'une seule fois, fond et broderie, tantôt à maille ronde, tantôt à maille carrée. Si elle est moins gracieuse, elle est aussi riche que le point de Bruxelles et de Malines, et résiste plus longtemps à l'usage. C'est à Ypres, à Bruges et à Courtrai que se fabrique aujourd'hui la *valenciennes*.

La *dentelle de Lille*, plus variée dans ses dessins que la *valenciennes*, n'offre pas les mêmes avantages sous le rapport de la solidité. Adoptée par les fortunes modestes, la *dentelle de Lille* se rapproche beaucoup de la *malines*, et la France est sans rivale pour la fabrication de cette dentelle.

L'autre dentelle propre à la France, qui l'a créée, est le *point d'Alençon*, aussi riche par l'éclat et la variété de ses dessins que par la délicatesse infinie du fond. Depuis Colbert, au génie duquel Alençon dut de voir s'élever dans ses murs la première fabrique de dentelle en France, le *point d'Alençon*, fait à l'aiguille, est resté une des sources de prospérité de cette ville. C'est la seule dentelle qui soit restée d'un luxe extrême et aussi d'un prix exorbitant. La duchesse d'Orléans portait, le jour de son mariage, une robe de *point d'Alençon*.

Chose remarquable! La fabrication de la dentelle a, jusqu'à ce jour, été respectée par l'invention des machines. L'art de la mécanique n'a pas encore essayé de lutter avec l'aiguille et le génie de l'humble ouvrière. Cette particularité assure a l'industrie de la dentelle une moralité qu'on ne rencontre pas dans les manufactures où il y a agglomération de personnes des deux sexes. La dentelle se faisant au foyer domestique, les mœurs trouvent dans ce travail isolé les garanties qui manquent au travail en commun. En Belgique, la fabrication de la dentelle entre, pour ainsi dire, dans l'éducation ordinaire des classes pauvres. A dix ou douze ans, une petite fille peut déjà suffire à son entretien. Suivant l'habileté des ouvrières, leur salaire varie de 75 cent. à 2 fr. 50 cent. par jour, ce qui constitue une espèce d'aisance dans un pays où les denrées sont à bas prix. La condition du tiers environ de la population ouvrière de la Belgique, qui se livre à la fabrication de la dentelle, est bien plus heureuse que celle des ouvriers employés au tissage ou à la filature du coton ou de la soie.

Après avoir tracé l'historique de la dentelle, nous entreprendrons un autre jour de décrire l'art de la fabriquer.

Charles ROBIN.

Les femmes de l'empire.

MADAME TALLIEN.

A ce nom seul s'éveillent toutes les idées de beauté que rêve l'imagination dans ses plus séduisantes fantaisies de femmes. Née sous le soleil de l'Espagne, de l'union du comte de Cabarrus avec la belle mademoiselle Galabert, d'origine française, elle apporta en France un essor de passions que semble, pour l'ordinaire, y refuser le climat. Certes elle mérita qu'il lui fût beaucoup remis, car elle aima beaucoup. La jeune Thérésia Cabarrus manifesta dès l'enfance le goût le plus vif pour tous les arts brillants. Son père, appelé à de hautes faveurs à la cour de Charles III, roi d'Espagne, avait amassé une fortune considérable; il passait pour le plus habile financier de son temps. C'était le descendant d'un de ces capitaines qui donnèrent leur nom à la baie de Cabarrus. Il eut l'occasion de venir plusieurs fois à Paris, autant par goût que pour remplir diverses missions auprès du gouvernement français, et ce fut dans un de ces voyages que le marquis de Fontenay, conseiller à la chambre des requêtes du parlement de Paris, rencontra, dans un cercle, la jeune Espagnole qui devait un jour exercer tant d'influence sur l'avenir de notre pays, et qu'il en devint éperdument épris. Elle avait à peine seize ans. Il eut le bonheur d'obtenir sa main.

La jeune et séduisante marquise de Fontenay fit bientôt l'ornement des premières sociétés de Paris; de son côté le marquis, son mari, recevait dans ses salons tout ce que la capitale comptait de gens titrés. Cependant un premier malheur ne tarda pas à frapper la jeune femme : son père vint à subir les inconstances de la fortune. Il trouva à la mort de Charles III un implacable ennemi, dans le nouveau ministre Léréna, qui le fit arrêter au mois de juin 1790 et détenir avec une extrême rigueur.

— Prêtez-moi donc vos gardes nationales, pour aller délivrer mon père! disait Thérésia à la Fayette dans un moment de boutade.

Elle n'en eut pas besoin; le comte d'Obranda ayant succédé à Léréna, Cabarrus rentra en grâce. Mais son mariage avec le marquis ne fut pas heureux. Ce dernier dissipa la riche dot que sa femme lui avait apportée, et le temps était venu où il ne faisait pas bon, pour les marquis, de demeurer en France : M. de Fontenay émigra donc, comme la plupart des nobles, après avoir consenti, d'accord avec sa femme, à divorcer avec elle.

Thérésia de Fontenay, contrairement à son mari, ne partageait pas les idées d'aristocratie qu'il avait en tout temps manifestées : sa jeune ferveur, prompte à recevoir le prestige de tout ce qui exhale la pensée, s'était tournée vers le merveilleux avénement qui avait secoué le joug du peuple et l'inauguration imprévue de son règne. Elle ne vit bientôt plus que vertus civiques, récompenses patriotiques,

couronnes de chêne décernées à quiconque, homme ou femme, avait bien mérité du pays. Les sentiments de liberté et d'égalité avaient suppléé chez elle à tous les autres sentiments. Voilà donc soudainement, et comme par une magique baguette républicaine, cette ex-belle marquise, cette nouvelle reine des salons partout idolâtrée, ne rêvant que plaisirs, modes et fêtes, transformée en citoyenne, en austère institutrice, en garde-malade même, le tout au service de la Convention, et cela à vingt ans et dans tout l'éclat d'une indescriptible beauté. — Thérésia se lia alors avec les Girondins, et ce fut après leur désastre complet qu'elle-même, se trouvant compromise, quitta Paris et se rendit à Bordeaux, dans l'intention d'aller en Espagne rejoindre son père, redevenu grand d'Espagne et comblé d'honneurs; mais ses papiers n'étant point en règle, elle fut arrêtée à Bordeaux et jetée en prison.

Cette ville était, à cette époque, le théâtre des rigueurs de la Montagne, qui poursuivait avec acharnement les restes de la faction girondine réfugiée dans ses murs. Là régnait celui qui, des premiers, avait appelé la foudre sur la tête des malheureux Girondins, le proconsul Tallien. Il s'était logé sur la place même où l'échafaud dressé présentait chaque jour à sa vue le spectacle des sanglantes exécutions qu'il avait lui-même ordonnées la veille. Il vint dans l'idée de Thérésia d'écrire à Tallien pour l'intéresser à son sort et obtenir sa liberté. Tallien l'avait vue plusieurs fois à Paris chez madame Alexandre Lameth. Tallien était très-bel homme, il avait vingt-cinq ans au plus, avec un cœur de feu et d'éloquence. Il alla visiter la belle prisonnière, et cette fois ce ne fut plus le courroux d'Armide que la vue de Renaud suffisait pour amollir, mais celui du farouche inquisiteur qu'un seul regard de l'enchanteresse eut le pouvoir d'enchaîner; ce regard fascinateur changea le cœur de Tallien et bientôt la face entière de la révolution : Thérésia fut libre. Dès lors le cours des proscriptions cessa à Bordeaux; à tant de barbarie succéda un régime de clémence. Chaque jour la belle suppliante obtenait une grâce de celui sur lequel ses charmes avaient pris un ascendant tout-puissant. Un jour elle feint de désirer le portrait de Tallien. Le plus habile artiste en est chargé; les séances se prolongent, et par cet ingénieux artifice elle parvient à le distraire et à l'occuper de telle sorte, qu'il oublie l'objet de sa mission.

Tallien fut dénoncé et rappelé à Paris. Madame de Fontenay ne tarda pas à l'y suivre, mais elle avait été signalée comme l'instigatrice du système de *modérantisme* qui venait de paralyser, à Bordeaux, le mouvement révolutionnaire si bien commencé, et ce furent particulièrement les satellites de Robespierre qui tinrent l'œil ouvert sur elle et qui la firent arrêter dès son arrivée dans la capitale. Elle fut plongée dans un cachot à Sainte-Pélagie, convertie en prison nationale, couchée sur la paille, privée de jour et presque de nourriture. Elle s'attendait à chaque instant à subir le sort qui la menaçait, c'est-à-dire à être guillotinée; les efforts de Tallien pour la sauver ne servaient, au contraire, qu'à resserrer ses liens. En vain il la réclame, déclarant qu'elle est sa femme, rien ne réussit. On touchait à l'époque du 9 thermidor. Madame de Beauharnais, qui depuis fut l'impératrice Joséphine, avait été aussi incarcérée dans cette maison; les deux prisonnières avaient eu plus d'une fois l'occasion de se voir; aussi formèrent-elles une liaison qui, dans la suite, devint de plus en plus intime.

Enfin, le 7 thermidor, madame de Fontenay écrit à Tallien le billet suivant :

« L'administrateur de la police sort d'ici. Il est venu m'annoncer que demain « je monterais au tribunal, c'est-à-dire à l'échafaud. Cela ressemble bien peu « au rêve que j'ai fait cette nuit. Robespierre n'existait plus, et les prisons étaient « ouvertes!.... Mais grâce à votre insigne lâcheté, il ne se trouvera bientôt plus « personne en France capable de réaliser mon rêve. »

Cet énergique avertissement eut son effet; Tallien répondit :

« Soyez, madame, aussi prudente que j'aurai de courage, et surtout calmez votre tête. »

Il tint parole : déjà il avait ourdi, avec plusieurs de ses collègues, la fameuse conspiration qui tendait à renverser Robespierre. Le 9 thermidor il monte à la tribune, accuse le tyran, brandit un poignard, triomphe, et Robespierre n'est plus.

Ce fut donc aux charmes et au courage de cette adorable femme qu'on dut en partie l'une de nos plus décisives révolutions. Tallien n'eût pas montré cette énergie sans l'amour violent qui l'inspirait. Il obtint sa récompense : la belle madame de Fontenay l'épousa le 26 décembre 1794.

Le domicile des époux avait été fixé à Chaillot. Les nouveaux salons de madame Tallien ne tardèrent pas à devenir célèbres. Ce fut le rendez-vous le plus couru de tout ce qu'il y avait d'hommes influents à la tête du gouvernement. On donna à celle qui y présidait le nom de *Notre-Dame de Bon Secours*, comme depuis à madame de Beauharnais, restée son amie, celui de *Notre-Dame des Victoires*, et à madame Récamier, célèbre, elle aussi, autant par son esprit que par sa beauté, celui de *Notre-Dame des Grâces*.

Mais bientôt Tallien sembla revenir à ses anciens errements. Le règne de la terreur sembla renaître. Dès lors la désunion se mit entre les nouveaux époux. Madame Tallien avait résolu de rappeler à Paris l'élégance et les belles manières que la rudesse des habitudes républicaines avait pour ainsi dire exilées. Il tardait aux femmes qui avaient passé le dernier hiver dans la tristesse et dans l'effroi d'égayer celui-ci par des bals, des festins, des concerts, et de faire succéder l'éclat des parures à la négligence dont on avait fait parade pendant le règne de la terreur. Les femmes adoptèrent donc le costume grec; elles marchèrent les jambes nues et seulement ornées de cothurnes, avec des diamants aux doigts des pieds. Une simple tunique drapée à l'antique dessinait toutes les formes de leur taille. En un mot, la mode reprit son empire. De leur côté, les jeunes gens portaient les cheveux relevés en cadenette et des cravates énormes, suivant l'usage des Vendéens et des chouans, comme pour montrer leur sympathie avec ces derniers, et des pantalons qui montaient jusqu'aux aisselles; ainsi fagotés, ils ressemblaient assez à des autruches. Ils affectaient de ne pas prononcer l'*r* en parlant, ce qui leur avait fait donner la qualification d'*incroyables*; d'autres s'étaient fait couper les cheveux *à la victime*, saluaient en inclinant la tête d'une façon vive et brusque, comme lorsqu'elle tombe, par allusion au supplice de la guillotine réputé de mauvais goût, et, par conséquent, passé de mode.

Madame Tallien était devenue l'âme des réunions du beau monde; elle se faisait admirer par sa beauté d'abord, puis par la magnificence de sa toilette, aux con-

cès du célèbre chanteur Garat. Son sourire si charmant lui était d'un grand secours lorsqu'elle sollicitait une grâce près d'un des membres du gouvernement. Elle avait le soin de ne s'entourer que de femmes aimables et jolies qui l'aidaient dans ses plans de réforme, et parmi lesquelles figurait en première ligne son amie madame de Beauharnais. Il existe une lettre de cette dernière à madame Tallien, où elle lui donne rendez-vous à l'hôtel Thélusson pour une soirée magnifique; elle l'engage à y venir avec sa robe fleur de pêcher : « Il faut, lui disait-elle, que « nos toilettes soient les mêmes; quant à moi, j'aurai sur la tête un simple mou- « choir rouge noué à la manière des créoles avec trois crochets de cheveux sur « chaque tempe. Cette coiffure sera bien hardie pour moi, à côté de vous, plus « fraîche que moi; mais, songez-y, ma très-chère, il s'agit cette fois d'éclipser « et de désespérer nos rivales : c'est un coup de parti. »

Ceux que rien n'avait pu convertir et qui étaient demeurés fidèles à la révolution, déclamaient journellement dans les clubs contre *la Cabarus et la foule d'intrigants et de fournisseurs qu'elle traînait à sa suite;* et dans cette circonstance, on ne doit plus s'étonner de la mésintelligence qui avait éclaté entre Tallien et sa femme.

Le Directoire avait succédé à la Convention. Le cercle de madame Tallien avait acquis plus de vogue que jamais. Rien n'égalait le faste de ses appartements. Barras y trônait et s'y était rendu plus maître que Tallien lui-même. Celui-ci était toujours en butte aux haines et aux reproches; on continuait à scruter sa vie passée, soit à la tribune, soit dans son intérieur. La soif insatiable des plaisirs avait tellement envahi la société, qu'on ne devait pas songer à y opposer une digue. Tallien rentrait chez lui triste, sombre, et dévoré de soucis. Repoussé de toutes parts, abreuvé de dégoûts, ne trouvant aucun dédommagement dans la tendresse de la femme qui avait peut-être oublié trop vite ce qu'il avait fait pour elle, il crut que ce qu'il avait de mieux à faire était de suivre la bannière qui, sous les ordres du jeune Bonaparte, flottait vers l'Orient, et, par un revirement de fortune incompréhensible, de protecteur qu'il avait été pour lui, il devint protégé par lui. Mais le général en chef de l'armée d'Égypte n'en usa que fort mesquinement à son égard, et se crut quitte envers Tallien en lui accordant un emploi subalterne dans l'administration de l'armée. Voilà pour le mari. Quant à la femme, Bonaparte n'était pas tranquille sur l'intimité qui régnait entre elle et Joséphine, et un soir qu'il était au Caire avec Bourrienne et qu'il méditait déjà son retour en France, il lui dit :

— Mon cher, que croyez-vous que fasse à présent ma femme à Paris?

— Général, je suppose qu'elle s'y ennuie et qu'elle pleure.

— Mon cher Bourrienne, repartit Bonaparte en tirant l'oreille de son secrétaire intime comme c'était assez son habitude, vous n'êtes qu'un nigaud; ma femme doit être en ce moment au bois de Boulogne, montée sur un cheval blanc, à côté de madame Tallien, c'est-à-dire en mauvaise compagnie.

Débarqué à Fréjus, et bientôt dans la capitale, Bonaparte se rend chez madame Tallien, qui, d'un coup d'œil, pénètre les préventions dont il est agité contre son amie. Elle s'applique à lui vanter l'excellente conduite de Joséphine pendant sa longue absence, plaide pour elle avec tant de chaleur et d'éloquence que les

soupçons du jeune général s'évanouissent, qu'il va sur-le-champ retrouver sa femme, mais qu'il lui impose en même temps la condition de cesser de voir madame Tallien.

Après le 18 brumaire, lorsqu'il y eut une espèce de cour, Bonaparte refusa de recevoir madame Tallien aux Tuileries, malgré les vives instances de Joséphine. Plus tard devenu empereur, les portes du palais restèrent constamment fermées pour madame Tallien, qui accueillit son mari à son retour d'Égypte par une demande en divorce qu'elle eut le crédit d'obtenir. Pendant son absence, qui avait duré trois ans, sa femme avait eu deux enfants : un garçon et une fille. Pendant la procédure du divorce, un troisième enfant vint au monde : tous trois n'avaient été inscrits sur les registres de l'État civil que sous le nom de leur mère. Ses deux premiers maris vivaient encore lorsque, le 18 juillet 1805, elle épousa le comte de Caraman. Ce dernier mariage ne tarda pas à confirmer à l'heureuse madame de Caraman le titre de princesse de Chimay, car la même année le prince de Chimay, dont le comte de Caraman se trouvait l'héritier, mourut à Florence et lui laissa sa fortune et ses fiefs.

Lors du voyage que les deux époux firent en Toscane pour recueillir la succession, madame de Caraman désira être présentée a la reine d'Étrurie. On vanta à la jeune majesté les services importants que cette dame avait rendus dans les plus mauvais jours de la révolution et les nombreuses victimes qu'elle avait arrachées au supplice. Elle obtint de paraître à la cour et fit sensation, non-seulement par sa beauté parvenue à son apogée, mais encore par l'élégance de sa toilette vraiment magnifique. Sur le bruit de l'accueil qui lui avait été fait à Florence, Joseph Bonaparte, alors roi des Deux-Siciles, la reçut à son tour, bien qu'il n'ignorât pas les préventions que son frère Napoléon avait conçues contre elle.

Madame de Caraman, qui, depuis sa haute fortune, semblait ne vouloir plus frayer qu'avec les têtes couronnées, se trouvait assez mal en cour de Rome a cause de ses deux divorces. Elle voulut, en 1814, s'y faire reconnaître comme épouse légitime de M. de Caraman ; mais son premier mari vivant encore, il fut décidé qu'elle ne pouvait être, aux yeux de l'Église, que madame de Fontenay. La mort de ce dernier, arrivée en 1815, leva ce premier obstacle ; le mariage avec Tallien n'en fit pas un second, par la raison que, n'ayant été contracté que civilement et sans bénédiction ecclésiastique, l'Église ne reconnaissait pas madame Tallien comme telle.

De retour à Paris sous la restauration, madame de Caraman ouvrit sa belle maison de la rue de Babylone, et ses soirées devinrent à la mode. Les étrangers les plus distingués et les femmes les plus en vogue y affluèrent ; cependant on n'y rencontra aucun des nobles habitants du faubourg Saint-Germain. Quelques nuages vinrent, vers cette époque, rembrunir un peu un si bel horizon. La princesse de Chimay apprit qu'on voulait publier les memoires de sa vie. Son fils l'en instruit : on y promettait le scandale à forte dose. Déjà M. Henry de la Touche avait écrit son roman de *Fragoletta*. Sur ces entrefaites, madame de Chimay écrivit de Bruxelles à son fils une lettre publiée plus tard, et dans laquelle sa juste indignation s'exprimait en termes pleins de convenance et de dignité. Elle lui disait entre autres choses :

« Je te remercie du fond du cœur, mon cher enfant, de vouloir empêcher la « publication des mémoires dont je suis menacée. Quand on est assez lâche et assez « vil pour spéculer sur le scandale et attaquer une femme, une mère de famille, « on n'est accessible à aucun sentiment, à aucune crainte, et il faut que la vic- « time se résigne. Non-seulement je n'ai point écrit de mémoires, tu le sais, mais « encore je n'en écrirai jamais. J'ai vécu jusqu'à ce jour sans avoir fait répandre « une larme, sans avoir éprouvé un sentiment de haine ou le désir de me venger « du mal qu'on m'a fait; je veux mourir comme j'ai vécu. Je n'ai point lu *Frago- « letta*. Je veux me laisser calomnier sans me plaindre, et quelles que soient les « attaques, on n'obtiendra de moi que le mépris et celui des gens de bien. »

Nous ne sachions pas que ces prétendus mémoires aient jamais paru.

Le reste de la vie de madame Tallien s'écoula dans une douce sécurité. Des services rendus, des malheurs soulagés, la passion du bien qui honore tant l'humanité, couvrirent, chez madame Tallien, des faiblesses qu'une extraordinaire beauté, un cœur tendre et les malheurs du temps ne lui permirent pas d'éviter. Une douloureuse maladie abrégea ses dernières années. La religion la consola dans ses longues souffrances : elle mourut à Chimay le 15 janvier 1835, ayant conservé jusque dans les derniers temps la grande beauté qui avait fait sa principale réputation. Sa tombe eut à gémir d'un procès débattu entre ses nombreux enfants. Telle fut l'existence d'une femme célèbre dont l'histoire de l'empire s'est emparée, non pas sous le titre fastueux de marquise de Fontenay ou même de princesse de Chimay, mais bien sous le nom beaucoup plus national de madame Tallien, dont la famille ne parviendra jamais à effacer l'indélébile popularité.

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Poésies de la famille.

CHATIMENT DE L'ORGUEIL.

Dans ces temps merveilleux où la Théologie
Fleurit avec le plus de sève et d'énergie,
On raconte qu'un jour un docteur des plus grands,
Après avoir touché les cœurs indifférents,
Les avoir remués dans leurs profondeurs noires,
Et même découvert vers les célestes gloires
Des chemins singuliers à lui-même inconnus
Où les purs esprits seuls peut-être étaient venus,
Comme un homme monté trop haut, pris de panique,
S'écria, transporté d'un orgueil satanique :
« Jésus, petit Jésus, je t'ai porté bien haut !
« Mais si j'avais voulu t'attaquer au défaut

De l'armure, ta honte égalerait ta gloire.
« Et tu ne serais plus qu'un objet dérisoire ! »

Immédiatement sa raison s'en alla.
L'éclat de ce soleil d'un crêpe se voila ;
Tout le chaos roula dans cette intelligence,
Temple autrefois vivant, plein d'ordre et d'opulence,
Sous les plafonds duquel tant de pompe avait lui.
Le silence et la nuit s'installèrent en lui,
Comme dans un caveau dont la clef est perdue.
Dès lors il fut semblable aux bêtes de la rue,
Et quand il s'en allait sans rien voir, à travers
Les champs, sans distinguer les étés des hivers,
Sale, inutile, et laid comme une chose usée,
Il était des enfants la joie et la risée.

LE VIN DES HONNÊTES GENS.

Le soir, l'âme du vin chante dans les bouteilles :
Homme, je pousserai vers toi, mon bien-aimé,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles
Un chant plein de lumière et de fraternité.

Je sais combien il faut, sur la colline en flamme,
De peine, de sueur, et de soleil cuisant
Pour engendrer ma vie et pour me donner l'âme :
Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j'éprouve une joie extrême quand je tombe
Dans le gosier d'un homme usé par les travaux,
Et sa poitrine honnête est une chaude tombe
Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu retentir les refrains des dimanches
Et l'espoir qui gazouille en mon sein palpitant ?
Les coudes sur la table et retroussant tes manches,
Tu me glorifieras, et tu seras content.

J'allumerai les yeux de ta femme attendrie,
A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs,
Et serai pour ce frêle athlète de la vie
L'huile qui raffermit les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, végétale ambroisie,
Comme le grain fécond tombe dans le sillon

Et de notre union naîtra la poésie
Qui montera vers Dieu comme un grand papillon !

CHARLES BAUDELAIRE.

(Ces deux morceaux inédits sont tirés d'un livre intitulé LES LIMBES, qui paraîtra très-prochainement, et qui est destiné à représenter les agitations et les mélancolies de la jeunesse moderne.)

Contes des veillées de famille.

LE SOLDAT DE PLOMB, TENDRE ET CONSTANT.

CONTE D'ENFANT.

Imité du suédois d'Andersen

Il y avait une fois vingt-cinq soldats de plomb ; ils étaient tous frères, car ils étaient nés du même moule.

Chacun d'eux avait l'arme au bras, et leur uniforme rouge et bleu était véritablement admirable à voir.

Les premières paroles qu'ils avaient entendues en sortant de la boîte dans laquelle ils étaient couchés, avaient été : « Des soldats de plomb ! »

Cette exclamation avait été poussée par un petit garçon qui s'était mis à battre des mains et à sauter de joie, à la vue du présent magnifique qu'on venait de lui faire à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance.

Aussitôt il avait mis tous les soldats sur la table, puis il les avait alignés, rangés, tantôt deux par deux, tantôt trois par trois, quatre par quatre, et ainsi de suite ; bref, le jeune capitaine leur avait fait exécuter toutes les manœuvres imaginables, sans leur donner ni trêve ni repos, durant deux grandes heures tout au moins.

Tous ces soldats se ressemblaient comme des frères jumeaux, à l'exception d'un seul qui n'avait qu'une jambe. Et voici quelle était la cause de son infirmité : il avait été fait le dernier, et il était resté tout juste assez de plomb dans la cuiller pour lui confectionner une jambe unique, ce qui ne l'empêchait pas, néanmoins, de se tenir debout, et aussi solidement que ses frères. Et, chose étrange, ce fut précisément lui qui se fit le plus remarquer, comme on va le voir tout à l'heure.

Sur la table où les soldats avaient été rangés par le petit garçon, on voyait une quantité de jouets épars, parmi lesquels un fort joli château en carton attirait particulièrement l'attention.

Tout autour du château s'élevaient des arbres verdoyants qui se miraient dans une glace représentant un bassin où semblaient nager des cygnes d'une blancheur éclatante.

Tout cela était ravissant à voir ; mais ce qu'on admirait bien plus encore, c'était

une jeune fille d'une beauté merveilleuse qui dansait sur la pelouse attenant au château.

La belle danseuse, vêtue d'une robe en soie rose étoilée de broderies d'or, levait une de ses jambes à une hauteur si extraordinaire, que le soldat de plomb à la jambe unique aurait pu croire, en quelque sorte, à une conformation semblable à la sienne.

— Voilà la femme qui me conviendrait! — pensa-t-il; — mais, hélas! c'est une grande dame. Elle habite un château, tandis que moi, je n'ai d'autre demeure qu'une boîte en sapin. Et d'ailleurs, dans cette caserne où nous sommes si étroitement logés, il n'y aurait pas de place pour cette adorable créature. Quoi qu'il en soit, je veux, à tout prix, faire sa connaissance!

Pendant une manœuvre, il tomba derrière une tabatière qui se trouvait sur la table. Mettant à profit cet accident, il resta immobile dans cette position, qui lui permit de contempler à son aise, et sans indiscrétion, la séduisante danseuse, pirouettant sur la pointe du pied, et maintenant toujours une jambe à la même hauteur, sans perdre un seul instant son équilibre.

Cela dura toute la soirée; enfin, les autres soldats de plomb furent replacés dans leur boîte, et les gens de la maison allèrent se coucher.

Alors les jouets se mirent à jouer entre eux et s'en donnèrent à cœur-joie.

En entendant ce qui se passait, les soldats de plomb, jaloux de partager les plaisirs auxquels on se livrait sur la table, voulurent forcer le couvercle de leur boîte; mais ils se confondirent en efforts impuissants, et cette insurrection, dont les conséquences auraient pu devenir extrêmement graves, avorta fort heureusement.

Pendant ce temps, les poupées et les polichinelles, en liberté sur la table, jouaient aux jeux innocents, et s'abandonnaient aux instincts de leur nature.

Seuls, au milieu de cette foule bruyante, le soldat de plomb couché derrière la tabatière et la belle danseuse restèrent calmes, immobiles: celle-ci, conservant imperturbablement, et sans fatigue apparente, sa pose si difficile, mais en même temps si gracieuse; celui-là ne quittant pas du regard l'aimable objet de sa vive tendresse.

Il tenait toujours l'arme au bras!

Tout à coup, minuit sonna!

Et, crac! le couvercle de la tabatière se leva comme une trappe de théâtre, et livra passage à un diablotin couleur de feu.

— Soldat de plomb, — s'écria-t-il d'une voix stridente, en piquant légèrement avec sa fourche le pauvre amoureux, — soldat de plomb, je te défends de jeter des regards indiscrets sur la jolie danseuse!

Mais le soldat de plomb, dédaignant cette sommation injuste et brutale, continua de contempler la jeune fille, au risque des périls qui pouvaient le menacer, par suite de sa témérité.

Heureusement le diablotin, probablement intimidé par le sang-froid du soldat de plomb, rentra dans la tabatière après avoir prononcé ces seules paroles:

— Vous refusez de m'obéir, eh bien! nous verrons demain matin!

La nuit se passa sans incident nouveau; mais, dans la matinée, le petit garçon

entra dans la chambre, et, voyant le soldat couché derrière la tabatière, il le prit dans ses mains ; puis, remarquant pour la première fois son défaut de conformation, il eut la cruauté de le jeter par la fenêtre.

Le malheureux soldat tomba d'un troisième étage dans la rue !

Par un hasard providentiel, il plongea dans un tas de boue, car la pluie était tombée par torrents durant la nuit entière, si bien que notre héros en fut quitte, non pour la peur, — cette faiblesse était étrangère à sa nature, — mais pour les souillures qui flétrirent l'éclat de son uniforme.

Cependant il courait le risque d'être bosselé par les pieds des passants, lorsque deux gamins accoururent de son côté, en suivant, par plaisir, le beau milieu du ruisseau.

— Tiens ! — s'écria l'un d'eux, — un soldat de plomb !

Puis il le ramassa, le lava soigneusement, et résolut, après une longue et sérieuse délibération avec son camarade, d'embarquer le pauvre soldat dans un bateau en papier qu'ils construisirent à cet effet, et qu'ils lancèrent avec des cris de joie dans le rapide courant du ruisseau.

Le frêle esquif, affreusement ballotté par les vagues, fut rapidement précipité vers l'ouverture béante d'un horrible égout.

Que vais-je devenir ? — se dit le soldat de plomb, en voyant l'embarcation s'engloutir dans les ténèbres de la voûte souterraine.

— Ah ! si ma belle danseuse pouvait me voir en cet affreux moment, peut-être aurait-elle pitié de son humble adorateur !

Cette réflexion consolante redoubla son courage, et lui donna la force de supporter sans pâlir l'effroyable épreuve à laquelle il était soumis.

Soudain, un de ces énormes rats qui peuplent les égouts aperçut de loin, à travers les ténèbres, le bateau de papier, et se tint prêt à l'arrêter au passage.

Mais une protection surnaturelle semblait veiller sur la conservation du soldat de plomb. En effet, au lieu d'accrocher l'embarcation que le choc eût fait infailliblement chavirer, le rat, perdant l'équilibre, roula dans le torrent, tandis que le soldat, impassible à la vue de ce danger suprême, resta couché dans le fond de l'embarcation et continua sa course furieuse et désespérée, sans cesser de tenir l'arme au bras.

Au moment critique où le rat embusqué allait commettre l'attentat, une vive lumière avait fait place à l'obscurité, car l'esquif venait d'atteindre l'extrémité de l'égout.

Mais, à cette heure, un danger plus redoutable encore attendait le stoïque soldat.

Le torrent s'immergea soudain, par une cascade à pic, dans un tourbillon autour duquel se pressaient les flots agités d'une rivière...

Précipité dans ce tourbillon, le bateau de papier fut chaviré, englouti, mis en pièces, et le malheureux passager tomba lourdement dans le gouffre béant...

La dernière pensée du soldat fut pour la belle danseuse !...

Il fut englouti, l'arme au bras!

Que se passa-t-il depuis cet instant suprême ?... Je l'ignore toujours... mais, ô prodige ! il revient à la vie !... il entend une voix qui s'écrie :

— Un soldat de plomb !

Cette voix était celle d'une cuisinière qui venait d'ouvrir le ventre d'un énorme brochet.

La cuisinière appela un petit garçon qui jouait dans le jardin, et lui donna le soldat... Et, qu'on imagine la surprise du petit garçon en reconnaissant le pauvre infirme qu'il avait jeté par la fenêtre !...

N'était-ce pas, en effet, un merveilleux concours de circonstances ?

Le petit garçon emporta le soldat, et courut le déposer au milieu de ses camarades, de ses frères, sur cette même table où se tenait encore la belle danseuse, dans sa pose invariable.

Malgré les événements vraiment fabuleux qui s'étaient passés, le soldat de plomb ne se montra pas plus fier qu'il n'était autrefois ; il resta calme et placide sur la table, sans cesser de tenir l'arme au bras, tout en contemplant de nouveau l'éternel objet de son admiration. Leurs regards se rencontrèrent et se comprirent : mais pas un mot ne fut échangé.

Ce muet entretien ne tarda pas à être interrompu par le petit garçon, qui, obeissant une seconde fois à ses mauvais instincts, saisit le soldat de plomb et le jeta au feu.

Entouré par les flammes, notre héros se sentit brûler, mais sans savoir si c'était par l'amour ou par le feu. Dans son atroce fusion, il voulut voir une dernière fois la belle danseuse, cause innocente de toutes ses tortures,... lorsqu'un violent courant d'air, comme il s'en produit parfois si l'on ouvre en même temps la porte et la fenêtre d'un appartement, enleva la danseuse, qui, légère comme une sylphide, fut emportée dans le foyer, et vint tomber contre le soldat de plomb...

En moins d'une seconde, elle fut dévorée par les flammes,... tandis que le diablotin, soulevant une seconde fois le couvercle de la tabatière, semblait jouir de ce spectacle lamentable !... Le lendemain matin, en nettoyant le foyer, un domestique trouva dans les cendres un mince morceau de plomb ayant la forme d'un petit cœur...

Ce fut tout ce qui resta du tendre et constant soldat de plomb !

André DE GOY.

Portraits littéraires du temps.

MISS MARIA EDGEWORTH,

AUTEUR DES *CONTES D'ÉDUCATION*.

Le château des Edgeworth . . . . pourra être longtemps visité comme l'Abbotsford de l'Irlande. La famille est aussi assez nombreuse pour que son nom se perpétue dans une postérité reculée ; ce nom n'est pas seulement un beau nom littéraire : enfant d'une famille royaliste, je n'oublierai jamais avec quelle vénération ma mère parlait du confesseur de Louis XVI, l'abbé Ed-

geworth de Firmont, oncle de Maria Edgeworth, ainsi nommé d'après un monticule appelé le *Fairy mount* (le mont des Fées), et abréviativement *Fir-mount* (1). Le père de Maria s'appelait Lovell Edgeworth : il faut lire ses Mémoires en deux volumes, dont le second est de sa fille. Divers personnages qui y figurent sont évidemment les originaux de ces portraits si frappants qui vivent dans les romans de celle-ci. M. Lovell Edgeworth lui-même n'était pas un homme ordinaire ; il restera quelque chose de ses ouvrages sur l'éducation, de ses théories morales, de ses inventions mécaniques. Son heureuse mémoire et sa critique éclairée faisaient de lui un précieux conseiller. On s'explique ainsi la précoce expérience, l'imagination contenue, le goût enfin qui distinguent, entre tous les écrivains de l'île Verte, cette muse restée féconde jusqu'aux limites de sa quatre-vingtième année, et qui eut, jeune fille, une sorte de *prescience* d'un monde que nous supposons toujours imparfaitement révélé à une vierge, vivrait-elle cent ans... depuis qu'il n'y a plus de sibylles (2). La femme fut ici complétée par son père : le calme de la vie de l'une s'animait des souvenirs de la vie singulièrement agitée de l'autre. Une anecdote donnera l'idée du contraste de ces deux existences. M. Lovell Edgeworth, âgé alors de cinquante ans, se rendant à Dublin, rencontre un de ses anciens amis qui l'avait perdu de vue depuis longtemps, et avec qui il renouvelle connaissance. Dans la conversation, l'ami, à propos du mariage d'une tierce personne, est amené à se récrier sur la folie et l'imprudence d'un homme qui se marie en ces temps de trouble. « Un homme d'honneur, de bon sens, dit-il, ne s'embarrasserait pas d'une femme. » M. Edgeworth soutient, au contraire, que c'est juste le moment où un homme d'honneur, de bon sens, et de sentiments délicats, doit désirer, s'il aime une femme, unir son sort au sien, afin d'acquérir le droit d'être son protecteur, quoi qu'il arrive. La conversation tombe là ; mais bientôt on parle des affaires publiques : l'ami trouve encore ici le motif d'une sortie contre un homme qui, parvenu à un certain âge, songerait à débuter dans la vie politique. « Un fou seul, dit-il, pourrait se hasarder à faire son premier discours au parlement ou à se marier, quand il touche à sa cinquantième année. » A ces mots, M. L. Edgeworth se mit à rire : « Prenez garde, dit-il, vous faites une double personnalité : je déclare renoncer à toute prétention de sagesse, car j'ai passé la cinquantaine, ce qui ne m'empêchera ni de me marier dans quelques jours, ni dans quelques mois de faire mon premier discours au parlement, si, comme j'ai tout lieu de le croire, je suis élu cette semaine. » L'ami s'excusa comme il put.

Le plus curieux de l'anecdote, c'est que M. Edgeworth allait être, pour la première fois il est vrai, élu membre du parlement, mais que c'était sa *quatrième* femme qu'il allait épouser. C'eût été même la *cinquième*, si un premier mariage, contracté par lui à l'âge de seize ans, n'avait été déclaré nul (3).

(1) Cette étymologie a été contestée à miss Edgeworth, sous prétexte que *fir-mount* signifie tout simplement le mont des *sapins*.

(2) Je suis très-porté à attribuer en partie le goût littéraire de M. Edgeworth au séjour qu'il fit en France avant la révolution. Ses relations de société lui firent fréquenter les littérateurs français de cette époque, et il vint renouveler connaissance avec eux pendant la paix d'Amiens.

(3) La seconde femme de M. Lovell Edgeworth était miss Honora Sneyd, qui avait été la fiancée

C'est de la première femme légitime de son père que naquit en Angleterre Maria Edgeworth, le 1er janvier 1767. Elle avait déjà treize ans lorsqu'elle vint en Irlande. Peut-être faut-il attribuer aussi quelque influence à sa mère, Anglaise, sur cette chasteté de goût littéraire qui la classe parmi ces rares écrivains jaloux des bonnes traditions du style de Swift, de Steele, de Parnell, de Goldsmith, etc., tous auteurs reconnus aussi classiques que Pope et Addison dans les trois royaumes, quoique Irlandais de naissance. Sous ce rapport encore, contemporaine de lady Morgan, qui se croyait une madame de Staël, elle aurait plus d'affinité avec madame de Genlis; sauf cette différence que la comparaison lui est en tous points aussi avantageuse qu'elle l'est peu pour l'auteur de *Florence Macarthy*, femme d'esprit et d'imagination sans doute, mais d'un goût souvent déplorable. Combien de romanciers qui, malgré leur prétention à un but ou à une mission, même philosophique ou religieuse, n'ont produit, après tout, que des romans, des contes et des nouvelles, dans le sens le plus frivole de l'expression! Mais je n'hésite pas à proclamer Maria Edgeworth le romancier moraliste par excellence. La fable de ses romans est déjà une idée morale : laissez la fable de côté, vous pouvez extraire de chaque page une anecdote, un portrait, une pensée, une réflexion, une maxime, etc., dont on ferait un volume didactique digne à la fois d'Addison et de La Bruyère, par la pureté des sentiments et la finesse de l'observation. La satire même est bienveillante chez elle (1) : une sœur aînée, entourée de jeunes frères et de jeunes sœurs, finit par se faire un cœur de mère. Maria Edgeworth a eu ce cœur-là, puisqu'elle est sans rivale dans les contes d'enfants. C'est pour les enfants qu'elle a continué d'écrire après sa quatre-vingtième année.

La lecture des Mémoires de M. Edgeworth le père, continués par sa fille, est une introduction nécessaire pour apprécier les utiles enseignements qu'offre l'étude de leurs ouvrages, tant des livres qu'ils firent en commun, que de ceux qui appartiennent plus particulièrement à l'un ou à l'autre. On y trouve certainement tout un code de morale et de savoir-vivre, tantôt formulé en préceptes, tantôt *illustré* par des exemples. Quant à ce qui est des théories philosophiques de M. Lovell Edgeworth sur l'éducation, théories qui appartiennent à l'école de Rousseau, elles l'entraînèrent à faire des expériences sur sa propre famille, et lui réussirent fort mal avec le fils qu'il voulut élever comme *Émile*. De là ses conclusions en faveur de l'éducation publique; tant il est vrai qu'il n'est pas de système qui ne doive se modifier dans l'application individuelle. Le père est, certes, le meilleur précepteur de son fils; oui! à condition qu'il fera, tout père qu'il est,

de l'infortuné major André. Dans le parc d'Edgeworthstown on remarque une urne sur un piédestal, avec cette simple inscription :

A HONORA.

— 1780 —

Honora est, de toutes les femmes de M. L. Edgeworth, celle que, dans ses Mémoires, il exalte le plus. Il en fait une perfection de beauté, de grâce et d'éloquence : « Il avait été *patient* avec la première, il fut *heureux* avec la seconde. » Il épousa en troisièmes noces la sœur même d'Honora.

(1) Quelle charmante critique des philanthropes économistes, dans la conversation entre lord [illegible]born et son intendant! (L'*Ennui*.)

des concessions aux dispositions particulières de son élève. Il est difficile au maître de former un caractère, en l'isolant de ce monde auquel il le destine : c'est la société qui fait l'éducation de l'homme social. Quant à ce qui est de l'éducation de la femme, il eût été curieux d'entendre M. Edgeworth exposer franchement le résultat de ses expériences personnelles après son quatrième mariage : il est déjà fort amusant de lire ce qu'il raconte de son ami Thomas Day (le célèbre auteur de *Sandford et Merton*), qui avait adopté deux jeunes orphelines pour les élever lui-même, et choisir entre elles, le jour où il lui prendrait envie de se marier. Ce philosophe original, c'est-à-dire bizarre, n'épousa ni l'une ni l'autre, et tomba par hasard sur une troisième fiancée tout aussi originale que lui.

En 1823, Maria Edgeworth visita l'Écosse, accompagnée de ses deux sœurs Harriet et Sophie. Sir Walter Scott, après l'avoir vue, écrivait à une autre contemporaine illustre, miss Joanna Baillie :

« Nous avons beaucoup vu, vous le supposez bien, miss Edgeworth et deux charmantes demoiselles, ses plus jeunes sœurs. Tout ce que je puis vous dire de cette remarquable personne, c'est qu'elle a non-seulement réalisé complétement, mais encore dépassé l'idée que je m'en étais faite. Je suis particulièrement charmé de la naïveté et de la bienveillante chaleur d'âme qu'elle joint à une pénétration si redoutable. Dans son extérieur elle me rappelle la fée de notre conte de nourrice, la *Whippetie Stourie*, — si vous vous souvenez de cette fée-là, — qui venait à travers la fenêtre opérer toutes sortes de prodiges. Je ne puis m'empêcher de croire qu'elle a dans sa poche une baguette, et qu'elle s'en sert pour conjurer un peu, avant de commencer ses merveilleuses peintures de mœurs... J'espère recevoir bientôt les trois sœurs à Abbotsford, où nous aurons grand soin d'elles, etc. »

M. Lockhart dit qu'il ne vit jamais un plus beau jour à Abbotsford que celui où y arriva Maria Edgeworth. Il décrit l'accueil *fraternel* que lui fit sir Walter, les promenades qu'il dirigea lui-même, à Newark, au lac de Sainte-Marie et au vallon de Thomas le Rimeur, où la pierre sur laquelle s'assit la fée d'Irlande reçut le nom d'*Edgeworth' stone*, etc. En 1825, le magicien d'Écosse, à son tour, visita sa sœur la fée d'Irlande. Le bâtiment qui le transporta de Glascow à Belfast avait pour cargaison des ballots de haillons, et le capitaine déclara que depuis quarante ans ce n'était pas la première fois qu'il avait nolisé cette marchandise en retour de laquelle il prenait des pommes de terre et des pourceaux. Lorsqu'il fut débarqué, des figures plus pittoresquement déguenillées qu'Édie Ochiltrie et Meg Merillies tendirent souvent la main au Grand Inconnu ; mais les acclamations du plus ardent enthousiasme, une véritable popularité dans la rue comme dans les salons, à laquelle il s'attendait peu, le respect avec lequel l'université de Dublin lui conféra le diplôme de docteur en droit, des invitations de tous côtés, etc., enchantèrent Walter Scott : il vit l'Irlande en beau, et il déclarait sans cesse qu'il reconnaissait partout des signes de progrès. Edgeworthtown compléta l'illusion, quoique la résidence de la famille Edgeworth sur ses domaines n'exerce guère son heureuse influence au delà de son voisinage immédiat. Les Edgeworth furent toujours des landlords respectés et méritant de l'être. On est facilement trompé par sa propre imagination. La petite fée n'eut donc pas besoin de tirer de sa poche la baguette de ses prodiges. Elle voulut faire aussi

avec son illustre confrère en nécromancie l'excursion de Killarney. Sur la route encore tous les châteaux s'ouvrirent... excepté celui d'O'Connell. Le grand tribun, alors tout à son rôle d'agitateur, reprochait, dit-on, à miss Edgeworth elle-même son impartialité politique : « Quel admirable instrument c'eût été, disait-il, pour servir la cause irlandaise ! » On comprend que la plume passionnée de lady Morgan répondit mieux au patriotisme et au goût d'O'Connell... accusé aujourd'hui de modération par la *Jeune Irlande*. D'autres châtelains pratiquèrent mieux l'antique hospitalité de l'île Verte, sans s'occuper des opinions du romancier tory : une lettre de Thomas Moore lui parvint aussi dans cette excursion, et lui exprima tous les regrets qu'éprouvait le poëte de *Lalla Rookh* (ultra-whig s'il en fut), de ne pouvoir s'associer à Maria Edgeworth pour lui faire les honneurs de l'Irlande.

Moi qui avais reçu en Écosse l'hospitalité d'Abbotsford, comment ai-je passé devant Edgeworthtown sans en franchir le seuil? Je me trouvais, il est vrai, un peu à court de temps; mais pourquoi ne l'avouerai-je pas? j'éprouvais un certain embarras. J'avais rencontré autrefois miss Edgeworth dans un salon, où l'on m'avait annoncé à elle comme une bibliographie britannique personnifiée. En Angleterre même, j'ai quelques amis qui prétendent que, grâce au métier que je fais depuis le collége, je connais mieux qu'eux tous les auteurs anglais, morts et vivants. Dans un cénacle moitié anglais moitié français, mon ami Thackeray lui-même poussa encore plus loin ce compliment moitié sérieux moitié ironique, en déclarant que j'avais non-seulement révélé à la France le *Grand Inconnu* de l'Écosse, mais de plus tout un catalogue de *petits inconnus* dont on n'avait jamais ouï parler dans les trois royaumes ni dans les colonies. Eh bien! l'hôtesse de miss Edgeworth avait compté sur moi pour lui prouver qu'en France on n'ignorait aucun de ses ouvrages. La petite fée était comme blottie dans un grand fauteuil et entourée d'un groupe qui me la cachait, lorsque je saluai les dames collectivement. Il paraît d'ailleurs que j'arrivais à propos, dramatiquement, comme le personnage d'une scène de proverbe, pour donner la réplique à quelque aimable causeur. Avant que j'eusse pu me reconnaître, on me demanda de vouloir bien décider si *Émilie de Coulanges* n'était pas une plus parfaite personne que miss *Nugent*.

Je répondis naïvement que je n'avais l'honneur de connaître ni miss Nugent ni mademoiselle de Coulanges.

— Mais ce sont des héroïnes des romans de miss Edgeworth! s'écria un compere bienveillant qui crut n'avoir besoin que de souffler la réclame au perroquet britannique. Jugez de la stupéfaction générale lorsque je déclarai n'avoir jamais lu de miss Edgeworth que l'*Ennui*, et cela pour me mettre au courant de la charmante comédie dont ce roman avait fourni le sujet au théâtre des *Variétés!*

Je vis bien que l'on supposait que je jouais l'original, et que je n'obtenais pas le moindre succès. N'ayant eu l'intention que de faire une courte visite, je l'abrégeai encore, et sortis dès que je vis la porte s'ouvrir pour un nouveau visiteur.

Je n'appris que peu de jours après devant qui on avait voulu me faire *poser*.

Peut-être ai-je eu tort de m'imaginer que miss Edgeworth eût conservé le

moindre souvenir de cette scène ridicule (ridicule pour moi seul). Eh bien! quoi qu'en puissent penser ceux qui croient encore à mon anglomanie encyclopédique, j'avais dit vrai. Je ne connaissais alors de miss Edgeworth qu'un seul roman. Ce n'est que depuis cette scène que j'ai lu ses chefs-d'œuvre, et successivement tous ses contes ; ce n'est que depuis que je l'ai appréciée... Que ceux qui, se rappelant la date de ses compositions, les classeraient parmi les vieilles choses de ce siècle, les lisent et les relisent comme moi : ils conviendront, même après avoir lu Walter Scott, que de pareils ouvrages ne sauraient vieillir (1). On n'est pas surpris de rencontrer non-seulement en Irlande, mais encore en Angleterre, des lecteurs et même des critiques par métier, qui reprochent aux ouvrages de miss Edgeworth leur qualité essentielle, l'admirable bon sens qui règle son imagination, et qui l'a toujours préservée des écarts de cette foule de romanciers dont le génie ressemble parfois à l'extravagance. Selon moi, justement, c'est ce qui devrait rendre l'Irlande glorieuse d'être la véritable patrie de miss Edgeworth, ne serait-ce que pour réfuter ceux qui déclarent que tout enfant de l'île Verte, « cette fleur de la terre, cette perle de la mer, »

« First flower of the earth and first gem of the sea, »

est né avec un grain de folie dans la tête

Cependant, il faut bien le dire, un reproche plus sérieux a été adressé aux ouvrages de miss Edgeworth. — Son père a écrit, a vécu et il est mort *en philosophe*, mais non en philosophe chrétien. Sa morale d'écrivain et d'homme est parfaitement justifiée; mais s'il n'était pas athée, Dieu resta toujours pour lui l'*inconnu*, un problème. Miss Edgeworth, sa fille, était-elle chrétienne ? On comprend tout ce que ce doute a d'injurieux pour elle dans un pays aussi religieux que la Grande-Bretagne. On ne peut nier que, soit par système, soit par n'importe quelle autre cause, toute discussion religieuse est éludée dans ses ouvrages. Voici l'explication la plus logique de ce fait : miss Edgeworth était croyante, et elle avait soutenu contre son père plusieurs thèses en faveur de la religion révélée. Lorsqu'elle vit M. Edgeworth disposé à en appeler au public, sa conscience lui dit que son devoir lui imposait de lui répondre devant le même juge ; mais elle dut reculer devant le scandale d'une pareille discussion, et elle imagina un compromis que son père accepta. M. Edgeworth s'engagea à ne pas attaquer le christianisme, et miss Edgeworth à n'en jamais parler. Elle disait, avec une singulière modestie filiale, que par ce contrat Dieu avait perdu en elle un avocat de peu de valeur, mais qu'elle l'avait débarrassé d'un rude adversaire.

Les doctrines de M. Edgeworth sur l'éducation morale ont été modifiées par une dame scoto-irlandaise qui, ayant à la fois étudié la philosophie du père et les romans de la fille, a produit d'excellents ouvrages d'esthétique et un bon roman : c'est miss Élisabeth Hamilton, née à Belfast, auteur des *Principes élémentaires d'éducation* traduits en français, et des *Paysans de Glenburie*.

AMÉDÉE PICHOT.

(1) J'écrivais ces lignes lorsque miss Edgeworth vivait encore ; elle est morte en mai 1849, âgée de plus de quatre-vingt-deux ans!

Études historiques sur les vins.

LE BONHOMME LATREILLE.

Disposé par sa philosophie à croire que Dieu a bien fait toutes choses, et à n'accuser que les négligences, les passions ou les vices de l'homme, de tout le mal qui se produit dans le monde, il disait qu'on ne devait jamais attribuer qu'à de coupables oublis ou à de funestes ignorances les accidents auxquels les vins sont sujets longtemps même après la mise en bouteilles, accidents que l'homme, toujours enclin à rejeter sur la nature ou sur le hasard, a l'habitude de regarder comme des malheurs inévitables. Le fait est qu'il pouvait citer à l'appui de sa théorie plus de trente récoltes consécutives dont il avait gardé des échantillons sans qu'une seule bouteille eût passé à l'aigre ou à l'amer, ou même eût éprouvé la maladie connue sous le nom de *graisse*.

Mais, comme il ne ressemblait nullement au pédagogue de la Fontaine qui oublie de sauver l'enfant qui se noie pour lui faire de la morale, il ne se faisait pas faute d'indiquer les meilleurs moyens à employer, sinon pour guérir complétement les vins attaqués, au moins pour les rendre potables.

Pour pallier l'aigreur qu'on ne parvient jamais à faire disparaître entièrement, il fallait ajouter, disait-il, un peu de carbonate de soude au vin; l'amertume se détruisait avec plus de succès en mêlant le vin attaqué avec des vins forts plus nouveaux, en les passant sur de la lie, en les soutirant dans des tonneaux qui avaient contenu de bons vins et en les collant. Enfin, la maladie de la *graisse* pouvait se combattre par l'introduction d'un peu de tannin dans le liquide. Ces spécifiques contre les détériorations des vins sont encore aujourd'hui les meilleurs qu'on puisse employer.

La science de mon vieil ami ne se bornait pas à ces connaissances si complètes en matière de fabrication et de conservation des vins à l'usage principalement des vignerons et des propriétaires; il n'aurait pas été plus embarrassé pour diriger l'acheteur et le buveur de vin que pour conseiller l'exploiteur de vignobles. Pendant les longs mois d'hiver qu'il est venu à plusieurs reprises passer à Paris, il m'a souvent énuméré toutes les difficultés qui s'opposaient, outre l'imperfection de la fabrication, à ce que la majeure partie des Français, surtout des Parisiens, pussent boire, pussent même connaître les bons vins.

Non-seulement il est difficile de se procurer de bons vins, mais encore il est presque impossible de les conserver tels. La construction des maisons est un obstacle presque insurmontable. Les caves sont, en raison de la proximité du sol et du peu d'épaisseur des murs, dans un état de vibration continuelle qui empêche les vins d'acquérir de la qualité. En outre, il y a dans chaque maison une

si grande quantité d'appartements que chaque locataire ne peut avoir qu'une cave, et se trouve par conséquent forcé de réunir tous ses approvisionnements dans le même local, ce qui nuit essentiellement aux vins et facilite singulièrement les infidélités des domestiques, parfois même les petites dégustations des voisins ou des concierges.

Voici, au résumé, quelques préceptes que j'ai pris en note et dont j'engage mes lecteurs à profiter.

Choix des caves. — Une cave doit être exposée au nord, parce que sa température est ainsi moins variable que quand ses soupiraux sont ouverts du côté du midi.

Elle doit être assez profonde pour que la température y soit constamment au même degré.

Il faut qu'il y règne constamment une humidité modérée. Trop d'humidité fait moisir les tonneaux et les bouchons; l'absence d'humidité dessèche les futailles, les tourmente et fait transsuder le vin.

La lumière doit y pénétrer à peine; une lumière vive fait dessécher; une obscurité absolue pourrit.

Il serait à désirer qu'une bonne cave pût toujours être mise à l'abri des secousses. Les brusques agitations ou les légers tressaillements causés par le passage d'une voiture sur le pavé remuent la lie, la mêlent avec le vin, l'y retiennent en suspension, et produisent l'acétification. Le tonnerre et tous les mouvements produits par des secousses ont le même effet.

Autant que possible, il est nécessaire d'éloigner de la cave les bois verts, les vinaigres et toutes les matières qui sont susceptibles de fermentation.

Il faut éviter aussi la réverbération du soleil, qui, variant la température de la cave, en altère nécessairement les propriétés.

Choix des vins. — Le consommateur doit éviter d'acheter des vins nouveaux, ils sont souvent trop difficiles à soigner.

Il vaut mieux choisir des vins faits, c'est-à-dire assez mûrs pour être mis en bouteilles peu de temps après leur entrée en cave.

Les vins doivent, à la dégustation, être d'un clair fin et brillant, avoir un bouquet agréable, et être dégagés de toute espèce de goût de terroir.

Au moment où l'on va le mettre en bouteilles, un bon vin doit toujours être moelleux, avoir du corps sans dureté et sans âpreté, et surtout avoir du piquant. Lorsqu'on en avale un peu, il doit faire éprouver au gosier une sensation veloutée.

Les vins vieux ont l'avantage de demander moins de précautions et d'être moins sujets à détérioration que les vins nouveaux; ils sont immédiatement agréables à boire: en général très-toniques et très-sains, ils conviennent aux estomacs débiles et aux vieillards. Plus ils sont vieux, moins ils nourrissent, parce qu'alors ils sont dépouillés de leurs principes vraiment nutritifs et ne contiennent presque pas d'autres principes que l'alcool.

Quant à l'influence de la couleur sur la qualité, voici ce qu'on en peut dire:

Le vin rouge est en général plus spiritueux, plus léger, plus digestif.

Le blanc fournit moins d'alcool, il est plus diurétique et plus faible; comme il

a moins cuve, il est presque toujours plus gras, plus nutritif et plus gazeux que le rouge.

Tout cela soit dit, sauf les différences de crus qui modifient singulièrement ces principes généraux.

Les époques de l'année les plus favorables pour faire ses approvisionnements de vins sont les mois de mars et de septembre, parce que ces deux mois-là sont les meilleurs pour les soutirages, et que l'on ne doit jamais enlever des vins d'un cellier ou d'une cave sans les avoir préalablement soutirés, c'est-à-dire les avoir tirés de dessus la lie.

Il y a divers modes de soutirage; cette opération a été très-heureusement perfectionnée depuis quelques années; les pompes en cuir usitées à Bordeaux et en Champagne sont la dernière expression de ce progrès; elles permettent de faire tout le travail sans que le vin communique avec l'air.

Avant le soutirage, il est indispensable d'apporter le plus grand soin au choix de la pièce destinée à recevoir le vin; elle doit être exempte de toute mauvaise odeur, parfaitement rincée à trois ou quatre eaux, bien égouttée et soufrée.

Le soufrage, qui s'opère avec une mèche qu'on laisse brûler dans la futaille, a pour but de purifier l'air qu'elle contient; il a le très-précieux avantage de prévenir la détérioration acéteuse.

Après le soutirage vient le collage ou clarification, qui se fait avec des blancs d'œufs, de la colle de poisson ou des poudres spécialement inventées pour cette opération. Lorsque le vin mêlé à la colle a été convenablement fouetté, c'est-à-dire remué, on bonde la pièce et on la met sur chantier pour la tirer un mois ou deux après.

Quand le premier collage ne clarifie pas suffisamment le vin, on procède à un second collage dans lequel on fait entrer diverses compositions héroïques, qui varient suivant les besoins: on y emploie l'amidon, le riz, le lait, le sang de bœuf et autres substances.

Il y a des époques plus ou moins favorables au collage des vins; en général, il faut éviter d'entreprendre cette opération dans les moments où la vigne commence à pousser, où elle est en fleur, où le raisin se colore, parce qu'alors on peut craindre de provoquer une fermentation. C'est aussi à ces époques critiques qu'il convient de surveiller le plus les vins qu'on a en cave.

La mise en bouteilles doit être l'objet des précautions les plus minutieuses. Autant que possible, il faut y procéder par un temps calme et quand le vent souffle du nord; il serait très-imprudent de l'entreprendre pendant des temps orageux ou des tempêtes.

Les bouteilles seront rincées, égouttées et remplies dans les vingt-quatre heures qui suivent le rinçage; les bouchons choisis avec soin, en liége fin et élastique, seront neufs; — sous aucun prétexte un bouchon ne doit servir deux fois; — les bouchons demi-longs sont les meilleurs.

Il est nécessaire, pour peu qu'on tienne à conserver le vin longtemps, de cacheter ou de mastiquer le bouchon. Pour les vins de quelque prix les capsules métalliques, qui sont infiniment préférables à toutes les cires et à tous les mastics, doivent être employées par tous les vrais amateurs de bons vins.

Les bouteilles ainsi bouchées doivent être tenues couchées ; autrement on s'expose à avoir ce qu'on appelle du vin *fleuri*, dont la saveur est sensiblement altérée.

Peu de jours après la mise en bouteilles, les vins font un travail duquel il résulte qu'au bout d'un mois ils sont moins agréables qu'au moment où ils ont été tirés. Ce travail dure quelquefois plusieurs mois, après quoi ils gagnent même pendant plusieurs années. Il y a des vins de Bordeaux qui, suivant les années, ont été jusqu'à deux et trois ans en bouteilles avant d'avoir acquis toutes leurs qualités distinctives ; ces vins, produits la plupart du temps par de très-vieilles vignes, peuvent être gardés très-longtemps ; ils deviennent plus exquis d'année en année.

Service des vins. — Avant tout, je vais dire un mot du voyage que fait le vin pour arriver de la cave au verre dans lequel il doit être bu. Ce trajet, selon mon professeur, devrait être fait avec les plus grandes précautions, afin d'éviter de remuer les bouteilles. Le mieux serait de les tenir couchées comme elles étaient à la cave, en les transportant dans des paniers faits spécialement *ad hoc*, et de les décanter dans des carafes blanches un quart d'heure avant de les servir.

Je dis carafes blanches, car le bonhomme estimait trop la couleur des vins, qu'il regardait comme une de leurs plus précieuses qualités, pour admettre qu'on pût les servir dans des carafes teintées de vert, de jaune ou d'orangé.

Il est indispensable d'employer pour déboucher les bouteilles, sans les remuer et sans occasionner un mélange de lie, les tire-bouchons à vis, d'invention anglaise. Il faut espérer que le sentiment du vrai comfortable aura bientôt fait chez nous assez de progrès pour qu'on renonce définitivement à l'outil primitif et incommode dont nous nous servons à titre de tire-bouchons.

La forme des verres doit être aussi choisie avec goût par les personnes qui prétendent servir de bons vins sur leurs tables ; les verres doivent surtout être nombreux et variés, afin que le convive ne soit pas exposé à boire de deux vins différents dans le même verre.

Les vins rouges de Bordeaux, qui sont de leur nature un peu froids, doivent, avant le service, avoir été montés à une certaine température, à peu près égale à celle de l'atmosphère de la pièce où ils sont bus. On obtient cette température, en hiver, en laissant les bouteilles ou les carafes tremper pendant quelques instants dans de l'eau tiède à 18 ou 20 degrés, et en été, en les laissant environ pendant une heure avant le repas dans la salle à manger.

Quant à l'ordre à observer dans le service des vins pendant le repas, il doit être établi d'après le principe fondamental posé dans l'aphorisme de Brillat-Savarin.

L'ordre des boissons est des plus tempérées aux plus fumeuses et aux plus parfumées.

Je dois dire cependant que la pratique a introduit quelques exceptions à cette règle trop générale.

D'abord, il est de toute nécessité de mettre à la disposition des convives pendant tout le cours du repas des vins ordinaires de Bordeaux et de Bourgogne, afin de permettre à chacun de suivre ses habitudes ; il est même assez convenable

d'offrir le choix à chacun entre les deux natures de vins, lorsqu'il s'agit de vins d'entremets ou de dessert.

Si l'on mange des huîtres, soit avant, soit après le potage, ce qui dépend de l'usage des localités, on doit faire accompagner ce prélude du repas de vins de Sauterne, de Barsac, de Grave, de Pouilly et de Chablis.

Après le potage, un verre de Madère ou de Xérès.

Pendant le premier service, consacré aux vins de seconde classe, les Bourgognes seront représentés par des vins de Volnay, de Nuits, de Beaune, de Pomard, etc.; les Bordeaux par des Léoville, des Mouton, des Rauzan, etc.

Au rôti, le vin de Champagne est parfait et peut être bu impunément.

Avec les entremets paraîtront les vins de premiers crus, c'est-à-dire, en fait de Bordeaux, les Laffitte, les Latour, les Château-Margaux, etc.; et les Clos-Vougeot, les Romanée-Conti, les Chambertin, etc., en fait de Bourgogne.

Pendant le dessert, on pourra continuer ces vins, en y ajoutant des vins sucrés, les Lunel, les Tokay-Princesse, les Rivesaltes, etc.

Cet ordre, indiqué pour un repas de grand luxe, donne à peu près la clef de la marche à suivre pour des repas de moindre apparat.

Il se fait aussi des repas d'amateurs, exclusivement consacrés à une seule nature de vins, des dîners au Bordeaux, des dîners au Bourgogne, des dîners au Champagne; ces derniers sont préférables en été; alors le vin de Champagne ne se sert que frappé à la glace. Pour les autres on suit l'ordre des classes ou des crus, en commençant par des vins de quatrième ou troisième classe, et remontant de service en service à la première classe.

On sera peut-être bien aise, pour faciliter cette classification, d'avoir un aspect de la carte des principaux vins de France.

VINS DE BORDEAUX.

Vins blancs : Graves, Preignac, Barsac, Sauterne.

Vins rouges. — *Cinquième classe.* — Pauillac, Saint-Estèphe, Saint-Julien, Saint-Émilion, Saussans, Labarde, Ludon, Macau, Cantenac.

Quatrième classe. — Quelques qualités de Saint-Julien, de Saint-Estèphe, de Pauillac, de Labarde et de Margaux; et les Béchevelle Saint-Pierre, Château de Béchevelle, Château de Carnot, Château-Lalagune, Pontet-Canet, Merman.

Troisième classe. — Château-Lagrange, Château-d'Issan, Monrose, Kirwan, Palmer, Pougets, Malescot, Ferrière, Giscours, Langon, Bergeron, Cabarus, Calon-Ségur, Lanoir, et plusieurs clos de Cantenac et de Margaux.

Deuxième classe. — Cos-Destournelle, Rauzan, Branne-Mouton, Léoville, Gruau, Larose, Pichon-Longueville, Durfort, Degorse, Lascombe.

Première classe. — Château-Laffitte, Château-Margaux, Château-Latour, Haut-Brion.

VINS DE BOURGOGNE.

Vins blancs. — Chablis, Pouilly, Meursault.

Vins rouges. — Mâcon, Beaune, Riceys, Pomard, Volnay, Nuits, Thorins, Moulin-à-vent, Vône, Chambolle, Aloxe, Savigny, Puligny, Montrachet, Chassagne, Santenay, Chagny, Corton, Richebourg, Chambertin, Romanée.

Je n'en finirais pas si je voulais citer tous les crus qui, çà et là, ont quelque réputation dans les divers départements viticoles de la France, depuis les vins rouges de Beaugency et les mousseux de Saumur jusqu'aux Hermitage, aux Champagne et aux vins de Bergerac.

Je n'ai pas eu la prétention, tant s'en faut, d'écrire une étude complète sur les vins de France, un volume n'y suffirait pas; j'ai voulu seulement, en esquissant quelques souvenirs, y joindre des renseignements utiles; je terminerai, en conséquence, ces instructions pratiques par un tableau qui fixe la quantité d'alcool contenue dans chacun des vins les plus précieux, et peut mettre à même de reconnaître jusqu'à quel point sont sophistiqués ceux que livre le commerce :

Porto..........	sur 100 parties..	24	Bordeaux.......	sur 100 parties..	13
Madère........	—	20	Côte-Rôtie......	—	12
Constance......	—	19	Hermitage rouge.	—	12
Malaga........	—	17	Champagne.....	—	11
Hermitage blanc.	—	17	Frontignan-Lunel	—	11
Bourgogne......	—	14	Tokay.........	—	10

J'ai un peu douté de l'intérêt que vous inspirait mon vieil œnologue; c'est pour cela que je n'ai point voulu lui donner la parole à lui-même pour l'explication de tous les conseils pratiques que je vous ai transmis; je me suis contenté d'écrire d'après les notes que j'avais prises sous sa dictée: malheureusement, je n'ai pu le faire avec cet esprit, cette finesse qu'il apportait dans le développement des sujets les plus arides; malheureusement surtout, il n'a pas voulu laisser une instruction écrite par lui sur cette importante partie des connaissances humaines: cette instruction eût assurément recommandé son nom à la reconnaissance de la postérité; il eût été le Brillat-Savarin des vins; malheureusement enfin, il est mort sans avoir pu réaliser le projet qu'il avait conçu et qu'il l'avait amené à Paris, de fonder un recueil périodique spécial sur les vins et sur l'œnologie: il y travaillait au moment où la maladie dont il ne devait pas se relever est venue l'atteindre. Il est mort sans avoir la consolation de savoir si son idée et son plan de journal trouveraient un jour d'intelligents pères adoptifs, capables de doter le commerce français et la viticulture d'une des institutions les plus utiles qu'ils aient en ce moment à désirer.

Que son ombre me pardonne si parfois, dans ce travail, j'ai tronqué, mutilé ou maladroitement interprété ses pensées et ses instructions !

Julien LEMER.

AVIS AUX ABONNÉS.

On recommande de nouveau à MM. les Abonnés de joindre à toute demande de réabonnements ou réclamations la bande imprimée qui porte leurs noms, et qui, servant d'enveloppe au journal, indique immédiatement le folio du registre sur lequel ils sont inscrits.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ :

La nuit tous les chats sont gris.

L'âne huis tous les chats sont gris (ivres).

Demandes illustrées.



Pourquoi ce Monsieur qui achète est-il forcément trompé par le vendeur ?

Le Directeur : LÉO LESPES.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

LE
MAGASIN
DES FAMILLES.

JUILLET 1850.

LES ALBUMS SONT PRÊTS!

A l'heure où vous lirez ces lignes, chers Abonnés, les Albums donnés par nous en prime vous seront parvenus, si vous avez consenti à renouveler par anticipation. Dans le cas où vous ne l'auriez point encore fait, nous vous engageons, pour la dernière fois, si vous ne voulez payer que 10 francs au lieu de 15 francs, prix primitif du recueil, de nous faire parvenir votre souscription pour 1850-1851 d'ici au 31 juillet, dernier délai de rigueur, c'est-à-dire avant la réception du douzième numéro, qui clôture nos premiers engagements avec vous.

Pour les Abonnes qui n'auraient point encore souscrit, nous croyons devoir, par quelques lignes supplémentaires, insister sur la nature des Albums donnés ensemble en prime à chaque Souscripteur renouvelant par anticipation.

L'*Album de portraits comiques* renferme le portrait de M. Émile Deschamps, l'heureux auteur de la traduction de *Macbeth;* du célèbre ténor Roger, dans sa création récente du *Prophète;* de M. Musard, le chef d'orchestre émérite; de M. Henri Monnier, dans sa dernière création des *Compatriotes;* et de Baroilhet, le baryton renommé, dans le costume de *Charles VI*. Toutes les illustrations se

coudoient sous la couverture mignonne de ce recueil : Gérard, le tueur de lions, dont toute l'Afrique célèbre les exploits, est à côté de mademoiselle Hortense Jouve, la soubrette du Théâtre-Historique; M. Félicien David, l'heureux compositeur du *Désert* et de la symphonie de *Christophe Colomb*, est voisin du vicomte de Launay, dont le nom masculin cache mal le gracieux talent de madame de Girardin. On y trouve les deux frères Lacroix, l'un qui a donné à la Comédie-Française le *Testament de César*, l'autre plus connu sous le nom de *bibliophile Jacob*. Meyerbeer lui-même, auquel nous devons *Robert le Diable* et *les Huguenots*, fait pendant à une chanteuse du Jardin d'Hiver, qui semble sortir d'un camélia en fleur. Dans cet Album, dont les dessins sont plus nombreux que ceux du bouclier d'Achille décrit par le poëte classique, on voit de même M. Baucher, faisant de la haute école; M. Viennet, dont on a applaudi récemment la comédie de *la Migraine ;* M. Alexandre Dumas et ses *Mousquetaires ;* M. Paul-Féval et *le Fils du Diable ;* mademoiselle Rachel en voyage; M. de Lamartine et *Toussaint Louverture ;* et, enfin, près de cent sujets, silhouettes grotesques, miniatures drôlatiques qui font, à la façon de Dantan, l'éloge de toutes les illustrations de ce temps.

Le second Album se nomme l'*Album des vues et paysages*. C'est tout un voyage accompli dans un salon. On passe d'abord par Poissy, dont on voit les deux tourelles s'élever et se refléter au milieu de l'eau; puis vient Conflans, avec son paysage accidenté; Mantes, cité entourée de verdure et d'eau; Chantilly, au milieu des courses; Corbeil; Melun; Rouen; les Andelys, dont on reproduit la belle église; Montereau, qui rappelle des souvenirs historiques; Orléans, vu des bords de l'eau; Tours, sillonné de chemins de fer; Spire, toute fière de sa cathédrale; la Grande-Chartreuse, à l'aspect antique; Nantes, vu des quais, encombré de marchandises comme un caravansérail; Bar-sur-Seine, tout inondé de soleil; Troyes en Champagne, avec ses vignerons; Marseille, au départ de la patache; le pont du Gard de Nîmes; le Panthéon romain; le Vatican; l'église de la Trinité-du-Mont; la vue de Saint-Paul; les ruines d'Herculanum et de Pompéi; la vallée de Spéitgen, dans le Rhin; la vue de Berne, prise de ses hauteurs; de Genève, entouré de son lac; de Zurich, le paradis des touristes, et, enfin, de Saint-Domingue et de Taïti. C'est, comme on le voit, un voyage assez irrégulier : on va incessam-

ment d'un bout à l'autre du globe sans beaucoup de transition, de façon à plaire à l'humeur aventureuse du voyageur de salon. Nous n'avons qu'une chose à ajouter : c'est que la gravure sur bois de ces vues a dû coûter plus de 2,000 francs, et que la plupart des dessins sont de M. Jules Collignon, notre célèbre paysagiste.

L'*Album Bérat* représente, sans exagération, à lui seul le prix de l'abonnement, y compris l'envoi d'indemnité de port. Aucune de ses romances n'est vendue au public à moins de 1 fr. 25 cent. par tous les marchands de musique. On y remarque : *Le pauvre Thomas*, dédié à M. Malézieux; *Quand les lilas refleuriront*, dédié à madame Iwens d'Henein; *Louise et Louison* et *On se bat à la frontière*, dédiés à M. Darcier; *Par la fenêtre*, petit drame mis en musique avec un talent que son immense succès justifie; *Où s'en va ta pensée*, rêverie sentimentale encadrée dans une délicieuse mélodie; *Près du vieux chêne*, églogue toute parfumée de candeur rustique; *O muse des chansons*, cantilène qui sera les délices des salons; et deux autres compositions qui ne le cèdent en rien à celles que nous venons de citer. Ce qui distingue surtout les mélodies de Bérat, le Romagnesi de notre époque, c'est qu'elles sont simples, naïves, d'une grande facilité d'exécution, propres à toutes les voix, et d'une irréprochable moralité.

L'*Album de rébus illustrés* a causé à l'Administration du *Magasin des Familles* de grandes difficultés d'exécution. Nous avons voulu qu'il fût signé par le premier dessinateur de l'époque, alors qu'il s'agit de verve et d'inspirations comiques. Nous avons obtenu de la maison Aubert, si renommée pour son goût en matière d'art, si intelligemment dirigée par un artiste de renom, M. Charles Philippon, qu'elle se chargerait de la confection de cet Album dessiné par Cham! Nous devons dire qu'elle a apporté dans l'exécution de cette tâche une gracieuseté et un désintéressement dont nos Abonnés, comme nous, lui sauront gré. Le rébus ainsi compris devient un petit tableau de genre, à la manière d'Hogarth, et mérite d'être conservé dans les annales de la famille.

L'*Album de caricatures* se distingue par de grands dessins, parmi lesquels on remarque l'Armée classique conduite par la Melpomène moderne, le Pensionnat de demoiselles, d'après les systèmes nouveaux, le dernier Souper du caveau, l'Emménagement de l'Hippodrome, l'Établissement d'un bal public en Algérie, l'Émigration des

rats de Montfaucon, une Salle de rafraîchissements en état de siége, un Dessin de tapisserie pour la garde nationale; et entre autres folies caricaturales, les Proverbes comiques dessinés par Nadar, dont le nom déjà célèbre rappelle la manière de Cruickshank, le dessinateur anglais.

Le sixième Album, celui qui doit paraître par livraisons dans le journal et qui porte le titre d'*Album des grands maîtres*, est inauguré aujourd'hui par la Vierge de Murillo. Nous donnerons le mois prochain la Cruche cassée de Greuze. Puis viendront la Descente de croix de Rubens, le Naufrage de la Méduse de Géricault, l'Hamlet de Delacroix, la Bulle de savon de Chardin, le portrait de l'Empereur de Gérard, Cromwell de Delaroche, l'Enfant pauvre de Ribéra; et enfin, à tour de rôle, tout ce qui pourra faire partie de cette petite galerie de la famille, destinée à propager le goût des beaux-arts, et à initier la jeunesse aux traditions du beau de toutes les écoles.

Depuis vingt ans aucun journal n'a offert des avantages égaux à ceux que nous proposons. Il serait même impossible de les accorder nous n'avions compté avec raison sur le concours constant de la presque totalité de nos Abonnés. Ce concours ne nous a point fait défaut. Déjà un nombre immense de souscriptions par anticipation nous est parvenu et rend pour nous facile l'exécution de nos promesses; car, il faut bien qu'on le dise, le seul secret de nos combinaisons, c'est la fabrication d'un objet utile en grande quantité, de façon qu'à un certain chiffre le prix de revient devient vingt fois plus minime que s'il était fabriqué à un petit nombre.

Cela est si vrai, que lorsqu'un Abonné, indépendamment des primes dont nous venons de parler, reçoit sa livraison mensuelle, dans laquelle il trouve deux et souvent trois annexes, cette livraison, déduction faite du port, dont l'administration des postes bénéficie seule, lui représente jusqu'à cinq et six fois le prix de 70 centimes auquel elle revient. La livraison du *livre des 400 auteurs* aurait une valeur de 50 centimes en librairie; une *gravure de modes* coloriée à la gouache, telle que nous la donnons, coûterait au moins 1 franc en détail; une *feuille de broderie* contenant des patrons au crochet et jusqu'à trente dessins différents, évite des dépenses de dessins dont nos lectrices connaissent toute l'importance; nos *tapisseries* remplacent celles de Berlin, qui coûtent jusqu'à 1 fr. 50 c. et 2 francs pièce; enfin, quand l'Abonné reçoit, comme dans le

dernier numéro, une *romance*, une *polka*, une *mazurka* et un *quadrille*, il reçoit une valeur de cent sous au moins, si ces morceaux étaient fournis par l'éditeur de leur ville.

Nous le répétons, il n'y a là ni prodige ni impossibilité. Les prodiges ne sont pas de nos jours, les impossibilités ruinent ceux qui les entreprennent, au détriment des Abonnés, qui perdent souvent par la discontinuation d'un journal qui n'a pu faire ses frais. Il y a tout uniment les bénéfices de la fabrication en grand nombre, qui permettent d'obtenir à des prix réduits les mêmes marchandises cotées fort cher pour une vente limitée, bénéfices auxquels nous vous convions de tout cœur, souscripteurs bien-aimés.

LÉO LESPÈS.

Economie domestique de la famille.

LA GASTRONOMIE EN ITALIE.

L'Italie, cette terre classique des arts, est aussi au plus haut degré le pays du confortable et des jouissances gastronomiques.

Milan est la ville la plus abondante de l'Italie pour les choses nécessaires à la vie et pour les objets de luxe. Alfieri donne, comme le trait caractéristique des habitants, le goût de la bonne chère : *I buoni Milanesi han gusto a banchettare*. Ce qui s'allie fort bien avec leurs qualités franches, cordiales, hospitalières, et ne s'oppose point à la culture, aux agréments et à l'élévation de l'esprit des compatriotes de Beccaria, de la mathématicienne Agnese, de Parini et de Manzoni.

On cite les délicates côtelettes de veau cuites au beurre et panées, et les autres solides hors-d'œuvre appelés *antipasto*, parce qu'ils se mangent avant la soupe, ce qui vous expose à n'avoir plus faim au commencement du dîner. On renomme aussi le riz à la milanaise, les appétissantes boulettes, les fritures de foie de porc et les gras chapons.

La Lombardie est la terre classique des champignons ; ils s'y font remarquer par l'éclat des nuances et la finesse du goût. Les espèces vénéneuses semblent plus rares qu'ailleurs, bien que l'empereur Claude soit mort empoisonné par un plat d'oronges, qu'il aimait passionnément. Agrippine et Locuste eurent plus de part à ce meurtre que les champignons.

La pâtisserie est délicieuse. On cherche surtout les *pasticetti*, composés d'œufs, de sucre, de marmelade, et les *pannettani*, autre gâteau sucré qui se mange particulièrement à Noël.

Venise offre aux gastronomes des jouissances vives et variées. Les bœufs venant de Styrie, élevés pour l'alimentation, donnent une viande de qualité supérieure. Le voisinage des marais rend le gibier nombreux, excellent et peu cher.

Le poisson de l'Adriatique jouit d'une juste célébrité; il fournit d'abondants et de délicats tributs à la reine de cette mer. « Si les Vénitiens, remarque judicieusement Addison, étaient bloqués de tous côtés, ils pourraient en quelque sorte échapper à la famine par la quantité de poissons que la mer leur fournit, et qu'on peut prendre au milieu même des rues; ce qui est un magasin naturel que très-peu de villes peuvent se vanter d'avoir. On cite le magnifique rouget (*triglia*), le premier des poissons de l'Adriatique, le turbot (*rombo*), déjà loué par Boccace dans sa longue et remarquable lettre au prieur des Saints-Apôtres de Florence, où se trouve un tableau si vivant de la maison, du luxe et du train de vie d'un grand de l'époque; les sardines fraîches (*sardelle*), qu'on a surnommées les *ortolans* de l'Adriatique, qui se mangent grillées et se passent d'assaisonnement. Les huîtres de l'Arsenal, énormes, grasses, ne pourraient se manger à la douzaine; cuites et assaisonnées aux fines herbes, à la vénitienne, elles forment un mets fort agréable.

Le café se prend perpétuellement et par petites tasses à Venise. Il est délicieux, surtout chez Florian. Ce célèbre café était, dans les anciennes mœurs de Venise, une espèce d'institution; il n'a point échappé à sa décadence. Florian était autrefois l'homme de confiance, l'agent universel de la noblesse de Venise. Le Vénitien qui descendait chez lui avait des nouvelles de ses amis et de ses connaissances; il savait l'époque de leur retour, et ce qu'en son absence ils étaient devenus. Il y trouvait ses lettres, ses cartes, enfin tout ce qui l'intéressait. Canova n'oublia jamais les services plus essentiels qu'il avait reçus de Florian au commencement de sa carrière, lorsqu'il avait besoin d'être connu, et il resta son ami jusqu'à la fin de sa vie. Florian était alors tourmenté de la goutte, qui se portait souvent aux pieds. Canova fit le modèle de sa jambe, afin que le cordonnier pût prendre sa mesure sans le faire souffrir. Cette jambe de limonadier ne nous paraît pas faire moins d'honneur à Canova que son *Thésée*.

Bologne est une des villes d'Italie où l'on mange le plus et le mieux. Ses saucissons gros et petits (*mortadella* et *cotichini*) sont européens. Rien de plus succulent que ses potages, et surtout les *tortellini* et *capelletti*, petites pâtes remplies de hachis de graisse de bœuf, de jaunes d'œufs et de parmesan.

Bologne a été surnommée la *docte* et la *grasse;* tous les voyages traitent de ce premier mérite; il ne peut être ici question que du second. Ses fertiles collines, outre les noix, les melons et toutes sortes de fruits, produisent encore ce raisin doré appelé poétiquement raisin du paradis (*uva paradisa*). Ce raisin, dont la peau solide ne se ride qu'en mars ou avril, qui se mange au théâtre dans les loges pendant le carnaval, peut braver l'hiver et les voyages. Le sénat bolonais en faisait chaque année un présent à l'empereur Charles VI. Le prince Eugène de Leuchtemberg, qui avait la jouissance du domaine de Galiera, érigé en apanage pour sa fille aînée Joséphine par Napoléon, recevait deux fois l'an, à Munich, un envoi de ce raisin. Il était expédié par l'intendant dans une sorte de fourgon assez semblable à nos voitures de déménagements, et dans lequel étaient placées

des caisses disposées comme celles où se mettent les robes et les chapeaux des dames dans un voyage. Ce fourgon traversait ainsi à grands frais les Alpes, et le prince, à Noël et à Pâques, offrait à la famille royale son raisin, dont l'apparition dut sembler la première fois miraculeuse.

La chère de Florence est abondante et délicate. Le veau, la chair d'agneau, la volaille, sont excellents, ainsi que l'esturgeon, l'ombrine, les huîtres, le thon, les anchois, et les ragnoles qui viennent de l'étang de Biguglia en Corse.

L'excellent raisin rouge, blanc ou noir, à grosses et longues grappes, dit *pergolese*, est le *brumaste* antique, dont les auteurs vénitiens font souvent mention. Le pergolese se récolte trois fois l'année, en septembre, novembre et janvier. Cette dernière vendange ne donne point de vin ; l'on choisit les grappes bonnes à manger; le reste sert à l'*agresto*, liqueur blanche, acide, employée dans la cuisine comme le jus de citron.

Les pêches, les fraises et les figues sont délicieuses. Le docteur Cooper recommande, comme une recherche et un progrès gastronomique, de prendre à Florence, après sa soupe, une de ces figues fraiches, mais une seule; car une deuxième gâterait tout l'effet de la première, qu'il met au-dessus du vin de Madère, offert aussi à Paris comme apéritif après la soupe.

La cuisine napolitaine a de la réputation et du mérite. On y sert un macaroni qui est le meilleur du royaume. La sole (*palaja*) passe pour un des poissons les plus exquis du golfe. L'anguille est un plat national de rigueur à Noël, et qui, sous le nom de *capitone*, se sert sur la table du plus frugal lazzarone. Aussi, peu de jours avant cette fête, voit-on aborder à Naples des bâtiments chargés des énormes et grosses anguilles des marais Pontins et de la vallée de Comacchio.

Les truffes, imprégnées des feux volcaniques du Vésuve et de la Solfatare, ont une saveur soufrée peu agréable. Leur noir d'ébène pourrait les faire prendre à quelque amateur pour des truffes de Sarlat ou de Brives-la-Gaillarde, et il est bon qu'il soit averti pour ne pas éprouver un affreux mécompte. — Cette ardeur du sol, fatale aux truffes, favorise singulièrement la précocité des légumes, et dès Noël on mange des petits pois exquis.

La pâtisserie est excellente. Nous citerons les *zeppoles*, beignets de pâte trempée d'huile, frits, et recouverts de miel ou saupoudrés de sucre. La *pizza*, gâteau populaire fait aux confitures, plaît encore au palais de la classe élevée.

La cendre du Vésuve produit le vin de *Lacryma Christi*, que Chiabura trouvait si improprement appelé de ce nom de douleur, tandis qu'il fait le cœur si joyeux.—Le vin de Pausilippe a été chanté par le Tasse dans un très-beau sonnet. — Le Falerne a quelque analogie avec notre vin de Champagne.

On peut faire bonne chère à Rome. Cependant les tables diplomatiques et celles de quelques financiers sont les seules que l'on cite. Le cardinal Alexandre Albani, le créateur de la célèbre villa, amateur si passionné des beaux-arts et de l'antiquité, faisait, dit-on, une chère assez médiocre. Un habitué de la maison, moins indifférent à ces détails, lui fit venir un cuisinier français. Celui-ci, le lendemain même de son installation, recevant les chétives provisions habituelles, ne put supposer qu'elles étaient destinées au dîner du maître, et il les distribua à ses

aides et aux marmitons. L'heure du dîner arrivée, le cardinal se plaint de n'être point servi. Le cuisinier avoue ce qui s'est passé, mais promet de prendre ses mesures, et que le lendemain Son Éminence sera satisfaite. Il tint parole, et les repas furent irréprochables; mais à la fin du mois, le cardinal trouva le compte si énorme, qu'il appela le nouveau chef, lui paya son voyage et le congédia. Comme on le blâmait de ce renvoi, il repart: Si je gardais le cuisinier, je ne ferais point ma galerie.

La table du cardinal de Bernis, qui, ainsi qu'il le disait, tenait l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe, a laissé des souvenirs. L'on raconte qu'une princesse romaine, ravie de la sauce d'un esturgeon, voulut que son cuisinier en apprît le secret du cuisinier du cardinal. — La chose est bien simple, exposa le professeur français, j'ai toujours soin d'arroser mon esturgeon du jus d'un jambon tout entier.

Cette table du cardinal de Bernis était redoutable par ses séductions. L'on voit encore dans le grand caveau, sous la chapelle de l'église Saint-Louis des Français, le tombeau de trois de ses victimes.

Gênes est remarquable sous le rapport gastronomique. Ses pâtes, les premières de l'Italie, s'exportent par toute l'Europe. — Les champignons qui croissent sur les pentes de l'Apennin sont exquis et en prodigieuse quantité. Telle est l'abondance de ce produit, qu'il a un marché particulier.

Gênes fournit de poisson les principales villes du Piémont et de la Lombardie. La police exigeant que celui qui n'est point vendu dans la journée soit jeté, le peuple l'achète le soir, le fait frire, et en mange d'excellent à très-bas prix.

Les pâtes de Nice rivalisent avec celles de Naples et de Gênes. — La pâtisserie qui se fait dans cette ville a une grande réputation. Les *raviolis* sont une succulente rissole de la grosseur d'une noix, faite de volaille, de cervelle de veau ou d'agneau, de moelle, de parmesan mêlé avec des œufs. Les grandes galettes d'herbes, dites *soleils*, ne sont pas moins de rigueur à Nice la veille de Noël que le capitone à Naples.

Les oranges, les meilleures de la côte, quoique inférieures à celles de Malte, sont les seules peut-être qui ne se gâtent point en caisse. Elles s'exportent jusqu'en Russie et à Odessa, qui en échange envoie son blé.

La chère est excellente à Turin. La viande, le poisson, les légumes, le laitage abondent et sont très-savoureux. Le bœuf ne revient qu'à 26 centimes, le veau à 33.

La cuisine piémontaise, sorte d'éclectisme culinaire, allie la légèreté, la délicatesse de la cuisine française, à la force et à l'expression de la cuisine italienne. — Le *stuffato*, bœuf à la mode, plus tendre et plus juteux, est comme la base du dîner piémontais. Quant au poulet à la marengo, improvisé après la bataille par le premier consul avec de l'huile, des champignons, des morilles, du vin blanc et des croûtes qui se trouvèrent là, s'il est d'origine piémontaise, la victoire l'a naturalisé français.

Les truites fournies par les torrents des Alpes sont parfaites. Rien de plus délicat que les petites et minces anguilles, *lamprede*, pêchées dans le Pô. Lorsque, après le passage du mont Saint-Bernard, Napoléon s'arrêta à Turin, des *lamprede* lui

furent servies; il les trouva si exquises qu'il fit mettre le plat devant lui, le mangea tout entier et ne toucha point à autre chose. Depuis, toutes les fois qu'il repassa par Turin, il ne manqua jamais d'en faire servir à sa table.

C. VILLAGRE.

Souvenirs historiques de la famille.

LES FEMMES DE L'EMPIRE.

II.

LA REINE HORTENSE.

Il y a des noms et des événements que leur solennité même semble soustraire à l'histoire contemporaine, et qui attendent, non pour être appréciés, mais pour être consacrés comme ils doivent l'être, une époque lointaine de recueillement et de maturité. Si nous ne consultions que notre cœur, nous nous contenterions d'écrire ici ces deux noms : HORTENSE DE BEAUHARNAIS ; mais nous devons des faits à nos lectrices, et ces deux noms ne sont qu'un éloge : passons donc.

Hortense de Beauharnais, reine de Hollande, puis duchesse de Saint-Leu, naquit à Paris le 10 avril 1783, dans la maison qu'habitait au faubourg Saint-Germain, rue de Grenelle, madame Renaudin, tante de sa mère, Joséphine Tascher de la Pagerie, qui avait épousé en première noce le vicomte de Beauharnais, et qui devint par la suite impératrice et reine d'Italie.

Quelques années plus tard, en 1787, une sorte de rupture ayant éclaté entre madame de Beauharnais et son mari, Joséphine, que son aïeule désirait revoir, partit pour la Martinique, en emmenant avec elle sa fille encore enfant. A cette époque désastreuse, les hommes de couleur annonçaient hautement la résolution de reconquérir leurs droits naturels ; une crise terrible et prochaine semblait inévitable. Un soir, les cris : *Au feu! aux armes!* viennent tout à coup jeter l'alarme dans l'habitation de Joséphine; des détonations d'armes à feu lui font deviner le danger qui la menace; elle enlève précipitamment sa fille du berceau où elle dormait, l'enveloppe à la hâte dans un châle, s'élance hors de la maison, et court, à peine vêtue, jusque sur le port, où un capitaine français, touché de compassion, consent à la recevoir sur son bord.

Madame de Beauharnais revint ainsi à Paris vers la fin de 1790, et se logea à l'*Hôtel des Asturies*, rue d'Anjou-Saint-Honoré. Ce fut là que les griefs que le vicomte croyait avoir contre sa femme disparurent devant la justification pleine de franchise que lui fournit Joséphine, et jamais la petite Hortense ne passa de moments plus heureux que ceux qui suivirent cette réconciliation ; mais ils furent de courte durée : sa mère fut bientôt traînée en prison et son père à l'échafaud. Hortense, restée seule avec son frère, allait se trouver sans moyens d'exis-

tence, car les biens de leurs parents avaient été séquestrés, lorsque madame Holstein, ancienne voisine de campagne de madame de Beauharnais, qui avait vu naître les deux enfants, les recueillit chez elle, et, tout le temps que dura la détention de leur mère, leur prodigua les soins les plus touchants. Ces premières épreuves du sort préparèrent la jeune Hortense à supporter courageusement les revers qui devaient l'assaillir plus tard.

Madame de Beauharnais, ayant enfin recouvré la liberté, plaça sa fille dans le célèbre pensionnat de Saint-Germain en Laye, alors dirigé par madame Campan, tandis que Eugène entra chez un M. Verdière, instituteur, dont l'établissement était situé à Chaillot. Quelques mois après, madame Campan fut chargée d'apprendre aux deux enfants que leur mère allait devenir madame Bonaparte, et dans leur ignorance de l'avenir, ceux-ci se montrèrent fort affligés de savoir qu'ils allaient avoir un beau-père. Hortense resta à Saint-Germain pendant le voyage que fit madame Bonaparte en Italie en 1796, où elle rejoignit son mari, qui venait d'être nommé général en chef : Eugène, quoique à peine âgé de quatorze ans, suivit son beau-père en qualité d'aide de camp.

Dès son arrivée chez madame Campan, Hortense avait su captiver l'amitié de ses jeunes amies : c'est là qu'elle trouva cette compagne de sa vie, mademoiselle Cochelet, qui, dans la suite, devint sa lectrice, et cette autre amie si tendre, mademoiselle Adèle Augué, sœur de l'infortuné maréchal Ney, qui, en épousant M. de Broc, devint sa dame d'honneur lorsque le royaume de Hollande vint lui échoir en partage.

Après les événements du 18 brumaire, Hortense sortit de pension et ne quitta plus sa mère; elle habita avec elle aux Tuileries, dans un petit appartement meublé le plus simplement du monde. Transportée si jeune encore au milieu d'une cour nouvelle, toute remplie de la gloire du premier consul, son beau-père, elle ne changea rien à ses habitudes laborieuses et à ses délassements.

Déjà la fille de Joséphine avait été recherchée en mariage par ce que la France comptait alors de plus riche et de plus distingué; mais elle avait constamment refusé les partis qu'on lui avait offerts. Napoléon, qui regardait son frère Louis comme un fils, parce qu'il l'avait en quelque sorte élevé, désirait vivement lui donner sa belle-fille en mariage, les enfants qui naîtraient de ces deux personnes, également chères à son cœur, devant être adoptés par lui. Dans cette union, la politique et les convenances étaient peut-être plus écoutées que les sentiments secrets des deux jeunes gens. Quoi qu'il en fût, ce mariage se fit le 7 janvier 1802, à une heure du matin, dans la chapelle des Tuileries, en présence du premier consul, de Joséphine, sa femme, et des deux autres consuls, Cambacérès et Lebrun. Louis Bonaparte avait à peine vingt-quatre ans; mademoiselle de Beauharnais n'en comptait pas plus de dix-huit, et cependant cette union, bien que convenable en apparence, ne devait pas moins devenir, pour madame Louis surtout, une source de chagrins dont elle semblait se consoler en cherchant à faire le plus de bien possible. Ce fut à ses prières et à ses sollicitations que, dans les premiers jours de l'Empire, Armand de Polignac, le marquis de Rivière et le général Lajolais, tous trois impliqués dans la conspiration de Georges Cadoudal et condamnés à mort, furent redevables de la vie.

De son mariage avec le frère de Napoléon, madame Louis eut un premier fils, puis un second, qui fut baptisé par le pape Pie VII, après le sacre. Jusque-là ces deux enfants étaient destinés à succéder au trône impérial, avenir bien magnifique sans doute; mais dans ce progrès si rapide de la fortune, Hortense demeura la même : ces pompes impériales pour lesquelles le génie même de Napoléon s'était laissé éblouir quand sa gloire en avait si peu besoin, la trouvèrent toujours modeste, naturelle, et corrigeant, par la simplicité de son âme, cette grandeur extérieure qui lui était imposée.

En 1806, le sort ayant placé madame Louis sur le trône de Hollande, elle fut malheureuse de son élévation même et ne le cacha pas, car il lui fallait quitter la France et sa mère. Son départ fut encore marqué par un bienfait : M. de Montmorency vint la supplier d'intercéder auprès de l'empereur en faveur de mademoiselle de Gesvres, que Fouché avait exilée de Paris. Hortense se rend à Saint-Cloud, représente à Napoléon l'extrême rigueur de son ministre, qui avait expatrié une femme âgée de plus de quatre-vingts ans, sans fortune, et dernière descendante de Duguesclin : Napoléon étonné lui répond :

— Écrivez à l'instant à M. de Montmorency que non-seulement madame de Gesvres peut revenir à Paris, mais que, comme seule descendante de Duguesclin, dès ce moment je lui accorde sur ma cassette 6,000 francs de pension, avec le rappel d'une année. De mon côté, je vais écrire en conséquence au ministre de la police.

Hommage éclatant rendu par Napoléon à la valeur patriotique, et qu'elle mérite toujours à quelque temps, à quelque cause qu'elle appartienne.

En Hollande, au mois de mai 1807, la plus grande infortune qui puisse briser le cœur d'une mère vint frapper la reine : son fils aîné mourut. Jamais on ne vit l'impératrice Joséphine en proie à un chagrin plus concentré. Il semblait que la menace d'un divorce était dans chacune des larmes de sa fille. Il nous serait impossible de bien peindre le naturel charmant de cet enfant. L'infernale méchanceté qui a poursuivi Napoléon jusque dans ses affections les plus saintes, a fait de la ressemblance morale que le jeune prince avait avec lui, à cause de la fermeté qu'annonçait déjà son caractère et de la fierté de son jeune cœur, le sujet d'une calomnie infâme, ou plutôt tellement absurde, que nous croirions manquer à nous-même si nous voulions seulement essayer de le réfuter. Aussi arriva-t-il plus d'une fois à Napoléon de sourire à l'avenir de la France en contemplant cet enfant. Un jour qu'il venait de passer une revue, il avait déposé son épée et son chapeau sur un des siéges de son cabinet de travail. Le petit prince, accoutumé à être gâté par son oncle, qui le laissait toucher à tout, s'empare de l'épée, la passe en bandoulière autour de son cou, place sur sa tête le fameux petit chapeau qui lui descend jusqu'au menton, et se met à marcher derrière l'empereur avec beaucoup de gravité et en faisant avec sa voix, qu'il tâche de grossir, un *rrran plan plan* qui rappelle une des marches des grenadiers de la vieille garde. Napoléon fut singulièrement touché de cette scène, et embrassa tendrement le petit tapageur.

La reine quitta la Hollande pour chercher, non pas des consolations — quelle est la mère qui se console de la perte de son enfant ? — mais au moins un adoucisse-

ment au désespoir qui la tuait. Elle se rendit aux eaux de Cauterets, où elle se fit adorer, ainsi que partout où on avait le bonheur de la posséder. Et comment n'eût-elle pas été chérie? Elle rachetait les conscrits et dotait les jeunes filles pauvres! Dans son palais, la calomnie n'eut jamais prise auprès d'elle, sans doute parce qu'elle avait été elle-même beaucoup calomniée, et que, mieux que personne, elle savait tout ce que la haine peut inventer de faux pour perdre un ennemi. N'aimant pas à entendre parler mal des autres, il arriva un jour qu'une de *ses dames* hollandaises voulut faire quelques caquets sur des femmes qu'elle recevait à sa cour et que cette dame qualifiait d'*orangistes* et de révolutionnaires; la reine lui répondit froidement :

— Madame, je suis ici étrangère à tous les partis; je reçois tout le monde également bien, parce que j'aime à penser du bien de tout le monde, et que je n'éprouve d'impression défavorable que de ceux qui me disent du mal des autres.

L'instant du divorce de l'empereur approchait : le courage de Joséphine allait être mis à l'épreuve. L'impératrice, sentant qu'elle aurait besoin des consolations de sa fille pour supporter le coup affreux qui allait la frapper, elle et sa famille, l'appela auprès d'elle. Une fois Joséphine descendue du premier trône du monde, ses petits-fils n'avaient plus l'espoir d'y monter. Eh bien! dans les délibérations si pénibles qui préparèrent ce grand événement, pas une réflexion pour le retarder, pas un mot pour retenir cette couronne qui échappait à ses enfants ne sortit de la bouche d'Hortense. La noblesse du sacrifice en égala l'étendue; mais aussi, dès ce moment, devenue plus nécessaire à sa mère qu'à son mari, sa santé d'ailleurs de plus en plus chancelante, elle se sépara du roi. Louis, lui-même, désirait cette séparation. Depuis quelques années, les chagrins s'étaient trop accumulés dans le cœur de la reine pour qu'ils ne dussent pas consumer sa vie.

Au printemps de 1813, elle partit pour les eaux d'Aix, en Savoie, après avoir laissé ses enfants à la Malmaison, bien que ces sortes de séparations fussent toujours pour elle un grand sujet d'alarmes.

Un matin après le déjeuner, c'était le 10 juin, la reine monte en calèche avec les dames de sa maison, et se dirige vers la jolie cascade de Grésy, située à deux lieues d'Aix. Bientôt la voiture est laissée sur la route, et l'on s'approche du moulin que desservent les eaux du torrent. Pour le bien voir, il fallait passer sur une planche posée en travers d'un petit bras d'eau qui allait d'une vitesse effrayante; la reine, avec la légèreté d'une sylphide, touche à peine le pont mobile qu'elle est déjà de l'autre côté; madame de Broc la suit, mais le pied lui manque, et elle disparaît dans le gouffre. La reine, qui est seule sur le rocher de l'autre bord, pousse un cri affreux, et, ne pensant qu'à son amie, arrache son châle de dessus ses épaules, le jette dans le gouffre en retenant un des bouts, et appelle à grands cris celle qui ne peut plus lui répondre. La planche ayant été entraînée, la reine, au risque de sa vie, s'élance sur l'autre bord et appelle du secours : on arrive de toutes parts. On veut l'emmener, parce qu'on craint l'état de torpeur dans lequel elle est plongée.

— Non! s'écrie-t-elle, je ne quitte pas d'ici.

Et, s'asseyant au pied d'un arbre, la tête dans ses mains, qu'elle inonde de larmes, n'ayant plus ni force ni espoir, elle répète d'une voix entrecoupée :

— Mon Dieu, que vous ai-je fait pour me traiter aussi cruellement! n'étais-je pas déjà assez malheureuse?

Enfin, après des efforts inouïs, on parvint à retrouver le corps de madame de Broc, qui n'était plus qu'un lambeau.

Rien ne saurait peindre le désespoir de la reine, sa douleur ne trouva de consolations que dans ses nouveaux bienfaits. De retour à Aix, elle crut ne pouvoir mieux consacrer la mémoire de son amie qu'en fondant un hôpital pour les pauvres de la ville.

A l'approche des alliés, en 1814, elle rejoignit l'impératrice sa nièce à Navarre. Là, une femme honorable, madame de Colinière, vint la supplier de s'intéresser à un de ses neveux, M. de Charette, qui s'était soustrait au service des gardes d'honneur, et avait été impliqué dans le procès intenté à ceux de ses camarades qui avaient attenté aux jours de M. Philippe de Ségur, leur colonel. Ce jeune officier dut à la reine Hortense de ne pas être fusillé.

Il est un spectacle qui contriste l'âme et la révolte : c'est celui de la patrie envahie. Nul n'en souffrit d'un cœur plus français qu'Hortense, quel que fût d'ailleurs le respect des coalisés pour elle. Le 28 mars, la maréchale Ney était venue la chercher pour aller aux Tuileries, à une heure du matin; la reine revint à son hôtel de la rue de Cerutti avec une expression de physionomie qu'on ne lui avait jamais vue : tout était fini.

— La faiblesse, la lâcheté dont je viens d'être témoin sont inouïes! s'écria-t-elle. Le croira-t-on? on part! on perd la France et l'empereur!.. Oh! dans les grandes circonstances les femmes seules ont du courage. Lorsque le sort nous a élevés, et que les destinées d'un pays dépendent de la nôtre, n'est-ce pas un devoir de se maintenir aussi haut que la fortune nous a placés?

La reine répéta alors à ceux qui l'entouraient ce qu'elle avait dit à Marie-Louise :

— Ma sœur, vous devez savoir qu'en quittant Paris, vous neutralisez sa défense, et qu'ainsi vous perdrez votre couronne et la nôtre.

La fille de l'empereur d'Autriche lui avait répondu :

— Ce n'est pas ma faute, le conseil l'a décidé; l'archichancelier prétend que je ne puis pas faire autrement.

Hortense n'avait pu s'empêcher de sourire de pitié. Le lendemain, elle était à Navarre auprès de sa mère.

Le 2 avril, Joséphine et sa fille reçurent toutes deux du czar Alexandre l'invitation de revenir à la Malmaison : « Si vous ne préférez, ajoutait-il, recevoir ma visite à Navarre même. » Cette demande était aussi flatteuse que délicate. Le monarque s'autorisait de tout le bien qu'il avait entendu dire de ces princesses, et semblait plus heureux de les connaître que de les protéger; Hortense refusa. Le plus difficile n'est pas toujours d'obéir à son devoir, mais de choisir entre deux devoirs également pressants. Placée entre deux impératrices, l'une sa mère, l'autre sa souveraine, elle n'hésita pas, parce qu'elle s'était dit d'avance que sa place était avec la plus à plaindre, et elle se rendit à Rambouillet, où Marie-Louise était prisonnière. L'empereur d'Autriche ayant décidé que sa fille retournerait à Vienne,

Hortense revint à la Malmaison, où la rappelait la douleur de sa mère, inconsolable de l'infortune de Napoléon.

L'intérêt qu'inspira à tous les souverains étrangers la noble conduite de la fille de Joséphine fut tel, qu'ils voulurent la séparer de la famille de son mari, et lui assurer un sort indépendant; mais elle repoussa le privilége de n'être pas aussi malheureuse que les autres. Quels motifs donc lui firent accepter, en 1814, les biens assignés par le traité de Fontainebleau, et dont on formait le duché de Saint-Leu? L'avenir de ses enfants, objets trop chers pour ne pas servir d'excuse à une mère au moment où ce même traité venait de les dépouiller.

Un immense chagrin lui était bientôt réservé; quand le sort frappe une fois, il se plaît à répéter ses coups. Sa mère mourut le 19 mai 1814. Cette perte la priva du seul appui qui lui restait; elle eût pu être heureuse encore si tous ceux qui lui devaient la vie, la liberté, se fussent contentés de l'oublier; mais la plupart se changèrent en autant d'ennemis, qui, pour la perdre, en firent une *suspecte*, et bientôt une coupable. Quant à elle, plus elle avait fait d'ingrats moins elle aurait voulu être ingrate. Croyant avoir à remercier Louis XVIII de ce qu'il avait consenti à un arrangement favorable à ses enfants, elle lui fit une visite d'étiquette après son deuil. Le roi la reçut très-bien, et la loua hautement devant les femmes de la nouvelle cour. Celles-ci eussent passé sur un simple accueil; elles ne purent pardonner l'éloge; elles dénoncèrent la duchesse de Saint-Leu comme l'auteur de tous les mécontentements qui, plus tard, se dénouèrent par le retour de l'île d'Elbe, comme si les prodiges s'opéraient par l'intrigue!

Le soir du 19 mars 1815, une des femmes de la reine rentra précipitamment à l'hôtel, et remit à sa maîtresse une lettre que Fouché lui avait fait tenir pour elle. La reine ouvre le billet mystérieux et lit avec effroi que, le matin, des chouans ont endossé l'uniforme des chasseurs à cheval de la garde impériale pour aller au-devant de Napoléon et l'assassiner.

— Grand Dieu! est-ce possible? s'écrie-t-elle comme anéantie. Mais comment prévenir l'empereur? où trouver quelqu'un qui veuille se dévouer? Quiconque serait arrêté porteur d'une lettre pour lui serait perdu; à moins que Vincent ne veuille s'exposer?

La soirée était déjà très-avancée; on eut beaucoup de peine à trouver ce valet de chambre de la reine, qui consentit avec joie à se charger de la mission et à exposer sa vie pour *son empereur*.

— Va! lui dit Hortense en lui remettant le billet de Fouché, prends un de mes chevaux, et ne perds pas de temps.

D'abord arrêté à Villejuif par les troupes du duc de Berry, celles-ci ne lui permirent de continuer sa route que le lendemain matin; à la Cour de France il rencontra Deschamps, fourrier du palais de l'empereur, qui lui donna l'assurance qu'il rejoindrait Sa Majesté à Essonne.

Vincent ne peut aller aussi vite qu'il le voudrait, parce que la population accourue de toutes parts encombre la route. Enfin, il distingue au loin, à travers un nuage de poussière, une berline escortée par des lanciers polonais : c'est Napoléon! Il est accompagné du grand maréchal Bertrand et du général Drouot. Vincent s'acquitte de sa commission :

— De quelle part? demande l'empereur avec vivacité.

— Sire, de la part de Sa Majesté la reine de Hollande, répond Vincent en pleurant de joie.

— Ah! ah! cette pauvre Hortense, se porte-t-elle bien?

— Oui, sire.

— C'est bon! nous allons voir ça.

A huit heures du soir, le 20 mars 1815, Hortense se rendit aux Tuileries, accompagnée de sa belle-sœur, la reine Julie (Joseph Bonaparte). Napoléon y arriva à neuf heures. Les deux reines allèrent à sa rencontre dans les grands appartements, non sans courir plusieurs fois le risque d'être étouffées par la foule. Ayant pénétré jusqu'à l'empereur, la reine se précipita à ses genoux sans pouvoir prononcer une parole. Napoléon la releva aussitôt avec bonté, l'embrassa affectueusement et lui demanda où étaient ses enfants.

— Sire, ils sont en sûreté, répondit-elle suffoquée par les larmes.

— Madame, reprit Napoléon avec une sorte de froideur, quoique vivement ému lui-même, vous avez placé mes neveux dans une fausse position au milieu de mes ennemis... Je compte sur votre frère Eugène; je pense qu'il viendra, je lui ai écrit de Lyon...

Les Bourbons s'étaient enfuis précipitamment de Paris, la nuit qui précéda la rentrée de Napoléon. La duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe, qui s'était cassé la jambe quelques jours auparavant, fit savoir à Hortense son état de souffrance. Aussitôt celle-ci fait dire à la princesse qu'elle se trouve heureuse de pouvoir la prendre sous sa protection, et le jour suivant elle retourne aux Tuileries, intercède pour la princesse, et ne quitte l'empereur qu'après avoir obtenu, pour la duchesse d'Orléans, la permission de rester à Paris tant qu'elle le jugera convenable, avec la certitude d'y être traitée selon son rang. Une semblable autorisation fut accordée à la duchesse de Bourbon; et comme Napoléon ne faisait jamais les choses à demi, il fixa à la première une rente de cinq cent mille francs, et à la seconde une pension de deux cent mille.

La nouvelle officielle des désastres de Waterloo était parvenue dans la capitale, qu'on en doutait encore; mais Napoléon revint à Paris, et le voile fut déchiré. Le 25 juin 1815, Hortense, croyant avoir accompli son triste devoir jusqu'au bout, quitta la Malmaison, qu'elle ne devait plus revoir, après avoir adressé à l'empereur un adieu qui devait être éternel, et l'avoir supplié d'accepter la seule fortune dont elle pût disposer, un collier estimé 200,000 francs, le même dont Napoléon, dès son arrivée à Sainte-Hélène, confia la garde à M. de Las-Cases, dans la crainte qu'on ne le lui enlevât, comme déjà on avait fait de son argent et de ses bijoux.

Cependant les haines déchaînées contre la duchesse de Saint-Leu menaçaient d'aller jusqu'à la violence. A peine était-elle de retour à son hôtel, qu'elle reçut un ordre brutalement conçu et signé Muffling, *gouverneur de Paris*, qui lui enjoignait de quitter la capitale dans les vingt-quatre heures, et lui accordait trois jours pour sortir de France. Après tant d'agitations, le repos étant devenu l'unique besoin de la reine, elle tourna les yeux vers la Suisse et résolut d'aller s'y refugier. A Dijon, des émissaires envoyés, on ne sut jamais par qui, et embusqués

sur la route, tenterent de l'enlever pour la retenir prisonnière. A Genève, on ne voulut lui permettre ni de rester en ville ni de passer outre. Elle se souvint alors de l'hospice qu'elle avait fondé à Aix : ses habitants ne l'avaient pas oublié ; elle y attendrait la décision qu'il plairait aux puissances étrangères de prendre à son égard, lorsque tout à coup un envoyé du roi son mari se présente porteur d'un jugement par lequel elle se voit contrainte de se séparer de son fils aîné. Il lui fallut encore obéir. Enfin, elle obtint un passe-port qui lui permit de traverser la Suisse et d'aller s'établir sur les bords du lac de Constance, dans une modeste retraite appelée Arenemberg.

Mais déjà Hortense était atteinte de la cruelle maladie qui devait insensiblement la conduire au tombeau. Lorsque les événements de Strasbourg eurent lieu, elle n'en eut connaissance que par la voie publique. A peine sut-elle que son fils, Napoléon-Louis Bonaparte, aujourd'hui président de la République, était arrêté, qu'elle prit la poste en toute hâte, et, dans le plus strict incognito, arriva jusqu'à Vitry, chez la duchesse de Raguse, son amie, afin d'être plus à portée d'intercéder pour le prince, son fils ; mais aussitôt qu'elle eut fait connaître son dessein, elle reçut l'ordre de repartir sur-le-champ. En vain madame Salvage de Faverolles, qui l'accompagnait, représenta-t-elle à M. Molé, président du conseil, que le chagrin, l'inquiétude et les fatigues d'un voyage fait avec tant de rapidité avaient déterminé chez la reine une violente souffrance qui exigeait au moins quelques jours de repos et le secours immédiat des médecins : on fut inflexible, et on lui enjoignit de hâter son départ. Enfin, dans les derniers temps, la maladie de la reine prit un caractère de violence tel, qu'il résista à tous les secours de l'art ; et, le 5 octobre 1837, elle rendit le dernier soupir entre les bras de son fils.

Toujours simple au milieu des grandeurs, toujours courageuse au milieu de ses adversités, toujours bonne et compatissante, Hortense a pu rendre compte à Dieu d'une prospérité éphémère dont elle ne profita que pour les autres. La France seule excita constamment ses regrets, et son unique ambition fut toujours de songer qu'elle conserverait quelque chose qui vaut mieux qu'une couronne : des amis.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Archives de la famille.

DE QUELQUES SIGNES HIÉROGLYPHIQUES.

Marlborough s'en va-t'en guerre sur l'obélisque de Louqsor. — Les cartouches des momies. — Le chien. — Le bélier. — La corne des Pharaons et des rois de Thèbes. — Origine de la crosse, du sceptre, du drapeau et du mai.

— L'âne. — Les anciennes armes de la ville de Bourges. — Véritable signification des attributs du drap mortuaire. — Le chat prophète et professeur de langue sacrée. — Superstitions sur la queue du chat et sur la salière renversée.

Il n'y a guère que deux manières de lire les hiéroglyphes : la bonne et la mauvaise. La première n'a pas encore été trouvée ; la seconde est celle qui, jusqu'à ce jour, a fait l'objet de plusieurs systèmes très-savants, dont les auteurs, à défaut d'une solution satisfaisante, ont retiré beaucoup d'honneur.

C'est ainsi, par exemple, qu'à l'aide des règles tant soit peu capricieuses et arbitraires d'une grammaire égyptienne fort célèbre, un jeune savant a pu traduire les signes des quatre faces de l'obélisque de la place de la Concorde par le quatre refrains populaires de *Marlborough s'en va-t'en guerre*, *Femme sensible, voulez-vous éprouver ?* et deux autres qui ne nous reviennent point en mémoire. C'était un pari qu'il avait fait; après trois mois de patience et de pénibles combinaisons, il parvint à trouver les trois premiers couplets de Marlborough ; — Madame à sa tour monte, Quelle nouvelle apportez ? et, Quittez vos habits roses.— Mironton, mirontaine seul l'embarrassa. Il fut obligé de s'en tenir là ; mais l'épreuve de la méthode de notre hiérogrammate le plus renommé était complète, et, comme on voit, les résultats obtenus assez heureux, au point de vue archéologique. C'était d'ailleurs tout ce que notre jeune savant avait voulu démontrer. Pour y être arrivé par l'absurde, ainsi que cela se pratique en géométrie, il faut avouer qu'il n'avait pas manqué son but.

Nous croyons inutile d'avertir le lecteur que cette petite anecdote est parfaitement historique ; elle a pris sa place au chapitre des mystifications scientifiques, et l'on ne doit point s'étonner si les élèves de M. Champollion tiennent à la garder secrète.

Notre but, évidemment, n'est pas de donner ici la première manière que nous avons dite plus haut de lire les hiéroglyphes et qui serait la véritable. Nous ne sommes pas si savant que cela.

Les hiéroglyphes, on l'a dit avec raison, ne sont pas autre chose que des rébus, mais des rébus sérieux et dont la clef ne peut se trouver que dans la connaissance approfondie de la nature, telle que la possédaient les prêtres égyptiens, les hiérophantes et les initiés.

Pour la plupart du temps, les hiéroglyphes gravés sur les monuments étaient simplement des résultats d'observations astronomiques où le Nil jouait un grand rôle, le Nil qui fécondait la terre d'Égypte, par qui toute richesse arrivait à ses heureux habitants, et qui, dans la personnification d'Osiris, était élevé au rang des dieux. — Sur certains *gabar* ou cercueils de bois qui renferment les momies, les figures dessinées représentent volontiers une scène du jugement dernier. Le scribe céleste qu'on y voit tient à la main un papyrus sur lequel, à côté du nom du mort, se trouve un cartouche où l'âme du défunt est déclarée ténébreuse ou lumineuse, c'est-à-dire damnée ou sainte.

Tout ceci, comme on le comprend, n'a pas un intérêt bien vif pour les gens du monde. Mais l'étude de la langue et des caractères sacrés ouvre quelquefois

des aperçus curieux sur l'origine de certaines choses qui nous touchent journellement et qui, sans elle, restent pour nous à l'état de problème inexpliqué. Nous essayerons d'en résoudre quelques-uns.

Nous avons dit que c'était généralement sur la connaissance exacte et minutieuse des phénomènes d'histoire naturelle que les Égyptiens établissaient leurs emblèmes, — un seul exemple le démontrera suffisamment. On se demande souvent pourquoi le chien a, par eux, été choisi pour le symbole de la chaleur, et ce que cet animal peut avoir à faire dans la désignation des jours les plus chauds de l'année, qui, pour nous, sont encore des *jours caniculaires ?* Les anciens avaient remarqué que, de tous les animaux, le chien est celui dont l'estomac est le plus chaud. Lui seul, en effet, digère les os. Les autres quadrupèdes, comme l'on peut s'en convaincre au Jardin des Plantes, en regardant les lions, les ours, les tigres et tous les carnivores, se contentent de nettoyer avec la râpe de leur langue ou la lime de leurs dents jusqu'aux derniers vestiges de chair qui recouvrent les os qu'on leur jette; mais quant aux os ainsi décharnés, ils ne tentent même pas de les attaquer, ils les laissent intacts auprès d'eux. Le chien seul ne dédaigne pas cette desserte de leur table ; s'il y met la dent, il les a bientôt fait disparaître, et la science d'aujourd'hui confirme la science d'autrefois, en reconnaissant que c'est à la chaleur de son estomac qu'il doit de pouvoir s'assimiler cette nourriture.

Si le chien, par ses propriétés physiques, a mérité d'être choisi pour symbole de la chaleur, il est d'autres animaux à qui leurs habitudes ont valu des honneurs non moins grands. Le bélier, par exemple, est toujours pris pour emblème du commandement : il est le signe caractéristique de la préséance, du guide et du chef. C'est qu'en effet le bélier marche invariablement à la tête du troupeau; par où il passe, passeront tous les moutons qu'il semble diriger et qu'il conduit véritablement.

D'où vient que la corne de bélier fut le symbole et l'attribut de la puissance. Les chefs et les nobles portaient une corne de bélier sur leur coiffure. Les rois de Thèbes en portaient deux, et les Pharaons une. Les nobles seuls avaient le droit de placer la corne de bélier sur leur casque.

Le Psalmiste casse la corne des méchants et fait croître celle du juste.

Nous voyons plus tard et de nos jours encore la corne avoir la même signification. La licorne des chevaliers du moyen âge, au chanfrein de leur destrier et sur leurs armes, est la marque de leur dignité. La crosse qui surmonte le bâton pastoral n'est pas autre chose qu'une corne de bélier; l'Église d'ailleurs n'appelle-t-elle point le troupeau de ses fidèles les *brebis du bon pasteur*, et n'a-t-elle pas institué les prêtres pour en être les guides ou les chefs? Il ne doit donc pas surprendre que les hauts dignitaires en portent le caractère symbolique, les armes parlantes, qui sont les cornes de bélier.

Dans la crosse évangélique d'ailleurs, le bâton seul a une signification ; il est l'emblème de la Divinité et du pouvoir divin. Pour le bien démontrer, peut-être est-il nécessaire de remonter un peu haut.

Aux premiers temps, croyant se rapprocher de la Divinité, les hommes, pour sacrifier à Dieu, se rendaient sur les lieux hauts. Les textes de l'Écriture sainte viennent à l'appui de cette assertion. La *Genèse* nous apprend qu'Abraham pré-

para le bûcher de son fils sur une montagne. Le Seigneur apparut à Moïse sur le mont Horeb, et c'est sur le Sinaï que ce dernier reçut les tables de la loi. — Par suite de ce sentiment, les montagnes, qui impriment encore un profond recueillement aux hommes mêmes du caractère le moins extatique, furent regardées par tous les peuples comme des lieux sacrés. C'est à leur sommet qu'ils se déterminèrent à établir leur culte. L'arbre le plus élevé servit naturellement de signe de ralliement pour les prières et les sacrifices publics. Plus tard, cet arbre, qui d'ordinaire était un pin ou un peuplier qu'on ébranchait, — ce qui ajoutait une grandeur relative à sa hauteur réelle, — fut pris pour la Divinité elle-même. Plus tard encore, les arbres, sujets à toutes les vicissitudes de l'âge, du vent et de la foudre qui les brisaient ou les réduisaient en poussière, furent remplacés par des dieux plus solides. On dressa à leur place de grands monolithes, les men-hirs, les obélisques, les colonnes, les pyramides; mais ce ne fut que longtemps après. D'où vient que l'idée de Dieu, dans l'écriture symbolique, est toujours représentée par un trait vertical, qui n'est que le signe abréviatif de l'arbre ébranché, emblème de la Divinité chez tous les peuples primitifs.

Ces quelques lignes vont nous servir, comme on va le voir, à retrouver l'origine de certains usages et traditions encore en vigueur aujourd'hui.

Les historiens nous apprennent que les anciens emportaient leurs dieux au combat; les guerriers resserraient leurs rangs alentour de ce qui devait leur donner la victoire. Ces dieux n'étaient que des troncs équarris. Dans les temps plus rapprochés, la stratégie un peu moins dévote, mais comprenant la nécessité d'un signe visible pour rassembler les soldats sur un seul point et opposer une grande masse à l'ennemi, nous les a conservés en en faisant des hastes et des drapeaux; pour lesquels on a toujours gardé un sentiment presque religieux.

L'arbre, représentation de Dieu, n'a pas seulement été l'origine du drapeau, il fut encore la marque des plus hautes distinctions : le sceptre en vient, et il est facile d'en avoir la preuve. Primitivement, lorsque l'art eut taillé des figures, un bâton mis dans la main d'une statue indiquait une Divinité. Quand on éleva les rois à la dignité de dieu, on agit d'une manière conséquente en leur accordant le même signe; — il est encore, de nos jours, un des attributs du pouvoir royal.

Le bâton de maréchal, la crosse pastorale, qui n'est autre chose que le sceptre auquel on a ajouté la corne de belier, symbole du guide, — et les mais plantés à la porte des maires de villages, sont également des déductions de la même idée. Au reste, pour en finir avec ce signe, nous noterons qu'on peut généralement le remarquer dans tout ce qui porte un cachet de grandeur, d'élévation et de dignité.

Ajoutons cependant que les cornes de bélier, symbole du maître, étaient en Égypte l'attribut de l'homme marié. Sa femme, le jour des noces, les lui présentait en se mettant à genoux. Nous n'avons pas besoin de nous arrêter ici sur les plaisanteries qui ont pris naissance dans cet usage de l'antiquité, et dont notre vieille comédie a si joyeusement fait son profit; néanmoins, nous ne laisserons point ignorer que, dans le cas dont il s'agit, l'emblème des époux ridicules n'était pas la corne de bélier mais celle de bouc. Les Égyptiens avaient, en effet,

remarqué que cet animal est d'une grande insouciance dans ses relations. Tandis que tous les autres se montrent jaloux, lui, pour une poignée de trèfle fleuri, fera bon marché de ses plus douces affections.

Les Égyptiens firent de l'âne le symbole du vent, et cela sur l'observation qu'ils avaient faite que cet animal, en liberté, tourne toujours le derrière au vent. — De nos jours encore, les paysans de certaines contrées de l'Espagne, qui vannent leur blé dans la nuit, n'ignorent pas l'instinct de leur grison ; ils lâchent un âne et remarquent comment il se place pour paître. Cet âne est pour eux une girouette vivante qui leur indique à coup sûr d'où vient le vent, quelque faible qu'il soit d'ailleurs.

L'âne, symbole du vent, devint aussi celui du souffle, de la respiration et enfin de la vie ; — ce qui peut servir à l'explication des anciennes et fameuses armes de la ville de Bourges, *un âne assis dans un fauteuil.*

« La ville de Bourges, entourée de toute part par des rivières et des marais, n'était accessible *que du costé où elle estoit battue du vent de sudwest*, dit la chronique ; aussi, pour rendre cette ville inexpugnable, Philippe-Auguste ordonna-t-il, en 1190, de fortifier cet endroit *qui estoit auparavant de très-facile accès ; on flanqua cette partie de la ville de puissantes murailles, munies de gros et puissants remparts, descouvrant de cette partie bien avant dans le pays, et on mit de costé une grosse et haute tour* (la tour de Berry) *dont on peut descouvrir jusqu'à quatre lieues.* Fortifiés de la sorte, MM. les habitants de Bourges n'eurent plus à craindre de surprise, et voulant symboliser leur sécurité, ils assirent un *âne*, emblème de la *vie*, dans un *fauteuil*, emblème du repos (1). »

Tout à l'heure nous avons vu, pour la représentation de l'emblème de la Divinité, que l'écriture symbolique se servait de signes abréviatifs. Le signe qu'elle emploie pour exprimer l'idée de vie est emprunté à un des caractères distinctifs de l'âne qui est son symbole, à la croix que les baudets ont tous tracée et fort bien marquée sur l'échine. Ceci va nous servir à rendre leur véritable interprétation aux signes du drap mortuaire dont nous recouvrons nos catafalques.

Généralement on veut voir des larmes dans les broderies d'argent semées sur le drap des morts, autour de la croix et des ossements posés sous un crâne ; c'est là qu'on se trompe étrangement. Ces larmes, marques de nos regrets sans doute, n'auraient aucun sens au point de vue de la symbolique. Aussi ne sont-ce pas des larmes que représentent ces figures, mais des flammes, dont la signification ne sera pas douteuse, lorsqu'on saura que les emblèmes dessinés sur le drap mortuaire servaient à rappeler les trois parties de l'homme qui se séparent à sa mort. Le drap mortuaire était lui-même, en Égypte, le symbole de la décomposition de l'homme. Pour les anciens comme pour nous, l'homme est un composé de matière, de vie et d'intelligence. Or, le crâne et les os représentent la matière ; la croix, symbole de vie, représente l'âme ou la vie ; et les flammes, l'intelligence.

L'intelligence, en effet, qui était censée venir du soleil, se symbolisait par la représentation du feu sacré. Les prétendues larmes que nous voyons sur nos cer-

(1) Note du *Dictionnaire des Hiéroglyphes* de M. Duteil.

cueils sont d'un dessin exactement pareil à celui des flammes qui surmontent les *gardal* ou *modius*, vases renfermant le feu sacré et dont Sérapis, dieu du feu, est toujours coiffé.

Nous rappellerons ici que Pythagore a dit: Ne vous asseyez pas sur le modius; et l'Écriture, dans le même sens : Ne mettez pas le flambeau sous le boisseau.

Puis, pour terminer les quelques aperçus que nous avons promis, nous dirons deux mots sur le chat, qui tient, comme on sait, une grande place dans l'histoire de la religion égyptienne.

Le chat, chez les Egyptiens, passait pour le plus grand phénomène de la nature: il réunit à la prudence, à l'agilité et aux propriétés électriques dont la cause était ignorée des physiciens d'alors, la crainte de l'eau, c'est-à-dire l'horreur du mauvais principe, et, par-dessus tout, le don de prophétie. On sait que ces animaux passent la patte derrière leurs oreilles lorsqu'il doit pleuvoir. Puis les miaulements du chat reproduisaient exactement les noms purs de la Divinité, en langue sacrée, qui sont IEOUA (Jehova) et MIEAOU (la forte nature). D'où vient que le chat fut pris pour symbole de la langue sacrée, et considéré comme un être privilégié et même un être divin. Pour les initiés, il était un véritable professeur, du moins quant à la prononciation. Il importait, en effet, dans les conjurations de la disette, sortes de rogations appelées *pamulies*, célébrées pour obtenir un heureux débordement du Nil; il importait, disons-nous, que la Divinité fût invoquée par son véritable nom; l'homme qui miaulait le mieux était fort apprécié; quelquefois on l'élevait à la dignité de saint, comme peut en faire foi la momie d'un certain Sothi, surnommé le Chat, que nous possédons au musée égyptien à Paris, et qui est qualifié de saint dans son épitaphe.

C'est ainsi qu'on explique la vénération des Égyptiens pour les chats. Dans toutes les maisons, il s'en trouvait un qui faisait l'office de châtelain; c'était le pénate révéré de toute la famille, la place d'honneur lui était réservée au foyer domestique, et à sa mort on lui faisait de pompeuses funérailles.

Il est à croire qu'alors il y avait une grande désolation sous le toit où le chat rendait le dernier soupir. C'est par là que nous pourrons nous rendre compte de cette phrase que Molière a mise dans la bouche de Pierrot, acte II, scène 1re de *Don Juan :*

« T'as été au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble. »

Le chat présentait encore aux Égyptiens une particularité bien remarquable. Poursuivi et acculé, le chat furieux se retourne en lançant un jurement qui peut s'imiter en prononçant les syllabes, *fü* ou *fut!* Or, en langue sacrée, ce sont là les noms du mauvais principe, de Typhon. Il était clair qu'à ceux qui le tourmentaient, l'animal sacré lançait un anathème. Après ce malheur, un bon Égyptien ne manquait pas d'aller dévotement se purifier.

Une fille que le chat, considéré comme prophète, traitait de *fut*, trouvait difficilement à se marier. C'est qu'en cette circonstance *fut* prenait une fort vilaine acception.

On dit encore en plaisantant, dans nos campagnes, à une jeune fille qui a marché sur la queue du chat et lui a fait crier *fût*, qu'elle ne se mariera pas cette année.

La superstition égyptienne donne évidemment le sens de cette singulière prophétie.

Nous dirions bien encore comment la superstition de la salière renversée est, de nos jours, parmi nous, une tradition conservée de l'Égypte ; — la mer personnifiant le mauvais principe, quoi d'étonnant que le sel, dû à l'évaporation de ses eaux, fût considéré comme la quintessence de tous les maux ? Aussi en était-il ainsi chez les Égyptiens, et renverser le vase qui contenait le sel passait-il pour le plus mauvais des présages : on répandait autour de soi tous les malheurs de la terre (la mer était la sueur de la terre) ; — mais nous devons nous arrêter ici.

Aussi bien pourrait-on nous reprocher d'avoir voulu démontrer que, tout chrétiens que nous sommes, nous sommes restés encore païens sur plus d'un point ; et nous n'avons l'intention de créer de cas de conscience à personne.

HENRI NICOLLE.

Récits de petits et de grands parents.

UNE SOIRÉE A LA CUISINE.

CONTE D'ENFANT.

Il y avait une fois un paquet d'allumettes soufrées excessivement orgueilleuses, parce qu'elles avaient une haute origine. Leur arbre généalogique, un grand sapin, dont elles étaient de tout petits copeaux, passait jadis pour un des rois de la forêt.

A cette heure, les allumettes soufrées étaient entassées dans un vieux sabot accroché au mur de la cheminée d'une cuisine, entre une casserole et un gril ; elles s'entretenaient des souvenirs de leur jeunesse :

— Oui, — disaient-elles, — nous étions alors sur la branche verte ; chaque soir, chaque matin, nous prenions le thé de diamant que l'on nomme rosée ; chaque jour nous étions illuminées par les rayons du soleil, et tous les petits oiseaux nous contaient des histoires.

Il nous était bien aisé de reconnaître que nous étions riches, car les arbres vulgaires n'étaient vêtus qu'en été ; tandis que notre famille avait, en toutes saisons, une riche provision de vêtements verts.

Mais, un jour, vinrent les bûcherons... Ce fut une grande révolution qui frappa les branches et les racines même de notre famille.

Son chef fut transformé en grand mât à bord d'un superbe vaisseau qui allait faire le tour du monde. Quant aux autres branches, elles furent dispersées et je-

tées dans des conditions diverses, tandis que notre lot est de répandre en tous lieux la lumière.

— Vous dites vrai, — répliqua la casserole; — mais cela ne vous empêche pas d'habiter une humble cuisine.

— Hélas! — firent les allumettes en poussant des soupirs.

— Pour moi, — reprit la casserole, ravie d'avoir blessé la vanité de ses voisines, — je n'ai pas la consolation de si beaux souvenirs. Dès l'instant où je vins au monde, je fus récurée proprement et placée sur un ardent fourneau. Au reste, je ne me plains nullement de mon origine; car je suis, sans contredit, ce qu'il y a de plus utile au logis. (Rumeurs prolongées parmi les allumettes et tous les ustensiles de la cuisine.)

— Oui; voilà mes titres de noblesse à moi, — continua la casserole, en se trémoussant de manière à faire résonner son cuivre vibrant contre le gril au son mat et sans effet.

Puis, reprenant d'un ton plus modeste, la casserole ajouta :

— Mon seul plaisir consiste à être accrochée, propre et brillante, après le dîner de la maison, la première en tête des casseroles et poêlons alignés sur ce mur, au-dessus de tous les pots et autres ustensiles.

— L'insolente! — s'écrièrent les pots.

— A l'ordre! à l'ordre! — exclamèrent à l'envi les seaux, le balai, la brosse, l'éponge et tous leurs voisins.

— Il y a du vrai dans ce qu'elle a dit, — insinua perfidement la boîte au charbon, avec sa noirceur habituelle.

Les allumettes, bien que souffrant de ces folles prétentions, se contentèrent de hausser les épaules.

— Je proteste contre l'opposition systématique que la boîte au charbon fait, en toute occasion, au gouvernement et au peuple! — s'écria un vieux pot de terre qui, dans son exaspération, se trémoussa si malheureusement qu'il tomba à terre et se brisa en mille pièces.

— Il n'a que ce qu'il mérite, — dit un fer à repasser; — ces gens-là veulent toujours donner des leçons, et ne savent pas même résister à la moindre chute.

— Au lieu de nous quereller, — dit une écumoire en embrassant de ses regards souriants tous ses camarades, — je vous propose d'improviser une petite soirée de divertissement.

— Oui, oui, — répondirent les allumettes; — improvisons une soirée brillante. Voyons, que les mieux élevés d'entre nous racontent l'histoire de quelque grande infortune : éclairons-nous en nous amusant.

— Eh bien! — je commence, — s'empressa de répondre un mauvais chaudron qu'on n'avait pas étamé depuis deux ou trois ans.

— Vieille bête! — s'écria-t-on de toute part.

— Le fat! — murmurèrent les allumettes qui séchaient de dépit.

— Sur les rives de la mer Baltique, — continua le chaudron sans se déconcerter, et en balançant son gros corps avec suffisance et l'aplomb d'un balancier de pendule; — sur les rives de la mer Baltique...

— Au lieu de nous faire un cours de géographie, — repartit une lèchefrite, —

tu ferais mieux de nous conter, si cela t'est possible, quelque historiette croustillante et savoureuse.

— C'est indécent, — dit un four de campagne; — chaudron, continuez votre histoire.

— Sur les bords de la mer Baltique, — reprit le chaudron, — je passai ma jeunesse dans une famille de pêcheurs, honnête et pauvre, dont la seule nourriture se composait de poissons. Chaque jour j'avais la satisfaction de faire cuire, pour ces braves gens, des matelottes comme on n'en fait plus de nos jours...

— Il radote, — interrompit un jeune poêlon qui portait encore les traces d'une récente friture.

Cependant, le chaudron continua son histoire, dont la fin ressemblait au commencement; et lorsqu'il eut terminé, de nombreux applaudissements éclatèrent parmi les vieux ustensiles en cuivre.

La brosse, — une petite vieille à tous crins, — prit sur la table quelques brins de persil et en couronna le chaudron, qui, dans sa joie, faillit briser un frêle pot-à-eau qu'un hasard malheureux avait placé sur un rayon voisin.

— Je te couronnerai demain, — dit tout bas le chaudron à la brosse, qui retourna à sa place, en frottant, par une attention délicate, tout ce qu'elle rencontra sur son passage.

— Maintenant, dansons ! — s'écrièrent les pincettes, qui commencèrent aussitôt une sarabande échevelée, en pirouettant sur leurs pieds ronds avec une rapidité merveilleuse, et en produisant un cliquetis assez semblable à celui des éperons d'un cavalier polonais exécutant la mazourka.

— Comment peut-on ainsi se donner en spectacle ! — dirent les allumettes en se penchant avec un noble abandon sur le bord de leur sabot.

— Bravo ! bravo ! — cria-t-on dans la cuisine, lorsque les pincettes, après un final étourdissant de nerf et d'agilité, se réfugièrent près de la pelle qui leur donna un baiser retentissant.

Alors, on pria la théière de chanter; mais celle-ci s'y refusa, en affirmant qu'elle était enrhumée et qu'elle ne chantait jamais qu'en bouillant; elle mentait cependant. La vérité, c'est qu'elle n'aimait pas à chanter sans être sur une belle table, au milieu d'une nombreuse compagnie.

— Puisque la théière ne veut pas chanter, laissons-la tranquille, — dit un petit miroir suspendu à la fenêtre. — Il y a, à la fenêtre de la maison d'en face, une fauvette en cage qui peut chanter, sans cependant avoir jamais appris la musique. La jolie fauvette ne se fait jamais prier, et si vous voulez faire silence, dans un instant vous entendrez sa voix mélodieuse.

— Les paroles du miroir sont inconvenantes, — répliqua la bouilloire, chanteuse ordinaire de la cuisine et belle-sœur de la théière; — devons-nous prêter l'oreille aux chants monotones d'une étrangère? Est-ce patriotique? J'en appelle aux sentiments de la boîte à charbon.

— Cette interpellation m'étonne autant qu'elle me surprend, — répondit la boîte au charbon d'un ton solennel, — cependant, pour mettre tout le monde d'accord, je consens à devenir le suprême ordonnateur de la fête.

— Nous sommes assez grands pour nous conduire et nous amuser comme nous

l'entendrons, — répondirent à la fois tous les ustensiles de cuisine. Livrons-nous à la fantaisie...

En ce moment, la porte s'ouvrit, et la cuisinière entra.

Tous les ustensiles rentrèrent dans le silence et l'immobilité.

La cuisinière s'approcha, d'un pas sûr, de la cheminée, saisit le paquet d'allumettes, et y mit le feu.

A la flamme bleuâtre du soufre succéda la flamme rouge du sapin. Quelle lumière ! quel éclat resplendissant !

— Hélas ! hélas ! — murmurèrent les allumettes dans leur rapide agonie, — devions-nous donc finir ainsi ! Étions-nous donc faites, nous, descendues du roi de la forêt, pour être consumées, sans gloire, sans profit pour le monde, et pour le simple amusement d'une cuisinière, d'une stupide servante !

O vanité ! vanité !

Traduit du danois par André DE GOY.

Les arts utiles de la famille.

L'ART DE FAIRE DE LA DENTELLE.

Nous allons aborder un sujet bien aride ; et dans la description si compliquée, si minutieuse, que nous osons entreprendre, nous déclarons nettement que nous cherchons moins à plaire qu'à instruire. Essayer de donner une idée sommaire de la fabrication de la dentelle, est une tentative hardie, téméraire même, qui intéressera par sa nouveauté, par son utilité, et les femmes nous sauront gré de leur révéler tous les secrets de l'industrie de ces riches tissus qui rehaussent l'éclat de leurs charmes et y ajoutent tant de prestige.

On fait, en général, trois sortes de dentelles : les unes avec du fil de lin, qu'on appelle tout simplement *dentelles ;* les autres avec de la soie blanche, et nommées *blondes;* la troisième avec des fils d'or, d'argent, ou de cuivre doré et argenté, espèce de réseau métallique qu'on emploie pour les décorations à cause de son éclat Cette dernière espèce, appelée *dentelle d'or* ou *d'argent*, est bien moins chère que les deux autres. Quant aux blondes que l'on fabrique avec de la soie noire, on les nomme *dentelles noires.*

Pour la *dentelle* on se sert du plus beau fil de lin, et pour la *blonde*, au contraire, on emploie de la soie blanche de qualité inférieure, ce qui a longtemps empêché ce tissu de supporter le blanchissage. On ne pouvait récidiver sans lui faire perdre de sa beauté ; mais on est enfin parvenu, au moyen de la vapeur, à rendre entièrement aux blondes et aux crêpes la régularité du réseau, la netteté de son dessin et leur brillant. Ce procédé, dû à madame Victor, est très-économique. Il

y en a un autre de madame Lepaige, qui n'emploie aucune espèce de fumigation. On l'applique avec de tels succès, qu'une infinité d'objets restaurés par ce procédé sont vendus comme neufs.

Quelle que soit la matière employée dans la fabrication de la dentelle, le mode de travail est le même. Il n'exige qu'un très-petit nombre d'outils. C'est d'abord un métier presque toujours portatif, appelé *carreau*, qu'on place sur une table ou sur les genoux. Il est formé d'une planche ovale ou rectangulaire rembourrée et recouverte d'étoffe, de telle sorte que sur ce métier et les diverses parties qui le composent on peut facilement piquer des épingles. Cette planche doit être relevée de trois pouces par le bout qui fait le derrière du carreau pour plus de commodité. Elle est entaillée au milieu, de manière qu'elle puisse recevoir un cylindre dont l'axe passe dans un trou fait à chaque côté d'une boîte nommée *cave*, qui est adaptée au-dessous de la planche dans la partie qui sert à la relever. Ce cylindre est formé d'un noyau de bois recouvert de morceaux de drap supperposés les uns sur les autres, ou plutôt rembourré de laine, de coton non filé, toutes choses qui puissent être facilement piquées avec une épingle, et contenues dans une dernière enveloppe de toile ou d'étoffe quelconque fortement tendue. Une petite planchette, mobile par une charnière, sert à fermer le reste de l'ouverture plus grande que le cylindre par laquelle on a fait passer celui-ci, et recouvre ainsi la boîte ou cave destinée à recevoir la dentelle à mesure qu'elle se fait. Dans la cave passent deux tiroirs en arrière qui permettent de tirer aisément la dentelle (1). C'est ensuite un grand nombre de fuseaux, dans lesquels on distingue trois parties : la *poignée*, faite en poire très-allongée et arrondie, que l'ouvrière prend entre ses doigts pour faire aller le fuseau ; la *casse*, au-dessus de la poignée, et qui a la forme d'une petite bobine dont elle fait les fonctions ; la *tête*, ressemblant aussi à une bobine, mais tellement en petit qu'on la prendrait pour une rainure. Les *casseaux*, destinés à recouvrir le fil et à l'empêcher de s'éventer, sont de petits morceaux de corne, d'os ou d'ivoire, extrêmement minces, ayant la hauteur et le tour de la casse des fuseaux. Ces casseaux se coulent par les deux bouts. Récemment on a imaginé de les mouler en corne en leur donnant un peu plus de force ; ils sont alors en forme de cylindre fendu longitudinalement. Comme ils sont élastiques, on élargit la fente avec les doigts quand on veut faire entrer la casse ; cette fente se resserre ensuite spontanément, et le fil est parfaitement enveloppé. Enfin, il faut des ciseaux, des bandes de vélin ou du papier ordinairement vert et des épingles de laiton fermes, mais flexibles pour céder à l'action des fuseaux. Avec ces seuls outils, l'ouvrière exécute les dentelles les plus fines comme les plus compliquées. La qualité la plus essentielle qu'exige la fabrication de la dentelle est une grande dextérité dans les doigts, surtout pour l'opération qu'on regarde avec raison comme la plus difficile, c'est-à-dire l'art de piquer le papier vert ou de faire le point. On appelle *point*, en dentelle, une figure régulière quelconque dont les contours sont formés avec le fil (2). Ainsi pour former

(1) On fait aussi des carreaux plats, c'est-à-dire sans cylindre, et par conséquent non percés. On place le dessin à plat dessus. Ce carreau a le grave inconvénient de forcer à remonter la dentelle en haut chaque fois qu'on est arrivé en bas.

(2) *Encyclopédie des gens du monde.*

un triangle, un carré, un pentagone ou un hexagone, il faudra 3, 4, 5 ou 6 points d'appui, ce qui permet de donner aux fils autant de directions différentes qu'il y a de points. Il faut que des nœuds soient faits autour du point d'appui pour que le système général des fils ne se relâche pas et que le dessin soit conservé.

Une dentelle est donc un composé de différents *points*, tantôt entremêlés, tantôt se succédant. *Piquer* une dentelle, c'est discerner, en les regardant attentivement tous les points d'appui, des différents points ou figures, et y ficher des épingles qui passent à travers la dentelle, le papier vert ou vélin placé dessous, et qui entrent dans le coussin du milieu. Il en résulte que tous les trous de ces épingles forment sur le vélin les figures de tous les points et par conséquent le dessin de la dentelle.

La pratique de cet art se réduit à remplir un dessin donné sur le vélin seulement, à copier une dentelle ou à en composer une d'idée. Pour remplir un dessin ou copier une dentelle, il faut déjà avoir la pratique la plus étendue de l'art; mais pour la composer d'idée, cela suppose de l'imagination, du dessin, du goût, la connaissance d'un grand nombre de *points* et la faculté de les utiliser.

La quantité de fuseaux à employer se calcule d'après les points d'appui de l'ouvrage. On doit avoir tout prêts, selon la largeur de la dentelle et la nature des points qui la composent, un grand nombre de fuseaux chargés du fil le plus fin, le plus beau et le meilleur, et voici comment on s'en sert :

On prend une grosse épingle qu'on fiche sur le coussin, puis on fait tourner autour de l'épingle, de gauche à droite, deux ou trois tours avec le fil du fuseau ; au quatrième tour on forme une boucle avec ce fil, on serre fortement la boucle ; le fil se trouve ainsi attaché à l'épingle et le fuseau suspendu.

On dévide ensuite de dessus la *casse*, ou bobine de son fuseau, autant de fil qu'il en faut pour travailler, et on empêche qu'il ne s'en dévide davantage en faisant faire au fil deux ou trois tours sur la tête du fuseau, en dessous ou de gauche à droite, et en terminant ces tours par une boucle. On charge la même épingle d'autant de fuseaux qu'elle peut en soutenir, puis on la transporte à la partie la plus élevée du vélin, à quelque distance du commencement du dessin. Après cette opération, on charge une seconde épingle qu'on plante sur la même ligne horizontale que la première, puis une troisième, une quatrième, etc., jusqu'à ce que tous les fuseaux soient employés. On place alors le patron couvert de la dentelle à imiter, derrière la rangée d'épingles qui suspend les fuseaux. Or, passant ceux-ci suivant l'indication du dessin, on croise les fils avec une épingle à chaque point d'appui, et l'on exécute ainsi son ouvrage.

Nous avons dit que la dentelle est formée de différents points, c'est-à-dire de trous ou réseaux ayant une forme déterminée, et de fleurs qui se dessinent en fil plus gros et plat sur ces réseaux. On sait que les uns s'obtiennent en croisant des fils fins et les autres en passant et repassant de gros fils parmi ces réseaux d'après un dessin donné. Il suffit de voir un morceau de dentelle pour apprendre cela; mais si ces fils croisés, si ces fils plus gros encore n'étaient retenus les uns et les autres par des points d'appui, nous le répétons, il y aurait confusion. Chaque réseau, chaque fil plat doit donc trouver un point d'appui dans les épingles fixées selon un ordre régulier et constant dans les trous du dessin, rangés symétrique-

ment sur des lignes diagonales comme le réseau, et dans les autres trous placés le long des fleurs, pour marquer la place où l'on doit en retenir les fils.

Les épingles qui attachent la dentelle sur le vélin doivent être fichées de place en place sur les deux bords, dont l'un est l'engrêlure ou la lisière et se nomme le *pied;* l'autre, garni d'une suite de petites boucles attachées après un fil plat, est le picot et s'appelle la *couronne.* On fiche ensuite des épingles dans les réseaux de la dentelle à la partie où l'on commence et finit d'attacher, puis on prend une aiguille comme un poinçon, ou plutôt un poinçon même, et on pique dans tous les réseaux de la dentelle, en évitant de piquer au milieu des fleurs. L'opération est la même pour un dessin tout piqué que l'on fixe sur le vélin. Il importe de prendre garde, quand on avance la dentelle, à reprendre en recommençant de piquer parallèlement aux derniers trous. Comme on risque de se tromper, il faut tâcher d'environner le cylindre. Quand le dessin est piqué, on enlève le modèle et l'on suit avec de l'encre toutes les parties non piquées, en ayant soin de tracer les fleurs pareilles. D'après les trous du dessin on calcule le nombre de fuseaux à employer. Sur les uns on dévide du fil très-fin, sur les autres du fil plat, dit de Cologne; pour les fleurs, on y fait un nœud coulant, et on attache ces fuseaux deux à deux. Pour le point d'Alençon, de Bruxelles, et pour la valenciennes on ne se sert pas de fil plat.

Si on travaille du point de Paris, il faut huit fuseaux pour chaque trou, seize s'il s'agit de la dentelle de Valenciennes, et quatre pour le point de Bruxelles et généralement tous les autres points. A mesure qu'on place les fuseaux, on commence à faire le réseau toujours sur la ligne diagonale sur laquelle est placé chaque trou, sans s'inquiéter de l'inégalité de ces premiers réseaux et sans se gêner pour faire les fleurs que l'on trouve sur son passage, ces premiers réseaux devant être coupés quand l'ouvrage est plus avancé.

La fin des trous à gauche est la lisière ou le pied de la dentelle; le dernier trou doit porter quatre fuseaux. Quand, après avoir fait une ligne diagonale de réseaux, on est parvenu au dernier trou qui termine l'angle du réseau, on prend les deux fuseaux restant et on les croise, c'est-à-dire qu'on les passe les uns sur les autres, après avoir tordu une fois avec deux des fuseaux du dernier trou. Il faut les croiser deux fois alternativement, de manière que les fuseaux de droite passent à gauche, et réciproquement. Au milieu de ces deux fuseaux on place une épingle, ensuite les deux premiers fuseaux qui se sont croisés vont se croiser en arrière, et de nouveau avec les deux derniers fuseaux du dernier trou dans lequel on a placé l'épingle. Cela s'appelle un *demi-point.* Les deux premiers fuseaux se trouvent alors les deux derniers. On les laisse en arrière à gauche, et l'on croise ceux qui étaient les deux derniers, avec les deux autres qui se trouvent à droite de l'épingle. Cette épingle se trouve ainsi repliée : c'est ce qui forme le petit trou que l'on voit entre deux brides au pied des dentelles.

La couronne est plus facile; elle se compose d'un fil plat, quatre fils fins, un autre fil plat et deux autres fils fins. Quand on est arrivé au dernier trou près du premier fil plat, à droite de la lisière, après avoir parcouru tout ou partie du dessin en faisant le réseau, on passe les deux fuseaux de ce dernier trou, d'abord sous le fil plat sans croiser, puis en croix sous les quatre fils fins, sans tordre

comme pour faire de la toile. Passez aussi sous l'autre fil plat, serrez un peu, tordez les fuseaux à discrétion, passez-les entre les deux derniers, et formant une petite boucle autour de l'épingle, fichez cette épingle dans le dernier trou de la rangée de droite. Ensuite rangez le paquet de ces fuseaux derrière une grande épingle.

Après ces préliminaires, on travaille au milieu du dessin de la manière suivante: Quand en commençant on a placé les fuseaux au haut du dessin, et que les huit premiers sont séparés à gauche par deux épingles, on jette le 2 sur le 1, le 4 sur le 3, et en continuant ainsi, on fait ce qu'on appelle une *dresse à huit*. Si au lieu d'employer les fuseaux deux à deux on les emploie un à un, on fait une dresse à deux. Nous croyons devoir faire remarquer que les chiffres 1, 2, 3, 4, que nous indiquons, représentent chacun deux fuseaux contigus dans la dresse à huit; qu'à chaque déplacement les chiffres 1, 2, 3, 4, ne marquent pas les mêmes fuseaux; mais qu'en quelque moment que ce puisse être, le chiffre 1 marque toujours le plus à gauche, 2 toujours celui qui le suit, 3 toujours celui qui suit le 2, etc., en allant de gauche à droite. Quand on travaille de droite à gauche, 1 marque toujours le plus à droite, 2 celui qui le suit, en allant de droite à gauche, et ainsi de suite.

Lorsque toutes les dresses sont faites de même longueur, on les tire bien verticalement et bien parallèlement les unes aux autres, puis on fiche une épingle à l'angle que forment les fils à l'extrémité de chacune, laissant les fuseaux 1, 2 à droite, et les fuseaux 3, 4 à gauche de l'épingle, qui les tient séparés.

Il y a plusieurs manières d'arrêter les dresses : ou on fait un nœud ordinaire avec les fils des fuseaux 1, 2, et 3 et 4, ou on fait un *point jeté*, un point *commun* ou *de coutume*.

En faisant la dresse, si on la reprend en sens contraire de droite à gauche, quand on a été de gauche à droite, et qu'on observe de laisser deux fuseaux qui servent à enfermer les épingles, on exécute le point *de coutume* ou *commun* (1). Donnons maintenant quelques détails spéciaux sur l'art de fabriquer les principales dentelles.

Pour le *point de Bruxelles*, il faut quatre fuseaux à chacun des trous qui sont percés de biais et en carreau. Ces quatre fuseaux, comme l'indique madame Celnart (2), se trouvent ensemble à la jonction de deux rangées de fuseaux qui forment un angle droit; alors on passe sur le second fuseau de droite le premier de gauche (on désigne les fuseaux en comptant depuis la droite), et, laissant les deux autres fuseaux à droite, on tord trois fois ceux-ci à gauche; on soulève le second de droite entre les troisième et quatrième doigts de la main gauche, et l'on place une épingle de la main droite dans le trou qui séparait ces quatre fils que l'épingle fixe et relève. On fait la même opération au trou suivant, jusqu'à la fin de la rangée. Il est à remarquer que les mains ne se dérangent pas en faisant ce point : la main gauche tord toujours, et toujours la droite place les épingles.

Quand on est arrivé à la fin de la rangée, on fait la lisière, puis l'on *descend* :

(1) Le *Dictionnaire des Arts et Manufactures*, qui nous a fourni la description de ce point, n'en donne pas le nom. Ce doit être une espèce de *valenciennes*, puisque cette dentelle n'a d'épingles que sur les bords comme les dresses; qu'elle n'a point de fil plat aux fleurs, dont il n'est également fait aucune mention au *point de coutume*.

(2) *Manuel des Demoiselles*.

descendre, c'est tordre trois fois de la main gauche, l'un sur l'autre, les deux fuseaux qui tombent entre chaque épingle. Cela se fait en reculant de gauche à droite, jusqu'à une nouvelle jonction de rangée, dont l'angle redonne un trou entre quatre fils. On recommence alors à travailler de droite à gauche, en tordant les deux fuseaux à droite de l'angle avec les fuseaux tordus à la descente, de manière que le point soit formé par six tors.

Si l'on veut avoir un fond percé, on laisse les deux premiers fuseaux de gauche à droite, et l'on travaille avec les quatre suivants : il faudra faire un point, tordre les deux premiers des quatre, et non les deux autres, garder les deux derniers, prendre les deux suivants, les tordre tous quatre deux à deux, et faire un point, puis ficher une épingle entre les quatre derniers, un peu au-dessous des épingles précédentes. Tordre deux à deux, et faire un point; prendre les quatre derniers des douze premiers, les tordre deux à deux, et faire un point ; prendre les quatre premiers des dix derniers, les tordre deux à deux, et faire un point ; prendre les quatre derniers des huit, les tordre deux à deux, et faire un point; prendre les quatre derniers des douze, et faire le point: prendre les deux derniers et les deux suivants, les tordre deux à deux, et faire un point, puis les separer par une épingle et ainsi de suite. Quand on est parvenu aux quatre derniers, on ne les tord pas, on fait un point, puis la couronne et un point. Ce point se nomme *œil de perdrix*. On s'en sert pour remplir le milieu des fleurs.

Le fil plat des fleurs se met en travers des epingles et du cylindre, de manière que les deux fuseaux reunis retombent de droite et de gauche en arrière du carreau. Quand on a fixé ce fil plat au commencement de la fleur par deux ou trois points, on remet les fuseaux de fil plat avec les autres, on leur fait suivre les tours et retours que decrit la fleur, en faisant du reseau jusqu'à l'angle de la ligne qui suit diagonalement la fleur; puis, à la fin de la fleur, on croise les deux fils plats, et on les rejette en arrière jusqu'à ce que la dentelle soit assez avancée pour pouvoir les couper. Comme, après avoir mis un certain nombre d'épingles pendant environ deux pouces et demi de longueur, on ôte ces épingles par-derrière pour les remettre par-devant, à mesure qu'on fait de nouveaux réseaux, on retrouve ces fils plats non coupés derrière les epingles. Il y a des fleurs dont les tiges veulent quatre fuseaux croisés entre les deux fils plats comme au bord avant le piqué ; il y en a d'autres, au contraire, qui n'ont qu'un fil ou deux placés l'un auprès de l'autre sans intervalle : c'est au dessin à indiquer ces différences.

On fait souvent autour des feuilles, et dans le milieu de la dentelle, de petites mouches carrees appelées *points-d'esprit*. Ces points sont ordinairement assez embarrassants à travailler et encore plus à décrire.

Nous avons indiqué comment se fait le point de la lisière, ou pied de dentelle : on croise quatre fils de manière que les deux de gauche se trouvent à droite, et réciproquement. C'est ce point qui forme le *point de Paris*, ou *point double*. Cette espèce de dentelle exige quatre fuseaux entre chaque épingle, de manière qu'à l'angle ou se rencontrent deux rangées de réseaux il y a huit fils, que l'on croise par le même procedé que pour le point jeté à quatre fils, ou l'engrêlure. L'engrêlure ou le pied de dentelle est toujours un demi-point de Paris. On ne fait qu'un tors, et l'on croise les fuseaux en les descendant. Ainsi, descendre c'est faire

à demi les points qu'on achève en remontant. Il faut un dessin dont les trous soient beaucoup plus éloignés que pour le point de Bruxelles. Cette dentelle étant fort épaisse, on doit se servir de fil très-fin.

Nous n'insisterons pas sur tous les *points* étrangers, car, quelque méthodique, quelque développée que soit une description, elle n'apprendrait rien. Ces points sont si difficiles, si compliqués, que les plus habiles ouvrières ne peuvent savoir faire à la fois le toilé et les fleurs, ou du moins elles ne connaissent que le dessin d'une seule de ces dentelles.

La dentelle *d'Auvergne ou du Puy* n'est que le point de Bruxelles très-grossier. Au Puy on fait également une fort petite dentelle appelée *trou;* elle n'est guère large que d'un demi-pouce, et le *trou* qui lui donne son nom a quatre lignes environ (1). Ce *trou,* qui vient immédiatement après le picot, est formé par un gros fil plat que l'on fixe sur le dessin, le long du trait qui le marque, avec des épingles placées dans une boucle comme au picot, ce qui produit en effet un picot circulaire dans le trou. On fait ensuite un ou deux réseaux, puis l'engrêlure. Le trou encore plus commun se fait sans picot intérieur et sans poser d'épingles aux réseaux qui sont entre le trou et la lisière. C'est aussi de cette façon que se font les petites *mignonettes* dont on garnit depuis peu de temps les pèlerines et les fichus. On fait le bord à dents avec un picot et des fils croisés comme pour une mousseline, on tord, on fiche une épingle seulement après la dent, que l'on recommence bientôt après d'une semblable manière. Les fils forment une bride lâche entre chaque dent. Quelle que soit d'ailleurs la forme de ces dents, avec un dessin ou un morceau de mignonette pareil on l'imite aisément.

Quant au *point d'Alençon*, voici, d'après Rollant, la manière de le fabriquer. Les dessins composés et choisis sont gravés sur cuivre et empreints sur parchemin. Ces morceaux de parchemin sont numérotés suivant le besoin, pour la liaison des diverses parties du dessin. On les pique plusieurs à la fois placés l'un sur l'autre, avec un poinçon formant de petits trous espacés d'une ligne sur tous les contours des fleurs. Ensuite on applique chaque morceau de parchemin sur un semblable morceau de grosse toile écrue que l'on met en double. On les unit tout autour par un fil de trace, qu'on fixe sur une ligne faite pour en indiquer la place. On couvre ce fil à petits points qui l'embrassent, ainsi que le parchemin et la toile, en passant dessus et dessous, alternativement, à distances égales. Cette manière d'arrêter ensemble le parchemin et la toile est précisément la même que celle dont on fait la trace, première opération du point. On prend deux fils plats que l'on maintient sous le pouce gauche, en les conduisant sur toute la suite du dessin, et on les fixe avec du fil rond enfilé dans une aiguille qu'on fait passer d'abord de dessous en dessus dans un des trous du piqué, et qu'on retire de dessus en dessous, après l'avoir fichée dans le même trou, en faisant embrasser les deux fils plats sous le point qu'on forme ainsi, et qui sert à les arrêter. La trace achevée, on fait le *fond*. C'est le nom qu'on donne au toilé qui remplit les fleurs. On se sert d'une longue aiguille et d'un fil très-fin, qu'on fait tenir à la trace par quelques points bouclés très-serrés. L'ouvrage se tient de la main gauche, de manière que l'index

(1) *L'Art de faire la dentelle,* par madame Celnart. (*Manuel des Demoiselles.*)

soit dessous, et le pouce au-dessus avec le doigt médius. L'aiguille est tenue entre l'index et le médius de la main droite ; le pouce, revêtu d'un doigtier de peau, reste libre pour la diriger. On commence les fleurs horizontalement de gauche à droite ; elles ne sont formées que de points noués bien rangés. Lorsque l'on est à l'extrémité de la feuille à droite, on arrête le fil à la trace, puis on le rejette au même point d'où l'on était parti ; et revenant encore de gauche à droite, on fait des points sur ce même fil, mais en faisant toujours rentrer l'aiguille à chaque point entre les points de la première rangée. Quand on est arrivé au bout de la seconde, on rejette le fil de gauche à droite, pour recommencer la même manœuvre jusqu'à ce que la fleur soit remplie.

CHARLES ROBIN.

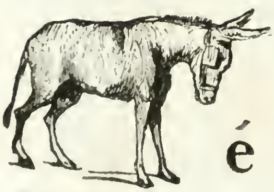
(*La suite au prochain numéro.*

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE QUESTION ILLUSTRÉE

Pourquoi ce Monsieur qui achète est-il forcément trompé par le vendeur ?

Parce qu'il achète chat en poche.

Rébus.



é TTTTTT



Le Directeur : LÉO LESPÈS.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

LE

MAGASIN

DES FAMILLES.

AOUT 1850.

Entretiens intimes,

OU LE DIRECTEUR SE PERMET DE CAUSER AVEC SES ABONNÉS.

Voici la dernière livraison du *Magasin des Familles*, auquel vous avez bien voulu vous abonner il y a un an. — A cette époque, une certaine méfiance se faisait jour dans quelques esprits chagrins. — Nos concurrents disaient qu'un Recueil dirigé par un homme de lettres ne pouvait réussir, et surtout persévérer dans une voie progressive. — Nos dernières livraisons ont prouvé à ces pessimistes que leurs critiques étaient mal fondées, et que pour faire un journal il n'était pas nuisible d'avoir un journaliste.

Aujourd'hui, chers et bienveillants Abonnés, nous nous connaissons. — Vous savez par expérience que j'ai le désir de vous être agréable, et de varier à l'infini les plaisirs simples et utiles dont vous m'avez confié le programme à tracer. — Je ne vous connais que par vos noms inscrits sur mes registres matricules, et par certaines lettres où votre indulgence m'est bienveillante à l'excès; mais je désire ne point être pour vous un vulgaire spéculateur. — Sachez-le, il y a parfois entre l'Abonné et le Directeur une communication sympathique qui oblige ce dernier à se montrer sans cesse digne de la faveur et de l'estime publiques. — C'est ce lien dont je suis fier, qui me fera chercher toujours les mesures capables de

rendre plus attrayantes les pages de cet organe du foyer domestique.

J'avais sollicité, pour savoir d'avance à quel nombre je devais tirer la première livraison de l'*abonnement nouveau*, des abonnements par anticipation. — Un nombre très-considérable d'Abonnés a répondu à cet appel : qu'ils trouvent ici mes remercîments pour cette preuve de confiance qui m'a rendu facile l'établissement des *cinq Albums* donnés en prime à tout Abonné renouvelant.

Aujourd'hui, grâce à cette bienveillance dont je ne saurais me montrer trop reconnaissant, il m'est permis de donner à prix réduit, à quelque époque que ce soit, à l'ancien Abonné qui n'a pas encore renouvelé, le Journal et les Primes (6 Albums gratis. — Paris, 8 francs; départements, 10 francs), malgré la loi nouvelle sur la presse périodique. — Ainsi, les délais de rigueur n'existent plus; et à quelque époque qu'arrive la souscription, elle sera reçue *aux prix de faveur*, avec déférence et gratitude.

Toutefois, les Abonnés qui ne renouvelleraient pas auront à subir une interruption, provenant de ce fait, dans le service du *Magasin des Familles*. — Je les prie donc, comme une faveur essentielle à la bonne tenue de nos livres et à la régularité de notre service de départ, de ne pas trop différer de nous envoyer le montant de leur abonnement, afin qu'ils reçoivent le 10 septembre la livraison remarquable qui doit inaugurer l'année nouvelle, car nous ne pouvons la leur adresser qu'après le remboursement qui leur y donne droit.

Je rêve pour notre Journal, chers Abonnés, des améliorations, et, ce qui vaut mieux, des améliorations neuves. — Déjà, dans le numéro actuel, je fais un coup d'État : je donne une gravure de modes d'HOMMES. — Savez-vous pourquoi? — Mon Dieu! pourquoi ne le dirais-je pas? — C'est pour faire ma cour au maître de la maison, au chef de la famille, afin de lui prouver que notre *Magasin* ne lui est point inutile le moins du monde.

Les gravures de modes de dames, si mon projet s'exécute, deviendront de véritables tableaux d'intérieur. — S'agit-il de toilettes d'hiver? vite, madame Leloir retracera la charmante scène des étrennes. — Devons-nous esquisser les mises de bal? — A l'instant, sur la gravure perfectionnée doivent s'allumer les lustres et les girandoles. — La gravure de modes, charmante éphéméride coloriée, doit reproduire le *baptême*, la *communion*, le *mariage*, le *voyage*,

la *fête du saint*, les *plaisirs champêtres*, les *joies des soirées d'hiver*, enfin tous les souvenirs délicieux de la vie intime.

Je veux, en outre, que le *Magasin des Familles* soit supérieur à tous dans la grande question des travaux d'aiguille. — A cet effet, j'ai pris trois collaboratrices : l'une, qui brode et qui tapisse comme la nymphe Arachné, dont Minerve était jalouse; l'autre, qui taille des patrons à donner aux doigts blancs les plus indolents l'envie de coudre; la troisième, qui cultive la spécialité si importante du crochet et des ouvrages anglais. — Grâce à leurs soins, vous aurez *tous les ouvrages à l'aiguille appris sans maître*, c'est-à-dire l'explication du moyen d'exécution faite avec une telle clarté, que la plus petite écolière tournera immédiatement toutes les difficultés.

J'aime la musique et les musiciens. — Je les connais tous, car entre les arts il y a corrélation. — Il y a longtemps qu'Adolphe Adam m'a permis de le compter au nombre de mes collaborateurs. et le grand succès de *Giralda* n'a pas changé ses affectueux sentiments. — Ambroise Thomas, l'auteur du *Songe d'une nuit d'été*, nous est tout acquis. — Gotschalk, le célèbre pianiste, serait bien ingrat s'il ne nous donnait ses plus suaves inspirations : vous savez qu'il écrivait il y a quelques jours, aux directeurs de la *Musique*, qu'arrêté faute de passe-port par les autorités de la Suisse, il allait être conduit en prison malgré l'exhibition de sa carte de visite, sans une circonstance qui n'est point un conte, une réclame de journaliste. — Le chef de la police était abonné au *Magasin des Familles*, qui lui avait appris à connaître le grand pianiste, et il le fit immédiatement remettre en liberté.

Quidant nous fera un quadrille, bien que ce soit pour son talent une sorte de dérogation; il fera ce sacrifice à notre vieille amitié. — Litsz, le maître du piano, nous a envoyé sa marche hongroise. — Darcier, dont on parle tant depuis un an, a mis en musique une chansonnette que tous les âges pourront chanter, *la Fille aux six frères*, dont les paroles sont de votre indigne serviteur. — Paul Henrion, notre vieux camarade de 1837, demandera à son éditeur le droit de nous donner une de ses perles mélodiques. — Enfin, Goria, que nous connaissons peu comme homme, mais beaucoup comme talent, recevra nos sollicitations en faveur des petits artistes et des petites mains.

Il y a vingt innovations qui n'ont point encore paru dans les journaux, — nous les aborderons; et bien que le prix de notre abonnement soit excessivement minime, — bien qu'il ne suffirait pas à l'unique acquisition des vingt-quatre morceaux de musique que nous donnerons l'an prochain, nous désirons porter à son comble les limites du bon marché. — Chez nous, point de promesses, sinon mensongères, du moins inconsidérées. — Nous avons fait plus que nous n'avions promis jusqu'à présent; ainsi ferons-nous tant que le *Magasin des Familles* sera signé de notre nom.

La rédaction du *Magasin des Familles* restera d'une irréprochable moralité. — Je crois qu'il est très-facile de tracer des limites à la vive imagination de mes très-illustres et très-excellents confrères Léon Gozlan, Alphonse Karr, Alexandre Dumas fils, Méry, Hippolyte Lucas, Paul Féval, Achille Comte, Henry Murger, Auguste Vitu, Champfleury, et tant d'autres bons et loyaux collègues de la Société des gens de lettres. — La jeune fille, l'enfant naïf, le chrétien le plus fervent, pourront lire les pages de ce gentil Journal, sans qu'il reste dans leur esprit d'autre impression que celle d'une vive admiration pour les grands caractères et les grandes vertus; d'une foi vive dans les vérités si consolantes de la religion.

Au revoir donc, chers Abonnés retardataires; retardataires par plus d'une cause involontaire: — par les voyages, — par l'insouciance, — par la chaleur, — par vingt autres motifs inconnus mais légitimes. — Permettez-moi d'espérer que le *Magasin des Familles* a porté bonheur à vos maisons; — qu'il en a été, pendant ces douze mois écoulés, l'hôte bienvenu, et que vous ne lui fermerez pas brusquement votre porte, à lui, devenu aujourd'hui une vieille connaissance. — Votre facteur de la poste est préparé à vous le porter; — votre domestique a la coutume de vous le présenter; — vous avez l'habitude de le lire, — d'en déchiffrer la musique, d'en décalquer la broderie, d'en exécuter les tapisseries, d'en suivre les gravures de modes, d'en étudier les tableaux synoptiques, d'en deviner les rébus; permettez-moi de croire que vous ne me refuserez pas votre honorable patronage pour 1850-51, et que j'aurai l'honneur de vous expédier prochainement l'abonnement nouveau et les primes auxquelles il donne droit.

LÉO LESPÈS.

Recettes de la maîtresse de maison.

CARPE FRITE.

Prenez une carpe de deux livres qui ait dégorgé deux heures; écaillez et nettoyez-la; rognez la queue et les nageoires, ôtez la tête; fendez-la sur le ventre et ouvrez-la d'un bout à l'autre en l'aplatissant, ciselez un peu le dos; frottez-la avec du sel très-fin et du jus de citron, roulez-la dans de la farine. Mettez votre friture sur un fourneau; lorsqu'elle est très-chaude, coulez-y votre carpe. Retournez-la au bout d'un quart d'heure; quand elle est cuite et dorée, que le dessus est croquant, faites-la égoutter deux minutes sur un plat; posez-la ensuite sur celui que vous devez servir, poudrez-la de sel fin; qu'elle soit très-chaude.

BROCHET AU COURT BOUILLON.

Un brochet moyen est meilleur qu'un très-gros. C'est le contraire pour la carpe. Le dos est le morceau le plus délicat du brochet.

Videz entièrement un brochet, car les œufs ni la laite ne se mangent; ôtez les ouïes, ne l'écaillez point; placez-le dans une poissonnière avec un demi-quarteron de petit lard en morceaux, un demi-quarteron de beurre, une demi-poignée de sel, un morceau de poivre rouge, un oignon, trois gousses d'ail, un pied de céleri, un gros bouquet garni; une chopine de vinaigre et autant d'eau qu'il en faut pour qu'elle recouvre le poisson. Faites cuire à petit feu, une heure si le brochet est moyen, une heure et demie s'il est très-gros. Servez-le sur une serviette garnie de persil. Il se mange à l'huile et au vinaigre.

Mme AGLAÉ ADANSON.

Anniversaires de la famille.

JENNY LIND.

Il y aura vingt-sept ans le 11 septembre, que naquit à Stockholm, d'une riche famille de bourgeois, la belle et noble cantatrice qui, sous le nom de Jenny Lind, devait révolutionner un jour le monde musical. Cependant, jusqu'à l'âge de vingt ans, rien ne devait faire prévoir une si haute renommée; car non-seulement l'éducation de la jeune Suédoise fut antithéâtrale, mais même ses succès comme chanteuse ne la firent jamais distinguer des autres demoiselles bourgeoises avec

lesquelles elle charmait les soirées de sa ville natale. Ce furent les débuts remarquables de mademoiselle Nissen de Stockholm au Théâtre-Italien, en 1843, qui semblèrent révéler à Jenny Lind la carrière future dans laquelle elle devait si noblement briller.

En apprenant le triomphe de son ancienne compagne, Jenny Lind ne songea plus qu'à venir en France, où l'avenir le plus ravissant s'offrait à ses yeux à travers un prisme de séductions enchanteresses. Mettant aussitôt ce beau projet a exécution, elle s'embarqua pour Paris, munie des meilleures recommandations, et fut reçue, à son arrivée, par madame la comtesse d'Albufera, à qui elle avait été particulièrement adressée.

Sa noble protectrice l'accueillit avec une grâce charmante. Jenny Lind, sans avoir, à cette époque, une énorme réputation, était cependant connue pour chanter avec beaucoup de goût les productions de sa chère patrie. Madame d'Albufera, par un sentiment de curiosité autant que d'amitié, organisa immédiatement une de ces réunions choisies, comme on en sait si bien organiser en France à la réception des artistes éminents, et en prévint sa jeune amie. Celle-ci, touchée d'une bienveillance si agréable pour son amour-propre, et voulant en reconnaître toute l'étendue, chanta dans ce concert tout son répertoire des mélodies germaniques les plus poétiques et les plus sentimentales. Son succès fut prodigieux : les compliments, les bouquets, les ovations de toute nature, tombaient comme une pluie brillante sur la jeune cantatrice. Cependant, seul, au milieu de cet enthousiasme, un homme était resté muet et froid comme la statue du commandeur. La jeune Suédoise l'avait particulièrement remarqué. Troublée et sous l'empire d'une vive curiosité, elle allait questionner sa protectrice, lorsque celle-ci, devinant sa pensée, lui prit la main, et, conduisant son amie vers l'homme de marbre :

« Mon cher Manuel Garcia, je vous présente votre élève, et la confie à vos soins intelligents. »

Puis, se tournant vers Jenny Lind plus morte que vive :

« Mademoiselle, ajouta madame d'Albufera, n'oubliez pas que vous avez pour professeur le fils du grand Garcia et le frère de la sublime Malibran ! »

Quelques jours après cette scène, Jenny Lind sonnait à la porte d'un appartement de la rue Chabannais : elle paraissait très-émue. Un vieux serviteur vint lui ouvrir, et l'introduisit dans un salon fort sombre, en la priant d'attendre. De ce salon, on entendait assez vaguement une douce voix de femme qui attira la jeune fille tout près du mur. Attentive à ces accords, elle oubliait déjà l'impression fâcheuse dont elle avait été saisie en entrant dans la maison, lorsqu'un violent éclat d'une voix mâle et furieuse interrompit la douce voix de femme. Mademoiselle Lind, toute tremblante, recula vivement, et se disposait à prendre le chemin par où elle était venue, lorsque Manuel Garcia, qui reconduisait son élève éplorée, s'offrit à ses regards. La belle Allemande tressaillit en l'apercevant; mais, se remettant aussitôt, elle s'inclina et pénétra dans le cabinet de travail que son illustre professeur lui indiquait. L'entrevue fut beaucoup plus agréable que Jenny Lind ne l'aurait pensé. On causa d'abord de musique et des choses intéressantes qui se rattachaient à l'art musical; et même cette conversation, qui se prolongeait depuis longtemps, semblait devoir occuper tout le temps de la leçon,

si Manuel Garcia, changeant brusquement de sujet, n'eût prié la jeune Suédoise de lui faire entendre sa voix dans un morceau plus important que ceux qu'elle avait interprétés à la soirée de madame d'Albufera.

Jenny Lind chanta un air de *don Juan*. Lorsque cet air fut achevé, le professeur, qui était devenu triste et soucieux, dit à la blonde cantatrice : « Mademoiselle, votre voix n'est pas tout à fait perdue, mais elle est bien malade. Il faut vous condamner à un silence absolu d'un mois, et espérer que le repos et l'hygiène feront un miracle en votre faveur. »

Jenny Lind se retira désespérée de cette grave révélation. Sa première pensée, en voyant s'évanouir l'objet de tous ses rêves, avait été d'aller revoir sa chère patrie; cependant, prenant bientôt une résolution plus ferme et plus digne, elle se résigna à suivre les conseils de son professeur. Ce fut une résolution qui lui coûta beaucoup, et dont elle parla bien souvent depuis; mais elle y gagna, après quelques mois de calme, d'avoir sauvé sa voix d'un danger qui pouvait l'emporter.

Garcia soumit la jeune Suédoise pendant une année entière à la règle sévère de son école. Plus de mélodie langoureuse, plus de cavatine brillante! Des exercices, toujours des exercices! Au bout de cette année, les changements et les progrès étaient remarquables. Une occasion se présenta de les faire apprécier :

Madame d'Albufera donnait un concert auquel devaient prendre part les principaux sujets du Théâtre-Italien. Manuel Garcia et son élève avaient été invités à ce concert, mais ils n'y arrivèrent que fort tard, et au moment où Giulia Grisi achevait de vocaliser la *Strette* de l'air de Norma. Après avoir payé son tribut d'éloges à la grande tragédienne, Garcia, qui avait laissé son élève auprès de son illustre protectrice, vint la retrouver, lui dit quelques mots à l'oreille, puis l'entraîna au piano en proie à une indéfinissable émotion.

On se rappelle que, depuis un an, Jenny Lind n'avait pas chanté dans ce salon, témoin de ses premiers succès. Elle choisit, pour se rappeler au souvenir de ses anciens admirateurs, le rondo final de *Sonnambula*. Elle y fut admirable, et dans l'étonnement où elle-même se trouvait, de la puissance de sa voix, de la grâce de son style, de l'assurance de son talent, elle se mit à fondre en larmes sur la cadence de son air

Meyerbeer assistait à cette soirée. Au moment où il vit cette tendre et sentimentale jeune fille succomber sous la puissance d'une émotion si grande et si pure, il lui prit doucement la main et lui dit avec cette affabilité si connue : « Mademoiselle, seriez-vous assez bonne pour m'apprendre le nom de la première cantatrice de ce temps-ci? »

Jenny Lind ne put que balbutier quelques mots de remercîment à l'apostrophe si flatteuse de l'illustre auteur de *Robert le Diable*, et s'inclina devant l'homme dont elle devait un jour interpréter si admirablement la grande musique.

Quelque temps après cette scène, l'élève de Manuel Garcia retournait en Allemagne.

Depuis ce moment, Jenny Lind a marché de triomphe en triomphe, et l'on peut dire qu'elle a parcouru tous les degrés des honneurs décernés aux grands artistes. Sa voix, d'une superbe étendue, est peut-être la plus ravissante qui se

soit fait entendre. C'est quelque chose de gracieux, d'argentin et de suave qui laisse l'auditeur sous une impression vraiment délicieuse. Dans cette voix, riche d'une expression plutôt angélique que puissante, rien de heurté, rien de violent ou de mauvais goût ne saurait être remarqué. C'est la vocalisation italienne la plus parfaite alliée à tout ce que le sentiment allemand a de plus mélancolique et de plus doux. En un mot, c'est peut-être l'organisation musicale la plus complète de ces temps-ci.

Comme femme, Jenny Lind est le type de ces belles filles germaines que rêvaient Goëthe et Schiller. Ses cheveux blonds encadrent délicieusement sa tête rose et distinguée, toujours souriante, toujours affable. Bien qu'elle ne soit pas grande, sa taille a une majesté et une grâce remarquables, et il était facile de prévoir, en étudiant l'ensemble de cette nature éminente, qu'elle était appelée à accomplir une destinée grande et magnifique.

Jenny Lind a parcouru à peu près toute l'Europe. Il y aurait de gros volumes à écrire sur les ovations qu'elle a obtenues partout, et sur les actes de charité et d'amour dont elle a parsemé sa route. Malheureusement nous sommes obligés de modifier beaucoup les développements que nous voulions consacrer à l'histoire artistique de cette cantatrice célèbre ; mais avant de terminer ce court aperçu, qu'il nous soit permis d'ajouter que Jenny Lind est, non-seulement l'orgueil et la gloire de l'art musical par son rare talent, mais encore par sa beauté et ses vertus.

F. M.

Les arts utiles.

PETITE ÉTUDE SUR L'HORLOGERIE.

DU CHOIX D'UNE MONTRE,

ET DE L'ART DE LA RÉGLER ET DE LA MONTER.

Il y a des esprits forts — il faut bien leur donner un nom — à qui rien de ce qu'ils voient, palpent, entendent, etc., n'a jamais causé le moindre étonnement ni suggéré la réflexion la plus légère.

Pour eux le point d'interrogation n'a pas de sens.

Ils traversent tout, — œuvres divines et œuvres humaines, en usent et abusent sans autrement s'en enquérir.

Des œuvres de Dieu, ils se sont dit, une fois pour toutes, qu'elles étaient, parce qu'elles étaient; — et ils se sont plongés dans la jouissance.

Des œuvres de l'homme, ils ne se sont pas même dit cela; ils s'en servent, mais ils les ignorent; ou mieux, ils en font hommage à la nature. Un beau meuble, c'est un beau fruit; un beau tableau, c'est une belle fleur. Même agrément de l'un, même utilité de l'autre. De l'ouvrier, de l'artiste, rien. Cela enfante comme la terre.

Ces générations successives de cerveaux en travail, de conceptions pénibles, d'imaginations douloureuses qui se cherchent, s'appellent, se croisent, s'enchevêtrent — et se fécondent progressivement, ils n'y ont jamais songé. Nés d'hier, tout date d'hier avec eux — ou de Noé.

Surgisse un matin, là, devant eux, sous leurs yeux, à leurs pieds, une de ces inventions qui font époque dans la vie d'un peuple, ils s'en accommodent à leur convenance, sans plus s'en douter pour cela.

Ils ont quitté le coche pour la diligence, la diligence pour le chemin de fer, et ils ne se sont dit qu'une chose : — C'est que la vitesse diminue le carré des distances.

Demain ils voyageraient par le télégraphe électrique — de Paris à Londres en cinq minutes, qu'ils ne s'en diraient pas davantage.

En définitive — heureux bipèdes! malheureux hommes!

Ce n'est certes pas à ces gens-là que je parlerai du monde de réflexions, j'ajouterai presque d'émotions, qu'éveille et que suscite toujours en moi la vue d'un de ces petits êtres de cuivre, d'or ou d'argent, qu'on appelle *montres*, et qui ne sont rien moins que des mondes eux-mêmes.

Ils me riraient au nez, — et ils feraient bien. On doit mesurer son langage à l'intelligence de ceux à qui l'on s'adresse.

Je l'ai dit, — j'admire les montres, et la vue seule d'une de ces petites machines m'impressionne profondément. C'est peut-être de la mécanique la création la plus phénoménale que je sache, tant elle semble vivre de vie réelle et indépendante de vouloir humain; et rien ne m'étonnerait — n'en déplaise à la raison qui donne au nom qu'elles portent une étymologie plus directe — qu'elles aient reçu ce nom du mot *monstre* (en latin *monstrum*, prodige), dont l'*s* se serait perdu en route.

J'aurai, pour appuyer mon opinion, toutes les vieilles éditions des vieux écrits en vieux langage, ou *montre* et *monstre* ne font qu'un — pour l'orthographe. Les deux mots portent l'*s*. Cependant, comme je ne veux pas faire une mauvaise chicane aux étymologistes passés, présents et futurs, ce qui exposerait indubitablement mon pauvre petit article à être écrasé sous une foule de savantissimes *in-folio*, je dois reconnaître qu'anciennement aussi on écrivait par un *s* le verbe *montrer :* — je *monstre*, j'indique, je désigne.

Cela dit, mon étymologie me reste, et je la conserve.

Quoi qu'il en soit, si l'on se reporte au lendemain de la création de l'homme, n'est-ce pas prodigieux, miraculeux même, que cet être si nu, si faible et si dépourvu, ait pu concevoir le mécanisme de la montre et l'exécuter.

Certes, ce ne fut pas là pour lui œuvre de jours ni d'années; il mit des siècles à cette conception, et des siècles encore à lui donner forme.

La première idée lui en vint presque avec la vie. Dès qu'il se trouva jeté dans le temps, il dut éprouver le besoin de le mesurer. La nature, du reste, lui avait en quelque sorte ébauché sa besogne.

Il naît; il vit. — Ce qui le frappe tout d'abord, ce sont ces deux grandes divisions du temps, le jour, la nuit.

Il remarque ensuite que le jour est divisé en deux par le point culminant de la marche du soleil. Le voilà sur la voie du *cadran solaire*. Un bâton planté dans un champ en est le premier essai.

Enfin, après beaucoup de tâtonnements, il l'obtient à peu près tel que nous le voyons aujourd'hui.

Le pas fait était grand : aussi y eut-il là une halte.

Cependant ce moyen de connaître l'heure laissait énormément à désirer. Pas plus que de nos jours, aux âges primitifs du monde le ciel n'était exempt de nuées; et le soleil, alors aussi, s'égarait souvent dans les orages. Forcément donc, lorsque les mauvais temps survenaient, l'homme, devant le mutisme de son cadran, en était réduit aux conjectures.

Il résolut d'y obvier, et inventa les *clepsydres*, qui furent sa première tentative d'horlogerie proprement dite.

Horloge d'eau, comme l'indique l'étymologie grecque de son nom, la clepsydre était composée de deux bassins dont l'un recevait l'eau que l'autre lui versait goutte à goutte.

Cette invention, tout heureuse qu'elle semblât, avait cependant encore de nombreux inconvénients; entre autres, celui de ne donner l'heure que d'une manière fort inexacte, l'écoulement de l'eau durant plus ou moins, suivant les circonstances atmosphériques.

Un nouveau pas fut donc tenté, et le *sablier* en résulta. On substitua le sable à l'eau, — sable très-fin et très-sec, dont l'écoulement n'avait point à craindre les variations de l'atmosphère : amélioration sensible, mais qui ne remédiait pas à tous les défectuosités de la clepsydre. Ainsi, comme la clepsydre, le sablier ne pouvait mesurer que des parties d'heures, par cette raison qu'il eût fallu des réservoirs énormes pour suffire à une seule évolution quotidienne du globe.

Néanmoins le génie de l'homme s'en tint là pendant une longue série de siècles; et, sans remonter très-haut dans le passé, nous voyons encore nos aïeux n'avoir que ce moyen de mesurer le temps.

Enfin, la mécanique intervient, avec ses moteurs, ses ressorts, ses roues et ses engrenages — mécanique d'abord grossière et pleine de complications, qui se simplifie ensuite en se perfectionnant.

De ce moment, l'horlogerie a une existence positive; elle devient à la fois un art et une science, et ce qu'Ovide dit des heures dans leur palais se réalise en quelque sorte matériellement pour la vue de l'homme :

Positæ spatiis æqualibus horæ

En effet, sur le nouveau cadran, les heures sont placées à des distances égales ; et l'aiguille indicatrice circule de l'une à l'autre, du même pas, et avec les mêmes enjambées.

L'oreille elle-même perçoit, pour ainsi dire, ces distances. Une sonnerie qui marque les quarts et la demie de l'heure s'élance dans l'air de tous les clochers des églises et des monuments publics. Le promeneur dans les rues, l'ouvrier dans son chantier, le laboureur dans son sillon, apprennent donc de cette manière, à la fois, sans dérangement, sans préoccupation, presque à chaque instant, les divisions de la journée avec une rigoureuse exactitude. Ils ne vont plus s'enquérir des heures ; ce sont les heures qui vont les trouver où qu'ils marchent, travaillent et labourent ; et, par là, elles généralisent les mouvements individuels de toute une ville, d'un pays entier.

Puis vint la fantaisie, cette bonne fée de l'art, pour qui chaque invention nouvelle est toujours matière à fioritures et prétexte à broderies. La voici avec ses tours de force, ses excentricités et ses merveilles. Sous ses doigts l'horloge du clocher se chimérise en quelque sorte. L'idéal, le rêve, le cauchemar même, s'y glissent de tous côtés. Ici, c'est un carillon qui jette musicalement des gerbes et des fusées de notes argentines chaque fois qu'il chante les heures ; là, ce sont les douze apôtres qui viennent à tour de rôle, un marteau en main, et qui les frappent ; plus loin, c'est un coq qui, debout au plus haut de la flèche, agite les ailes et les salue de son fausset : et mille et une autres bizarreries plus ou moins charmantes.

Que de génie ! que de poésie dans tout cela !

Depuis, les mathématiques ayant peu à peu enveloppé le monde, et le principe de la raison pure ayant progressivement refoulé la fantaisie de toutes parts, l'horloge, comme beaucoup d'autres choses, hélas ! est revenue à sa simplicité native. De ces merveilleuses extravagances, il ne reste plus à peine que des traces archéologiques. On en est réduit à les reconstruire par la pensée, comme Cuvier faisait des mastodontes et autres animaux antédiluviens.

Cependant il est juste de dire que l'horlogerie a gagné en précision, en justesse, en beauté de travail, enfin, ce qu'elle a perdu en ornementation. Le goût de l'utile, qui est devenu une passion si absorbante chez l'homme en ces derniers temps, a su, par cela même, atteindre à une certaine poésie du chiffre, de la règle et du compas inconnue jusqu'alors. La mécanique produit maintenant des poëmes en cuivre, en acier et en fer, qui égalent presque ceux écrits avec une plume sur du papier. Encore un peu de temps, et les arts et métiers auront enfanté leur Homère.

L'horlogerie, qui est, surtout de nos jours, à la mécanique en général ce qu'est à peu près la miniature à la peinture d'histoire, a donc fait des pas de géant dans le domaine de la délicatesse du travail. Au début, ses créations, défectueuses en plus d'un point, il faut bien le reconnaître, affectaient forcément les grandes proportions. Rouages énormes, immenses engrenages, qui étaient d'ailleurs en parfait rapport, dans la large cage du clocher, avec l'ensemble du mouvement, se retrouvaient jusque dans la pendule de cheminée et la montre de poche. —

Une montre était alors un véritable meuble que l'on traînait avec soi, et il est à cette heure telle pendule de boudoir d'un moindre volume.

On ne peut plus guère se rendre compte du gigantesque de ces constructions : elles ont à peu près complétement disparu.

Cependant quelques collectionneurs amis de l'authenticité, allant, comme toujours, au rebours de leur époque, — ce qui fait leur mérite et leur richesse, — ont su nous conserver certains types des premières générations : il nous a été donné d'en voir de fort curieux.

M. T.... possède dans son cabinet d'antiquailles la montre la plus grande peut-être qui ait jamais été construite. — On a surnommé *bassinoires* ces vieilles montres : celle de M. T.... en est véritablement une et pour la forme et presque pour la dimension. L'émail du cadran y est revêtu d'une peinture bizarre qui, divisée en quatre compartiments, représente, au milieu d'un inextricable réseau de fleurs chimériques, quelque chose comme les quatre évangélistes, — le tout avec des couleurs qui semblent empruntées à cette vaissellerie rustique que nous voyons encore étalée et étagée sur les dressoirs de nos paysans de Beauce. Les aiguilles de cette montre sont des lames de cuivre d'une telle largeur que leur triangle aplati, tailladé et découpé à jour, pourrait figurer, au besoin, à l'extrémité d'une hallebarde de suisse d'église.

Si bonne volonté qu'on ait, devant l'ampleur d'un tel monument, il est impossible de s'imaginer qu'il a été construit en vue du gousset de son acquéreur. Les héros de Rabelais auraient seuls été en état de le porter.

La tradition parle bien cependant de la montre du fameux Bobêche, laquelle ne le cédait en rien à celle-ci pour la dimension, et dont le Gilles meublait fort convenablement ses chausses à ses heures de parade. Mais ce n'était là qu'une excentricité de bateleur sur les tréteaux, un moyen d'exciter le rire de la foule; et il est plus que permis de croire que, la farce jouée, la montre était déposée au vestiaire avec le reste du costume, absolument comme faisait Frédéric de sa non moins célèbre tabatière de l'*Auberge des Adrets*.

Quoi qu'il en soit, à leur naissance, les horloges de poche étaient toutes de larges constructions; et ce n'est que progressivement, la main des artistes se faisant peu à peu à la délicatesse par une pratique incessante, qu'elles sont parvenues à cette légèreté, à cette élégance, à cette tenuité que nous leur voyons aujourd'hui.

Magie de la patience! que de choses surhumaines au premier abord l'homme s'est ainsi rendues exécutables!

Horloges de clocher, pendules d'appartement sont œuvres mécaniques que l'on comprend à la rigueur, comme on comprend les grandes créations animales, l'éléphant, le bœuf, le cheval, et même l'homme. Mais les montres, surtout celles dites *montres de femme*, celles qui n'ont pas plus de largeur ni d'épaisseur qu'une pièce de monnaie, ce sont les cirons de l'espèce; et je confesse que rien du travail de Dieu ne m'étonne plus, ne me confond davantage et ne me touche autant que l'imperceptible ciron, cet atome ailé qui se meut dans l'air avec une puissance de locomotion cent fois supérieure à celle de l'aigle de la montagne.

Quand on ouvre une de ces petites machines et que l'on voit tous ces rouages à mille dents microscopiques faire dans leur étroite cage chacun sa révolution, donnant ainsi la vie aux aiguilles qui marchent invisiblement, mais d'une manière sensible, on se prend à la croire animée, et l'on rêve presque pour elle un langage autre que son éternel tic-tac.

L'enfant, avec sa bonne et franche naïveté, n'y va point par quatre chemins. Il prend, lui, les choses pour ce qu'elles apparaissent ; et à ses yeux une montre, c'est-à-dire ce boîtier d'or ou d'argent d'où s'échappe un bruit continu, n'est que l'enveloppe, la carapace, la demeure d'une *petite bête*.

Vous aurez beau lui parler ressorts, roues, pivots, etc., il persiste toujours dans sa pensée. Mouvement tant que vous voudrez ; il n'en est pas moins vrai qu'une *petite bête* est là qui vit — comme vous — comme lui — ou tout au moins comme l'insecte de la prairie.

Et réellement — pour l'homme même, qui, sa montre en main, l'interroge de minute en minute, attendant d'elle, amant, l'heure du rendez-vous, gastronome, l'heure de la table, — cette montre est plus qu'un objet, c'est un être. Selon l'ardeur du désir qu'il éprouve, l'homme s'imagine alors, sans s'en rendre compte, exercer sur elle une pression plus ou moins forte. Il lui parle mentalement; il la presse comme si elle l'entendait et pouvait exécuter ses ordres.

Toutefois, en certaines occasions, la montre est susceptible de formuler une pensée et de servir de trucheman même à un empereur. Napoléon, voulant donner un rendez-vous, en envoya tout simplement une à la personne, qui comprit de suite le langage impératif des aiguilles au repos.

Ce moyen de faire connaître son désir, sa volonté et son heure, ne saurait guère être préconisé aujourd'hui que les empereurs sont rares.

Cependant, si quelqu'un voulait en essayer, il pourrait avoir à son service quelque chose de bien supérieur au langage muet des aiguilles. L'horlogerie a fait des progrès depuis Napoléon. On est parvenu à loger tout un orchestre dans l'étroit boîtier d'une montre; et cet orchestre exécuterait au besoin toute romance ou air d'opéra qui conviendrait à la situation.

Cela mérite qu'on y réfléchisse.

Puisque nous avons parlé du mécanisme musical introduit il y a quelque trente ans dans le corps de certaines montres, disons de suite que c'est là une innovation condamnable au point de vue de l'art et de la science. Une montre ainsi organisée n'est plus une montre. Elle peut chanter un air, mais ne peut pas dire l'heure d'une manière exacte. Ce n'est plus une horloge, c'est un instrument; et, pour celui qui aime réellement la musique, un instrument des plus exécrables encore.

Aussi le goût public en a-t-il à peu près fait justice. Aujourd'hui le mouvement à musique est presque exclusivement consacré à l'agrément de hideux tableaux de salle à manger ou de billard qui n'en sont pas moins recherchés de nos laboureurs gentillâtres. Ce qui naturellement m'autorise à corriger ainsi le vers de Virgile :

Infortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas !

Quand on veut acquérir une bonne et véritable horloge de poche, qui puisse marcher comme le soleil, suivant le mot populaire, lequel n'est cependant pas d'une très-rigoureuse exactitude, il faut impitoyablement rejeter non-seulement les montres à musique, mais encore celles dites à répétition, dont la sonnerie, si parfaite qu'elle soit, si habilement disposée qu'elle ait été, ne saurait qu'entraver le mécanisme principal.

A propos du choix d'une montre, voici quelques aphorismes qui, pour ne pas venir de Sancho, n'en sont pas moins bons à méditer.

I.

Une montre, pour être montre, ne veut et ne peut être que montre.

II.

Plus grande est sa simplicité, plus grande aussi sa qualité.

III.

Paris ou Londres, jamais Genève. — La Suisse fabrique, la France et l'Angleterre seules exécutent.

IV.

Grosse montre — pas trop hâté. Petite montre — pas trop traîné. Montre moyenne — marche assurée.

V.

En montre plate et cage étroite l'aiguille est gauche et l'heure boîte.

VI.

Pas de trop nombreux diamants; ce sont défauts sans ornements.

VII.

Fidélité d'exécution, harmonie de composition, sont gages de conservation.

VIII.

Toujours bon choix doit se restreindre à la bonne montre à cylindre.

Nota. Ces deux derniers aphorismes reviennent à dire qu'il faut se garder, quand on veut faire achat d'une bonne montre, de s'adresser aux orfèvres et bijoutiers qui commercent sur l'horlogerie. — Être fort expert en joaillerie, savoir au juste les différents titres de l'or ne suffit pas pour se connaître en mouvements d'horloge; pas plus qu'il ne suffit d'être versé dans la fabrication et le broyage des couleurs pour apprécier convenablement la facture et le mérite d'un tableau.

Cependant, il se pourrait qu'après avoir mis à profit les aphorismes précités, la montre choisie ne marchât pas d'une façon irréprochable. Il ne faudrait pas se hâter d'en conclure que l'on s'est trompé dans son choix et que l'on a fait une mauvaise acquisition.

Une montre peut être excellente, et cependant n'en avoir pas au premier abord les apparences. Toute bonne horloge est exposée à mille causes de variations qui, en définitive, sont toujours fort minimes; et quand on connaît toutes ces causes, on s'étonne vraiment du degré de précision obtenue.

Lorsqu'une montre ne fait pas plus d'une minute d'écart par jour, c'est-à-dire en vingt-quatre heures, on ne doit pas trop s'en plaindre.

Le froid, le chaud, le changement même de position de la montre y produisent avance ou retard. Suivant que vous la portez sur vous verticalement, ou la posez horizontalement en un lieu quelconque, elle marche. Il n'est pas jusqu'à la chaleur du gousset qui ne puisse l'influencer.

Je le répète, c'est un véritable petit être d'une existence difficile, et qui exige les plus grands soins.

En conséquence, je soumets quelques nouveaux aphorismes aux méditations de tous.

I.

Bonne montre et bon cheval en mauvaises mains tournent à mal.

II.

Conduire et régler une montre par l'usage seul se démontre.

III.

Toujours à sec! toujours à plat! montre ainsi tenue reste en bon état.

IV.

Le chaud la dilate, le froid la resserre; il faut à la montre une tiède atmosphère.

V.

Remettre sa montre à l'heure tous les huit jours, c'est la faire marcher toujours.

Parenthèse.

Si une montre ne fait que huit minutes d'écart dans une semaine, il faut tout simplement ramener les aiguilles sur l'heure. Si l'écart est plus considérable, on doit recourir à l'aiguille de Rosette, que l'on avance ou recule selon que l'horloge est en avance ou en retard.

Toutefois, il ne faut alors tourner l'aiguille de Rosette que d'une demi-division du petit cadran.

VI.

Pour remettre votre montre à l'heure — toujours la clef! jamais le doigt! — L'aiguille à l'envers va comme à l'endroit.

VII.

Tous les deux ans faites nettoyer votre montre. — Montre nettoyée a vie assurée.

VIII.

Monter chaque jour sa montre *à la même heure* est la chose la meilleure.

IX.

Œil ferme, main sûre — et clef Breguet, pour monter sa montre, sont d'un bon effet.

La première partie de cet aphorisme nous remet en mémoire une anecdote. Nous la donnerons en passe-port à notre article.

M. R....., un des plus célèbres *viveurs* de l'époque de Charles X, le type du mystificateur, dont l'esprit, à la fois trempé d'Alcibiade et de John Bull, cultivait avec un égal agrément et la fine plaisanterie et la charge au gros sel; M. R....., enfin — qui alors et qui depuis... mais passons! — considérait un jour à l'étalage d'un horloger du Palais-Royal les diverses montres qui y étaient appendues.

L'œil écarquillé, la face ébahie, M. R ...., après avoir pendant quelque temps multiplié les poses d'une admiration de sauvage fraîchement importé, met tout à coup sa main sur le bouton de la porte et entre dans le magasin.

L'horloger vient à lui.

— Monsieur, lui dit M. R....., quelles sont ces petites machines rondes que je vois là étalées à votre vitre?

— Ce sont des montres, monsieur.

— Ah! des montres! fort bien. — Mais... qu'est-ce que cela des montres?

— Ce sont des horloges de poche.

— Vraiment? C'est superbe! — Mais... à quoi cela sert-il?

— A connaître l'heure, monsieur.

— Comment! on peut connaître l'heure avec ces boites d'or et d'argent?... C'est merveilleux. — Mais, permettez, quelles sont ces petites tiges de métal que je vois là se promener?

— Ce sont les aiguilles. C'est cela qui indique les heures.

— Magnifique! sublime! Ah! monsieur... Mais, permettez, comment se fait-il que ces aiguilles marchent ainsi d'elles-mêmes?

— Elles ne marchent pas d'elles-mêmes, monsieur. Elles ne vont que par le moyen d'un mouvement qui se trouve dans l'intérieur.

— Un mouvement! quelle idée!... Divine! monsieur, divine! — Ce mouvement se meut donc ainsi toujours, toujours?...

— Oh! non, monsieur; il faut le remonter de temps en temps.

— Prodigieux!... Mais... avec quoi remonte-t-on ce mouvement?

— Avec une clef que voici.

— Tiens! Et comment fait-on pour se servir de cette clef?

— C'est fort simple, monsieur. On la pose délicatement dans ce petit trou, et puis on la tourne avec précaution jusqu'à ce qu'on éprouve quelque résistance.

— Très-ingénieux! monsieur, très-ingénieux! — Mais, permettez, faut-il qu'une montre soit remontée souvent?

— Tous les matins.

— Bah! tous les matins! et pourquoi pas tous les soirs?

— Parce qu'il faut pour cela une main parfaitement sûre, et que tous les soirs vous êtes ivre, M. R.....

Et le grand mystificateur se retira cette fois le grand mystifié.

A. Léon NOEL.

Contes et légendes de la famille.

LA LÉGENDE DE SAINT CRÉPIN.

LE CORDONNIER.

La petite maison de saint Crépin n'était jamais si gaie qu'à huit heures du soir, dans l'hiver.

Le poêle, bourré jusqu'à la gueule, gronde. Les légumes trémoussent dans la marmite. Le merle siffle encore une fois avant de s'endormir. L'apprenti chante une chanson aussi vieille que sa grand'mère. Les marteaux font toc et tac sur les clous.

— Les amis, dit saint Crépin, tendez les verres, qu'on boive un coup de cidre.

Ils ne se firent pas tirer l'oreille, les compagnons; ils déroulèrent leurs sacs à outils, où le verre en vieux cuir se promenait avec le fil et la poix.

Il n'y a qu'un cri dans la salle :

— A la santé de saint Crépin!

Voilà un brave patron qui ne regardait pas à deux, trois cruches de cidre dans la soirée. L'ouvrage n'en va que mieux ; un coup de cidre à propos picote la langue et donne du courage aux compagnons.

Ce n'est pas comme le chaussetier d'en face, qui fait travailler quinze heures par jour des pauvres filles de dix ans, pâles, maigres, longues comme un jour sans pain. Pour économiser, le chaussetier n'allumerait pas une broussaille. Mais au bout de dix ans, plus vite encore, le chaussetier aura fait fortune et sera un gros bourgeois.

Lui, saint Crépin, il s'en moque pas mal d'être bourgeois. Il ne demande qu'à être heureux, et la joie de ses compagnons lui suffit. Il ne veut seulement pas gagner plus qu'eux.

Cependant il y a dans un coin de la cheminée une grosse bourse en cuir cachée dans le sabot aux allumettes. Vous sentez bien qu'elle est plus grosse de liards que de louis d'or. Ça n'empêche. Le compagnon qui a besoin d'une semaine s'avance, aussitôt les cordons de la bourse sont déliés; et la bourse retourne un peu plus maigre dormir dans le sabot aux allumettes.

Quand un compagnon tombe malade, saint Crépin, la bonté même, envoie paye entière. Et ce jour-là, il met exprès le pot-au-feu avec un morceau de viande de plus qu'il ne faut. Mais le bouillon est meilleur, on ne compte plus les yeux tant il y en a. Le malade avale le bouillon bien chaud, et ça lui fait dans l'estomac plus doux que de la flanelle au ventre.

Saint Crépin s'était bien aperçu depuis longtemps que quelques compagnons arrivaient le matin en hiver, les yeux rouges, et qu'ils se plaignaient que la vue

leur piquait. Il y a dans les souliers des parties qui demandent autant d'application que la gravure. C'est surtout pour enfermer l'*âme* entre les deux semelles qu'il faut grands soins et prudence. Le petit morceau de cuir mince qu'on appelle l'*âme*, parce qu'il est mystérieux et ne voit jamais le jour, ne demande pas à être mouillé. L'âme craint la pluie autant que la neige; si elle est mouillée, elle se venge en mouillant la semelle supérieure, qui à son tour mouille celui qui est dans les souliers.

Soulier mouillé vaut rhume.

Or, saint Crépin, qui savait le danger des rhumes, avait recommandé à ses compagnons de s'appliquer particulièrement à cet endroit de la chaussure; là on devait employer le fil le plus solide, l'alêne la plus mince, la poix la mieux réussie. Les points se pressaient serrés aussi habilement que par une brodeuse de dentelles, et emprisonnaient entre les deux lèvres de cuir l'âme, qui en était la langue.

Mais ce travail délicat à la chandelle exigeait une grande application des yeux. Saint Crépin sentait que la courbature du dos était déjà assez fâcheuse sans y ajouter la fatigue de la vue. La cause du mal n'est pas une grande connaissance si le remède ne vient faire contre-poids. Depuis cinq ans saint Crépin raisonnait là-dessus, réfléchissait, et se donnait des coups sur le front sans en rien faire sortir.

Il y avait bien un remède souverain, qui est le remède des saisons. Quand arrive le printemps, que les jours grandissent, que le lilas envoie dans l'air de douces odeurs, on ne travaille plus le soir. Bientôt les yeux des compagnons cordonniers reprenaient leur tranquillité aux floraisons de la nature.

Mais sitôt que les vendangeurs entrent les jambes nues dans les cuves pour presser le raisin, c'est le signal des grandes soirées d'automne. La maladie reprenait son cours, peut-être après deux mois de travail.

Au 31 décembre, les cordonniers avaient veillé plus tard que de coutume, d'abord parce que la besogne pressait, ensuite parce qu'ils voulaient les premiers souhaiter la nouvelle année à leur patron.

Quand on entendit le long craquement qui se fait dans la boîte du coucou, et qui annonce que l'heure va sonner, toutes les têtes se levèrent, les aiguilles s'arrêterent, les tranchets furent mis à terre, le fil resta à moitié engraissé de poix.

— Saint Crépin, voilà la bonne année.

Et les compagnons embrassèrent tous le patron comme leur pere, et le patron embrassa tous les compagnons comme ses fils. Il se fit dans la chambrée un certain tumulte : saint Crépin était entouré de ses principaux ouvriers, tandis que d'autres allaient chercher un objet mystérieusement enveloppé dans une serge verte, et déposaient sur la cheminée le chef-d'œuvre.

Une petite botte, luisante comme un miroir, où un compagnon industrieux avait sculpté en relief la Passion.

— Le bel ouvrage! s'écria saint Crépin. Mais combien vous vous êtes donné de mal pour ce chef-d'œuvre!

Le saint se disait au fond que de patience inutile il avait été dépensé pour créer un meuble inutile. Seulement le saint se trompait : cette petite botte, avec toutes les apparences d'une chaussure de nain, était un verre à boire. Diverses

préparations pharmaceutiques avaient chassé la forte odeur qui s'attache habituellement au cuir.

— Nous allons boire le cidre, dit saint Crépin quand il eut l'explication de cette merveille. Nous allons trinquer un bon coup avant de nous remettre à la besogne.

Comme il y avait beaucoup d'ouvrage, les trinquements se firent avec agilité, et chacun se remit gaiement à l'ouvrage, saint Crépin en tête. Il avait réservé deux bouteilles pour le coup du départ.

Le merle, réveillé par ces rumeurs, s'était mis à siffler comme pour prendre part à la réjouissance du nouvel an.

Saint Crépin poussa tout d'un coup un grand cri, en se levant aussi brusquement de son tabouret que s'il se fût assis sur une alène.

— Qu'est-ce qu'il y a, saint Crépin? s'écrièrent tous ensemble les compagnons. Vous sentez-vous mal?

— Non, mes amis, c'est la joie... Ah! je n'y tiens plus! regardez la bouteille de cidre.

Les compagnons levèrent les yeux vers la bouteille qui ressemblait à toutes les autres bouteilles. Ainsi que d'habitude, des petits points brillants partaient du cul pour monter au goulot, ce qui est la marque du vrai cidre mousseux.

— Ah! Seigneur! dit saint Crépin, que je vous remercie! Vous allez voir.

Il s'assit sur un tabouret de cuir, prit un soulier en train et l'approcha de la bouteille de cidre. Alors les compagnons s'aperçurent avec surprise que des flancs de la bouteille sortait un soleil lumineux qui s'étendait sur toutes les parties du soulier, suivant qu'on le changeait de place.

— Mes bons amis, dit saint Crépin, voilà les étrennes que Dieu nous a envoyées. Voilà ce qui nous sauvera la vue.

Là-dessus les cordonniers se mirent à genoux. Et depuis cet hiver, ils employèrent la bouteille qui plus tard devint cette grosse boule d'eau, aux larges flancs, qui apporte une si vive lumière sur les ouvrages des pauvres savetiers d'aujourd'hui.

CHAMPFLEURY.

Les arts utiles de la famille.

L'ART DE FAIRE DE LA DENTELLE.

(*Suite.*)

Le champ est de bride ou de réseau. Ce dernier ne présente que des mailles simples comme celles du filet le plus fort et le plus serré. Pour le faire, on com-

mence à jeter un fil de champ; si le fil est comme la chaîne de l'ouvrage, on l'attache de part et d'autre à la trace, et on le recouvre d'un autre qui achève de former les mailles. On fait souvent ce réseau avant de faire le fond ou toilé. Quant à la bride, c'est une figure à six pans; elle est toujours marquée sur les dessins. Avant de la commencer, on la pique dans toute l'étendue du champ, mais seulement à l'angle de chaque hexagone; on attache son fil au bord d'une fleur à gauche; on passe l'aiguillée dans la lisière, puis, mettant une épingle dans le trou formé à l'angle supérieur de la bride, on passe le fil autour, et l'on suit ainsi jusqu'à la première fleur à droite, où l'on arrête son fil, qui forme alors une rangée en zigzag. On revient sur cette rangée en repassant les épingles, et l'on réunit avec l'aiguille les parties du fil qui forment le zigzag; on passe le fil à chaque rangée dans les joints de celle qui précède. Quand la figure de la bride est ainsi terminée, on recouvre le tout d'un point noué, fait avec du fil très-fin au nombre de sept à huit très-serrés sur chaque pan de la bride : le réseau est plus agréable et plus séduisant; la bride est infiniment plus solide et plus durable.

On donne le nom de *mode* aux points de fantaisie qui s'exécutent ensuite aux places réservées à cette intention. Chaque fleur est entourée d'un relief appelé *brode*, travail par lequel on finit. C'est encore une sorte de point noué qui dessine les contours, et donne au point d'Alençon le saillant et la richesse par lesquels il est en si grande faveur. On embrasse pour chaque point deux fils plats qui doivent s'attacher et se détacher à chaque tige. Mais ce brode ou cordonnet, communément trop gros pour le champ de point, nuit à sa solidité, et c'est ainsi que périt presque toujours ce beau travail.

Le point d'Alençon passe par les mains de quinze à dix-huit ouvrières, selon l'espèce de travail, savoir : le *dessin*, la *piqûre*, le *tracé*, la *bride*, la *couchure*, la *bouclure*, le *réseau*, le *remplis*, le *fond*, les *modes*, les *points-gaze*, le *mignon*, la *brode*, les *picots*, le *levage*, l'*assemblage*, le *regalage*, l'*affiquage*, et beaucoup d'autres, suivant le goût des fabricants. Ce point exige trois à quatre mois de fabrication; il a occupé à Alençon près de trois mille ouvrières qui gagnaient de 75 centimes à 1 franc par jour, et employaient des fils de 100 jusqu'au prix excessif de 1,800 francs.

Le plus ou moins de finesse des fils et la largeur des dentelles ne sont pas les seules différences entre elles. La nature du fond, la manière dont elles sont travaillées, les points et les dessins, établissent d'autres distinctions qu'on exprime par des dénominations constantes. Ainsi, indépendamment des fines et des communes, des moyennes et des serrées que l'on trouve dans tous les genres, on distingue le *réseau*, la *bride*, la *grande fleur* et la *petite fleur*. D'autres sont désignées par le nom du lieu où elles se fabriquent avec le plus de succès. Mais généralement le travail du fil à dentelle fait plus que décupler sa valeur.

Les *blondes*, dont il nous reste à parler, se travaillent, comme nous l'avons déjà dit, en soie blanche ou noire, selon le point de dentelle que l'on adopte pour les faire. On choisit de préférence le point de Bruxelles ou le trou carré d'Alençon, avec des fuseaux. Les blondes, d'après les caprices de la mode, sont toujours à dents remplies d'une feuille épaisse. Parfois, cependant, cette feuille est

moitié épaisse, moitié à jour, et surmontée de petits œillets qui se font à peu près comme le *trou*, puisqu'on les garnit intérieurement d'un picot. Au reste, cette mode s'applique à beaucoup de tulles de fils. Les *tulles*, dont il nous reste à dire un mot, se divisent en tulle à dents et tulle d'entre-deux. Presque tous se font en point de Bruxelles. On les exécute à pleins points-d'esprit ou d'œillets, ou unis pour ruches. Souvent les entre-deux ont de grands dessins en guirlandes. Les plus distingués des tulles à dents ont le dessin de blondes. La dent ne change rien à la façon de la couronne. Il suffit, à la pointe de la dent, de resserrer les fils du bord.

Le fait capital des recentes expositions, est l'invasion du tulle et la transformation rapide des dentelles de fils en dentelles de coton. L'originalité française a fait place à l'*imitation*, et la France regorge d'imitations d'Angleterre, d'imitations belges, d'imitations et d'*applications* de tous genres, et même d'*imitations* françaises. La consommation change de route, les fabricants suivent ses traces et cherchent à sauver les intérêts du travail. Quelque supériorité que les belles dentelles de fil aient sur les dentelles de coton, si les valenciennes et les points d'Alençon, qui reparaissent heureusement (1), venaient à disparaître, on serait bien forcé de se réfugier dans la production du tulle, et s'applaudir d'avoir trouvé un asile pour nos ouvrières déshéritées.

Telle est en effet la tendance générale des choses, en dépit des efforts habiles et persévérants de nos fabricants de dentelles. Grâce aux progrès de la filature, les cotons retors sont aujourd'hui si parfaits dans les nuances appropriées, que leur apparence est égale à celle des plus beaux fils de mulquinerie, et qu'ils servent à produire des réseaux d'une perfection égale à celle des plus belles dentelles. L'œil exercé des femmes ne peut les distinguer qu'à l'aide d'une attention minutieuse; l'aspect est absolument le même, et comme il ne s'agit point d'un tissu qui serve de vêtement, la matière importe peu dès que la vue, nous avons presque dit la vanité, est satisfaite.

Si l'on considère, en outre, qu'à l'aide du coton on peut fabriquer, au prix de 10 à 15 francs le mètre, des tulles assez richement brodés pour remplacer les dentelles de fil de 100 francs et même de 150 francs le mètre, on comprendra la vogue désormais assurée des imitations de tout genre et le remplacement général des fils de mulquinerie qui coûtent 5,000 francs le kilogramme, par les retors de coton, beaucoup plus aisés, d'ailleurs, à travailler. Les fils de coton ont fait invasion partout, même dans les dentelles jusqu'à ce jour les plus intègres, telles que le point d'Alençon et les belles valenciennes. En France, la fabrication des tulles s'élève aujourd'hui à plus de dix millions de francs, c'est-à-dire à plus du triple de celle des dentelles.

Ch. ROBIN.

(1) Rapport du jury central sur les produits de l'Exposition de l'industrie.

Poésies de la famille.

LES ROSES ET LE CENTENAIRE.

APOLOGUE.

Un paysan passait, courbé sur son bâton.

C'était le plus âgé des vieillards du canton :
Car, depuis sa naissance, à peu près cent années
Par l'horloge du temps avaient été sonnées.

Or, comme il cheminait lentement, lentement,
Et marquait chaque pas par un gémissement,
Des roses d'églantier, bien fraîches, bien gentilles,
Dirent pour le railler :
« — Prenez donc des béquilles,
Bon vieux ; à tout instant vous semblez trébucher ;
Vous devriez dormir plutôt que de marcher :
Car, pour un pauvre aïeul qui sous les ans succombe,
Le meilleur oreiller c'est celui de la tombe. »

Le centenaire alors, regardant de côté,
Leur répondit :
« — Quelle est votre légèreté,
O fleurettes ! Sied-il d'être ainsi vaniteuses ?
L'âge et l'infirmité, sont-ce choses honteuses ?
Vous charmez tous les yeux : sur le feuillage vert
Vous brillez... Mais toujours je n'ai pas eu l'hiver.
Ah ! peut-être bientôt votre belle corolle
Se flétrira bientôt, de votre éclat frivole
Il ne restera rien, pas même un souvenir ;
Et moi, je vous verrai pencher et vous ternir. »

Il disait vrai l'aïeul. Un jour quand sous le givre
Les roses d'églantier eurent cessé de vivre,
Le centenaire allait comme par le passé ;
Il allait, affrontant la pluie et l'air glacé.
Ainsi l'hiver avait cueilli toutes les roses,
— Vierges de la nature à peine encore écloses,
Tandis que le doyen des vieillards du canton
Cheminait doucement, courbé sur son bâton.

ALFRED DES ESSARTS.

Archives de la famille.

LES ROMANCIERS DE LA FAMILLE.

Vous vous plaignez de la longueur des soirées, quand la conversation meurt de paresse, quand les petits jeux du foyer ont épuisé leurs trop courtes émotions; vous redoutez pour vos filles l'ennui et le désœuvrement intellectuel de ces heures silencieuses où les aiguilles seules travaillent; eh bien, contez à haute voix quelque histoire amusante. — Vous n'en savez pas : lisez alors, empruntez aux romans l'imagination qui vous manque.

— Des romans! — Ce mot vous fait tressaillir. — Des romans pour des jeunes filles! — Pourquoi pas? Je parie d'avance que vous avez déjà commis ce crime abominable.

Que pensez-vous des contes de Perrault et de *Télémaque?* — Ce ne sont pas des romans. — Comment faut-il les appeler? Et *Robinson*, et *Gonzalve de Cordoue*, et *Don Quichotte*, traduit et diminué par Florian; et *Hippolyte, comte de Douglas; le Vicaire de Wakefield*, *Paul et Virginie*, et les romans de Walter Scott? Ce sont bien des romans, convenez-en de bonne foi, et je conviendrai qu'il est des romans dangereux, comme il en est d'excellents, qu'il importe de les bien distinguer, et qu'un pere de famille ne saurait avoir trop de défiance.

Soyez tant que vous vous voudrez circonspect : peut-être même ne l'êtes-vous pas assez. Dans la bibliothèque ordinaire des familles, il est plus d'un ouvrage d'une moralité fort douteuse dont la lecture s'autorise de générations en générations, sans autre raison que la prescription et l'oubli des impressions qu'ils ont causées.

Soyez donc circonspect, mais ne soyez pas injuste, et ne fermez pas sans examen aux romans modernes la porte que vous ouvrez aux anciens. Grâce à Dieu, la morale n'est pas le monopole des siècles passés. Il n'est pas absolument impossible d'être aussi vertueux que madame de la Fayette, Florian, madame de Tencin, et il est assez facile d'être plus amusant. MM. Jules Sandeau, Charles Nodier et beaucoup d'autres vous le prouveront éloquemment.

Mais ne dites pas de mal du roman; ce n'est pas, comme on vous l'a dit, le produit d'une civilisation énervée, une débauche des esprits malades. Le roman, qui n'est que la forme la plus générale et la plus souple de la fiction, est tout simplement un objet de premiere nécessité.

S'arracher, à certaines heures, aux préoccupations de la vie reelle pour voyager dans le pays des songes; parcourir le monde sans fatigue; assister à des drames gracieux ou terribles; sans y avoir de rôle, palpiter d'emotions sans danger, c'est, et ce fut de tout temps et en tout lieu, un des besoins vrais de la nature humaine.

Aussi vous trouverez le roman qui répond à ce besoin partout, et là même où la charrue n'existe pas, sous la tente des peuples nomades, sur le frêle esquif du pêcheur, à Rome, à Athènes, en Chine. Récité ou chanté sur la lyre, écrit sur parchemin, relié en volumes ou coupé en feuilleton pour la curiosité de chaque jour, il est partout. Partout la vie fictive marche à côté de la vie réelle et se modèle à son image. Qui sait ce que deviendrait l'humanité sans ce conte de chaque soir dont l'imagination berce ses douleurs? Qui sait si, faute de ce récit consolateur qui abrége les ennuis de la route, elle ne s'arrêterait pas découragée devant un si rude labeur?

Par lui-même, le roman n'est ni bon ni mauvais, ni moral ni licencieux; il est comme la société, dont il reproduit les aspirations. Épique et héroïque aux âges guerriers et primitifs, il suit toutes les phases de la civilisation. Pédant en Chine, ami du merveilleux en Orient, il est à Rome et à Athènes ingénieux et voluptueux comme le paganisme; héroïque, chevaleresque et mystique au moyen âge, licencieux et frondeur à la renaissance. Dans l'Angleterre protestante, le roman est grave comme Grandisson, religieux et voyageur comme Robinson, moqueur et attendri comme Tristram Shandy, sentimental comme Clarisse Harlowe. En France, aux histoires de chevalerie succèdent les contes licencieux, puis les longueurs prétentieuses de Calprenède, Gomberville et de mademoiselle Scudéry. Le roman devient grave et tendre avec la princesse de Clèves ; au siècle de Louis XIV, se fait encyclopédiste et railleur, comme Candide et comme Gil Blas au dix-huitième; et il se déguisait en berger d'opéra-comique, quand la révolution chassa ces pâles fantômes devant sa terrible réalité.

Au dix-neuvième siècle, le roman n'a plus de caractères exclusifs; il les a tous à la fois comme notre époque, où se trouvent confondues les traditions du passé et les aspirations multiples d'un avenir inconnu. Historique avec Walter Scott, pionnier avec F. Cooper, fantastique avec Hoffmann, profond investigateur des réalités avec Balzac, il chante avec Georges Sand les enivrements des passions, les mystérieuses harmonies des champs, et galope avec Alexandre Dumas à travers l'histoire de France.

Il est railleur avec A. Karr, populaire avec Paul de Kock, lyrique avec Lamartine, dramatique avec Victor Hugo, Frédéric Soulié, Eugène Süe; religieux avec Jules Sandeau, philosophe avec Mérimée, capricieux avec Méry et Léon Gozlan.

Mais que n'est-il pas? Il a autant de caractères qu'il y a de romanciers différents, et il y a aujourd'hui autant de romanciers que d'écrivains. Tous sont tentés par la forme souple du roman, et viennent, au moins une fois en leur vie, lui payer tribut.

L'auteur du *Génie du christianisme* a donné l'exemple : les poëtes l'ont imité. Walter Scott était poëte avant d'être romancier; MM. Victor Hugo, de Lamartine, A. de Musset, de Vigny, ont fait comme Walter Scott.

Les critiques MM. Sainte-Beuve, Eugène Pelletan, Théophile Gautier, J. Janin, ont fait comme les poëtes, parmi lesquels plusieurs tiennent d'ailleurs une place honorable.

Les auteurs dramatiques, les politiques, les utopistes, les philosophes, les his-

toriens; MM. Benjamin Constant, Émile de Girardin, Edgar Quinet, Cabet, d'Israéli, Ballanche, Eugène Scribe, A. Ponroy, ont aussi payé leur tribut au roman.

Ne parlez pas à la légère d'une puissance qui a une telle armée sous son drapeau!

Ces romans, certes, ne sont pas tous écrits au point de vue d'un pensionnat de jeunes filles, et c'est fort heureux, puisque l'humanité n'est pas tout entière au couvent. Beaucoup d'ouvrages doivent être éloignés de la jeunesse, sans que cette proscription momentanée prouve rien contre leur mérite et leur moralité. Ils seront lus avec fruit en leur temps; mais les romans qui sont pour tous les âges d'une moralité irréprochable, exempts de détails scabreux, ces romans abondent en notre littérature.

Nous ne parlerons pas des romans de Walter Scott, ni même de ceux de F. Cooper, partout connus et partout appréciés, que nous ne voulons pas détrôner de la juste estime dont ils jouissent, mais auprès desquels nous réclamons une petite place.

Le vrai romancier de la famille, c'est M. Jules Sandeau, qui, depuis quelques années, avec un talent incontestable et un style d'une admirable pureté, poursuit la louable tâche de mettre la morale chrétienne en romans. Un prix de l'Académie a récompensé cette bonne œuvre. Nous indiquons en passant *Madeleine*, *l'Héritage*, *Mlle de la Seiglière*; mais on peut recommander au hasard tout ce que M. G. J. Sandeau a écrit depuis six ans.

Charles Nodier offre une abondante moisson pour la famille: *Trilby*, *la Fée aux miettes*, pour les amateurs de féeries; la *Torre maladetta* et *Inès de las Sierras*, pour ceux qui recherchent la terreur; *Thérèse Aubert*, pour pleurer.

Les œuvres complètes de M. A. de Vigny peuvent se lire en famille. Mais qui ne connaît *Stello*, *Servitude et Grandeur militaires*, *Cinq-Mars?*

Raphaël, de M. de Lamartine, est le cantique de l'amour, mais d'un amour si pur et si chrétien, qu'un juge très-compétent a écrit qu'on se sentait meilleur après avoir lu ce livre. Nous partageons l'opinion de M. Eugène Pelletan.

Madame Charles Reybaud a publié un grand nombre de romans où la délicatesse de la forme rivalise avec le charme de l'invention. Nous nous rappelons particulièrement *Miss Brun* et *les Deux Marguerites*.

[M. de Balzac est un auteur trop complet; ses tableaux, d'une effrayante vérité, retracent avec trop d'énergie les vices de la société, pour convenir à tous les âges. Heureusement *Eugénie Grandet* fait exception et peut servir comme échantillon de cet admirable talent.]

M. A. Dumas a écrit pour l'enfance *la Bouillie de la comtesse Berthe*, *Jacques Ier*, *Jacques II*, *Mademoiselle Camargo*. Avec d'imperceptibles omissions, on peut faire de *Monte-Christo* une lecture pleine d'attraits et sans danger.

Un conteur bien connu par ses lugubres récits, M. Léo Lespès, s'est occupé aussi des loisirs de la famille dans *les Lutins de la boîte à ouvrage*. Il a réuni avec un rare bonheur autour de chacun des ustensiles qu'elle renferme une série d'histoires gracieuses et dramatiques. Il est regrettable que des conventions rigoureuses empêchent ces histoires de se réunir en volume et obligent le lecteur à les chercher dans *le Conseiller des Dames*. — Deuxième année.

N'oublions pas *Colomba*, un drame saisissant, raconté par M. P. Mérimée. C'est tout dire. *La famille Alain* et *une Histoire invraisemblable*, de M. A. Karr, cet esprit original, toujours si plein de bon sens et si amusant.

Nous allions oublier des chefs-d'œuvre : *les Nouvelles Genévoises* et *le Presbytère*, de Topffer ; *les Voisins*, de Mme *Frederika Bremer* (traduit du suédois) ; *Henriette*, de M. d'Israéli ; *Babet Robert*, de M. L. Desnoyers.

Enfin, si vous pouvez vous procurer *le Médecin du village*, nouvelle anonyme qui parut primitivement dans la *Revue des deux mondes*, vous avouerez que rien au monde n'est plus touchant et plus délicat.

N'oublions pas encore..... Mais en voici assez pour chasser l'ennui pendant toute une année.

S. BOQUET LIANCOURT.

Économie domestique à l'usage de la famille.

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET MORALES SUR LA CUISINE.

I.

LA CUISINE BOURGEOISE.

Les découvertes de la chimie, les miracles de la vapeur, et tant d'autres témoignages de la puissante action de l'homme sur la nature, ont jeté nos contemporains dans de folles illusions, contre lesquelles il faut les prémunir. La chimie a ses monomanes comme le magnétisme ; sortie en plein moyen âge du fourneau des alchimistes, elle tend à y rentrer. Chauffer sans combustible, éclairer sans luminaire, nourrir sans aliments, sont les moindres prodiges dont elle ait rédigé le programme. Un savant illustre, aujourd'hui ministre du commerce et de l'agriculture, a prouvé devant l'Institut que l'homme était tout simplement une locomotive, puisque l'une et l'autre machine donnaient à l'observateur trois phénomènes identiques : *Combustion*, *chaleur* et *mouvement*. Elles sont dues toutes deux à d'habiles ingénieurs ; seulement, l'un s'appelle Stephenson, Crampton, Gouin ou Derosne, tandis que l'autre s'appelle le bon Dieu. A cette petite différence près, la similitude est parfaite.

D'un autre côté, la chimie a inspiré à un de nos poëtes les plus éminents le singulier espoir de nourrir un jour l'humanité au moyen de certaines boules de chyle tout préparé, où seraient concentrés tous les sucs nutritifs du règne animal et du règne végétal ; de sorte qu'au moyen d'une pilule grosse comme une noi-

sette, un homme serait nourri, réparé, fortifié, repu et même saturé pour l'espace de trois cent soixante-cinq jours. On dînerait une fois par an, comme on se souhaite la bonne année. Quant au déjeuner, les personnes voraces s'en passeraient la fantaisie à chaque jubilé, c'est-à-dire tous les quarts de siècle.

Si ce n'était extrêmement scientifique, ce serait assez bouffon. Mais l'ingénieux esprit qui soutient cette thèse, compense son trop de révérence envers la chimie par un manque absolu d'égards envers la physiologie.

La nature, en nous imposant la nécessité d'accroître et de soutenir nos forces corporelles par l'assimilation de substances étrangères, a fait de cette loi un plaisir, et a tout disposé pour que ce plaisir fût très-grand. L'appétit occupe et satisfait tous les sens : le goût, l'odorat, le toucher et la vue y sont intéressés. L'ouïe seule reste inactive ; voilà pourquoi les menus propos, les fines plaisanteries et même un peu de bonne musique complètent si excellemment un repas. Voilà surtout pourquoi les hommes aiment à se réunir pour festoyer en commun, et décupler par un échange de paroles agréables le plaisir qu'on goûte aux morceaux délicats.

Ce n'est pas tout. L'estomac, armé de toutes pièces pour ses laborieuses fonctions, se détériorerait bientôt s'il restait inactif, à la façon des armes à percussion, qui se fatiguent et s'usent quand on les fait jouer sans capsule. Les sucs gastriques inoccupés corroderaient les viscères ; l'estomac se racornirait, et deviendrait finalement incapable d'absorber le dîner annuel rêvé par les idéologues de la matière.

Donc, il faut manger tous les jours, et plutôt trois fois qu'une. Cela étant, reste à savoir comment il faut manger.

Brillat-Savarin, Berchoux, Carême et mademoiselle Marguerite nous l'enseignent tout au long, avec planches gravées sur bois et tables méthodiques. Mais les deux premiers sont de spirituels faiseurs de paradoxes, qui ont plus d'esprit que de cuisine; les deux autres sont incompréhensibles aux profanes, et manquent de ce qui surabonde chez leurs illustres concurrents.

Il reste encore de vastes lacunes dans la littérature culinaire. Peut-être essayerai-je un jour de les combler.

Pour aujourd'hui, mon dessein est plus humble. Pourtant, ce n'est pas sans une vive émotion que je touche à ce point scabreux de la vie des familles, la cuisine de ménage.

Mœurs, histoire, coutumes, drame, comédie, rire et larmes, terreur et pitié, tout est là ; tout serait là, si j'étais Molière, Swift, Sterne ou Dickens. Depuis la bonne ménagère, qui, l'œil vif, le pied leste et la main adroite, veille à tout, fait tout et réussit à tout, jusqu'à la fillette indolente qui laisse brûler le gigot maternel en bayant aux étoiles, la matrone sévère et prudente qui fait danser l'anse du panier pour emplir un vieux bas où sa fille trouvera une dot et son fils un remplaçant, l'historien des mœurs trouverait une mine féconde d'intéressants portraits. La probité, l'avarice, l'industrie cachée qui ménage les ressources, l'économie qui les féconde, la pauvreté qui s'en passe, se succéderaient sous les yeux du lecteur en de vivants tableaux.

Le pot-au-feu, puisqu'il nous faut écrire ici ce mot banni de la langue des pré-

cieuses, est le vase fatidique où un observateur persévérant lirait le présent et l'avenir des familles, mieux que M. Henri Delaage, l'hydromancien, ne découvre dans un verre d'eau les destinées futures de l'humanité.

Mais, pour Dieu ! il ne s'agit pas de tout cela, et j'ai hâte d'arriver au fait; et je supplie le lecteur de supprimer mon préambule.

Je veux seulement donner aux mères de famille quelques conseils de morale, qui les aident à surmonter les peines de la vie, à adoucir la rigueur du lien conjugal quelquefois trop serré, à rendre plus aisées les obligations maternelles, souvent si amères, quoique bien douces.

Les maris m'en seront peut-être reconnaissants, et les fils voudront bien respecter ma vieillesse, quand je serai devenu membre de l'Institut.

La cuisine de ménage abuse un peu de ce qu'on appelle la fortune du pot. Si je réussissais à la pousser dans une voie plus gastronomique, j'aurais rendu un service signalé à la famille, et par conséquent à l'État, qui est la famille universelle.

On se plaint du mépris où sont tombées les vieilles mœurs; le foyer domestique est désert; le père dîne au cercle ou en ville, le fils court les tavernes et les restaurants, les femmes restent seules, et dînent en jetant un coup d'œil chagrin sur les places abandonnées. Dès lors tout est perdu. Le sexe le plus aimable et en apparence le plus friand, celui sans qui les bonbons, les biscuits et les chatteries du dessert n'auraient pas de prétexte, est en réalité plein d'une indifférence monstrueuse pour la cuisine substantielle et pour les réalités de la bonne chère. Que de femmes, et des mieux nées! abaissent la dignité de leurs appétits jusqu'à se nourrir à peu près de sardines, de cornichons, de concombres, de radis, de salades et de fromage variés ! Ces dépravations du goût influent d'une façon désastreuse sur l'ordinaire du ménage. *La moindre des choses* devient le thème de leur menu quotidien; et les hommes, plus goulus, mais plus délicats, cherchent hors leur maison des jouissances de table que la famille ne leur donne plus.

Voilà le piége où sont tombées beaucoup de mères et d'aïeules. La famille, après tout, ne doit pas subsister uniquement par les délices du cœur; et si, comme l'a dit saint Paul, l'homme ne vit pas seulement de pain, il vit aussi de bonne soupe. Sur ce point l'autorité de Molière balance celle de saint Paul. Quand la famille offrirait à ses élus les raffinements du goût, du bien-être et des beaux-arts, où serait le mal? Le piano de la sœur retient bien des frères près de la cheminée durant les longues soirées d'hiver. Une bonne sauce vaut bien une sonate.

Voulez-vous rendre, mesdames, vos époux plus fidèles et vos enfants plus soumis? Soignez votre dîner ! Aiguillonnez votre cuisinière; jetez bas la défroque des préjugés. Permettez-vous le roast-beef cuit à point, comme vous permettez les bottes vernies à votre jeune fils qui est au collége, et ne craignez pas d'autoriser l'aîné à fumer un cigare au dessert. Le tabac est un affreux poison, mais c'est à peu près tout ce que nous avons gagné à la découverte du nouveau monde.

Ne croyez pas cependant que j'aie l'intention de refaire la *Cuisinière bourgeoise*, et de vous enseigner l'art suprême de réussir un coulis, de glacer une croûte au Madère, ou de dresser un nougat d'après les règles d'une architecture

inconnue. Il ne s'agit, au fond, que de soins un peu délicats, d'hygiène un peu raffinée, de l'art de varier les matériaux, de charmer les yeux en intéressant le palais, en un mot de mêler aux saveurs de la cuisine les douceurs de l'amitié, de transformer la table en un autel, où vous sacrifierez tous les jours aux dieux Lares qui protégent la maison des honnêtes gens.

La cuisine, c'est l'art des détails, et je ne donnerais pas dix sous d'une fricassée de roses, si vous m'en serviez une seule feuille pliée. Parlons sans métaphore. Que vaut la meilleure côtelette si vous en avez senti la fumée suffocante? Vous changerez d'appartement, vous ouvrirez toutes les fenêtres, au risque de casser vingt carreaux et d'attraper un gros rhume, vous établirez à grands frais des ventilateurs ridicules; peines perdues, puisqu'il suffit de jeter une poignée de gros sel sur les charbons ardents pour abattre la flamme et désinfecter les parties grasses par les vapeurs de chlore, qui s'exhalent du sel marin décomposé.

Un exemple entre mille. Écoutez-moi, madame, c'est à vous que je parle. Vous êtes une femme précieuse, exemplaire, le modèle de toutes les vertus. Monsieur votre mari est un parfait honnête homme, un bon chrétien, mais qui tombe volontiers dans le péché de gourmandise. Il est las, rassasié, difficile. Les viandes fortes épaississent son sang, le rebutent ou l'indigèrent. Votre pieuse sollicitude vous éveille en même temps que l'aurore, pour quérir au marché une couple de perdreaux jeunes et frais. Les perdreaux bien vidés, bien flambés, bien troussés, bien bardés, rôtissent et se dorent devant un feu très-vif; le jus tombe dans la lèchefrite avec un doux murmure, il imbibe les croûtons savamment disposés, qui crépitent, jaunissent et jettent dans l'air de doux parfums.

L'époux, la prunelle dilatée, la narine ouverte, le sourire sur les lèvres, une aimable rougeur sur les joues, attaque hardiment une cuisse de bel aspect, bien en chair, cuite à point. Vous attendez le compliment légitimement acquis à tant de peines. Le compliment s'arrête dans la bouche de l'époux, en même temps que la fourchette, mélancoliquement abaissée, repose le gibier sur l'assiette. Qui s'y serait attendu! Ce perdreau magnifique est coriace et sans saveur.

— Parbleu! nous avons oublié le citron.

Le citron mûr et blond répand son jus par tous les pores; il inonde le perdreau rétif... Rien n'y fait. Sa chair impénétrable ne s'humecte en aucune façon. C'est toujours un perdreau dur et coriace. Le rôti fait *fiasco*.

L'époux est bon homme, mais il enrage. Il fronce le sourcil, serre les lèvres et dissimule incomplétement sa mauvaise humeur. Vous, pauvre femme, qui avez tout fait pour plaire, excepté d'avoir réussi, honteuse, humiliée de tant de soins inutiles, impatiente du silence glacé qui accueille vos avances, outrée de tant d'ingratitude, vous maudissez les tracas du ménage, l'époux injuste, et le mariage et la maison. Les paroles aigres se succèdent, et la Discorde établit le siége de son empire dans une salle à manger.

Qu'est-ce à dire? Vous étiez-vous trompée sur la qualité du perdreau? Non, il avait les pattes d'un rouge vif et le bec sombre; il était jeune et frais. Commîtes-vous quelque erreur dans les procédés de cuisson? Non, il ne se peut rien de plus appétissant à l'œil que ce rôt si mal apprécié.

Que fallait-il donc pour que tout fût parfait? Un peu de réflexion et d'expérience. Si vous eussiez, par exemple, couvert l'estomac de la bête de tranches de citron sans peau ni pepins, que vous eussiez maintenues par des bardes de lard, en enveloppant le tout de papier beurré, cette chair naturellement compacte eût absorbé tout le suc du citron ; elle eût acquis le piquant et la finesse qui lui manquent. C'était un mets des dieux. Votre mari restait un galant homme, d'humeur joviale et tolérante, la paix continuait de régner dans votre intérieur, toute cette partie de mon article devenait inutile, vous étiez dispensée de la lire et moi de la faire.

Ce qu'il m'importe, c'est de vous prescrire un emploi meilleur et plus régulier des ressources dont vous disposez. Le ciel me préserve de vous induire en dépense, et de faire inscrire à votre budget un crédit extraordinaire et supplémentaire pour mieux fêter Comus. Je dédaigne tout à fait la question d'argent. Mais étant donnés un perdreau et un citron, le problème à résoudre est d'en tirer le résultat le plus avantageux possible. La solution que j'ai donnée ne m'appartient pas tout à fait ; qu'on me permette d'en reporter la gloire à l'illustre M. de Cussy, ce gourmet véritablement lyrique, qui a fixé d'un seul trait le nombre des convives d'un repas bien entendu : *Plus que les Grâces, moins que les Muses !* Voltaire et Gentil-Bernard n'ont rien trouvé de si joli. C'est la poésie de l'arithmétique. Saluons !

On s'abuserait étrangement si l'on cherchait dans ces lignes hâtées des recettes exactes et des combinaisons nouvelles ; je n'écris pas un traité de cuisine, mais seulement une sorte d'instruction morale, une *méditation* (1) destinée aux personnes naturellement douées ; elle doit faire naître un saint enthousiasme, propre à dissiper les ténèbres de leur jugement, à combattre les erreurs propagées par l'esprit de routine, à leur enseigner la simplicité et la grâce, par lesquelles la cuisine de ménage devient une élégie en action, une églogue, une idylle, ou même une épopée... les jours de grand dîner.

Le propre de la bonne littérature est d'exalter les grandes passions, de pousser à l'amour du bien et du beau. Voilà mon plan. Je puise l'excuse de mon audace dans le dévouement constant dont j'ai fait preuve envers les grands mystères du fourneau. Le hasard m'a mis une plume dans les doigts, et j'écrirai tant qu'il me restera des doigts et une plume ; mais, dans les moments de loisir, je ne dédaigne pas la pratique d'un autre art ; et j'aurais pu acquérir quelque gloire à rédiger des omelettes... si je n'aimais mieux les manger.

L'omelette — pourquoi n'en dirions-nous rien en passant — est précisément dans le cas de la femme de Sganarelle, qui veut être battue, battue avec persévérance, avec méthode, battue sans relâche ; et la ressemblance se continue en ceci, que plus elle est battue, meilleure elle est. Mais entendons-nous et parlons franc. — Il ne s'agit pas, madame, de battre vos œufs mollement, avec nonchalance, et pendant cinq minutes. Oh ! non, bon pied, bon œil, et de la vigueur

(1) M. de Lamartine et Brillat-Savarin ont naturalisé ce mot dans leurs écrits, et tous deux à peu près dans le même sens.

dans le poignet. Fouaillez-moi ces œufs, frais comme l'œil, pendant une demi-heure, trois quarts d'heure s'il se peut, et vous m'en direz de bonnes nouvelles! D'abord, vous aurez une courbature qui vous procurera une nuit d'excellent sommeil, et subsidiairement vous dégusterez la perle des omelettes—pourvu que vous ayez eu soin de mettre peu de beurre en la poêle, et de ne compléter la quantité voulue qu'au moment précis où l'omelette à demi ferme va prendre sa forme définitive; pourvu encore que le feu ait été très-vif (le feu de broussailles ou de racines est le meilleur), à condition aussi que la poêle ne serve point à d'autre usage; et enfin, car l'omelette veut être confite en perfection, vous n'avez eu garde, sans doute, d'oublier que vos œufs, si bien battus qu'ils fussent, seraient épais, maussades et grumeleux, si vous ne les aveiz délayés d'une cuillerée de lait chaud, ou tout au moins d'une eau très-pure.

Cogitez en votre entendement ces diverses maximes, et vous conviendrez aisément que l'omelette, pour être congrue, n'offre guère moins de difficulté que les tragédies, lesquelles n'exigent pas moins que l'observation exacte de vingt-cinq règles pour être applaudies — et sont sifflées le plus souvent.

Au surplus, on doit croire à des affinités secrètes entre les belles-lettres et la cuisine. Les poëtes se préoccupent beaucoup des bons morceaux, peut-être parce qu'ils ont été long temps affamés. Or, je ne connais rien de plus lyrique que la faim :

. . . . . Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
Allait chercher son pain de cuisine en cuisine.

L'odieux Boileau m'est plus odieux encore par ces deux vers. Méchant esprit, talent sans cœur, Boileau n'a point connu la vraie poésie, et il a toute sa vie ignoré la cuisine et ses raffinements.

Mais Rabelais! mais Régnier! mais Villon! Et chez nos modernes, Balzac et Théophile Gautier ont fait entrer le menu du repas dans le domaine de l'art; Brillat-Savarin en a rédigé le roman, tandis que Cambacérès, de Cussy, M. de Nesselrode et tant de gens de mérite en accroissaient le domaine réel.

Art unique et merveilleux! Ni *Atala*, ni les *Orientales*, ni la *Peau de Chagrin*, ni les *Mystères de Paris* n'ont eu, n'auront et ne peuvent avoir le succès fabuleux des œuvres de Carême, homme unique qui a eu ce suprême honneur d'une biographie par Jules Janin! Art cosmopolite ou populaire, qui ne repousse pas les profanes, et les fait participer aux mystères bienfaisants qu'ils sont indignes de comprendre! Quand donc verrons-nous paraître et se vendre à un million d'exemplaires le *Dictionnaire de cuisine universelle*, si impatiemment attendu, et que personne n'écrit?

Faute de bons traités sur la matière, les traditions se perdent. L'ordinaire d'un bourgeois de Paris est moins succulent qu'il ne l'était sous Louis XIII, par exemple. Avouons aussi que toute chose a renchéri d'une façon surprenante; et, pour Dieu, ne pensons pas au quinzième siècle; nous dépéririons de regrets. Oh! le bon temps, où l'on avait une paire de chevreuils pour 4 francs, une carpe pour 2 sous, deux poules pour 6 sous, et trois paires de souliers pour 2 fr. 40 centimes!

Mais les temps ont changé; le chevreuil est de luxe, les souliers sont fort chers,

d'où la nécessité de faire des économies, de bien manger avec peu d'argent, et de se promener en calèche pour ménager sa chaussure.

Un autre jour, nous dirons comment se nourrissait la France du temps que les gens du bel air mangeaient avec leurs doigts.

AUGUSTE VITU.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ :

La nécessité est mère de l'invention.

L'ânesse é 6 T haie mère de l'invention.

Rébus.



Le Directeur : LÉO LESPÈS.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.